

REVUE
DES
ÉTUDES BYZANTINES

TOME XVIII
ANNÉE 1960

LIBRARY of the
PATRIARCH ATHENAGORAS
ORTHODOX INSTITUTE
at the GRADUATE
THEOLOGICAL UNION



Publié avec le concours du Centre National
de la Recherche scientifique.

INSTITUT FRANÇAIS
D'ÉTUDES BYZANTINES
P A R I S
1960

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ÉTUDES BYZANTINES

8, rue François-1^{er}, Paris (8^e)

ÉCHOS D'ORIENT

Tome XXXVII (1938), XXXVIII (1939), XXXIX (1940-1942)

Chaque volume : 30 NF ou 6 dollars.

La série des volumes antérieurs I-XXXVI (1897-1937) est épuisée. Nous disposons de quelques volumes et de fascicules isolés.

REVUE DES ÉTUDES BYZANTINES

CONTINUATION DES ÉCHOS D'ORIENT

Tome XVIII (1960) 25 NF ou 5 dollars le tome.

Les années écoulées, chacune : 30,00 NF ou 6 dollars.

LE PATRIARCAT BYZANTIN

Série I. Les registes des Actes du Patriarcat byzantin : Les Actes des Patriarches, par V. Grumel :

Fasc. I (381-715). Prix : 25,00 NF ou 5 dollars.

Fasc. II (715-1042). Prix : 45,00 NF ou 9 dollars.

Fasc. III (1042-1206). Prix : 45,00 NF ou 9 dollars.

Le fascicule IV (1206-1310) est en préparation.

Série II. Corpus Notitiarum episcopatum Ecclesiae Orientalis graecae.

Fasc. I. Introduction, par E. Gerland. Prix : 15,00 NF ou 3 dollars.

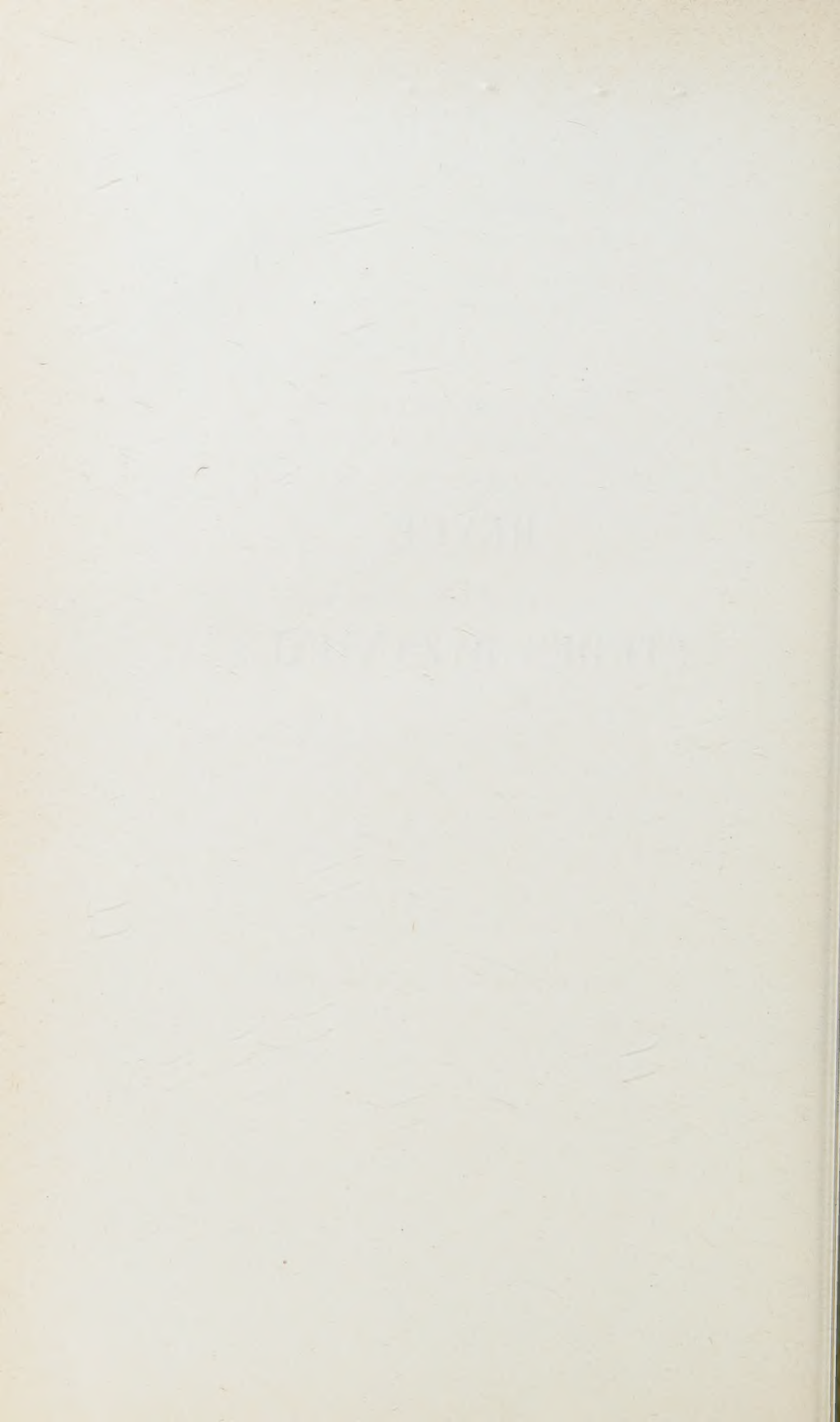
Fasc. II. Les listes conciliaires. I. Le synode de Constantinople de 394. II. Le concile d'Éphèse (431), par E. Gerland et V. Laurent. *Épuisé*.

Fasc. III. Le Brigandage d'Éphèse (449) et le concile de Chalcédoine (451). En préparation.

ARCHIVES DE L'ORIENT CHRÉTIEN

1. Mémorial Louis Petit. Mélanges d'Histoire et d'Archéologie byzantines. In-8° raisin de xxviii-428 pages. Prix : 40,00 NF ou 8 dollars.
2. V. LAURENT, Les bulles métriques dans la Sigillographie byzantine. Athènes, 1932. In-8° de 269 pages. Prix : 25,00 NF ou 5 dollars.
4. R. JANIN, Constantinople byzantine. Développement urbain et répertoire topographique. In-8° de xxviii-483 pages avec 15 cartes et plans inédits. Prix : 45 NF. Ne se vend qu'avec la collection complète.
5. A. WENGER, L'Assomption de la T. S. Vierge dans la tradition byzantine du vi^e au x^e siècle. Études et documents. Prix : 4.500 francs.
6. J. DARROUZÈS, Epistoliers byzantins du x^e siècle. Prix 56 NF.
7. A. FROLOW. *La relique de la Vraie Croix. Recherches sur le développement d'un culte* (sous presse). In-8° 750 pages environ. Prix de souscription : 65,00 NF. Prix à la parution (vers mai 1961) 70,00 NF.

REVUE
DES
ÉTUDES BYZANTINES



REVUE
DES
ÉTUDES BYZANTINES

TOME XVIII
ANNÉE 1960



Publié avec le concours du Centre National
de la Recherche scientifique.

INSTITUT FRANÇAIS
D'ÉTUDES BYZANTINES
P A R I S
1960

REVUE

ÉTUDES BYZANTINES

1907



UNIVERSITY OF PARIS
BIBLIOTHÈQUE

1907

100

IN MEMORIAM

Le P. Siméon Vailhé
(1873-1960)

Le 5 septembre s'est éteint, à quatre-vingt-sept ans, chargé de jours et de travaux, le dernier témoin des origines de notre Œuvre, celui qui en serait devenu, avec Mgr L. Petit, la plus grande illustration si un destin absurde ne l'avait très tôt aiguillé vers d'autres activités.

Le P. Vailhé, originaire de l'Hérault, aimait à dire avec une gentille insistance qu'il était né dans un pays de polyculture. La vie, en le fixant pour plus d'une décennie sur le Bosphore au confluent des plus vieilles civilisations, lui mit sous les yeux un autre univers d'une égale diversité. Dans ce milieu coloré, l'équipe de jeunes hommes — ils avaient vingt-quatre et vingt-cinq ans — qui, en septembre 1897, fondèrent à la demande de Léon XIII, dans l'antique Chalcédoine, notre premier centre d'études orientales dut chercher sa voie, comme le défunt l'a noté, « petitement, obscurément, presque confusément ». L'Orient bariolé qui s'offrait à eux sembla en effet devoir au premier moment leur servir plutôt d'amusette. Les tout premiers tomes de la revue — Échos d'Orient — fondée pour eux sont pleins de bouts rimés, de pieuses effusions, de reportages parfois acides sur l'actualité religieuse, le tout alternant avec de graves et austères dissertations scientifiques. Ce cocktail ne fut bientôt plus du goût de personne, et l'Œuvre en serait morte si le secrétaire du groupe, notre regretté confrère, n'avait obtenu, en novembre 1898, des supérieurs qu'on y mît ordre et du directeur, le P. Petit, que le programme fût limité au travail strictement scientifique. L'équipe, délestée de quelques esthètes, prit aussitôt, avec la collaboration du P. J. Pargoire, puis du P. S. Rabois-Bousquet, alias Pétridès, un beau départ dans les multiples branches des sciences ecclésiastiques.

Le domaine que fréquenta le P. Vailhé embrasse toute l'histoire des Églises orientales avec une prédilection marquée pour l'étude du monachisme et de la géographie ecclésiastique. Des articles, dont certains ont la dimension d'un volume, sur les origines et la formation des Patriarcats orientaux, des centaines de notices sur les villes épiscopales de l'Orient

Chrétien, de nombreuses monographies sur les monastères du Proche Orient composent l'essentiel d'une œuvre dont l'utilité, après un demi-siècle, n'a pas fléchi, et a fait regretter ce que d'aucuns, mal informés, ont appelé sa « désertion », en juillet 1911. Il dut, en effet, quitter l'Orient, mais l'hagiographe, qu'il était dans l'âme, trouva quelque compensation dans les fonctions de directeur de la Vie des Saints que publiait à Paris la Bonne Presse. La première guerre mondiale le surprit lors d'un séjour qu'il faisait, pour se documenter, dans notre scolasticat de Louvain. Le chercheur se mua alors, pour la durée de la guerre, dans une Maison d'études aux maîtres raréfiés par la mobilisation, en professeur aux attributions multiples ; charge providentielle qui le préparait à une tâche plus solennelle, celle qui lui fit enseigner, à partir de novembre 1920, l'Histoire des Églises orientales à l'Institut Pontifical Oriental de Rome, où il rejoignait deux de ses confrères, le P. M. Jugie, titulaire de la chaire de théologie, et le P. R. Souarn, chargé du droit canon. Cette affectation, qui le rendait à sa vocation primitive, tourna court. Nos trois orientalistes durent, en septembre 1922, porter leur compétence ailleurs. Comme ses deux compagnons, le P. Vailhé resta sur place et devint l'historiographe attitré de sa Congrégation, dont il étudia les origines et pour laquelle il écrivit, en deux gros volumes, une Vie scientifique de son fondateur, le P. Emmanuel d'Alzon (Paris, 1927, 1934), précédée de l'édition annotée de l'importante collection de ses lettres (trois tomes parus en 1923, 1925 et 1926). Une biographie de son ancien maître et ami, Mgr Louis Petit († 1927, archevêque latin d'Athènes), et quelques rares articles dans l'Année Théologique de nos confrères augustiniens le rapprochèrent une fois ou l'autre de Byzance. Dès 1947, l'homme, qui garda jusqu'à son dernier jour une mémoire d'une précision déroutante, cessa d'écrire, bien qu'il enseignât l'Histoire ecclésiastique, puis l'Écriture Sainte (jusqu'en 1955) dans l'un de nos scolasticats près de Paris. C'est dans cette dernière étape que la paralysie des jambes le cloua sur son lit jusqu'à sa mort presque inopinée.

L'œuvre qu'il laisse est assurée de durer encore longtemps. Les fréquentes références qu'y fait toujours l'érudition contemporaine en est le premier garant. Mais il est un témoignage que je m'en voudrais de ne pas citer ici, car il émane d'une personnalité, le cardinal G. Mercati, dont les jugements, on le sait, étaient sans complaisance. En 1946, comme je lui disais devoir me rendre auprès du P. Vailhé à la veille de fêter ses noces d'or sacerdotales, Son Éminence eut un de ces mouvements brusques de tête qui trahissaient chez lui un sentiment d'étonnement ou de contrariété. Et de me dire avec vivacité : « Ah ! le P. Vailhé ! Il vit encore ! Portez-lui

mes meilleurs vœux et dites-lui bien ceci : La science ecclésiastique porte toujours son deuil, car si sa Congrégation a gagné en lui un historiographe, l'Église, elle, a perdu un historien. » *Rien mieux que cet éloge d'un prince de l'Église et du plus grand érudit de ce temps ne saurait souligner la maîtrise que le défunt avait acquise avant la quarantaine dans les sciences ecclésiastiques orientales, maîtrise dont la Bibliographie qu'on va lire ne donne qu'une image voilée ; rien ne pourrait non plus honorer davantage la mémoire du pionnier et de l'ami dont l'attachement indéfectible à l'Œuvre de ses débuts lui a servi de caution en plus d'une difficile circonstance.*

V. LAURENT, directeur.

BIBLIOGRAPHIE

du R. P. Siméon Vailhé

I. OUVRAGES.

1. *Excursion dans les Montagnes Bleues par des moines de Notre-Dame-de-France à Jérusalem. — Excursion archéologique au pays de Moab*, Paris, Bonne Presse, 1896. In-4° de 72 pages avec cartes, plans et nombreuses photographies.
2. *Saint Jean le Paléolaurite, précédé d'une Notice sur la Vieille Laure*, par les PP. S. Vailhé et S. Pétridès A. A. (= Bibliographie hagiographie orientale éditée par Léon Clugnet, fasc. 7), Paris, A. Picard, 1905. In-8°, 46 pages.
3. *La perte de Jérusalem* (roman historique du VII^e siècle après J.-C., signé Mathieu de Montpeyroux), Paris, Bonne Presse, 200 pages.
4. *Lettres du P. Emmanuel d'Alzon*, trois volumes, Paris, Bonne Presse, in-8°. Tome I (1923), cxx-940 pages. Tome II (1925), clxxxvii-577 pages. Tome III (1926), clxviii-773 pages.
5. *Vie du P. Emmanuel d'Alzon, vicaire général de Nîmes, fondateur des Augustins de l'Assomption*. Paris, Bonne Presse, 2 volumes in-8°. Tome I (1927), xvii-602 pages. Tome II (1934), 792 pages.
6. *Index sedium titulariorum archiepiscopatum et episcopatum, Romae*, 1933, Typis Polyglottis Vaticanis. In-8° de 98 pages avec trois cartes en couleurs (ouvrage anonyme, publié au nom de la S. C. Consistoriale). Cet *Index sedium* reposait sur un mémoire justificatif rédigé en latin, d'environ 700 pages dactylographiées, qui n'a pas été imprimé. Cf. *Annuaire Pontifical catholique*, 1935, p. 333-335.
7. *Souvenirs pour un centenaire. Le P. Emmanuel Bailly, Supérieur Géné-*

ral des Augustins de l'Assomption, Paris, 1942, Bonne Presse, petit in-8°, 63 pages.

8. *Monseigneur Louis Petit, archevêque d'Athènes (1868-1927)*, Paris, Bonne Presse, 1944. In-8°, 163 pages.
9. *Chronologie de la vie du P. Emmanuel d'Alzon, fondateur des Augustins de l'Assomption, 1810-1880* (1946). In-8°, 112 pages. Paru sans indication d'éditeur et de date.

II. — ARTICLES (1)

1896

1. Un tour au Liban (*ENDF*, IV, 305-319).

1897

2. Nouvelles de Jérusalem : conférences de Saint-Etienne (*ENDF*, V, 50-51).
3. La grotte d'Odollam (*ibid.*, V, 77-78).
4. La vallée de Térébinthe (*ibid.*, V, 92-93).
5. La Laure de Saint-Sabas (*ibid.*, V, 112-121, 136-144) avec plans et photographies.
6. Le *Viri Galilaei* et les apparitions de Notre-Seigneur (*ibid.*, V, 148-151).
7. Voyage à Pétra (*EO*, I (1897-1898), 3-11, 70-79, 100-112).

1898

8. Edomites et Nabatéens (*EO*, I, 130-140).
9. Les stylites de Constantinople (*ibid.*, I, 303-307).
10. Saint Théognius, évêque de Béthélie (*ibid.*, I, 380-382).
11. Les écrivains de Mar-Saba (*EO*, II (1898-1899), 1-11, 33-47).
12. Les martyrs de Phounon (*ibid.*, II, 66-70).
13. Les garnisons romaines de la province d'Arabie (*ibid.*, II, 89-95).
14. Les laures de Saint-Gérasime et de Calamon (*ibid.*, II, 106-119).
15. Le monastère de Saint-Théoctiste (411) et l'évêché de Parembolès (425), *ROC*, III, 58-76.
16. Les premiers monastères de la Palestine (*Bessarione*, III, 39-58, 209-225, 334-336). Non signé.
17. Les monastères de Palestine : les monastères de Passarion et de l'abbé Marcien; la Nouvelle Laure (*ibid.*, IV, 193-210).

1899

18. La province ecclésiastique d'Arabie (*EO*, II, 166-179).
19. L'ancien patriarcat d'Antioche (*ibid.*, II, 216-227).

(1) Abréviations usitées : *ENDF* = *Échos de Notre-Dame de France*; *EO* = *Échos d'Orient*; *ROC* = *Revue de l'Orient chrétien*; *BZ* = *Byzantinische Zeitschrift*; *VV* = *Vizantijskij Vremennik*; *AT* = *Année théologique*.

20. Le monastère de Saint-Sabas (*ibid.*, II, 332-341; III (1899-1900), 18-28, 168-177).
21. Zacharie le Rhéteur, d'après un ouvrage récent (*ibid.*, III, 36-40). Signé F. Delmas.
22. Chronique archéologique de Palestine (*Bull. de l'Inst. archéol. russe à Constantinople*, IV, 221-240).
23. Deux évêchés de Palestine (*BZ*, VIII, 287-291).
24. L'érection du patriarcat de Jérusalem en 451 (*ROC*, IV, 44-57).
25. Répertoire alphabétique des monastères de Palestine (*ibid.*, IV, 512-542; V (1900), 272-292). Extrait de 81 pages (2).

1900

26. Saint Passarion, au ^{ve} siècle (*EO*, III, 162-163). Signé F. Delmas.
27. Un évêché d'Arabie : Ainos (*ibid.*, III, 220-223).
28. Les évêques de Philippes (*ibid.*, III, 262-272).
29. Notes de géographie ecclésiastique sur l'Arabie romaine (*ibid.*, III, 333-338).
30. Notes de géographie ecclésiastique sur la Palestine et la Syrie (*EO*, IV [1900-1901], 11-17).
31. Remarques sur la vie de sainte Marie l'Égyptienne (*ibid.*, IV, 35-42). Signé F. Delmas.
32. Les Pères de Nicée et Le Quien (*ibid.*, IV, 87-92). Signé F. Delmas.
33. Origines religieuses des Maronites (*ibid.*, IV, 96-102, 154-162).

1901

34. Les grandes collections des Conciles (*EO*, IV (1900-1901), 235-238).
35. Au pays de Moab (*ibid.*, IV, 333-339; V (1901-1902), 44-54, 97-103; VI (1903), 320-328). Signé F. Delmas.
36. Saint Dorothee et saint Zosime (*EO*, IV, 359-363).
37. Saint Michel le Syncelle et les deux frères Grapti, saint Théodore et saint Théophane (*ROC*, VI, 313-332, 610-642). Tiré à part : 52 pages.
38. La prise de Jérusalem par les Perses en 614 (*ibid.*, VI, 643-649). Cf. *EO*, VI (1903), 93.
39. Recension de Adolph Schulten, *Die Mosaikkarte von Madaba*, Weidmann, 1900 (*BZ*, X, 1901, 641-651).
40. Encore sainte Marie l'Égyptienne (*EO*, V (1901-1902), 15-17). Signé F. Delmas.
41. *Les Apophthegmata Patrum* (*EO*, V, 39-46).
42. Chronique : La décadence du papisme (*ibid.*, V, 54-58). Signé Charles Fabrègues.
43. Jean Moschus (*ibid.*, V, 107-116).

(2) Cet ouvrage a été traduit en grec par Cléopas M. Koikylidès, Τὰ περὶ τῶν ἐν Παλαιστίνῃ ἀρχαίων καὶ νεοτέρων ἐλληνικῶν μοναστηρίων. Ἐπὶ τῇ βάσει τοῦ συγγράμματος τοῦ Σ.Π. Κ. VAILHÉ. Jérusalem, Imprimerie du Saint-Sépulcre, 1906. In-8° iv-200 pages. Voir sur cette édition, faite sans son aveu, la recension de S. Vailhé lui-même dans *EO*, X (1907), 319-320.

1902

44. Saint Romain le Mélode (*EO*, V, 207-212).
45. La fête de la Présentation au Temple (*ibid.*, V, 221-224).
46. Chronique : l'attentat du Saint-Sépulcre (*ibid.*, V, 244-248). Signé C. Fabrègues.
47. Origines religieuses des Maronites (*ibid.*, V, 281-289).
48. Saint André de Crète (*ibid.*, V, 378-387).
49. Sophrone le Sophiste et Sophrone le Patriarche (*ROC*, VII (1902), 360-385; VIII (1903), 32-69, 256-387). Extrait : 94 pages.

1903

50. L'Église catholique en Roumanie (*EO*, VI (1900), 42-50). Signé Charles Fabrègues.
51. Jean le Khozibite et Jean de Césarée (*ibid.*, VI, 143-147).
52. Melchites et Maronites (*ibid.*, VI, 271-272). Signé Ch. Fabrègues.
53. Autour des Églises unies (*ibid.*, VI, 270-274). Signé Charles Fabrègues.
54. L'ère d'Eleuthéropolis et les inscriptions de Bersabée (*ibid.*, VI, 310-314).
55. Le patriarcat maronite d'Antioche (*ROC*, VIII (1903), 280-287).
56. La dédicace de Sainte-Marie La-Neuve à Jérusalem (*Revue Augustinienne*, II (1903), 136-146).
57. Chronique byzantine de Palestine (*VV*, X (1903), 343-356). Tiré-à-part de 22 pages.
58. En Palestine (Chronique archéologique) (*ibid.*, X, 643-653). Tiré-à-part de 11 pages.

1904

59. La Russie et les biens de l'Église arménienne (*EO*, VII (1904), 5-17). Signé Apik Mgrditchian.
60. Le Vicariat Apostolique de Thrace (*ibid.*, VII, 35-40, 80-84). Signé Charles Fabrègues.
61. Fra Suriano et la perpétuelle orthodoxie des Maronites (*ibid.*, VII, 99-102).
62. L'Église latine en Bulgarie (*ibid.*, VII, 207-211). Signé Charles Fabrègues.
63. Encore l'ère d'Eleuthéropolis et les inscriptions de Bersabée (*ibid.*, VII, 215-219).
64. Les lettres spirituelles de Jean et de Barsanuphe (*ibid.*, VII, 268-276).

1905

65. Saint Barsanuphe (*EO*, VIII (1905), 14-25).
66. Les monastères et les églises Saint-Étienne à Jérusalem (*ibid.*, VIII, 78-86).

67. Jean le Prophète et Séridos (*ibid.*, VIII, 154-160).
68. Saint Abraham de Cratia (*ibid.*, VIII, 290-294).
69. Introduction de la fête de Noël à Jérusalem (*ibid.*, VIII, 212-218).
70. La maison de Caïphe et l'église Saint-Pierre (*ibid.*, VIII, 346-349).
71. Chrysippe, prêtre de Jérusalem (*ROC*, X (1905), 96-99).

1906

72. Date de la mort de saint Jean Damascène (*EO*, IX (1906), 28-30).
73. Un mystique monophysite : le moine Isaac (*ibid.*, IX, 81-91).
74. Origines de la fête de l'Annonciation (*ibid.*, IX, 138-145).
75. A propos de Néophyte Nasri, évêque de Saïdnaïa (*ibid.*, IX, 160-161).
76. Notes de littérature ecclésiastique (*ibid.*, IX, 219-224).
77. L'Église maronite du v^e au ix^e siècle (*ibid.*, IX, 257-268, 344-351).

1907

78. Une *Notitia episcopatum* d'Antioche du x^e siècle (*EO*, X, 1907, 90-101).
79. La *Notitia episcopatum* d'Antioche du patriarche Anastase, vi^e siècle (*ibid.*, x, 139-145).
80. Le diacre Agapet (*ibid.*, X, 173-175).
81. Le patriarcat du Phanar (*ibid.*, X, 175-182). Signé G. Bartas.
82. Les patriarches grecs de Constantinople (*ibid.*, X, 210-221).
83. En Bulgarie (*ibid.*, X, 244-250). Signé G. Bartas.
84. Origines de l'Église de Constantinople (*ibid.*, X, 287-295).
85. Les recensions de la *Notitia episcopatum* d'Antioche du patriarche Anastase (*ibid.*, X, 363-368).
86. Chronique (*ibid.*, X, 371-380). Signé G. Bartas.
87. Les églises Saint-Etienne à Jérusalem (*ROC*, XII (1907), 70-89).
Article traduit en grec par J. Phokylidès dans la Νέα Σιών (VII (1908), 122-143).
88. La mosaïque de la transfiguration au Sinaï est-elle de Justinien? (*ROC*, XII, 96-98).
89. Saint Euthyme le Grand, moine de Palestine (376-473) (*ROC*, XII, 298-312, 337-355; XIII (1908), 181-191, 225-246, 389-405; XIV (1909), 189-202, 256-263). Extrait de 105 pages.

1908

90. A propos de Cyrille IV Thanas (*EO*, XI (1908), 40-41).
91. Chez les Grecs orthodoxes (*ibid.*, XI, 50-58). Signé G. Bartas.
92. Le titre de patriarche œcuménique avant saint Grégoire le Grand (*ibid.*, XI, 65-59).
93. Chronique d'Orient (*ibid.*, XI, 112-122). Signé G. Bartas.
94. Saint Grégoire le Grand et le titre de patriarche œcuménique (*ibid.*, XI, 161-171).

95. Les évêques de Sinope (*ibid.*, XI, 210-212).
96. Sainte-Bassa de Chalcédoine (*ibid.*, XI, 227).
97. A travers l'Orient (*ibid.*, XI, 307-314). Signé G. Bartas.
98. Les métropolitains de Chalcédoine, ^{ve}-^{ix}e siècles (*ibid.*, XI, 347-351).
99. Chronique byzantine et médiévale de Palestine (VV, XIV (1908), 462-482). Extrait : 20 pages.

1909

100. Les Juifs et la prise de Jérusalem en 614 (*EO*, XII, 15-17).
101. Additions à l'*Oriens christianus* de Le Quien (*ibid.*, XII, 102-103).
102. Entre Grecs et Arabes à Jérusalem (*ibid.*, XII, 109-119). Signé G. Bartas.
103. Projet d'alliance turco-byzantine au ^{vi}e siècle (*ibid.*, XII, 206-214).
104. A travers l'orthodoxie grecque (*ibid.*, XII, 242-249). Signé G. Bartas.

1910

105. Formation de l'Église de Chypre (431) (*EO*, XIII (1910), 5-10).
106. Chez les Grecs orthodoxes (*ibid.*, XIII, 115-121). Signé G. Bartas.
107. Exécution de l'empereur Maurice à Calamich en 602 (*ibid.*, XIII, 201-208).
108. Formation de l'Église de Perse (*ibid.*, XIII, 269-276).
109. Le conflit entre le Phanar et la Porte (*ibid.*, XIII, 296-305). Signé G. Bartas.
110. La formation du patriarcat de Jérusalem (*ibid.*, XIII, 325-336).
111. A travers l'Orient (*ibid.*, XIII, 336-364). Signé G. Bartas.

1911

112. Annexion de l'Illyricum au patriarcat œcuménique (*EO*, XIV (1911), 29-36).
113. Pour l'union des Églises (*ibid.*, XIV, 48-51).
114. Formation de l'Église bulgare (*ibid.*, XIV, 80-89, 152-161).
115. Rapprochement entre le patriarcat œcuménique et l'exarchat bulgare (*ibid.*, XIV, 116-122). Signé G. Bartas.
116. Le R. P. Rabois-Bousquet (*ibid.*, XIV, 129-133). Signé La rédaction.
117. A travers l'Orient chrétien (*ibid.*, XIV, 178-185). Signé G. Bartas.
118. Une inscription byzantine de Jéricho (*ibid.*, XIV, 231-232).
119. Les philopones d'Oxyrhynque au ^{iv}e siècle (*ibid.*, XIV, 277-278).

1912

120. Formation du patriarcat d'Antioche (*EO*, XV (1912), 109-114, 193-201).

1913

121. Formation de l'Église arménienne (*EO*, XVI (1913), 109-122).

1921

122. L'œuvre des *Échos d'Orient* (Conférence de septembre 1919 (*L'Assomption*, 1921, 149-152, 172-174, 183-184).
 123. Le droit d'appel en Orient et le Synode permanent de Constantinople (*EO*, XX, 1921, 129-146).

1922

124. Le R. P. Germer-Durand (Conférence du 14 octobre 1917 (*Lettre à la Dispersion*, n° 10, 1922, 69-76).

1941

125. Le schisme byzantin : à propos d'un livre récent (*AT*, II, 1941, 107-114).

1942

126. L'autorité de la Vulgate et le concile de Trente (*AT*, III, 1942, 244-264).

1943

127. A propos des Albigeois (*AT*, IV, 1943, 290-308).

1944

128. Regards sur le monde médiéval (*AT*, V, 1944, 250-271).

1947

129. Le *Pré Spirituel* (*AT*, VIII, 1947, 318-322).

NOTA. — Le présent inventaire, à part une exception, ne contient point le relevé de très nombreux comptes rendus parus dans diverses revues : *Revue de l'Orient chrétien*, *Vizantijskij Vremennik*, *Theologische Revue*, *L'Année théologique* et surtout dans les *Échos d'Orient*.

III. COLLABORATION AUX DICTIONNAIRES ENCYCLOPÉDIQUES

I. Dictionnaire de Théologie catholique.

(Paris, Letouzey)

t. I (1903-1904) :

Anastase l'apocrisiaire, col.
1165.
Anastase, patriarche d'Antio-
che, 1166.
Anastase le Sinaïte, 1167.

André, archevêque de Césarée
1181.
Antioche (patriarcats d'), grec,
grec-melchite, latin, syrien
et jacobite, 1399-1433.
Antiochus, moine, 1440.
Antipater, évêque, 1440.

t. II (1905) :

Bulgarie (Eglise de), col. 1174-1236.

Calécas (Manuel), 1332.

Chatzinzariens, hérétiques arméniens, 2350.

t. III (1908) :

Condobaudites, col. 814.

Constantin Harménopoulos, 1226.

Constantin Méliténote, 1226.

Constantinople (Eglise de), 1307-1519.

Corrupticoles, 1911-1913.

Cyrille de Scythopolis, 2581.

Cyrus, patriarche, 2582.

t. IV (1911) :

Damien, patriarche, col. 39.

Diadoque de Photiké, 733.

Dorothée de Gaza, 1785.

Doxapatris (Jean et Nil), 1820.

t. V (1913) :

Eustrate, écrivain grec, 1576.

Evagre le Scholastique, 1612.

2. *The Catholic Encyclopedia*
(New York)

t. II (1907) :

Balanaea, p. 215.

Barbalissos, 285.

Basilinopolis, 329.

Beirut, 392 sq.

Bethlehem, 532 sq.

Bostra, 707.

Bothrys, 708.

t. III (1908) :

Brusa, p. 20.

Byblos, 92.

Caesaraea of Cappadocia, 133.

Caesaraea Palestinae, 134.

Caesaraea Philippi, 135.

Callinicus, 183.

Camachus, 204.

Cambyzopolis, 216.

Canatha, 244.

Canopus, 297.

Capharnaum, 309.

Capitolias, 309.

Capsa, 314.

Carrhae, 378.

Cerasus, 537.

Chalcis, 558.

Chrysopolis, 743.

t. IV (1908) :

Constantia, p. 294.

Constantinople, 301-308.

Coptos, 354.

Corycos, 402.

Crisium, 490.

Curubis, 575.

Cyrrhus, 597.

Cyzique, 598.

Damascus, 611-613.

Damietta, 615.

t. V (1909) :

Dora, p. 133.

Dorylaeum, 136.

Edessa, 282 sq.

Eleutheropolis, 380.

Elusa, 395.

Emesa, 402.

Emmaus, 405.

Eperies, 484.

Ephesus, 490 sq.

Epiphania, 503.

Erythrae, 527.

Erzerum, 527.

Euaria, 572.

Europus, 614.

Famagusta, 781.

t. VI (1909) :

Flavias, p. 99.
 Flaviopolis, 99.
 Fogaras, 123.
 Furni, 324.
 Fusola, 326.
 Gabala, 328.
 Gadara, 332.
 Gangra, 377.
 Gargara, 384.
 Gaza, 399-401.
 Gerasa, 469.
 Germanicia, 475.
 Germanicopolis, 475.
 Germia, 529.
 Gerrha, 530.
 Gezireh or Djezireh, 541.
 Gibail and Batrun, 548.
 Gindarus, 561.
 Girba, 570.
 Gordos, 651.
 Gortyna, 654.
 Gratianopolis, 730.

t. VIII (1910) :

Ionopolis, p. 93.
 Ipsus, 98.
 Irenopolis, 131.
 Isaac, catholicos, 175.
 Isaura, 184.
 Isionda, 189.
 Ispahan, 192.
 Issus, 201.
 Jaffa, 268 sq.
 Jassus, 325.
 Jassy, 325.
 Juliopolis, 560.
 Justinianopolis, 580.
 Kerkuk, 626.
 Kharput, 633.

t. IX (1910) :

Lares, p. 3.
 Larissa, 4.
 Legio, 131.
 Lemberg, 144.
 Leontopolis, 181.

Lepanto or Naupactos, 181.
 Leptis Magna, 185.
 Le Quien, 187.
 Leros, 189.
 Lesbi, 190.
 Livias, 315.
 Lorea, 357.
 Lugos, 419.
 Lycopolis, 468.
 Lydda, 468.
 Lystra, 478.
 Marash, 636.
 Marcianopolis, 645.
 Marcopolis, 649.
 Mardin, 650.
 Maronia, 683.
 Martyropolis, 742.

t. X (1911) :

Mater, p. 41.
 Maximianopolis, 74.
 Maximopolis, 78.
 Medea, 116.
 Megara, 146.
 Melitene, 166.
 Melos, 169.
 Mesopotamia, Kurdistan and
 Armenia (Delegation), 210.
 Messene, 212.
 Metropolis, 244.
 Milevium, 304.
 Milopotamos, 317.
 Mopsuestia, 555.
 Mossul, 598.
 Mosynopolis, 600.
 Mush, 647.
 Myrina, 661.
 Myriophytum, 661.
 Neocaesarea, 741.
 Neve.

t. XI (1911) :

Nicaea, p. 43.
 Nicomedia, 70.
 Nicopolis, 70 sq.
 Nicosia, 71.
 Nilopolis, 79.

Nisibis, 84.
Notitiae episcopatum, 124.
 Olenus, 240.
 Ombus, 250.
 Oropus, 321.
 Orthosias, 330.
 Ostracine, 347.
 Oxyrynchus, 377.
 Palmyra, 433.
 Paltus, 434.
 Panopolis, 445.
 Paphos, 457.
 Paralus, 475.
 Parium, 503.
 Patras, 547 sq.
 Pella, 608.
 Pelusium, 610.
 Pentacomia, 646.
 Pergamus, 666 sq.
 Petra, 777 sq.
 Phacusa, 788.
 Pharbaetus, 789.
 Pharsalus, 790.

t. XII (1911) :

Philippi, p. 7.
 Philippopolis, 17 sq.
 Pompeiopolis, 226.
 Porphyreon, 282.
 Prusias ad Hypium, 519.
 Ramatha, 637.

t. XIII (1912) :

Rhodes, p. 24.
 Salmas, 402
 Samaria, 416 sq.
 Samos, 421.
 Samosata, 422.
 Sardes, 472.
 Sardica, 472.
 Sarepta, 476.
 Scythopolis, 648.
 Sebastia or Sivas, 667.
 Seerth, 681.
 Sehna, 687.
 Seleucia Pieria, 689.
 Seleucia Trachaea, 689.

Sergiopolis, 727.
 Sidon, 776.

t. XIV (1912) :

Sinope, p. 14.
 Siunia, 31.
 Smyrna, 60.
 Sophene, 145.
 Sozusa, 166.
 Sparta, 209 sq.
 Stauropolis, 283.
 Syra, 395.
 Tanis, 443.
 Tarsus, 461.
 Tenedos, 506.
 Tentyris, 512.
 Teos, 513.
 Terenuthis, 515.
 Termessus, 517.
 Thasos, 556.
 Thebes, 562 s.
 Thelepte, 566.
 Themicyra, 566.
 Themersus, 567.
 Theodosiopolis, 577.
 Thera or Santorin, 629.
 Thermopylae, 629.
 Thessalonica, 633.
 Thevesta, 634.
 Thugga, 710.
 Thyatira, 713.
 Thynias, 714.
 Tiberias, 716.
 Ticelia, 721.
 Tinos and Mykonos, 736.
 Tipas, 738.
 Titopolis, 745.
 Tius or Tium, 747.
 Tomi, 775.

t. XV (1912) :

Trajanopolis, p. 16.
 Tralles, 16.
 Trebizond, 28 sq.
 Tremithus, 30.
 Tricca, 40.
 Tricomia, 41.

- | | |
|--|------------------------|
| Tripoli, Prefecture Apostolic, 58-60. | Valona, 264. |
| Tripolis, 60. | Zahle and Forzol, 745. |
| Troas, 63. | Zakho, 745. |
| Tyana, 106. | Zama, 746. |
| Tyre, 109-112. | Zela, 753. |
| Uranopolis, 208. | Zenonopolis, 756. |
| Urmiah, 225. | Zeugma, 757. |
| Utica, 241. | Zoara, 762. |

3. Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques
(Paris, Letouzey)

t. I (1912) :

- Abadgawan, col. 12.
 Abdasa, 82.
 Abd-Iesus IV, patriarche, 63.
 Abdul-Masich (st), 67.
 Abapas (st) ou Abippas, 104.
 Abéward, 112.
 Abia, 115.
 Abida, 119.
 Abila, 120-122.
 Abrachar, 160.
 Abraham (sts et évêques), 161,
 168, 172).
 Abrahamites, 188-190.
 Abrytus, 197.
 Acémètes, 274-282.
 Acéphales, 282-288.
 Acepsimus (sts), 288 sq.
 Achaeus ou Ahai, patriarche, 300.
 Achaïe, 300-304.
 Achis, 316.
 Achlta ou Akhlat, 317.
 Achrida, patriarchat bulgare, 321-
 332.
 Acoura, 350.
 Acre (Saint-Jean d'), 369-375
 Acton, 421.
 Adam (Germain), 494.
 Adherbaidjan, 560.
 Adiabène, 561-569.
 Adolios, 577.
 Adraa, 592.
 Adrassus, 597.

- Adrien (st), évêque, 608.
 Adrien, exégète, 611.
 Adrien, patriarche, 613.
 Aela, 647.
 Aenus d'Arabie, 658-660.
 Agapet, diacre, 886.
 Agathon, 919.
 Agrippas, 1036.
 Ahwaz, 1094.
 Ain-Siphné, 1203.
 Ain-Tamur, 1203.
 Alalis, 1326.
 Alania, 1334-1338.
 Alaphon (st), 1338.
 Albara, 1381.

t. II (1912-1914) :

- Alexandra (ste), col. 171.
 Alexandria minor ou Alexan-
 drette, 287-289.
 Alescion (st), 379.
 Alistra, 462.
 Alphée, 676.
 Alphocranon, 677.
 Amadia et Akra, 918.
 Amantia, 953.
 Amasea, 964-970.
 Amastris, 971-973.
 Amathus, 982 sq.
 Amisus, 1389.
 Amol, 1321.
 Amorium, 1329-1331.
 Amhipolis, 1348-1350.

Amyclae, 1376.

Anasarta, 1439.

Anastase, abbé en Palestine, 1464.

Anazarbe, 1504-1506.

Anchialos, 1511-1513.

Anchiasmos, 1513.

Ancyre de Phrygie, 1536.

André (st) de Crète, 1659-1661.

Andreville, 1757.

Andros, 1802-1804.

Androusa, 1804.

LES RELATIONS POLITICO-RELIGIEUSES ENTRE BYZANCE ET ROME SOUS LE RÈGNE DE LÉON V L'ARMÉNIEN

Quand Léon V l'Arménien prit le pouvoir, les relations entre Byzance et Rome, interrompues depuis l'avènement de Nicéphore I^{er}, avaient déjà depuis peu retrouvé leur état normal (1). La politique iconoclaste du nouveau basileus allait derechef les mettre à l'épreuve. Le patriarche Nicéphore, qui refusait de s'y associer, fut exilé. Celui que l'empereur nomma à sa place, Théodote, réunit un synode qui condamna le culte des images. Ces mesures, par contrecoup, atteignaient Rome, qui, par ses représentants, avait solennellement approuvé ce culte et jeté l'anathème sur ceux qui le réprouvaient. Par la force des choses, il y avait rupture entre les deux sièges de Rome et de Constantinople, du fait des oppositions doctrinales et de l'usurpation du trône patriarcal. On pourrait croire que le gouvernement byzantin qui se permettait de tels retournements se désintéressait de leur répercussion dans la vieille Rome et avait pris son parti de se passer de sa communion. Il n'en est rien. Nous verrons que Byzance essaya d'entraîner Rome dans son jeu et que Rome, de son côté, ne désespéra pas de ramener Byzance. Il y eut en effet sous Léon V l'Arménien une ambassade byzantine auprès du pape, et nous connaissons une lettre de Pascal I^{er} à cet empereur, qui doit être considérée comme une réponse à la démarche du basileus.

Il faut bien le dire, puisque c'est cela qui justifie cette étude, ni l'ambassade byzantine de Léon V au pape, ni la lettre de Pascal I^{er} à l'empereur ne sont bien connues des byzantinologues. Il n'en est pas question dans les histoires générales de Byzance, et pas davantage dans celles qui concernent plus spécialement l'iconoclasme dans sa seconde période. La cause en est peut-être que l'ambassade est absente des *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches* et que la lettre pontificale ne figure pas à sa place dans les *Regesta*

(1) Cf. V. GRUMMEL, *Regestes...*, n° 380.

Romanorum Pontificum de Jaffé-Wattenbach, mais seulement dans le Supplément à la fin du second volume; il arrive, en effet, qu'on oublie assez facilement de se reporter à ces sortes d'appendices.

QUESTION PRÉALABLE : LA CHRONOLOGIE
DES LETTRES DE THÉODORE STUDITE
AU PAPE SUR LA PERSÉCUTION ICONOCLASTE

Une des sources les plus importantes que nous aurons à utiliser est la correspondance de Théodore Studite. Elle contient sur les rapports de Byzance et de Rome des renseignements extrêmement précieux, mais malheureusement pas toujours précis. Divers auteurs qui se sont occupés du célèbre higoumène les ont relevés et en ont doctement traité, et parmi eux je nomme spécialement l'abbé Marin (2), J. Pargoire (3), Van de Vorst (4). Ils ne semblent cependant pas avoir aperçu leur relation avec les circonstances politiques. Deux lettres de Théodore Studite portent en suscription : à *Pascal pape de Rome* (5). D'autres parlent de celui-ci, dont une nommément (6). Il est absolument essentiel pour notre étude de connaître quand elles ont été écrites, tout au moins la première de celles qui furent adressées au pape. Or l'imprécision dont souffre la correspondance de Théodore est principalement d'ordre chronologique; elle sévit dans notre cas. J. Pargoire et Van de Vorst ont tenté d'y remédier, mais ils n'ont traité le sujet qu'en vue d'une question connexe : la date de la mort de saint Théophane le Chronographe, et non dans son ensemble et pour lui-même. Leurs solutions sont du reste divergentes. Il nous faut reprendre le sujet par rapport à Théodore lui-même.

Le point capital est ici de savoir où pouvait se trouver Théodore quand il écrivit au pape. Les lieux de réclusion du grand higoumène sous Léon l'Arménien sont connus, connu aussi le temps qu'il passa en chacun. De ses trois prisons, la première, celle de Métopa, se trouve près du lac Apollonia en Bithynie. Il y resta environ un an, de fin avril ou début de mai 815 à même époque 816 (7). Il fut conduit de là par étapes à Bonéta situé dans le thème des Anatoliques, près

(2) *Saint Théodore Studite*, Paris, 1906 (Collection « Les saints »).

(3) J. PARGOIRE, « Saint Théophane le Chronographe et ses rapports avec saint Théodore Studite », dans *Viz. Vremennik*, IX (1902), p. 31-102 (spéc. p. 78-80).

(4) VAN DE VORST, « Les relations de saint Théodore Studite avec Rome », *Anal. Boll.*, XXXII (1913), p. 439-447.

(5) *Theodori Studitae epistolae, collectio Sirmondiana*, II, 12 et 13; *P. G.*, 99, 1152-1156.

(6) *Id.*, II, 63; *P. G.*, col. 1281.

(7) J. PARGOIRE, *op. cit.*, p. 71.

d'un lac salé que J. Pargoire a identifié avec Adjî-Touz-Gheulu (orthographe actuelle officielle : Aci-Tuz-Göl) (8). Cette seconde réclusion, qui fut la plus rigoureuse, dura trois ans, jusqu'à fin-mai ou début de juin 819. Après cela il fut envoyé à Smyrne qui le garda jusqu'en janvier 821, quand parvint dans cette ville l'édit du nouvel empereur Michel II le Bègue (25 déc. 820-oct. 829) rendant la liberté à tous les proscrits de Léon V. Dans laquelle de ces trois réclusions se place la correspondance de Théodore avec le pape? On n'a pas de peine à exclure la dernière. C'est en effet en arrivant à Smyrne que Théodore reçoit communication d'un document pontifical, émané de Pascal I^{er} et condamnant l'iconoclasme (9). Il en est comblé de joie. Ce qu'il désirait tant est enfin obtenu. Il est donc clair qu'il n'a plus à écrire pour l'obtenir. Smyrne ainsi exclue, comment choisir entre Métopa et Bonéta? J. Pargoire ne s'est pas posé la question et, apparemment, n'avait pas à se la poser. Du moment que la première lettre porte en suscription : Πασχάλιῳ πάπῃ Ῥώμης et que ce pape a été élu en janvier 817, il est évident que Théodore n'a pu lui écrire que de Bonéta, où il se trouvait depuis mai ou juin 816. Ceci s'impose assurément, mais à la condition que la suscription elle-même ne soit pas mise en question. Or, c'est ce que fait Van de Vorst. Sur divers indices, dont la discussion nous embarrasserait inutilement, il suppose que la première lettre au pape fut envoyée à Étienne IV, mais que c'est à son successeur qu'elle fut remise; la suscription : *à Pascal pape de Rome*, serait une indication ultérieure. Pour le savant hollandiste, le Studite a conçu son projet d'appel au pape à Métopa même, l'a fait approuver par plusieurs higoumènes des environs qui s'y sont associés, mais la rédaction définitive et l'expédition doivent se placer à Bonéta. Théodore connaissait probablement alors la mort de Léon III et la nomination de son successeur Étienne IV (22 juin 816-24 janvier 817). Celui-ci, de retour à Rome d'un long voyage (novembre 816), dut d'abord régler les affaires pendantes, puis tomba malade et mourut bientôt, de sorte que les envoyés du Studite ne purent être reçus que par son successeur Pascal I^{er}. Telle est la solution moyenne de Van de Vorst (10).

Nous reviendrons plus loin sur l'identité du pape destinataire, mais, pour ce qui est de l'élaboration de la lettre d'appel en deux étapes, pour ainsi dire, l'une à Métopa, l'autre à Bonéta, voici une

(8) *Ibid.*

(9) Sirm. II, 62; *P. G.*, col. 1277-1279.

(10) *Art. cité*, p. 442-444.

remarque qui ruine absolument cette explication : c'est que Théodore déclare expressément qu'il s'est mis d'accord avec les higoumènes ses cosignataires et pour *l'esprit* et pour les *termes* de la lettre : ἡδυνήθημεν... εἰς ἐν γενέσθαι καὶ πνεῦμα καὶ ῥῆμα γραφόντες τάδε (11). Ainsi, c'est dans le même lieu de réclusion que Théodore a conçu son projet d'appel, qu'il a rédigé la lettre, l'a fait approuver par les higoumènes qu'il a pu atteindre et l'a expédiée. Si l'on admet que c'est de Bonéta que le document est parti, c'est donc aussi à Bonéta que tout a été commencé. Rien ne s'est fait à Métopa. Van de Vorst ne dit pas précisément pourquoi il tient à Métopa pour en faire le centre de consultation avec les higoumènes en vue de l'appel du pape. Si je le comprends bien, ce ne peut être, car rien d'autre n'apparaît, que parce que les couvents de ces higoumènes sont proches de Métopa et très éloignés de Bonéta. Trois d'entre eux sont bien localisés : les Cathares en Bithynie, Paulopétrion sur la côte nord au commencement du golfe de Nicomédie, Picridion dans la Corne d'Or en face des Blachernes. Eukairia, dont le site est inconnu, devait être dans le même rayon, puisque c'est la raison de proximité qui fait que Théodore peut se concerter avec les higoumènes. S'il en était ainsi, et s'il fallait juger de ce problème simplement d'après la proximité des couvents par rapport à Métopa, on devrait s'étonner du petit nombre des cosignataires de Théodore. A Métopa, en effet, où le Studite avait une certaine latitude pour les visites et la correspondance, ce n'est pas quatre higoumènes seulement qu'il aurait pu s'associer, mais facilement le triple ou le quadruple, à ne prendre que les noms ou désignations que l'on trouve sous sa plume.

En réalité, ce fondement est illusoire. On suppose ainsi *a priori* que ces higoumènes étaient restés dans leurs couvents. Or, c'est sur eux que s'acharnait spécialement la persécution. A part ceux qui prenaient la fuite et gagnaient quelque retraite cachée, on les emmenait de force dans la capitale. Là, on s'acharnait à leur faire accepter de communier avec le patriarche iconomaque. Ceux qui faiblissaient étaient renvoyés libres dans leurs couvents. Ceux qui résistaient étaient exilés et coupés de toute communication avec leurs moines. Exilés, ils l'étaient parfois très loin, pour plus de sûreté. C'était le cas de Théodore, après Métopa, où on le trouvait trop actif. C'était aussi le cas des quatre cosignataires de sa lettre au pape. Nous n'en avons certes pas la preuve directe pour chacun d'eux, mais, puisque

(11) Sirm., II, 12; P. G., col. 1152 C.

tous sont dans le même voisinage, il suffit que nous l'ayons pour un seul. Celui-ci est Jean, higoumène des Cathares. La notice succincte du Synaxaire (12) nous apprend qu'arraché de son couvent, il fut conduit à Constantinople, comparut devant l'empereur qui, irrité de ses reproches, le fit flageller au visage. Puis, séquestré pendant trois mois, il fut ensuite envoyé en exil « dans un fort nommé Pentadactylos dans la région de Lampé » (εἰς φρούριόν τι λεγόμενον Πενταδάκτυλον ἐν τῇ χώρᾳ τῆς Λάμπης (13), où il resta dix-huit mois les fers aux pieds. Ramené à Constantinople pour un nouvel essai de conversion qui fut sans succès, il fut conduit au fort de Criotauros dans le thème des Bucellaires, où il demeura enfermé jusqu'à la fin du règne de Léon l'Arménien.

L'important pour nous est de savoir où se situe le lieu du premier exil de Jean des Cathares : Pentadactylos dans la région de Lampé. Or, cette région d'après les travaux de Tomaschek (14), de Ramsay (15), de Wittek (16), n'est autre que le pays désolé qui s'étend à l'ouest et au sud-ouest d'Apamée = Kelainai. H. Grégoire (17), penché à son tour sur ce problème géographique, l'a enrichi d'une précision intéressante : elle concerne le Πενταδάκτυλον ἐν τῇ χώρᾳ τῆς Λάμπης du Synaxaire. Πενταδάκτυλος est en effet le pendant exact du nom turc Beş-Parmak, les Cinq-Doigts, qui désigne une montagne dans cette même région. C'était donc là que se trouvait la forteresse dite Πενταδάκτυλος, qui aura assez naturellement pris le nom de la montagne où elle était bâtie. Celle-ci se trouve à environ une quinzaine de kilomètres du lac dit Aci-Tuz-Göl (18). Or, nous savons que Bonéta était précisément tout près de ce lac, sans doute dans les hauteurs environnantes. La distance était donc courte entre les deux forts, et Théodore pouvait à coup sûr parler de voisinage. Et puisque les autres cosignataires de sa lettre sont également voisins, tous devaient

(12) *Synax. Eccl. Constantinop.*, ed. DELEHAYE, 27 avril, col. 631-634.

(13) La leçon ἐν τῇ χώρᾳ τῆς Λάμπης est une faute certaine, déjà relevée par H. Grégoire (article cité dans la note suivante). Du reste les diverses éditions des *Ménées* qui sont dans notre bibliothèque (cinq en tout) portent toutes Λάμπης.

(14) W. TOMASCHKE, *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter. Die Küstengebiete und die Wege der Kreuzfahrer* (Sitzunber. der Kaiserl. Ak. der W. in Wien, Philos.-Hist. Classe, Bd CCXXIV, VIII), Wien, 1891, p. 99.

(15) W. M. RAMSAY, *The Cities and Bishoprics of Phrygia*, t. 1, Oxford, 1895, p. 347.

(16) P. WITTEK, « Von der byzantinischen zur türkische Toponymie », dans *Byzantion*, x (1935), p. 26-27 et pl. II. Cet auteur propose l'identification de Lampé avec Hambat-Kiri près de l'Aci-Tuz-Göl.

(17) H. Grégoire, « Notes de géographie et d'histoire sur les confins pisido-phrygiens », dans *Académie Royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres...* 1948, p. 78-80.

(18) Voir la carte de la région dans W. M. RAMSAY, *op. cit.*, en tête du tome 1^{er}.

se trouver dans la même région. Jean des Cathares y était déjà depuis six mois environ avant que Théodore n'y vint. On n'a aucun renseignement sur les autres exilés. A Bonéta la réclusion était plus étroite qu'à Métopa. Ce n'est que par des moyens clandestins que Théodore a pu atteindre ses collègues et avoir leur accord sur l'objet et sur les termes de son appel à Rome. Pour la seconde lettre, Théodore n'a pu déjouer la surveillance devenue plus rigoureuse; mais il s'est fondé pour les associer à son nom sur leur accord précédent. Un nom cependant a dû être omis, celui de Jean d'Eukairia, dont le courage, entre temps, avait faibli (19).

Par tout ce que nous venons de dire, il est hors de doute et nous devons tenir pour acquis que les lettres de Théodore au pape sont parties de Bonéta. Mais quand et pour quel pape? Si l'on s'en tient à la suscription : Πασχαλίῳ πάπῳ Ῥώμης, il n'est guère possible et nullement vraisemblable, ce pape ayant été élu le 24 janvier 817, que la lettre ait pu partir avant le mois de mars suivant, même en supposant qu'elle fût déjà prête quand parvint la nouvelle de cette élection. Mais doit-on s'y tenir, ou accepter la supposition de Van de Vorst qu'elle n'est qu'une indication ajoutée ultérieurement du fait que c'est Pascal I^{er} qui aura reçu l'appel? Quant à nous, nous tenons pour nuls les indices avancés par ce critique, parce qu'ils sont fondés sur la prétendue présence près de Métopa des higoumènes consultés par Théodore. Mais nous ferons une remarque qui a son intérêt. C'est que la suscription est indépendante de l'adresse elle-même, et que cette adresse, de style solennel et protocolaire : Τῷ πάντα παναγεστάτῳ φωστῆρι μεγάλῳ ἀρχιερεῖ πρωτίστῳ, κυρίῳ ἡμῶν ἀποστολικῷ πάπῳ... ... (20) ne donne pas le nom du destinataire : elle est impersonnelle. Rapprochons de cette adresse celles des lettres envoyées à Léon III sur l'affaire moechienne, qui sont de même style solennel et protocolaire : le nom de Léon s'y trouve expressément (21). Si donc le pape destinataire ne figure pas dans les lettres dont nous nous occupons, acceptons comme possible, tout au moins pour la première lettre, que Théodore ne le connaissait pas, et aussi que ce pape n'était pas Pascal. Sur ce dernier point, nous pouvons obtenir plus qu'une possibilité, une certitude. Revenons pour cela à Jean des Cathares. La seconde lettre de Théodore au pape, envoyée au nom des mêmes higoumènes (sauf Jean d'Eukairia), suppose évidemment

(19) Cf. lettre à Épiphane, Sirm. II, 35; *P. G.*, 99, col. 1209.

(20) Sirm. II, 12; *P. G.*, col. 1152.

(21) *Id.*, I, 33 et 34; *P. G.*, col. 1017, 1021.

qu'ils sont toujours, donc Jean des Cathares aussi, dans le voisinage, bien qu'ils n'aient pu être consultés, car la seule raison indiquée par Théodore pour expliquer cette impossibilité, est celle de l'ἀσφάλεια, c'est-à-dire la stricte réclusion. Il s'agit ici de savoir quand Jean des Cathares a quitté le fort de Pentadactylos pour la capitale. Les renseignements du Synaxaire sont les suivants : capture au monastère des Cathares, prison de trois mois à Constantinople, voyage (qu'on peut estimer à une quinzaine de jours ou trois semaines) à Pentadactylos, dix-huit mois dans ce fort. Selon que l'on resserre ou que l'on étend ces données, c'est-à-dire en faisant commencer la prison à Constantinople fin avril ou fin mai 815 et en supposant dans l'indication des mois une fraction en moins ou en plus, on placera la fin du séjour de Jean à Pentadactylos au plus tôt en janvier, au plus tard fin mars ou début d'avril 817. S'il est possible qu'à cette dernière date-limite, Théodore ait pu recevoir des nouvelles sur la manière dont sa première lettre fut accueillie par Rome, il ne l'est absolument pas qu'il ait pu connaître l'avènement du pape Pascal (24 janvier 817) avant de l'écrire (22) et par là nous sommes assurés que la suscription portant le nom de ce pape n'est pas liée originairement à l'envoi de cette lettre, mais qu'elle est à coup sûr une addition ultérieure.

Nous avons dit plus haut que Théodore ne connaissait probablement pas le nom du pape auquel il s'adressait. Mais il devait savoir, comme nous le noterons plus loin, que Léon III, qu'il avait connu à propos de l'affaire moechienne, était mort et avait un successeur. Nous en avons un indice dans le fait que les lettres d'appel concernant cette dernière affaire portent dans l'adresse le nom de Léon et que dans les lettres concernant l'iconoclisme ce nom est absent. Le nom du titulaire, du reste, importait peu. C'est au chef de l'Église comme tel qu'il s'adressait. Mais il est assez normal que celui qui plus tard recueillait et classait les lettres du Studite et ne voyait pas le nom du pape dans l'adresse protocolaire ait cherché à identifier le destinataire et tenu à le faire connaître. Or, un nom de pape, un seul, se lit dans la correspondance de Théodore durant la période iconoclaste, celui de Pascal. Ce pape y est loué d'avoir pris parti contre l'hérésie (23). Il est impossible que l'auteur du recueil n'ait pas remar-

(22) Cela comporterait trois voyages effectués avant avril 817 : un premier, de Rome à Boneta, pour que Théodore connaisse l'avènement et le nom du nouveau pape; un deuxième, de Boneta à Rome, pour porter la lettre de Théodore; un troisième, de Rome à Boneta, pour que Théodore connaisse l'accueil fait à sa lettre.

(23) Sirm. II, 63; *P. G.*, col. 1281.

qué ce passage. En outre, il ne pouvait pas ne pas connaître le document pontifical, encore récent, et qui devait alors être célèbre chez les orthodoxes, où Pascal I^{er} réfutait l'impérial ennemi des images, Léon V. C'est donc tout naturellement qu'à la lettre d'appel de Théodore au pape il aura épinglé en suscription le nom de Pascal, suppléant ainsi à l'absence de nom dans l'adresse protocolaire.

Ces discussions, qui ont pu paraître un peu longues, sur le lieu et le temps de la composition des lettres de Théodore Studite au pape, étaient nécessaires. Les résultats obtenus nous permettent maintenant d'utiliser sans encombre et au mieux les renseignements qu'elles contiennent et que contiennent d'autres lettres de cet auteur sur la phase de relations politico-religieuses dont nous avons à nous occuper.

I. L'AMBASSADE BYZANTINE, IMPÉRIALE ET PATRIARCALE, AU PAPE DE ROME

1. *Les témoignages : lettre de Théodore Studite au pape; lettre de Pascal I^{er} à Léon V.*

La première information fournie par Théodore Studite sur les relations entre Byzance et Rome se trouve dans sa seconde lettre au pape : elle concerne la présence à Rome des apocrisiaires iconoclastes venus de Constantinople. Théodore loue le pape d'avoir refusé d'admettre en sa présence les apocrisiaires hérétiques, de les avoir chassés loin de lui (24). De qui ceux-ci sont-ils les envoyés? Bien assurément du patriarche intrus Théodote; c'étaient donc des ecclésiastiques. Mais ne sont-ils pas aussi ceux de l'empereur, ou, du moins, ne font-ils pas partie d'une ambassade impériale composée à la fois de dignitaires laïques et de gens d'Église, comme cela se voit fréquemment dans l'histoire byzantine, quel que soit l'objet de l'ambassade? C'est ainsi que tout récemment, en 811-812, une ambassade comprenant un métropolite, Michel de Synades, et deux protospathaires, s'était rendue en Occident, d'abord auprès de Charlemagne à Aix-la-Chapelle, pour un traité politique, puis auprès de Léon III à Rome, pour une double mission religieuse : porter la synodique du patriarche Nicéphore, retardée par l'empereur du même nom, et solliciter de la part du basileus Michel I^{er} l'intervention pontificale pour mettre

(24) Sirm. II, 13; P. G., col. 1153 D-1156 A.

fin à la querelle moechienne (25). Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que, dans le cas présent, où il s'agit d'une question religieuse, l'ambassade fût à la fois patriarcale et impériale. La question des images tenait à cœur à l'empereur et c'était son affaire encore plus que celle du patriarche. Toutefois la mention de Théodore Studite concernant les apocrisiaires n'est pas assez explicite pour qu'on puisse en déduire une démarche ou intervention directe du souverain auprès du Siège Apostolique. Ce qui nous invite à le faire et à parler d'envoyés de la part de Léon V l'Arménien à la cour pontificale, c'est l'existence même d'une lettre de Pascal I^{er} à cet empereur.

Cette lettre est très peu connue. Plus encore que les « Douze chapitres » du patriarche Nicéphore, ce document a été négligé des historiens, même des plus intéressés à le connaître. C'est ainsi, et cet exemple parle bien haut, que l'article « Pascal I^{er} », du *Dictionnaire de Théologie catholique*, dû à E. Amann lui-même, ne mentionne, par rapport à l'iconoclasme, que les lettres adressées à ce pape par Théodore Studite et achève par cette réflexion : « Il est difficile de préciser dans le détail le secours que le pape put fournir au moine persécuté. » Ce que le grand lutteur demandait avant tout, on le verra par sa lettre d'appel, c'était une prise de position officielle de Rome contre l'hérésie. Or, cela s'est fait, on le sait par les indications mêmes de Théodore. Et c'est la lettre de Pascal à Léon V qui, de cette prise de position, constitue le document.

Cette lettre a été publiée pour la première fois par le cardinal Pitra, il y a plus d'un siècle, dans son recueil *Juris ecclesiastici Graecorum Historia et Documenta* (26). Pitra avait trouvé ce document dans un manuscrit du Collège Romain du XIII^e-XIV^e siècle. Cette édition a été connue de Van de Vorst qui paraît être seul à l'avoir utilisée (27). Le texte s'achève brusquement sur deux mots d'une phrase commencée, correspondant à la fin d'un cahier dans le manuscrit, tandis que le cahier suivant part dans la continuation d'un texte dont manque le début, texte de semblable contenu théologique, que Pitra n'a su à qui attribuer.

Une autre édition de la lettre de Pascal a paru au commencement de ce siècle, due à G. Mercati, le futur cardinal, dans ses *Note di letteratura biblica e cristiana antica*, sous le titre : *La lettera di Pasquale I*

(25) Cf. V. GRUMEL, *Regestes...*, nos 382 et 387, Chronologie.

(26) Tome II, p. XI-XVII.

(27) Van de VORST, *op. cit.*, p. 446, n. 4. Cet auteur n'a connu que l'édition de Pitra.

a Leone V sul culto delle sacre imagine, Rome, 1901 (28). L'éditeur tenait son texte d'un manuscrit de l'Ambrosienne *cod. H 257 inf.*, de la même époque que celui de Rome. S'il a pensé devoir refaire l'édition de son devancier, c'est que les éditions de Pitra n'étant pas toujours sûres dans le détail, quand ce détail est de lecture difficile, l'inconvénient qui en résulte s'aggrave ici du fait que le manuscrit utilisé n'a pas été retrouvé et qu'en conséquence le texte publié d'après lui demeure incontrôlable. En outre, le manuscrit de l'Ambrosienne, ne souffrant pas de lacune, donne une fin normale au texte (il n'y manquait que deux lignes dans Pitra). Le texte subséquent est un écrit que la suscription présente comme un fragment de Théodore Studite : c'est à ce fragment qu'appartient aussi le texte qui suit la lettre de Pascal I^{er} dans l'édition de Pitra.

Dans les deux éditions, la suscription du document est : Πασχαλίου πάπα Ῥώμης ἐκ τῶν πρὸς Λέοντα τὸν (τὸν *deest in Pitra*) βασιλέα.

L'expression ἐκ τῶν marque que le texte transmis ne constitue qu'une partie de la lettre du pape. De fait, tous les éléments vivants de correspondance ont été éliminés, et l'on ne voit ici que la partie proprement dogmatique. Le texte commence *ex abrupto* par une objection ou plutôt une prise de position de la partie adverse : Θεὸν οὐδεὶς, φησί, ἑώρακε πώποτε, καὶ προσκυνεῖν εἰκόνας οὐ προαιρούμεθα, « Personne n'a vu Dieu, dit (l'Écriture) et c'est pourquoi nous n'acceptons pas d'adorer des images. » A quoi le pape répond : Καὶ κατὰ τοῦτο μὲν οὐδὲ ἡμεῖς ἐκτυποῦμεν τὰ σεπτότατα εἰκονίσματα. « C'est bien à cause de cela que nous non plus nous ne formons pas d'effigies d'un culte suprême, car quelle image pourrait-il y avoir de ce qui est invisible et incorporel? » Et de développer le thème habituel des iconophiles, savoir que l'image du Christ représente ce qui est visible en lui, inséparable toutefois de ce qui est invisible. Il est bien clair que les termes de l'objection sont une citation même de l'écrit réfuté. Et l'on voit par là que Léon V, assurément aidé par les doctrinaires de l'hérésie, avait entrepris de gagner le pape à ses vues et que les apocrisiaires qui apportaient sa lettre venaient de sa part aussi bien que de celle du patriarche; ils sont compris dans ceux que Théodore Studite montre écartés par le pape. Il faut toutefois bien entendre que les apocrisiaires dont le pape a refusé la présence sont seulement

(28) « Studi e Testi », n° 5, p. 227-235. Édition signalée dans la *Byz. Zeitschr.*, XI (1902), p. 246 et utilisée par E. J. Martin, *History of the Iconoclastic Controversy*, London, 1930, p. 185. Cet auteur, comme aussi Van de Vorst, n'a pas aperçu l'intérêt diplomatique de ce document.

ceux qui, en tant qu'ecclésiastiques, représentaient plus spécialement le patriarche Théodote. Les recevoir eût été reconnaître sa légitimité. Mais à coup sûr, il a dû recevoir les autres envoyés et c'est de ceux-là qu'il aura reçu le message impérial.

Ceci dit, il nous faut maintenant dégager l'objet et suivre les phases — tentative, contre-coup, échec — de cette entreprise politico-religieuse.

2. *Objet et circonstances de l'ambassade.*

Le second iconoclasme n'avait pas au début l'outrance du premier. Il se présentait, du moins par tactique, comme une solution de juste milieu; les images étaient admises comme moyen d'instruction et d'édification, non comme objet de culte. Aussi ne devaient-elles pas être à la portée du baiser des fidèles, mais seulement de leurs regards. Ce programme fut présenté par Léon V au patriarche Nicéphore, qui le repoussa et dut pour cela quitter son siège. Plusieurs évêques et de nombreux moines opposèrent une active résistance. La nomination d'un nouveau patriarche et l'adhésion d'évêques gagnés par la crainte ou les faveurs ou nouvellement ordonnés pouvaient donner l'illusion que la situation canonique était régularisée et que la vie de l'Église continuait son cours normal. La réalité était moins satisfaisante, et il suffisait de regarder au-delà des frontières de l'empire pour constater l'isolement où se trouvait le patriarcat de Constantinople, qui n'était en communion avec aucun des trônes apostoliques, isolement que les orthodoxes ne se faisaient pas faute de relever. On comprend que le *basileus* et son patriarche en aient ressenti du malaise et aient cherché à supprimer cette grave infériorité. En particulier, ils estimeraient avoir tout gagné s'ils obtenaient l'accord du siège vénéré entre tous, celui de Rome. Il était toutefois risqué d'entreprendre la chose du vivant de Léon III, qui avait été en communion avec le patriarche Nicéphore et les empereurs précédents dépossédés, Michel I^{er} et Staurace. Là sans doute est la raison du retard que mit Théodote à envoyer sa synodique d'avènement. On préférerait évidemment attendre la fin d'un pontificat déjà long. Elle ne tarda pas. Léon III mourut le 16 juin 816. Son successeur Étienne IV fut consacré le 22. L'avènement d'un nouveau pape que ne liait aucun antécédent rendait la voie libre. C'est vraisemblablement en août, au plus tard en septembre, que fut connu le changement de pontificat. On se mit alors à préparer l'ambassade vers Rome. Théodote rédigea sa synodique avec sa profession

de foi. Le *basileus* fit composer sous son nom une lettre spéciale pour amener le pape à ses vues.

Il y affirmait sans nul doute sa fidélité à l'orthodoxie traditionnelle, dont l'intégrité ne devait pas être compromise dans la question des images. De celles-ci il admettait la présence dans les églises sous forme et à titre d'enseignement, mais non comme objet de culte, pour diverses raisons qu'il développait. Très certainement, il invitait le pape, en attendant un accord sur ce sujet, à reconnaître sans tarder le nouveau patriarche, l'ancien ayant choisi de se retirer. La raison avancée était, je suppose, que les images n'étant pas essentielles au culte chrétien, chaque Église pouvait être libre de son comportement à leur sujet sans que la diversité nuise à leur union fraternelle. La reconnaissance du patriarche, on comprend combien le *basileus* et les chefs iconoclastes devaient y tenir. Quelle force, quel poids n'aurait pas un tel acte pour fermer la bouche aux irréductibles!

3. *Le contre-coup. L'appel de Théodore Studite au pape.* Les envoyés de Léon V et de Théodote partirent vraisemblablement vers le milieu ou la fin de l'automne 816. Ils ne devaient pas être les seuls à se diriger vers Rome. La voix de l'orthodoxie allait aussi s'y faire entendre. Bien faible en comparaison. Ni le patriarche déchu, qui se confinait dans une résistance passive, ni métropolitains ou évêques, tous dispersés, ni même aucun d'entre eux; mais à peine quelques higoumènes enfermés dans des forts au cœur de l'Asie Mineure, empêchés de se voir, et qui ont cependant réussi à se concerter. Est-ce une pure coïncidence qui fait voguer en même temps vers Rome l'ambassade impériale et patriarcale et les messagers clandestins de ces moines? Nous ne le pensons pas.

Une telle rencontre à un tel moment est déjà un signe. Il prend toute sa valeur si nous considérons bien quel est, pour Théodore, ce moment. Dix-huit mois sont déjà écoulés depuis le commencement de la persécution. Sur ce temps, Théodore a passé un an à Métopa. Il y était dans les conditions les plus favorables pour entreprendre une démarche auprès du Saint-Siège impressionnante au maximum. Il jouissait en effet dans cette prison d'une certaine latitude pour recevoir des visites et pour correspondre par lettres. Métopa du reste n'était pas tellement loin de la capitale, où le Studite, on le voit par sa correspondance, avait des amis haut placés qui lui étaient dévoués, et la région était peuplée de nombreux monastères. Il eût pu aisément grouper un nombre imposant de signatures d'higoumènes, même d'évêques, peut-

être même placer en tête celle du patriarche dépossédé. En outre, il pouvait croire encore vivant, et il l'était en effet, ce pape Léon à qui il devait l'heureux dénouement de l'affaire moechienne, et en qui par suite il ne pouvait qu'avoir entière confiance. Or, durant tout ce temps, Théodore n'a rien fait pour intéresser Rome à sa lutte, et rien ne montre qu'il y ait seulement songé. Que cette pensée ne lui soit pas venue alors, cela s'explique fort bien. Rome avait déjà parlé; elle avait été présente au grand concile qui rétablit les images sous Irène; les orthodoxes pouvaient toujours s'en prévaloir, et les iconomaques l'avaient contre eux. On demeurait sous cette impression que creusait encore l'absence de relations avec le siège de Rome depuis l'expulsion de Nicéphore. La situation était claire et les positions nettes. Un recours à Rome n'ajouterait rien. Cet état de choses reste inchangé tant que vit Léon III. Quand meurt ce pape, Théodore n'est plus à Métopa. On l'a transféré au fort lointain de Bonéta. C'est là seulement, dans cette nouvelle prison qu'il lui vient, au moment où il lui est plus difficile de la réaliser, l'idée d'appeler Rome à l'aide de l'orthodoxie et c'est à grand-peine qu'il arrive à s'adjoindre dans ce but une poignée de moines exilés comme lui dans des forts voisins. Quelque chose de nouveau s'est donc passé pour que cette démarche s'impose à son esprit. Et quoi donc, sinon cette nouvelle qui vient de lui arriver, que le *basileus* et son patriarche préparent une entente avec Rome sur la question des images. Comment la connut-il? Rien ne nous le dit, mais il dut l'apprendre assez vite. La chose était trop importante pour que les amis haut placés qu'il avait à la cour, secrets partisans des images, ne tinssent pas à l'en avertir au plus tôt. Et du reste, était-il même besoin de cela? Les officiels n'avaient aucune raison de faire mystère des intentions impériales. Bien au contraire! Ils avaient avantage à en propager la nouvelle, à faire savoir partout que le *basileus* prenait contact avec le nouveau pape, que Théodote lui envoyait sa synodique, qu'un accord allait se faire sur les images. Une telle annonce ne pouvait que jeter le désarroi dans le camp des iconophiles et affaiblir leur résistance. Ainsi, je ne serais pas étonné que c'est par leurs geôliers eux-mêmes que Théodore à Bonéta, Jean des Cathares à Pentadactylos et les trois autres higoumènes en d'autres forts du voisinage, eussent appris à la fois la mort de Léon III et l'avènement d'un nouveau pape (le nom de celui-ci importait peu sans doute aux informateurs comme aux informés) et l'envoi à Rome d'apocriphes de la part du *basileus* et du patriarche.

Théodore mesura aussitôt l'étendue du péril. Il savait que les chefs

iconoclastes étaient retors et habiles, qu'ils présentaient leur doctrine sous l'aspect le plus modéré, qu'ils réduisaient leurs exigences jusqu'à se contenter de la communion avec le patriarche (même une seule fois, comme il advint pour Nicéas de Medikion). Qui sait si Rome ne se laisserait pas gagner à une attitude, à une solution moyenne qui, maintenant l'existence des images, les respecterait comme des ornements et des enseignements religieux en interdisant seulement de les honorer d'un culte, ou même tiendrait un tel culte comme une chose indifférente, ce qui permettrait d'accorder la communion à un patriarche qui ne les honorerait pas. Il parut à Théodore qu'une prise de position très nette, officielle, de la part du Saint-Siège s'imposait absolument et qu'il fallait la provoquer. Évidemment, la voix d'un simple higoumène n'avait pas beaucoup de chance d'impressionner la cour pontificale. Théodore en a le sentiment. Il reconnaît que c'est au chef de l'Église byzantine qu'il revient de prendre cette initiative, de provoquer l'intervention souhaitée. C'est parce que celui-ci en est empêché, parce que les évêques fidèles sont dispersés, que lui, le plus humble, entreprend cette démarche, et encore, s'efforce-t-il, en y associant tous les higoumènes qu'il a pu atteindre, et ils sont bien peu, de lui donner un caractère collectif pour remplacer en quelque sorte le synode patriarcal qui n'a pu se tenir, et donner pour ainsi dire une voix à l'Église persécutée et réduite au silence (29). Suit l'appel au secours; cri passionné, peinture brève, mais vive de la persécution : exils, prisons, tortures, morts. Et horreur! l'image du Christ devenue objet de mépris, temples privés de leur éclat, autels détruits, vases sacrés profanés. Pour tous ces maux, contre ces crimes, quelle aide, quel secours, quel remède Rome peut-elle donc apporter? Que demande Théodore? Écoutons-le s'adressant au pape : « Affermissez vos frères. C'est maintenant le temps, c'est maintenant le lieu de le faire; secourez-nous, vous qui êtes envoyé de Dieu pour cela, étendez votre main autant que vous le pouvez, car vous avez reçu de Dieu l'autorité à cause de la primauté sur tous où vous avez été établi. Bon pasteur, donnez votre vie pour les brebis. Effrayez, nous vous en supplions, les bêtes fauves hérétiques par le son de votre divine parole... Que l'Église qui est sous le ciel apprenne que ceux-là sont frappés d'anathème par sentence synodale qui ont eu cette audace et anathématisent nos saints Pères (30) ». Ce que Théodore demande, on le voit,

(29) Sirm., II, 12. *P. G.*, col. 1152.

(30) *Id.*, col. 1153 AB.

ce n'est pas autre chose, et ce n'est pas moins que la réunion par le pape d'un synode (31) et la condamnation de l'hérésie et de ses chefs dans la forme la plus solennelle. Ce qu'en serait le résultat, il le proclame : « Agrément de Dieu, joie des anges et des saints, soutien de ceux qui sont ébranlés, assurance de ceux qui sont fermes, relèvement de ceux qui sont tombés, exaltation pour toute l'Église » et pour le pape lui-même, « monument éternel, digne, lui dit-il, de vos anciens prédécesseurs qui, en des temps semblables, ont accompli sous la motion de l'Esprit Saint les mêmes choses que nous, pécheurs, demandons maintenant : leur mémoire en est conservée et bénie ». Et de terminer : « Nous avons ferme confiance que, touché de miséricorde, vous agréerez notre humble lettre, à l'exemple du Christ qui, bien qu'il fût le Seigneur de toutes choses, ne dédaigna pas de recevoir la lettre d'Abgar et d'y faire réponse (32). » Ces dernières lignes contiennent une demande non formulée expressément, mais présentée par manière de suggestion. C'est, à savoir, que le document solennel sollicité par les higoumènes signataires leur soit envoyé ou du moins qu'ils en reçoivent communication en réponse à leur lettre. Cela peut se comprendre. Puisqu'ils ont assumé sur eux de parler au nom de l'Église persécutée, ils peuvent espérer à bon droit de recevoir la parole du pape au nom de la même Église et de l'y diffuser.

Telle est la première lettre de Théodore au pape. Elle est relativement courte : une présentation, une brève description de la persécution, une demande. Point d'exposé de doctrine, point de réfutation de l'erreur. Elle a dû être écrite rapidement, car le temps pressait. Dès que cela fut possible, Théodore l'aura fait porter, sans doute déjà toute rédigée, aux autres higoumènes et reçu leur approbation. Ainsi prête, les moines Denys et Euphémien, les mêmes peut-être qui avaient fait le tour des forts pour recueillir les signatures, l'emportèrent aussitôt à Rome.

4. *Échec de l'ambassade. Rôle des moines grecs à Rome. Accueil fait à l'appel de Théodore.*

Quelque diligence qu'ils fissent, ils arrivèrent trop tard. Ils voyageaient encore quand les apocrisiaires byzantins étaient déjà aux portes de Rome. Heureusement s'y trouvaient aussi plusieurs iconophiles qui avaient fui la persécution, entre autres Jean de Monembasie

(31) La traduction de Marin, *op. cit.*, p. 117, n'a pas tenu compte de ce mot important : *συνοδικῶς*.

(32) Sirm. II, 12; P. G., col. 1153 BC.

et Méthode, le futur patriarche. Par eux, on savait à Rome que le culte des images était de nouveau proscrit dans l'empire, que le patriarche Nicéphore avait dû quitter son trône, qu'un hérétique nommé par l'empereur avait pris sa place, qu'il avait réuni un concile pour imposer le nouveau régime, que les évêques restés fidèles étaient exilés. Aussi, quand les apocrisiaires byzantins annoncèrent leur présence, le pape n'eut pas à hésiter sur la conduite à tenir : il leur signifia son refus de les recevoir. Les recevoir, en effet, eût été reconnaître le patriarche intrus qui les envoyait. La synodique ne put donc être remise. Théodore Studite, qui nous fait connaître l'échec de l'ambassade byzantine, en attribue le mérite et l'honneur à Jean et à Méthode déjà nommés. A une lettre qu'il a reçue d'eux et qu'ont rapportée ses messagers, il répond en les comblant de louanges : « O vous deux, annonciateurs de joie, grâce à qui ceux de la faction hérétique n'ont rien pu gagner, par qui notre supplique à nous, humbles, est parvenue plus facilement aux oreilles de l'Apostolique, et par l'intermédiaire de qui le doigt de Dieu a gravé dans son cœur les résolutions qu'il a prises. O la belle navigation (à savoir celle qui les a conduits à Rome)! ô le brillant combat de ceux qui luttent là-bas, dont l'issue est un exploit si glorieux, puisque le salut de deux hommes est devenu le salut de tous (33)! » Il est bien évident, d'après cette lettre, que, pour Théodore, ses deux correspondants ont seuls le mérite de la déconfiture de l'ambassade byzantine et que ses messagers à lui sont arrivés trop tard pour y contribuer. On voit en effet qu'il distingue trois choses à la suite : l'échec susdit, la présentation de la supplique au pape et les résolutions prises par lui; la supplique qui vient en second lieu n'a pas de relation avec l'échec, indiqué d'abord. La même impression se dégage de la seconde lettre de Théodore au pape : « Nous avons appris par nos frères et coserviteurs tout ce qu'a dit et fait votre sainteté, d'une part en n'admettant pas même en sa présence les apocrisiaires hérétiques, tels des voleurs, mais les repoussant au loin, et d'autre part en s'attristant et gémissant sur nos malheurs à l'alcantare des lettres et aux récits de nos envoyés (34) »; ici les deux faits sont distingués par μέν et δέ.

Comment fut accueillie la lettre de Théodore, nous venons de le voir dans ces lignes. On le voit aussi dans sa lettre à Basile, archimandrite de Saint-Sabas à Rome : « Denys et Euphémien, y lit-on, par leur récit et par la lettre de Méthode et de l'évêque de Monembasie,

(33) *Epist.* 193; ed. Mai, *Nova Patrum Bibliotheca*, t. VIII, 1^{re} partie, p. 166-167.

(34) *Sirm.* II, 13; *P. G.*, col. 1153-1156.

ont revivifié nos âmes en rapportant les paroles agréables à Dieu et vraiment dignes d'une âme apostolique, empreintes de compassion à l'imitation du Christ, dites par le très saint Apostolique, ainsi que les résolutions formées par lui sous la motion de l'Esprit Saint conformément à la tradition des Pères (35). » On voit ici, comme plus haut dans la lettre à Jean et Méthode, que le pape ne s'est pas contenté de compatir aux souffrances de l'Église persécutée, et du reste les envoyés de Théodore n'étaient pas venus pour cela. Ce que le Studite demandait avec ses cosignataires, c'était une déclaration solennelle du pontife prononcée en synode, en réplique à celle du synode iconomaque du patriarche intrus. On en a tenu compte, et c'est évidemment là-dessus qu'ont porté les délibérations et les décisions. Nous n'en connaissons pas le détail, mais très certainement les messagers de Théodore emportaient de Rome la promesse qu'on allait préparer cet acte qui devait, comme il en avait confiance et l'avait demandé, « affermir les chancelants, maintenir les fermes, relever les tombés, réjouir toute l'Église orthodoxe ».

Quand Théodore vit revenir les porteurs de sa supplique et qu'il eut appris d'eux tout ce qui s'était passé à Rome, l'échec des apocrisiaires, l'accueil bienveillant accordé à ses moines par le pape, sa compassion pour les souffrances des confesseurs de la foi, il fut rempli de joie et de consolation. Il ressentit cependant une légère déception, celle de n'avoir pas reçu de réponse écrite de la part de l'Apostolique, comme il le lui avait suggéré en rappelant la lettre du Christ à Abgar; il le marque discrètement en ces termes : « lesquels (Denys et Euphémien), *bien qu'ils n'aient pas apporté en retour des lettres écrites...* (36) ».

5. *Nouvel appel de Théodore Studite à Rome. Suggestion d'une intervention politique.*

Heureux d'avoir affaire à un pape qui s'était engagé dans la lutte par son attitude envers les apocrisiaires hérétiques, il lui écrivit de nouveau (seconde lettre) pour lui dire sa joie et sa reconnaissance et aussi pour hâter la décision promise. L'aide attendue est urgente, car la violence de la persécution amène à la longue des défaillances, même parmi ceux qui jusqu'ici ont soutenu le combat. Aussi supplie-t-il le pape pour le patriarche (Nicéphore), pour tous les pères et les frères : qu'il ne manque pas de prier le Seigneur pour la stabilité et le salut

(35) *Epist.* 192; ed. Mai, p. 165.

(36) *Ibid.*, p. 165, l. 24-25.

de tous et qu'il conduise à terme les résolutions qu'il a prises sous la motion de l'Esprit Saint (37).

Outre cette lettre, Théodore en écrivit aussi deux autres, déjà signalées, l'une à Jean de Monembasie et à Méthode en réponse à leur propre lettre pour les féliciter des services rendus à l'orthodoxie et les engager à appuyer ses instances (38), l'autre à Basile, archimandrite de Saint-Sabas à Rome, pour solliciter également son intervention (39). Toutes deux furent confiées à Euphémien, le second de Denys dans le premier voyage. Quant à ce dernier, une autre mission lui était réservée, celle de porter des lettres de Théodore aux patriarches orthodoxes d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, ainsi qu'aux moines des couvents de Saint-Sabas, de Saint-Théodore, de Saint-Chariton et de Saint-Euthyme (40). Ce que le Studite leur demandait à tous, c'était le secours de leurs prières, et en plus, au patriarche de Jérusalem, de prendre part à la réfutation de l'hérésie. A tous il envoyait aussi ses cahiers d'antirrétiques. Il est à noter que dans toutes ses lettres aux Orientaux, même aux patriarches, le Studite n'écrit qu'en son nom personnel sans prendre de cosignataires.

Revenons aux relations de Théodore avec Rome. Nous trouvons dans la lettre adressée à Basile une disposition assez curieuse que nous n'avons pas encore relevée. Théodore, avons-nous dit, fut quelque peu déçu de n'avoir pas reçu du pape une réponse écrite. Peut-être lui parut-il que sa demande d'ἀντιγραφα où il comprenait également l'acte synodal sollicité, aura paru excessive et indiscret à la cour pontificale. Un document aussi solennel doit avoir un autre destinataire qu'un simple higoumène. Théodore semble s'excuser d'avoir eu une telle audace; en réalité, il avait agi par discrétion, car il avait conçu d'abord un projet plus grand. « Notre désir à nous, humbles, écrit-il, était que le secours nous vint par une démarche de celui qui règne dans l'*oikouménè* où vous êtes, obtenue par la médiation du premier des sièges et de la puissance qui lui est donnée par Dieu, mais nous ne l'osions pas encore : cela nous paraissait trop beau. Dans le cas cependant où le doigt de Dieu l'aura inspiré à son cœur saint, telle est aussi notre demande à nous, indignes, pour la gloire de Dieu et la grande utilité de son Église... (41). » On voit par là que le plan envisagé

(37) Sirm. II, 13; *P. G.*, col. 1156.

(38) *Ep.* 193; Mai, p. 166-167.

(39) *Ep.* 192; Mai, p. 164-166.

(40) Sirm. II, 14-17; *P. G.*, col. 1156-1173.

(41) *Ep.* 192; Mai, p. 165-166.

tout d'abord par le Studite était que l'acte synodal sollicité fût, à la demande du pape, porté à la connaissance de la cour byzantine par une démarche de l'empereur franc. Ce plan est repris maintenant avec timidité : « C'est une suggestion que, pécheurs, nous vous faisons, nous ne vous instruisons pas, loin de nous pour votre honneur ! mais que tout cela soit comme une initiative du très bienheureux Apostolique lui-même éclairé par un jugement divin (42). » Et il invite son correspondant à s'employer par ses conseils pour un tel résultat. Il est impossible de savoir ce qu'il est advenu de ce plan.

Là s'arrêtent les renseignements fournis par Théodore sur l'ambassade byzantine auprès du Saint-Siège et les efforts déployés par le Studite pour en conjurer l'effet. Il nous reste à en préciser les cadres et les rencontres chronologiques.

6. *Précisions chronologiques.*

Les points de repère sont ici : 1^o le temps où l'on apprend à Byzance la mort de Léon III (12 juin 816) et l'avènement de son successeur (22 juin 816), c'est-à-dire, vraisemblablement, août ou septembre 816 ; 2^o le départ de Jean des Cathares du fort de Pentadactylos pour Constantinople, c'est-à-dire probablement vers la fin mars, au plus tard au début d'avril 817. Entre ces deux termes doivent se placer l'ambassade byzantine, la première lettre de Théodore au pape, le retour des porteurs de cette lettre auprès de Théodore et la rédaction de la seconde lettre au pape. Nous savons déjà que la première lettre ne put être adressée qu'au successeur immédiat de Léon III. Quant à la seconde, nous apprenons par elle-même qu'elle s'adresse au même pape qui a repoussé les apocrisiaires hérétiques, et ce ne peut être que le pape Pascal. Il s'ensuit que ces apocrisiaires sont arrivés à Rome après l'élection de ce pape et que les envoyés de Théodore sont arrivés après eux, ce qui explique que ceux-ci n'ont été pour rien dans l'échec de l'ambassade byzantine, et qu'il est dû uniquement aux iconophiles qui étaient déjà à Rome, Méthode et Jean de Monembasie.

Le second courrier de Théodore pour Rome ne put arriver qu'assez tard à destination. Les lettres furent d'abord confiées au moine Epiphane (43), mais celui-ci tomba entre les mains de la police impériale et fut emmené à Constantinople. Il réussit à envoyer un mot à Théodore, qui le croyait déjà à Rome (44). C'est alors que le Studite dut

(42) *Ibid.*, p. 166.

(43) *Sirm.* II, 35 ; *P. G.*, col. 1210.

(44) *Ep.* 277 ; *Mai*, p. 222.

recourir à cet Euphémien dont nous avons parlé. Celui-ci dut partir pour Rome vers la fin de 817. Y arriva-t-il? On peut le présumer, puisqu'il a réussi le premier voyage et que la malchance d'Épiphané était un motif de plus grande prudence et vigilance pour le second. Mais, au fait, nous n'avons aucune indication ultérieure.

II. AMBASSADE PONTIFICALE AUPRÈS DE LÉON V

Après l'ambassade byzantine à Rome, passons à l'ambassade romaine à Byzance. Ce sera court, en raison du peu de chose que nous en savons. Nos renseignements reposent sur le témoignage du patriarche Nicéphore, sur la lettre de Pascal I^{er} à Léon V et sur les mentions de Théodore. Nous parlerons de ces dernières à propos du résultat de l'ambassade.

1. *Le témoignage du patriarche Nicéphore. Conduite des apocrisiaires du pape à Constantinople.*

Le témoignage de Nicéphore se trouve vers la fin de ses « Douze chapitres contre les iconomaques ». Nous l'avons déjà cité dans notre précédent article (45). Comme il est essentiel pour notre sujet, nous le reproduisons ici. « Qu'ils soient rejetés de l'Église catholique, dit-il en parlant des chefs iconoclastes, on en a le témoignage et l'assurance dans les lettres envoyées, il y a peu de temps, par le très saint et très bienheureux hiérarque de l'ancienne Rome, c'est-à-dire du Siège premier et apostolique, et encore dans la conduite de ses topotérètes et apocrisiaires qui, non seulement n'ont point communiqué avec eux, mais n'ont même pas voulu les voir ni les entendre aucunement, et finalement ont refusé de prendre leur repas avec eux (46). » Ce témoignage est capital. C'est le seul qui nous apprend de manière explicite qu'il y eut une ambassade pontificale auprès de Léon V, et par suite que c'est elle qui porta la lettre de Pascal I^{er} à cet empereur. Nous voyons aussi dans ce document que les apocrisiaires du pape évitèrent d'entrer en relations avec les chefs de l'hérésie, c'est-à-dire le patriarche intrus et ses adjoints. En disant cela, Nicéphore signifie évidemment que ces apocrisiaires étaient venus uniquement pour le *basileus*. Et cela entraîne la conséquence que nous présumons ci-dessus (47), que Pas-

(45) *Rev. Et. Byz.*, 17 (1959), p. 132.

(46) A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, 'Ανάλεκτα τῆς ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. I, p. 460; Pitra, *Spicil. Romanum*, x, II, p. 156.

(47) Voir plus haut, p. 28-29.

cal I^{er}, en repoussant précédemment les dignitaires ecclésiastiques apocrisiaires de Théodote et la synodique qu'ils apportaient, avait cependant reçu les envoyés de l'empereur et la lettre qu'ils lui présentaient. Une telle conduite imposait le devoir et contenait la promesse d'une ambassade en retour de la part du pape et d'une réponse à la lettre impériale.

Conformément à l'attitude prise à Rome même par le pape envers les envoyés de Théodote, les apocrisiaires romains allaient donc à Constantinople avec l'ordre ferme et le dessein arrêté de n'avoir aucune relation avec le patriarche. Ils le manifestèrent dès leur arrivée. Ils ne venaient que pour l'empereur et c'est avec lui seul qu'il devaient traiter de la question des images, dont ils demandaient le rétablissement, et du retour de la paix dans l'Église byzantine. Avec l'occupant du trône patriarcal, avec ses conseillers, pas de communion, pas de discussion doctrinale, ni même d'entretien. Le *basileus* essaya bien de ménager une rencontre, au moins dans une cérémonie officielle de caractère purement protocolaire. Il les invita tous ensemble à la table impériale. Ils refusèrent même cela. Comme elle devait bien s'y attendre, l'ambassade, son mandat rempli, dut retourner sans avoir rien obtenu. Mais son passage, et c'est ce qui était voulu et escompté, laissait à l'Église persécutée un accroissement de lumière et d'énergie pour le temps que devait durer l'épreuve.

2. La lettre de Pascal I^{er} à Léon V l'Arménien. Rédaction, diffusion, résultat.

La lettre de Léon V au pape avait essentiellement pour but d'obtenir de lui l'approbation de la nouvelle politique religieuse et présentait pour la justifier une réfutation en règle du culte des images, probablement dans le genre de celle de son successeur Michel II d'Amorium à l'empereur franc Louis le Pieux, mais étayée d'une controverse plus théologique. C'est à cette dissertation que réplique le texte 'Εξ τῶν πρὸς Λέοντα qui nous est parvenu. Ce texte, comme nous l'avons dit, n'est qu'une partie de la réponse pontificale. Celle-ci devait présenter des préambules diplomatiques, mention de l'ambassade reçue, accusé de réception de la lettre impériale, souhaits de prospérité, invocation de la protection divine qui sera assurée si le souverain rend la paix à l'Église et renonce à son opposition au culte des images, opposition que rien ne justifie. Ici devait se placer la réfutation des arguments du théologien impérial. Nous en omettons l'exposé. Le tout devait se terminer par une exhortation à cesser cette guerre, à rétablir le

culte chrétien tel qu'il était avant son avènement au pouvoir, pour la gloire de Dieu, pour le salut de son âme et pour le bien de l'Église et de l'empire.

Il ne peut faire de doute que la lettre de Pascal I^{er} à Léon V ait été composée avec le concours des moines grecs de Rome, établis ou réfugiés. On ne peut douter non plus qu'elle ait été rédigée en grec par ce même concours et envoyée en cette langue au *basileus*. Prévoyant que le souverain iconoclaste, déçu, se garderait de la rendre publique, ces rédacteurs grecs en firent des doubles, du moins en ce qui concerne la partie doctrinale, qu'ils firent parvenir, en les mettant au courant de l'ambassade, à leurs amis de Constantinople et des environs pour la répandre parmi les orthodoxes et l'opposer aux hérétiques; déjà peut-être avec le titre Ἐκ τῶν πρὸς Λέοντα τὸν βασιλέα. Ils en auront trouvé le moyen en dehors des envoyés du pape, dont les allées et venues et les rencontres devaient être évidemment surveillées de très près.

En même temps que l'ambassade officielle vers le *basileus*, une autre en effet, plus discrète et en quelque sorte clandestine, dut partir aussi vers l'Église persécutée pour lui en communiquer la nouvelle et porter à sa connaissance le document pontifical attendu. C'étaient, sans nul doute, des moines grecs, précédemment venus à Rome, et parmi eux, probablement le fidèle messager de Théodore, Euphémien, qui aura attendu jusqu'alors l'heure de son retour.

Sur les modalités, les circonstances, le temps précis concernant l'envoi de l'ambassade et la remise de la lettre pontificale, nous n'avons point de renseignement direct. Ce document fut-il le résultat d'un synode romain, comme le demandait Théodore? Nous sommes incliné à le croire, comme nous le dirons plus loin. A-t-il été porté à la cour byzantine dans le cadre d'une ambassade de l'empereur franc qui l'aurait assumée, comme c'était aussi le souhait du grand higoumène? On n'en a aucune trace. Quant au temps, tout ce que l'on peut noter, c'est celui de la première mention qu'on en rencontre. Elle se trouve dans les deux lettres que Théodore écrivit en arrivant de Bonéta à Smyrne, c'est-à-dire en juin 819 (48). C'est dans cette ville, ou bien juste avant de quitter Bonéta, qu'il en eut connaissance. Les deux lignes qu'il en cite (49), si elles ne sont pas une transposition oratoire, correspondent à un développement d'exhortation qui n'a pas été

(48) Sirm. II, 62 et 63; *P. G.*, col. 1277, 1281.

(49) *Ibid.*, II, 62; *P. G.*, col. 1280 B.

conservé. C'est de son disciple Naucrace qu'il a reçu la première nouvelle de l'ambassade romaine, ainsi que la copie, tout au moins pour la partie doctrinale, de la lettre pontificale (50). Il apprenait en même temps que celle-ci n'avait produit sur le *basileus* aucun résultat. A cause évidemment de sa réclusion lointaine, devenue par surcroît plus étroite, Théodore ne put être informé de ces événements qu'assez tard et les apprit ainsi tous ensemble. Bien que l'ambassade pontificale n'ait rien changé au sort des persécutés, Théodore cependant exulte : l'hérésie est frappée par ce coup qui vient de si haut : les orthodoxes sont raffermis : la preuve est patente que les iconoclastes sont hors de l'Église, séparés qu'ils sont de l'Occident comme de l'Orient (le Studite devait avoir reçu également des réponses des patriarches orientaux), qu'ils ne sont pas dans le Corps-aux-cinq-sommets, car il faut compter aussi dans le nombre Nicéphore toujours vivant (51).

Le témoignage de Théodore Studite sur ce bilan réel de l'action pontificale rejoint celui, tout aussi formel, sinon davantage, de Nicéphore lui-même lorsque, dans l'écrit que nous avons cité, il met en avant la conduite des apocrisiaires romains comme preuve irrécusable que les chefs iconoclastes sont séparés de l'Église.

3. *Le plan de la politique religieuse de Pascal I^{er}.*

Nous terminerons notre investigation par un regard en arrière sur le plan envisagé par Pascal I^{er} pour mettre fin à la crise iconoclaste. Ce pape, certes, ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur l'issue politique de son ambassade. Il ne voulut cependant pas négliger le peu de chances qu'elle lui offrait. Le témoignage tiré des « Douze chapitres » de Nicéphore que nous avons cité plus haut contient un trait qui nous éclaire sur les possibilités que le pape entrevoyait et la manière dont il y avait lieu pour lui de les exploiter. Nicéphore qualifie les envoyés du très saint et très bienheureux hiérarque de l'ancienne Rome de « topotérètes et apocrisiaires ». Retenons le terme de « topotérètes ». C'est quelque chose de différent et de plus qu'apocrisiaires. *Apocrisiaires* sont les agents ou dignitaires accrédités pour porter officiellement un message ou entretenir des relations officielles auprès du souverain d'un État ou d'un chef d'Église. Ceux que Pascal I^{er} envoyait à Léon V l'étaient parce qu'ils portaient officiellement la réponse pontificale au souverain byzantin. *Topotérète* est celui qui tient la

(50) *Ibid.*, II, 63; *P. G.*, col. 1281.

(51) *Ibid.*, II, 62; *P. G.*, col. 1280 B.

place de quelqu'un pour agir en son nom, pour poser d'une manière valable les actes qu'il poserait. C'est par cette qualification ou celle équivalente de *τόπων ἐπέχοντες* que sont désignés ceux qui, dans un concile, tiennent la place des chefs d'Église qui ne peuvent être présents de corps, et cependant y prennent part de cette façon, comme s'ils y étaient; ils ont le rang de préséance de leurs mandants dans les sessions et pour les signatures. Ce terme de *topotérètes*, Nicéphore, dans ses « Douze chapitres », s'en est servi déjà une fois pour désigner les représentants des « trônes apostoliques » au II^e concile de Nicée (52). En le voyant de nouveau l'employer dans le même écrit pour désigner les envoyés de Pascal I^{er}, nous devons comprendre qu'il l'entend bien dans le même sens, son sens plein, son sens habituel. Et ainsi se dessine le plan de ce pape. A savoir, au cas où l'empereur accueillerait le message pontifical et s'y conformerait, les envoyés pontificaux avaient mission de proposer ou d'accepter la convocation d'un concile, où seraient invités aussi sans nul doute les patriarchats orientaux et dans lequel eux-mêmes représenteraient le Saint-Siège à titre de *topotérètes*. Très probablement la lettre pontificale devait envisager cette éventualité et accréditer les envoyés romains pour une telle représentation.

Il convenait assurément qu'une mission de cette importance, un plan de cette envergure fussent préparés par un synode romain, et c'est ce qui nous incline à penser que le vœu de Théodore Studite fut rempli quand il demandait dans sa première lettre que la condamnation de l'iconoclasme par le pape eût la solennité d'un synode (53). C'est tout cet ensemble qu'il faut sans doute entendre quand, dans la seconde et dans celles qu'il a adressées à Méthode et Jean de Monembasie et à l'archimandrite Bazile, il parle, sans en connaître probablement le détail, des résolutions prises par le pape contre l'iconoclasme sous la motion du Saint-Esprit (54).

Cette réflexion sur Pascal I^{er} nous en suggère une autre au sujet de Léon l'Arménien. On peut en effet se demander à bon droit si le plan du pontife n'était pas une suite, une conséquence, une réponse ou réplique d'un plan de Léon V lui-même. C'est ce *basileus* qui aura eu l'idée d'un concile où tous les sièges patriarcaux seraient représentés, spécialement celui de Rome. Le principal obstacle en effet au succès de sa politique religieuse était l'autorité du concile œcuménique tenu à Nicée sous Irène, avec participation par leurs « *topotérètes* » du siège

(52) A. PAP.-KÉRAMEUS, *op. cit.*, I, p. 457.

(53) Voir ci-dessus, p. 32-33.

(54) Voir ci-dessus, p. 34-35.

de Rome et des sièges orientaux. Ce n'est pas le concile des Blachernes de 815, si nombreux qu'on ait pu le constituer, qui pouvait en abolir le prestige et en effacer le souvenir. Seul, un concile de même caractère et de même ampleur œcuménique pouvait y suffire. Il y a donc lieu de penser que Léon V aura, par son ambassade, manifesté au pape le désir de réunir un concile œcuménique pour reconsidérer et mettre au point la doctrine de l'Église concernant les images, reviser les décisions prises à Nicée, le tout en vue d'une déclaration moyenne, d'une réconciliation commune des chrétiens divisés sur cette matière. A ce concile, le pape devait être évidemment prié de participer et de donner à ses envoyés qualité pour cela. Aussi, est-il tout à fait croyable, dès que l'ambassade pontificale se fit annoncer, que les informations politiques — les « agences » du temps — répandirent la nouvelle que de Rome arrivaient pour le concile projeté des apocrisaires pontificaux, qui y tiendraient la place de l'Apostolicos, qui seraient ses topotérètes. C'est même par là probablement que Nicéphore en aura d'abord eu connaissance. Assurément, de la part du pape, la participation éventuelle du siège de Rome était liée sans nul doute à des conditions essentielles : respect du concile de Nicée et de ses décisions fondamentales, rappel et participation au concile de tous les évêques et higoumènes exilés, liberté complète des délibérations; et les topotérètes avaient certainement sur tout cela des instructions précises. Mieux valait la persécution que la capitulation. Rien ne put aboutir; la persécution continua.

La tentative du pape Pascal I^{er} ne fut cependant pas sans résultat. Si son ambassade et sa lettre à Léon l'Arménien n'eurent aucun effet sur l'esprit de cet empereur et ne produisirent aucun changement sur le cours de sa politique religieuse, les orthodoxes du moins y trouvèrent un grand secours moral, une aide dans la controverse, un appui ferme, un argument irréfutable pour déclarer que les iconoclastes étaient vraiment excommuniés et hors de l'Église. Ils voyaient complètement les habiles calculs des chefs de l'hérésie et pouvaient désormais, tandis que se prolongeait la terrible persécution, regarder avec confiance l'avenir, assurés de l'assistance de cette Église romaine qui, tant de fois dans le passé, avait dit la parole et assuré le triomphe de l'orthodoxie.

* * *

Nous avons tenté de dégager et de retracer ci-dessus toute une phase, inaperçue des historiens de Byzance et des spécialistes eux-mêmes de la période envisagée, des relations politico-religieuses entre Byzance et Rome dans la seconde période iconoclaste. Cette tranche d'histoire, comme on a pu le remarquer, repose uniquement sur une documentation de provenance byzantine, la lettre du pape Pascal I^{er}, le seul document romain utilisé, ne nous étant elle-même parvenue que dans son texte grec, et comme faisant partie de l'arsenal théologique des iconophiles byzantins. Il est assez surprenant que des événements de cette importance, tout à l'honneur de l'Église romaine, n'aient laissé absolument aucune trace dans toute la littérature occidentale, y compris les notices du *Liber Pontificalis*. Il n'en est que plus intéressant et plus utile de les relever, parce qu'ils contribuent à mieux éclairer les rapports politiques et religieux entre Byzance et Rome dans le siècle qui allait bientôt connaître Photius, et qu'ils apparaissent comme un témoignage du rôle qu'on reconnaissait alors au premier des sièges, celui qu'on nommait par excellence le Siège Apostolique.

V. GRUMEL.

LES CRISES RELIGIEUSES A BYZANCE

LE SCHISME ANTIARSÉNITE DU MÉTROPOLITE DE PHILADELPHIE THÉOLEPTE († c. 1324)

Des recherches récentes sur les origines de l'hésychasme ont mis en relief la figure d'un prélat de grande classe, qui fut tour à tour pasteur, chef de gouvernement par procuration, condottiere et mystique éminent. Ce personnage complexe, Théolepte, qui gouverna très longtemps (1283-c. 1324) l'Église de Philadelphie, avait manifestement une passion, celle de l'unité, et plus spécialement de l'unité ecclésiastique. L'habitude du commandement devait certes lui en avoir donné un fort sentiment, mais sa plume trouva, pour la magnifier, des expressions d'une force et d'une netteté peu communes (1). Le tout dernier billet qu'il ait envoyé à son illustre et incommode pénitente, la princesse Irène Paléologine, est entièrement consacré à lui démontrer la nécessité de la patience dans le traitement des sujets difficiles. Les exclusions hâtives ont un effet désastreux; elles brisent l'intégrité de la communauté. Les parties branlantes d'un édifice doivent être consolidées, non abattues (2).

On n'est que plus étonné de voir ce farouche héraut de l'unité se mettre volontairement, capricieusement au ban de l'Orthodoxie, de longues années durant. Il rompit en effet la communion avec deux patriarches, et vécut, près d'une décennie, replié sur sa métropole comme en une *Petite Église*, sans que les pouvoirs publics l'aient autrement inquiété. Cet épisode singulier de sa vie, sur lequel ses biographes passent le silence le plus complet, est évoqué par un

(1) Cf. S. SALAVILLE, *Deux documents inédits sur les dissensions religieuses byzantines entre 1275 et 1310*, dans REB, V, 1947, p. 116-136, où l'on trouvera, traduites en français, quelques-unes des plus belles pages de Théolepte sur l'unité de l'Église dans et par l'Orthodoxie. La doctrine, austère et rigide, n'attend du « converti », latin ou arsénite, qu'une adhésion totale et comme une reddition sans condition.

(2) Lettre encore inédite dans cod. Vat. gr. Ottob. 405, f. 245v-246v. Voir aussi mon ancien article des EO, XXIX, 1930, p. 55, 56.

autre prélat de peu postérieur, Arsène de Tyr, qui, dans son *Appel à Cantacuzène* (3), s'exprime en ces termes (4) :

‘Ο γάρ Φιλαδελφείας ἐκεῖνος... δύο τῶν ἐπ’ ἐκείνου πατριαρχῶν τῆς κοινωρίας ἀπερρωγῶς καὶ μηδόλως ἱερουργῶν, οὐδ’ ὄνομα τούτων ἀναφέρων κατὰ τὴν ἀγιστείαν τὴν ἱεράν (5), καίτοι οὐκ ἐπὶ δογματῶν μέμψει ἢ κανονικῶν αἰτιῶν ἄλλων προφάσει, ἀλλ’ ἐπ’ οἰκονομία συνοδικῇ εἰρήνην μεγίστην βραβευσάσῃ τῇ Ἐκκλησίᾳ, ἥ δὲ πράττει καὶ ὁ τὴν Ἐκκλησίαν τῷ λατινισμῷ κλονουμένην στηρίξας βασιλεὺς σπουδῇ μεγίστῃ συνευδόκησεν.

Cet ancien métropolitain de Philadelphie... rompit la communion avec deux des patriarches qui vécurent de son temps, refusant toute concélébration et ne faisant aucune mention de leur nom au Saint Sacrifice, bien que l'occasion n'en ait été ni une atteinte aux dogmes, ni un prétexte d'autres questions canoniques, mais bien une économie qui, votée par le synode, avait procuré à l'Église une très grande paix. Cet Acte, l'empereur qui a raffermi l'Église ébranlée par le latinisme a mis le plus grand zèle à l'approuver.

En commentant ce texte qu'il a eu le mérite de découvrir, M. Meyendorff (6) observe brièvement : « L'un des deux patriarches avec lequel Théolepte rompit la communion ecclésiastique est certainement Grégoire de Chypre. Quant à la « disposition synodale », il s'agit du tome de 1285 qui avait condamné l'union de Lyon : le schisme eut en effet lieu à l'occasion de ce tome, mais, du moins en ce qui concerne Théolepte, il ne s'agissait pas de son contenu théologique. »

En réalité, les faits se présentent dans un tout autre contexte.

Notons d'abord que, durant le très long épiscopat de Théolepte, le trône œcuménique ne connut pas moins de six titulaires : Grégoire II de Chypre (1283-1289), Athanase I^{er} (1289-1293), Jean XII Cosmas (1294-1303), Athanase I^{er} (1303-1309), Niphon I^{er} (1310-1314), Jean XIII Glykys (1315-1319), enfin Gerasime I^{er} (1320-1321). Remarquons ensuite que la cause qui opposa Théolepte à deux de ces pontifes est, d'après Arsène de Tyr, unique : une *économie*, soit

(3) Mgr G. MERCATI, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone...* (Studi e Testi, 56), Città del Vaticano 1931, p. 228, 229, en analysant ce document inédit, en avait attribué la paternité à l'antipalaminite Théodore Dexios. Cependant, au jugement de J. MEYENDORFF, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris, 1959, p. 409, le vrai auteur serait l'archevêque de Tyr Arsène. Les raisons avancées semblent assez pertinentes.

(4) Vatic. gr. 1111, f. 226 r-v.

(5) κατὰ τῆς ἀγιστείας τῆς ἀγίας, éd. Voir note suivante.

(6) J. MEYENDORFF, *op. cit.*, p. 28, n. 8.

un arrangement avec concessions passé avec un groupe dissident pour la paix de l'Église ainsi réunifiée avec le plein accord de l'empereur. Or, à y regarder de près, le différend qui opposa le patriarche Grégoire de Chypre à une bonne partie de son clergé ne présente pas ce caractère. Il y eut certes rupture de communion, mais ce fut un mouvement collectif dont l'origine, loin d'être un compromis de conciliation, une paix bénédiction, fut un désaccord sur l'interprétation d'un texte patristique. En second lieu, *οἰκονομία συνοδική*, improprement traduite par *disposition synodale*, a si peu affaire avec le tome de 1285 (contre le patriarche Jean Beccos) que Théolepte lui-même en avait signé le texte (7). Au surplus, c'est travestir quelque peu la réalité que d'appeler schisme le mouvement d'opposition que la publication de ce document déclencha dans le haut clergé. Ce que les prélats dissidents réclament et obtiennent, c'est l'abdication d'un patriarche à leurs yeux compromis. Ils rompirent avec ce dernier mais non avec le synode dont ils se prétendaient au reste l'authentique expression. Dans le cas de Théolepte, il y a au contraire double refus, refus d'être en communion avec le patriarche du moment et d'en faire mention à la Liturgie, mais aussi refus d'entériner une décision synodale qui, au nom de l'économie traditionnelle, a, selon lui, donné des gages à l'hérésie.

Quelle aurait donc été, dans ces conditions, l'occasion de cette rupture? La réponse ne me semble pas souffrir de difficulté : c'est l'accord qui, en septembre 1310, mit officiellement fin au schisme arsénite. Les autorités lui donnèrent la plus grande publicité et en consignèrent l'acte en des pièces patriarcales et une décision synodale auxquelles un chrysobulle et plusieurs prostagma impériaux apportèrent la sanction du pouvoir civil. Or ce dossier, qui, par chance, nous est parvenu (8), nous révèle que l'arrangement fut assorti de conditions (9) dont deux au moins heurtèrent l'intransigeance de Théolepte : la radiation du nom du patriarche Joseph des diptyques ecclésiastiques, l'absolution totale et inconditionnelle donnée librement à tous les arsénites morts ou vivants. A vrai dire notre prélat ne fut pas le seul que ces concessions révoltèrent. Au premier moment

(7) Cf. V. LAURENT, *Les signataires du second synode des Blachernes*, dans EO, XXVI 1927, p. 147, n. 31.

(8) Je l'ai édité naguère. Cf. V. LAURENT, *Les grandes crises religieuses à Byzance. La fin du schisme arsénite*, dans *Bulletin de la Section Historique*. Académie Roumaine, XXVI, Bucarest, 1945, p. 61-89.

(9) *Ibid.*, p. 62, 63, 66, 67, 75-77. Voir aussi, p. 32-36.

tout un parti d'évêques (10) et de moines manifesta contre le nouvel accord et Andronic II dut délivrer un acte spécial sous serment à six d'entre eux, inquiets des suites possibles de l'arrangement. Le métropolite de Philadelphie fut le seul à se murer dans son intransigeance et se refusa durant deux bons lustres à communier avec les patriarches Niphon I^{er} (1310-1314) et Jean XIII Glykys (1315-1319) comme à prendre part aux délibérations du synode constantinopolitain dont la partie des Actes conservés (11) ne le nomment pas une seule fois.

Qu'il en ait bien été ainsi, c'est ce que révèle une correspondance éditée (12) naguère sans qu'on ait pu alors identifier le prélat qui en fait le principal objet. En rejetant le compromis agréé des arsénites, Théolepte rencontra à son tour l'opposition de son clergé, en particulier d'un dignitaire (13) qui désapprouvait son attitude de résistance et n'acceptait pas de le suivre dans son schisme. Le conflit que l'affaire fit surgir entre le clerc et son évêque naquit visiblement de l'attitude contraire que les deux personnages adoptèrent dans la conclusion de la question arsénite. Le premier, auteur de nos lettres, tenait pour l'arrangement et s'accordait avec Constantinople; le second le rejetait et persécutait ceux des siens qui ne le suivaient pas dans son obstination. En 1316 (14), il y avait cinq ans que le clerc, suspens, ne s'était pas approché des sacrements et qu'il vivait privé de sa charge et des honneurs dus à son rang. Son crime? Obéir à l'Église entière, à l'une de ses décisions prise en synode par la majorité des évêques; refuser d'embrasser le schisme de son évêque qui s'y oppose ainsi qu'à un Acte impérial sanctionnant celui de l'Église. Son métropolite est en lutte ouverte contre tout et tous. L'empereur, le patriarche, le synode, la paix conclue (ἡ κοινὴ εἰρήνη) sont malmenés dans ses discours mais surtout dans des libelles qu'il répand à foison. A Constan-

(10) *Ibid.*, p. 88.

(11) Cf. MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, t. I. Le nom même de la métropole de Philadelphie ne paraît pas dans ce premier codex (Vindob. theol. gr. 47) avant juin 1342. *Ibid.*, p. 227, 228.

(12) Cf. J. GOUILLARD, *Après le schisme arsénite. La correspondance inédite du pseudo-Chilas*. Académie Roumaine. Bulletin de la Section Historique, XXV, Bucarest, 1944, p. 194-211. L'auteur de cette correspondance — huit lettres et un billet — était un fonctionnaire marié de la métropole de Philadelphie, brouillé avec son évêque et par lui déposé depuis 1310-11.

(13) Bien que plusieurs noms de l'officialité diocésaine nous soient connus pour l'époque (1310-1330), on ne saurait encore identifier à coup sûr le plaignant qui était un lettré et avait de grosses relations dans la capitale, grâce auxquelles il lui fut loisible, le cas échéant, d'entretenir l'empereur lui-même.

(14) Cf. J. GOUILLARD, *loc. cit.*, p. 182, 183, 199^o.

tinople, précise notre correspondant, on défend la thèse de l'économie, le prélat, lui, celle de l'intransigeance : Ὑμεῖς μὲν τὰ τῆς οἰκονομίας, οὗτος δὲ τὰ τῆς ἀκριβείας προβάλλεται (15). Au surplus, l'Acte contre lequel ce dernier s'insurge véhémentement est ici encore une οἰκονομία doublée d'une Παῤῥις impériale, comme chez Arsène de Tyr (16). Le début de ce schisme qui tient l'évêque en question hors de la communion de la Grande Église doit donc se placer en 1310-1311. Ce serait dès lors nier l'évidence que de ne pas y voir une des suites, inattendue mais possible, de la liquidation du schisme arsénite.

Cependant le métropolite ainsi malmené (17) par son clerc est-il bien Théolepte? On n'en saurait douter davantage. En effet :

1. La ville dont il est le pasteur a et a eu beaucoup à souffrir de la famine et des barbares (18). Ce qui s'applique à merveille à Philadelphie (19).

2. Le métropolite est déjà un vieillard. Né en 1250, Théolepte allait en 1316 sur ses soixante-sept ans.

3. Durant un certain temps le prélat, qui se complut à exercer toutes les formes de gouvernement, fut tout dans l'État et dans l'Église; en politique comme en religion, il fut la règle et la loi : Νόμος γὰρ καὶ κανὼν πρὸ τῶν κειμένων αὐτὸς καὶ τοῖς τῆς Ἐκκλησίας καὶ τῆς πολιτείας προύκειτο πράγμασι (20). Mais un coup imprévu (ἄλλο τι παρὰ τὸ ἔθος) l'a privé de ses fonctions politiques. Il a saisi l'occasion pour se jeter dans l'opposition et déclare à la cantonade qu'il ne se soumettra pas tant que les arrangements pris (avec les arsénites) n'auront pas été annulés (21). Or il n'y eut, dans la première partie du xiv^e siècle à jouer un rôle mixte de cet envergure que deux évêques, un patriarche, Athanase I^{er}, qui fut, pendant toute une période,

(15) *Ibid.*, p. 200^{77,78}.

(16) *Ibid.*, p. 198²⁸, 200¹.

(17) Les lettres en question, à peu près contemporaines de celles de l'anonyme de Florence, sont datables de 1316 à 1320. Elles chargent à fond le métropolite en accusant, cela va de soi, certains traits. Ceux-ci, comme le remarque justement l'éditeur (*ibid.*, p. 190), ne sont pas pour autant inventés.

(18) *Ibid.*, p. 208^{12,13}.

(19) Voir, pour la période qui suit immédiatement les événements ici relatés, P. LEMERLE, *L'émirat d'Aydin, Byzance et l'Occident. Recherches sur « la Geste d'Umur Pacha »*. Paris, 1957, p. 106, 107, 160 avec la note 2 et *passim* (cf. p. 267 s. v.). G. Pachymère, dans un curieux passage (éd. Bonn, II, p. 262), fait observer que la ville et la région résistèrent efficacement tant que l'administration, aux mains de stratèges qualifiés, y fut régulière, mais que tout alla à vau l'eau du jour où le gouvernement central relâcha les rênes. L'historien grec ferait-il une allusion discrète à l'interrègne de Théolepte? L'hypothèse n'en saurait être absolument exclue.

(20) Cf. J. GOUILLARD, *op. cit.*, p. 199^{53,54}.

(21) *Ibid.*, p. 199^{67,68}; καὶ οὐδ' ἂν ποτε συμβῇται ὑμῖν ἰσχυρίζεται πρὶν τὰ καθεστῶτα κινήσαι.

la « conscience » d'Andronic II, et notre Théolepte qui lui fit une solide concurrence. Le premier étant exclu — il ne peut être question que d'un métropolite —, c'est donc bien de Théolepte qu'il doit s'agir en l'occasion. En effet, l'historien G. Pachymère, après avoir souligné l'influence que le prélat exerçait sur le grand logothète (Théodore Muzalon, † 1294), évoque, en parlant de l'entourage de l'empereur, son pouvoir absolu : ὁ τὰ πάντα κυκῶν Θεόκλητος (22). Cela en 1289! Que penser dès lors du rôle qu'il put jouer dans les affaires publiques lorsque la direction suprême en fut confiée, quinze années durant (1295-1310), au père de sa dirigée, à son futur panégyriste, Nicéphore Choumnos (23)? S'il en jouit jamais, c'est certainement durant cette période qu'il exerça au spirituel et au temporel le pouvoir discrétionnaire dont il est ci-dessus question.

Théolepte est donc bien ce métropolite dont un clerc anonyme nous retrace l'étrange conduite que lui dicta le règlement de la querelle arsénite. Mais en se retirant dans sa métropole vers le temps où il perdit dans la capitale son influence politique, il dut être tenté de se dédommager en s'arrogeant tout le pouvoir à Philadelphie. Complètement isolée au carrefour de trois émirats turcs (24), la grande ville se présentait comme une proie désirable et facile; le retrait occasionnel des troupes byzantines chargées de la défendre la mettait à la merci d'une forte armée turque, comme il advint, un peu plus tard, en 1335, quand Umur pacha l'obligea à verser tribut, comme il arriva au reste du vivant même de Théolepte qui dut payer de sa personne pour faire lever (25) un siège devenu sans espoir.

(22) Cf. G. PACHYM., éd. Bonn, II, p. 132¹¹; voir aussi p. 116.

(23) Sur ce personnage et le grand rôle tenu par lui dans la politique et les lettres byzantines voir maintenant J. VERPEAUX, *Nicéphore Choumnos, homme d'État et Humaniste byzantin (ca 1250/55-1327)*. Paris, 1959. Pour ses relations, qui ne furent pas sans houle, avec le directeur de sa fille, voir surtout p. 54-61.

(24) Cf. P. LEMERLE, *op. cit.*, p. 29 (carte) et P. WITTEK, *Das Fürstentum Mentesche. Studie zur Geschichte Westkleinasien 13-15. Jh.*, Istanbul 1934, p. 18, 19, 43 et *passim*.

(25) N. Choumnos relate avec complaisance cet épisode qui aurait mis en présence l'évêque et l'émir assaillant. Cf. Fr. BOISSONADE, *Anecdota graeca*, V, Paris, 1833, p. 229-234. A l'en croire, le charme du prélat aurait retourné le prince turc. En réalité, celui-ci ne céda qu'à la force de Roger de Flor et de ses catalans, qui délivrèrent la ville et la ravitaillèrent. Cf. G. PACHYMER., V, 23; éd. Bonn, II, p. 427, 428; voir aussi G. G. ARNAKÈS, *Οἱ πρῶτοι Ὁθωμανοί*, Athènes, 1947, p. 137, 138. Il reste néanmoins que Théolepte dut être l'âme de la résistance. Ce fut pour lui l'occasion de faire entendre à ses ouailles, chrétiens nonchalants, leurs plus dures vérités. Et il ne les ménagea pas, comme l'on peut s'en convaincre en parcourant un long discours inédit (Cod. Scorial. Φ. III, 4, ff. 222-226 v) qui, s'il n'est pas de lui, traduit bien sa pensée. L'orateur se présente à son auditoire, un auditoire épuisé et comme désespéré à la suite d'un trop long siège; il fustige impitoyablement ses vices; l'envoie derrière ses icônes en procession demander pardon à Dieu et à ses saints et ne lui laisse qu'un moyen de salut : faire pénitence! N. Choumnos mentionne

On comprend qu'un évêque de ce tempérament ait voulu tout régenter (26) dans cet ilot de toutes parts entouré d'ennemis et en état de continuelle alerte. Il n'eut pas de peine à s'imposer tant que la direction générale des affaires fut à Constantinople entre les mains de son obligé, Nicéphore Choumnos. Le métropolite faisait alors de fréquents séjours dans la capitale (27) et les vues des deux hommes purent s'accorder. Mais quand, entre 1310 et 1315, Théodore le Métochite supplanta le ministre en charge dans la faveur d'Andronic II, les choses semblent bien avoir changé. Le gouverneur civil était normalement le stratège (28) commandant Philadelphie et sa région. Le nouveau *mésazon* lui restitua sans doute ses prérogatives naturelles. Mesure qui, survenant au moment où le patriarche et le synode passaient un compromis avec les arsénites, exacerba le bouillant métropolite qui fit bruyamment sécession. Il lui fut assez facile, à la distance et dans l'isolement où il était, de boudier la tête de l'Église. Ses rapports avec l'autorité militaire installée à demeure furent nécessairement tendus. Au surplus, l'évêque, ayant été excommunié et déposé (29) par le synode patriarcal, le bras séculier eût dû normalement exécuter la sentence en l'expédiant sous bonne escorte à ses juges lointains. Suspens aux termes du droit canon, ses actes étaient au reste entachés de nullité. C'est bien ce que déclarait le clerc qui nous renseigne sur l'événement (30). L'inté-

une des circonstances auxquelles ces détails vont à merveille. Cf. BOISSONADE, *op. cit.*, p. 232.

(26) Voici au reste ce que lui fait dire le discours précité. *Ibid.*, f. 225 v : Τί πρὸς ἐμὰ πάντες βλέπετε; Οὐκ εἰμι Ἑλλάς οὐδ' Αἰθίοψ ἐκεῖνος περὶ οὗ χθὲς καὶ πρώην διελεγόμεν ὑμῖν ἵνα μικρᾷ προσευχῇ τὸν οὐρανὸν ἀνοίξω. Στρατηγὸς εἰμι, κὰν ὑμεῖς πείθησθε καὶ ὑπακούετε, καλῶς ὑμῖν ἔξει τὰ πράγματα, εἰ δὲ μὴ, τοῦνκντίον' ποιμὴν εἰμι, κὰν ἀκολουθῆτε, σωθήσεσθε καὶ νομὴν εὐρήσετε, εἰ δὲ μὴ, τοῦνκντίον.

(27) Cf. EO, XXIX, 1930, p. 56. Ses présences dans la capitale n'eurent plus la même fréquence après que Théolepte se fut réconcilié (vers 1320) avec l'Église. La vieillesse et les dangers accrus du fait de la progression turque les lui firent espacer. Voir les déclarations faites à ce sujet par le second directeur d'Irène. Cf. REB, XIV, 1956, p. 75.

(28) Au moment de la réconciliation, le stratège devait être un enfant du pays, Manuel Tagaris. Ce soldat de basse extraction défendit si brillamment la ville de Philadelphie contre les assauts de l'émir Orhan qu'Andronic II lui donna en mariage l'une de ses nièces, Théodora Asanina, et le créa sénateur (Cf. Cantacuz., éd. Bonn, I, p. 91 et Av. PAPADOPOULOS, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen*, Speyer, 1938, n. 44) et grand stratopédarque (Cf. BZ, XLVI, 1953, p. 77). Il gardait encore son commandement lydien vers 1327 (Cf. R. DEVRESSE, *Codices Vaticani graeci*, II, 1937, p. 11).

(29) Cf. J. GOUILLARD, *op. cit.*, p. 196^{77,78} : ὁ ἡμέτερος ἀρχιερεὺς ἀπρακτεῖ πρὸς τὴν καθόλου Ἐκκλησίαν ἀμφισβήτητων; p. 200^{81,82} καθάπαξ ἀργούντος τοῦ ἱερᾶσθαι λαχούντος. L'Église de Philadelphie fait schisme (p. 198^{14,15}); son pasteur a rompu avec le corps de l'Église : οὕτω δὴ τῷ ποιμένι ἐγγνωμένῳ τοῦ κοινῷ τῆς Ἐκκλησίας σώματος (p. 207^{114,115}), avec le synode de CP (p. 200⁸⁰).

(30) La dissidence est si patente que le clerc anonyme s'adressant au patriarche le presse

ressé, lui, n'en avait cure. Andronic II lui avait trop d'obligation pour qu'il se décidât à sévir: Irène Paleologue, sa dirigée, toujours influente (31), ne l'eût d'ailleurs pas toléré. De la sorte on eut ce paradoxe: un métropolitain en rupture avec son Église gardé, malgré des censures expresses, sa charge et ses privilèges de pasteur: l'Église elle-même, qui l'a déposé, impuissante à faire exécuter la sentence. Le monde à l'envers! devait s'exclamer non sans mélancolie l'informateur précité (32).

Au demeurant, il ne devait pas déplaire à l'empereur et au pouvoir central qu'il y eût dans ce lambeau perdu de terre byzantine une forte personnalité capable de galvaniser les résistances face aux assauts constamment renouvelés des Turcs. Théolepte eut de fait maintes occasions d'affirmer ses incontestables qualités de chef. Les événements l'amènèrent à suppléer d'abord le gouverneur byzantin parti (33) avec ses troupes ferrailer ailleurs, à se considérer ensuite comme le vrai responsable de cette terre d'empire à qui, selon l'expression de Nicéphore Choumnos (34) en cas de danger, le secours ne pouvait venir de nulle part. Et l'on peut croire que si la place, si peu défendable du dehors, tint derrière ses puissantes murailles jusqu'en 1391, ce fut dû, pour une bonne part, à l'esprit de résistance que sut lui inspirer au début du siècle le plus grand évêque qu'elle ait eu. Celui-ci sera apparu aux yeux d'une population nombreuse et inquiète comme le vrai Chef et lui se sera volontiers installé dans ce rôle de dynaste local que l'on voit usurpé un peu plus tard par d'autres dans les Balkans à la faveur des mêmes circonstances. Déchu de ses prérogatives civiles, il cherchera, sans toujours y réussir (35), à mettre le stratège dans son jeu, allant le cas échéant jusqu'à sou-

de prendre les grands moyens. Cf. *Ibid.*, p. 200⁷⁴⁻⁷⁵: ὁ περὶ ταῦτα θεῖος νόμος δοκεῖ μετὰ τῆς ἐξουσίας τῆς Πνεύματος εἰς κατὰστασιν τῆς ἡμετέρας Ἐκκλησίας.

(31) La princesse fut l'un des adversaires les plus en vue du palamisme qui ne la ménagèrent pas. Cf. J. MEYENDORFF, *Introduction*, p. 125, 126. Il est à remarquer, à propos de la note 153, que Palamas exagère nettement en soutenant qu'Irène-Eulogie ne conserva aucune prérogative impériale. Ceci put être vrai durant le règne de Jean VI Cantacuzène (1347-1355), qui dut la mettre en quarantaine. Le Palais des Paléologues lui resta ouvert, comme en font foi ses propres déclarations à son second directeur, suivant lesquelles elle eut du mal à éluder l'étiquette de la cour et ses servitudes. Cf. REB, XIV, 1956, p. 78, 79.

(32) Cf. J. GUILLEARD, *loc. cit.*, p. 198³²: τοῦναντίον συμβαίνειν ἂν ἴδοι τις.

(33) Voir ci-dessus la note 26 et l'affirmation expresse de N. Choumnos, éd. BOISSONADE, *op. cit.*, V, p. 230⁷.

(34) *Ibid.*, p. 230³⁻⁶.

(35) Les intrigues d'un neveu sans scrupule sèmeront la discorde dans l'armée et provoqueront une guerre civile qui n'était pas entièrement liquidée en 1316 et envenimait les rapports de l'évêque et du stratège. Cf. J. GUILLEARD, *op. cit.*, p. 205⁵²⁻⁵³: ἐρίδος ἀλήκτου οὐσῆς τῷ ποιμένι κατὰ τοῦ στρατηγοῦ.

d'ayer une partie de l'armée. Le diocèse de sa zone qu'il se quitta plus tard sans être resté dans son siège. Puis la mort du patriarche Jean XIII le 1316 semble avoir tout arrangé. Le 5 avril 1321 Théodépte est de retour à Byzance où — dernière marque de confiance — il est appelé à leur place par un tribunal de Haute Cour devant lequel comparut Andronic III devant son grand-père l'empereur. Cette même année, c'est à son service que l'empereur désespéré a recours pour tenter avec son père de se rétablir en suprême arrangement (17). Sa signature théophrast également vers le même temps (18) sur deux de ces lettres relatives relatives de sa zone épiscopale. Indubitablement la reconnaissance dans l'acte de sa poursuite d'une de quelques dix années, isolant un moment de l'histoire et son même de patriarche prit fin par la victoire de celui le même qui l'avait crée. Théodépte reprit dans l'Église son rang et ses prérogatives. Il se souleva de rien à rien. Sa signature le clerc empereur qui nous a gardé la mémoire de certains de ses échanges également, et même (19) qu'excommunication et dépose à Constantin et pour certains d'une haute réputation de zèle et d'intégrité. L'empereur et les monarques mourant sans aucun doute, dans le cas difficile que pour le rétablissement de l'orthodoxie, car se verraient, avec l'histoire (2) Pachymère (21), que dans les plus mauvais moments, le prêtre s'élève à l'effet d'un quel, non eux relaps de la perversité. Ils persisteront, fermèrent les yeux sur ses usurpations et, malgré les remontrances, continuèrent ignorer ce schisme larvé qu'ils devaient devoir tourner avec avec un persil homme. La terreur du bras vengeur eut pour effet de rendre à durer néanmoins. Sans se rapporter, sans prendre personnellement à la lettre les charges que formulaient contre l'évêque la source anonyme ou nous avons puisé, on dut en revanche du — sans embarras que profond — qui veut bien lui reconnaître une adhésion facile (22). Ces avocats fougueux de l'union à peine presque toute se que a combattre l'autorité constituée sous les patriarches Jean XI Baram au temps de la Paix de Lyon, Grégoire de Latta, Niphon I^{er} et Jean XIII Glykys. Si l'on ajoute

(17) Cf. Cantacuzène, I. 14 éd. Bonn. I. p. 57-58.

(18) Cantacuzène, I. 14 éd. Bonn. I. p. 51 : Nic. Grégoris, VIII, 5 éd. Bonn. I. p. 329.

(19) Voir à ce sujet P. LAMARCA, *op. cit.*, p. 49 avec la note 4.

(20) Sur les deux autres schismes, voir : Cantacuzène, *op. cit.*, p. 51 et 52 avec la note 4. Cf. 42, éd. Bonn. p. 107. Les deux autres schismes (1) et (2) sont à l'origine de ceux de Césarée et d'Héraclée, qu'a la qualité d'hypertimes. Cf. V. Grunel, dans *Mémoires Louis Petit*, Bucarest, 1958, p. 179.

(21) Cf. J. Goullier, *op. cit.*, p. 198-199.

(22) G. Pachymère, éd. Bonn. II. p. 237-238.

(23) MEYENDORFF, *op. cit.*, p. 33.

que ses rapports avec l'autoritaire Athanase I^{er} se tinrent toujours sur les confins de la rupture, on ne peut se défendre d'un sentiment de gêne en l'entendant parler du Corps du Christ et de la tunique sans couture. L'homme, qui avait l'opposition dans le sang, donne trop l'impression de se condamner lui-même.

V. LAURENT.

UN DÉCRET SYNODAL INÉDIT DU PATRIARCHE JEAN VIII XIPHILIN

concernant l'élection et l'ordination des évêques

L'acte synodal qui fait l'objet du présent article ne nous est connu que par une seule copie, que le hasard et des recherches poursuivies dans une autre direction nous ont fait rencontrer : il est contenu dans le codex R-II-11 de la Bibliothèque de l'Escorial (1), daté du XI^e siècle. C'est à la fin de ce codex, plus précisément aux folios 270^v-271^r, qu'un possesseur de la fin du XI^e ou du début du XII^e siècle a recopié, avec d'autres textes, notre document. Le manuscrit étant un recueil de droit, on peut supposer que le possesseur était, lui aussi, un juriste; c'était au moins un lettré, car les fautes d'orthographe sont l'exception; mais ce n'était pas un copiste de profession; son écriture est cursive et fortement abrégée (2).

Dans les pages qui suivent nous donnons d'abord le texte, précédé d'une analyse détaillée, dans laquelle, pratiquement, seules les formules de rhétorique ne figurent pas; le commentaire occupera la deuxième partie de l'article.

Abréviations des ouvrages cités :

DHGE = *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*.

DÖLGER, *Regesten* = F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, I-II (1924-1925).

GRUMEL, *Regestes* = V. GRUMEL, *Les Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople. Les actes des patriarches*, fasc. III (1947).

(1) Pour la description complète du manuscrit voir P. A. REVILLA, *Catálogo de los Códices Griegos de la Bibliotheca de el Escorial*, I (Madrid, 1936), p. 117-128. Dans le même manuscrit se trouve, transcrit par un autre copiste, un texte d'un intérêt tout à fait spécial : une liste des préséances de dignitaires civils, datant du X^e siècle. C'est le texte qui a attiré notre attention sur le manuscrit. Nous espérons en donner le plus tôt possible une édition avec le commentaire qu'il mérite.

(2) Une autre main contemporaine a ajouté deux notes sur les pages qui nous intéressent. Au f. 270^v, à la l. 2, au-dessus du nom de Michel de Néocésarée nous lisons *ονούφριος καισαρ*. (faut-il lire *Καίσαρ(είας)* ?) L'autre note sur la partie laissée blanche du f. 271^r : *Καίσαρος ἐστίν*. Ces particularités du manuscrit seront étudiées ailleurs (cf. la note précédente).

PSELLOS, *Minora* = *Michaelis Pselli Scripta minora*, ed. E. Kurtz-F. Drexl, I-II (1936-1941).

RHALLI = G. RHALLI - M. POTLI, *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, I-VI (Athènes, 1852-1859).

Les renvois aux historiens sont faits d'après l'édition de Bonn.

I. LE DOCUMENT

Analyse du décret.

1. 1-45. Le 14 mars de la dixième indiction (1072), le patriarche préside dans l'oratoire de Saint-Alexis et avec lui siègent 27 métropolitains (dont un proèdre des protosyncelles, deux protosyncelles et huit syncelles) et 14 archevêques

1. 46-56. La question de l'élection des évêques pour les sièges vacants est de grande importance; tout retard apporté à la nomination est nuisible à l'Église; plus tôt aura lieu la nomination, mieux ce sera pour l'évêché.

1. 56-69. Les membres de l'assemblée se sont tous mis d'accord et ils ont constaté qu'il arrive souvent aux métropolitains de séjourner longtemps à Constantinople, soit pour les affaires de leurs Églises, soit à cause d'une maladie, soit pour une autre raison qui dépasse leur volonté. Or, puisqu'il est interdit de faire des élections d'évêques à Constantinople, l'évêché privé de son pasteur reste pendant tout ce temps exposé aux coups de l'ennemi. Le patriarche accepta donc les propositions faites comme étant dignes de la Providence; il est unanimement décidé avec l'approbation du patriarche que les élections et ordinations des évêques auront de nouveau lieu à Constantinople.

1. 69-87. Il est vrai que le patriarche défunt Michel a promulgué un acte en les interdisant, pour des motifs irréfutables; mais cette interdiction n'a pas été respectée; des élections d'évêques ont eu lieu [à Constantinople] et même avec le consentement de Michel, ainsi que sous son successeur Constantin, prédécesseur immédiat du patriarche actuel. A la suite de quoi le synode constate que l'acte [de Michel] n'a jamais été en vigueur; par conséquent il est décidé qu'on doit avoir le souci des évêchés en accord avec les canons et sans s'écarter des ordres des saints Pères [de Nicée]: les métropolitains qui voudront faire des élections [d'évêques à Constantinople] n'auront qu'à le notifier au patriarche. C'est ainsi que les élections seront irréprochables, le patriarche étant averti et le tout étant conforme aux saints canons.

TEXTE

Scorial. R. II. 11.

f. 270^v. Μηνὶ ἡαρτίῳ ἰδ', ἰνδικτιῶνος ι', προκαθημένου τοῦ ἁγιοτάτου
 ἡμῶν δεσπότης καὶ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου ἐν τῷ εὐκτηρίῳ τοῦ ἁγίου
 Ἀλεξίου, συνεδριαζόντων αὐτῷ θεοφιλεστάτων μητροπολιτῶν :

Μιχαὴλ Νεοκαισαρείας καὶ προέδρου τῶν πρωτοσυγκέλλων,

- 5 Νικηφόρου Ἐφέσου καὶ συγκέλλου,
 Θεοφίλου Ἡρακλείας καὶ συγκέλλου,
 Νικήτα Ἀγκύρας καὶ συγκέλλου,
 Ῥωμανοῦ Κυζίκου καὶ συγκέλλου,
 Βασιλείου Νικομηδείας,

- 10 Θεοφάνους Νικαίας καὶ συγκέλλου,
 Θεοφάνους Σεβαστείας καὶ πρωτοσυγκέλλου,
 Μιχαὴλ Θεσσαλονίκης καὶ συγκέλλου,
 Κωνσταντίνου Κλαυδιουπόλεως καὶ πρωτοσυγκέλλου,
 Συμεὼν Πισσινοῦντος,

- 15 Δημητρίου Μύρων,
 Ἰωσήφ Καρίας,
 Μιχαὴλ Λαοδικείας καὶ συγκέλλου,
 Μιχαὴλ Συνάδων,
 Στεφάνου Ἀντιοχείας,

- 20 Μιχαὴλ Συλαίου καὶ συγκέλλου,
 Λέοντος Μωκησοῦ,
 Πανθηρίου Ἀδριανουπόλεως,
 Χριστοφόρου Ἱεραπόλεως,
 Ἰωάννου Σμύρνης,

- 25 Θεοκτίστου Ἀμωρίου,
 Λέοντος Κοτυαίου,
 Βασιλείου Κελτζηνῆς,
 Ἰωάννου Θηβῶν,
 Λεοντίου Δρίστρας,

- 30 Γρηγορίου Ναζιανζοῦ·
 καὶ ἀρχιεπισκόπων :

Λέοντος Βιζύης,
 Μιχαὴλ Λεοντοπόλεως,
 Ἰωάννου Παρίου,

- 35 Γεωργίου Μηθύμνης,
 Μιχαὴλ Ἀπρου,

- Θεοφυλάκτου 'Ρουσίου,
Γεωργίου Μεσσήνης,
'Ιωάννου Βρύσεως,
40 Κωνσταντίνου Λευκάδος,
Θεοδοσίου Μισθείας,
Νικήτα Πιδαχθόης,
Εύσταθίου Γέρμης,
Γρηγορίου Ζικχίας,
45 Βασιλείου 'Ηρακλέους.

- Οὐ μικρά τις καὶ παροράσεως ἀξία, ἀλλὰ σπουδαία τε καὶ ἐμμέ-
ριμος, εἰ δεῖ δὲ τάληθ' εἰπεῖν, καὶ ἐπωφελῆς ταῖς ἀγιωτάταις ἐκκλη-
σίαις ἢ παροῦσα περὶ τῶν ἐν ταῖς χηρευούσαις ἐπισκοπαῖς ψήφων
ζήτησις γέγονεν. "Ὡσπερ γὰρ ἐκ τοῦ ὑπερτίθεσθαι ταύτας τὸ ἀπρο-
στάτευτον ταύταις καὶ ἀπρονόητον καὶ παντάπασιν ἐπιβλαβὲς ἐπιδέχεται,
οὕτω τὸ ἐπιταχύνειν καὶ μὴ ἐᾶσθαι ἐρήμους τῶν προσεστώτων
λυσιτελεῖς ἐς τὰ μάλιστα καὶ κανονικῆς γνώμης τε καὶ θελήσεως οὐκ
ἀπάχδον καὶ πολλὴν αὐταῖς προξενοῦν τὴν σύμπηξιν τε καὶ βάσιν
καὶ ἐπὶ τὴν ἄσειστον πέτρην (1), ἐφ' ἧς ἐρειδόμεναι οὐδὲ ταῖς πύλαις
50 τοῦ "Αδου κατισχύεσθαι ὅλως εἰσὶν ἔτοιμοι, ἵστασθαι τε καὶ βεβαι-
οῦσθαι βεβαιότατα καὶ ἀρμοδιώτατα. Ἐπεὶ γὰρ ἅπαντες νουνεχῇ τε
καὶ λελογισμένην τὴν ὁμόνοιαν ἔθεντο καὶ τὰς τῆς ὁμογνωμοσύνης
αἰτίας ἀσφαλεστάτας ἐποίησαντο, ὥς συμβαίνει πολλάκις τὸν μητρο-
πολίτην ἐνταῦθα χρονοτριβῆσαι, ἢ δι' ἀναγκαίας τῆς κατ' αὐτὸν
ἐκκλησίας δουλείας, ἢ δι' ἀσθένειαν σωματικὴν, ἢ δι' ἐτέρας περι-
στάσεις, αἵτινες καὶ μὴ θέλοντας τοὺς ἀνθρώπους συνέχουσι καὶ τὴν
ἐπισκοπὴν ἀπολέσασαν τὸν ἑαυτῆς πρόεδρον, ἐκ τοῦ μὴ συγχωρεῖσθαι
ψῆφον κατὰ τὴν μεγαλόπολιν γενέσθαι ἔρημον μένειν καὶ τῶν
ἐχθραίνοντων ἢ ἄλλως κακούντων παρανάλωμα, καὶ εὐλογώτατα τὰ
60 προτεινόμενα ἢ μετριότης ἡμῶν ἐδέξατο καὶ ἐπάξια θείας τε
προνοίας, ὥς εἰκός, καὶ συνεκτικῆς τῶν ἐκκλησιῶν καὶ τῆς καθηκούσης
αὐταῖς προνοίας. "Ὅθεν καὶ κοινῇ γνώμῃ συνέδοξεν εὐδοκούσης καὶ
τῆς ἡμῶν μετριότητος πάλιν τὰς ψήφους ἐν τῇ βασιλευούσῃ γίνεσθαι
τῶν χηρευουσῶν ἐπισκοπῶν, ἅμα καὶ τὰς χειροτονίας. Εἰ γὰρ καὶ
70 παρὰ τοῦ μακαριστοῦ πρὸ ἡμῶν πατριάρχου κυροῦ Μιχαὴλ ἔγγραφος
ἢ τούτων κώλυσις ἐγεγόνει, δι' ἧς ἐκεῖνος ἀναντιρρήτους ἥδει αἰτίας,
ἀλλ' ἐπεὶ καὶ μετὰ τὴν γραφὴν ἐκείνην παρ' αὐτοῦ ἐκείνου ἢ τοιαύτη
ἀπαγόρευσις ἤρρησεν καὶ ἐψηφίσθησαν ἐπισκοπαὶ βουλῇ αὐτοῦ καὶ
εἰδῆσει, ὡσαύτως καὶ ἐπὶ τοῦ μετ' αὐτόν τε καὶ πρὸ ἡμῶν μακαριω-

(1) *Matth.* xvi, 18.

- 75 τάτου πατριάρχου κυροῦ Κωνσταντίνου ἕτεραι, ἐφάνη ὡς οὐκ ἔμ-
πρακτον ἐγεγόνει τὸ ἔγγραφον ἀλλ' ἐν γράμμασι πραγμάτων χωρὶς καὶ
διὰ τοῦτο συνείδομεν μὴ καταλιμπάνεσθαι τὰς ἐκκλησίας τῶν ὑπὸ τὰς
μητροπόλεις ἐπισκοπῶν ἀπρονοήτους ἀλλὰ καὶ φροντίδος ἀξιούσθαι
f. 271 καὶ μελλήσεως ἐναργοῦς, ἀκριδῶς τε καὶ κανονικῶς καὶ οὐ
80 πόρρω τῆς τῶν μακαρίων καὶ θεοφόρων πατέρων διαταγῆς, δι'
ὑπομνήσεως τῶν μελλόντων τὰς ψήφους ποιεῖσθαι μητροπολιτῶν
πρὸς τὴν ἡμῶν μετριότητα. Οὐδὲν γὰρ ἐπιλήψιμον ἔξει τὸ γενησό-
μενον πάντως, ἡμῶν τε ὑπομιμνησκομένων καὶ ἐπιτρεπόντων καὶ δεκτέον
λογιζομένων τοῦτο, ὡς ἀποδεκτέον Θεῷ καὶ τοῖς θείοις καὶ ἱερω-
85 τάτοις κανόνσιν ὡς ὄντως προσδεκτέον καὶ τῆς ψήφου ἀνεπιλήπτως
προβαινούσης καὶ πανταχόθεν ἐχούσης τὸ πάσης οἴασοῦν μέμψεως
θείας τε καὶ ἀνθρωπίνης ὑπέρτερον.

La date.

Pour préciser la date de notre document, nous avons les données suivantes : d'après le titre, le synode est tenu le 14 mars d'une dixième indiction, donnée insuffisante, puisque le titre n'indique pas le nom du patriarche. En revanche, le texte de l'acte mentionne les prédécesseurs immédiats du pontife : Michel et son successeur Constantin (1). Cet ordre de succession ne se rencontre qu'une seule fois : le 2 février 1059, Constantin III Lichoudès est élu patriarche après la déposition et la mort de Michel Cérulaire. Par conséquent l'auteur de notre acte est le successeur de Constantin III, Jean VIII Niphilin (1^{er} janvier 1064-2 août 1075) et la seule date possible pour notre document, émis pendant une indiction 10, est le 14 mars 1072.

La liste de présence.

Le document porte au début une liste de présence particulièrement riche (41 noms). Pour faire le commentaire prosopographique nous serons obligés d'utiliser les autres listes semblables de la même époque et en particulier (2) :

juillet 1054 (après le 24) : Compte rendu synodal au sujet du billet d'excommunication jeté sur l'autel de Sainte-Sophie par les légats romains contre le patriarche Michel Cérulaire (3).

(1) L. 70 : τοῦ μακαριστοῦ πρὸς ἡμῶν πατριάρχου κυροῦ Μιχαήλ; l. 74-75 : τοῦ μετ' αὐτόν τε καὶ πρὸς ἡμῶν μακαριωτάτου πατριάρχου κυροῦ Κωνσταντίνου.

(2) Les listes de présence où les prélats sont désignés uniquement par leurs sièges ne sauraient, évidemment, être utilisées.

(3) GRUMEL, *Regestes*, 869 = P.G., CXX, 736-737.

TABLEAU COMPARATIF DES LISTES CONCILIAIRES DE 1054 A 1092
(L'ordre des sièges est celui du synode de 1072)

| | juillet 1054 (après le 24) | 6 novembre 1071 | 14 mars 1072 | décembre 1079 | mars 1082 (1) | 1092 (2 ^e semestre) |
|--------------------|-------------------------------|-----------------|--------------|---------------|---------------------|-----------------------------------|
| I. MÉTROPOLES | | | | | | |
| 1. Néocésarie * | | Nicéphore | Michel | Grégoire | Grégoire (c) | Grégoire |
| 2. Ephèse * | | Théophile | Nicéphore | Théophile | Théophile (a, b, c) | |
| 3. Héraclée * | | | Nicéas | Nicéas | Nicéas (c) | |
| 4. Ancyre * | | | Romain | Syméon | | |
| 5. Cyzique * | Théophane | Basile | Basile | Théophane | Michel (b, c) | Constantin |
| 6. Nicomédie * | | Théophane | Théophane | Théophane | Théophane (a, c) | |
| 7. Nicée | | Michel | Michel | Michel | | |
| 8. Sébaste | | | Constantin | Constantin | | |
| 9. Thessalonique * | | Démétrius | Syméon | Démétrius | | Théodule |
| 10. Claudiopolis * | | | Joseph | Joseph | | Jean |
| 11. Pessinonte | Nicolas | Michel | Michel | Michel | | |
| 12. Myres * | Léon | | Étienne | Georges | | |
| 13. Carie * | | Michel | Michel | Michel | | |
| 14. Laodicée | | | Léon | Jean | | |
| 15. Synades * | | | Panthérios | | Joseph (a, c) | Michel |
| 16. Antioche | | | Christophore | | Michel (c) | Nicéas |
| 17. Sylaton | | | Jean | | Georges (c) | |
| 18. Mokessos * | | | Léon | | Jean (b, c) | |
| 19. Andrinople * | | | | | Nicéphore (b) | |
| 20. Hiérapolis | | | | | | |
| 21. Smyrne | Éusèbe | | | | | |
| 22. Amorium * | Jean | | | | | |
| 23. Cotyiaon | | Jean | | Thomas | | |
| 24. Celtzéné | | Léon | Théoctiste | Constantin | Constantin (c) | |
| | | Basile | Basile | | Anthime (b, c) | |

25. Thèbes *
26. Dristra
27. Nazianze *

II. ARCHEVÊCHÉS

28. Bizya
29. Léontopolis
30. Parion
31. Méthymne *
32. Apros
33. Rhousion
34. Méséné
35. Brysis
36. Leucade
37. Mistheia
38. Pidachthoé
39. Germé
40. Zicchie
41. Héracléous

| | | | | |
|-------------------------------|---|--------|--------------------------|------|
| Léonce | Jean Léonce Grégoire | Pierre | (Christophore <i>c</i>) | Léon |
| Michel | Léon Michel Jean Georges Michel Théophylacte Georges Jean Constantin Théodose Nicétas Eustathe Grégoire Basile | Michel | | |
| Nicétas Eustathe Basile | | | | |

(1) Les lettres *a*, *b*, *c*, indiquent respectivement les sessions : avant le 20 mars, le 20 mars, le 21 mars.

9 novembre 1071 : Décret synodal sur la nomination aux évêchés (1).
 décembre 1079 : Souscription du synode à un chrysobulle impé-
 rial (2).

mars 1082 : Les documents de cette époque sont nécessairement liés au procès de Jean Italos. Ils comportent trois listes d'évêques :

a) Les métropolitains qui ont pris part à une séance sous la présidence de l'empereur pour examiner les doctrines de Jean Italos (avant le 20 mars) (3);

b) Délibération synodale pour l'affaire de Jean Italos (20 mars) (4).

c) Délibération synodale pour la même affaire (21 mars) (5).

Les différences des listes de présence de ces documents étant minimes, nous les citerons avec la mention « mars 1082 », en indiquant à côté de chaque nom, par les lettres *a*, *b*, *c*, les sessions où les prélats sont mentionnés.

Deuxième semestre 1092 : Jugement synodal sur le culte des images (6).

Nous allons procéder de la façon suivante. Nous donnerons d'abord une table comparative où, pour chaque siège classé selon l'ordre de notre liste, figureront les titulaires mentionnés dans notre document et dans les documents énumérés ci-dessus. Les noms des sièges marqués d'un astérisque se retrouveront dans les pages qui suivent la table avec des indications complémentaires.

(1) GRUMEL, *Regestes*, 900 = S. ΚΟΥΓΕΑΣ, Γράμμα τοῦ αὐτοκράτορος τοῦ Βυζαντίου Ῥωμανοῦ τοῦ Διογένοους, dans *Εἰς μνήμην Σπ. Λάμπρου*, Athènes, 1935, p. 574-575.

(2) J. GOUILLARD, « Un chrysobulle de Nicéphore III à souscription synodale », *Byzantion*, 29, sous presse. Nous tenons à remercier M. Gouillard qui, en nous communiquant son manuscrit, nous a permis d'utiliser sa liste avant qu'elle fût imprimée.

(3) La composition du tribunal est donnée dans la *semeiosis* impériale lue devant le synode du 21 mars : DÖLGER, *Regesten* 1078 = Th. USPENSKIJ, *Dëloproizvodstvo po obvineniju Ioanna Itala v eresi*, dans *Izvestija* de l'Institut russe de Constantinople, II (1898), p. 41-42.

(4) GRUMEL, *Regestes*, 925 = Th. USPENSKIJ, *op. cit.*, p. 30.

(5) GRUMEL, *Regestes*, 926 = Th. USPENSKIJ, *op. cit.*, p. 35.

(6) GRUMEL, *Regestes*, 967 = *P. G.*, 127, 973. La démonstration pour la date de ce document est faite par V. Grumel dans « Miscellanea G. Mercati III » (*Studi e Testi* 123, 1946, p. 121).

1. *Néocésarée*. Cf. *infra*, p. 70-71.

2. *Éphèse*. Michel Psellos adresse une lettre à un métropolite d'Éphèse (1) et l'on a toutes raisons de croire que celui-ci est Nicéphore, parce que le même Psellos a écrit une oraison funèbre à sa mort (2). Du titre de cette oraison nous apprenons que Nicéphore avait obtenu la dignité de protosyncelle; son successeur, probablement immédiat, fut l'empereur détrôné Michel VII Parapinace, élu au siège d'Éphèse en 1078 (3).

3. *Héraclée*. La première mention de Théophile est dans un document du monastère d'Iviron, daté de janvier 1071 (4). Il prit part à l'ambassade des métropolitains auprès de Romain Diogène et donna, lui aussi, au nom de Michel VII la promesse (non tenue) d'impunité (5). On pourrait supposer qu'il a occupé le siège jusqu'en 1084, parce que, à cette date, le métropolite d'Héraclée (non nommé) continue la lutte commencée sous Nicéphore Botaniatès pour ramener à son obédience le siège de Madytos (6). Son successeur fut probablement Nicétas ὁ (τοῦ) Σερρέων, ainsi appelé en raison de sa parenté avec le métropolite de Serrès Étienne, l'auteur de chaînes exégétiques et de traités de droit canon (7).

4. *Ancyre*. Nicétas occupa le siège au moins jusqu'à une date postérieure au mois d'août 1084; il fut alors l'instigateur de la promulgation de plusieurs actes de l'empereur et du patriarche dans son effort pour ramener à son obédience l'évêché de Basileion, érigé en métropole par Constantin Doukas (8).

5. *Cyzique*. Romain de Cyzique est aussi connu par la correspondance de Michel Psellos, dont deux lettres sont adressées au métropolite de Cyzique (sans indication de nom) (9) et une troisième τῷ μητροπολίτῃ Κυζικίου τῷ συγκέλλῳ κὺρ Ῥωμηνῶ (10). Dans une quatrième, adressée à un fonctionnaire du fisc, Psellos demande l'aide de ce fonctionnaire

(1) C. SATHAS, *Μεσαιωνικὰ βιβλιοθήκη*, V, p. 458-459.

(2) PSELLOS, *Minora* I, p. 206-210. Dans ce texte on trouve des détails intéressants concernant la culture de Nicéphore.

(3) GRUMEL, *Regestes*, 909.

(4) Édité en partie par S. Eustratiadès, dans *Ἑλληνικά* II (1929), p. 472.

(5) SCYLITZÈS, 704; ATTALIATÈS, 178.

(6) GRUMEL, *Regestes*, 938 = RHALLI, V, 72 3-9.

(7) Cf. J. DARROUZÈS, *infra*, p. 179 s. A son sujet, voir H. G. BECK, *Kirche und Theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, Munich, 1959, p. 651-653.

(8) Cf. GRUMEL, *Regestes*, 938.

(9) C. SATHAS, *op. cit.*, p. 265-266. — PSELLOS, *Minora* II, p. 13-14 (l'adresse de cette deuxième lettre est une conjecture, très vraisemblable, de l'éditeur).

(10) C. SATHAS, *op. cit.*, p. 456-457.

pour le métropolite de Cyzique (1). Le sceau de Romain est publié et porte l'inscription : Θ(εοτό)κε β(οή) θ(ει) [τ]ῷ σῷ δού[λ(ω)] 'Ρ]ωμανῷ [μ(ητ)ρ]οπολίτῃ [Κυ]ζίκου (καί) συγκέλλω (2). Son successeur, Syméon, occupa le siège au moins jusqu'au 21 juin 1092 (3).

6. *Nicomédie*. Une lettre de Psellos est adressée à Basile de Nicomédie pour l'informer de la permission obtenue par le patriarche (Jean Xiphilin) de célébrer à Constantinople (4). D'autre part, Basile est mentionné comme étant mort depuis assez longtemps, dans un acte impérial daté du 16 juillet 1082 (5).

9. *Thessalonique*. Les listes conciliaires de 1071 à 1079 donnent au métropolite de Thessalonique le nom de Michel, mais on doit se demander s'il s'agit du même personnage. En effet, le synodicon de Thessalonique atteste deux Michel pour cette époque (6). Le n° 30 du synodicon est Théophane, mentionné en 1037/8 (7). Le n° 31, c'est Romain

(1) *Ibid.*, p. 312-313. Cette lettre doit dater de l'année 1064/5, parce qu'il y est fait mention du tremblement de terre qui frappa la région de Cyzique le 23 septembre 1063 comme ayant eu lieu περίου.

(2) N. LIKHAČEV, *Istoričeskoje značenie italo-grečeskoj ikonopisi izobraženija bogomateri*, Saint-Petersbourg, 1911, p. 163-164.

(3) GRUMEL, *Regestes*, 966 = RHALLI I, p. 292. Ces données sont à rectifier dans l'article de DHGE, XIII, col. 1195, où l'on rencontre, en 1082, un métropolite Euthyme. Le contrôle de la référence montre que ce nom intrus est dû à une confusion avec le patriarche de Jérusalem Euthyme I. Cf. Th. USPENSKIJ, *op. cit.*, p. 62.

(4) PSELLOS, *Minora* II, p. 132-133. Cf. GRUMEL, *Regestes*, 902.

(5) DÖLGER, *Regesten* 1084 = *Jus Graecoromanum*, éd. Zépos, I, p. 298-302.

(6) V. LAURENT, « La liste épiscopale du synodicon de Thessalonique », dans *Éch. d'Or.*, 32 (1933), p. 300-301.

(7) CÉDRÉNU, I, p. 518-519. L. Petit, dans sa longue étude sur les évêques de Thessalonique (*Éch. d'Or.*, 5 (1901-1902), p. 26-27, et 18 (1916), p. 243), considère que c'est à cette date que Théophane fut déposé et signale, d'après Cédrenus, comme son successeur un certain Prométhée, qui n'est pas mentionné dans le synodicon. Or, ce nom est à rayer de la liste épiscopale de Thessalonique. Le récit de Cédrenus (*loc. cit.*) rapporte les faits suivants : Théophane retardait les salaires de ses clercs et ceux-ci sont allés porter plainte à l'empereur (Michel IV) qui se trouvait à Thessalonique. L'empereur fait semblant d'avoir besoin d'argent et demande au métropolite de lui en prêter. Pour ne pas montrer ses richesses, Théophane refuse en disant que la caisse est vide. Michel IV ordonne une enquête; l'argent est trouvé. Alors τὸν μητροπολίτην ἐξωθεῖ τῆς ἐκκλησίας καὶ ἐν τινὶ κτήματι περιορίζει. ἐφίστησι δὲ Προμηθεῖς (*lege προμηθεῖς*) τῇ μητροπόλει, παρ' οὗ καὶ οὗτος σιτηρέσια λαμβάνειν τετόπωτο καὶ καθ' ἑαυτὸν διάγειν. Première remarque à faire : le texte ne dit nulle part que Théophane était déposé. Un acte synodal aurait été nécessaire, acte dont il n'est pas question dans le texte. Deuxième point : pour qu'un successeur soit donné, il faudrait encore la *synodos endemousa*, des élections et le choix du patriarche entre les trois candidats élus par l'endemousa. Or, l'empereur étant à Thessalonique ne pourrait pas procéder à ce remplacement. Troisième point : Les éditeurs ont imprimé Προμηθεῖς ; mais il est impossible que ce mot soit un nom propre. Il n'existe pas de pareil saint dans le calendrier et on s' imagine difficilement un métropolite du XI^e siècle portant un nom païen. Il faudrait plutôt comprendre προμηθεύς = προνοητής avec le sens fiscal du mot (cf. N. BANESCU, « Miscellanea G. Mercati III » (*Studi e Testi* 123), p. 395-398), personnage tout à fait qualifié pour gérer les affaires de l'Église et donner au métropolite indigne ses frais d'entretien (σιτηρέσια). Conclusion : Théophane, qui n'a pas été déposé en 1037/8, eut comme successeur Romain, indiqué dans le synodicon.

(inconnu), le n° 32 Michel, le n° 33 Michel et le n° 34 Théodule qui signe en 1092 (1). On ne saurait donc pas auquel des deux Michel attribuer les signatures. D'ailleurs, un métropolite de Thessalonique, correspondant de Psellos, avait antérieurement été *μαίστωρ τῶν ἑκτόρων* (2). L. Petit voulait que ce soit Michel, le signataire de 1071, parce qu'il portait le titre de syncelle (3). L'argument semble trop faible pour être retenu et il est préférable d'attendre d'autres renseignements qui pourront peut-être éclaircir le problème.

10. *Claudiopolis*. Le métropolite Jean est aussi attesté le 14 juin 1092 (4).

12. *Myres*. Un métropolite de Myres est mentionné dans une lettre de Psellos (à Jean d'Euchaïtes) (5) et semble être un ami commun de l'auteur et du destinataire, mais toute identification serait fort hasardeuse.

13. *Carie*. Le métropolite Joseph est encore mentionné le 14 juin 1092 (6).

15. *Synades*. Le *Vaticanus graecus* 1259, f. 160^r-164^v (7) attribuée à un certain Michel de Synades le récit des miracles de saint Michel dont la plupart des manuscrits donnent la paternité à Pantoléon chartophylax (*Bibliotheca Hagiographica Graeca*³, 1285-1288 b). On ne saurait dire s'il s'agit de notre Michel.

18. *Mokessos*. Léon est selon toute probabilité le métropolite de Mokessos qui, en portant plainte au sujet d'une lettre de Romain Diogène, a provoqué la réunion du synode le 9 novembre 1071. Son nom ne figure pas dans la liste de présence et c'est par le nom de son siège qu'il est désigné dans le texte. Mais, vu le petit intervalle de temps qui existe entre les deux documents (quatre mois à peu près), on peut vraisemblablement supposer qu'il s'agit du même personnage. Dans ce cas, il aurait occupé le siège avant juillet 1069, date de la lettre qu'il a reçue de l'empereur (8).

(1) Théodule est le destinataire d'une lettre de Théophylacte de Bulgarie (*P. G.*, CXXVI, 376); son sceau est d'ailleurs connu (B. PANČENKO, *Katalog molitvovulov*, dans *Izvestija* de l'Institut russe de Constantinople 13 (1908), p. 146, n° 486).

(2) *Τῷ μητροπολίτῃ Θεσσαλονίκης, τῷ γεγονότι μαίστωρι τῶν ἑκτόρων*, *P. G.*, CXXII, 1161-1165 et ensuite deux lettres *τῷ αὐτῷ*, *ibid.*, 1165-1169.

(3) *Éch. d'Or.*, 18 (1916), p. 243.

(4) GRUMEL, *Regestes*, 965 = RHALLI, v, p. 59₂₀.

(5) PSELLOS, *Minora*, II, 215. L'adresse de la lettre est une conjecture de l'éditeur.

(6) GRUMEL, *Regestes*, 966 = RHALLI, v, p. 59₂₀. Par conséquent un certain Basile, signalé en 1092 (*DHGE*, XI, 1036) est à rayer de la liste épiscopale, d'autant plus qu'il ne se trouve pas à la référence indiquée. On doit probablement supposer une confusion avec Basile de Philippopoli, qui y est mentionné (GRUMEL, *Regestes*, 963, 965 = RHALLI, v, p. 58, 59).

(7) Cf. *Catal. codd. hagiogr. gr. Bibl. Vaticanae*, Bruxelles, 1899, p. 124.

(8) Pour la date de la lettre impériale, voir S. ΚΟΥΓΕΑΣ, *op. cit.*, p. 578-579.

19. *Andrinople*. La succession au siège d'Andrinople peut être établie avec certitude grâce au synodicon. Nous y rencontrons Eusèbe (n° 17, mentionné en 1054), Panthérios (n° 18, mentionné en 1072), Nicéphore (n° 19, mentionné le 20 mars 1082) (1). On doit par contre signaler qu'un certain Nicolas 'Αδριανουπόλεως ou 'Αδριανουπολίτης, attesté plusieurs fois à cette époque comme neveu et partisan de Léon de Chalcédoine, serait peut-être à rayer de la liste épiscopale d'Andrinople. Les raisons en sont les suivantes :

1. Le nom est suivi dans plusieurs sources de l'ethnique : 'Αδριανουπολίτης (2). Quant à l'appellation 'Αδριανουπόλεως (3), qui se rencontre en quelques manuscrits, elle n'est jamais accompagnée d'un titre épiscopal (évêque ou métropolite).

2. Dans sa correspondance avec Léon de Chalcédoine, les formules employées sont loin de laisser sous-entendre un métropolite. Par exemple, Léon de Chalcédoine, après sa déposition, s'adresse à Nicolas avec la formule εὐσεβέστατε ἀδελφέ (4), qui ne convient guère quand on s'adresse à un métropolite.

3. Le synodicon d'Andrinople l'ignore complètement.

4. La première mention datée de Nicolas se trouve dans le document impérial antérieur au 20 mars 1082 (5). Il fait partie du tribunal qui juge l'affaire d'Italos et il est cité parmi les fonctionnaires civils (6). Les autres mentions datent d'environ 1092 (7). Or, le 20 mars 1082, le métropolite d'Andrinople est Nicéphore et sa mention dans le synodicon, ainsi que son sceau qui nous est connu (8), ne permettent pas de supposer une faute dans la tradition de ce nom.

5. Enfin, dans la lettre que Nicolas adresse à Léon de Chalcédoine, il est question de l'acte de déposition de ce dernier. Nicolas s'exprime en ces termes : τοῦ πατριάρχου ἐνισταμένου περὶ τῆς κατὰ σοῦ σημειώσεως, ἧς (1. ἡ) αὐτοτελῆς ἐστὶ καὶ παρὰ πάντων ὑπογεγραμμένη τῶν

(1) V. LAURENT, *op. cit.*, dans *Éch. d'Or.*, 38 (1939), 1-34, surtout 8, 20-21.

(2) P. G., CXVII, 972, Th. TAFEL, *Supplementum Annae Comnenae* (1832), p. 6 : τὸν ἀνεψιὸν αὐτοῦ, ὃς 'Αδριανουπολίτης ἐπεκένλητο.

(3) Th. USPENSKIJ, *op. cit.*, p. 42. 'Εκκλησιαστικὴ 'Αλήθεια. 20 (1900), p. 413, 414.

(4) 'Εκκλ. 'Αλφθ. 20 (1900), p. 456.

(5) DÖLGER, *Regesten* 1078 = Th. USPENSKIJ, *op. cit.*, p. 42. Cf. *supra*, p. 62, note 3.

(6) *Ibid.* : τοῦ 'Αδριανουπόλεως Νικολάου καὶ τοῦ 'Αριστηνοῦ Γεωργίου. La formule fait penser à un nom de famille.

(7) C'est surtout sa correspondance avec Léon de Chalcédoine, ainsi que l'acte synodal déjà plusieurs fois mentionné, du deuxième semestre de 1092. Pour les dates de ces documents, voir V. GRUMEL, « Les documents athonites concernant l'affaire de Léon de Chalcédoine », *Miscellanea G. Mercati III* (Studi e Testi, 123, 1946), p. 116-135.

(8) G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, p. 729.

μητροπολιτῶν, καὶ αὐτοῦ καὶ τοῦ βασιλέως... (1). Or la déposition de Léon de Chalcédoine date de février-mars 1086 (2), et elle fut précédée par sa condamnation synodale en janvier 1086 (3). A cette session de janvier, le métropolite d'Andrinople était présent (seule indication du siège). Il serait curieux que Nicolas, partisan de Léon de Chalcédoine, eût signé sa condamnation en synode.

Nous avons exposé les données des sources qui semblent bien exclure la possibilité que Nicolas ait occupé le siège d'Andrinople. Mais il y a encore un sceau inédit que le R. P. V. Laurent a eu l'amabilité de nous communiquer, le sceau d'un Nicolas métropolite d'Andrinople. La pièce est datée par le P. Laurent de la seconde moitié du XI^e siècle. Comme nous sommes peu qualifié pour en contester la date (4), nous nous contentons de poser ici le problème, avec l'espoir qu'une autre source en donnera la solution.

A vrai dire, les deux formes : Ἀδριανουπολίτης et Ἀδριανουπόλεως, par lesquelles les sources désignent Nicolas, peuvent résulter d'une analyse fautive de l'abréviation finale du nom, mais l'erreur pouvant se produire dans les deux sens, cette hypothèse ne nous est pas d'une grande utilité. Les manuscrits que nous avons pu consulter ont confirmé les lectures des éditeurs pour les deux formes (voir à la fin de l'article la Note additionnelle). C'est pourquoi nous nous contentons de signaler que des deux formes en présence, celle-ci : Ἀδριανουπολίτης, nous semble préférable (5).

22. *Amorium*. Un métropolite d'Amorium est mentionné dans une lettre de Psellos adressée au juge des Anatoliques (6). Le nom du prélat n'étant pas donné, on ne saurait proposer une identification.

25. *Thèbes*. Le métropolite Jean est probablement identique à Jean Κοσσίφης, métropolite de Thèbes, auteur d'une poésie en l'honneur de la Théotocos Μπαριώτισσα (7) (ne faudrait-il pas plutôt lire Κζμαριώτισσα ?). La présence de Jean de Thèbes vient confirmer l'hypo-

(1) Έκκλ. Ἀλξθ., 20 (1900), p. 413.

(2) GRUMEL, *Regestes*, 941.

(3) *Ibid.*, 940. DÖLGER, *Regesten*, 1130 = J. SAKELLION, *Documents inédits tirés de la bibliothèque de Patmos*, Bull. Corr. Hell., 2 (1878), p. 124-128.

(4) Nous devons cependant signaler l'existence d'un métropolite d'Andrinople du nom de Nicolas à la fin du X^e siècle (cf. V. LAURENT, dans *Éch. d'Or.*, 38 (1939), p. 14).

(5) Cf. H. MORITZ, *Die Zunamen bei den byzantinischen Historikern und Chronisten, Programm des K. Humanistischen Gymnasiums in Landshut*, I (1896-7), p. 51; II (1897-8), p. 34-39.

(6) PSELLOS, *Minora* II, p. 111-112.

(7) M. GÉDÉON, dans Έκκλ. Ἀλξθ., 36 (1916), p. 35-36.

thèse de l'éditeur qui considérait l'auteur comme antérieur à Théophylacte de Bulgarie (1).

27. *Nazianze*. Grégoire semble bien être le premier métropolite du siège, érigé en métropole par Romain IV Diogène (1^{er} janv. 1068-19 août 1071) (2).

28. *Méthymne*. La mention du représentant de Méthymne parmi les archevêques permet de préciser la date de l'érection de cette ville en métropole. L'autre limite est donnée par une inscription de Méthymne, datée de 1084/5, qui mentionne un métropolite Nicéphore et proèdre des protosyncelles (3). Les deux limites 1072-1085 sont sûres et nous pouvons, avec le R. P. V. Grumel (4) serrer un peu plus les dates en considérant que Méthymne précède Lacédémone dans la préséance des métropoles et que par conséquent elle l'a aussi précédée chronologiquement. Lacédémone ayant été érigée en 1082/3 (5), c'est entre 1072 et 1082 que doit dater l'érection de Méthymne en métropole.

La titulature et la préséance des métropolités.

Une chose qui caractérise notre liste, c'est le grand nombre de métropolités syncelles. Sur un total de vingt-sept nous comptons un proèdre des protosyncelles, deux protosyncelles et huit syncelles. C'est à peu près la même proportion que nous trouvons dans la liste la plus proche dans le temps, celle du 9 novembre 1071, où, sur dix-neuf métropolités, il y a un protosyncelle et sept syncelles. En 1082, les choses présentent un aspect différent : sur vingt-cinq métropolités nous rencontrons six protoproèdres, sept protosyncelles et aucun syncelle.

Avec les nouvelles données de notre liste nous pourrions suivre le *cursus honorum* des prélats qui se rencontrent plus d'une fois. Il en résulterait le tableau suivant :

(1) Le R. P. V. Laurent me signale que le sceau métrique d'un Jean de Thèbes, qu'on serait tenté d'attribuer au signataire de notre document, date du XII^e siècle et qu'il est à attribuer au métropolite Jean Caloctènes (cf. V. Laurent, *Les Bulles métriques*, n° 169 = *Ελληνικά* 4 (1931), p. 340). Il en fait la démonstration dans son Catalogue des Sceaux des Musées Vaticans (sous presse), au n° 165.

(2) DÖLGER, *Regesten*, 974. GRUMEL, *Regestes* 899 = Scylitzès, 705.

(3) H. GRÉGOIRE, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes de l'Asie Mineure* (1922), p. 56, n° 163. —

(4) *REB*, III (1945), p. 104, n. 32.

(5) GRUMEL, *Regestes*, 928.

| | juill. 1054 | 9 nov. 1071 | 14 mars 1072 | mars 1082 |
|-------------------------|-------------|---------------|---------------|----------------------------|
| 1. Théophane de Sébaste | | protosyncelle | protosyncelle | protosyncelle (c) |
| 2. Nicéphore d'Éphèse | | syncelle | syncelle (1) | |
| 3. Michel de Sylée | syncelle | syncelle | syncelle | |
| 4. Théophile d'Héraclée | | syncelle | syncelle | protoproèdre (b, c) (2) |
| 5. Michel de Laodicée | | syncelle | syncelle | protoproèdre (c) |
| 6. Nicétas d'Ancyre | | | syncelle | protosyncelle (c) |
| 7. Michel de Synades | | | sans titre | protosyncelle (c) |

De ce tableau ressort clairement la raison de la disparition du titre de syncelle pour les métropolitites : c'est son avilissement (3). Tandis que Michel de Sylée (n° 3) resta au moins pendant dix-huit ans simple syncelle, des prélats que l'on retrouve en 1082, seul, Théophane de Sébaste (n° 1) n'est pas promu. Les autres (nos 2, 4, 5, 6, 7) portent maintenant des titres beaucoup plus élevés, tandis que le titre de simple syncelle ne se rencontre plus parmi les métropolitites (4).

Autre détail à signaler. Dans notre document nous avons la plus ancienne mention connue de proèdre des protosyncelles (Michel de Néocésarée); le titre est d'ailleurs très rare; on n'en connaît que deux autres exemples : Michel de Paronaxie, mentionné en 1086/7 (5) et Nicéphore (de Méthymne) en 1084/5 (6). D'autre part, le fait que dans le prostagma de mai 1065, par lequel Constantin X Doukas interdit aux syncelles et protosyncelles de se mettre avant les autres métropolitites dans les synodes ecclésiastiques (7), le titre de proèdre des protosyncelles n'est pas mentionné, donne lieu à penser que sa création est postérieure au prostagma. On pourrait même préciser un peu plus. En 1071, le métropolitite de Sidé Jean porte le titre de proto-proèdre des protosyncelles (8). Il serait donc normal de supposer que le

(1) Nicéphore d'Éphèse a reçu avant 1078 le titre de protosyncelle, cf. p. 63.

(2) Le texte du 20 mars cite Théophile avec le titre de simple proèdre, mais la lecture peut être rectifiée d'après sa mention au 21 mars.

(3) C'est l'explication proposée avec raison par V. Grumel, « Titulature des métropolitites byzantins. Métropolitites syncelles », *Revue des Et. Byz.*, 3 (1945), p. 106-107, qui attribue cet avilissement à la distribution de titres en masse par Nicéphore Botaniatè.

(4) Il faut malgré tout signaler que dès 1062 le titre de syncelle est accordé à de simples évêques, comme cela ressort d'un document d'Ivireon : τοῦ θεοφιλεστάτου ἐπισκόπου Ἐζιδᾶς καὶ συγκέλλου (F. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, Munich, 1948, n° 57, l. 4). Voir aussi un sceau du XI^e siècle ayant appartenu à un certain Léon, évêque de Hagia (en Lycie) et syncelle : V. LAURENT, *La Collection Orghidan*, Paris, 1952, p. 189-190, n° 371.

(5) DÖLGER, *Regesten*, 1132 = *Jus graecoromanum*, ed. Zepos, I, p. 646.

(6) H. GRÉGOIRE, *op. et loc. cit.*

(7) DÖLGER, *Regesten*, 961 = RHALLI, V, p. 275-276.

(8) ATTALIATÈS, 180 : τὴν πρώτην προεδρίαν τῶν πρωτοσυγκέλλων ἐπέχοντα. SCYLITZÈS, II, 705 : πρωτοπρόεδρον τῶν πρωτοσυγκέλλων τυγχάνοντα. Les faits se rapportent au début du

titre de proèdre des protosyncelles est de création antérieure et que celui de protoproèdre fut destiné à le surpasser.

La place que le proèdre des protosyncelles Michel de Néocésarée occupe dans l'ordre des métropolitites est encore un problème. Comme il s'agit d'une réunion de caractère purement ecclésiastique, les métropolitites devaient, conformément au prostagma de 1065 (1), suivre l'ordre de leurs sièges sans tenir compte de leur titre honorifique de syncelles. C'est l'ordre que tous ont suivi, sauf Michel de Néocésarée qui signe le premier, tandis que sa place serait normalement entre les évêques de Claudiopolis et de Pessinonte (il occuperait alors le dixième rang). Pour expliquer cette exception, il faudrait examiner quel est ce proèdre des protosyncelles.

Notre principale source à son sujet, est Michel Attaliatès. Nous apprenons de lui que le métropolitite de Néocésarée fut le sacellaire impérial de Michel VII; en suivant ses conseils, le jeune empereur enleva aux particuliers l'exploitation des *échelles* (2), mesure qui frappa un grand nombre de maisons pieuses, qui en étaient, paraît-il, les principaux exploitants. La réaction de l'Église fut automatique. Accusé d'exercer un emploi séculier (3), tenu à l'écart par ses confrères, il dut finalement démissionner du poste de sacellaire (4). A l'avènement de Nicéphore Botaniatè, il meurt exilé quelque part dans le Haut Bosphore (5). En décembre 1079, le titulaire de Néocésarée s'appelle Grégoire.

règne de Michel VII Parapinace. Le sceau du prélat est d'ailleurs conservé et porte l'inscription : "Ορα σφραγι[δα] πρωτοπροέδρου Σιδης (K. KONSTANTOPOULOS, Βυζαντινά μολυβδόβουλλα ἐν τῷ ἐθνικῷ νομισματικῷ μουσεῖῳ, Athènes, 1917, p. 293, n° 143 a). La mention du titre de protoproèdre portée sur le plomb permet d'attribuer sûrement la pièce à Jean de Sidé. Après avoir été premier ministre de Michel VII (au début de son règne) et de Nicéphore Botaniatè (ATTALIATÈS, 180, 182; ZONARAS, 707, 708, 725; GLYKAS, 613; RHALLI, II, 221; VI, 344) ce métropolitite signe en décembre 1079 avec le titre d'ὑπέρτιμος. Il fut probablement mort ou déposé avant mars 1082, car le métropolitite de Sidé présent à ce synode s'appelle aussi Jean, mais il porte seulement le titre de protosyncelle. Cf. V. GRUMEL, *Revue des Ét. Byz.*, 3 (1945), p. 111; n. 5, et J. GOUILLARD, *loc. cit.*, qui tend plutôt à identifier les deux Jean de Sidé.

(1) Cf. *supra*, p. 69, note 7.

(2) ATTALIATÈS, p. 278-279 : τῆς τοῦ βασιλικοῦ σακελλαρίου προβολῆς διοικῶν. L'écho de ces événements se fait sentir chez les commentateurs des canons. A propos du 4^e de Chalcedoine, Balsamon signale que sous Michel VII ὁ μητροπολίτης ἐκείνος ὁ Νεοκαισαρείας ἀνεγράψατο τὰ τῆς πόλεως θαλάσσια δίκαια (RHALLI, II, p. 229-10). Le renseignement est répété par Mathieu Blastarès (*ibid.*, VI, p. 344). L'identification de Michel de Néocésarée avec le sacellaire de Michel VII est déjà proposée par J. GOUILLARD, *loc. cit.*, qui a utilisé notre liste pour son commentaire prosopographique. Cf. DÖLGER, *Regesten*, 1010.

(3) Au sujet de cette pratique et des contrevenants voir A. CHRISTOPHILOPOULOS, Θέματα βυζαντινοῦ ἐκκλησιαστικοῦ δικαίου ἐνδιφέροντα τὴν σύγχρονον πρακτικὴν, Athènes, 1957, p. 73-101.

(4) Attaliatès, p. 279 : φυγαδίας ἐκ τῆς κοσμικῆς κακοποιίας καὶ τοῦ θρόνου τῶν λαϊκῶν ἐγεγόνει.

(5) *Ibid.* περὶ τὸ τοῦ Πόντου στόμα.

Un autre cas comparable à tous points de vue se présente sept ans plus tard. Jean de Sidé, qualifié d'hypertime, occupe la première place parmi les signataires du chrysobulle de décembre 1079, tandis que, d'après l'ordre de son siège, il devrait avoir la sixième. Or, Jean de Sidé était le premier ministre de Nicéphore Botaniatè (1).

M. Gouillard, qui s'est intéressé à ce problème, conclut au sujet de la place de la signature de Jean de Sidé : « Il n'est pas exclu que Jean de Sidé ait usé en la circonstance, comme Michel de Néocésarée, du droit du plus fort, encore que sa préséance puisse se passer... de cette hypothèse (2). » Il semble que le droit du plus fort ait joué dans les deux cas. Le prostagma de mai 1065 ne faisant pas mention de proèdre des protosyncelles, ni d'hypertime, Michel de Néocésarée et Jean de Sidé (qui avait, en 1072, un précédent), n'ont pas contrevenu à la loi (elle ne connaissait pas les titres qu'ils portèrent), mais seulement au principe de l'analogie juridique : leurs hautes fonctions civiles et leur crédit auprès de l'empereur étaient des raisons suffisantes pour imposer leur préséance. Mais le fait qu'ils n'étaient pas dans leur bon droit peut être constaté par cet autre qu'en mars 1082 les proto-proèdres des protosyncelles (également non mentionnés dans le prostagma de mai 1065) sont placés suivant l'ordre de leurs sièges, sans tenir compte de leur titre honorifique.

II. LE PROBLÈME CANONIQUE

La procédure que l'on devait suivre pour l'élection et l'ordination des évêques à Byzance est assez bien connue (3). Dans le plus bref délai, après la vacance d'un siège, les évêques suffragants de la même métropole devaient répondre à une convocation du métropolitain et se réunir tous (en cas de difficultés matérielles, la présence de trois suffisait avec l'avis écrit des absents). Ils pouvaient alors procéder à l'élection de trois candidats. Le résultat du scrutin était présenté au métro-

(1) ZONARAS, III, p. 725; cf. *supra*, p. 69, note 8.

(2) *Loc. cit.* La préséance de Jean de Sidé pourrait être expliquée par le fait que, d'après Attaliatès (p. 314), le chrysobulle fut présenté au sénat et par conséquent, s'il a été signé à cette occasion, la hiérarchie civile devait être suivie (cf. J. GOUILLARD, *op. cit.*). On pourrait toujours remarquer que parmi les métropolitains signataires du chrysobulle, trois au moins (Théophile d'Héraclée, Théophane de Sébaste et Nicétas d'Ancyre) portaient sûrement en 1079 les titres de syncelle ou de protosyncelle (cf. la table, p. 69, nos 1, 4, 6) sans que cela paraisse avoir influé sur leur préséance.

(3) H. G. BECK, *op. cit.*, p. 69-70 (bibliographie, p. 69, note 3). Il faut spécialement signaler E. HERMANN, « Appunti sul diritto metropolitico nella Chiesa bizantina », dans *Orient. Christ. Periodica*, 13 (1947), p. 522-550, surtout 541-543), ainsi que I. SOKOLOV, *Izbraniye archierejev v Vizantii IX-XV v.* (= L'élection des évêques à Byzance IX-XV^e s.), dans *Vizantijskij Vremennik*, 22 (1915-1916), p. 193-252.

polite (qui ne participait pas à l'élection); il choisissait l'un des trois candidats et procédait à son ordination avec l'assistance obligatoire de deux ou trois évêques. Toute autre intervention aux élections était rigoureusement interdite.

Cette façon de procéder fut formulée pour la première fois dans le quatrième canon du concile de Nicée (325) : « Il faut que l'évêque soit nommé par tous les autres (c'est-à-dire évêques) de la même province (ὕπὸ πάντων τῶν ἐν τῇ ἐπαρχίᾳ). Si un besoin urgent ou la longueur du trajet rend la chose difficile, il faut que trois évêques soient sans faute convoqués au même endroit, les absents votant et donnant leur accord par lettres; c'est alors que l'on procédera à la cheirotonia. La ratification du résultat appartient pour chaque diocèse au métropolitain (1). »

Le 19^e canon du concile d'Antioche (359) reprend le même sujet sans y apporter de modifications importantes (2). Il y est seulement précisé que : *a*) c'est le métropolitain qui convoque le synode; *b*) toute élection qui ne suit pas les règles est nulle (cf. le 6^e canon de Nicée) (3) et *c*) en cas de désaccord, l'opinion de la majorité emportera l'élection (cf. 6^e canon de Nicée).

Les conciles postérieurs n'ont en rien modifié cette procédure. Le 3^e canon du second concile de Nicée (787) se contente de répéter mot pour mot les prescriptions du premier concile qui eut lieu dans cette ville (4). D'autre part les manuels de droit canon ne font que renvoyer aux ordonnances des conciles sans même les commenter (5).

En ce qui concerne l'endroit et les participants de l'élection, les conciles sont unanimes : ὑπὸ πάντων τῶν ἐν τῇ ἐπαρχίᾳ (I^{er} Nicée, can. 4) (6); κρίσει τῶν μητροπολιτῶν καὶ τῶν πέριξ ἐπισκόπων (Laodicée, can. 12) (7); τοὺς ἐν τῇ ἐπαρχίᾳ συλλειτουργοὺς (Antioche, can. 19) (8); ὑπὸ πάντων τῶν ἐν τῇ ἐπαρχίᾳ (II^e Nicée, can. 3) (9). Le 6^e canon de Sardique précise que même s'il ne reste qu'un seul évêque dans la province, il doit être convoqué par son métropolitain pour qu'ensemble ils procèdent aux élections d'autres évêques (10). Seules, les prescriptions du concile de Carthage pourraient prêter à

(1) RHALLI, II, p. 122.

(2) *Ibid.*, III, p. 160-161.

(3) *Ibid.*, II, p. 128.

(4) *Ibid.*, II, p. 564.

(5) Cf. p. ex. le Nomocanon de Photius, tit. I, ch. 6-10 (RHALLI, I, p. 45-51).

(6) RHALLI, II, p. 122, l. 15-16.

(7) *Ibid.*, III, p. 182, l. 4-5.

(8) *Ibid.*, III, p. 160, l. 23.

(9) *Ibid.*, II, p. 564 l. 15-16.

(10) *Ibid.*, III, p. 243.

confusion. Le 13^e canon de ce concile précise : « Les prescriptions anciennes doivent être respectées... et par conséquent plusieurs évêques réunis en ordonneront un autre. Εἰ δὲ ἀνάγκη γένηται, τρεῖς ἐπίσκοποι ἐν οἰωδίῳ τε ἂν τόπῳ ὦσι, τῷ τοῦ πρωτεύοντος παραγγέλματι χειροτονήσουσι τὸν ἐπίσκοπον (1) La question est reprise au 49^e (58^e) canon, où il est dit : ὁ ἀρχαῖος τύπος φυλαχθήσεται ἵνα μὴ ἤττονες τριῶν τῶν ὀρισθέντων εἰς χειροτονίαν ἐπισκόπων ἀρκέσωσι (2).

Des commentateurs, comme Zonaras et Aristénos, sont d'accord sur l'interprétation : l'élection et l'ordination doivent avoir lieu dans la province avec la participation des évêques suffragants de la même métropole. Balsamon n'est pas aussi catégorique; il est d'ailleurs le seul à attester que le contraire se pratiquait. En commentant le 13^e canon de Carthage il écrit (3) :

« Quand, une fois, un métropolitite fut accusé d'avoir élu un évêque non pas avec ses suffragants, mais avec d'autres métropolitites qui se trouvaient à Constantinople, certains ont utilisé ce canon à sa défense; ils ont soutenu que malgré le 4^e canon du premier concile de Nicée, qui oblige à faire les élections avec au moins trois évêques suffragants du même siège, ce canon (de Carthage) qui lui est postérieur, donne au métropolitite le droit de convoquer trois évêques, ceux qu'il voudra, et de procéder à l'élection en n'importe quel endroit; ils ont ainsi voulu laver le métropolitite de toute accusation. La réponse (du tribunal) fut que, puisque le présent canon ne fait pas une loi nouvelle, mais qu'au contraire il ordonne de suivre les prescriptions des Pères (de Nicée) et de leurs successeurs, il doit être sans faute interprété (en ce qui concerne les évêques convoqués) dans l'esprit du canon de Nicée. Par conséquent, les élections doivent forcément être faites par des évêques de la même province. Quant à la phrase « en n'importe quel endroit », elle ne qualifie pas les votes; l'élection doit être faite par trois évêques (au moins) de la même province, les autres votant par lettres. »

Un autre cas, concernant cette fois l'ordination, est relaté par Balsamon dans son commentaire du 49^e (58^e) canon du même concile (4).

« Remarquez que d'après le présent canon, il n'est pas obligatoire

(1) *Ibid.*, III, p. 325.

(2) *Ibid.*, III, p. 423.

(3) *Ibid.*, III, p. 326-327. Balsamon raconte la même histoire sous une forme plus abrégée dans son commentaire du 4^e canon de Nicée (*ibid.*, II, p. 123).

(4) RHALLI, III, p. 424-425.

qu'un évêque soit ordonné par trois évêques de la même province, mais par le métropolitain et deux autres, même s'ils ne sont pas ses suffragants. Par conséquent on a eu tort, à mon avis, d'accuser feu le métropolitain d'Éphèse kyr Christophore parce qu'il avait ordonné l'évêque de Caloé à Constantinople même, sans la présence de suffragants, car il y a eu des gens pour soutenir que le métropolitain doit procéder aux ordinations comme pour les élections : avec deux au moins de ses suffragants. »

En dissociant l'élection et l'ordination, Balsamon considère que la présence des évêques suffragants de la même province n'est pas nécessaire pour la consécration. Par contre il se montre intransigeant au sujet des votes, et il va même jusqu'à déclarer comme étant nulle toute élection faite sans la présence ou le consentement écrit de tous les suffragants de la métropole (1). La seule possibilité de participation aux élections d'évêques étrangers à la province, c'est le nombre insuffisant de suffragants; dans ce cas, ils y participent seulement pour compléter le minimum de trois électeurs fixé par les canons (2).

De tout ce développement il ressort que le droit canon, dans son ensemble, interdit les élections et les ordinations d'évêques sans la participation des suffragants de la même province, et par conséquent les nominations d'évêques à Constantinople sont irrégulières (3). Cela, sur le plan de la théorie. Il semble bien que, dans la pratique, les choses se passaient différemment.

L'obligation du métropolitain de nommer un nouvel évêque avec la participation de ses suffragants présentait le désavantage suivant : si le métropolitain se trouvait à Constantinople, il était obligé de se rendre à son siège, dès qu'il avait appris la mort d'un de ses évêques, pour procéder à la nomination de son successeur. Si, pour une raison quelconque, le métropolitain ne pouvait pas quitter la capitale, l'évêché restait nécessairement sans pasteur. Mais la longue vacance des sièges était contraire aux intérêts de l'Église et interdite par la législation (4). La situation étant sans issue, des deux maux le moindre fut préféré. Au lieu de laisser les sièges épiscopaux longtemps vacants, on accepta

(1) Cf. le commentaire du 6^e canon de Sardique (RHALLI, III, p. 246).

(2) Cf. le commentaire du 6^e canon de Nicée (RHALLI, II, p. 123-124) : γνήσεται ἡ ψῆφος μετὰ τε τῶν ὄντων καὶ εὐρισκομένων ἐπαρχιωτῶν καὶ μετὰ ἀλλοτριῶν ἐπισκόπων.

(3) L'avis de Balsamon sur les ordinations ne doit pas être retenu pour l'interprétation de notre document, antérieur d'un siècle au fameux juriste. C'est une nouvelle conception des choses, et tout à fait personnelle (il écrit : ὡς ἐμοὶ δοκεῖ), qui ne se retrouve pas chez ses prédécesseurs. De plus, elle ne concerne notre acte qu'en partie.

(4) Cf. HERMAN, *op. cit.*, p. 542 et note 2. Le délai était de trois mois.

(sans qu'aucun document officiel ratifiât le procédé) que les métropolitites nomment leurs évêques à Constantinople. Cette liberté, accordée sans doute à titre exceptionnel au début, ne tarda pas à devenir quelque chose de courant.

On ne saurait préciser à quelle date remonte la première nomination d'évêque à Constantinople. En tout cas, dans un texte du ix^e siècle, la *Vie* de saint Pierre d'Atroa, nous rencontrons un exemple assez significatif (1) : le frère du saint, Paul, higoumène du monastère de Saint-Zacharie, après avoir excellé dans la vertu, est appelé à l'épiscopat par le patriarche Méthode et par Ignace de Nicomédie. Par humilité, Paul refuse l'offre, mais le métropolitite de Nicomédie lui envoie un ordre écrit « pour qu'il vienne se faire ordonner à Constantinople ». En effet, c'est alors qu'il était en chemin vers la capitale que Paul tomba malade à Nicée et y mourut. Le reste du récit n'intéresse pas notre enquête. Le fragment résumé suffit à prouver la réalité de la nomination d'évêques à Constantinople.

Des cas semblables ont dû se multiplier, avec un certain abus de la part des métropolitites qui pouvaient baser leurs prétentions sur les cas déjà acceptés. C'est le seul moyen de comprendre le fait que Michel Cérulaire ait promulgué un acte spécial pour interdire une pratique déjà défendue par les canons (2). Ses « motifs irréfutables » peuvent être facilement supposés. L'exemple de la *Vie* de saint Pierre d'Atroa nous en révèle un : pour une nomination à Constantinople, seul l'avis du métropolitite est pris en considération. Toute élection devait donc être factice du moment où les électeurs n'étaient pas immédiatement intéressés par le résultat de leur élection, d'autant plus que le métropolitite pouvait choisir comme électeurs des gens qui se prononceraient pour la candidature qu'il préférerait. Par conséquent, les droits du métropolitite augmentaient de façon abusive, tandis que rien ne garantissait l'attitude des évêques confrères du nouvel élu, puisqu'on n'avait pas demandé leur opinion. Si l'on ajoute à cela les influences éventuellement exercées à Constantinople (la mention du patriarche Méthode dans la *Vie* de saint Pierre d'Atroa pourrait en dissimuler une) et l'abandon des provinces par des métropolitites qui aimaient mieux séjourner dans la capitale, on a probablement une bonne partie des raisons qui ont poussé Michel Cér-

(1) V. LAURENT, *La Vita retractata et les miracles posthumes de saint Pierre d'Atroa. Subsidia Hagiographica*, 31, Bruxelles 1958, § 103, p. 153-157.

(2) Le document ne nous est connu que par la mention aux l. 70-71 de notre texte.

laire — en dehors de l'argument canonique — à promulguer son décret d'interdiction.

Il semble bien que cette interdiction n'ait pas suffi à arrêter cette pratique. Notre document atteste (l. 73-74) que, sous le patriarcat de ce même Michel Cérulaire, il y a eu des élections d'évêques à Constantinople, même avec le consentement du patriarche. Il en fut de même sous son successeur Constantin Lichoudès. On serait donc tenté de considérer notre document comme une ratification d'un état de fait, qui, bien qu'illégal, avait été imposé par les besoins et sa longue pratique. On doit y voir un effort pour enlever toute illégalité à un procédé dont on ne pouvait se passer. En effet, la situation était assez particulière en 1072. Deux métropolitains étaient investis de hautes fonctions dans l'administration civile. Jean de Sidé était le premier ministre de l'empire; Michel de Néocésarée qui signe le premier le document avait le poste de sacellaire impérial (1). Le patriarche ne pouvait guère se faire illusion au sujet de ces deux prélats; étant donné la distance de leurs sièges, ils ne pouvaient s'y rendre pour les nominations des évêques. Du moment que le patriarche n'osait pas les accuser d'avoir accepté des fonctions civiles, il n'avait qu'à leur accorder officiellement la possibilité de nommer leurs suffragants à Constantinople. C'est ce qu'il pouvait faire de mieux dans l'intérêt des Églises de Néocésarée et de Sidé. L'accord du synode n'était pas difficile à obtenir. La mesure arrangeait fort bien les métropolitains membres de l'assemblée, et d'autre part la puissance des deux prélats-ministres suffisait à imposer silence à toute protestation.

L'acte n'était pas conforme aux prescriptions conciliaires. Nulle part il n'y est question des électeurs : c'était le seul moyen de ne pas se mettre en contradiction formelle avec les canons. Le rédacteur exprime d'ailleurs une réserve avec la phrase « sans s'écarter des ordres des saints Pères (de Nicée) » (l. 80). Mais la nécessité urgente a permis à Jean Xiphilin d'user, encore pour une fois, de l'*économie*. Il prit seulement soin de sauvegarder ses droits et la possibilité de réprimer les abus en ajoutant la clause d'après laquelle il devait être prévenu chaque fois qu'un métropolitain voudrait procéder à des élections d'évêques à Constantinople.

Que notre document n'ait été en vigueur que très peu de temps, on peut le déduire du silence des sources à son sujet. Il est resté inconnu à tous les commentateurs du droit ecclésiastique, et même un spécia-

(1) Cf. *supra*, p. 70-71.

liste de la compétence de Balsamon n'y fait pas la moindre allusion, tout en traitant ce même problème juridique. Probablement, une fois disparues les conditions spéciales qui l'ont imposé, le décret synodal de Jean Xiphilin tomba en désuétude, ou bien il fut aboli par une nouvelle décision du synode. Nous n'en savons rien. Il n'en reste pas moins que vers la fin du XIII^e siècle les élections d'évêques faites à Constantinople sont considérées comme illégales et que toute l'argumentation sur ce sujet est basée directement sur les canons des conciles, comme Balsamon en fait foi. Ce même récit de Balsamon prouve, d'autre part, que cette pratique continuait à exister, mais, cette fois, sans aucun appui juridique, exactement comme les choses se passaient avant la promulgation de notre document.

On pourrait citer un autre exemple. Le 20 août 1143, deux évêques de la métropole de Tyanes, Clément de Sasima et Léonce de Balbissa, sont accusés d'hérésie. Le synode examine d'abord la valeur du titre d'évêques qu'ils portent (1). L'enquête prouve « qu'ils ont été élus à Constantinople, par feu le métropolitain de Tyanes Jacques, avec la participation du clergé et des évêques, *comme d'habitude* (συνήθως) »; ils se sont ensuite rendus à Tyanes, où ils ont été ordonnés par Jacques seul, car il n'avait personne pour concélébrer. Après quoi, le synode déclare que leur ordination est nulle en citant les canons des conciles qui prescrivent que trois évêques sont un minimum pour l'ordination. Signalons que le verdict du synode ne fait aucun reproche au mode de leur élection, qui est au plus qualifiée de συνήθης (2).

Une dernière question se pose. Une élection faite à Constantinople en dépit des prescriptions conciliaires était-elle considérée comme nulle? Balsamon déclare qu'il en est bien ainsi et il se base sur le 6^e canon de Sardique (cf. *supra*, p. 72); tel est l'esprit du 19^e canon du concile d'Antioche (cf. *supra*, p. 72). Mais des exemples que nous avons cités il ressort que ce n'était pas une raison suffisante pour que l'ordination fût annulée. La procédure normale semble être une mise en accusation du métropolitain coupable devant le synode, avec des sanctions éventuelles, mais il n'est nulle part question de destitution

(1) GRUMEL, *Regestes* 1011 = RHALLI, v, p. 85-86.

(2) Par contre, en juillet 1167, Nicolas d'Ephèse, qui convoqua le synode de son éparchie pour communiquer à ses suffragants les résultats du concile sur l'explication de la parole du Sauveur : « Mon Père est plus grand que moi », profite de l'occasion pour ordonner deux nouveaux évêques, qui signent à leur tour l'acte qui leur est soumis (*Viz. Vrem.*, xi (1904), p. 478, l. 10, 14). Le fait perd de son importance, car Nicolas semble être un nouveau titulaire qui n'assista qu'à la séance de clôture (GRUMEL, *Regestes* 1075) et non aux séances antérieures qui durèrent, pourtant, plus de deux mois.

des évêques ordonnés de cette façon. Le cas de 1143 peut appuyer cette hypothèse, car toute accusation touchant le mode d'élection des évêques n'aurait pas de sens, puisque Jacques de Tyanes, qui devrait être accusé, était déjà mort.

N. A. OIKONOMIDÈS.

NOTE ADDITIONNELLE (cf. p. 66-67)

Le manuscrit de Lavra contenant la correspondance de Nicolas avec Léon de Chalcédoine n'a pas encore été identifié (Cf. GRUMEL, dans *Miscellanea G. Mercati*, III (= Studi e Testi, 123), p. 116); ce qui n'a pas permis de vérifier la leçon Ἀδριανουπόλεως proposée par l'éditeur. Mais, grâce à une aimable communication du R. P. J. Darrouzès, nous avons trouvé au folio 90 du codex Vindob. hist. gr. 70 (XIII^e-XIV^e s.) le titre de la suscription de cette correspondance d'abord écrite, puis barrée par le scribe qui a préféré transcrire ensuite autre chose. Or, dans ce titre resté seul, la leçon est autre, le titre portant sans conteste aucun : πρὸς Νικόλαον τὸν Ἀδριανουπόλιτην.

N. A. O.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ADMINISTRATIVE DE L'EMPIRE BYZANTIN

LES COMMANDANTS DE LA GARDE IMPÉRIALE SOUS LES PALÉOLOGUES L'ἐπὶ τοῦ στρατοῦ ET LE JUGE DE L'ARMÉE

La prise de Constantinople, en 1204, par les Croisés modifia profondément l'organisation administrative de l'Empire byzantin, dans tous les domaines. La garde impériale et, d'une manière générale, l'armée subirent de profondes transformations, en particulier dans le haut commandement.

Sous les Paléologues (1261-1453), la garde impériale comprenait essentiellement les corps de troupes suivants : les Varanges, les vigiles (παραιμονί), les Vardariotes, qui existaient, du reste, avant le ^{xiii}^e siècle, mais qui ont été alors assez profondément modifiés. A la tête de ces divers corps de troupes sont placés les officiers suivants : acolouthos (ἀκόλουθος), archonte de l'allagion, *allagator*, *protallagator*, *grand archonte*.

L'acolouthos (ἀκόλουθος).

L'acolouthos (1) est le chef des Varanges ou Varègues; il marche à leur tête et suit immédiatement l'empereur, d'où son nom (2). Les Varègues, sous les Paléologues, étaient des Anglo-saxons (3), Ἑκλινοβάραγγοι, comme les appelle un prostagma de novembre 1272 (4) et non plus, comme aux ^x^e et ^{xii}^e siècles, des mercenaires

(1) Il faut distinguer l'acolouthos, chef militaire, de l'acolouthos, dans la hiérarchie ecclésiastique, où il venait immédiatement après le sous-diacre (Du Cange. *Gloss.* s. v.; cf. Hanton, *Lexique explicatif du Recueil des inscriptions grecques d'Asie Mineure*. Byzantion IV, 1029, p. 73.

(2) Ps.-Cod. de off. 40.

(3) Vasilievskij. Journ. du Min. de l'Inst. Publ. (russe), t. CLXXVIII, 1875, p. 133. Cité par E. STEIN, *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte Mitteilungen zur osmanischer Geschichte* II, 1923-1925, p. 48.

(4) E. STEIN, *op. cit.*, p. 48.

scandinaves et russes (5). Ils étaient armés de la hache à deux tranchants, qu'ils portaient sur l'épaule droite (6). De là le nom sous lequel les Varègues sont souvent désignés : πελεκυφόροι (7).

L'acoulouthos commandait déjà, aux ix^e et x^e siècle, le corps des mercenaires étrangers, vraisemblablement alors des Francs. Il figurait dans l'état-major du drongaire de l'Arithmos ou de la Veille dont il était, en quelque manière, le lieutenant (8). L'acoulouthos est plusieurs fois mentionné dans le Livre des Cérémonies avec son chef hiérarchique, le drongaire de la Veille, qu'il assistait lors de la réception dominicale du Justinianos (9); il escortait aussi les grands dignitaires, à leur entrée au Grand Palais (10). L'acoulouthos était l'équivalent du *proximos* des Scholes et du *protomandator* des Excubiteurs (11); il est parfois appelé acoulouthos de l'Arithmos, ἀκόλουθος τοῦ Ἀριθμοῦ, parce qu'il était attaché à ce tagme (12).

A toutes les époques, les Varègues firent partie des troupes de la garde impériale. On les trouve encore mentionnés par Cantacuzène (13). Ils remplaçaient, en fait, les Excubiteurs, qu'Alexis I^{er} Comnène (1081-1118) avait pratiquement supprimés, pratiquement, bien qu'ils soient encore mentionnés par Anne Comnène (14), par Zonaras (15) et, à la fin du xiv^e siècle, dans plusieurs actes (16).

L'acoulouthos, généralement d'origine étrangère, devint vite un personnage important. Il est probable que, tout en relevant du drongaire de la Veille, il jouissait d'une certaine indépendance dans son service. Les empereurs avaient trop besoin des Varègues pour ne pas accorder à leur chef toutes les faveurs possibles. Sous les Paléologues, l'acoulouthos avait rang dans la hiérarchie des officiers de

(5) E. STEIN, *op. cit.*, p. 48.

(6) Psellos, Chron. I, 118 (ed. Renault) : ὅσοι τὸν πέλεκυν ἀπὸ τοῦ δεξίου ὤμου κραδεῖνουνσι, — Cf. An. Comn. I, 208; B. I., 158; Leib : τοὺς ἐπὶ τῶν ὤμων τὰ ἐτερόκοπα φέροντες ξίφη.

(7) An. Comn. I, 210 B. I, 160 Leib; Kinnamos, 97; Nicétas Chron. 695; Nic. Mésaritès (éd. Heisenberg) 24.

(8) Cer. II, 52, 718. Ce fait semblerait indiquer que l'Arithmos et la Veille étaient peut-être, un seul et même corps de la Garde (cf. Reiske II, 846).

(9) Cer. II, 2, 523-525.

(10) Cer. I, 97, 442.

(11) J. B. BURY, *The imperial administrative System in the ninth Century*. London 1911, p. 62.

(12) Cer. II, 52, 737.

(13) Cant. I, 389.

(14) An. Comn. I, 198, B. 199; B. I, 151 L.

(15) Zonaras XVIII, 29, I.

(16) MIKLOSICH et MÜLLER. *Acta* II, 50 (1383) et 554 (1401), où il est question de l'excubiteur Georges Monophatzos, cité par E. STEIN, *op. cit.*, p. 48, n. 2. Les deux autres actes auxquels renvoie E. Stein (*Acta* II, 476, 485) mentionnent seulement les Varanges et datent de 1390-1400.

cour. Il occupait le 51^e rang (17). Son costume est décrit par le Ps.-Codinos (18) : son turban était en or filé, son *kabbadion* en soie commune et son *skaranikon*, gainé de velours et orné en haut d'une petite houppe rouge. Le même auteur définit fort bien les attributions de l'acoulouthos. A la tête de ses troupes, il est toujours auprès de l'empereur, dans les différentes cérémonies auliques (19). Lorsque l'empereur se trouvait sur le champ de bataille, l'acoulouthos se tenait à côté de lui. L'empereur confiait à l'acoulouthos, des missions militaires importantes; parfois même, l'acoulouthos faisait fonction de général en chef (20). Parfois aussi, l'acoulouthos était chargé de missions diplomatiques délicates (21). L'acoulouthos était secondé dans sa tâche par les *primiciers des Varègues* (22).

Les textes nous ont transmis les noms de quelques acoulouthoi.

Sous le règne de Constantin IX Monomaque (1042-1054), l'acoulouthos MICHEL, titré patrice, fut pourvu de commandements militaires importants. Vers 1051-1052, Michel fit campagne contre les Petchénègues, sous le commandement suprême de Nicéphore Bryenne (23). Un peu plus tard, l'acoulouthos Michel, lors des luttes en Ibérie contre les Tures, fut envoyé pour grouper les mercenaires francs et Varègues, afin de s'opposer aux incursions ennemies (24). Une fois les opérations

(17) Ps.-Cod. de off. 11.

(18) Ps.-Cod. de off. 25.

(19) Ps.-Cod. de off. 8, 20; 81, 9; 81, 22.

(20) Cedr. II, 607.

(21) N. BANESCU, *la Question du Paristrion ou conclusion d'un long débat*. Byzantion VIIIr, 1931, p. 291-294.

(22) Ps.-Cod. de off. 61. — Les codd. Marc. gr. 608, fol. 324 r-325 r, Vatic. gr. 856, fol. 376 v et Vatop. 516, p. 680, tous trois du x^ve siècle, comportent une liste de dignités vraisemblablement de l'Empire de Trébizonde. On y lit, à propos de l'office de l'acoulouthos : ὁ ἀκούουθος ἦτοι ὁ χορευτής. Que peut signifier ce mot qui semble n'être ni d'origine turque, ni d'origine latine ou occidentale? χορευτής représente-t-il le mot *horchi*, qu'on lit dans l'*Historia del gran Tamorlan*, de CLAVIJO, où celui-ci raconte, pp. 77-84, son séjour à Trébizonde, en 1404? L'empereur envoya pour le saluer, lui et les dix ambassadeurs qui se trouvaient au même hôtel, deux de ses plus hauts dignitaires : « L'un était appelé *horchi*, qui veut dire, comme page, qui porte l'épée, devant l'empereur. » D'après ce texte, *horchi* semblerait désigner un dignitaire de la suite de l'empereur, une sorte de *page*, ce qui n'est pas incompatible, en soi, avec l'ἀκούουθος. D'un autre côté, les Géorgiens formaient, au début du xvi^e s., à la cour de Perse, le corps des *gorichi*, pages et mousquetaires (BROSSET, *Histoire de la Géorgie*, II^e partie. Histoire moderne, I^{re} livr. Saint-Petersbourg, 1856, p. 164, note 1). χορευτής est-il une transposition de *gorchi*? (Ces renseignements m'ont été aimablement communiqués par M. Jean Verpeaux, qui voudra bien trouver ici mes bien vifs remerciements.)

(23) Cedr. II, 603-604. Cf. Michel Att. 35-36, qui ne cite pas de nom. Mais le « Latin brave et expérimenté » qui commande l'armée ne peut être que l'acoulouthos Michel. Cf. G. SCHLUMBERGER, *l'Épopée byzantine à la fin du X^e siècle*, Paris, 1905, t. III, p. 587-590, et N. BANESCU, *op. cit.*, p. 292.

(24) Cedr. II, 606. Cf. G. SCHLUMBERGER, *op. cit.*, 598-599 et N. BANESCU, *op. cit.*, 292.

terminées aux frontières ibéro-turques, Michel fut envoyé de nouveau, vers 1053, contre les Petchénègues avec le syncelle Basile et subit un grave échec (25).

Après l'échec du siège de Dorostolon, Alexis I^{er} Comnène décida d'attaquer les Petchénègues. Parmi les six généraux qu'il désigna pour rester auprès de lui, figurait NAMPITES, qu'Anne Comnène qualifie de *ὁ τῶν βαράγγων ἡγεμὼν* (26), *ὁ ἀρχηγός* (27) ou *ἄρχοντα βαραγγίας* (28).

L'empereur d'Allemagne, Conrad III, demanda à Manuel I^{er} Comnène un guide pour diriger son armée à travers le territoire de l'Empire byzantin. Manuel I^{er} Comnène lui envoya STEPHANE, « qui remplissait alors les fonctions d'acolouthos » (29), et dont nous possédons peut-être le sceau (29 *bis*).

Lorsque Manuel I^{er} Comnène décida, vers 1160-1161, de se remarier une seconde fois, il envoya à Antioche l'acolouthos Basile KAMATÈROS. Il avait pour mission de voir les filles de Raymond d'Antioche, qui passaient pour être fort belles (30). L'acolouthos Basile Kamatèros est-il le même personnage que l'éparque Basile Kamatèros, qui figure en cette qualité aux synodes de mai 1166 et de janvier 1170 et qui délimitait, cette même année, le quartier de Koparion, cédé aux Gênois (31)? On ne saurait l'affirmer (32).

Isaac AARON, originaire de Corinthe, avait appris le latin, alors qu'il était prisonnier en Sicile. Il devint ainsi interprète de Manuel I^{er} Comnène et reçut le titre d'acolouthos (33). Il fut chargé de diverses missions de confiance, mais trahit les intérêts de l'Empire, en dévoilant à l'ennemi les projets de Manuel I^{er} Comnène. Convaincu égale-

(25) Cedr. II, 607-608; m. Attal. 37-43. Cf. G. SCHLUMBERGER, *op. cit.*, 590-595 et N. BANESCU, *op. cit.* 292.

(26) An. Comn. I, 204; I, 155 L.

(27) An. Comn. I, 208; I, 160 L.

(28) An. Comn. I, 344; II, 97 L. Cf. N. BANESCU, *op. cit.*, 291-292.

(29) Cinnamos 80-81. Cf. F. CHALANDON, *Jean II Comnène et Manuel Comnène*. Paris, 1912, p. 281. Cf. N. BANESCU, *op. cit.*, 293.

(29 *bis*) V. LAURENT, *les Bulles métriques dans la sigillographie byzantine*. Athènes-Bucarest, 1932-1937, p. 27, sceau n° 62.

(30) Cinnamos 210. Cf. F. CHALANDON, *Jean II Comnène et Manuel I^{er} Comnène*. Paris, 1912, p. 522-524.

(31) F. CHALANDON, *op. cit.*, p. 648, 649, 651 et 580 et F. Dölger, *Regesten*, n° 1495.

(32) Sur la famille des Kamatèroi, cf. V. LAURENT, *Un sceau inédit du protonotaire Basile Kamatèros*. Byzantion, VI, 1931, p. 261-271 et ajouter aux 8 Basile Kamatèros énumérés. Basile l'Acolouthos. Voir aussi V. LAURENT, *les Bulles métriques dans la sigillographie byzantine*, Athènes-Bucarest, 1932-1937, p. 236, sceau n° 710 et G. Stadtmüller, *Zur Geschichte der Familie Kamateros*. Byz. Zeitsch. 34, 1934, p. 352-358.

(33) Nicéas 188.

ment, en 1171, de magie, il eut ses biens confisqués et il fut aveuglé (34). Aaron n'en continua pas moins de s'occuper de magie et de trahir; aussi Isaac II Ange lui fit-il couper la langue, à son avènement en 1185 (35).

L'acoulouthos ISAAC, qui sut maintenir dans l'armée une implacable discipline (35 *bis*), assiste au concile de 1166 (35 *ter*).

Un chrysobulle d'Alexis III Ange, de 1199, mentionne Jean NOMY-COPOULOS (Johannem Nomucopulum) pansébaste-sébaste, acoulouthos (36).

Aucun texte ne mentionne, semble-t-il, d'acoulouthos, à partir du XIII^e siècle. Il est vraisemblable, cependant, que l'acoulouthos existait encore aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, ou, tout au moins, le dignitaire, qui le remplaça, avec un titre, peut-être, nouveau.

Il ne nous est parvenu que quelques *sceaux* d'acoulouthoï, qu'il est difficile de dater : LEON (37), PETRONAS (38), STEPHANE (39), qui est, peut-être, le sceau de l'acoulouthos STEPHANE, mentionné plus haut.

L'archonte de l'allagion (ἄρχων τοῦ ἀλλαγίου), l'allagator (ἀλλαγάτωρ), le protallagator (πρωταλλαγάτωρ).

Le terme ἀλλάγιον a prêté à bien des discussions. Poussine (Possinus) le dérivait de « allogiamenta sive allogia (gallicum : logement) (40). Du Cange faisait venir avec raison le mot du verbe ἀλλάσσειν, changer, mais il varia dans son interprétation du mot. Dans son Glossaire Latin, il écrit : « Allagium, cursus publicus. Protallagator, hujus magister. » Mais, dans son Glossaire Grec, il fait du protallagator le chef en second de l'escorte impériale. La première interprétation reposait sur le sens donné par erreur au mot ἀλλαγή, changement,

(34) Cinnamos 284, 288; Nicet. 190.

(35) Nicétas 192. Sur Isaac Aaron, cf. V. LAURENT, *la Prosopographie de l'Empire byzantin*. Echos d'Orient 37, 1934 p. 394.

(35 *bis*) Kinnamos 298.

(35 *ter*) F. CHALANDON, *Jean II Comnène*... (Paris, 1912), p. 648 et 650.

(36) ZACCH. V. LINGENTHAL, *Jus graeco-romanum* III, 554 et TAFEL U. THOMAS, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, Wien, 1856, I, 249 : pansevaston sevaston et familiarem Imperio nostro acolitum (*sic*). André Dandolo, dans sa Chronique (TAFEL U. THOMAS, *op. cit.*, p. 247) le qualifie de protosévaste : cum protosévasto Joanne Monucopulo.

(37) KONSTANTOPOULOS, Βυζαντινά Μολυβδόβουλλα. Athènes, 1917, p. 69, sceau 238.

(38) KONSTANTOPOULOS, *op. cit.*, p. 69, sceau 237.

(39) V. LAURENT, *les Bulles métriques dans la sigillographie byzantine*. Athènes-Bucarest, 1932-1937, p. 27, sceau 62.

(40) Pachym. II, 541. Cité par A. PERTUSI, *Il preteso tema di « Talaja » (o Tajala o Tajala) e la regione suburbana di Costantinopoli*. Byz. Zeitsch. 49, 1956, p. 94.

d'où : changement de chevaux, relais de poste, cheval de poste. Cette interprétation provenait, à son tour, d'une leçon erronée, ἀλόγιον ou ἄλογον, signifiant bête de somme, cheval (41). L'archonte de l'allagion n'a jamais été ni un officier de cantonnement, ni un maître de poste. Le mot ἀλλάγιον n'a jamais non plus désigné le fait de changer de vêtements par un faux rapprochement avec le mot ἀλλάξιμα, désignant les vêtements d'apparat, l'uniforme de cérémonie, échangé contre le vêtement de chaque jour (42), comme le propose aussi Poussine, pour qui ἀλλάγιον désignerait un corps de troupes, portant le même uniforme (43). Le mot ἀλλάγιον apparaît dans les soi-disant *Tactica* attribués à Léon VI le Sage, composés au début ou au milieu du x^e siècle et où le mot désigne une troupe de soldats plus ou moins importante (44). Constantin VII Porphyrogénète emploie ἀλλάγιον dans le même sens. On lit, en effet, dans le traité sur l'administration de l'Empire : « Les Romains (Byzantins) établirent depuis cette époque deux garnisons, stationnées de Pâques à Pâques et dont les hommes étaient changés, si bien que le jour du grand et saint samedi, les uns et les autres rencontraient ceux qui revenaient de leur garde et ceux qui allaient prendre ce service » (45). Pachymère, au xiii^e siècle, emploie le mot dans le sens de garnison, mais remarque, toutefois, qu'il sert à désigner les corps de troupes de la garde impériale (46). Ἀλλάγιον apparaît, du reste, dans ce sens, dès la seconde moitié du xi^e siècle, comme en témoigne Michel Attaleiates, dans son récit de la campagne de Romain IV Diogène, en 1071, contre les Turcs (47). Aux xiii^e et xiv^e siècles, ἀλλάγιον est couramment employé dans ce sens (48) et Acropolite identifie ἀλλάγιον avec la πύξις βασιλική (49).

(41) Cf. Gretser et Goar, dans Ps.-Cod., p. 200.

(42) Cf. A. VOGT, *Constantin VII Porphyrogénète. Le livre des Cérémonies*, Tome I, Commentaire, Paris, 1935, p. 24 et Reiske II, p. 26, 235, 259.

(43) PACHYMÈRE, t. II, p. 658.

(44) A. DAIN, *Sylloge Tacticorum quae olim « Inedita Leonis Tactica dicebatur »*. Paris, 1938, p. 56, 35, 4 et 5. Cf. p. 99, ch. 50, 6 et 8, et p. 104, ch. 54, 2.

(45) De admin. imp. 126 B, 122 Moravscik-Jenkins.

(46) PACHYM. I, 310 : τὸ δὲ στρατιωτικὸν ἐν ἀλλαγίαις, ὡς αὐτοὶ φαίεν ἂν οἱ ἐπὶ τῶν ταγματῶν κοινολογούμενοι, πλείστοις συνίσταντο, et surtout I, 407 : στρατιώτας βασιλικῶν ἀλλαγίων. Le sens de « relève » de garde est clairement indiqué dans les *Tactica* de Léon VI (14, 34, PG 107, 860) où il est recommandé au commandant du détachement de répartir ses hommes en deux groupes, « afin que les uns dorment, tandis que les autres veillent et que, alternant, ils assurent ainsi la garde » : ἵνα οἱ μὲν ὑπνώσιν, οἱ δὲ ἐγρηγορῶσιν καὶ οὕτως ἐναλλάσσοντας ἀλλήλους βυγλεύουσιν. Cité par A. PERTUSI, *op. cit.*, p. 94.

(47) M. ATTAL. 149 : τὴν αὐτοῦ (τοῦ βασιλέως) μοῖραν, τὸ λεγόμενον συνήθως ἀλλάγιον. Cf. A. PERTUSI, *op. cit.*, p. 93.

(48) F. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, München (1948), I, n° 504 et la note); 66-67, 452.

(49) G. ACROPOL. 129 Bonn, 123 Heisenberg — Ἀλλάγιον est parfois employé cependant

Λ'ἄρχων τοῦ ἀλλαγίου n'apparaît, semble-t-il, qu'avec l'Empire de Nicée, sous Théodore II Lascaris (1254-1258). Il occupait le 53^e rang dans la hiérarchie aulique (50). Son uniforme d'apparat comportait : un *skiadion*, ou turban en or filé, un *kabbadion* en soie communément employée, un *skaranikon* gainé de velours et orné en haut d'une petite houppe rouge et un bâton de bois lisse (51). Il était sous les ordres du grand primicier et commandait en second l'escorte impériale (52).

Les textes mentionnent très rarement des archontes de l'*allagion*. Acropolite mentionne Constantin MARGARITÈS (53). D'abord de l'armée du thème de Néocastra, Margaritès fut nommé *tsaousios*, puis, par Jean III Vatatzès, *tsaousios* de sa garde et *grand tsaousios*; Théodore II Lascaris le nomma archonte de sa garde, ἄρχων τῆς αὐτοῦ τάξεως autrement dit ἄρχων τοῦ ἀλλαγίου et ajouta à son titre l'épithète μέγας (53 bis), grand archonte.

L'*allagator* est le chef d'un *allagion*. Aux XIII^e-XIV^e siècles, la garde impériale, les *παρχμοναί*, comprenait deux détachements, ἑλλάγχια, l'un qui était monté et l'autre à pied (54). Chacun avait à sa tête un *allagator*. Les *paramonai* ont remplacé, sous Manuel I^{er} Comnène, au plus tard (1143-1180), les spathaires impériaux, *σπαθάριοι βασιλικοί*, qui dépendaient jadis du protosphathaire des Impériaux, *πρωτοσπαθάριος τῶν βασιλικῶν*, devenu un simple titre. Les *paramonai* sont, en effet, armés de l'épée (55).

Les textes mentionnent rarement le titre d'*allagator*. Le « *praktikon* » de Maxime, hiéromoine, fondateur du monastère de la Très sainte Théotokos τῆς Κοτεινῆς à Philadelphie, de 1247, mentionne l'*allagator Phokas* (55 bis). Un acte, datant des années 1235-1245,

dans le sens d'« unité tactique » de *stratiotès*. Cf. E. Stein, *Untersuchungen*, p. 44 et n. I. Voir en *Appendice*, le μέγα ἑλλάγιον. D'après Heisenberg (*Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit*, München, 1920, p. 62), ἑλλάγιον viendrait du mot turc *alaj*, signifiant troupe militaire.

(50) Ps.-Cod. de off. 11.

(51) Ps.-Cod. de off. 25.

(52) Acropol. 129 B, 123 Heisenberg. Andreeva (*Etudes sur la civilisation de la cour byzantine au XIII^e siècle*, Prague 1927, p. 45) pense que l'on pourrait peut-être voir dans l'archonte de l'*allagion* le commandant d'un détachement spécial de troupes, portant un nom oriental. Pure hypothèse.

(53) Sur Constantin Margaritès, cf. R. GUILLAND, *Sur quelques grands dignitaires byzantins du XIV^e siècle*. Τόμος Κωνσταντίνου Ἀρμενοπούλου. Thessalonique 1951, p. 185-186. Il y a lieu de ne pas tenir compte de la dernière phrase du développement consacré à Margaritès. Cf. aussi E. STEIN, *Untersuchungen*, p. 42 n. 3.

(53 bis). Acropol. 130 B., 123 Heisenb.

(54) Ps.-Cod. de off. 37.

(55) Ps.-Cod. de off. 37. Cf. E. STEIN, *Untersuchungen*, 48.

(55 bis) Sophr. Eustratiadès. Ἡ ἐν Φιλαδέλφῃ Μονήτης ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς Κοτεινῆς Ἑλληνικά,

du chartulaire du monastère de la Théotokos Lembiotissa, près de Smyrne, par lequel Jean Chanté vend à Jean Mankaphas une olive-raie située dans le bourg de Parakalamos, mentionne l'allagator Constantin (55 *ter*).

Les deux détachements de *paramonai* étaient sous le commandement du *protallagator*, πρωταλλαχτζωρ. Il occupait le 54^e rang dans la hiérarchie aulique (56). Son uniforme d'apparat est identique à celui de l'archonte de l'allagion, sauf en ce qui concerne le bâton. Celui-ci est remplacé par une massue (ματζοῦκαν) en argent doré, dont le manche est recouvert de soie rouge avec, à son sommet, un bout complètement doré et, au milieu, une chaîne également dorée (57). Bien qu'en réalité le *protallagator* dépende de l'archonte de l'allagion, certaines listes des dignités auliques du xiv^e siècle le mettent avant ce dernier (58), sans qu'on puisse en déceler la raison. Comme l'archonte de l'allagion, le *protallagator* est sous les ordres du grand primicier. Il se tient derrière l'escorte impériale, pour surveiller les trainards et les forcer à regagner leur place. C'est à lui que s'adresse le grand primicier, s'il a besoin d'un homme de l'escorte (59).

Les textes font rarement mention des *protallagators*. On trouve cités les *protallagators* suivants. Vers 1321, Andronic II Paléologue envoya son fils, le despote Constantin, comme gouverneur de Thessalonique, avec mission de faire revenir à Constantinople l'impératrice Marie (Xénè), femme de Michel IX Paléologue et mère d'Andronic III Paléologue. Celle-ci refusa de partir et il fallut employer la force pour la décider. Le despote Constantin chargea de cette pénible mission le grand papias Constantin Paléologue, le *protallagator* SENACHERIM et Jean Zaridas (60). Peu après, le despote Constantin, à la suite de dissentiments avec l'empereur, se retira dans un couvent voisin de Thessalonique, le monastère de Chortaïto. Mais il y fut rejoint et fait prisonnier par les partisans d'Andronic III Paléologue. Ce dernier lui fit grâce; quant aux trois autres, qui avaient maltraité sa mère, il les punit sévèrement, mais leur pardonna, du reste, dans la suite (61) Senachérîm est peut-être le même personnage que le

III, 1930, p. 338, II. Renseignement dû à M^{me} Ahrweiler-Glykatzi, qui voudra bien trouver ici mes plus vifs remerciements.

(55 *ter*) MIKL. et MÜLLER. *Acta*, IV, p. 64.

(56) Ps.-Cod. de off. 11.

(57) Ps.-Cod. de off. 25-26.

(58) Ps.-Cod. de off. 173, 212, 215, 217.

(59) Ps.-Cod. de off. 40-41.

(60) Cant. I 130.

(61) Cant. I 150. Cf. O. TAFRALI, *Thessalonique au XIV^e siècle*. Paris, 1912, 211-213.

grand domestique Jean Cantacuzène mit à la tête d'une flotte, vers 1341 (62).

Avant la création du Despotat de Morée, on connaît deux protallagors : Georges SGOUROMALLOS, de la grande famille des Sgouromalloi, de la grande noblesse de Morée et apparentée aux Paléologues (63), et mentionné comme tel en 1293, et PLATYNTERIS, cité en 1330 (64).

Le grand archonte, ὁ μέγας ἄρχων.

La dignité de grand archonte fut créée par Théodore II Lascaris (1254-1258), en faveur de *Constantin Margaritès* (65). Le grand archonte occupait le 35^e rang dans la hiérarchie aulique (66) et semble avoir conservé son rang dans les diverses listes (67). Son uniforme d'apparat était un turban en or filé, un kabbadion en soie commune, un skaranikon en soie or jaune, brodé à l'or trait, avec, devant, le portrait de l'empereur assis sur un trône d'or élevé sur des gradins et, derrière, le portrait de l'empereur à cheval; il n'avait pas de bâton (68). A l'époque du Ps.-Codinos, le grand archonte n'avait pas d'office spécial (69).

Le grand archonte semble avoir été primitivement le chef de l'escorte impériale. Il est possible qu'il exerçât ses fonctions au palais, alors que l'archonte de l'*allagion* était peut-être plus spécialement le chef de l'escorte militaire de l'empereur aux armées. Quoi qu'il en soit, le grand archonte désigna rapidement une dignité et non une fonction (69 bis).

Les textes citent quelques noms de grands archontes. Sans parler de Constantin MARGARITÈS, *tzaousios*, grand *tzaousios*, archonte de l'*allagion*, grand archonte, on connaît MAROULÈS. Andronic II Paléo-

(62) Cant. II, 77.

(63) D. A. ZAKYTHINOS, *le Despotat grec de Morée*, II. Paris, 1953, p. 93.

(64) D. A. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, p. 93.

(65) Cf. plus haut, note 53.

(66) Ps.-Cod. de off. 10.

(67) Ps.-Cod. de off. 211, 214, 217.

(68) Ps.-Cod. de off. 23.

(69) Ps.-Cod. de off. 39. Il est certain que le μέγας ἄρχων n'a rien de commun avec les μεγάλοι ἄρχοντες ou officiers supérieurs de l'état-major du Domestique des Scholes; comme le note G. I. Theodoridès, *Δημήτριος Δούκας Καθάσιλας...* 'Ελληνικά, XVII, 1959, p. 16, n. 4.

(69 bis) Andreeva (*op. cit.*, p. 41) déclare qu'il existait des archontes et fait remarquer que la nomination de Margaritès comme grand archonte est une exception. Contrairement à ce que croit Andreeva, ce titre ne disparut pas sous les Paléologues. D'un autre côté, il n'est pas possible de rapprocher les archontes des archontopoules de l'époque d'Alexis I^{er} Comnène (1081-1118) et les textes ne permettent pas de soutenir que les archontes étaient des aides de camp, dont le grand archonte était le chef.

logue avait attaché à la personne de Roger de Flor le stratège Maroulès, grand archonte, στρατηγός Μαρούλης, καὶ μέγας ἄρχων ἐξ ἀξιώματος avec une assez forte escorte. Maroulès avait la mission délicate de prévenir tout conflit entre ses soldats et les Catalans; Maroulès montra une patience exceptionnelle, allant jusqu'à céder aux Catalans le butin fait par ses propres troupes (70). Dans les opérations contre les Turcs, Maroulès commandait le contingent grec, sous le commandement suprême de Roger de Flor (71). Ce fut le grand archonte Maroulès qu'Andronic II Paléologue dépêcha à Roger de Flor, pour l'inviter à venir à Constantinople assister à la fête de l'Épiphanie, le 6 janvier 1305. Mais Roger de Flor déclina l'invitation, en faisant valoir les griefs qu'il avait contre l'empereur; un second messenger apporta, il est vrai, des propositions plus conciliantes (72). Promu plus tard ἐπὶ στρατοῦ, Maroulès remplit d'importants commandements sur terre et sur mer. Chargé de reprendre aux Turcopoules, alliés des Catalans, la forteresse d'Hexamilion, il s'établit à Apros, où Bérenger de Rocafort entra en pourparlers secrètement avec lui et réussit à le duper grossièrement et à lui soutirer d'énormes sommes d'argent (73). Au cours de l'été 1308, Maroulès fut enfin envoyé au secours de l'île de Thasos, dont le Génois Zaccharia s'était emparé par surprise et également au secours de la ville d'Aenos, assiégée par les Catalans (74).

En novembre 1332, le grand archonte Demétrius ANGE assiste à la signature du traité avec Venise, signé pour une période de six ans par Andronic III Paléologue (75).

En mars 1342, Jean PARASPONDYLOS assiste à la signature de la prorogation du traité avec Venise pour sept ans, signé par Jean V Paléologue (76).

Un acte de Zographou (76 bis) de mars 1369, reconnaissant la propriété d'un terrain au monastère, mentionne le grand archonte CABASILAS.

(70) PACHYM. II, 417-418. Cf. G. SCHLUMBERGER, *Expédition des Almugavars*. Paris, 1902, 40, 42.

(71) PACHYM. II, 424.

(72) PACHYM. II, 505. Cf. G. SCHLUMBERGER, *op. cit.*, 103.

(73) PACHYM. II 587-588. Cf. G. SCHLUMBERGER, *op. cit.*, 171.

(74) PACHYM. II, 638. Cf. G. SCHLUMBERGER, *op. cit.*, 196-299. Sur Maroulès. Cf. V. LAURENT, *la Vie de Saint Germain l'hagiorite. Quelques observations*. Revue des Et. Byzantines X, 1952 (1953) p. 116 et surtout V. LAURENT, *Légendes sigillographiques et familles byzantines*. Échos d'Orient 34, 1931, p. 483.

(75) MIKL. et MÜLLER. *Acta* III, p. 111, lat. Diplom. Veneto-Levant. I, p. 234.

(76) MIKL. et MÜLLER. *Acta* III, p. 114, lat. Diplom. Veneto-Levant. I, p. 259.

(76 bis) Actes de Zographou; Viz. Vrem. XIII, 1908, acte XLIV. p. 102.

Enfin, le grand archonte Alexis RAOUL est donné comme correspondant de Michel Gabras (77).

L'ὁ ἐπὶ τοῦ στρατοῦ.

Le Préfet de l'armée est un dignitaire, qui occupe le 29^e rang de la hiérarchie aulique (78). Son uniforme de cérémonie comporte un turban en or filé, un kabbadion de soie courante, et un skaranikon en soie or jaune, brodé à l'or trait, avec, devant, le portrait de l'empereur assis sur un trône d'or élevé sur des gradins et, derrière, celui de l'empereur à cheval (79).

Le Préfet de l'armée est un chef militaire, plus spécialement chargé en principe de l'organisation des campements. Lorsque l'armée se met en marche, il prend les devants pour choisir l'emplacement du camp, mais son choix doit avoir l'approbation du Grand Domestique (80). Il est possible que le Préfet de l'armée ait été chargé du service des campements, lorsqu'il participait à une campagne, mais le plus souvent la dignité de Préfet de l'armée n'était donnée que pour attribuer un rang dans la hiérarchie à celui qui en était investi.

En plus de MAROULÈS, grand archonte et préfet de l'armée, les textes citent les préfets de l'armée suivants :

MUZAKÈS. Au cours de la lutte entre Andronic II Paléologue et les Catalans, de secrètes intrigues se nouèrent à Byzance, destinées à envenimer le conflit et à saper l'autorité de l'empereur. Un certain Drimys, qui se faisait passer pour un descendant des Lascaris, poussait ses partisans à la rébellion et entretenait des relations avec les Catalans, les incitant à combattre activement Andronic II Paléologue. Le Catalan Ferrand d'Aunès, nommé d'abord amiral par l'empereur, puis créé domestique des Scholes (80 *bis*), avait également lié parti avec un certain MUZAKÈS, nommé Préfet de l'armée. Ces deux hommes excitaient les Catalans contre Andronic II Paléologue. Leurs plans furent découverts et ils furent condamnés à la prison perpétuelle. Quant à leurs partisans, qui se trouvaient en partie dans le couvent de Mosélé, ils furent expulsés de la capitale (81).

(77) Lettre 283 de Michel Gabras. Zanetti, *Catalogus*, p. 232.

(78) Ps.-Cod. de off. 10.

(79) Ps.-Cod. de off. 23.

(80) Ps.-Cod. de off. 83. Les interprétations rapportées par Goar, p. 193, sont inexactes : le Préfet de l'armée n'était ni le chef du train de combat, ni le maître de camp, ni l'intendant général.

(80 *bis*) Cf. R. GUILLAND, « Le Domestique des Scholes », *Rev. des Ét. Byz.*, VIII, 1951. p. 51.

(81) PACHYM. II, 593.

DOUKAS, grand hététaireiarque, joua un certain rôle dans la guerre avec les Catalans. Avant d'être grand hététaireiarque, Doukas avait été Préfet de l'armée et avait commandé, en cette qualité, des troupes légères (82).

CABASILAS, Préfet de l'armée, est mentionné dans un acte d'Andronic II Paléologue, datant de 1321, confirmant toutes les propriétés du monastère de Jannina (83).

Jean DE TZEPLET, τζουῖάν ντὲ τζεπλέτ, accompagne le parakimomène Andronic Tornikès, pour aller traiter la question du mariage du jeune empereur Andronic III Paléologue avec une princesse de Savoie (84). Jean de Tzeplet était un noble chypriote, apparenté au duc de Savoie (85).

SENACHERIM. Vers 1341, Senacherim, Préfet de l'armée, reçoit le commandement d'une flotte, dont Alexis Apokaukos avait abandonné la direction. Senacherim se distingua au cours de l'expédition (86). Il se pourrait que Senacherim fût le même personnage que le *protallagor* Senacherim, en 1321 (87).

GLABAS SURMARINOS est mentionné dans une lettre du patriarche Calliste I^{er} (1350-1354 et 1355-1363) à Jean V Paléologue, au sujet d'une propriété appartenant au monastère de Docheiariou (88).

Dans un acte du monastère athonite d'Esphigmenou, datant de 1365, est mentionné un Préfet de l'armée, anonyme (89), qui siège, avec d'autres dignitaires, avec le métropolite de Serres.

Le juge de l'armée. 'Ο κριτής τοῦ φορσάτου.

Le juge, ou prévôt de l'armée, semble avoir été institué au XI^e siècle. L'historien Michel *Attaleiates* accompagna en cette qualité, κρίτης τοῦ στρατοπέδου, Romain IV Diogène (1067-1071) dans ses campagnes (90).

Au XIV^e siècle, le juge de l'armée occupait le 52^e rang dans la hiérarchie (91). Son uniforme d'apparat comportait le turban en or filé, le kabbadion en soie commune et le skaranikon, gainé de velours

(82) PACHYM. II, 624.

(83) MIKL. et MÜLLER, *Acta* V, p. 87.

(84) Cant. I, 195.

(85) Cant. III, notes p. 423.

(86) Cant. II, 77.

(87) Cf. plus haut note 60.

(88) Arch. Christ. Kténas : Συγγλυώδη καὶ ἄλλα πατριαρχικά ἔγγραφα τῆς ἐν Ἀθῶ μονῆς Δοχειαρίου. Ἐπ. βυζ. Σπ. V, 1928, p. 101.

(89) Cat. A. CHRISTOPHILOPOULOS, 'Ο σύγκλητος εἰς τὸ βυζαντινὸν κράτος. Athènes, 1959, p. 55.

(90) M. Attal. 128.

(91) Ps.-Cod. de off. 11.

et orné en haut d'une petite houppe rouge. Il n'avait pas de bâton (92).

Le juge de l'armée, tout au moins à la fin du ^x^e siècle, avait avec lui d'autres juges; il était, le cas échéant, avec leur aide, conseiller militaire de l'empereur (93). Il ne semble pas que le système de la collégialité ait été maintenu au ^{xiv}^e siècle. A cette époque, le juge de l'armée, lorsque l'empereur fait campagne, juge les différends qui pouvaient éclater entre soldats, à propos des chevaux, des armes et du butin, en particulier (94). Au ^x^e siècle, les différends entre soldats étaient jugés soit par le chef de corps, soit par le préteur ou juge du thème, ὁ πραιτωρ ἡγουν ὁ τοῦ θέματος δικαστής (95).

Les textes mentionnent les noms de quelques juges de l'armée, sans parler de Michel ATTALEIATES, qui semble avoir conservé ses fonctions sous Michel VII Doukas (1071-1078) (96).

Un chrysobulle d'Andronic II Paléologue (1282-1328) est adressé à Alexis DIPLOVATATZÈS, pansébaste-sébaste, *oikeios* « de ma Majesté », juge de l'armée gardée de Dieu, κριτῆς τοῦ θεοφρουρήτου φοσσάτου (97).

Par un acte de 1293, le juge de l'armée Constantin CHEILAS règle un différend qui avait éclaté entre le monastère impérial sur le mont Lembos, près de Smyrne, et Michel Comnène Branas (98). En 1294, Andronic II Paléologue prescrit au pansébaste-sébaste, *oikeios* « de ma Majesté », juge de l'armée gardée de Dieu, Constantin CHEILAS, de faire restituer au monastère du Lembos la propriété de Sainte-Marie (99). On possède un sceau de ce juge de l'armée (100).

Un chrysobulle d'Andronic II Paléologue, de 1324, prolongeant la convention signée avec Venise pour cinq ans et promettant des indemnités pour les dommages causés aux ressortissants de Venise, mentionne le pansébaste-sébaste, *oikeios* « de ma Majesté », le juge de l'armée du Péloponèse gardée de Dieu, Michel SOPHIANOS, *kaballarios* (101).

Un chrysobulle de Jean V Paléologue de novembre 1344 cite l' « infidèle » juge de l'armée MAUROPHOROS (102); il est probable

(92) Ps.-Cod. de off. 25.

(93) Cf. E. STEIN, *Untersuchungen*, 56.

(94) Ps.-Cod. de off. 40.

(95) Leonis *Tactica*, PG 107. II et IV, col.

(96) P. Attal. 196. Cf. W. Nissen, *Die Diataxis des Michael Attaleiotes*, Jena 1894, p. 25-26.

(97) Sathas, *Μεσ. βιβλ.* I, 240-241.

(98) MIKL. et MÜLLER, *Acta* IV, 178-178.

(99) MIKL. et MÜLLER, *Acta* IV, 272-273.

(100) V. LAURENT, *les Bulles métriques dans la sigillographie byzantine*. Athènes-Bucarest, 1932-1937, p. 26-27, n° 58.

(101) MIKL. et MÜLLER, *Acta* III, 103. Cf. *Diplomatarium Veneto-Levant* I, 202.

(102) F. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*. München (1948), p. 43.

qu'il s'agit du même fonctionnaire que dans le chrysobulle d'Étienne Douchan d'avril 1348, donné au monastère de Vatopédi (103).

Un chrysobulle de Jean V Paléologue de mars 1351 mentionne SENACHERIM, dont le nom est celui d'une grande famille de la noblesse épirote (104). Il se pourrait que Senacherim soit le même personnage que le juge de l'armée gardée de Dieu dont il est question dans une décision synodale, publiée vers 1337-1338 (105), ou peut-être encore le même personnage que le *protallagator* Manuel Senacherim (106). Toutefois, comme le remarque très justement Fr. Dölger (107), ce personnage, étant déjà cité en 1321 et 1322 par Cantacuzène, avec cette dernière fonction, aurait été, en 1351, fort âgé.

APPENDICE

Le mot ἀλλάγιον conserve, toutefois, aussi pendant cette même période, le sens de *corps de troupe* qu'il avait, au ^xe siècle, dans les *Tactica* dits de Léon VI et dans le traité *Les évolutions militaires* attribué à Nicéphore II Phocas (108). Ἀλλάγιον, pris dans ce sens, semble être accompagné de l'adjectif μέγα, important, nombreux et désigner un corps de troupe en garnison par opposition à ἀλλάγιον employé sans qualificatif, désignant le corps de la garde impériale. Un praktikon de l'apographeus Démétrius Apelméné, de mars 1301, pour le monastère athonite d'Iviron, mentionne le pansébaste tzaousios du grand allagion de Thessalonique, τοῦ Θεσσαλονικαίου μεγάλου ἀλλαγίου, Manuel Dobeltzénos (109). Un chrysobulle apocryphe d'Andronic II Paléologue, de janvier 1318, exempte d'impôts la propriété, voisine du monastère de Chilandar de l'Athos, appartenant à un ancien soldat du grand allagion de Hiérissos, ἀπὸ τοῦ Ἱερρωτικοῦ (= Ἱερισσωτικοῦ?) μεγάλου ἀλλαγίου Manuel Garianos (110). Un acte de Chilandar d'août 1321 confirme les fils d'*Alexandre Eurippiôtès*, ancien soldat du grand allagion de Thessalonique, ὁ ἀπὸ τοῦ Θεσσαλονικαίου μεγάλου ἀλλαγίου dans la possession de leur patrimoine de Pouggion, près de Thessalonique (111).

Rodolphe GUILLAND.

(103) F. DÖLGER, *op. cit.*, p. 216.

(104) Cf. plus haut note 86.

(105) MIKL. et MÜLLER, *Acta* I, 177, 16.

(106) Cf. plus haut note 60.

(107) F. DÖLGER, *op. cit.*, p. 64.

(108) F. DÖLGER, *Aus den schatzkammern des Heiligen Berges*. Munich 1948, acte 50, p. 140.

(109) F. DÖLGER, *op. cit.*, acte 66/7, p. 196.

(110) F. DÖLGER, *op. cit.*, acte 50, p. 140.

(111) F. PETIT et R. KORABLEV, *Actes de Chilandar*, Viz. Vremm. XI, 1911, acte 67, p. 153.

INDEX

(établi par M^{me} R. GUILLAND)

1. NOMS PROPRES

- Aaron, acolouthos 82, 83
 Ange, Démétrius, grand archonte 88.
 Anglo-Saxons 79.
 Apelménè, Démétrius, [apographeus 92.
 Attaleiates, Michel, juge de l'armée 90, 91. κριτής τοῦ στρατοπέδου 90.
 Aunès, Fernand d', amiral 89, domestique des Scholes 89.
 Βαράγγων, ὁ τῶν, ἡγεμὼν 82.
 Basile, syncelle 82.
 Cabasilas, grand archonte 88.
 Cabasilas, préfet de l'armée 88.
 Cantacuzène, Jean, grand domestique 87.
 Cheilas, Constantin, juge de l'armée gardée de Dieu, *oikeios* de ma Majesté, pansébaste-sébaste 91.
 Constantin, alligator 86.
 Constantin, despote, gouverneur de Thessalonique 86.
 Constantin Paléologue, voir Paléologue, Constantin.
 Démétrius Ange, voir Ange, Démétrius.
 Diplovatatzes, Alexis, juge de l'armée gardée de Dieu, *oikeios* de ma Majesté, pansébaste-sébaste κριτής τοῦ θεοφρουρήτου φοσσάτου 91.
 Dobeltzènos Manuel, pansébaste, *tzaousios* du grand *allagion* de Thessalonique 92.
 Doukas, grand hétéairiarque, préfet de l'armée 90.
 Eurippiôtès Alexandre, du grand *allagion* de Thessalonique, 92.
Garianos Manuel, du grand *allagion* de Hiérissos 92.
 Glabas Surmarinos, préfet de l'armée 90.
 Isaac, acolouthos 83.
 Jean Cantacuzène, voir Cantacuzène, Jean.
 Kamateroi n. 32.
 Kamateros, Basile, acolouthos 82 et n. 32.
 Kamateros, Basile, éparque 82.
 Kamatéros, Basile, protonotaire n. 32.
 Léon, acolouthos 83.
 Margaritès, Constantin, archonte de la Garde, archonte de l'*allagion* 85, grand archonte 85, 87 n. 69 *bis*, grand *tzaousios* 85, 87. *tzaousios* de la Garde, 85, 87, *tzaousios* du thème Néocastria 85. ἄρχων τῆς τάξεως 85, ἄρχων τοῦ ἀλλαγίου, μέγας ἄρχων 85.
 Maroulès, grand archonte 87, 88, préfet de l'armée 89, stratège 88, στρατηγὸς 88, μέγας ἄρχων 87, ἐπὶ στρατοῦ 88.
 Maurophoros, juge de l'armée 92.
 Michel, acolouthos 81 et n. 23, patrice 81.
 Monophatzos, Georges, excubiteur (ex.) 80 n. 16.
 Monucopulos Joannes 83 n. 36.
 Muzakès, préfet de l'armée 89.
 Nampitès ὁ τῶν βαράγγων ἡγεμὼν 82, ἄρχηγος 82, ἄρχων βαραγγίας 82.
 Nomucopulus, Johannes cf. Nomycopoulos, Jean 83.
 Nomycopoulos, Jean, acolouthos, pansébaste-sébaste 83, protosébaste, note 36.
 Paléologue, Constantin, grand papias 86.
 Paraspondylos, Jean, grand archonte 88.
 Pétronas, acolouthos 83.
 Phokas, alligator 85.
 Platynteris, *protallagator* 87.

Raoul, Alexis, grand archonte 89.
 Senacherim, juge de l'armée gardée de Dieu 92 (?).
 Senacherim, préfet de l'armée 90, *protallagator* (?) 90 ?).
 Senacherim, *protallagator* 86 (Cf. peut-être Senacherim p. 90).
 Senacherim, Manuel, *protallagator* 86, 92.
 Sgouromallos, Georges, *protallagator* 87.

Sophianos, Michel, juge de l'armée du Péloponnèse gardée de Dieu, *kuballarios, oikeios* « de ma Majesté », pansébaste-sébaste 91.
 Stéphane, acolouthos 82.
 Stéphane, acolouthos 83.
 Tornikès, Andronic, parakimomène 90.
 Tzeplet, Jean de, préfet de l'armée, Τζουπλὲν ντὲ Τζεπλέτ 90.
 N., préfet de l'armée 90.

II. FONCTIONS ET DIGNITÉS

Acolittus, n. 35 *ter*.
 Acolouthos : 79, et n. 1, 80, 81 n. 22.
 Aaron, Isaac 83; Kamatéros, Basile 82 et n. 32; Isaac 83, Léon 83, Michel 81 et n. 23, patrice 81; Nomycopoulos, Jean, pansébaste-sébaste 83; Pétronas 83; Stéphane 82, Stéphane 83.
 Acolouthos de l'Arithmos 80.
 ἀκόλουθος 79, n. 1, 22.
 ἀκόλουθος τοῦ Ἀριθμοῦ 80.
 Allagator 83, 85; Constantin 86, Phokas 85.
 ἀλλαγάτωρ 83.
 ἀλλαγή 83.
 Allagion 83.
 Allagion de Hiérissos(?) (grand), Garianos Manuel 92.
 Allagion de Thessalonique (grand), Eurippiôtès Alexandre 92.
 Allagium 83.
 ἀλλάγιον 83, 84, 85, n. 49, 92.
 ἀλλάγιον μέγα 92, θεσσαλονίκαιον ἀλλάγι. μέγα 92.
 ἀλλάσσειν 83.
 ἀλόγιον 83.
 ἄλογος 84.
 Amiral, Fernand d'Aunès, 89.
 Apographeus: Apelmènè Démétrius 92.
 ἀρχηγός 82.
 Archonte n. 69 *bis*.
 Archonte de l'*Allagion* 84, 85, 86, 87, note 52, ἄρχων τοῦ ἀλλαγίου 85. Margaritès Constantin, cf. Archonte de la garde.
 Archonte de la Garde : Margaritès,

Constantin 85, archonte de l'*Allagion* 79, 83, 87, grand archonte 85, 87, grand *tzaousios* 85, 87, *tzaousios* de la Garde 85, 87, *tzaousios* du thème de Néocastra 85, ἄρχων τῆς τάξεως 85, ἄρχων τοῦ ἀλλαγίου 83, 85.
 Archonte, grand, 79, 87, n. 69 *bis*.
 Cabasilas, 88, Margaritès, Constantin 85, 87, archonte de la Garde 85, grand archonte 85, 87, grand *tzaousios* 85, 87, *tzaousios* de la Garde 85, *tzaousios* du thème de Néocastra 85, ἄρχων τῆς τάξεως, 85, ἄρχων τοῦ ἀλλαγίου 85.
 Ange, Démétrius 88, Cabasilas 88, Margaritès, Constantin 85, 87, archonte de la Garde 85, archonte de l'*Allagion* 85, grand *tzaousios* 85, *tzaousios* de la garde 85, *tzaousios* du thème de Néocastra 85, grand archonte, n. 69 *bis*, μέγας ἄρχων 85, 88; Maroulès 87, préfet de l'armée 88, στρατηγός, μέγας ἄρχων 88, ἐπὶ στρατοῦ 88; Paraspondylos, Jean 88; Raoul, Alexis 89. ἄρχων, μέγας 87 n. 69.
 ἄρχων βαραγγίας 82.
 ἄρχων τῆς (βασιλικῆς) τάξεως 85.
 ἄρχων τοῦ ἀλλαγίου 85.
 ἄρχων τοῦ ἀλλαγίου, μέγας 85.
 Archontopoules n. 69 *bis*.
 Arithmos n. 8.
 Βάραγγοι 82.
 Χουρτζῆς n. 22.

Despote : Constantin 86, gouverneur de Thessalonique 86.

δικαστής τοῦ θέματος 91.

diacre (sous-) 79 n. 1.

Domestique, grand 87, Jean Cantacuzène 87.

Domestique des scholes n. 69, Fernand d'Aunès, 89.

Drongaire de l'Arithmos 80.

Drongaire de la Veille 80.

ἡγεμὼν τῶν βαράγγων, 82.

Eparque : Kamatéros, Basile 82.

ἐπὶ στρατοῦ 89.

Excubiteur 80.

Excubiteur, ex : Monophatzos, Georges n. 16.

Gouverneur de Thessalonique : Constantin 86, despote 86.

ἡγεμὼν (ὁ τῶν Βαράγγων) 82.

Hétaireiarque, grand : Doukas 90, préfet de l'armée 90.

Horchî n. 22.

Juge de l'armée 90, 91, κριτής τοῦ φοσσάτου 90; Attaliates Michel 90, 91; Maurophoros 92.

Juge de l'armée du Péloponnèse gardée de Dieu : Sophianos, Michel 91, *kaballarios*, *oikeios* « de ma Majesté », pansébasté-sébasté 91.

Juge de l'armée gardée de Dieu : Diplovatatzes, Alexis 91, κριτής τοῦ θεοφρουρήτου φοσσάτου, *oikeios* « de ma Majesté », pansébasté-sébasté 91, Cheilas, Constantin 91, *oikeios* « de ma Majesté » pansébasté-sébasté 91; Senacherim (?) 92.

Juge du thème 91.

Kaballarios : Sophianos, Michel 91, juge de l'armée du Péloponnèse gardée de Dieu, *oikeios* « de ma Majesté », pansébasté-sébasté 91. κριτής τοῦ στρατοπέδου, 90, Attaliates Michel, 90.

κριτής τοῦ φοσσάτου 90.

κριτής τοῦ θεοφρουρήτου φοσσάτου 91.

Lieutenant du Drongaire de l'Arithmos ou de la Veille, 80.

Magister, 83.

Oikeios de ma Majesté : Cheilas, Constantin 91, juge de l'armée gardée de Dieu, pansébasté-sébasté 91. Diplovatatzès, Alexis 91, juge de l'armée gardée de Dieu, κριτής τοῦ θεοφρουρήτου φοσσάτου 91, pansébasté-sébasté 91; Sophianos, Michel 91, *kaballarios*, juge de l'armée du Péloponnèse gardée de Dieu, pansébasté-sébasté 91.

Page n. 22.

Pansébasté; Dobeltzéno Manuel, 92, *tzaousios* du grand *allagion* de Thessalonique, 92.

Pansébasté-sébasté : Cheilas, Constantin 91, juge de l'armée gardée de Dieu, *oikeios* « de ma Majesté » 91; Diplovatatzes, Alexis 91, juge de l'armée gardée de Dieu 91, πανσέβαστος σέβαστος, *oikeios* « de ma Majesté » 91; Nomycopoulos, Jean 83, acolouthos 83; Sophianos, Michel 91, juge de l'armée du Péloponnèse gardée de Dieu, *kaballarios*, *oikeios* de ma Majesté 91.

Papias, grand : Constantin Paléologue 86.

Parakimomène : Tornikès. Andronic 90.

Paramonai 85, 86.

παρχιμοναί 79, 85.

Patrice : Michel 81, acolouthos 81.

πελεκυφόρος 80.

πράιτωρ 91.

Préfet de l'armée : 89 et n. 80; Cabasilas 88; Doukas 90, grand hétaireiarque 90; Glabas Surmarinos 90; Maroulès 89, στρατηγός, μέγας ἄρχων 87, ἐπὶ στρατοῦ 88, grand archonte 87, stratège 88; Musakès 89; Senacherim 90, *protallagator* (?) 86 (?); Tzeplet, Jean de, 90, Τζουῦάν ντε Τζεπλέτ 90; N. 90.

Préteur 91.

Prévôt de l'armée 90, cf. Juge de l'armée.

Primicier des Varègues 81.

Primicier, grand 85-86.

Protallagator 79, 83, 86. Πρωταλλαγάτωρ 83, 86, Platynteris 87, Senacherim 86, Senacherim (?) 90, préfet de l'armée 90; Senacherim, Manuel 92, Sgouromallos, Georges 87.

Πρωταλλαγάτωρ 86.

Protomandator des Excubiteurs 89.

Protonotaire : Kamatéros, Basile n. 32.

Protosévaste : Nomycopoulos Jean, note 36.

Protospathaire des Impériaux 85.

πρωτοσπαθάριος τῶν βασιλικῶν 85.

Proximos des scholes 80.

Qortchi n. 22.

Spathaires impériaux 85.

σπαθάριος βασιλικός 85.

Stratège : Maroulès 88, grand archonte, 87, 88, στρατηγός 88, préfet de l'armée 89, στρατηγός 88, στρατοῦ, ἐπὶ 89, Maroulès, 88.

Syncelle : Basile 82.

τάξις βασιλική 84.

Tzaousios, grand : Margaritès, Constantin, 87, archonte de la garde, archonte de l'allagion 85, grand

archonte 85, 87, *tzaousios* de la garde 85, *tzaousios* du thème de Neocastra 85, grand *tzaousios* 87, ἀρχων τῆς τάξεως 85, ἀρχων τοῦ ἀλλαγίου 83, 85, μέγας ἀρχων, 85. *Tzaousios* du grand allagion de Thessalonique : Dobeltzènos Manuel pansébaste, 92.

Tzaousios de la garde : Margaritès, Constantin 85, archonte de la garde, archonte de l'allagion 85, grand archonte 85, 87, note 69, grand *tzaousios* 85, *tzaousios* du thème de Neocastra 85, ἀρχων τῆς τάξεως 85, ἀρχων τοῦ ἀλλαγίου, 83, 85, μέγας ἀρχων, 85.

Tzaousios du thème de Neocastra : Margaritès, Constantin 85, archonte de la garde, archonte de l'allagion 85, grand archonte 85, 87, note 69, grand *tzaousios* 85, *tzaousios* de la garde 85, ἀρχων τῆς τάξεως, 85, ἀρχων τοῦ ἀλλαγίου, 83, 85, μέγας ἀρχων, 85.

Varanges 79 et n. 16.

Vardariotes 79.

Varègues 79, 80, et n. 16, 81.

Veille n. 8.

Vigiles 79.

III. INDEX GÉOGRAPHIQUE

Ἐγκλινοβάραγγοι, 79.

Hiérissos, grand allagion de 92, Garianos Manuel 92
Morée, despotat de 87.

Néocastra, *tzaousios* du thème de : Margaritès, Constantin 85, archonte de la garde, archonte de l'allagion 85, grand archonte 85, 87, grand *tzaousios* 85, *tzaousios* de la garde 85, ἀρχων τῆς τάξεως 85, ἀρχων τοῦ ἀλλαγίου, 83-85, μέγας ἀρχων 85.

Péloponnèse gardée de Dieu, Juge de l'armée du : Sophianos, Michel, *kaballarios*, *oikeios* de ma Majesté pansébaste-sébaste 91.

Thessalonique, gouverneur de : Constantin 86, despote 86. *Thessalonique*, grand allagion de, Euripiotès Alexandre 92.

Thessalonique, *tzaousios* du grand allagion de : Dobeltzènos Manuel, pansébaste 92.

Θεσσαλονίκαιον μέγα ἀλλάγιον (τὸ) 92.

R. GUILLAND

RÔLE DES COMMISSAIRES IMPÉRIAUX BYZANTINS DANS LES CONCILES

On connaît généralement le rôle que les basileis ont joué dans les conciles, bien que son importance ait été plus d'une fois exagérée. Cependant les partisans de l'intervention du pouvoir politique dans les assemblées ecclésiastiques plénières n'ont pas cessé de la considérer comme nécessaire. Bien mieux, ils affirment qu'elle est naturelle, car l'empereur est à leurs yeux le maître souverain au point de vue spirituel comme au point de vue temporel et jouissant de l'autorité supérieure sur l'Église, ainsi que le dit expressément Nil Cabasilas (xiv^e s.) dans son *De primatu Papae* (1), et plus encore Macaire d'Ancyre. Celui-ci vint à Paris en 1401 et eut des discussions théologiques avec les docteurs de la Sorbonne. C'est là qu'il commença son traité *Contre les innovations latines* (Κατὰ τῶν λατινικῶν καινοτομιῶν) qu'il termina à Constantinople (2). Il se préoccupait de fournir à ses compatriotes des idées précises au sujet du concile œcuménique projeté dont tout le monde parlait alors. Tout comme Nil Cabasilas, il se basait sur ce qui s'était passé dans les sept premiers reconnus par son Église pour prétendre que l'autorité sur les membres de ces assemblées appartient à l'empereur. S'il est présent, c'est lui qui préside; s'il est absent, ses délégués le remplacent avec la même autorité que lui; ils peuvent intervenir dans les délibérations et imposer leur solution si une majorité ne peut se dégager des discussions (3).

Il nous paraît nécessaire de faire le point sur cette question importante en considérant de près ce qui s'est passé dans les conciles de l'empire byzantin. On se convaincra, à la lumière des faits, que le rôle des commissaires impériaux a été singulièrement exagéré par Nil Cabasilas et Macaire d'Ancyre.

(1) *P. G.*, cXLIX, 724, 725.

(2) Le texte a été inséré dans le Τόμος καταλλαγῆς de Dosithée de Jérusalem, Iasi, 1692, p. 187-195, pour ce qui regarde le concile œcuménique.

(3) *C. CVII*, cix, *ibid.*, p. 193-194.

On n'a aucune donnée sur la présence de commissaires impériaux dans les deux premiers conciles œcuméniques, celui de Nicée (325) et celui de Constantinople (381), que l'on ne connaît guère du reste que par ce qu'en disent les historiens, car les Actes authentiques ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Concile d'Éphèse (431). Il fut convoqué, le 19 novembre 430, par l'empereur Théodose II pour juger les doctrines de Nestorius qui agitaient alors l'Église. Esprit faible et facilement influençable, le basileus était gagné à la cause de l'hérésiarque appuyé du reste par une puissante coterie à la cour. L'opinion du souverain devait fatalement influencer sur les débats. Il nomma « protecteur » du concile le comte Candidien, capitaine de ses gardes du corps. Les instructions qu'il lui donna étaient officiellement très sages. Il lui interdisait de prendre part aux délibérations dogmatiques, « afin que celui qui ne fait point partie du nombre des saints évêques ne se mêle pas à la discussion des questions théologiques ». Il devait éloigner de la ville les moines et les laïcs venus à Éphèse par curiosité, de peur qu'ils ne fussent une occasion de désordres et de tumultes. Il devait aussi veiller à ce que les discussions entre les Pères ne dégénérassent pas en controverses passionnées. Chaque orateur devait être écouté afin de pouvoir exposer librement son opinion et permettre la recherche de la vérité. Enfin Candidien devait empêcher les évêques de quitter le concile avant la fin des sessions et celles-ci devaient être consacrées aux questions dogmatiques avant que fût abordé tout autre sujet (1). Un autre comte, Irénée, ami de Nestorius, se trouvait aussi à Éphèse, sans toutefois aucun des pouvoirs confiés à son collègue. Le rôle de celui-ci paraissait sagement déterminé, mais l'appui non dissimulé que la cour donnait à l'hérésiarque et la division des évêques devaient fatalement amener des troubles particulièrement graves.

L'ouverture du concile était fixée par le décret impérial au dimanche de la Pentecôte (7 juin). Pour diverses raisons, surtout par manque de temps après les fêtes de Pâques, les évêques du patriarcat d'Antioche, qui voyageaient ensemble, ne purent arriver à temps. Ils envoyèrent en conséquence un exprès pour demander qu'on les attendit. On le fit pendant une dizaine de jours, puis saint Cyrille d'Alexandrie et ses amis perdirent patience et décidèrent l'ouverture immédiate. Elle eut lieu le 22 juin, malgré l'opposition de Candidien. Celui-ci s'efforça de prouver aux évêques que leur hâte était

(1) Mansi, iv, 1117 E-1120 E.

contraire aux ordres de l'empereur et que leur nombre n'était pas suffisant. Si l'assemblée passait outre, il serait obligé de frapper de nullité tout ce qui se serait fait sans la participation des « orientaux (1) ». Saint Cyrille maintint sa décision. Pendant la première session, Candidien fit irruption dans l'église avec une troupe de soldats et les soixante-huit évêques de l'exarchat d'Asie qui avaient adressé une requête afin que fût retardée l'ouverture du concile jusqu'à l'arrivée des « orientaux ». Il prétendit que l'assemblée n'était pas un concile, parce qu'il manquait un grand nombre d'évêques et demanda en conséquence la dispersion des membres présents. Malgré leurs instances, il refusa de lire le décret impérial, ce qui aurait légitimé l'ouverture. Toutefois, devant leurs réclamations, il finit par communiquer à l'assemblée le texte des instructions qu'il avait reçues de l'empereur. Les évêques s'en autorisèrent pour proclamer l'ouverture du concile et prièrent le commissaire impérial de se retirer parce qu'on allait discuter des questions de foi. Le même jour, Nestorius fut condamné comme hérétique. Irrité, Candidien fit interdire aux crieurs publics de proclamer la nouvelle et, par un édit, il déclara nul tout ce qui avait été fait avant l'arrivée des « orientaux » et des latins (2).

Les évêques du patriarcat d'Antioche arrivèrent quelques jours plus tard. Le commissaire impérial, qui était favorable à leur cause, fit sentir aux autres une opposition plus vive; ils furent l'objet de brimades et d'insultes et gênés même pour leur subsistance (3). Le comte Irénée se faisait remarquer par son acharnement contre eux. Les « orientaux » se réunirent en conciliabule dès le 27 juin avec l'appui de Candidien; ils y déposèrent saint Cyrille d'Alexandrie, président du concile, et Memnon d'Éphèse. Le commissaire impérial n'assista à aucune des sessions de l'assemblée légitime. Vers la fin de juillet, les deux partis recoururent à l'empereur, à qui Candidien avait adressé un rapport plein de reproches pour saint Cyrille et ses amis. En réponse, Théodose II envoya un nouveau commissaire, Jean, « comte des sacrées largesses ». Celui-ci arriva à Éphèse probablement dans les premiers jours d'août, avec un édit confirmant la déposition de Nestorius, mais aussi celles de Cyrille et de Memnon. La lecture de ce document devant les évêques des deux partis suscita une véritable émeute, mais force resta pour le moment à l'autorité

(1) Mansi, iv, 1260 D-1261 D.

(2) Mansi, iv, 1264 AB; v, 772.

(3) Mansi, iv, 1437 D-1440 E.

impériale. Candidien se chargea de la garde de Nestorius, désormais prisonnier; saint Cyrille fut confié au comte Jacques et Memnon jeté en prison (1). Le comte Jean se borna à faire connaître aux évêques les décisions impériales. Théodose II, cédant enfin aux sollicitations des orthodoxes sincères, finit par approuver les actes du vrai concile, sans que les commissaires eussent à intervenir, leur rôle étant terminé.

Condamnation d'Eutychès et Brigandage d'Éphèse (449). Comme les doctrines enseignées par Eutychès, archimandrite de la capitale, troublaient l'Église, l'archevêque Flavien tint à l'automne de 448 un synode permanent (ἐνδημοῦσιν) dans lequel l'hérésiarque fut condamné. Théodose II demanda que le comte Florentius, qui avait une réputation d'orthodoxe sincère, assistât à la septième et dernière session; il la présida de fait et prit une part effective aux discussions des évêques avec Eutychès (2). Il semble toutefois que Florentius n'accepta qu'avec répugnance le rôle que l'empereur voulut lui faire jouer (3).

Eutychès avait les bonnes grâces de la cour, surtout à cause du tout-puissant eunuque Chrysaphius qu'il avait baptisé. Il en profita pour demander un nouveau synode, sous le prétexte que les actes de celui qui l'avait condamné avaient été falsifiés. L'empereur y consentit. L'assemblée se réunit le 13 avril 449 avec l'assistance du patrice Florentius et de deux hauts fonctionnaires, le comte Mamas et le tribun Macédonius. C'est Florentius qui dirigea les débats, avec impartialité, semble-t-il, mais aussi avec le souci de ne pas contredire les idées reçues à la cour. La condamnation d'Eutychès n'ayant pas été rédigée par le synode, mais dictée par Flavien, l'hérésiarque réclama une nouvelle commission d'enquête qui se réunit le 27 avril et fut présidée par le comte Martial, assisté du comte Castorius. Ce fut surtout une discussion de textes.

Théodose II avait déjà convoqué (30 mars 449) pour juger la cause d'Eutychès un nouveau concile qui fut le Brigandage d'Éphèse. Pour le représenter, il nomma deux hauts fonctionnaires, Elpidius, *comes sacri consistorii*, et Eulogius, tribun et notaire prétorien. Leur rôle était de veiller à l'exécution de ses ordres, d'assister aux délibérations, de prendre les mesures nécessaires pour éviter les désordres et de faire en sorte que le concile agit avec promptitude et décision.

(1) Mansi, v, 784, 786.

(2) Mansi, vi, 733-736, 741 C-744 A.

(3) Liberatus, *Breviarium*, c. 11; P. L., LXVIII, 100 AB.

Le consul Proclus, résidant à Éphèse, devait leur prêter main-forte, en cas de besoin (1). Elpidius et Eulogius ne firent que favoriser l'action de Dioscore, patriarche d'Alexandrie, qui voulait faire innocenter Eutychès et se venger de Flavien, coupable de l'avoir condamné. Les deux commissaires savaient que la cour, et surtout l'eunuque Chrysaphius, était acquise à Dioscore comme à Eutychès. Cependant le fougueux Alexandrin ne parvenait pas à faire condamner Flavien à cause de la résistance que lui opposaient de nombreux évêques. Il fit alors appel aux commissaires. Sur l'ordre d'Elpidius et d'Eulogius, les portes de l'église furent ouvertes. Le consul Proclus entra avec une troupe de soldats portant des épées et des chaînes, suivis de parabolans égyptiens et de moines monophysites conduits par Barsaumas. Ce fut une véritable chasse à l'homme, pendant laquelle les évêques égyptiens prêtèrent main-forte à la troupe et aux moines fanatisés. Dioscore réussit à recueillir bon nombre de signatures sous les pires menaces. On voit de quelle manière les envoyés de l'empereur assurèrent l'ordre du concile! Théodose II approuva les décisions de ce dernier, passant ainsi avec la même légèreté d'esprit du nestorianisme à l'eutychianisme.

Concile de Chalcédoine (451). Malgré les protestations du pape saint Léon I^{er}, Théodose II maintint son approbation de ce qui avait été fait à Éphèse. Sa mort (28 juil. 450) changea la situation. L'impératrice Pulchérie et son mari, le général Marcien, se montrèrent plus intelligents et disposés à prendre les moyens de rétablir la véritable doctrine de l'Église. Le 17 mai 451, Marcien envoya aux métropolitains une lettre circulaire prescrivant la réunion d'un concile général qui devait s'ouvrir à Nicée le 1^{er} septembre suivant. Comme il voulait y assister et que des opérations militaires le retenaient près du Danube, il dut tenir compte de l'impatience des évêques qui se morfondaient à Nicée et transféra le concile à Chalcédoine, où il se tint du 8 octobre au 1^{er} novembre inclusivement. Il désigna, en qualité de commissaires impériaux, l'ancien consul et patrice Anatole, le préfet du prétoire Palladius, le préfet de la ville Tatien, le *magister officiorum* Vincomalus, le *comes domesticorum* Sparakius (2) et le *comes privatorum* Genethlius. Le sénat fut représenté par les consulaires et patrices Florentius, Senator, Nonnus et Protogène, les anciens *praepositi sacri cubiculi* Romanus et Artaxerxès, l'ancien préfet du prétoire

(1) Mansi, VI, 596-597.

(2) Ce Sparakius, plus connu sous le nom de Sphorakios, avait sa maison sur la Mésé; ce fut le centre d'un quartier important (Cf. R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 393).

Constantin, et Euloge, ex-préfet d'Illyrie (1). Ces personnages prirent place à peu près au centre de l'église Sainte-Euphémie, devant les cancelles du sanctuaire (2). Leur rôle était celui que Théodose II avait prescrit à Candidien, vingt ans plus tôt, lors du concile d'Éphèse. Ils avaient la direction bureaucratique des affaires, fixaient l'ordre du jour, faisaient voter, mettaient fin aux sessions; en un mot, ils exerçaient les fonctions dévolues au bureau d'une assemblée. Cette conduite des affaires était purement extérieure, car les membres du concile décidaient seuls sur toutes choses. Par ailleurs l'expérience de ces fonctionnaires pouvait être très utile à la marche des affaires, si leurs intentions étaient droites, et si l'empereur ne leur avait pas donné des instructions préjudiciables à la discipline ecclésiastique.

A Chalcédoine, les commissaires eurent parfois bien de la peine à maintenir l'ordre et à faire respecter la sérénité des débats, si grande était l'animosité des deux partis, celui des Égyptiens et des Palestiniens qui approuvaient Dioscore et le Brigandage d'Éphèse et celui des « orientaux » et des « asiatiques » qui les condamnaient. A la première session, ils déclarèrent déposés Dioscore d'Alexandrie, Juvénal de Jérusalem et quatre autres évêques qui avaient présidé le faux concile d'Éphèse (3). A la deuxième, ils demandèrent aux évêques de rédiger un formulaire de foi pour mettre fin aux discussions interminables et ils n'assistèrent pas à la troisième, où fut condamné Dioscore. A la quatrième, ils réclamèrent encore le formulaire de foi. Après bien des propositions, la lettre de saint Léon au concile fut finalement admise comme formulaire de base. Conciliants, les commissaires impériaux décidèrent que les évêques égyptiens qui s'étaient séparés du concile après la condamnation de leur chef pourraient résider à Constantinople jusqu'à la nomination d'un nouvel archevêque d'Alexandrie (4). Ils obtinrent également que la requête des moines eutychiens fût lue. Après avoir entendu ceux-ci, ils réclamèrent que les récalcitrants fussent jugés, puis ils leur accordèrent trente jours pour se soumettre (5). A la cinquième session, où fut établi le décret de foi, n'assistèrent plus que trois commissaires : Anatole, Palladius et Vincomalus et il n'y eut aucun sénateur. Ils intervinrent efficacement en soutenant les légats pontificaux.

(1) Mansi, VI, 563.

(2) LABBE, *Concilia*, IV, 94.

(3) Mansi, VI, 935 sq.

(4) Mansi, VII, 51-62.

(5) Mansi, VII, 79-83.

Ceux-ci, ne trouvant pas assez explicite la formule adoptée en commission, menaçaient de repartir si l'on n'admettait pas celle du pape. Les délégués impériaux n'obtinrent cependant pas que fût constituée une nouvelle Commission, mais la formule de foi finit par être établie.

Depuis lors, le concile ne s'occupa plus que de questions secondaires, discussions auxquelles participèrent les trois commissaires nommés plus haut. Leur habileté d'hommes d'État rompus aux affaires trouva plus d'une fois l'occasion d'apaiser des querelles et de faire prendre des mesures raisonnables : accord de Maxime d'Antioche et de Juvénal de Jérusalem sur les provinces attribuées au nouveau patriarcat de la Ville Sainte, réintégration de Théodoret de Cyr et d'Ibas d'Édesse, affaire de Bassien d'Éphèse, querelle de juridiction entre Nicomédie et Nicée. A propos de cette affaire, ils firent justement remarquer que les édits impériaux donnant à Nicée le titre de métropole et invoqués par cette ville pour revendiquer le droit de sacrer des évêques ne concernaient que le point de vue administratif et que les canons ecclésiastiques ne reconnaissaient qu'une métropole dans chaque province. En conséquence Nicomédie devait sacrer tous les évêques de la Bithynie. Le concile adopta cette façon de voir (1).

Les commissaires ne parurent pas à l'avant-dernière session, où fut élaboré, en l'absence des légats pontificaux, le vingt-huitième canon qui donnait à l'évêque de Constantinople des droits très étendus (31 oct.). Ils savaient sans aucun doute que l'empereur désirait cette décision, mais ils ne voulurent probablement pas, en hommes d'État prudents, coopérer directement à la rédaction de ce canon qui pouvait soulever de graves difficultés dans l'avenir. Toutefois le lendemain, et malgré la protestation solennelle des légats contre ce canon, ils déclarèrent acquis tout ce qui avait été décidé au concile (2).

Concile de 536 sous le patriarche Mennas. Les Actes de cette assemblée dont le rôle fut surtout de juger et condamner l'ex-patriarche Anthime, accusé de monophysisme, ne signalent aucun commissaire impérial ayant assisté aux sessions. On voit seulement Théodore, tribun, notaire et référendaire de l'empereur Justinien, présenter aux évêques une requête des moines orthodoxes (3).

V^e concile œcuménique (553). Aucun commissaire impérial n'est signalé dans les Actes, dont on ne possède qu'une traduction latine.

(1) Mansi, VII, 301 C-313 B

(2) Mansi, VII, 446-464.

(3) Mansi, VIII, 883 C.

Toutefois deux fonctionnaires viennent communiquer à l'assemblée des lettres de Justinien. A la première session, Théodore, silencieux impérial, remet la lettre par laquelle le basileus donne les raisons pour lesquelles il a convoqué le concile. Après la lecture de ce document, Théodore se retire (1). A l'ouverture de la septième, Constantin, questeur du palais impérial, se présente pour rédiger, sur l'ordre de son maître, un rapport relativement à ce que le pape Vigile, qui se tient à l'écart du concile, vient de faire (il s'agit du *Constitutum*). Il communique aux Pères une lettre de Justinien ordonnant de rayer de tous les diptyques le nom de Vigile, parce qu'il a approuvé les *Trois Chapitres*, que le concile avait précisément pour mission de condamner (2).

VI^e concile œcuménique. Il se tint dans la grande salle à coupole du palais impérial, du 7 novembre 680 au 16 septembre 681, pour traiter de l'hérésie monothélite. L'empereur Constantin IV Pogonat, qui tenait à pacifier son empire troublé par cette nouvelle erreur, fut très assidu aux sessions dont il présida douze sur dix-huit. Il se présenta à la première avec une suite importante : Nicéas, consulaire et *magistros* des offices impériaux ; Théodore, consulaire, patrice, comte de l'opsikion impérial et hypostratègos de Thrace ; Sergius et Paul, consulaires et patrices ; Julien, consulaire et patrice du logothète militaire ; Constantin, consulaire, patrice et administrateur du Palais d'Hormisdas ; Anastase, consulaire, patrice et topotèrète de l'*exkoubiton* impérial ; Jean, consulaire, patrice et questeur ; Polyeucte, Thomas et Pierre, consulaires ; Paul, consulaire et administrateur des provinces orientales ; Léonce, consulaire et domestique de la table impériale (3). A la fin de la XI^e session, Constantin Pogonat déclara que les affaires de l'État l'empêchaient de venir au concile et il désigna pour le remplacer les deux patrices Constantin et Anatole, avec les deux consulaires Polyeucte et Pierre (4).

La présence de l'empereur au concile ne faisait pas des commissaires de simples spectateurs. A la première session, ils protestèrent contre une fausse interprétation donnée par les monothélites à un passage de saint Cyrille d'Alexandrie (5). A la sixième, Paul, *asecretis* et secrétaire impérial, rappelle que le concile avait demandé à la

(1) Mansi, IX, 178, 185 A.

(2) Mansi, IX, 346 E, 366 A-367 B.

(3) Mansi, XI, 209 AB.

(4) Mansi, XI, 517 D.

(5) Mansi, XI, 216 C.

session précédente que Macaire d'Antioche et ses partisans s'expliquent au sujet d'une seule volonté et d'une seule opération dans le Christ (1). Les commissaires scellent, sur l'ordre de l'empereur, les trois volumes apportés par Macaire d'Antioche et celui que possèdent les légats (2). Dans la septième session, le même Paul rappelle que les légats ont apporté un document prouvant l'existence de deux volontés et de deux opérations dans le Christ; l'empereur le fait également sceller (3). Dans les sessions suivantes qui furent presque entièrement consacrées à lire les textes concernant l'unicité ou la dualité des volontés et des opérations dans le Christ, les commissaires n'eurent guère à intervenir que pour indiquer les documents à lire: parfois ils les résumaient. Constantin Pogonat assista à la dix-huitième et dernière session, avec Constantin, consulaire, patrice, et les consulaires Polyeucte et Pierre.

Concile Quinisexte ou in Trullo (691-692). Les Actes de ce concile, d'ailleurs très brefs, ne signalent la présence d'aucun commissaire impérial. C'est que probablement les questions traitées ne requerraient nullement leur participation. Il ne s'agissait en effet que d'unifier dans tout l'empire les manifestations du culte et la discipline ecclésiastique, suivant la volonté de Justinien II, toutes choses qui ne devaient pas soulever des débats sérieux.

VII^e concile œcuménique, II^e de Nicée (787). Ni l'impératrice Irène, ni son fils Constantin VI ne parurent au concile. Ils désignèrent des commissaires pour diriger les débats: Pétronas, consulaire et comte de l'opsikion impérial, et Jean, portier impérial et logothète du logothésion impérial. Ces délégués siégèrent devant l'ambon de l'église Sainte-Sophie (4). Jean ne paraît plus après la cinquième session. Par contre, on voit intervenir d'autres personnages. Nicéphore, *asecretis* impérial, lit une lettre du pape Adrien à l'impératrice Irène et à son fils Constantin (5), et Léonce, autre *asecretis* impérial, indique les lectures à faire (6). A la deuxième session, un fonctionnaire impérial, dont le nom n'est pas indiqué, fait comparaitre, par ordre de la cour, Grégoire, évêque iconomaque de Néocésarée et l'un des principaux acteurs du conciliabule de 753; il avait abjuré ses erreurs, mais

(1) Mansi, XI, 324 DE.

(2) Mansi, XI, 325 B.

(3) Mansi, XI, 329 DE, 332 D.

(4) Mansi, XII, 999 A.

(5) Mansi, XII, 1055 sq.

(6) Mansi, XIII, 157 E, 184 E, 204 D.

sa conversion soulevait des doutes légitimes (1). La majeure partie du temps fut consacrée à lire des textes favorables au culte des images sur lequel les évêques devaient se prononcer. Aussi les commissaires n'eurent-ils qu'à diriger les recherches, mais il leur arriva de temps en temps d'approuver la doctrine orthodoxe exposée dans les écrits des Pères (2).

Concile de 869. Ce concile, regardé plus tard comme œcuménique par les Occidentaux, mais non par les Orientaux, fut réuni à la demande du pape pour juger le cas de Photius qui avait usurpé le siège de Constantinople au détriment du patriarche Ignace. L'empereur Basile I^{er} le Macédonien y prit une part active parce qu'il voulait que l'assemblée adoptât des mesures propres à mettre fin au conflit causé par ce grave événement qui avait divisé l'épiscopat. Ses représentants furent Baanès et Théodore, patrices et préposités; Hémérius, Théophile et Léon, consulaires et patrices; Jean, patrice et logothète du drome; Léon, patrice et domestique des excubites; Paul, patrice et préfet du prétoire; les patrices Manuel, Théophylacte et Pétronas, Oreste, protospathaire et domestique des hikanates (3). Ces personnages seront à peu près les mêmes à chaque session, mais on en verra aussi d'autres, comme le *magistros* Christophore (4), les consulaires et patrices Marin, Théophile et Taraise et le patrice Barbatus (5), Étienne, patrice et sacellaire (6), enfin Palatinus, patrice et domestique des excubites (7).

Leur chef est Baanès, qui intervient à peu près seul. Il suit la politique tortueuse de l'empereur qui, tout en se pliant à la nécessité du concile, entend sauvegarder ce qu'il tient pour ses prérogatives et qui peut servir ses intérêts. Il cherche visiblement à embarrasser les légats pontificaux et à les empêcher de prendre des mesures sévères contre les délinquants. On le vit bien quand il leur fit voler les déclarations qu'ils avaient imposées aux évêques partisans de Photius avant de les admettre au concile.

A la première session, Baanès demanda aux légats pontificaux de présenter leurs lettres de créance, ce contre quoi ils protestèrent énergiquement, pareille demande n'ayant jamais été faite aux délé-

(1) Mansi, XII, 1051 E.

(2) Mansi, XIII, 9 D, 17 D, etc.

(3) Mansi, XVI, 18 B.

(4) Mansi, XVI, 44 C.

(5) Mansi, XVI, 94 DE.

(6) Mansi, XVI, 134 D.

(7) Mansi, XVI, 148 D.

gués de Rome (1). A la quatrième, il chercha à les embarrasser en exprimant le regret que le pape eût condamné des évêques en leur absence; il voulait ainsi provoquer un nouveau jugement, mais il échoua (2). A la cinquième, il adjura Photius de répondre aux reproches qui lui étaient adressés; il n'en obtint qu'un silence dédaigneux ou des faux-fuyants (3). A la septième, sur l'ordre de l'empereur, il demanda au concile de juger Photius 4). A la huitième, il fit comparaître de faux délégués des patriarches orientaux et les démasqua (5) et, à la neuvième, il présenta les vrais (6). A cette même session, les commissaires impériaux s'opposèrent à ce que l'assemblée attendit la parution de tous ceux qui avaient aidé Photius dans sa lutte contre le patriarche Ignace, ce qui aurait fait durer l'affaire trop longtemps; ils s'opposèrent également à ce que leur procès fût renvoyé à un autre concile (7). La cour avait hâte d'en finir avec une querelle qui n'avait que trop duré.

Basile I^{er} se présenta à la dixième et dernière session (8). Toutes les questions prévues ayant été réglées, Baanès n'eut plus qu'à demander aux légats pontificaux et aux délégués des patriarchats orientaux : « Que reste-t-il à faire » ? Ils répondirent, et après eux tout le concile : « Que soient promulgués les canons qui ont été préparés (9). »

Aucun commissaire impérial n'est signalé dans les Actes, d'ailleurs très brefs, du concile de 879, dans lequel fut réhabilité Photius. Plus tard, surtout aux x^e et xii^e siècles, on voit de nombreux hauts fonctionnaires et jusqu'à des membres de la famille impériale, assister à des sessions du synode permanent, surtout lorsqu'il s'agit de procès contre des patriarches et des évêques ou de questions de discipline ecclésiastique ayant des répercussions sur la vie sociale. Ils n'agissent point en qualité de commissaire impériaux; ils sont simplement des témoins destinés à donner toute leur valeur aux décisions prises par les évêques.

Ce rapide aperçu de la conduite des commissaires impériaux dans les conciles ne cadre guère avec ce qu'en dit Macaire d'Ancyre. Nulle part on ne les voit imposer leurs solutions dans les discussions théolo-

(1) Mansi, xvi, 19 E.

(2) Mansi, xvi, 55-73

(3) Mansi, xvi, 80 DE.

(4) Mansi, xvi, 97-100

(5) Mansi, xvi, 135-137.

(6) Mansi, xvi, 144 E.

(7) Mansi, xvi, 152.

(8) Mansi, xvi, 157 D.

(9) Mansi, xvi, 159 DE.

giques auxquelles ils restent d'ailleurs étrangers. D'une façon habituelle, ils s'acquittent honnêtement du rôle qui leur a été fixé, celui de régler les questions posées à l'assemblée, d'en fixer l'ordre, de veiller à la sérénité des débats, de faire voter les Pères. Sans doute interprètent-ils parfois leurs consignes non d'après la lettre des instructions qu'ils ont reçues, mais en fonction des idées de la cour, mais c'est en définitive celle-ci qui est responsable de leurs écarts. Candidien à Éphèse (431) et Eulogius au Brigandage (449) dépassèrent nettement les ordres officiels, à la fois par sympathie pour le parti qu'ils favorisaient et parce qu'ils savaient, en agissant comme ils l'ont fait, réaliser les désirs plus ou moins avoués de Théodose II et de son entourage. En dehors de ces deux commissaires, on ne voit que Baanès, au concile de 869, chercher à traduire dans les faits la politique de l'empereur Basile I^{er}; encore n'essaie-t-il pas d'imposer sa volonté quand il se heurte à un refus.

Tout compte fait, on se demande si la présence des commissaires impériaux dans les conciles ne fut pas une nécessité. Puisque les souverains convoquaient ces assemblées, ils devaient naturellement en assurer le fonctionnement. Les querelles théologiques étaient parfois si ardentes, accrues encore par des antipathies tenaces et des ambitions personnelles, qu'il était utile d'avoir un arbitre, disposant de la force, pour calmer l'effervescence et ramener les Pères à plus de dignité dans leur rôle de docteurs de l'Église. Sans cela, les discussions auraient dégénéré et pris des proportions inquiétantes qui auraient nui à la clarté des débats et envenimé les querelles d'idées et de personnes. Le christianisme étant la religion officielle, l'État avait tout intérêt à éviter des heurts nuisibles à la tranquillité publique et à concilier les partis opposés pour maintenir l'ordre et la cohésion dans le vaste empire où les diverses nationalités avaient de grandes difficultés pour se fondre en un tout paisible et harmonieux. Le triomphe du monophysisme en Syrie et en Égypte ne fut-il pas assuré en grande partie à cause de l'hostilité des populations contre les Byzantins?

R. JANIN.

INVENTAIRE DES ÉPISTOLIERS BYZANTINS DU X^e SIÈCLE

L'épistolographie est une parente pauvre de la littérature byzantine. Les Byzantins ont cependant cultivé ce genre avec une certaine passion, semble-t-il, et sûrement avec abondance. Ces documents fragiles de nature sont condamnés à la dispersion, si l'auteur, l'un de ses familiers ou l'un de ses admirateurs, ne prend soin d'en établir une copie suivie. Or très peu, même parmi les personnages officiels, ont pris cette peine en vue de transmettre leurs lettres à la postérité. Ce sont même surtout les lettres quotidiennes qui ont disparu, lettres d'affaires, de famille, et l'admiration des contemporains nous a conservé de préférence les lettres de type littéraire où prédomine l'art de la rhétorique. A première vue l'on dirait que ce genre était chez les Byzantins purement littéraire, car les lettres qui nous sont parvenues donnent l'impression d'être un exercice de lettré, une prouesse d'esthéticien, comparable aux ciselures de l'orfèvrerie ou aux arabesques de l'ornementation. Mais la production littéraire de l'époque du papyrus nous montre que la lettre fut aussi un moyen courant de communication dans les affaires de la vie quotidienne, commerce, justice, etc. Si les documents de la période proprement byzantine ont disparu, alors que les lettres banales sur papyrus sont relativement nombreuses, cela tient à la matière sur laquelle elles ont été écrites, à la négligence, aux destructions opérées par le temps.

Cependant il ne faut pas non plus exagérer la futilité du genre épistolaire chez les Byzantins. Les historiens y recourraient plus souvent et avec grand profit, si des éditions existaient ou si les éditions étaient faites avec le soin voulu, si les lettres d'un même auteur n'étaient pas séparées de la collection et si l'on pouvait commodément les consulter dans un *corpus*. En attendant ces réalisations, bien plus problématiques maintenant qu'un voyage dans la lune, il me semble utile de faire l'inventaire des épistoliers, des lettres qui sont conservées dans les manuscrits et de leurs éditions. Si j'ai choisi

le ^xe siècle, c'est que l'étude de deux manuscrits, le *Patm.* 706 et le *Laura* Ω 126, m'a obligé de compulsier nombre d'ouvrages et de vérifier nombre d'attributions relatives à des auteurs de cette époque. D'ailleurs le volume *Épistoliers byzantins du X^e siècle*, qui est paru, contient l'édition des lettres d'Alexandre de Nicée, de Syméon Métaphraste, de Jean de Latros, de Philéto Synadénos, de Nicéphore Ouranos, de Léon de Synades, de Théodore de Nicée, de Théodore de Cyzique et des anonymes du *Patm.* 706, pour la plupart entièrement inédits.

Dans ce domaine le travail d'édition ou de réédition est immense et, il faut l'avouer, assez peu attrayant, par lui-même d'abord, car l'intérêt historique et humain de ces lettres reste faible, et ensuite faute des instruments appropriés, puisque les répertoires, les dictionnaires, les index n'ont pas encore thésaurisé ces matières. Peut-être donc trouvera-t-on une utilité à ce répertoire uniquement réservé aux épistoliers et à leurs lettres éditées ou inédites. Il n'est pas question ici de donner une notice complète sur chaque auteur ni toutes les indications bibliographiques possibles; seul compte le témoin manuscrit et l'édition qui le reproduit, l'article ou le livre utile pour celui qui veut entreprendre l'étude des correspondances et de leurs collections.

Le plus simple m'a paru de ranger les auteurs par ordre alphabétique.

ALEXANDRE de Nicée.

Les lettres d'Alexandre de Nicée contenues dans le *Patm.* 706 paraissent dans le volume *Épistoliers byzantins du X^e siècle*. Elles ne concernent que la période de son exil à Monotaba vers 945. Les lettres 18-20 nous apprennent qu'il vécut au moins jusqu'en 981, probablement dans la retraite d'un monastère. La charge de maître de rhétorique à l'Université que lui conféra Constantin Porphyrogénète paraît devoir être datée d'avant le procès et la destitution de l'évêque (voir Anonyme *Londinensis*).

ANASTASE questeur.

Une lettre de ce personnage est conservée dans la correspondance de Léon Choïrosphactès : ed. G. Kolias, p. 92, n. 17. Il est connu aussi par des allusions assez piquantes dans la correspondance d'Aréthas : cf. Kougéas, 'Ο Καίσαρείας Ἀρέθας, Athènes (1913), p. 22, 92.

ANONYMES.

Il reste peu de lettres dont l'auteur ne soit pas connu au moins de nom. Le *Patm.* 706 présente deux collections sous le titre *Lettres diverses*, que j'édite dans le volume *Épistoliers byzantins...* La première collection n'est pas entièrement anonyme, puisque deux noms d'auteurs sont indiqués : ANTOINE patriarche pour la première lettre et le *Métropolit de Chônes* pour la seconde et sans doute un certain nombre de lettres suivantes : voir CYRIAQUE de Chônes, qui me semble le nom probable de ce métropolit. Ensuite viennent deux lettres que le *Vindob. phil. gr.* 342 insère dans la collection du métropolit de Synades Léon. La fin du groupe et toute la deuxième collection ne peuvent être attribuées à personne. On remarque cependant, dans la deuxième collection, des adresses de correspondants et des allusions à un métropolit de Cyzique influent et lettré qui peut s'identifier avec le Théodore que nous connaissons.

Dans le *Vindob. phil. gr.* 342, en plus des doutes que nous exprimons à propos des lettres de Théodore de Cyzique, il faut relever aussi une incertitude dans le groupe de lettres 22-31 : Νέος Ἐλληνομνήμων, 19 (1925), p. 15; édition, *ibid.*, 21 (1927), p. 4-29. Elles sont attribuées à tort par l'éditeur au patriarche Nicolas. Mais nous savons que les lettres 25-29 appartiennent à Théodore de Nicée, et la lettre 24 très probablement aussi, bien qu'elle ne soit attestée que par le *Vindob.* La lettre 30, du *protoasecretis*, est de Syméon Métaphraste. Comme la précédente, n° 29, est dite du *protonotaire*, elle pourrait aussi être mise sous le nom de Syméon, mais ce n'est qu'une hypothèse.

Il ne reste de vraiment anonymes que les lettres 22-23. Elles se trouvent après celles du patriarche Nicolas avec l'indication *du même* et avant celles de Théodore de Nicée; en réalité il n'y a aucune ligne de partage entre ces collections mêlées. On peut se rendre compte qu'elles ne portent pas la marque assez caractéristique de Nicolas. Elles sont d'ailleurs fort intéressantes, car la première établit les principes de la morale chrétienne du mariage et la seconde, adressée à un métropolit Nicolas, dénonce la conduite scandaleuse de certains prélats. L'auteur est un dignitaire ecclésiastique et les critiques contenues dans la seconde semblent viser la corruption du haut clergé dans l'entourage de Théophylacte : ce qui nous ramène à Théodore de Nicée; mais l'absence d'allusions personnelles nous laisse dans l'incertitude.

Le même *Vindobonenis* contient d'autre part un groupe de lettres modèles, mal décrit par Lampros, qui n'indique pour cette série que 27 *incipit* : *loc. cit.*, 19, 1925, p. 20-21. Or les modèles copiés sont bien plus nombreux et l'on peut y distinguer deux groupes. Le premier est un choix des *Types épistolaires* de Proclus où manquent les numéros 3, 6, 13, 21, 34-40 (de l'édition Hercher). Ensuite viennent 23 nouveaux types de lettres, parmi lesquels une lettre que W. Lameere a attribuée à Grégoire de Chypre, sur la foi du *Paris. 2022 : la Tradition manuscrite de la Correspondance de Grégoire de Chypre*, p. 69-70 et index, n° 242. Cette lettre, plusieurs fois éditée, comme l'indique le même auteur, a été mise de plus, par un éditeur peu sûr, sous le nom d'un moine Maxime : Γρηγόριος ὁ Παλαμῆς, 8 (1924), p. 281, édition par Sp. Lauriot des deux lettres 6-7 du Ps.-Libanius (Forster nos 1550-1551). Étant donné que le *Vindobonensis* est du XI^e-XII^e siècle, Grégoire de Chypre est certainement exclu. Je ne m'explique pas d'ailleurs comment W. Lameere a admis par distraction, comme appartenant à Grégoire, le n° 241 de sa collection qui me semble être la lettre 38 (éd. Hercher) de Procope de Gaza.

Les groupes de lettres anonymes et surtout ceux qui prennent forme de type épistolaire doivent être maniés avec d'autant plus de prudence que les lettres ont perdu leurs traits individuels et que souvent elles sont choisies précisément parce qu'elles en avaient très peu.

ANONYME : *Lōndinensis Addit.* 36749.

Cette correspondance a été publiée récemment par R. Browning, *The correspondance of a byzantine scholar*, dans *Byzantion*, 24 (1954), p. 397-452, avec notes chronologiques et prosopographiques. Cet article ne contient qu'un choix des lettres. La suite a paru dans *EEBΣ*, 27 (1957), p. 151-212, avec la collaboration de B. Laourdas qui avait étudié précédemment cette correspondance dans *Αθηνᾶ*, 58 (1954), p. 176-198, pour en extraire les citations classiques. Ce mode d'édition, qui disperse les membres d'un corps de lettres ne facilite guère son utilisation, d'autant plus que les index sont également dispersés ou peu développés. Comme j'ai moi-même copié ce texte à la même époque, j'ai corrigé quelques fautes de lecture des éditeurs : *EEBΣ*, 28 (1958), p. 444-446.

L'œuvre est très marquée par la rhétorique, car l'auteur, maître d'école ou professeur de lettres, était un professionnel. Malgré le style abstrait et alambiqué, c'est encore un document fort important

sur la vie scolaire et les relations littéraires au x^e siècle. Le nom de l'auteur échappe jusqu'ici à toute identification, mais d'après le nom des correspondants, qui sont à peu près tous mentionnés avec leurs titres, on peut conclure que les lettres sont de la première moitié du siècle, vers 920-930. L'éditeur anglais a consacré une notice substantielle et en général bien documentée aux personnages principaux. Il a cependant tendance à rapprocher un nom banal, mettons Théodore, Syméon, d'un personnage connu par ailleurs. Ainsi, trouvant un Basile de Néocésarée parmi les correspondants, il propose de l'identifier avec Basile de Césarée, le Petit. Or nous savons qu'Aréthas a occupé le siège au moins jusqu'en 933 et que, après lui, vient un Théophane Choirinos; Basile n'est pas attesté avant 945. La correction n'est donc pas heureuse et il n'y a aucune raison de supprimer Néocésarée.

D'autres identifications sont aussi trop hâtives. Il est quasiment impossible qu'un Euthyme *évêque* soit identique avec Euthyme *métropolitain* d'Antioche de Pisidie, destinataire de la lettre 115 de Nicolas Mystique. De même la notice concernant Théodore protospathaire et mystique me semble bien aventurée; rien ne prouve que ce soit Daphnopatès, puisque dans la seule correspondance de l'Anonyme, en plus du Théodore mystique, il y en a encore cinq avec des charges diverses. Comment s'y retrouver, étant donné que Théodore Daphnopatès, au moment de sa nomination comme éparque par Romain II est dit ἀπὸ στρατιωτικῶν? Pour Syméon ascretis, mentionné aussi dans la *Vita Euthymii*, R. Browning a bien vu la difficulté de l'identifier avec Syméon Métaphraste.

Deux autres mentions méritent d'être soulignées. Anastase d'Héraclée († 946) est économe (de la Grande Église); des sceaux inédits du même personnage confirment le fait connu qu'un métropolitain pouvait occuper cette charge dont le titulaire était désigné par l'empereur. D'après une allusion d'un Anonyme de Patmos, il est possible que Théodore de Cyzique ait rempli la même fonction après Anastase. La lettre à Alexandre de Nicée est assez curieuse. Il s'agit d'une fugue d'étudiants que leur père n'a pas trouvés à l'école au cours d'une visite. Le professeur suppose qu'ils sont à l'Olympe ou bien chez leur oncle, c'est-à-dire Alexandre lui-même. La lettre ne nous donne, par conséquent, aucune précision nouvelle concernant le professorat d'Alexandre. Il semble cependant que cet appel au métropolitain de Nicée pourrait indiquer plus qu'une relation de famille, s'il occupait déjà la chaire de maître de rhétorique. N. Bées

admettait que le personnage avait occupé la chaire d'Université avant le siège de Nicée : ce qui est peu probable, étant donné que le chroniqueur déclare que le métropolite de Nicée fut choisi par Constantin comme maître de rhétorique (THEOPH. CONT., p. 446). Cette nomination n'ayant pu avoir lieu après 945, il s'ensuit que le choix d'Alexandre et le soin que Constantin porta à l'Université datent du règne de Romain I^{er}. Comme c'est un point qui n'a pas encore été bien défini, les moindres indices sont à souligner.

L'histoire de la philologie et des manuscrits trouvera aussi dans ces lettres quelques documents intéressants; la lettre 88 (*Byzantion*, p. 449), où il est question de collation de textes, mériterait une étude spéciale.

ANTOINE patriarche.

Le *Patm.* 706 nous a conservé du patriarche Antoine Studite (974-979) une lettre qui fait état d'une mésentente entre le patriarche et le jeune empereur Basile II, mais la date n'apparaît pas clairement.

ARÉTHAS de Césarée († vers 934).

La correspondance et les opuscules d'Aréthas ne sont pas encore publiés en entier et les parties éditées se trouvent dispersées en nombre de publications. Malgré cela, le contenu en est assez bien connu grâce à l'ouvrage déjà ancien de S. Kougéas, *Ὁ Καίσαρείας Ἀρέθας καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ*, Athènes, 1913. Cette monographie est encore indispensable, car l'auteur y a condensé tous les renseignements que l'on peut tirer des lettres et des discours; il a utilisé les documents recueillis par O. von Gebhardt en vue d'une édition complète qui n'a point paru, mais dont les dossiers étaient déposés à la Bibliothèque d'État de Berlin.

Il ne semble pas qu'il ait existé une collection proprement dite des lettres d'Aréthas; du moins on n'en voit pas la trace dans les manuscrits qui nous les ont conservées mêlées à d'autres opuscules de circonstance. Dans le *Marcianus* 524 ce sont les discours qui dominent. Le *Mosquensis* 315 (Vladimir 441) et le *Cosinita* 1 sont des copies tardives assez mauvaises. Mais avant d'aborder ces manuscrits, disons tout d'abord un mot de la lettre d'un prototrône (titre de l'archevêque de Césarée) publiée par Lampros dans *Νέος Ἑλληνομνήμων*, 13 (1916), p. 206-210, d'après le *Barroccianus* 131, f. 176, puis par Diekamp (qui ignore la première édition), *Analecta patristica, Texte und Abhandlungen zur griechische Patristik* (Orient. Chr.

per. 117, Rome, 1938), p. 230-236. L'attribution à Aréthas me paraît fort douteuse du fait qu'elle est adressée à Constantin Porphyrogénète empereur. A la date supposée, vers 933, comment Aréthas peut-il adresser à Constantin une requête pour être maintenu sur son siège malgré l'âge et les infirmités, alors que Romain Lécapène était un ami de l'évêque et que celui-ci se montre partisan de Théophylacte? Même en supposant que Constantin ait inspiré sournoisement cette mesure à un groupe de synodaux, on ne comprend guère la réaction d'Aréthas. Mais Aréthas n'est pas le seul prototrône et il y a un autre Constantin, le frère de Basile II. La lettre peut être de Basile le Petit (vers 959) ou d'un autre, sous Constantin VIII. Si la lettre est d'Aréthas, le recours à Constantin est bien mystérieux.

Le *Marcianus* 524 a l'avantage d'être assez ancien et d'avoir été édité entièrement par B. Laourdas et R. Jenkins, mais en deux revues différentes : BZ, 47 (1954), p. 1-40; *Nine orations of Arethas from Marc. gr. 524*; EEBΣ, 14 (1955), p. 293-372 : *Eight letters of Arethas on the fourth marriage of Leo the Wise*. Malgré quelques erreurs de lecture regrettables (cf. BZ, 48, 1955, p. 1-3), dues au fait que les éditeurs n'ont pas pu coordonner leur travail, l'édition se recommande par la précision des sommaires et du commentaire. Deux des textes du *Marcianus* se retrouvent isolés dans *Ottobon* 147. Le titre de l'un d'eux a pu faire croire qu'il s'agit d'une profession de foi de Nicolas le Mystique, comme l'a cru F. Dvornik : *le Schisme de Photius* (Unam Sanctam, 19), p. 522, après Mai; il s'agit en réalité de la profession de foi d'Aréthas.

Le *Cosinitsa* 1, copié en 1686, contient sept pièces, dont une lettre de Nicolas le Mystique. L'édition de Papadopoulos-Kérameus, *Varia Graeca Sacra*, p. 254-272, a paru dans les *Zapiski* de la Faculté d'histoire et de philologie de l'Université, Saint-Pétersbourg, 95 (1909). Dans un compte rendu, Kougéas a établi la chronologie de ces documents : *Διογραφία*, 3 (1911), p. 307-311.

Mais le manuscrit le plus important reste le *Mosquensis* 315 (Vladimir 441) dont on ne connaît même pas une bonne description; celle du catalogue de Vladimir est imparfaite et celle de Šangin, plus récente, n'est pas meilleure : *Viz. Sbornik*, Moscou, 1945, p. 228-230. Il ne sera donc pas inutile de dresser un état des textes du manuscrit d'après les éditions qui nous les font connaître. Suivant la numération (2-52) et le signalement des textes par Vladimir, j'indiquerai, à défaut d'édition, les analyses ou les mentions de Kougéas (K suivi du chiffre indiquant la page).

2. Réponse à Nicolas : inédite, K. 14.
3. Réponse au synode : inédite, K. 15.
- 4-5. Commentaire du Ps. 1; du Ps. 35 : J. COMPERNASS, *Zwei Psalmenhomilien des A. von K.* dans *Studi biz. e neoel.*, 3 (1931), p. 10-16, 16-26.
6. Réponse aux Arméniens : A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Monumenta... ad historiam Photii pertinentia*, p. 36.
7. Éloge des martyrs d'Édesse : texte latin PG, 106, 787; cf. BHG³, 740 (ed. O. von Gebhardt).
8. A Nicolas asecretis : inédit, K. 78.
9. Epitaphios d'Euthyme : BHG³, 652; PO, 16 (1922), p. 489-498. On peut se demander comment Lipomanus en 1544 a pu se procurer la traduction du texte (PG, 106, 797) dont la seule copie grecque connue est du xvii^e siècle.
- 10-14. Sur la polygamie : inédits, K. 90.
15. Réponse à Nicolas le Mystique : inédit, K. 73.
- 16-17. A Thomas patrice, avec la réponse de Thomas (non mentionnée par Vladimir) : inédit, K. 90.
18. Apologie : éd. KOUGÉAS, *op. cit.*, p. 139-143; éd. J. COMPERNASS, dans *Didascaleion*, 2 (1913), p. 181 sv.
19. Trois lettres à Plotin : inédites, K. 10.
20. Apologie : inédite, K. 90.
21. Contre Choïrosphactès : ed. J. COMPERNASS, dans *Didascaleion*, 1 (1912), p. 295 sv; rééd. M. A. Šangin, dans *Viz. Sbornik*, 1945, p. 236-241, avec un fac-similé du manuscrit.
22. Condoléances à Cosmas : inédit, K. 94.
23. Condoléances à Étienne, préposé du canicleion : inédit, K. 94.
24. Contre Julien : éd. F. CUMONT, *Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien*, dans *Mémoires de l'Acad. roy. de Belgique*, 57 (1899), p. 130 sv.
25. Apologie : éd. M. A. ŠANGIN, dans *Viz. Vrem.*, 26 (1947), p. 250-254.
26. A l'émir de Damas : éd. J. COMPERNASS, *Denkmäler der griech. Volksprache*, 1 (1911), p. 1-9. Le texte a été traduit et commenté par A. Abel, *La Lettre polémique d'Aréthas*, dans *Byzantion*, 24 (1954), p. 343-370; l'auteur met en doute la paternité d'Aréthas, mais n'explique pas comment ce texte a été inséré dans un groupe appartenant uniquement à un même auteur.
27. A Étienne, patriarche : lettre éditée dernièrement par P. Kar-

lin-Hayter, *Texts for the study of the « Vita Euthymii »*, dans *Byzantion*, 23 (1958), p. 366-367.

28-29. A Léon VI; A Cosmas : deux lettres inédites; K. 75.

30. A Romain Lécapène : éd. S. J. ŠESTAKOV, dans *Byzantino-slavica*, 1 (1929), p. 161; 3 (1931), p. 99 et auparavant par A. PAPA-DOPOULOS-KERAMEUS, *Varia graeca sacra*, d'après le *Cosinitsa* 1.

32. A Nicétas scholastique : éd. KOUGÉAS, *op. cit.*, p. 143-146.

33-34. Contre les Juifs. A Théophile questeur : inédits, K. 79.

35-36. Sur Grégoire de Nazianze (d'après le panég. de Grégoire de Nysse) : éd. J. COMPERNASS, dans *Didascaleion*, 2 (1913), p. 95 sv.

37. A Grégoire d'Éphèse : éd. S. J. ŠESTAKOV, dans *Byzantino-slavica*, 1 (1929), p. 161-163, et 3 (1931), p. 99-101.

38. A Grégoire d'Éphèse : éd. M. A. ŠANGIN, dans *Viz. Vrem.*, 26 (1946), p. 242-243. L'incipit de Vladimir ne correspond pas à celui du texte édité.

39. A Étienne préposé du canicleion : inédit, K. 94.

40. Réponse d'Étienne : inédit, K. 94. Vladimir a lu Étienne d'Éphèse (= ἐπὶ τοῦ κενικλείου), lecture d'autant plus malencontreuse que le successeur de Grégoire d'Éphèse, autre correspondant d'Aréthas, s'appelle Étienne.

41-44. A Étienne préposé du canicleion : inédit, K. 94. A Eustathe de Sidè; inédit, K. 75. A Pierre de Sardes : inédit, K. 25, 76. A Léon VI : inédit, K. 115.

45. A Démétrius d'Héraclée : éd. A. SONNY, dans *Philologus*, 54 (1895), p. 182 sv.

46. D'après le catalogue, deux lettres à Nicétas Scholastique; en réalité il y en a trois, comme l'avait vu Kougéas et comme le montre l'édition récente de P. KARLIN-HAYTER, dans *Byzantion*, 28 (1958), p. 372-389.

47. Deux lettres à Jean, neveu d'Oreste : inédites, K. 92.

48. A Nicéphore, moine : inédit, K. 94.

49. A Étienne hypographeus : éd. Kougéas, *op. cit.*, p. 146-147.

50. Questions bibliques : éd. G. HENRICI, *Zur patristischen Aporien-literatur*, Leipzig, 1909, p. 15-20.

51. Contre Lucien : éd. H. RABE, *Die Lukianstudien des Arethas*, dans *Nachrichten... zu Göttingen*, Phil. Hist. Kl., 1903, p. 644-653.

52. Contre Nicétas Scholastique : opuscule divisé en 22 chapitres, dont il ne reste que le premier : inédit, K. 80-81.

Tel est le contenu du *Mosquensis*. L'analyse montre qu'une édition est souhaitable et que l'œuvre d'Aréthas mériterait d'être publiée

en *corpus*, au lieu de rester dispersée. Reste un texte que l'on a voulu dernièrement attribuer à Aréthas, l'*Anonymus de Bulgaris* : G. Moravcsik, *Byzantino-turcica*, I (1958), p. 223-224. Aux hypothèses proposées qui mettent en avant Nicolas Mystique, Théodore Daphnopathès, Aréthas, je pense qu'il faut en ajouter une autre : l'auteur qui a le plus de chances d'avoir composé ce discours me semble Nicéas magistros dont je parle plus loin.

BARDAS moine.

Six lettres de Bardas moine ont été éditées par Sp. Lampros dans Νέος Ἑλληνογρονήμιον, 21 (1927), p. 136-141. Il appartient au ^xe siècle comme tous les auteurs contemporains conservés dans le *Vindob. phil.* 342, décrit par le même éditeur, dans la même revue, t. XIX (1925), p. 15-16, 27. Il voisine avec Théodore de Cyzique et Théodore de Nicée; il écrivait sans doute au plus tard vers le milieu du siècle; les destinataires mentionnés ne permettent pas de date plus précise. Bardas traite assez familièrement avec de hauts fonctionnaires et manifeste un certain goût pour les livres et la sculpture classique. On sait qu'un Bardas Boilas fut réduit à l'état monastique, en 923, à la suite d'une rébellion; mais alors le nom monastique n'est sans doute plus Bardas. Un autre Bardas antigrapheus paraît dans l'*Anonyme Londinensis*, lettre 102; le personnage reste peu connu.

Il est possible que certaines lettres attribuées à Nicéas magistros (voir ci-dessous) soient du même Bardas et le mélange s'explique du fait que les auteurs sont à peu près contemporains.

BASILE de Césarée, le Petit.

Le ms. *Vaticanus* 622 nous a conservé un reste ou plutôt le début d'une collection intitulée *Lettres de Basile le prototrône*. Le catalogue identifie, avec un point d'interrogation, ce Basile avec le patriarche Basile Scamandrénos. Or celui-ci n'a jamais été prototrône, c'est-à-dire archevêque de Césarée. De cette collection il ne reste que la première lettre mutilée à l'adresse de Syméon protospathaire, protonotaire du drome et anagrapheus (du thème) des Arméniagues. D'après le témoignage d'Alexandre de Nicée, Basile le Petit occupait le siège de Césarée dès avant 945 et l'occupait encore dans les premières années du patriarcat de Polyeucte (après 956). Il n'y a aucun doute, à mon avis, que le destinataire de cette lettre ne soit Syméon Métaphraste lui-même, car la dignité et la fonction qu'il occupe ici concordent avec ce que nous savons par ailleurs de sa carrière. Il

était patrice et protoascretis vers 964, fonction supérieure à celle de protonotaire du drome, dont il devint par la suite le logothète. Les relations de Basile avec Syméon s'expliquent par une communauté de goûts littéraires, mais aussi par des rapports mal définis, quoique certains, de Syméon avec la Cappadoce, qui apparaissent dans sa correspondance.

Une autre lettre de Basile nous est conservée, sous forme de préface aux scholies sur saint Grégoire : PG, 36, 1074; elle a été écrite au temps de Noël, après une victoire (?) de Constantin Porphyrogénète. D'autre part, la *Lettre du prototrône*, qui se plaint à Constantin d'une menace de déposition pour raison d'âge, n'est pas nécessairement d'Aréthas, à qui les éditeurs l'ont attribuée, et pourrait appartenir à ce Basile.

CYRIAQUE de Chônes.

Ce personnage n'est connu que par des distiques alphabétiques et par une lettre à Étienne d'Ancyre : G. Mercati, *Dalli epistolografî del cod. Vatic. gr. 306*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, École Française de Rome, 35 (1915), p. 138-139. Étant donné que la collection de ce manuscrit est mêlée, d'autres lettres peuvent lui appartenir parmi celles que Mai a éditées sous le nom de Nicétas magistros. On pourrait identifier ce Cyriaque avec le métropolite anonyme de Chônes du *Patm.* 706. En effet les distiques alphabétiques ont une certaine parenté avec ceux de Syméon Métaphraste et cet anonyme a connu l'ordination du patriarche Antoine; les dates concordent pour situer ce personnage dans le troisième quart du x^e siècle. Manuel Gédéon a édité une dizaine de ces lettres dans *Ecclesiastikè Aletheia*, puis dans *Ἀρχεῖον ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας*, Cple, 1, 1911, p. 14-27; elles se retrouvent dans mon édition.

ÉTIENNE de Nicomédie

Une de ses lettres, antérieures, semble-t-il, à 996, est conservée dans la collection des lettres de Léon de Synades, avec la réponse de celui-ci. Bien qu'il ne soit pas désigné nommément, il est certain qu'il s'agit d'Étienne, correspondant, à peu près à la même date, de Nicéphore Ouranos et connu surtout par son hostilité à l'égard de Syméon le Nouveau Théologien.

ÉTIENNE, préposé à l'encrier.

Ce fonctionnaire du début du x^e siècle est en correspondance avec Nicétas Magistros et Aréthas; la lettre 40 du *Mosquensis* est une

réponse d'Étienne à ce dernier qui lui écrit plusieurs fois. Voir Kougéas, *op. cit.*, p. 25, 93-94.

GENESIOS magistros.

Une lettre, datée de 906, est conservée dans la collection de Léon Choïrosphactès : éd. Kolias, p. 93, n. 16.

JEAN, moine du Latros.

Le *Patm.* 706 comprend une collection mutilée des lettres de Jean qui pourrait être un des compagnons de saint Paul du Latros; je les édite dans *Épistoliers byzantins*.

JEAN KYRIOTÈS le Géomètre.

Dans le *Baroccianus* 25, f. 285-293, se lisent diverses œuvres de Jean protospathaire, Géomètre : un éloge du chêne, deux lettres descriptives de son jardin, trois éloges du pommier. Seul, le premier des trois éloges du pommier est édité par Iriarte, dans le catalogue des manuscrits de Madrid, p. 301 = PG, 160, 848-853. Nous apprenons dans la seconde lettre que le jardin et le domicile de Jean étaient situés en plein centre de Constantinople, au Mésomphalos. A part cette précision notable, il n'y a pas de renseignements nouveaux sur le personnage lui-même. Cependant il faut relever à partir du *Baroccianus*, qui donne à Jean Géomètre le titre de protospathaire, l'erreur commise par Iriarte (ou son manuscrit) en donnant à Jean le titre de *prototrône*, d'où Krumbacher a déduit qu'il était évêque! H. G. Beek (*Kirche und theol. Literatur im byz. Reich*, p. 553), sans mentionner ce titre de *prototrône*, maintient cependant que Jean devint évêque de Mélitène; pour cela, il s'appuie, comme ses prédécesseurs, sur l'építaphe de Nicéphore Phocas, attribuée par Skylitzès à un Jean de Mélitène. Les rapports de Jean Géomètre avec Nicéphore sont connus; mais de là à conclure, ne tenant compte que du style de quelques vers, à l'identité de Jean le Géomètre avec Jean de Mélitène, il y a loin. Il faudrait une preuve beaucoup plus décisive.

En tout cas, à l'époque où il écrit ces lettres, le poète était un simple laïc; d'autre part, le discours qui, dans le *Palat. gr.* 402, f. 360^v, est attribué à Géomètre et dont la description par le catalogue a été prise à la lettre par Krumbacher, n'est autre que le discours de Grégoire de Nysse pour son ordination : PG, 46, 544-549. La carrière ecclésiastique de notre personnage est par conséquent réduite à néant, car le nom de Kyriotès ne signifie pas non plus nécessairement qu'il

ait été moine du monastère de Kyrou. Nulle part, dans les épigrammes, ni dans les titres de ses œuvres, n'est mentionnée la qualité de moine. Jean le Géomètre, selon toute vraisemblance, n'a été qu'un pieux laïc, comme Syméon Métaphraste et Nicétas Paphlagon.

LÉON CHOIROSPHACTÈS.

Les lettres de ce personnage se trouvent dans le même manuscrit que celles du patriarche Nicolas, le *Patmensis* 178, du x^e siècle. Je me contenterai de renvoyer à l'édition de G. KOLIAS, dans *Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie*, n° 31. Athènes, 1939. Aux lettres de Léon sont jointes dans la collection des lettres de ses correspondants, Syméon de Bulgarie, Genesios, Anastase, Thomas et Procope.

LÉON diacre.

En dehors de l'*Histoire*, nous ne connaissons de Léon qu'une adresse à Basile II, éditée par Sycoutris, d'après le *Baroc*. 131, dans *ΕΕΒΣ*, 10 (1933), p. 425-434; œuvre de jeunesse, destinée à l'empereur jeune, elle peut dater des alentours de 980. On trouve dans son *Histoire* quelques lettres qu'il cite apparemment dans le texte original : lettres des Bardas (Phocas et Seléros : Bonn, 118, 4; 119, 2); billets d'un moine et d'un clerc contre Nicéphore Phocas (*ibid.*, 83, 5; 86, 3).

LÉON de Synades.

Sa correspondance est conservée dans deux collections. Celle du *Vindobonensis phil.* 342 a été éditée par Sp. Lampros : *Νέος Ἑλληνο-μνήμων* 20 (1925), p. 324-342. L'éditeur aurait pu trouver le nom de l'auteur d'après la lettre 19 (*ibid.*, p. 336), où nous lisons : *μémνησότινος Λέοντος*; mais on a lu *τινος λέγων*! L'autre collection est contenue dans le *Patm.* 706 et une partie en a été éditée anonymement par Sakkelion d'après l'actuel *Athen.* B. N. 1896, puis par Schramm, d'après Sakkelion. Mais le manuscrit d'Athènes n'est qu'un extrait de celui de Patmos, plus complet, et qui donne le nom de l'auteur. J'ai repris les deux collections dans *Épistoliers byzantins*.

On voit par cet exemple comment les lettres peuvent rester groupées par époques de la vie d'un auteur, soit qu'elles aient été réunies en des dossiers distincts par l'auteur, soit qu'elles aient été recueillies par l'un des correspondants ou par des collectionneurs différents. En tout cas la première collection comprend des lettres, toutes probablement antérieures à 996, l'autre des lettres certainement posté-

rieures. Un détail montre le désordre qui peut s'introduire dans la transmission des lettres par les manuscrits à une date assez proche encore de l'auteur, puisque le *Patmensis* est de la fin du ^x^e siècle et le *Vindobonensis* d'une date assez rapprochée : parmi les anonymes de Patmos, on trouve deux lettres de Léon de la collection de Vienne. Dès qu'une lettre n'a plus d'adresse ou d'en-tête, elle tend à devenir anonyme, surtout si elle a un caractère plus littéraire qu'historique, comme c'est le cas pour la plupart de ces documents byzantins.

H. Grégoire et P. Orgels ont émis l'hypothèse que l'ambassadeur Léon, dont ils ne connaissent les lettres que par l'étude de Schramm, pourrait être identifié avec Léon diacre l'historien. Cette hypothèse sera difficilement acceptable. Léon diacre était *μειράκιον* en 966, d'où Hase conclut qu'il était né autour de 950. Léon de Synades avoue 60 ans en 997, ce qui le fait naître en 937 et nous empêche de le considérer comme un garçon en 966. D'autre part, le titre de l'*Histoire* n'aurait pas gardé, dans la tradition, la seule titulature de diacre, si l'auteur avait accédé à l'épiscopat. Il est vrai cependant que Léon de Synades est cité vaguement comme historien dans l'opuscule *De translationibus episcoporum*, où il semble associé à Théodore de Sébaste : PG, 119, 905 CD. Mais la citation n'est pas sûre et peut désigner un simple opuscule d'ailleurs inconnu. La seule allusion de Léon de Synades aux guerres de Basile (lettre 23 : Lampros, p. 340 : *Epistoliers byzantins*, I, 54, p. 208-209) nous laisse croire qu'il n'a pas vu la lutte de près comme le diacre Léon, présent au siège de Triaditsa. Les deux personnages sont bien distincts. Je ne vois qu'un trait de style pour établir une parenté entre les deux : c'est l'usage des synonymes observé par Hase chez l'historien et dont l'abus apparaît dans les lettres de l'ambassadeur; on avouera que ce genre d'indices est insuffisant pour décider de l'identité des auteurs.

NICÉPHORE OURANOS.

Le seul témoin de la correspondance de Nicéphore est le *Patm.* 706 que j'édite dans *Épistoliers byzantins*, p. 217-248.

NICÉTAS clerc.

Lettre à Constantin VII, en 947-948, sur le miracle de la lumière aux Lieux Saints : cf. BHG³, *Narrationes* 1 n. Riant ne croit guère la lettre authentique. Malgré la date tardive du manuscrit *Hierosol. patr.* 73, ^{xvi}^e siècle, le texte ne présente cependant aucune anomalie qui le rende suspect. Dans sa réédition, Papadopoulos-Kerameus

relève une autre mention contemporaine de ce miracle dans la lettre d'Aréthas à l'émir de Damas. Même si l'on doute, comme Abel, que la lettre à l'émir soit d'Aréthas, l'époque de sa composition reste favorable à l'authenticité du récit de Nicétas.

NICÉTAS magistros.

Sous ce nom ont été éditées deux collections représentées avec des différences notables par trois témoins. Il en résulte une certaine confusion que l'on ne peut débrouiller sans une comparaison nouvelle des manuscrits et des éditions.

Vindob. phil. gr. 342, f. 135^v-163 : groupe de 26 lettres, sans nom d'auteur, mais dont la paternité ne fait pas de doute. Elles sont éditées par Sp. Lampros : *Νέος Ελληνισμῶν*, 19 (1925), p. 29-33 (l. 1-3), p. 139-169 (l. 4-26). Je dois citer un passage important pour déterminer l'origine de l'auteur, parce que précisément la copie de Lampros présente sur ce point un non-sens. Dans la lettre 18, lignes 20-23 : ὁν [le correspondant : métrop. de Salonique] οἷδ' ἐγὼ φῶς καὶ τῆς ἐμῆς, ὃ ἦλπε, καὶ γῆς καὶ πατρίδος Ἀκριστός ὁρώμενον; le passage doit se lire : ὁν οἷδ' ἐγὼ, φῶς καὶ τῆς ἐμῆς, ὃ ἦλπε καὶ γῆς, καὶ πατρίδος Ἀκριστός ὁρώμενος. C'est-à-dire que Nicétas réside sans doute à Larissa et paraît avoir cette ville pour patrie, alors qu'il est né ailleurs. Nous savons en effet qu'il est Spartiate de père, Athénien de mère. Le sens dès lors n'offre plus de difficulté et le texte du moins est correct.

Bodl. Misc. 242, f. 194-213 : groupe de 35 lettres, attribuées à Nicétas au f. 194 et au f. 207, éditées par Lampros à la suite de celles de Vienne, dont il identifie l'auteur Nicétas grâce au nouveau témoin : *loc. cit.*, p. 169-191 (lettres 28-51, Lampros omettant le numéro d'ordre 27). Onze lettres sont communes avec la collection de Vienne; lettres 1-11 du *Bodleianus* = lettres 1, 3-9, 12-14 de l'édition. Mais pour la suite de la collection du *Bodl.* il faut introduire quelques distinctions.

a) Les lettres 12-16 (éd. Lampros : 28-32) paraissent du même Nicétas, d'après le contenu : allusion à la Laconie dans la lettre 14 (= 30), recours excessif à la mythologie, lettre 16 (= 32).

b) La lettre 17 (éd. Lampros : 33, p. 173) ne peut être de Nicétas. L'auteur fait état d'une fonction sacerdotale (il était au moins métropolitain) et ses conseils à l'empereur indiquent une position élevée dans la hiérarchie ou une haute autorité morale; l'empereur est en expédition chez les barbares.

c) La lettre 18 est de Bardas moine, comme l'a bien vu Lampros

(n. 34), puisque des lettres de ce Bardas se trouvent dans le *Vindob.* Comme les lettres suivantes, 19-21 (éd. Lampros : 35-37) sont adressées au même personnage (le Michel destinataire de la lettre 18), et sont de la même veine, elles paraissent devoir être attribuées à Bardas.

d) La lettre 22 (éd. Lampros : 38) porte comme en-tête : *du même Nicéas au même Michel*. Elle appartient donc au magistros. La formule indique, semble-t-il, que la collection a été interrompue et que le nom de Michel destinataire a motivé cette insertion d'une lettre d'auteur différent.

e) Les lettres 23-34 (éd. Lampros : 39-40) sont attribuées par le *Patm.* 706 à Syméon Logothète. Des lettres suivantes pourraient être du même personnage. L'éditeur souligne dans la lettre 41 le terme *χουνουδαρίσμου* qu'il rapproche de *χωνουδαρίσμου* dans *Theoph. Cont.*, 441, 16. Mais l'adjectif qui accompagne le mot est encore plus significatif, car l'auteur se plaint des empêchements qui lui viennent des *προσεχρητικῶν χουνουδ.*, et il s'excuse de ces termes barbares. Le *prosecreticos* n'inspirera guère confiance et il faut y voir une déformation de l'adjectif forgé sur *protoasecretis*. Or c'est une des fonctions de Syméon qui se plaint à diverses reprises du tourment des affaires publiques. Nous touchons ici à la question complexe de la chronique du Logothète!

f) La lettre 26 (éd. Lampros : 42) contient une allusion à un métropolitain de Synades et la lettre 35 (éd. Lampros : 51) appartient justement à Léon de Synades lui-même.

g) La lettre 30 (éd. Lampros : 46) appartient, si sa conclusion est bien comprise, à un nommé Michel : « Porte-toi toujours bien, âme heureuse, et cela trois fois et bien plus, et n'oublie pas le Michel qui t'aime absolument. »

D'après ces remarques, il est évident que la collection du *Bodleianus*, un manuscrit du *xvi^e* siècle, est composite et ne doit pas inspirer confiance. D'ailleurs le groupe suivant (n° 31 du catalogue de Coxe : *Epistolae mixtae XVIII*) comporte un mélange plus hétéroclite, puisqu'il y a cinq lettres de Tzetzés (nos 2-5, 11) parmi les lettres du *xv^e-xvi^e* siècle.

Vaticanus 306, f. 89-96^v, collection de trente-trois lettres attribuées à Nicéas magistros paneuphémos et éditée par Mai, *Nova Patrum Bibl.* VI-2, p. 439-444. Les lettres 1-5, 19-22, 25-29, 31-33 sont propres à ce manuscrit; les lettres 6-8, 9-18, 23-24 sont communes soit avec *Vindob.* seul (7, 9, 10, 14-18 = Lampros, 2, 10, 11, 19, 21-22,

24-25), soit avec *Bodl.* seul (23-24, = Coxe 14-15 = Lampros 28-29), soit avec les deux (11-13 Mai = 12-14 Lampros).

En somme, dans la collection Vaticane, seules les lettres 1-18 appartiennent sans conteste à notre Nicétas. La lettre 19 est attribuée nommément à Cyriaque de Chônes; d'autres peuvent encore appartenir à ce dernier, mais le n^o 30 (= Coxe 23 = Lampros 39) n'est autre que la lettre 8 (*Patm.* 706) de Syméon; le n^o 33 est une lettre de Théodore Prodrome : cf. *Baroc.* 131, f. 174. Le style d'ailleurs et la tournure des lettres sont bien différents; toujours soignées, elles n'ont plus cependant cet abus de mythologie propre à Nicétas. Même l'allusion au « laconisme » dans la lettre 23 (= Coxe 14 = Lampros 30) ne doit pas être pris nécessairement comme une indication d'origine ethnique, car le procédé est courant chez les épistoliers : cf. lettre 42 de Jean d'Euchaïtes (éd. Lagarde), lettre 58 de Procope (éd. Hercher), etc.

Nous pouvons donc avec certitude attribuer à Nicétas magistrôs toutes les lettres du *Vindob.* (1-26 de l'éd. Lampros) et les cinq lettres propres au *Vatic.* (1-5 de l'éd. Mai). Rien ne semble empêcher de lui attribuer 12-16 du *Bodl.* (28-32 éd. Lampros), et 23-24 du *Vatic.*, qui sont les n^{os} 30-31 de Lampros, ce qui donne trente-six lettres. Les autres peuvent être considérées comme faussement attribuées. On notera cependant que les trois témoins observent le même ordre dans distribution des lettres de Nicétas; indépendamment l'un de l'autre, ils ont fait un choix dans une collection plus ancienne.

Reste la question essentielle. Qui est ce Nicétas magistrôs « paneu-phemôs »? Tout d'abord il faut bien le distinguer de Nicétas le philosophe son contemporain, qui est de Paphlagonie et qui ne semble pas être entré dans la carrière des charges et des dignités de l'empire. Notre Nicétas magistrôs est originaire de Sparte par son père et sa mère était athénienne, comme l'avait déjà remarqué Allatius, *Diatriba de Nicetis*, n. XVIII (dans *Mai, Nova Patrum Bibl.*, VI 2, p. 24). Il déclare par ailleurs dans la lettre au métropolitain de Cyzique qu'il n'est pas moine. G. Mercati, dans son étude sur les épistolographes du *Vatic.* 306 déjà citée (*Mélanges d'arch. et d'hist.*, 35, 1915, p. 134-135), l'identifie avec le Nicétas magistrôs, auteur de deux vies de saints, celle de Théoctiste de Lesbos et celle d'André de Crète, décédé à Eressos dans la même île. La vie de sainte Théoctiste nous apprend que Nicétas, à l'époque de l'expédition d'Himérios contre Chypre, se rendit en Crète comme ambassadeur, vers 910. La vie de saint André est antérieure, car Nicétas se présente comme patrice et

questeur. Il n'y a aucune allusion à ces faits dans la correspondance; rien d'étonnant d'ailleurs, car elle est plutôt des alentours de 925. En effet, dans la lettre au *mysticos* Jean il n'est pas question de la disgrâce de ce dernier survenue en 925. Mais la lettre à Théophane le protovestiaire, qui succéda à Jean dans la faveur de Romain Ier, est postérieure à la disgrâce de Nicéas lui-même survenue après 927. Nicéas magistros est en effet le Péloponnésien, dont la fille Sophie avait épousé Christophore Lécapène et dont la petite-fille Marie épousa en 927 le tsar Pierre de Bulgarie. Ces circonstances, non moins que le style chargé de réminiscences dans le goût de Nicéas, le proposent avec vraisemblance comme l'auteur possible du fameux discours *Anonymus de Bulgaris*, cité plus haut à la fin de la notice d'Aréthas. Après cette apogée, le magistrat trop ambitieux fut relégué à la campagne. D'autres correspondants peuvent être identifiés : Cosmas et Etienne paraissent des amis communs à Aréthas et à Nicéas; le métropolite de Nicée avec lequel le magistros échange des livres doit être Alexandre, élu peu avant 925 et peut-être déjà maître de rhétorique à l'Université.

Il faut noter particulièrement la lettre au métropolite de Thessalonique (éd. Lampros, n° 18), qui mentionne une mission de Nicéas à Larissa, suffisante pour qu'il puisse considérer cette ville comme patrie, et la lettre à un anonyme (éd. Mai, n° 5), qui donne de curieux renseignements sur l'extraction du fer des limons de l'Hermus. Nicéas écrit aussi à Constantin Porphyrogénète, mais celui-ci ne l'aimait guère et le traite assez durement dans le *De Thematibus* : PG, 113, 125 B. L'alliance du magistros avec le clan des Lécapène suffit à expliquer cette rancune.

NICÉAS PAPHLAGON, philosophe et rhéteur.

A. Vogt, en éditant le panégyrique des saints Pierre et Paul, annonçait la publication des lettres de cet auteur : *Orientalia Christiana*, 23 (1931), p. 6. Peut-être s'agit-il des lettres connues par ailleurs; deux éditées par Sp. Lampros, d'après le *Vindob. phil. gr.* 342, dans *Néos 'Ελληνισμῶν* 8 (1911), p. 301; 19 (1925), p. 189-191; une autre, éditée par Loparev, d'après *Patm.* 178, dans *Izvestija* de l'Institut archéologique russe de Constantinople, 13 (1908), p. 180. Je ne connais pas d'autres lettres du même auteur. Mais M. Richard a photographié à l'Athos une lettre de Nicéas philosophe « aux évêques d'Occident sur la fin du monde ». Il est possible que ce texte soit du même Nicéas et en rapport avec des fragments que l'on trouve

dans *Mutinensis* 42, de caractère astrologique : cf. *Cat. cod. astr. graec.*, IV. *Cod. Italici*, p. 96. Cependant ces textes semblent se référer à l'an 1000 et ne conviennent guère dans ce cas au Paphlagon nettement antérieur de deux générations.

Nicétas est en effet mentionné dans la vie du patriarche Euthyme, avec ces trois caractéristiques : il est de Paphlagonie, élève d'Aréthas, neveu de l'higoumène de Saint-Phocas nommé Paul, auquel précisément s'adresse une des lettres éditées par Lampros. Il se distingue de Nicétas David, évêque de Dadybra en Paphlagonie et de Nicétas de Byzance, le philosophe, qui sont de la génération précédente.

NICOLAS MYSTIQUE, patriarche.

La correspondance de Nicolas le Mystique n'est guère connue que par l'édition de Mai reproduite dans Migne. C'est une édition de seconde main, car le *Vatic.* 1780, source de l'édition, est une copie du *Patm.* 178, manuscrit du XI^e siècle dont la collation est à faire. L'Institut de recherche et d'histoire des Textes en possède le microfilm. Pour ne citer qu'un exemple, la lettre 102 au calife de Bagdad comporte dans *Patm.* 178, f. 203^v une date : $\mu\eta\nu\iota\ \iota\omicron\omicron\nu\nu\iota\omega$, $\iota\nu\delta$. ϵ' ; au lieu de $\epsilon\delta\tau\gamma\tilde{\omega}$ dans la suscription il faut lire $\epsilon\ \delta(\epsilon\tilde{\iota}\nu\alpha)$, dont l'abréviation a été mal comprise par le copiste. Baronius avait eu connaissance de quelques lettres de Nicolas grâce à Lollino, ancien possesseur du *Vatic.* 1780 : cf. V. Grumel, *Regestes*, n° 712, critique. Je ne pense pas qu'il faille chercher une copie grecque qui serait à l'origine des recensions brèves présentées par Baronius en version latine ; le traducteur lui-même a pu abréger ou remanier le texte grec.

Sept autres lettres ont été éditées par le Jésuite P. Lazzari (ou Lazzeri) *Miscellaneorum ex Mss. libris...*, t. II, 1757, p. 549-553. Le titre du tome II indique la source de l'édition qui est aussi de seconde main, car la copie du collège Romain (par Allatius) dépend de l'*Angelicus* 13, de même que le *Scorial.* T II 3. A ces lettres éditées il faut ajouter maintenant celles qui ont été transmises mêlées aux lettres de Syméon Métaphraste : REB, 14 (1956), p. 97-102 ; elles paraissent dans *Épistoliers byzantins du X^e siècle*. Le mélange des deux correspondances reste inexplicable, car il a pu se produire soit du fait que Syméon lui-même les a conservées à titre de collectionneur, soit parce que le copiste les a confondues. Toute cette collection du *Patm.* 706 a perdu en effet les noms des destinataires, et si parmi les lettres copiées ne s'étaient pas rencontrées des lettres connues par ailleurs, on n'aurait même pas soupçonné le mélange.

D'autres lettres ont été faussement attribuées au même patriarche par Sp. Lampros, toujours d'après le fameux *Vindob. phil. gr.* 342. Dans la description du manuscrit, il n'attribue, il est vrai, qu'une seule lettre à Nicolas (Νέος Ἑλληνομνήμων, 19 (1925), p. 15, n° 22), parce qu'elle suit une série authentique avec la mention τοῦ αὐτοῦ et les autres (nos 23-29) sont supposées d'un inconnu. Dans l'édition cependant elles ont été mises sous le nom de Nicolas : *ibid.*, 21 (1927), p. 1 sv. En réalité ce groupe de huit lettres comprend six lettres de Théodore de Nicée (nos 24-29 de la description de Lampros) et deux autres, 22-23, dont je ne puis dire l'auteur.

PHILÉTOS Synadénos.

La collection du *Patm.* 706 comprend les lettres que ce fonctionnaire écrivit à Tarsos, en Cilicie. Je les édite ou réédite dans *Épistoliers byzantins*, p. 249-259.

PROCOPE spathaire.

Une lettre dans la correspondance de Léon Choïrosphactès; voir G. KOLIAS, p. 94, n° 19.

Protonotaire anonyme.

Le *Vindob. phil. gr.* 342, f. 46^v, attribuée à un protonotaire anonyme une lettre éditée dans Νέος Ἑλληνομνήμων, 21 (1927), p. 27-28. La lettre qui précède, éditée au même endroit, peut être restituée à Syméon Métaphraste, grâce au témoignage de *Laura* Ω 126. Puisque nous savons, d'après la lettre que lui envoie Basile le Petit, que Syméon a occupé les deux charges, il est possible que les deux lettres soient de lui; on ne peut cependant le prouver avec certitude.

SYMÉON, tsar de Bulgarie.

Une série de réponses à Léon Choïrosphactès a été conservée avec les lettres de cet ambassadeur byzantin : éd. G. KOLIAS, p. 76-81, nos 1, 3, 5.

SYMÉON, métropolite d'Euchaïtes.

Il y a de fortes chances que l'auteur d'une ou deux lettres ascétiques, attribuées à un Syméon d'Euchaïtes, soit le métropolite de ce nom, correspondant de Nicéphore Ouranos à l'extrême fin du siècle. En effet, le nom de Michel paraît dans le titre de certains témoins manuscrits et Michel est sans doute le successeur de Syméon, car il est déjà mentionné dans la correspondance de Léon de Synades

tout à fait au début du XI^e siècle. Il est difficile de dire si c'est le même Michel que l'on rencontre en 1029 avec le titre de syncelle. Ces textes n'ont d'ailleurs jamais été étudiés sérieusement : cf. DTC, art. *Syméon d'Euchaïtes* (J. Gouillard); IRIARTE, *Regiae Bibl. Matritensis codices graeci*, p. 37.

SYMÉON logothète, le Métaphraste.

Il nous reste deux collections indépendantes de sa correspondance, l'une dans *Laura* Ω 126, l'autre dans *Patm.* 706. Rares sont les manuscrits qui contiennent des lettres isolées : *Angelicus* 13, qui est à l'origine de l'édition de Migne, est un choix de la collection *Laura*; *Baroc.* 131 offre deux lettres, dont une n'est connue que par lui; *Bodl. Miscel.* 342 a inséré deux lettres connues du *Patm.* parmi des lettres de Nicéas magistros; *Vindob. phil. gr.* 342 attribue à un *protoasecretis* anonyme l'une des lettres de *Laura*.

La composition du *Patm.* 706 n'inspire à première vue aucun soupçon : cependant il est certain qu'une vingtaine de lettres au moins de la collection des 82 attribuées à Syméon appartiennent en réalité à Nicolas patriarche. Ce mélange est inexplicable; je n'y reviendrai pas ici, car j'ai examiné le problème dans *Épistoliers byzantins*, p. 34-38, où j'édite toutes les lettres connues de Syméon, p. 99-163.

THÉODORE de Cyzique.

Deux manuscrits nous ont conservé deux collections indépendantes des lettres de Théodore, métropolite de Cyzique : *Vindob. phil. gr.* 342, *Athon. Laura* Ω 126. Aucune lettre n'est commune aux deux collections; le seul trait qui les rapproche est que l'on retrouve dans les deux des lettres à Constantin Porphyrogénète et les réponses de l'empereur. On peut négliger le *Baroc.* 131 qui a inséré quatre de ces lettres écourtées dans un groupe comprenant des lettres de Procope : f. 177^v-178, lettres 4, 8, 9, 10 (numéros de Coxe) considérées comme anonymes.

Dans la collection athonite, que j'édite seule dans *Épistoliers byzantins*, p. 317-341, on peut distinguer deux parties assez distinctes; l'une comprenant les lettres réciproques de Théodore et de Constantin (nos 1-18), le reste, un groupe relatif à un exil de Théodore de Cyzique. Je n'ai pas disposé à temps de la photographie du *Vindobonensis* pour reprendre l'édition de Lampros; l'état de cette collection pose d'ailleurs quelques problèmes de critique qu'il fallait résoudre.

dre avant d'insérer ces lettres dans un corpus et dont la solution ne m'apparaît pas encore définitive.

Dans le *Vindob. phil. gr.* 342, les lettres de Théodore sont dispersées par groupes parmi d'autres correspondances et il est impossible de voir quel ordre a suivi le copiste. En réalité il ne semble pas qu'il y ait eu un ordre quelconque, comme il apparaît d'après la description de Lampros : Νέος Ἑλληνομνήμων 19 (1925), p. 16-27; les lettres ne sont pas transcrites en collections régulières, mais par paquets. Lampros distingue les quatre groupes suivants édités dans la même revue, 19 (1925), p. 269-296; 20 (1926), p. 31-46, 137-157.

- | | | |
|--|-------------------------|----------------------------|
| A) f. 52 ^v -71 | n ^{os} 38-60 | éd. n ^{os} 1-23 |
| B) f. 72 ^v -79 | n ^{os} 68-76 | éd. n ^{os} 24-32 |
| C) f. 91 ^v -124 ^v | n ^{os} 87-98 | éd. n ^{os} 33-41 |
| D) f. 202 ^r -214 ^v | n ^{os} 153-175 | éd. n ^{os} 42-64. |

Seul un premier groupe et même une lettre seule porte l'en-tête; *Théodore métropolitain à Constantin empereur*, f. 52^v, n° 38. Les autres lettres sont annoncées par la formule *ἄλλη*, ou bien *τοῦ αὐτοῦ*, qui prête bien souvent à confusion. Le groupe C se distingue au premier abord par une caractéristique : il est le seul à avoir conservé les adresses des lettres, le nom des destinataires. Si nous observons que le manuscrit n'a pas conservé ailleurs les adresses des lettres de Théodore, nous pouvons déjà soupçonner que la collection primitive ne comportait pas cette précision. Or dans ce groupe C, je rencontre une lettre *Κατ' ἀγροῦς ἐξιών*, adressée à Romain II, que le *Patm.* 706 range dans la collection de Théodore Daphnopatès, régulièrement munie des adresses. L'attribution de ce groupe au métropolitain est donc plus que douteuse. Il faut cependant noter que parmi ces lettres se trouve la monodie de Romain II enfant pour sa première femme Berthe, éditée en 1872 déjà par Lampros : *Bull. Corr. Hell.*, II, 266; or, parmi les lettres certaines de Théodore de Cyzique, on en trouve une composée au nom de Romain et adressée à Michel Maléinos. Mais dans les lettres de Théodore Daphnopatès nous avons la preuve que ce personnage a fréquenté lui aussi Romain II, qui le nomma éparche peu après son avènement; il y a donc autant de raisons et même plus de lui attribuer la monodie de Berthe dont le ton convient mieux à un laïc, précepteur ou haut fonctionnaire, qu'à un évêque. Le seul indice qui pourrait faire pencher le choix du côté de Théodore de Cyzique se trouve dans la lettre éditée sous le n° 33; l'auteur accompagne en bateau jusqu'à Pylai sa mère qui retourne chez elle

et se trouve pris au retour par la tempête, entre le cap Leucata et le cap Acritas. Or Théodore de Cyzique a certainement accompli souvent le même trajet, soit pour se rendre à l'Olympe, soit pour rejoindre Cyzique, et il paraît originaire des environs. Mais nous ignorons la patrie exacte des deux auteurs et même l'endroit précis où se rend la voyageuse débarquée à Pylai. Rien n'empêche donc de considérer Théodore Daphnopatès comme l'auteur possible et probable de ces lettres du groupe C.

Les trois autres groupes, A, B, D, sont certainement de Théodore de Cyzique; dans A, D, on rencontre des lettres à Constantin, ami et confident de Théodore, des allusions soit à l'Olympe, la retraite favorite de Théodore, soit à un différend avec le synode qui a condamné Théodore. Quant au groupe B, assez insignifiant, il comprend une des lettres recopiées par le groupe D (ou inversement?); les deux groupes sont donc probablement du même auteur. En résumé, les lettres 1-23, 42-64 sont certainement de Théodore de Cyzique et les lettres 24-32 aussi; les lettres 33-41 sont douteuses et doivent être considérées plutôt comme appartenant à Théodore Daphnopatès. Au point de vue historique, la valeur de témoignage reste la même, car la date ne change pas : 945-960.

J'ai distingué dans la collection athonite, d'après les indices les plus saillants, deux parties correspondant à deux phases de la vie de Théodore, l'une avant 944, date de l'accession de Constantin au pouvoir personnel, l'autre après 959, date supposée de l'exil de Théodore. Dans la collection de Vienne apparaît une série de lettres où des allusions à une condamnation synodale de Théodore attirent l'attention :

Lettre 3, à l'empereur : Théodore reçoit (à Cyzique?) une lettre de l'empereur au moment où une sentence hâtive et unanime de ses confrères, poussés par les Nicolaïtes, est portée contre lui.

Lettre 4, à ses confrères : après sa condamnation et sa déposition, Théodore exprime l'espoir de retrouver bientôt ses amis après que les nuages seront dissipés.

Lettre 26, à des confrères : à l'occasion d'une affaire concernant Laodicée et qui tient à cœur au métropolite de Cyzique, celui-ci en appelle à la fraternité.

Lettre 27, à des confrères : reproches pour des attaques injustifiées.

Lettre 29, à un confrère qui se trouve « au prytanée de la sagesse », (Sainte-Sophie) : Théodore, dans sa retraite (ἐπὶ τῆς ἐσχατίας ταύτης,

sans doute Cyzique, simplement, ou l'Olympe) se plaint d'attaques contre sa personne.

Lettre 53, à des confrères, pour leur signaler les attaques des Nicolaïtes contre lui.

Dans toutes ces lettres se remarque une certaine unité de ton; il s'agit d'une même affaire à incidents multiples dont le clan des Nicolaïtes est responsable. Constantin reste du côté de Théodore qui ne semble pas avoir quitté son diocèse. Le ton est différent dans les dernières lettres du manuscrit *Laura*, où Théodore se trouve réellement en exil, et sans que les Nicolaïtes soient mis en cause. Il est invraisemblable en effet que ceux-ci aient pu obtenir une condamnation synodale de Théodore sous Polyeucte, qui, dès le début, rétablit Euthyme dans les diptyques; sous Théophylacte, au contraire, les Nicolaïtes pouvaient compter sur la protection et la complaisance du patriarche. Nous savons que vers 945 Théodore était en faveur auprès de Théophylacte, car il fait partie de la commission envoyée à Nicée pour enquêter sur le cas d'Alexandre; mais il a pu être désigné ou imposé par l'empereur. Sous Polyeucte, Théodore est bien dans l'opposition, mais plutôt pour des raisons personnelles, semble-t-il, où n'intervient pas la question Nicolaïte. On pourrait donc situer la correspondance du *Vindob.* dans cette phase peu connue de la vie du métropolite entre 945 et 956, où les clans ont pu donner cours à leur rivalité. C'est l'hypothèse la plus probable. En effet les lettres à l'empereur ne semblent pas antérieures à 944, comme celles de *Laura*; il y a des allusions à l'exercice du pouvoir et du commandement, des souhaits de victoire pour l'empereur régnant : lettres 52, 56. Mentionnons la lettre 5 : Théodore a fait disposer dans sa maison un récipient destiné à contenir une certaine quantité d'eau pour éviter à son âne des corvées trop fréquentes; il demande à l'empereur de donner ordre au *comte des eaux* de lui fournir l'eau fraîche. En même temps, il demande pour le fiancé de sa nièce, afin qu'elle puisse se marier, une place vacante. La lettre suivante précise qu'il s'agit d'un titre de protospathaire. La lettre à Maléinos (Michel) contient un indice équivalent, car elle est écrite au nom de Romain II, enfant ou adolescent, probablement pas avant 950; Théodore relève assez finement que les conseils adressés par le célèbre moine du Kymina au futur empereur ne tiennent pas assez compte de la position sociale : « Il n'y a pas accord parfait entre nos savants maîtres de ce siècle et vous, qui êtes qualifié pour conseiller la vie selon l'Esprit » (éd. Lampros, p. 279, l. 15-17).

La plupart des autres lettres sont assez insignifiantes. Comme dans l'autre collection, on y rencontre de fréquentes visites de Théodore à l'Olympe, chez les moines : l. 49, 51. Il y a même une lettre à son père spirituel au moment de son ordination épiscopale, l. 44; c'est la seule que l'on peut dater d'avant 945.

Pour achever cette notice de Théodore de Cyzique il faut recourir enfin à ce que nous apprennent d'autres correspondances. Une lettre de lui à Syméon Métaphraste est conservée avec la réponse de Syméon dans le *Laura* Ω 126. Elle semble devoir être datée de la période d'exil, car Syméon pouvait être alors protoascretis; nous pouvons en déduire que c'est une des dernières manifestations de l'activité épistolaire du métropolite, dont la fin ne nous est pas connue.

Parmi les lettres anonymes du *Patm.* 706, il y a des lettres adressées à un métropolite de Cyzique qui aurait rempli une charge importante dans l'Église, soit comme fonctionnaire avant l'épiscopat, soit comme métropolite. Il aurait pu être économiste de la Grande Église, comme Anastase d'Héraclée, décédé en 946; le correspondant emploie en effet le terme *οἰκονόμος*, le gouvernail de l'Église, qui joue quelque peu avec *οἰκονόμος*; on voit que l'indice est assez mince, du moment que le métropolite n'est pas désigné par son nom.

Les documents nous permettent seulement de préciser les phases suivantes de la carrière de Théodore : avant 944, relations avec Constantin VII; en 945-946, affaire d'Alexandre de Nicée; sous Théophylacte (933-956), différend avec les Nicolaïtes; sous Polyeucte (956-970), opposition et exil. Tels sont les faits marquants de la vie du personnage dont les lettres révèlent la culture, l'amour de la retraite et surtout la fidélité à Constantin VII; elles ne nous renseignent pas suffisamment sur le sens de l'hostilité que lui vouèrent des confrères, ni de l'opposition qu'il manifesta à l'égard de Polyeucte.

THÉODORE DAPHNOPATÈS.

J'ai décrit la collection des lettres de Daphnopatès dans cette même revue, t. XIV (1956), p. 114-117; l'état du manuscrit, *Patm.* 706, demande une assez longue mise au point avant l'édition pour combler les multiples petites lacunes du texte. Théodore fut en fonction successivement sous Romain I^{er}, sous Constantin, sous Romain II, au moins depuis 933, date de l'intronisation de Théophylacte, jusqu'en 960, date approchée de sa nomination comme éparche de la ville par Romain II. Plusieurs de ses lettres mentionnent ce titre qui marque le point culminant de la carrière de Théodore; il semble que les lettres

soient dans un ordre chronologique approximatif, car le titre d'éparque ne paraît qu'après la première lettre à Romain II. Une mention d'un *logothète* m'avait semblé contenir une allusion à Syméon Métaphraste; mais dans l'ignorance où nous sommes de la fin de Daphnopatès qui n'a pas dû survivre de beaucoup à Romain II, il est plus probable qu'il s'agit d'un autre logothète, car, vers cette époque, Syméon n'occupait certainement pas encore la charge.

L'autorité de la collection de Patmos entraîne l'attribution probable au même Daphnopatès d'un groupe de lettres sans nom d'auteur que Lampros a mises, sans invraisemblance d'ailleurs, sous le nom de Théodore de Cyzique. Une lettre du groupe C, comme nous avons vu, est la lettre 12 du *Patm.* 706; la dernière lettre de ce groupe du *Vindob.* est adressée par son auteur à son frère *magistros*, mais cela ne nous avance guère pour identifier les personnages. La monodie de Berthe, qui se trouve dans le même groupe et est datable de 949, serait donc aussi de Daphnopatès plutôt que de Théodore de Cyzique.

THÉODORE de Nicée.

Sa correspondance est dispersée en trois manuscrits qui, heureusement, se recoupent : *Vindob. phil. gr.* 342, *Angelicus* 13, *Laura* Ω 126 (dont un cahier a échoué dans le *Paris. suppl. gr.* 681). L'*Angelicus* est le modèle de la copie d'Allatius qui a servi à Lazzari pour l'édition dans *Miscellaneorum...*, t. II, p. 553 sv., à la suite des lettres de Nicolas Mystique. Les lettres du *Vindobonensis* ont été mises à tort par Lampros sous le nom du même patriarche (voir ci-dessus). Je publie toutes les lettres de Théodore de Nicée dans *Épistoliers byzantins*, p. 261-316, et je ne reviendrai pas ici sur les conclusions de l'analyse, car les affaires assez embrouillées de libelle contre Théophylacte et de conjuration sous Polyeucte demanderaient de longs développements. Si le cadre chronologique est assez net, puisque les destinataires sont connus et que les principaux se nomment Théophylacte et Polyeucte, Constantin VII et Romain II, la position de Théodore de Nicée est encore plus délicate que celle de son homonyme de Cyzique. Je ne suis pas sûr d'avoir dit le dernier mot sur la question des démêlés de Théodore avec les deux patriarches, mais les textes nous révèlent une agitation assez vive dans les milieux ecclésiastiques de cette période, sur laquelle nous avons peu de documents datés avec précision. Il semble cependant que la collection principale des lettres de Théodore de Nicée, dans le ms. *Laura* se trouve rangée dans un ordre chronologique assez lâche, mais encore visible et utile.

THÉODORE patrice et sacellaire.

Des lettres sont attribuées à ce personnage par le *Patm.* 706, au nombre de 34. Dans le *Laura* Ω 126, un groupe de lettres, dont le début manque par suite d'une lacune après le folio 201v, doit lui être restitué; du f. 202 à 230, il reste 41 lettres; la première, mutilée, est la fin de la lettre 25 de *Patm.* 706. Étant donné que 23 lettres sont communes aux deux témoins, il y a donc 52 lettres différentes. Elles sont de pure politesse et ne livrent aucun renseignement notable ni sur l'auteur, ni sur ses correspondants, car il n'y a pas d'adresse. D'après le contenu des manuscrits on peut le dater du milieu du x^e siècle; en effet il est inséré dans le *Laura* entre Théodore de Nicée et Théodore de Cyzique, et dans le *Patmensis*, entre Alexandre de Nicée et Syméon. Tout porte à croire que ce lettré est de la même époque.

THOMAS patrice.

Au début du x^e siècle, Thomas fut en relation avec Aréthas et Léon Choïrosphactès. Deux réponses de lui sont conservées dans leur collection : lettre à Aréthas dans le *Mosquensis* 315, n° 17, inédite; lettre à Léon, dans l'éd. KOLIAS, p. 94, n° 18.

J. DARROUZÈS.

LES AMBASSADEURS DU ROI DE CASTILLE AU CONCILE DE BÂLE ET LE PATRIARCHE JOSEPH II (FÉVRIER 1438)

LETTRES INÉDITES

A la différence du royaume d'Aragon (1), celui de Castille n'eut avec l'empire de Constantinople que des rapports occasionnels et de portée limitée (2). Les nombreux agents du basileus qui, un siècle durant (1350-1453), sollicitèrent les cours occidentales, s'ils passèrent sur son territoire, n'y firent jamais longue relâche. L'extrême rareté de ces contacts ne rend que plus remarquable l'intérêt porté par le roi Jaime II (1406-1454) à la présence massive des Grecs en Occident et à la partie dont ils devinrent aussitôt l'enjeu.

En débarquant à Venise, le 8 février 1438, ceux-ci éprouvèrent une pénible impression. L'Église Romaine, à laquelle ils allaient proposer l'Union, s'avérait plus divisée que ne leur avaient laissé penser les rapports de leurs apocrisiaires. A Bâle, un concile en pleine effervescence affichait bruyamment ses prétentions à la légitimité; à Ferrare, où il ne s'était transféré que depuis peu, le pape ne groupait encore autour de lui qu'une minorité de hauts prélats. Les princes eux-mêmes, en dépit des assurances que le Sénat de Venise donnait

(1) Il n'existe pas d'étude générale sur les rapports survenus au cours des siècles entre l'Espagne et l'empire byzantin. Ceux qu'entretint le royaume d'Aragon aux ^{xiv}^e-^{xv}^e s. ont fait en revanche l'objet d'enquêtes renouvelées. Liste des principaux travaux dans S. CIRAC ESTOPAÑAN, *Bizancio y España. La caída del impero bizantino por los Españoles*, Barcelona, 1954, p. 21, 22. Il faudrait y ajouter ceux, nombreux, qui ont trait à deux événements majeurs : le rôle joué par le rôle d'Aragon dans l'affaire des Vêpres siciliennes et l'épopée catalane en Orient.

(2) Les premiers contacts furent même indirects, ceux-ci n'ayant été pris d'abord qu'avec l'empire latin de Constantinople (1204-1261) ou en vue de sa restauration quand il eut été perdu. Voir à ce sujet, entre autres, R. L. WOLFF, « Mortgage and Redemption of an Empire : Castille and the Latin Empire of Constantinople », dans *Speculum*, XXIX, 45-8454, p. 1; 9. E. B. RUANO, « Balduino II de Constantinople y la Orden de Santiago. Un proyecto de defensa del Imperio del Oriente », dans *Hispania*, XII, 1952, p. 3-36; DU MÊME, « Huéspedes del Imperio de Oriente en la corte de Alfonso el Sabio », dans *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, VI, Madrid 1956, p. 631-645.

à son ambassadeur auprès du Saint-Siège (3), ou appuyaient ouvertement le concile ou se gardaient de se commettre avec l'autre parti (4). Dans ces conditions, le choix des Grecs apparaissait devoir être de conséquence, en apportant à ceux vers qui ils iraient comme la consécration de ce qu'ils croyaient être (5). Aussi les visiteurs n'avaient pas plus tôt posé le pied sur le sol italien que les envoyés du pape et ceux du concile s'empressaient autour d'eux.

Le roi de Castille était représenté à Bâle et à Ferrare. Ses délégués au concile étaient trois ecclésiastiques, nommés ci-après dans l'adresse de la lettre du patriarche Joseph II : deux évêques, Alfonso Garcia, évêque de Burgos, et Alvaro Nuñez de Isorna, évêque de Cuenca, puis un maître en théologie, Jean de Currali (6), tous trois clercs décidés au sang chaud et à la main preste, brimant à l'occasion leurs collègues anglais et jetant bas les prélats assez téméraires pour oser siéger avant eux (7). On aurait pu croire que leur action se fût développée au profit de l'Assemblée dont ils faisaient malgré tout partie. En réalité, les Pères de Bâle furent loin d'avoir tout leur appui. Pour donner à leurs démarches plus de champ, les ambassadeurs s'étaient refusés à prêter un serment statutairement requis (8). Cette dérobade leur fut sans doute dictée par la constatation faite dès le début que le schisme de l'Église latine était réel, si tranché qu'ils en avaient aussitôt fait part au roi de France Charles VII dont les instructions (9) avaient été formelles : ses informateurs

(3) Texte dans G. Hofmann, *Acta Camerae Apostolicae et civitatum Venetiarum Ferrariae, Florentiae, Ianuae de concilio Florentino*, Rome 1950, p. 26²⁵⁻³⁰.

(4) Le roi d'Aragon est donné, avec le duc de Milan, dans le document précité comme hostile à Eugène IV. La France, l'Allemagne et la Castille, qui penchaient plutôt pour lui, s'étudiaient à rester neutres avec l'intention de réconcilier les parties adverses et, pour y réussir plus sûrement, entretenaient des missions auprès de chacune d'entre elles. La grande déception de Jean VIII Paléologue sera de n'avoir rencontré au concile de Ferrare-Florence aucun souverain d'Occident. Sur cette politique de neutralité adoptée par les deux plus puissants États du continent, voir N. Valois, *Le pape et le concile (1418-1450)*, II, Paris 1909, p. 135-148. Le roi de Castille s'était engagé à modeler en tout son attitude sur celle du roi de France.

(5) Eugène IV lui-même en était si persuadé qu'il donna des instructions pressantes pour que ses envoyés devançaient à tout prix ceux de Bâle auprès des Grecs au moment de leur débarquement à Venise.

(6) Sur les deux prélats et leur participation au concile de Bâle, comme agents du roi de Castille, voir Valois, *op. cit.*, pp. 392, 401, 411 s. v. Castillans Garcia et Nuñez. Quant au maître en théologie les Actes du chapitre général de Bologne s'expriment ainsi sur son compte : Item. Incorporamus conventui Tholetanae provinciae Yspanie tanquam filium eiusdem conventus fratrem Iohannem de Currali sacre pagine magistrum. Cf. Monumenta Ordinis Fratrum Praedicatorum Historica, t. VIII (Acta Capitulorum Generalium, t. III), Romae 1900, p. 199²⁰⁻²³.

(7) *Ibid.*, p. 129 n. 5, 130.

(8) *Ibid.*, I, p. 315 n. 2.

(9) *Ibid.*, II, p. 145, 146.

devaient tout faire pour réconcilier le pape et le concile, et pour cela pratiquer une politique modératrice en ne livrant de gages décisifs à personne. D'où ces réponses évasives aux demandes d'Eugène IV et ce refus de s'associer aux censures édictées par les Pères de Bâle contre le pontife!

Pour égale qu'on s'étudiât à la tenir, leur balance n'en penchait pas moins du côté d'Eugène IV, grâce sans doute à l'ambassadeur castillan accrédité auprès de la Curie et dont l'influence à distance sur le concile de Bâle irritait l'un de ses présidents, le cardinal Bernardi (10). Champion de la Papauté, le diplomate devait tenir les rênes du cheval que le pape monta lors de son entrée solennelle à Ferrare, le 24 janvier 1438. Il ne peut faire de doute que ses interventions n'aient infléchi l'attitude de ses collègues transalpins. Au reste, Jean de Torquemada, qui, au début, avait été l'un d'entre eux (11), appuyait bruyamment et efficacement l'action de son compatriote.

On ne tarda pas à apprendre, vers la fin de l'automne 1437, que les Grecs, embarqués sur les galères pontificales, étaient en route. La lenteur de la navigation et l'irrégularité des étapes ne permettaient pas de prévoir la date où le convoi aborderait en Occident. On conçoit dès lors que les bruits les plus divers aient couru au sujet d'un événement aussi sensationnel. Dans les tout premiers jours de l'année 1438, la rumeur circulait sur le Rhin, disant tantôt que l'empereur avait effectivement débarqué, tantôt qu'il allait incessamment mettre pied à terre dans un port occidental. Si l'on n'y était pas certain de l'arrivée, on restait dans l'ignorance complète au sujet de l'intention du monarque concernant le lieu où il désirerait voir tenir le concile d'Union. Sur ce thème les conjectures allaient bon train. Conscients du rôle qu'ils seraient éventuellement appelés à jouer dans la future Assemblée, les ambassadeurs de Castille prirent l'initiative d'une démarche auprès de Jean VIII Paléologue et du patriarche Joseph II. Le seul fait que le monarque et le pontife se fussent embarqués sur les navires du pape était certes de nature à les fixer sur les intentions des illustres arrivants. Mais, les légats du concile à Constantinople n'étant pas encore de retour — Jean de Raguse ne se présentera en séance que le 19 janvier —, nos diplomates voulaient en avoir le cœur net par la voie la plus authentique. Et c'est pourquoi ils expédièrent, le 4 janvier, deux plis de contenu

(10) *Ibid.*, II, p. 65 n. 1.

(11) Sur son rôle à Bâle, voir *Ibid.*, II, p. 422 s. v. Torquemada.

identique (12), l'un au prince, l'autre au prélat que l'on croyait déjà arrivés ou sur le point de débarquer.

En réalité, le courrier ne trouva personne au port. Il dut même, lassé d'attendre, s'en revenir vers ses mandataires qui, aux aguets, réexpédièrent les mêmes plis (13) au début de février. Ce n'est en effet que le 15 de ce mois que ceux-ci vinrent entre les mains du patriarche (14), en proie depuis une semaine à un cruel embarras. La volonté prise d'aller vers le pape avait fléchi au spectacle des dissensions qui opposaient ce dernier à une large fraction de sa propre Église et à des puissances séculières. La mort de l'empereur Sigismond († 9 décembre 1437), survenue pendant la traversée, privait de surcroît les Grecs d'un utile conseiller et, le cas échéant, d'un allié (15). L'on comprend dès lors que la première intention des Byzantins, influencés ou non par les avis du doge (16), ait été de se rendre directement à Bâle. Mais il se fit bientôt dans l'esprit de l'empereur et du patriarche une révolution aussi totale qu'imprévue. D'un Conseil à l'autre (17), Jean VIII changea radicalement d'avis, si radicalement que l'on doit y voir l'effet de ses entrevues avec le

(12) La lettre à l'empereur a été seule transcrite dans le recueil que nous utilisons (Archives Nat. K 1711^a), mais celle qui fut expédiée au patriarche avait même texte, mutatis mutandis, comme le déclare la note marginale transcrite ci-dessous, p. 143 n. 1.

(13) La réponse de Joseph II reprend en effet point par point les questions soulevées par la lettre des Pères de Bâle en date du 4 janvier. Les nouveaux instruments avaient donc la teneur des anciens. Je dis *nouveaux*, car les lettres n'ayant été remises que le 15 février, alors que les Grecs étaient à terre depuis une semaine, on ne s'expliquerait pas le retard au cas où il se serait agi des plis mêmes du 4 janvier.

(14) *Infra*, p. 144, l. 5.

(15) Plusieurs déclarations convergentes prouvent que les Grecs misaient fort sur l'influence de Sigismond au sein de la communauté européenne. S'il fallait en croire S. Syropoulos (éd. R. CREYGHTON, *Historia vera unionis non verae*, Hagae Comitum 1660, p. 63) les espoirs qu'on mettait en lui étaient si grands et si exclusifs que Jean VIII Paléologue s'en serait retourné avec tout son monde, s'il en avait appris la mort en chemin. On peut cependant trouver qu'il y a quelque excès dans ce propos.

(16) D'après le même Syropoulos (*loc. cit.*, p. 85), le doge aurait donné à ses hôtes le conseil de rester à Venise assez longtemps pour étudier les avantages que leur offriraient les deux camps opposés de manière à pouvoir choisir au mieux de leurs intérêts. Or, le jour même où le patriarche Joseph II répondait aux castillans, donc le 17 février 1438, le Sénat de Venise faisait dire au pape que la Sérénissime pressait les Grecs de se rendre auprès de lui, le concile de Bâle ne représentant plus grand-chose. Ces affirmations sont-elles nécessairement contradictoires, comme le veut J. GILL, *The council of Florence*, Cambridge 1959, p. 102, n. 3? Oui, si on les considère comme avancées dans le même temps, par la même autorité au même personnage. Je doute que ce soit ici le cas. Le doge a bien pu tenir au tout début à l'empereur le langage que lui prête Syropoulos, d'autant qu'il est dans la logique des choses; quand la volonté des Grecs de s'en aller vers Bâle fut connue (voir la note suivante), Venise, opposée à ce projet, aura recommandé le pape comme le seul parti utile.

(17) Jean VIII et son Conseil prirent d'abord la décision de ne pas se rendre auprès du pape. Syropoulos (*loc. cit.*, p. 86) nous l'affirme et l'on ne saurait sans arbitraire contester son témoignage, d'autant qu'il souligne aussitôt le revirement survenu dans la volonté impériale. Le mobile de ce changement brusque serait à découvrir. Je le vois pour ma part dans les assurances et promesses prodiguées par les représentants du pape survenus entre temps.

marquis de Ferrare Nicolo d'Este venu, le 12, et avec le cardinal Albergati, arrivé le 13, pour le saluer au nom d'Eugène IV. Des motifs d'ordre politique durent sans doute faciliter la volte-face de l'empereur. Le patriarche, apparemment le plus affecté par les divisions des latins, s'accommoda vite de la décision prise, pensaient certains, assez hâtivement. Il avait trop de peine à mâter son propre synode pour n'éprouver à l'égard d'un concile sans tête qu'une médiocre attirance. Son ambition du premier moment et aussi son illusion ne furent-elles pas de croire qu'il pourrait se hausser au niveau du pape, au titre de frère (18), et traiter avec lui sur le pied d'égalité la question de l'Union!

L'ordre de continuer sur Ferrare fut arrêté en Conseil vers le 18-20 février. Joseph II en faisait déjà état, le 17 (19), dans sa réponse aux ambassadeurs de Castille. La résolution remontait donc au moins à quelques jours. Elle fut communiquée aux envoyés du concile, puis à Bâle même par un chrysobulle en date du 25 (20). L'empereur demandait sans façon aux Pères de venir le rejoindre sur le Pô. Mais l'invite impériale signifiait-elle que les Grecs acceptaient Ferrare comme siège du concile d'Union? Telle était certes la volonté d'Eugène IV qui faisait presser par Jean de Torquemada et Jean Aurispa le roi de Castille d'en reconnaître le principe en retirant ses ambassadeurs de Bâle (21): telle paraît avoir été, au moins dès le 25, la pensée de Jean VIII Paléologue. Mais le 17, au moment où le patriarche rédigeait sa lettre, l'Église grecque, qui consentait à se rendre auprès du Souverain Pontife, réservait encore la question de la ville où siègerait la future Assemblée. Joseph II entendait bien en discuter avec Eugène IV et promettait aux castillans de leur communiquer le résultat de la négociation. Le sujet fut-il réellement abordé entre les deux pontifes? On en peut douter, car le pape pouvait difficilement procéder, sans se déjuger, à un nouveau transfert. Il n'en reste pas moins que le choix de Ferrare est surprenant. La ville ne figure pas, en effet, sur la liste des villes susceptibles, au gré des délégués espagnols (22), d'abriter le concile d'Union. Les ambassadeurs grecs,

(18) SYROPOULOS, *loc. cit.*, p. 95.

(19) La lettre en question ne portait pas de quantième du mois. Mais comme le patriarche affirme être au neuvième jour de son séjour à Venise, il s'ensuit que ce jour était le dix-septième (8 + 9) de février.

(20) Texte dans G. HOFMANN, *Orientalium documenta minora*, Roma 1953, p. 31, 32.

(21) VALOIS, *op. cit.*, II, p. 112, n. 5.

(22) *Ibid.*, p. 44. Ils proposaient en effet par ordre de priorité : Bâle, Avignon, Genève, Florence, après avoir renoncé à leur projet de tenir le concile en Castille même.

dont l'avis eût pu être déterminant, avaient, en leur présence, au cours d'une audience pontificale (23), opté pour Florence qui offrait les plus grands avantages et semblait pour cela même devoir emporter tous les suffrages. Elle avait de loin les préférences de Jean VIII Paléologue qui s'accommoda cependant du lieu choisi sans son consentement. Celui-ci avait à vrai dire pour lui d'être en communication directe et rapide avec Venise. Le monarque, qui ne pouvait plus fournir de longues courses à cheval (24), aura certainement vu là une commodité pour le cas prévisible où la situation de l'empire, pressé par le turc, l'obligerait à retourner d'urgence dans sa capitale.

Joseph II n'eut probablement pas à remplir sa promesse d'informer ses correspondants du lieu où le pape et lui décideraient de tenir le concile d'Union. La question, à supposer qu'elle ait même été posée, dut être éludée par Eugène IV assez affecté d'avoir eu à transiger sur l'une de ses prérogatives souveraines (25). D'autre part Joseph II avait une raison majeure de traiter de l'Union avec le Souverain Pontife; dans son for intime il en attendait un service capital, celui de libérer son Église de la tutelle séculière (26). Le lieu de la rencontre et des pourparlers n'avait dès lors qu'une importance secondaire et l'on comprend qu'il n'en ait plus été question. Les ambassadeurs de Castille restèrent ainsi sur leur faim. Mais cela ne pouvait avoir pour eux grande conséquence, car, avec le départ pour Ferrare, l'affaire grecque échappait à leur compétence pour passer sous celle du collègue qu'ils avaient auprès de la Curie. Leur maître, Jaime II, continua à ménager les Pères de Bâle jusqu'au moment où, vers le 29 juillet 1440 (27), il retira ses ambassadeurs. A cette époque, le sort de l'empire byzantin où l'empereur et ses évêques étaient de retour, s'il retenait l'attention croissante du royaume voisin d'Aragon, n'offrait plus d'intérêt direct pour celui de Castille. Rien d'étonnant dès lors que la Conquête turque, survenue bientôt (1453), n'y ait connu qu'une faible résonance (28).

V. LAURENT.

(23) E. CECCONI, *Studi storici sul concilio di Firenze*. I. Firenze 1869, p. cccxxxvi-cccxxxvii : adresse au pape prononcée le 24 mai 1437.

(24) Parmi les raisons que Jean VIII avance pour ne pas se rendre à Bâle figure l'impossibilité où il se trouve de monter à cheval. Cf. Hofmann, *Orientalium documenta minora*, Rome 1953, p. 31²³.

(25) Le patriarche et les prélats orientaux se refusèrent obstinément à baiser la mule du pape et satisfaction dut leur être donnée sur ce point. Cf. Gill, *op. cit.*, p. 105, 106.

(26) Syropoulos, *loc. cit.*

(27) Cf. Valois, *op. cit.*, II, p. 217.

(28) Cirac Estopañan, *La caída...*, p. 90-92.

I

LETTRE DES AMBASSADEURS DU ROI DE CASTILLE
A JEAN VIII PALÉOLOGUE

Bâle

4 avril 1438

Par. Arch. Nat. K 1711^a, f. 377 r (1)

Copie contemporaine.

Littera ambaxiatorum domini nostri Regis ad dominum Imperatorem Constantinopolitanum. Aliam miserunt domino Patriarche que erat similis tenoris, mutatis mutandis. Non inseritur hic copia (2).

Serenissime Princeps, post humillimam recommendacionem!

Quanto desiderio, inclitissime Princeps, Rex Castelle et Legionis, supremus dominus noster, ea que ad exaltacionem fidei catholice sunt proseguatur, opera eius pluribus in rebus clare testantur. Sed hec inter alia omictendum non est quod a magno citra tempore nos et alios oratores suos collegas nostros in copioso numero, qui pridem ad Suam Serenitatem sunt regressi, ad sacrum Basiliense concilium ut piissima opera propter que congregatum extitit una cum patribus ex diversis mundi partibus congregatis exequeremur destinavit, illud tamen tamquam precipuum exoptans ut unio occidentalis et orientalis Ecclesiarum Christi suis in temporibus sequeretur. Quam ob spem inter ceteras pias expectationes nos huc usque moram hic traximus et trahimus de presenti.

At cum huic rei conducende gracia multa facta extiterint que reppetere nedum prolixum set et supervacuum foret, ad hoc tamen deventum est ut nonnulli Serenitatem Vestram necnon reverendissimum Patriarcham Constantinopolitanum iam prope portum latinum vel in portu latino esse asserunt; alii vero, etsi aliquantulum hesitant de adventu, vehemensius tamen de adventus intencione dubitant et ad quem locum causa ycumenici concilii celebrandi vestra imperialis

(1) Le registre anciennement placé sous cette cote a été restitué assez récemment à l'Espagne. Mais des photographies en ont été prises dont l'Institut des Textes, que je remercie vivement, a bien voulu mettre à ma disposition celles qui m'étaient nécessaires. Le volume lui-même « est une compilation due aux ambassadeurs que le roi Jean II de Castille accrédita auprès du concile de Bâle ». Cf. VALOIS, *op. cit.*, I, p. xxviii, n. 1.

(2) Cette notice liminaire est transcrite en évidence au sommet de la marge de droite sur six lignes; en face la page est vide, la lettre à Jean VIII ne commençant qu'à la septième ligne. J'en respecte l'orthographe.

Celsitudo ac idem Reverendissimus Patriarcha necnon alii prelati greci accedere vellint non utique satis exploratum habent, ac cum in hoc varii varia dicant et diversi diversa coniectent.

Nos qui huius rei desiderio, tum ex mandato eiusdem serenissimi Regis Domini nostri, tum conscienciis nostris impellentibus, non mediocriter incensi sumus quid pro eius felici expeditione iuxta possibilitatem nostram agere debeamus dum de adventus Majestatis Vestre adventusque intencione incerti sumus deliberare amodo non valemus.

Quamobrem Vestri imperiali Celsitudini duximus scribendum, eidem devote ac humiliter supplicantes quatenus de adventu suo ad Latinorum terras nos certificare dignetur. Ac si ultra hoc etiam ad quem locum declinare pro ycumenice signodi celebracione proponit nobis notificare dignabitur. Deo acceptum, ut arbitramur, obsequium ac eidem inclitissimo domino nostro Regi rem gratam aget. Nos vero ad singularem gratiam recipiemus; mente namque Serenitatis Vestre in hiis rebus percepta, quid per nos hic vel alibi promovendum, procurandum agendumve erit longe clarius valebimus, Deo illuminante, perspicere.

Valeat feliciter Vestra imperialis Maiestas!

mo mo

Ex Basilea quarta Januarii, anno Domini

CCCCXXXVIII

II

LETTRE DU PATRIARCHE JOSEPH II AUX AMBASSADEURS DE CASTILLE

Venise

17 février 1438

ind. 1^{re}

Paris, Arch. Nat. K 1711^a, f. 359r-359v

Traduction latine contemporaine (1).

Joseph (2) miseratione divina archiepiscopus Constantinopolitanus, nove Rome, et universalis Patriarcha Reverendissimis episcopis omni honore plenis ambaxiatoribus serenissimi Regis Castelle et Legionis, dominis Conchensi, Burgensi et Johanni de Currali magistro in theologia.

(1) En marge intérieure un court regeste que l'état de ma photographie ne me permet pas de donner tout entier : *Littera domini Patriarche Constantinopolitani ad ambaxiatores domini nostri Regis... scripta in greco et traducta in latinum de verbo ad verbum.*

(2) L'*Intitulatio* est précédée à même le texte de ces mots soulignés d'un trait : *In superscriptione.*

Reverendissimi episcopi omni honore pleni, ambaxiatores serenissimi Regis Castelle et Legionis, domine Conchensis, Burgensis et Johannes de Currali in theologia magister sitis sani et bene habentes in omnibus!

Vestrarum Reverenciarum litere venerunt ad nos in Veneciis quinta decima mensis¹ febroarii. Ex quibus vestris literis intelleximus de hiis que cum amore nobis scribebatis, scilicet de nostro adventu et de loco ad quem futura cum Deo sinodus congregari debet et eciam de aliis que confidenter late nobis scribebatis. Per que omnia nos laudavimus et dileximus vestram promptitudinem et bonum zelum et consideracionem quam ad Dei amabile hoc opus Unionis geritis et permanenciam quam ad ibidem permanetis pro isto opere.

Ut sciatis tamen de nostro adventu ad istas partes, sumus nunc Veneciis nonam diem perficientes postquam hic aplicuimus et adhuc sumus hic spectantes exitum versus² Ferrariam ad beatissimum papam. Cum autem erimus ibi et insimul cum eo conversabimur³, dicemus et de loco sinodi ordinabimus et eligemus ipsum qui utrique parti conveniens apparebit et bonus et aptus ad propositum opus. Quo facto, vobis scribemus et de hoc certificabimus⁴ tamquam nostris amicis querentibus a nobis cum fiducia scire de huiusmodi sinodali facto.

Salvemini in Domino!

Date Veneciis in mansione⁵ Sancti Georgii anno a creatione mundi sex millesimo DCCCC^o XXXXVI^o.

In litera grossa sic dicit Patriarcha propria manu :

MENSE⁶ FEBROarii INDICIONE PRIMA.

¹menssis ²verssus ³converssationem ⁴certifficabimus ⁵manssione
= μὲν ἤ!) ⁶mensse.

L'ASSAUT AVORTÉ DE LA HORDE D'OR CONTRE L'EMPIRE BYZANTIN

(Printemps-été 1341).

L'année 1341 apparaît, à l'examiner de près, comme l'une des plus critiques de l'histoire byzantine. Elle vit en effet les premiers grands heurts entre partisans et adversaires de l'hésychasme appelé à diviser profondément les esprits : elle connut la mort d'Andronic III († 15 juin), mort qui devait plonger dans la guerre civile et l'anarchie le pays déjà ébranlé par l'avance turque : elle eût enfin pu être fatale si le khan de la Horde d'Or Özbek avait mis à exécution le plan audacieux que, dans un moment d'extrême fureur, il conçut contre l'empire byzantin. C'est ce dernier fait, encore mal éclairci, que je voudrais étudier ici. Une allusion, plutôt sibylline, de l'*Éloge* de Grégoire Palamas par le patriarche Philothée (1) n'en laissait deviner ni la nature précise ni l'ampleur. Le projet fantastique nous est révélé par une lettre de Grégoire Akindynos à David Dishypatos, lettre que le R. P. R. Loenertz a récemment présentée (2) en me laissant le soin de la publier et de la commenter. Je m'exécute (3) d'autant plus volontiers qu'un tout récent ouvrage (4), appelé à faire autorité, risque, pour en avoir dénaturé le sens, d'en affaiblir considérablement la portée.

(1) Cf. *P. G.*, CLI, col. 597 C. Le panégyriste, après avoir dit que Palamas, de passage à Andrinople, avait écrit de cette ville à David Dishypatos de venir le rejoindre à Constantinople, signale que l'annonce d'une invasion sans précédent l'avait déjà chassé de sa retraite : *ὕποψία καὶ γὰρ τις ἐφ' ὅδου βαρβαρικῆς τῆς μὴδὲ τὴν ἀρχὴν οὐσης αὐτοῦς ἐκείθεν ἐξήλασεν.*

(2) Cf. R. J. LOENERTZ, Dix-huit lettres de Grégoire Acindyne analysées et datées dans *Orientalia Christiana Periodica*, XXIII, 1957, p. 122-124. Les deux dernières de ces lettres sont datées « 1348-1351 » ? et « 1350-1351 » ? parce que le P. Loenertz ne connaissait pas le texte de Philothée Kokkinos (*P. G.*, t. CLI, col. 924 C) qui fixe la date de la mort d'Akindynos à l'année 1347. Les deux lettres en question appartiennent donc aux dernières semaines, peut-être aux derniers jours de la vie d'Akindynos, et sont de 1347. Il faut de même corriger les dates des deux lettres dans le choix publié par le P. Loenertz dans *Ἐπετ. Ἑταιρ. Βυζ. Σπουδ.* 27, 1957, p. 89-109, où elles portent les numéros 8 et 9.

(3) Cette lettre touche également de très près à l'histoire des origines du palamisme, plus particulièrement aux rapports, qui ne devaient pas tarder à se gâter, de Palamas et d'Akindynos. Je n'en fais ici qu'un rappel, mon dessein étant d'y revenir en éditant les quatre lettres autographes du Scor. gr. Φ III, 11.

(4) J. MEYENDORFF, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas* (Patristica Sorbonnensia, 3). Paris, 1959.

I. La lettre de Grégoire Akindynos.

La correspondance d'Akindynos offre cette particularité de nous avoir été transmise, dans une proportion très restreinte, en cinq collections (5) d'un volume très inégal et constituées de telle sorte que deux lettres seulement s'y trouvent en double copie. Celle qui va nous occuper fait partie d'un lot de quatre très occasionnellement transcrites dans l'Ambros. gr. 290 (E-69-Sup.). Au moment où elle fut rédigée, le destinataire, lassé de toute l'agitation de Constantinople et de Thessalonique, jouissait de la paix au nord d'Andrinople, dans le couvent de Paroria, sur les montagnes de la Strandja (6). Grégoire le Sinaïte y avait fondé vers 1325 ce monastère qui, après des débuts difficiles, prospérait sous la protection du tsar bulgare Jean Alexandre (1331-1371), le maître du pays. David Dishypatos et Akindynos étaient à l'époque des intimes, partisans, à des degrés, il est vrai, divers, de Grégoire Palamas contre Barlaam. Or, au jugement de l'épistolier, Palamas, par ses hardiesses et ses imprudences de langage, prêtait largement le flanc à son adversaire. Le mal eût été moindre si le patriarche Jean XIV ne l'avait pas assigné devant son synode pour s'y défendre des accusations portées contre lui par le Calabrais. Il était urgent d'amener Palamas à renoncer à certaines expressions qui le faisaient soupçonner de dithéisme. Or, seul, David avait assez d'audience chez le prévenu pour l'amener à reviser certains de ses propos. Dishypatos devait donc venir d'urgence à Constantinople où Palamas lui-même était attendu.

1. *La menace scythe.*

Cette invite serait peut-être restée sans écho, si Akindynos n'y avait joint la grande nouvelle du jour, laquelle intéressait au premier chef tous ceux qui se trouvaient échelonnés, de la capitale au Danube, sur la route classique des invasions. Et Paroria était précisément située sur cet itinéraire. Qu'allait-il donc se passer? Une invasion de plus vidant momentanément la campagne et provoquant l'engorgement des villes? Certes une irruption de barbares était une calamité saisonnière. Mais il y avait remède. Tous ceux qui le pouvaient se mettaient

(5) Plus une lettre extravagante dans le Vatic. gr. 1122. Décompte des 74 lettres conservées dans MEYENDORFF, *op. cit.*, p. 407 et LOENERTZ, *loc. cit.*, p. 114.

(6) Sur ce monastère, d'où la spiritualité byzantine, sous sa forme hésychaste, rayonna en Bulgarie et dans les autres pays slaves, voir surtout E. TURDEANT, *La littérature bulgare du XIV^e siècle et sa diffusion dans les pays roumains*, Paris, 1947, p. 5-15.

hors de leur atteinte, jusqu'à ce que le flot des envahisseurs lourdement chargés ayant reflué, chacun rentrait dans ce qui restait de son bien ou de son village. On relevait les ruines et la vie recommençait. Or, cette fois-ci, il s'agissait d'autre chose. Loin d'être passager, le phénomène s'annonçait comme devant durer. La fourmilière scythe à nouveau s'agitait et s'apprêtait à venir, par masses colossales, faire le siège de Constantinople (7) et en battre les murs avec de lourds engins. L'expédition serait menée à terme par vagues successives de 60.000 hommes qui se relaieraient tous les trois mois jusqu'à la chute de Byzance et la victoire finale. Le Scythe à Constantinople cent ans avant le Turc!

Telle était l'étrange nouvelle qu'une fille de l'empereur mandait aux siens (8). La princesse était exceptionnellement bien placée pour avoir connaissance du projet, puisque les nécessités de la politique avaient fait d'elle la femme du potentat qui méditait la ruine de son père. Elle n'avait qu'une peur : qu'on ne la crût pas, tellement ce qu'elle annonçait sortait de l'ordinaire.

Mais qui est l'informatrice et qui sont ces Scythes?

Notons d'abord la date de la lettre d'Akindynos : printemps 1341, date certaine en raison de l'affaire, alors à ses débuts, de Barlaam-Palamas. A ce moment-là, une fille de basileus ne peut être qu'une fille d'Andronic III. Partant de cette donnée, le P. Loenertz a vu dans les Scythes en question les Tartares du Kipcak ou de la Horde d'Or dont le khan d'alors, Özbeg, avait effectivement épousé une fille, sans doute illégitime (9), d'Andronic III. L'existence d'une princesse impériale à la cour de Sarāi nous est en effet garantie par le voyageur arabe Ibn Battutah (10) qui fit, ou prétend avoir fait, dans sa suite le voyage de Crimée sur le Bosphore.

(7) A vrai dire ceci n'est pas expressément déclaré mais se déduit du texte. L'emploi de lourdes machines de guerre, le dessein de soumettre l'empire byzantin, enfin la certitude, si le siège avait lieu, d'être fait prisonnier dans Constantinople même, disent assez que le but suprême de l'expédition devait être la capitale et sa prise.

(8) La cour se trouvait à Thessalonique depuis novembre 1340 et y passa l'hiver; elle ne fut de retour sur le Bosphore que vers le 20 mai suivant. Cf. R. E. B., XVII, 1959, p. 163, avec la note 3. C'est donc en Macédoine que la nouvelle fut connue d'abord. Elle ne dut pas, comme bien l'on pense, circuler aussitôt dans la capitale. On s'explique d'autre part que, l'affaire ayant été traitée d'urgence, Andronic III ait choisi comme négociateur un thessalonicien, le père de Démétrius Cydonès.

(9) De son premier mariage avec Irène de Braunschweig, Andronic III n'avait eu qu'un garçon mort à huit mois. Cf. Av. PAPADOPOULOS, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen* 1259-1453, Speyer 1938, p. 46, n. 72. D'ailleurs, pour qu'elle put être enceinte dès 1330, la fille dont il est ici question dut naître avant mars 1318, date de l'union d'Andronic III avec la princesse allemande. Elle ne peut donc avoir été qu'illégitime.

(10) Cf. *Voyages d'Ibn Batoutah*, texte arabe accompagné d'une traduction par C. Défrémery et B. R. Sanguinetti, II, Paris 1854, p. 393-394 et 412-414. Sur ce passage d'une inter-

Cette identification a trouvé un contradicteur résolu dans M. Jean Meyendorff (1), pour qui les Scythes d'Akindynos sont des Bulgares, et leur chef du moment Jean-Alexandre, dont le fils aîné, Michel Asên, avait épousé Marie — ou Irène (12) — Paléologine, une autre fille d'Andronic III. C'est donc Jean-Alexandre (1331-1371) qui méditait la perte des Byzantins, et notre princesse ne saurait être autre que sa bru. Cette conclusion est ainsi justifiée : d'après l'Éloge de Palamas par Philothée (13), l'endroit où se trouvait David Dishypatos était « un lieu montagneux, situé entre la Thrace et le pays des Scythes » ; or, observe notre auteur, « le texte de Philothée n'aurait strictement aucun sens, s'il affirmait que l'ermitage du Sinaïte se trouvait entre la Thrace et la Horde d'Or ! »

2. Bulgares ou Mongols ?

Le livre de M. Meyendorff sera beaucoup lu par les théologiens et les psychologues intéressés aux problèmes de la mystique. Du haut des sommets où les font vivre leurs études, ces lecteurs risquent peut-être de négliger la distance qui sépare Saraï sur le Volga de Trnovo sur la Jantra, affluent droit du Danube. Aussi, pour ne pas les exposer à attribuer les pensées du Genghiskanide Özbek, khan de la Horde d'Or, à l'Asénide Jean-Alexandre, tsar des Bulgares, nous prendrons la peine de réfuter en détail, non seulement les arguments que le contradicteur du P. Loenertz a fait valoir, mais quelques autres qu'il aurait éventuellement pu produire. Nous espérons même tirer de cette étude certaines constatations utiles, qui ont échappé à l'un et à l'autre. Nous prendrons notre point de départ dans la lettre d'Akindynos, qui est le texte le plus explicite, et qui, bien compris, peut et doit éclairer les deux autres : le premier discours de Cydonès à Jean Cantacuzène et l'Éloge de Grégoire Palamas par Philothée. Dans ce dernier texte les envahisseurs qui menacent les régions où se trouve David sont simplement appelés « Barbares ». Nous ne faisons pas la

prétation quasi désespérée, voir la note critique de P. LEMERLE, *L'émirat d'Aydin, Byzance et l'Occident. Recherches sur « La Geste d'Umur Pacha »*. Paris 1957, p. 133, n. 3. L'étude que cet important récit appelle ne pourra être tentée avec fruit qu'après une révision du texte arabe. Du moins l'existence d'une fille d'Andronic III, femme du khan de la Horde d'Or, est expressément affirmée par Ibn Battutah qui parle également d'Andronic II alors moine ; ce qui permet de dater de 1330-1332 le voyage de la princesse à Constantinople.

(11) Cf. MEYENDORFF, *op. cit.*, p. 79, n. 55.

(12) C'est le nom que lui donne Cantacuzène (éd. Bonn, I, p. 394, 508), mais il est plus probable que la princesse s'appelait Irène, et non Marie comme le prétendent Grégoras et, sur ses traces, le pseudo-Phrantzès du *Chronicon maius*. Cf. AV. PAPADOPOULOS, *op. cit.*, p. 48, 49, n. 77.

(13) Voir ci-dessus la note 1.

moindre difficulté pour admettre que ce terme aurait pu désigner des Bulgares. Un Cydonès, par exemple, ne va-t-il pas jusqu'à traiter de Barbares les Vénitiens eux-mêmes, qu'il admire pourtant? Mais Akindynos, et Cydonès dans le discours cité, parlent de Scythes. Ce nom peut-il désigner des Bulgares? Dans le tome II de ses *Byzantinoturcica*, sous la rubrique Σκύθαι, M. Gyula Moravcsik a dressé une liste imposante de textes où ce vocable paraît s'appliquer aux Bulgares (13^a). Mais dans cette masse il faut d'abord mettre à part les auteurs du XIII^e et du XIV^e siècle, qui nous intéressent directement, de ceux qui écrivirent avant le XIII^e siècle, en y ajoutant ceux qui écrivirent plus tard, mais traitèrent d'événements antérieurs, d'après des sources également plus anciennes. La plupart de ces écrivains sont antérieurs au XI^e siècle et ils étaient, ou bien assez proches des faits, ou bien assez informés, pour savoir que les ancêtres des Bulgares slaves, les Protobulgares turcs, venaient de ces steppes de la *Scythia maior*, où avaient nomadisé les Scythes royaux et les Scythes « à roulotte » (ἀμαξζόδοι) des géographes anciens. Le premier passage de Michel Psellos cité (*in extenso*) par M. Moravcsik, est instructif : « Le peuple qu'on appelait jadis Scythes Nomades et qui reçut ensuite le nom de Bulgares. » L'érudit du XI^e siècle, qu'on y prenne garde, n'applique *pas* aux Bulgares le nom de Scythes. Au contraire, il dit qu'ils s'appelaient ainsi jadis ; ce qui veut dire que de son temps on les appelait Bulgares, et non Scythes ! Parmi les textes qu'indique M. Moravcsik, combien diraient la même chose, si on les examinait de près ? Mais ceci n'importe pas. Nous nous demandons en effet si au XIII^e et surtout au XIV^e siècle, on appliquait, je ne dis pas habituellement, mais du moins quelquefois, le nom de Scythes aux habitants du royaume Asénide ? Dans la liste de M. Moravcsik, sur 36 items, il y en a un seul du XIII^e siècle (Jean, métropolitain de Naupacte) et deux du XIV^e, Nicéphore Grégoras et Nicéphore Calliste Xanthopoulos. Mais ce dernier écrit la vie d'une sainte du X^e siècle, et, selon son habitude, il démarque presque sûrement une source ancienne. Nicéphore Grégoras, lui, pas plus que Psellos, n'applique aux Bulgares de son temps le nom de Scythes. Il affirme seulement leur *origine* scythe, comme Psellos ! Le nom des Scythes donné aux Bulgares du XIV^e siècle par Grégoire Akindynos serait donc un cas absolument unique !

(13^a) G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, t. II, éd. 2, Berlin, 1958, p. 280, n° 5. Le R. P. Loenertz, qui a bien voulu lire cet article, m'a fourni maintes précisions touchant le problème apparemment complexe des Scythes bulgares ou mongols. Elles sont incorporées à l'exposé ci-dessus.

Au contraire les exemples fourmillent où les Bulgares sont dits *Mysiens*, et les Mongols du Kipcak communément appelés Scythes (13^b).

Mais en admettant même un instant, qu'on ait trouvé un autre cas, où un auteur byzantin du xiv^e siècle appelle Scythes les Bulgares, il ne s'ensuivrait pas que les Scythes d'Akindynos soient nécessairement des Bulgares. On aurait seulement à choisir entre Bulgares et Mongols. Or l'option ne serait ni douteuse ni même difficile; et le résumé de la lettre, publié dans les *Orientalia Christiana Periodica*, suffisait largement à motiver le choix : Le royaume bulgaro-valaque des Asénides avait le Danube pour frontière septentrionale, et pour capitale la ville de Trnovo, 60 km au sud du grand fleuve, à vol d'oiseau! Or les Scythes d'Akindynos doivent traverser le Danube pour envahir les territoires de la Thrace byzantine! Mais dès qu'on a reconnu la menace mongole du printemps 1341, le texte de Philothée Kokkinos, loin d'être privé de sens, devient clair et précis. En voici une traduction, avec entre parenthèses, quelques mots explicatifs :

« Le divin Grégoire (Palamas) partit donc de Thessalonique, comme j'ai dit plus haut, avec ses compagnons, en direction de la capitale. Arrivé en Thrace, au pays des Odryses, dans la ville d'Orestiadé (Andrinople), il profita du voyage pour associer à ses desseins, en l'invitant à le rejoindre, mon ami David (Dishypatos), en qui la grâce (divine) s'alliait à une science et une éloquence admirables. David avait été son compagnon en ascèse, en études, en perfection, partageant (toutes) ses convictions, un ami choisi entre tous. Il écrit donc à cet ami et l'appelle auprès de lui, pour combattre à ses côtés (contre Barlaam). Car David habitait certaines montagnes, où il se livrait à la contemplation, entre la Thrace et les Scythes (c'est-à-dire en Bulgarie). En ces lieux ce contemplatif admirable qu'était Grégoire (le Sinaïte) avait fondé une école de perfection chrétienne, un monastère qui fut nommé de son propre surnom, d'après lui et à cause de lui. »

On sait par ailleurs que le monastère fondé par Grégoire le Sinaïte le fut sous la protection et dans les terres du tsar des Bulgares, Jean-Alexandre. Mais ne le saurait-on pas qu'il faudrait le conclure de notre texte! Sachant en effet que le Danube forme la frontière avec l'empire des Scythes et que ceux-ci sont les Mongols du Kipcak, le pays situé entre ces derniers et la Thrace byzantine est évidemment la Bulgarie, qui est aussi clairement désignée que si son nom s'y trouvait en toutes

(13^b) MORAVCSIK, *op. cit.*, t. II, p. 207-209 et 282-283.

lettres. Et il est fort intéressant — voilà le profit de cet examen critique — de constater que le patriarche Philothée considérait, au moins implicitement, le Danube comme frontière Ouest-Sud-Ouest de l'empire scythe-mongol, à l'époque où, au Nord du fleuve, Bassarab († 1353) inaugurait la série des hospodars de Valachie. Ce prince devait être tributaire des Mongols, comme l'avaient été les Bulgares. Car à cette date le potentat nomade avait encore le bras suffisamment long pour imposer à Casimir le Grand, roi de Pologne, le paiement d'un tribut annuel, parce qu'il avait, en 1341, conquis la principauté russe de Halicz, légalement tributaire de la Horde (13^e).

Après ce que nous venons de dire, le doute ne paraît plus permis. Les Scythes, dont l'invasion est donnée pour prochaine dans la lettre d'Akindynos, et les Barbares, dont David Dishypatos, d'après Philothée, redoutait en 1341 une invasion dans son couvent bulgare, sont bien les Mongols ou Tartares du Nord de la mer Noire, ceux de la *Tartaria Aquilonaris* des géographes du XIII^e et du XIV^e siècle. Pour achever de convaincre les sceptiques, ajoutons quelques « considérations dont l'une ou l'autre au moins paraîtra sans doute décisive :

1^o La princesse grecque qui alerta ses compatriotes était, dit Akindynos, « fille de l'empereur et femme du Scythe ». Le Scythe, au singulier, avec l'article déterminé, désigne, en bonne grammaire, soit un Scythe précédemment nommé ou mentionné, soit le peuple tout entier, soit enfin le chef et représentant de toute la nation — le « Grand Scythe » aurait-on dit aux âges où on parlait du « Grand Turc » et du « Grand Mogol ! » Ce dernier cas étant ici le seul possible, si les Scythes d'Akindynos étaient des Bulgares, le Scythe par excellence aurait été leur tsar, Jean-Alexandre, et l'épouse du Scythe aurait été la sienne, non pas celle de son fils, fille d'Andronic III.

2^o Grégoras, jouant sur le nom de la princesse (Irène) qui épousa Michel Asèn, déclare que son mariage valut aux deux peuples voisins une paix continue (14). Le projet d'assaillir Constantinople, s'il avait été bulgare, supposerait dans les relations entre les deux états une crise grave, qui se serait produite, neuf ans après la paix de 1332, du

(13^e) Lettre d'Innocent VI, du 24 janvier 1357 : « ... Magister et fratres Hospitalis Sanctae Mariae Theotonicorum Iherosolimitani nobis... significare curarunt, quod tu... cum Tartaris... fedus et ligam inies et firmabis, quodque iam pro certa parte terre Ruthenorum scismaticorum, quam tibi ... vendicasti, eorundem Tartarorum regi in non modici annui census prestatione tributarium te fecisti... » ; A. THEINER, *Vetera monumenta Poloniae et Lithuaniae... historiam illustrantia*, t. I, Romae, 1860, p. 581, n^o dclxxvii.

(14) N. Grégoras (éd. Bonn, III, p. 557²⁰⁻²¹) : καὶ ἦν τὸ λοιπὸν εἰρήνη βαθεῖα. Son mari mourut au bout de neuf ans de mariage ; à la suite de quoi, Irène serait revenue à Byzance auprès de Jean V, son frère.

vivant d'Andronic III. L'historien ne l'aurait pas ignorée, et se serait sans doute abstenu d'insister sur la perpétuité de la paix. Il est vrai qu'il y eut un danger de guerre peu après le décès d'Andronic III. Jean-Alexandre, escomptant les difficultés inévitables d'une régence à ses débuts, envoya un ambassadeur à Byzance, demander l'extradition du fils de son prédécesseur, qui y était réfugié, et menaça de déclarer la guerre en cas de refus. Malgré ce refus la guerre n'eut pas lieu; la paix fut rétablie avant que les opérations eussent commencé. Rien dans cet épisode anodin ne laisse soupçonner chez le tsar cette fureur extrême qui agita, quelque six mois plus tôt, le potentat scythe (13^d).

3^o La femme de Michel Asên, née en 1327, avait quatorze ans en 1341. Pouvait-il venir à l'esprit d'un Byzantin averti de prendre au sérieux l'annonce faite par une enfant que son beau-père montait contre la capitale le coup vraiment gigantesque dont Akindynos précise les détails?

4^o Le nombre même des assaillants, tel qu'il est donné par Akindynos aurait dû faire réfléchir. Pense-t-on vraiment que quelqu'un pouvait redouter à Byzance, en 1341, de voir le tsar de Trnovo mettre en ligne 60.000 cavaliers, tenant, de plus, en réserve, 120.000 hommes. prêts à entrer en action, la moitié dans trois mois, l'autre moitié, dans six? Des effectifs de cette ampleur sont en effet sans commune mesure avec le potentiel militaire (16) de la Bulgarie des XIII^e et XIV^e siècles, potentiel beaucoup trop faible pour que le siège d'une place comme Constantinople pût se présenter à l'esprit du tsar autrement que comme un vain projet ou un pieux désir.

5^o Paroria — nous le notons ci-dessus — se trouvait sur les terres de Jean-Alexandre, qui avait même nettoyé la montagne, infestée de brigands, pour que les moines puissent y vivre en tranquillité. Quel sens pouvait dès lors avoir l'invitation faite à David Dishypatos,

(13^d) Cantac. III, 2 et 7 (éd. Bonn, t. II, pp. 20 suiv., 55 suiv.).

(15) Ce chiffre fut-il vraiment donné par la princesse? On ne saurait le dire absolument, car, pour impressionner les siens, elle avait intérêt elle-même à exagérer. Au reste, Démétrius Cydonès lui aussi met l'accent sur leur masse innombrable : *καὶ τὰς ἅπαν πεδίων καλυπτούσας φάλαγγας*,; cf. R. F. LOENERTZ, *Démétrius Cydonès. Correspondance*, I, Vatican 1935, p. 918.

(16) Les chiffres généralement fournis par les sources et acceptés de confiance par l'ensemble des historiens du moyen âge sont des plus fantaisistes, comme l'ont prouvé R. ROSETTI. Quels furent les véritables effectifs des armées dans le passé (en roumain), dans *Annalele Academ. Române. Memoriile Sect. istor.*, III, 25, Mem. XVI (1943), p. 727-746; F. LOT, *L'art militaire et les armées au moyen âge*, II, Paris 1946, pp. 345-352, 441.

religieux de ce monastère, de venir à Byzance, chercher sûreté et protection... contre son protecteur?

6^o La lettre d'Akindynos dit expressément que les masses successives des Scythes, en route vers la Thrace, devront passer par le Danube; et lui-même, se mettant dans l'hypothèse qu'il serait fait prisonnier après la chute de Byzance, se voit à son tour franchissant le grand fleuve et traîné captif jusqu'au Tanaïs (aujourd'hui Don) (17).

7^o Enfin, Démétrius Cydonès dit expressément que son père, chargé d'apaiser la colère et l'indignation du Scythe (18), dut aller plus loin que les Portes Caspiennes (19). Est-ce pour se rendre à Trnovo, résidence du tsar bulgare?

Tant qu'on n'aura pas répondu à ces questions et réfuté ces arguments, nous avons le devoir de considérer qu'il s'agit, dans nos trois textes, des Mongols du Kipcak, soit de la Horde d'Or.

II. Le projet d'attaque contre l'empire byzantin.

Mais quel mobile inspirait à Özbeg vieilli ce dessein spectaculaire? L'esprit de vengeance ou l'instinct de conquête? L'esprit de vengeance à coup sûr. La lettre d'Akindynos est en effet formelle : le khan est agité d'une colère qui touche à la démence. Les Grecs lui ont donc causé un dommage ou infligé un affront tel que n'en pouvait souffrir le Maître de la Horde d'Or. Et en effet Démétrius Cydonès dira que son père, ambassadeur en l'occasion, détourna de sa patrie un juste châtiment et que dans l'affaire *ils avaient tort* (20).

Dès la restauration de l'empire grec en 1261, Michel VIII Paléologue avait réalisé ce que comportait pour lui de dangers ou d'avantages la présence des Tartares au nord de la mer Noire. La main d'une fille naturelle et un traité libéral assurèrent à ses États, à partir de 1272 (21), la paix du côté bulgare grâce à la pression soutenue qu'un des principaux généraux de la Horde d'Or, Nogai († 1299), maintint sur le Danube. Modelant sa politique matrimoniale sur celle de son arrière-grand-père, Andronic III n'avait pas hésité à donner en 1337 une de

(17) Cf. *infra*, p. 158²⁴.

(18) Cf. R. LOENERTZ, Dernière ambassade grecque à la Horde d'Or, dans *REB*, XVII, 1959, p. 162-166.

(19) *Ibid.*, p. 164. Cf. R. F. LOENERTZ, *Démétrius Cydonès*, *loc. cit.*, I, p. 9¹².

(20) LOENERTZ, *ibid.*, p. 9¹⁵ : οὐχ ἥττον μεγάλης ἢ δικταίας ζημίας τὸ κοινὸν ἀπώλλεσθαι et un peu plus loin l. 20 : ἀλλὰ καὶ τοῖς ἀδικήσασιν ἐπεισε συμμαχεῖν.

(21) Cf. E. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*, 3. Teil: *Regesten von 1204-1282*, München 1932, p. 57, n. 1977. Pour la date voir G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'État byzantin*, Paris 1956, p. 483 avec la note 2.

ses filles légitimes à l'héritier du trône de Bulgarie. C'était, d'une certaine façon, un excès de précaution, car, plus d'un lustre plus tôt, Özbek avait obtenu pour son harem celle dont Akindynos nous confirme ici l'existence. Cette dernière devait être sensiblement plus âgée que sa demi-sœur, car, s'il faut en croire Ibn Battutah (22), elle serait retournée pour ses couches, vers 1330-1331, à Constantinople. Quoi qu'il en soit, ces liens de parenté avec les deux cours barbares servirent momentanément les intérêts de l'empire aux prises avec l'avance turque en Asie Mineure. Cependant, si jusqu'à la fin du règne d'Andronic III († 1341) rien ne vint troubler les rapports gréco-bulgares, la Horde d'Or, elle, rompit l'alliance dans des circonstances mal définies. J'ai en effet montré ailleurs (23) que la domination byzantine avait été établie aux bouches du Danube peu après la reprise de Constantinople sur les latins (1261); j'ai insisté sur le fait qu'elle s'y était maintenue jusque vers 1335 dans le florissant comptoir de Vicina. La découverte d'un document inattendu, une lettre du métropolite Macaire (24), a permis depuis de fixer de manière certaine (25), en 1337-1338, l'occupation de la ville entraînant l'éviction des Byzantins. Lorsque la menace mongole arriva à la connaissance d'Andronic III (26), ses troupes avaient dû vider les lieux. Cela signifie que le ressentiment du khan contre les Grecs ne put venir d'un heurt entre celles-ci et les unités tartares présentes dans le voisinage, à Moncastro (27), depuis 1330 au moins. D'autre part, en aucun autre

(22) *Op. cit.*, p. 411 suiv. Andronic III étant né en 1296; la princesse sa fille devait alors avoir entre 12 et 16 ans. Il est dès lors hautement probable qu'elle vint au monde peu avant le premier mariage (mars 1318) du futur empereur.

(23) Cf. V. LAURENT, La domination byzantine aux bouches du Danube à l'époque des premiers Paléologues, dans *Revue Historique du Sud-Est européen*, XXII, 1945, p. 199-203.

(24) Cf. V. LAURENT, Le métropolite de Vicina Macaire et la prise de la ville par les Tartares, *ibid.*, XXIII, 1946, p. 225-232.

(25) J'insiste sur ce point, car la place que cet acte occupe dans le cod. Vindob. theol. gr. 47, f. 94 r, ne permet ni de remonter de plus haut ni de descendre plus bas.

(26) L'ambassadeur chargé d'apaiser le khan étant parti de Thessalonique, c'est selon toute vraisemblance dans cette même ville, donc en novembre 1430 au plus tôt, que la lettre de la princesse atteignit son destinataire qui dut être Andronic III lui-même.

(27) Cf. G. BRATIANU, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*. Bucarest 1935, p. 99. Les tartares martyrisèrent en effet en 1330, dans cette ville, saint Jean le Jeune. La Horde d'Or semble bien avoir mis à profit la guerre civile des deux Andronic pour rendre plus effective sa présence sur le Danube (1326-1328). Une lettre de Marino Sanudo l'Ancien, adressée le 10 avril 1330 à l'évêque d'Ostie et Velletri, fait même déjà état du projet dont il est ici question : *Et nova de illo domino tartaro ab hominibus fidei dignis percepi, quod ipse intendit venire ad tenendum curiam suam cum uxore et filiis eius ac summo sacerdote quem tenet in contratis et terris imperii constantinopolitani*. Cf. *Abhandlungen der Histor. Klasse der Bayerischen Akademie*, VII, 1853, p. 781. Les Tartares mirent partiellement leur plan à exécution et le même correspondant pouvait écrire, le 3 avril 1332, au roi de France Philippe VI : *Tartari etiam in parte septentrionali degentes veniunt ad partes illius imperii Romaniae versus Occidens, capientes, depradantes ac secum conducentes multas gentes Graecorum*. *Ibid.*, p. 797.

point de la mer Noire, la friction eût pu se produire qui poussa le prince tartare à sévir. Aussi, bien qu'un retour offensif des anciens maîtres pour reprendre pied dans le delta danubien ne puisse être exclu, je ne vois pas d'autre cause proportionnée à la farouche volonté de représailles manifestée par Özbeg que l'intermède turc d'Umur Pacha (28).

En étudiant cet épisode dans un article précédent (29), il m'est peut-être arrivé de l'antidater légèrement (entre 1335 et 1339). Je le placerai maintenant au cours du printemps ou de l'été 1340 en liaison directe avec la détermination prise, vers la fin de cette même année, par Özbeg d'en finir avec l'empire byzantin. La mobilité, l'audace et la force déployées par les turcs d'Anatolie sur le point le plus vulnérable de ses États ont seules pu porter le vieux potentat à vouloir mal de mort à son parent, le basileus, sans qui cet exploit téméraire n'aurait pas été possible. En ouvrant aux corsaires d'Umur Pacha le passage des Détroits, les ministres d'Andronic III avaient la certitude d'épargner pour un temps les populations de Thrace-Macédoine rudement éprouvées par de précédentes razzias; ils pouvaient de plus nourrir le secret espoir que cette lointaine équipée affaiblirait leur allié turbulent. La réaction mongole ne dut pas entrer dans leurs calculs immédiats, qui visaient essentiellement à détourner sur d'autres des coups dont l'empire mourait lentement. Avec leur connivence et sans doute à leur instigation, les turcs d'Aydin allèrent piller Kilia et se battre en Valachie (30), sans qu'il soit question de Vicina certainement plus opulente, mais d'où l'élément grec n'avait pas encore totalement reflué (31). La complicité byzantine était ainsi manifeste; grâce à elle le Kipcak voyait surgir du côté de

(28) Le R. P. Loenertz veut bien me dire qu'il donne personnellement à cette expédition d'Umur une direction toute différente : l'Acarnanie-Étolie en Grèce continentale! Mais son explication n'exclut pas la réalité de celle de Valachie qui, pour diverses raisons, me paraît difficilement récusable. Dans son hypothèse le récit d'Enveri fusionnerait simplement deux sources ayant trait à deux épisodes distincts. Le procédé n'a rien pour surprendre. La thèse simpliste de E. Frances (Viz. Vremenn. XVII, 1959), pour qui le fait, passé au ^{xv}^e siècle du vivant et sous les yeux de l'auteur, aurait été arbitrairement inséré par Enveri dans sa Geste ne mérite pas considération.

(29) V. LAURENT, La métropole de Vicina..., *loc. cit.*, p. 231.

(30) Ce point ne saurait prêter à contestation. Cf. LEMERLE, *L'émirat...*, p. 131, 132. On peut en revanche s'interroger encore sur l'identité des maîtres auxquels étaient soumis directement, à l'époque, les bouches du Danube et leur hinterland, sous suzeraineté tartare. Pour ma part, je croirai assez, avec Bratianu, que la Valachie d'alors les englobait. Voir un avis contraire chez LEMERLE, *L'émirat...*, p. 135.

(31) L'élément chrétien ne tarda cependant pas à s'en aller, en sorte que, vers 1350, celui-ci avait presque disparu. Voir la note importante insérée, en manière de glose, à la suite de la Notitia d'Andronic III; éd. EO, XXXV, 1936, p. 115, n. 3.

la mer une menace inattendue, renouvelable. La pensée de verrouiller les Détroits en occupant Byzance vint naturellement à l'esprit de l'ombrageux Özbeg. Il y a ainsi entre ces deux faits — expédition d'Umur et réaction du khan — une si juste corrélation qu'ils ne sauraient être dissociés sans arbitraire. Le curieux épisode (32) qui mit aux prises, après la mort d'Andronic III (15 juin 1341), les ambassadeurs du tsar Jean Alexandre et les ministres d'Anne de Savoie s'explique parfaitement dans leur perspective. Les premiers apportaient en effet un ultimatum : les Grecs devaient livrer à leur maître son rival, Jean Sišman (1330-1331), par lui détrôné, ou se résigner à la guerre. Le grand domestique Jean Cantacuzène eut un trait de génie. Il refusa net déclarant que si les Bulgares mettaient à exécution leurs desseins agressifs il lancerait sur eux les Turcs d'Umur Pacha en quête d'une proie valable. Cette menace produisit le miracle : Jean Alexandre, subitement calmé, accepta de conclure un nouveau traité de paix dans le délai fixé (33). Il est dès lors difficilement admissible qu'Umur Pacha soit allé guerroyer au cours de l'été 1341 au nord du Danube. En effet : 1° le tsar bulgare ayant capitulé, l'expédition n'avait plus de raison d'être; elle eût même pu être interprétée, après l'accord d'Andrinople, comme une manière de provocation; elle obligeait en effet le monarque à déplacer ses forces vers le Danube pour parer à toute éventualité. 2° Cantacuzène ne pouvait, sans grave imprudence, autoriser, en août 1341, Umur Pacha à aller saccager une région tribulaire du Kipcak.

C'est en effet ici le lieu de rappeler le traité exceptionnellement avantageux dont il a été parlé ci-dessus et que l'éloquence du père de Démétrius Cydonès venait d'arracher (34) au khan de la Horde d'Or. L'heureux négociateur ne fut de retour que peu avant ou peu après le décès d'Andronic III († 15 juin), à un moment où l'expédition de Valachie, cautionnée par les Grecs, en aurait, si elle avait vraiment

(32) Analysé et critiqué par LEMERLE, *op. cit.*, p. 136 suiv., selon qui la menace de Cantacuzène aurait eu un début d'exécution, puisque l'expédition, identifiée à celle d'Umur Pacha, aurait eu lieu, quitte à prendre une autre direction *in extremis*. Je crois devoir séparer le raid d'Umur et la menace de Cantacuzène restée, selon moi, lettre morte.

(33) Cf. Cantacuz., III, 10; éd. Bonn, II, p. 69.

(34) Ceci en restant dans l'optique de Cydonès intéressé à magnifier les mérites de son père. Il ne fait pas de doute que la mort d'Özbek donna pour le moins un caractère définitif à un accord presque trop avantageux pour les grecs qui obtenaient le concours bénévole des forces tartares (Cf. LOENERTZ, Cydonès, *loc. cit.*, p. 920-22). Contre qui? Contre les Bulgares sans doute, mais cette alliance militaire n'était-elle pas plutôt dirigée en l'occasion contre les turcs qui, non contents de mettre l'empire à sac, portaient leurs coups jusque sur les terres du khan? Si tel devait être le sens de l'arrangement négocié par le père de Cydonès, la mort du khan aura été une perte pour les Grecs.

eu lieu en juillet-août (35), ruiné les résultats inattendus, en exposant l'empire à des représailles contre lesquelles rien ne pouvait plus le prémunir. Cantacuzène au reste ne dit pas qu'il enverrait les turcs par le Danube; ce sont les galères byzantines et le prétendant Sišman qui auraient emprunté cette voie. Mais Jean Alexandre ayant donné satisfaction, la menace de Cantacuzène dut rester sans effet.

Ces considérations me font placer l'expédition d'Umur à Kilia durant l'été de l'année précédente (1340). Le souvenir de ce fait d'armes devait encore impressionner tous les riverains de la mer Noire et si, en juillet 1341, les Bulgares, après leur insolente mise en demeure, se firent presque suppliants, c'est qu'ils savaient, comme le leur insinua malignement Cantacuzène (36), à qui ils auraient affaire.

Ainsi l'année 1341 commencée sous les pires auspices s'acheva, grâce à un habile jeu diplomatique, dans une tranquillité relative. La mort d'Özbeğ survenue au cours des derniers mois et les convulsions où sa succession plongea le Kipçak (37) écartèrent définitivement le péril tant redouté d'une invasion tartare. La lettre d'Akindynos nous dit assez avec quelle résignation les Grecs de la capitale eux-mêmes attendaient ce coup de la fatalité. Le traité apporté par Cydonès accordait à l'empire byzantin le salut dont il se hâta de démériter en se jetant dans les subtilités du Palamisme et les aléas de la guerre civile.

TEXTE (38)

Δαυιδ [τῷ Δισυπάτῳ] (39)

1. Ἦκεν εἰς ἡμᾶς φήμη Σκυθῶν θαυμαστὴ καὶ ταῖς (f. 74) πῶποτε τῶν ἐκείνων ἐπὶ Ῥωμαίους ἐφόδων ἀνόμοις μᾶλλον δὲ οὐδὲ φήμη, ἀλλὰ γράμματα τῆς βασιλέως μὲν θυγατρὸς γυναικὸς δὲ τοῦ Σκύθου.

(35) Comme l'admet LEMERLE, *op. cit.*, p. 137.

(36) Cantacuz. III, 7; éd. Bonn, II, p. 55²⁰⁻²¹ : Σατραπῶν ὁ δυνατώτατος (= Umur), ὃν οὐδ' αὐτοὶ ἀγνοεῖτε παρελθόντες ἀκοῇ.

(37) Sur l'histoire du Kipçak à cette époque et la difficile succession du khan Özbeğ on consultera de préférence B. SPULER, *Die Goldene Horde. Die Mongolen in Russland, 1255-1502*. Leipzig 1943, p. 95-99.

(38) Grégoire Akindynos est un auteur ordinairement facile. Cependant la présente lettre, conservée en une unique copie, n'est pas partout d'une intelligence aisée. Je l'édite d'après une copie du R. P. R. Loenertz qui l'a fait collationner par le prof. A. Pertusi de Milan. A ces deux collaborateurs désintéressés va mon entière gratitude. L'annotation au texte est due surtout au P. R. Loenertz.

(39) τῷ Δισυπάτῳ. Ces deux mots sont biffés dans le manuscrit. Mais le nom de famille du moine David est hors de doute. Sur le personnage, voir ma notice dans *Dictionnaire d'Histoire*

2. Λέγει δὴ τὰ γράμματα οὕτω καθ' ἡμῶν παρωξύνθαι καὶ μανῆναι τὸν βάρβαρον, ὡς ἐφ' ἡμᾶς Σκυθῶν ἐξ μυριάδας τὸ παρὸν (40) ἀφιέναι οὐς ἥδη σπεύδειν διαβαίνειν τὸν Ἰστρον, οὐχ ἢ πρότερον ἐπιόντας τὴν Θράκην, οὐδ' ὁ πρὸ αὐτῶν εὗροιεν ῥάδιον λαβεῖν λαβόντας εἶθ' ὑποστρέφοντας οἴκαδε, ἀλλὰ μεθ' ἐλεπόλεων μηχανημάτων κατὰ τῶν ἐρυμάτων· ἃ δὴ πολιορκιοῦντας ἐν τριῶν μηνῶν χρόνῳ τοὺς ἐξάκις μυρίους ἐπελθόντων ἐτέρων τοσοῦτων ἐπ' ἐκδοχῇ τοῦ ἔργου τούτους ἀναχωρεῖν μεθ' ὧν αὐτοὶ λαφύρων συλλάβοιεν κακείνους αὖθις ἐτέροις ἐπιούσι μετὰ τοσοῦτον χρόνον (f. 74^v) ἐκστῆναι τῆς μάχης καὶ τῆς πολιορκίας, καὶ οὕτω συνεχῶς ποιεῖν παρεσκευασθαι τὸν βάρβαρον, ἕως ἂν ἐκτρίψῃ καὶ καταστρέψῃται καὶ ὅλως ὑφ' αὐτῷ ποιήσῃται τὰ Ῥωμαίων πράγματα, οὐ πρὶν ἀποστησόμενον ἢ ταῦτα οὕτως ἰδεῖν ἐξειργασμένα.

3. Σφόδρα δὲ ταῦτα τὰ γράμματα ἰσχυρίζεται καὶ δείκνυσι δεδοικῆναι τὴν γράψασαν μὴ οὐ πάνυ πιστεύσαντες οἱ Ῥωμαῖοι τοῖς γράμμασιν ἐξαίφνης ἀναρπασθῶσιν.

4. Ἡμέτερον οὖν ὃν ταῦτα ὑμῖν μνηῶσαι, ὑμέτερον περὶ ὑμῶν αὐτῶν σὺν Θεῷ τὸ ἀσφαλὲς ἐπισκέψασθαι. Δοκεῖ δὲ ἡμῖν οὐκ εἶναι κρεῖττον ὑμῖν ἢ παρ' ἡμᾶς ἀφίχθαι, ἔνθα κοινῇ σκεψάμενοι τὸ ποιητέον μετὰ τοῦ κοινοῦ τῆς ἀγάπης συνδέσμου τῷ παραστάντι ἐψόμεθα, κὰν δόξῃ δὴ μετανίστασθαι οὐ δυσχερὲς μεταδίνειν ἐντεῦθεν ὅποιπερ ἂν ἐβελήσαιμεν· αἰεὶ δειλίαν γὰρ ἐγνωκῶς εἰ οὕτω χρὴ φάναι πρὸς τὴν θάλατταν ἔχειν καὶ πόλεμον ἄσπονδον ὡς οἶσθα σὺ πάντων μάλιστα, σπείσομαι νῦν πρὸς αὐτήν. Ἡ (41) τί πείσομαι, εἴ με μέλλοι πάντως τὰ Σκυθικά κύματα πέρα ἐλαύνειν Ἰστροῦ καὶ τοῦ Τανάιδος, δουλείαν δουλεύοντα ἢν οὐκ ἂν δυνηθῇεν, εἰ μὴ σοὶ χρησαίμην συνδούλῳ καὶ συνοιμῶζοντι, ἢ ξίφος ἀπαλλάττειν τοῦ βίου, ὃ δέδοικα πρὸ τῆς τοῦ βίου καθάρσεως, μᾶλλον δὲ οὐδὲ ξίφος ἐμὲ τὸ ζῆν ἀφαιρήσεται, μιᾶς δὴ τινος πληγῆς εὐτελοῦς προλαβούσης τὸ ξίφος, οὐδ' ἐπὶ τὸν Ἰστρον ἤξω εὐθὺς ἐν ἀρχῇ τῆς ἐκείνων πορείας ἀπειρηκῶς, καὶ διὰ τοῦτο πεσών.

5. Ἄνευ δὲ τούτων ὁ θαυμάσιος Παλαμᾶς ὅσον ἤδη παρέσται (42)· μεταπέμπεται γὰρ αὐτὸν γράμμασιν (43) ὁ πατριάρχης, λόγον δώσοντα ἐφ' οἷς

et de Géographie, XIV, 1957, col. 115, 116; voir aussi H.-G. BECK, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München 1959, p. 730, 731 (avec littérature à laquelle on ajoutera Byzantion, XXV-XXVII, 1955-57, p. 713-745).

(40) τὸ παρὸν. Cette expression, qui veut dire « pour le moment, pour l'instant », laisse entendre que l'expédition des 60.000 hommes est seulement un premier effet de la colère du khan. Mais au lieu de continuer par un « Ensuite » ou un « Plus tard », Akindynos suit en imagination la marche et l'œuvre du premier contingent. Il parlera ensuite de la deuxième et de la troisième vague, sans reprendre le fil de la construction interrompue après ἀφιέναι.

(41) ἢ cod.

(42) πάρεσται cod.

(43) Dans le discours prononcé en mars ou avril 1343 devant le patriarche Jean XIV et son synode, assemblés à Sainte-Sophie, Akindynos rappelle qu'il y eut deux lettres; une synodale adressée à l'Église de Thessalonique et expédiée par les soins de Barlaam, et une

ἐγκληεῖται τῷ εὐφρεῖ Βαρλαάμ· ἀνάγκη δέ σε παρεῖναι καὶ διὰ τοῦτο μόνον. Οὐδὲ γὰρ ὁ Βαρλαάμ εὐκατάβλητος, διὰ τὸ χῶραν αὐτῷ τινὰ δοῦναι τὸν Παλαμᾶν ἰσχυρίζεσθαι (f 75) ὃ σοι καὶ πρότερον ἔγραψα· ἦν ἐμοὶ δοκεῖ δεῖν αὐτὸν παρὰ φίλων ἀνδρῶν ἀφελέσθαι πεισθῆναι τὸν ἐναντίον, καὶ οὕτως ἔχειν εὐχέρωτον.

6. Ἔστι δὲ τοῦτο φίλων ἀνδρῶν ἰσχύσαι, καὶ μάλιστα μὲν σοῦ, διὰ τὴν σῦνεσιν καὶ τὴν φανεράν εὐνοίαν τὴν πρὸς αὐτόν, ἦττον δὲ ἡμῶν, διὰ τὸ μὴ πάντῃ αὐτῷ συναινέσαντας ἐξ ἀρχῆς ἥπερ ἔγραψε παρασχεῖν ὑποψίαν ἀντιδικαιμένων (44), εἰ <καὶ> τὰ σαφεστάτου φίλου νῦν ἐγὼ καὶ εἶπον ὑπὲρ αὐτοῦ καὶ ἔδρασα καὶ δοκεῖ δι' ἐμὲ νῦν ἐνταῦθα κατ' ἀνθρώπων μὴ διθεῖσθαι νοσεῖν παρὰ τῶν πλείστων νομίζεσθαι (45). Δοκεῖ δὲ σφόδρα ἰσχυρογνώμων εἶναι, ἥπερ αὐτοῦ δοκεῖ μὴ σφόδρα μάτην ὁ διώκων καθάπτεσθαι, ἀφ' ὧν πρὸς ἐμὲ ἄρτι γέγραψε (46), πέπομφε γάρ μοι πάνυ μακρὰν περὶ τούτων ἐπιστολήν, τὰ ἅπαζ αὐτῷ δεδογμένα ἐν τῇ θεολογίᾳ κρατύνουσιν.

7. Δέος οὖν μὴ στάσις καὶ ῥήγμα τὴν ἐκκλησίαν λάβῃ, τῶν μὲν ἐκείνων, τῶν δὲ τούτου τιθεμένων καὶ προσχωρούντων, ἡ κατὰ φιλίας λόγον ἢ δόξης τοῦ τὸ κρεῖττον αἰρεῖσθαι ἢ καὶ ἀμφοτέρω (47), ὡς αὐτὸ δὲ ἡμῶν δοκεῖ ἐκότερος διορθωθῆναι μὴδ' ἕτερος αἰσχυρῶς, μὴδὲ ἀδόξως, ἥπερ ἴσως αὐτοῖς τι

personnelle du patriarche, adressée à Palamas, expédiée par l'entremise d'Akindynos; cf. Th. USPENSKIJ, *Sinodik o nedelju Pravoslavija*, Odessa 1893, p. 87. Pour la date du discours placé généralement par erreur en 1344, voir *Orientalia Christiana Periodica*, XXIII, 1957, p. 118-119.

(44) ἀντιδικαιμένων : *genitivus objectivus* équivalent à διαθέσεως ἀντιδικαιμένων.

(45) Dans son discours au patriarche Jean XIV et à son synode Akindynos se vante d'avoir persuadé Palamas de ne pas exhiber tel de ses écrits contre Barlaam comme contenant des expressions répréhensibles. Ceci avant la condamnation de Barlaam. Palamas, qui suivit ce conseil de prudence, est redevable à Akindynos de n'être pas, à l'heure où Akindynos écrit, traité de dithéiste. Monac, gr. 223, f. 52v (éd. USPENSKIJ, *loc. cit.*, p. 88). Voir aussi du reste la lettre où Akindynos fait sans réserve état du zèle qu'il a déployé en sa faveur dans l'ambros. gr. 290, f et 73v-74 (d'après Meyendorff, *op. cit.*, p. 73).

(46) Cette lettre a été publiée par M. J. Meyendorff dans *Θεολογία*, XXIV, 1953, p. 569-582.

(47) ἀμφοτέρω... συνεργοῦτος : texte corrompu, dont on peut deviner le sens mais pas restituer la teneur. Les dégâts commencent à la ligne 58 où on attendrait κατ' ἀμφοτέρω ou bien καὶ κατ' ἀμφοτέρω. Si ὡς ἂν (ligne 59) est correct, c'est le début d'une comparaison ou d'une explication de ce qui précède, qui devait culminer dans un participe au génitif absolu. Naturellement on ne peut pas joindre la particule modale ἂν à l'indicatif présent δοκεῖ, et un optatif δοκοῖη serait aussi déplacé que possible. Le δὲ avant ἡμῶν (ligne 59) suppose un μὲν qui manque, tout comme manque l'affirmation à laquelle Akindynos oppose sa propre opinion. A première vue on est tenté de suppléer un verbe comme δεῖ, χρὴ, πρέπει avant l'infinifit διορθωθῆναι, mais le nominatif ἐκότερος est étrange. Il eût été si naturel d'employer un accusatif avec un nom infinitif actif! Enfin l'indicatif συνεργεῖ (lignes 60-61), qui est catégorique, suppose comme antécédent du relatif ὅπερ ἴσως un énoncé catégorique, non pas l'expression d'un souhait, d'une nécessité ou d'une convenance, à laquelle répondrait un potentiel (optatif avec ἂν). L'ignorance où nous sommes du verbe fini qui précédait διορθωθῆναι fait apparaître καὶ μὴ συμβῆναι (ligne 62) comme l'expression d'un vœu, ce qui est possible en soi, mais serait peut-être différent si nous pouvions reconstruire une période. Pour finir après ἐλθόν (ligne 64) il semble manquer un οὖν qui rattacherait cette phrase à celle qui précède. Mais cette coordination ne serait pas nécessaire si la phrase faisait, elle aussi, partie d'une période. Note du P. Eoenertz.

συνεργεῖ πρὸς τὴν ἰσχυρογνωμοσύνην — ἄνθρωποι γάρ — ἐξ ἧς τὸ ῥῆγμα γενήσεται καὶ μὴ συμβῆναι τοῦτο ἀλλὰ πᾶν τοῦναντίον ὁμοφροσύνην καὶ ἀγάπην καὶ τῶν τοῦτοις ἐναντίων καθαίρεσιν.

8. Ἐλθὼν καὶ ἀκούσας, εἰ οὕτως ἔχοι κρινεῖς, καὶ συνδιαπράξῃ καὶ τέλος ἐπιθήσεις χρηστὸν, τοῦ Θεοῦ συνεργοῦντος. Κἂν μὲν, ὅπερ ἀπείη (48), καταλάβῃ Ῥωμαίους τὰ προσδοκώμενα, οὐ μετὰμελον πείσεσθε τοῦ παρ' ἡμᾶς ἀφίχθαι· εἰ δὲ Θεὸς ἡμᾶς ἐλεήσας ἐπίσχοι τὰ ἀπειλούμενα καὶ διαλύσαι τὴν τῶν βαρβάρων ὁρμήν, καὶ πάλιν ὑμῖν ἐξείη τὸν Αἴμον καταλαμβάνειν τοῖς ἐρημίας φίλοις, — εἴη δὲ καὶ ἡμῖν καὶ τοῦ νοσεῖν ἀνεθεῖσι — τότε ἡ σὺν ἡμῖν ἢ μόνον πάλιν εἰς τὸν Αἴμον ἐπάνιτε καὶ τῶν αὐτῶν ἀπολαύσεσθε.

9. Ὅτε τοίνυν τὸ μὲν μένειν ὑμᾶς αὐτόθι πολὺ τὸ δέος ἔχει μὴ τιμὴν βαρβαρικῶ περιπέσῃτε τὸ δὲ παρ' ἡμᾶς ἀφίχθαι οὐχ ὑποπτον μὴ τὸ τὴν ἐρημίαν αὐθις ἀπολαθεῖν ἀπολέσῃτε οὐκ οἶδ' ὅστις ἂν ὑμᾶς λογισμὸς κοιλύσῃ, μὴ παρ' ἡμῖν γενέσθαι.

TRADUCTION

Grégoire AKINDYNOS à David DISHYPATOS.

Constantinople (1341, printemps)

I. L'invasion mongole.

1. Il nous est venu une rumeur étonnante touchant les Scythes, une rumeur différente de celles qui ont jamais couru au sujet de leurs attaques contre les Romains. Ou plutôt il ne s'agit pas de rumeur, mais de lettres envoyées par celle qui est à la fois fille de l'empereur et épouse du Scythe.

2. Ces lettres disent que le barbare est animé à notre endroit d'une colère et d'une fureur telles qu'il lance en ce moment sur nous 60.000 Scythes qui déjà se hâtent à travers l'Istros, non point comme auparavant pour envahir la Thrace, ni pour y enlever ce qu'ils y trouveraient de facile à prendre et s'en aller ensuite chez eux, mais avec des machines de guerre pour réduire les remparts. Ces 60.000 soldats feront le siège pendant trois mois, puis il en viendra autant pour continuer l'entreprise. Les premiers s'en retourneront avec le butin qu'ils auront fait; les seconds seront retirés, d'autres survenant, au bout du même temps de la bataille et du siège, et ainsi de suite. Le barbare est outillé pour continuer l'opération jusqu'à ce qu'il ait anéanti, abattu et entièrement subjugué l'empire romain. Et il ne s'en ira pas qu'il n'ait vu ce dessein ainsi réalisé.

3. Ces renseignements, les lettres l'affirment avec force et montrent que celle qui les a écrites craint que, les Romains n'y ajoutant pas grand-foi, ne soient soudainement emportés.

4. Notre devoir est de vous en informer, le vôtre est de rechercher le moyen de pourvoir à votre sécurité avec l'aide de Dieu. Notre sentiment est que vous n'avez rien de mieux à faire que de venir auprès de nous. Nous examinerons en commun le parti à prendre, puis, liés que nous sommes dans une même amitié, nous nous conformerons aux circonstances. S'il nous paraissait bon d'émigrer, il ne nous serait pas difficile de partir d'ici où nous voudrions. Moi qui — si l'on peut dire — ai toujours redouté la mer et lui ai fait une guerre sans trêve, — tu le sais toi plus que tous — voici que maintenant je vais m'accorder avec elle. Autrement, qu'en serait-il de moi, si vraiment les flots scythes devaient m'entraîner au-delà de l'Istros et du Tanaïs dans un esclavage que je ne saurais supporter si je ne t'ai pour compagnon de captivité et de lamentations? A moins que l'épée ne m'enlève l'existence, ce que je crains avant que ma vie ne soit purifiée. Ou plutôt ce n'est pas l'épée qui m'enlèvera la vie, car la moindre petite blessure avancera l'épée. Ainsi je n'atteindrai pas l'Istros, car dès le début de leur marche j'aurai défailli et par suite succombé.

II. La controverse hésychaste.

5. Mais, cela mis à part, l'admirable Palamas sera ici très bientôt. Le patriarche lui écrit en effet de venir s'expliquer sur les accusations que le subtil Barlaam porte contre lui. Déjà il te faut être ici pour cela seul, car Barlaam (49) ne sera pas facile à abattre en raison de l'occasion que Palamas lui a fournie d'affirmer ce que je t'ai écrit précédemment. Cette occasion, je pense que des amis doivent le persuader de l'enlever à l'adversaire, de manière à le vaincre ainsi facilement.

6. Or c'est à des amis de faire pression sur lui dans ce sens, et surtout à toi, vu ta prudence et la bienveillance notoire que tu lui portes; bien moins à nous qui, n'ayant pas dès le début approuvé tout ce qu'il a écrit, pourrions être soupçonnés d'être de ses adversaires, même si en ce moment mes propos et ma conduite à son égard sont d'un ami déclaré. C'est, ce me semble, grâce à moi que le grand nombre estime ici que l'homme n'est pas atteint de dithéisme. Il donne l'impression d'être extrêmement têtu dans les questions où les attaques de l'adversaire ne lui paraissent pas absolument vaines. A en juger d'après ce qu'il m'a écrit récemment! car il m'a envoyé

(49) Le R. P. Loenertz veut bien me dire que ce passage tourmenté, grammaticalement paraxodal, lui paraît signifier autre chose. Il traduirait : Barlaam n'est pas un adversaire facile à réfuter, parce qu'il affirme (et pas sans motif!) que Palamas prête le flanc à ses attaques (en employant des expressions qui mènent au dithéisme), comme je t'ai déjà écrit. Il faut, me semble-t-il, persuader l'adversaire (Barlaam) qu'il (Palamas) s'est laissé persuader par des amis d'enlever (de ses écrits passés et futurs) ce prétexte à critiques, afin qu'il (Palamas) se trouve devant un adversaire facile à terrasser.

sur ces matières une très longue lettre renforçant les idées qu'il s'est une bonne fois faites en théologie.

7. On peut craindre qu'une révolte et une rupture ne s'emparent de l'Église, les uns s'attachant et adhérant à celui-là, les autres à celui-ci, soit pour des raisons d'amitié, soit par conviction d'avoir choisi le meilleur, soit aussi pour l'une et l'autre considération. De la sorte, selon nous, tous les deux sont à redresser, aucun des deux ne devant l'être dans l'humiliation et le déshonneur, ce qui sans doute contribuerait à les mettre dans un entêtement — ils sont hommes! — d'où naîtrait la rupture. Et cela ne doit pas se produire, mais au contraire l'entente cordiale et la destruction de ce qui lui est contraire.

8. Viens donc les entendre! Tu jugeras s'il en est bien ainsi; tu prêteras ton concours et, Dieu aidant, tu donneras au conflit un dénouement heureux. Et si même — qu'à Dieu ne plaise! — les maux attendus fondent sur les Romains, vous ne regretterez pas d'être venus chez nous. Mais si Dieu, dans sa miséricorde, contenait la menace et brisait l'élan des barbares, il vous serait loisible, à vous les amis de la solitude, de regagner l'Hémus, comme il le serait à nous une fois sortis de maladie. Alors, soit avec nous, soit seuls, vous retourneriez sur l'Hémus et y jouiriez des mêmes avantages.

9. C'est pourquoi puisque d'une part, en restant là-bas, il est beaucoup à craindre que vous ne succombiez sous quelque coup barbare, puisque, de l'autre, en venant nous rejoindre, il n'y a pas l'ombre d'un doute que vous ne puissiez regagner votre solitude, je ne vois pas quelle considération vous empêcherait d'être avec nous.

V. LAURENT.

LE PROBLÈME DE LA DATE PASCALE AUX III^e ET IV^e SIÈCLES

L'ORIGINE DU CONFLIT : LE NOUVEAU CADRE DU COMPUT PASCAL JUIF

La querelle quartodécimane était apaisée quand une autre survint ou même était déjà survenue, totalement différente. La première se plaçait uniquement sur le terrain de la tradition chrétienne, diverse selon les Églises. Celles d'Asie et des régions voisines, s'appuyant sur saint Jean, célébraient la Pâque au *XIV lunae* même, quel que fût le jour de la semaine. Les autres, et celle de Rome en particulier, se fondant sur l'autorité de saint Pierre et des autres apôtres, la reportaient au dimanche. Ce qu'on reprochait aux Asiates, ce n'était pas de se conformer aux Juifs, de « judaïser », mais de ne pas célébrer en même temps que les autres Églises. La fixation du *XIV lunae* n'était pas en cause; c'était censément le même jour pour tous, et là-dessus n'apparaît aucune divergence. Cette date commune était celle des Juifs, qu'on trouvait tout naturel de suivre. Or, au III^e siècle, tout au contraire, c'est cela même, la date du *XIV lunae* pascal qui fait l'objet du désaccord entre les communautés chrétiennes. La cause en était la suivante.

A une époque qu'il est assez difficile de préciser, mais probablement à la fin du II^e siècle après J.-C., ou au commencement du III^e, les Juifs instituèrent pour déterminer la date de la Pâque un calcul nouveau. Nous disons nouveau, non seulement par rapport à celui qu'ils employaient alors, mais encore par rapport à l'ancien calendrier du *Livre des Jubilés* (II^e siècle av. J.-C.) (1). Ce qu'on reprochait au nouveau comput juif, ce n'était pas, comme dit M. Chainé, « ses erreurs de calcul touchant l'équinoxe » (2), mais bien de ne tenir aucun compte

(1) *Livre des Jubilés*, VI, 23-32; XLIX, 7-23. Traduction anglaise de R. H. CHARLES, *The Apocrypha and Pseudepigrapha of the Old Testament*, II, 22-23 et 80-81; A. JAUBERT, *Le calendrier des jubilés de la secte de Qumrân. Ses origines bibliques*, dans *Vetus Testamentum*, III (1953), 250-264; *Le calendrier des jubilés et les jours liturgiques de la semaine*, *ibid.*, VII (1957), 35-61.

(2) M. CHAINÉ, *La chronologie des temps chrétiens de l'Égypte et de l'Éthiopie*, 40.

de l'équinoxe et de placer la Pâque indifféremment, soit avant, soit après l'équinoxe. On a là-dessus le témoignage d'Anatole de Laodicée (3). Dans les extraits que cite Eusèbe, on le voit, après avoir proclamé la règle de l'équinoxe, en appeler à d'anciens auteurs pour établir qu'autrefois et même avant le Christ, les Juifs célébraient la Pâque après l'équinoxe; il nomme Philon, Josèphe, Mousaios et, plus anciens qu'eux, les deux Agathobules, surnommés didascales, et Aristobule dont il cite un passage (4).

Au témoignage d'Anatole ajoutons celui, un peu postérieur, mais plus explicite, de Pierre d'Alexandrie (301-311) (5) dans une lettre à Trekentios (6). Cette lettre contient un passage de celle de son correspondant qui permet de voir quel différend les séparait : « Soit donc, écrivait Trekentios, soit donc que les Juifs, dans leur erreur, fassent selon le cours de la lune leur Pâque parfois en Phamenoth, ou qu'ils la fassent, à cause du mois embolismique, chaque troisième année, en Pharmouthi, cela nous est indifférent. Ce que nous avons à faire, c'est de célébrer la mémoire de la Passion du Christ au temps même et de la manière que les témoins oculaires nous ont transmis dès le commencement, avant même la conversion des Égyptiens. Car maintenant, en n'observant pas en premier lieu le cours de la lune, les Juifs célèbrent la Pâque nécessairement deux fois en Phamenoth et une fois chaque troisième année en Pharmouthi; ils paraissent en effet avoir toujours fait ainsi, et c'est pourquoi le Seigneur les reprend par son prophète : « Et j'ai dit : Toujours ils errent dans leur cœur; je l'ai juré dans ma colère : ils n'entreront pas dans mon repos » (7). Là s'arrête la citation. L'idée sous-jacente est que, puisque les Juifs se sont toujours trompés, on ne doit pas s'attacher à la date variable du *XIV lunae*, mais placer la mémoire de la Passion du Christ, qui seule intéresse les chrétiens, au jour anniversaire, fixe, où elle a eu lieu. Et c'est bien ce que suppose la réponse de l'évêque. Il commence par rappeler que, d'après les auteurs juifs, soit anciens, soit nouveaux après la prise de Jérusalem,

(3) On doit à Eusèbe, à part une ou deux précisions, tout ce que l'on sait sur Anatole de Laodicée *Hist. eccl.*, VII, 32; *P. G.*, XX, 724-732; éd. Schwartz, II, 718-728. Cf. Notices principales : Real-Encycl. Pauly-Wissowa, I, 2073-2074, n° 15); DHGE, II, 1493-1494; A. HARNACK, *Die Chronologie der altchristl. Literatur*, II, 75-79; O. BARDENHEWER, *Geschichte der altchristl. Literatur*, II, 191-195.

(4) *Hist. eccl.*, VII, 32; *P. G.*, XX, 728-729; éd. E. Schwartz, II, 722-726.

(5) *Chronicon Paschale*, éd. Bonn, I, 4-9 (*P. G.*, XCII, 69-75).

(6) Ce Trekentios serait-il le même personnage que Kreskentios que saint Épiphane (*P. G.*, XLII, 356) nous montre en controverse avec Alexandre, successeur de Pierre d'Alexandrie? L. Duchesne l'indique comme possible (*Rev. des quest. hist.*, XXVIII (1880), 31, n° 1).

(7) *Chronicon Paschale*, éd. Bonn, I, 7; *P. G.*, XCII, 73.

(8) *Ibid.*, éd. Bonn, 7-8; *P. G.*, XCII, 73-76.

c'était la loi de célébrer la Pâque après l'équinoxe. Elle a été observée par les Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem; c'est ensuite qu'ils ont déraisonné à ce sujet et qu'ils font maintenant la Pâque avant l'équinoxe, sans s'en soucier aucunement. Les Juifs ne se trompaient donc pas encore quand vivaient parmi eux ceux qui furent les témoins oculaires de la Passion et non plus, à plus forte raison, ceux qui vivaient avant la venue du Christ. Et ce n'est pas au sujet de la Pâque que le Seigneur leur reproche de toujours errer, mais à cause de leur idolâtrie et de leurs fornications. Autrement le reproche atteindrait les conducteurs du peuple, Moïse et Josué, les Rois, les Prophètes inspirés et ceux parmi les Grands Prêtres qui furent irréprochables, car tous ont gardé intacte la tradition concernant la Pâque et les autres solennités (8). La conclusion de l'évêque n'est pas donnée, mais elle n'est pas douteuse : c'est que si l'actuelle fixation de la Pâque par les Juifs est à condamner, l'ancienne doit toujours être observée, c'est-à-dire, que la date pascale du *XIV lunae* doit toujours suivre l'équinoxe et que c'est sur cette date ainsi établie qu'il faut, selon la tradition, régler la célébration de la Pâque chrétienne.

On aura remarqué dans le texte de Trekentios comment, pour lui, la méthode de comput pascal des Juifs contemporains semble avoir toujours existé; il ne paraît pas en soupçonner d'autre, et l'on voit, d'autre part, par la réponse de Pierre et également par les extraits d'Anatole indiqués plus haut, que ces deux auteurs semblent ne connaître le comput antérieur des Juifs que par d'anciens auteurs. Cela signifie que ce comput était tombé dans un complet oubli, ce qui permet de porter l'institution de la nouvelle méthode au-delà de la génération antérieure, c'est-à-dire, comme nous l'avons dit, vers le commencement du III^e ou déjà à la fin du II^e siècle.

Mais on aura remarqué surtout la manière dont Trekentios caractérise les alternances des dates pascales des Juifs contemporains : sur trois ans deux dates en Phamenoth, une en Pharmouthi. Un tel résultat ne peut absolument pas être obtenu dans un système qui respecterait l'équinoxe. Celui-ci avait sa date en Égypte au 26 Phamenoth (Ptolémée) ou au 25 Phamenoth (Alexandrins au début du IV^e siècle), ou au plus tôt le 22 Phamenoth (Anatole de Laodicée selon certains). Il n'y a évidemment pas, depuis cette dernière date,

(8) *Eutychii patriarchae Annales*, dans CSCO, *Scriptores arabici*, series III, t. VI, 104 (texte arabe). Cf. *P. G.*, CXI, 989. — Textes liturgiques éthiopiens cités dans P. MAURO da LEONESSA, *Cronologia e calendario etiopico*, Tivoli, 1934, 46-49.

la plus haute jusqu'à la fin du mois, 30 Phamenoth, les onze jours nécessaires pour obtenir, même une seule fois, deux dates pascales de suite en Phamenoth. Le système devait donc nécessairement au moins une fois sur trois amener la date pascale avant l'équinoxe. Le détail n'est pas connu du cycle où se concrétisait ce système, mais il est évident que la date pascale ne pouvait pas descendre au-dessous du 11 Phamenoth (6 avril), mais il ne l'atteignait pas nécessairement. Selon toute vraisemblance, ce cycle, en Égypte, devait, à la première année, avoir le commencement du mois lunaire pascal en même temps que le commencement du mois solaire, c'est-à-dire que la première néoménie du cycle, 1^{er} Nisan, devait se rencontrer avec le 1^{er} Phamenoth; et cette néoménie devait être aussi la plus haute. Par suite, le premier *XIV lunae* du cycle et en même temps le plus haut, devait être au plus tôt au 14 Phamenoth (10 mars), et si l'on a affaire à une octaétéride, comme c'est tout à fait probable, être au plus tard au 11 Pharmouthi (6 avril). Tel apparaît donc le nouveau cadre dans lequel les Juifs renfermaient leurs dates pascales.

Une échelle aussi haute des dates du *XIV lunae* pascal et la fréquence des Pâques précoces, antérieures à l'équinoxe, qu'elle amenait, ne pouvaient manquer de provoquer de l'étonnement parmi les communautés chrétiennes et d'y mettre un certain désarroi. Elles se comportèrent différemment à ce sujet. Ici, par manque d'initiative, ou par embarras de faire autrement, ou par persuasion que la Pâque juive, comme telle, était la règle à suivre, elles continuèrent à subordonner la solennité pascale à la date où les Juifs faisaient la leur. Là, on se résolut à organiser le comput pascal indépendamment des Juifs. Ainsi peut-être fit Démétrius d'Alexandrie (189-231), qui, s'il fallait se fier à certaines traditions, se serait occupé du comput pascal (8). Ainsi fit sûrement Denys, son deuxième successeur (257-265), qui établit une octaétéride dont le seul point connu est qu'il respectait pour le *XIV lunae* la limite de l'équinoxe (9), la date de celle-ci étant selon toute probabilité celle de Ptolémée, le 26 Phamenoth (22 mars). Et je ne serais pas étonné que les cycles qui paraissent en Occident au cours du même siècle eussent un semblable contexte de leur origine. Là, toutefois, on procéda autrement. Il semble qu'on y ait simplement pris occasion de l'innovation juive pour se donner une certaine liberté vis-à-vis de l'ancienne méthode de comput sans

(9) EUSÈBE, *H. E.*, VII, 26; CH. LETT FELTOE, *The letters... of Dionysius of Alexandria*, 68-69.

pour autant s'aligner sur la nouvelle. A Rome, on organisa le comput pascal en fonction principalement, non du terme le plus haut, mais au contraire du terme le plus bas. Il fallait tenir compte en effet du *dies natalis Urbis Romae*, au 21 avril, pour lequel il convenait que fût achevé le temps du jeûne et laissée libre la participation à la joie publique. Cette date du 21 avril était celle de la célébration pascalle la plus tardive. Elle imposait, à cause de la double règle du report au dimanche et de la limite du *XVI lunae*, le 13 avril comme la date la plus basse du *XIV lunae*. Entre cette date et l'équinoxe romain, 25 mars, la distance est trop courte pour que celui-ci pût servir de limite par en haut, soit qu'on y mit le *XIV lunae* (célébration plus proche au *XVI lunae*, 27 mars), soit qu'on y mit la célébration elle-même, c'est-à-dire au *XVI lunae* (le *XIV lunae* étant alors au 23 mars). On remonta en conséquence le terme pascal jusqu'au 18 mars, date qui pouvait être considérée, elle aussi, comme début de l'année, puisque ce jour était pour le calendrier romain celui de l'entrée du soleil dans le signe du Bélier, le premier des douze signes du zodiaque. La plus haute célébration de la Pâque fut au *XVI lunae*, 20 mars. Tel est le système qui figure sur la célèbre table d'Hippolyte (10). Quant à la table du pseudo-Cyprien (en 243), elle remontait le *XIV lunae* au 17 mars et avait sa date de célébration la plus haute au 19 mars *XV lunae* (11). Elle respectait donc la limite du 18 mars, au moins quant à la célébration. Augustalis fut plus audacieux. Il mit la plus haute date du *XIV lunae* au 15 mars et, par ailleurs, il supprimait le report de la fête au dimanche suivant quand le *XIV lunae* tombait un dimanche. Comme une telle concordance n'existe pas dans sa table pour le 15 mars, c'est en fait le 16 mars *XIV lunae* dimanche (67^e année) qu'était la plus haute Pâque d'Augustalis (12). Mais il faut remarquer que cette date de Pâques du 16 mars, ainsi que toutes les dates proches, jusqu'au 20 mars, celui-ci étant compris, sont accompagnées d'une seconde date prise dans la lunaison suivante en avril. Il semble bien, le 20 mars étant la date de célébration la plus haute dans la table d'Hippolyte, que les secondes dates qui figurent dans celle d'Augustalis représentent des corrections qu'elle aura reçues avant d'être adoptée par les Romains (13).

(10) Voir entre autres E. SCHWARTZ, *Christliche und jüdische Ostertafeln*, 35; M. RICHARD, *Comput et chronologie chez saint Hippolyte*, dans *Mélanges de sc. relig.*, VII, 242.

(11) E. SCHWARTZ, *ibid.*, 38; M. RICHARD, *ibid.*, 243; Br. KRUSCH, *Studien zur christlich-mittelalterlichen Chronologie*, Leipzig, 1880, 189-192.

(12) Br. KRUSCH, *op. cit.*, 17-19.

(13) Br. Krusch, *op. cit.*, 20, partant du fait que la table des Pâques du Calendrier de 354

On voit que, malgré l'échelle plus haute des dates pascales, la différence réelle entre les Pâques de l'Occident et celles des tenants de la limite de l'équinoxe en Orient devait être assez rare et ne devait guère être aperçue de ces derniers. Leur attention en effet était retenue tout entière par l'écart autrement fréquent des Pâques réglées sur le comput juif. Si l'on songe que ces Pâques, une fois sur trois et davantage, exactement trois fois sur huit dans le cycle de huit ans, étaient célébrées avant l'équinoxe, et par conséquent un mois plus tôt que celles qui respectaient cette limite, on mesure quelle division elle mettait entre les communautés chrétiennes et quel désordre dans l'ensemble de l'Église. Cette nouvelle querelle pascale, bien différente, on le voit, de celle dont s'était occupé le pape Victor, était plus grave, tant à cause du grand intervalle entre les deux Pâques divergentes, c'est-à-dire un mois entier, pendant lequel les uns jeûnaient encore tandis que les autres étaient dans l'allégresse, que parce que le problème se posait à l'intérieur de chaque contrée partout où se trouvaient des groupements juifs nombreux et influents. Le conflit, en outre, était malaisément soluble. Il concernait un point fondamental du comput, c'est-à-dire la limite d'où faire partir le calcul des Pâques. Pour les uns, c'était le *XIV lunae* de l'équinoxe vernal; pour les autres, c'était le *XIV lunae* dont la néoménie coïncidait avec le début du mois solaire contenant cet équinoxe. Il n'y avait pas dans la tradition chrétienne de quoi justifier l'une plutôt que l'autre. Ce qu'elle disait, c'est que la Passion du Christ avait eu lieu à la Pâque juive. On était donc dans la tradition en célébrant la Pâque chrétienne, qui en était le souvenir, d'après la date de la Pâque juive. Cela pouvait suffire. Mais les doctes recouraient à l'histoire et montraient que les Juifs, infidèles à leur propre tradition, avaient modifié leur propre comput et que, par suite, il ne fallait pas tenir compte de ce qu'ils faisaient maintenant à tort, mais de ce qu'ils pratiquaient justement au temps du Christ. Ainsi seulement pouvait-on commémorer la Passion du Christ à son véritable anniversaire pascal. L'argument ne manquait pas de force, mais, outre que les dates de la loi mosaïque ne pouvaient lier les chrétiens, le mode préconisé avait pour inconvénient de dissocier l'auguste événement que l'on

commence (313 là où finit le *laterculus* d'Augustalis (312), conclut que ce *laterculus* fut réellement employé par les Romains. Il est difficile de ne pas l'admettre. On ne saurait dire quand ils l'adoptèrent et par suite pendant combien de temps ils s'en servirent. Il semble bien que durant ce temps la règle du *XVI lunae* pour la célébration de Pâques ait subi une éclipse.

commémorait des circonstances juives où il avait eu lieu. Autant alors s'arrêter à une date fixe.

Une autre raison ou critique avancée par les équinoxialistes était que les observateurs du nouveau comput juif tantôt célébraient la Pâque deux fois en une même année, c'est-à-dire d'un équinoxe à l'équinoxe suivant, et tantôt ne la célébraient pas d'un équinoxe à l'autre et passaient ainsi une année sans célébrer la fête de la Pâque. C'est cette anomalie grave qu'aura en vue le concile de Nicée en interdisant de célébrer Pâques deux fois en une même année (14). En mettant le doigt sur ce point précis, L. Duchesne a su reconnaître et faire admettre par la critique le caractère propre et l'objet unique de la querelle pascale débattue à ce concile, toute différente et sans lien avec celle des Quartodécimans, quoiqu'il n'en ait pas complètement dégagé la cause ni mesuré la fréquence des célébrations divergentes qui la rendaient si aiguë (14). Sur le reproche en question, il était facile à ceux qui suivaient le comput juif de se justifier en disant qu'eux aussi avaient une limite qu'ils respectaient, et que selon cette limite, ils ne célébraient jamais la fête de Pâques deux fois dans une année et qu'ils la célébraient chaque année. Et comme les Romains eux-mêmes avaient une limite qui n'était pas l'équinoxe (ni le leur, ni celui des Orientaux), on voit combien il était difficile de terminer la querelle, soit sur le plan théorique, c'est-à-dire en opposant raisons à raisons, soit sur le plan pratique, en essayant d'imposer l'un des modes de comput en présence. Le concile d'Arles ne se rendait pas compte de la difficulté en prescrivant que la Pâque fût observée au même jour et en même temps par tout l'univers et en demandant du Pape, s'imaginant que cela suffirait, d'envoyer à tous des lettres dans ce but (16).

C'est sur le plan psychologique que la partie était inégale et c'est par là que la solution allait intervenir. On observe en effet que la querelle, sinon au début, du moins dans son développement, s'accompagne chez les équinoxialistes d'hostilité envers les Juifs, qu'elle prend couleur d'antisémitisme. Ce sentiment en vient au point de faire considérer comme un crime toute rencontre avec les Juifs dans

(14) Lettre de Constantin aux Églises : EUSÈBE, *Vita Constantini*, III, 18 : P. G., XX, 1076 B.

(15) L. DUCHESNE, *La question de la Pâque au concile de Nicée*, dans *Rev. des quest. hist.*, XXVIII (1880), 22-26. Tillemont, lui aussi, expliquait la question de la Pâque au concile de Nicée sans y mêler les quartodécimans (*Mémoires*, ..., VI, 665-666).

(16) Can. I : *Primo loco de observatione paschae Domini, ut uno die, et uno tempore per omnem orbem a nobis observetur et juxta consuetudinem litteras ad omnes dirigas* (HEFELE-LECLERCQ, I, 280).

la date de la célébration pascale. Une telle disposition n'existait pas dans la querelle quartodécimane. Or elle s'exprime nettement dans les Constitutions apostoliques : « Il faut donc, frères, qui avez été rachetés par le précieux sang du Christ, que vous observiez exactement avec toute attention les jours de la Pâque après l'équinoxe pour ne pas faire mémoire deux fois dans l'année, mais une seule fois dans l'année, de la Passion de celui qui est mort une fois, vous gardant bien de célébrer jamais avec les Juifs, car nous n'avons maintenant plus de société avec eux, car ils sont dans l'erreur, même dans le calcul qu'ils pensent effectuer, en sorte que de tous côtés ils se trouvent dans l'erreur et coupés de la vérité » (17).

Mais l'hostilité éclate surtout dans la lettre de Constantin aux Églises d'Orient sur les conclusions du concile de Nicée. Citons, sur la querelle pascale, quelques passages : « Nous ne devons rien avoir de commun avec les Juifs. Le Sauveur nous a montré une autre voie, notre culte suit un cours plus légitime et plus convenable, et, par conséquent, en adoptant unanimement ce mode (le mode traditionnel depuis la Passion), nous voulons, très chers frères, nous soustraire à la détestable compagnie des Juifs... Comment pourraient-ils être dans le vrai, eux qui, après la mort du Seigneur, ne se sont plus laissés conduire par la raison, mais bien par une passion insensée? Ils ne possèdent pas la vérité dans la question de la Pâque; dans leur aveuglement et leur répugnance pour toute amélioration, ils célèbrent souvent deux Pâques dans la même année. Nous ne saurions imiter ceux qui sont ouvertement dans l'erreur. Comment irions-nous suivre ces Juifs que l'erreur aveugle incontestablement? Nous ne pourrions jamais admettre qu'on fasse une seconde Pâque la même année. Quand même il ne serait pas question de cela, il vous faudrait encore employer votre sagacité à toujours éviter avec grand soin de mêler en quoi que ce soit la pureté de votre âme aux coutumes d'hommes aussi pervers » (18). On le voit bien, c'est là, dans le reproche mis en relief de suivre les Juifs abhorrés qu'est le grand argument qui a entraîné la défaite des protopaschites et permis de faire l'accord au concile de Nicée. L'accord pourtant n'était pas fait par cela seul; ce n'en était que l'élément négatif; il restait à en établir l'élément positif.

Un seul point de rencontre était possible, c'est-à-dire le respect

(17) *Constit. Apostolorum*, v, 17; éd. Funck, 287-289.

(18) Lettre de Constantin, *loc. cit.*, 1076 AC.

de l'équinoxe comme limite supérieure de la Pâque. Les Romains durent nécessairement céder là-dessus. Cet arrangement n'est pas inscrit dans les documents qui sont restés du concile, et le décret disparu ne dut indiquer que deux choses : l'interdiction de suivre désormais le comput juif pour la date de Pâques et le moyen pratique d'assurer l'union, consistant dans la notification, chaque année, à toutes les Églises, du jour de Pâques après accord commun d'Alexandrie et de Rome. On ne saurait douter cependant que cet arrangement sur l'équinoxe ait eu lieu, car lui seul explique que les Romains, à l'encontre de leur comput spécial, aient toujours, après le concile, observé des Pâques postérieures à l'équinoxe (19). C'est même le seul point sur lequel Romains et Alexandrins se soient accordés. Les Romains, en effet, conservèrent leur cycle de quatre-vingt-quatre ans et les Alexandrins le leur de dix-neuf ans. Les Romains gardaient en outre leur loi du *XVI lunae* et la limite inférieure du 21 avril, tandis que les Alexandrins célébraient la Pâque le *XV lunae* (peut-être le faisaient-ils auparavant dès le *XIV*) et poussaient la limite inférieure jusqu'au 25 avril (peut-être alors jusqu'au 24). Les divergences sur la Pâque qui en résultaient seraient résolues d'un commun accord par concession de l'une ou de l'autre des parties. Il en fut ainsi jusqu'à l'adoption par Rome du cycle alexandrin.

L'accord à Nicée sur l'équinoxe comportait évidemment l'indication de la date de l'équinoxe. Deux étaient en présence : le 21 mars, fixé depuis peu par les Alexandrins, et le 25 mars traditionnel chez les Romains. C'est le 21 mars qui fut reconnu comme la plus haute limite du *XIV lunae*. Les Romains, dont l'équinoxe était plus bas, l'observaient nécessairement. On constate cette observation de l'équinoxe au 21 mars dès après le concile, soit dans les lettres festales de saint Athanase (20), soit dans celle du cycle de trente ans de 343 (21). Cette date fut gardée universellement jusqu'à la réforme du calendrier julien par Grégoire XIII et l'est encore aujourd'hui en Orient.

Un point qui a peut-être été précisé au concile de Nicée, c'est le report au dimanche suivant de la fête de Pâques lorsque le *XIV lunae* tombe un dimanche. Car, si la chose se faisait déjà à Rome, nous n'avons pas de preuve de cette pratique pour l'Orient avant le concile,

(19) Voir la liste des Pâques romaines réelles après le concile de Nicée dans E. SCHWARTZ, *Christliche und jüdische Ostertafeln*, 46-49. Cet auteur tient compte de la liste des Pâques historiques du Calendrier de 354, allant de 312 à 354. On a remarqué qu'aucune de celles-ci ne sont au-dessous du 25 mars, l'équinoxe des Romains.

(20) Voir la liste des Pâques de saint Athanase, dans E. SCHWARTZ, *ibid.*, 24-25.

(21) E. SCHWARTZ, *ibid.*, 122-123.

mais on la constate aussitôt après le concile dans les lettres festales de saint Athanase (22).

Ayant exposé comment se posait la question pascale au III^e siècle, avant le concile de Nicée, et déterminée la nature des divergences qu'elle suscitait, il reste à indiquer quelles contrées en furent spécialement affectées. Nous laissons de côté l'Occident où, d'une part, l'équinoxe n'était pas considéré comme une limite, et où, d'autre part, le comput juif, très peu différent, ne pouvait engendrer que de rares divergences, au cas où il eût été suivi (23). Pour l'Orient, à ne considérer que les documents, c'est en Égypte qu'apparaît d'abord la querelle protopaschite. C'est évidemment parce qu'il y avait en cette contrée différence de comportement vis-à-vis du nouveau comput juif que Denis d'Alexandrie jugea nécessaire de proclamer la règle de l'équinoxe. Les lettres échangées entre Trecentios et Pierre d'Alexandrie témoignent que cette règle n'y était pas encore unanimement observée ou que la question avait rebondi. Trecentios avait apparemment l'intention d'en finir d'un coup avec les dates juives par la suppression du comput lunaire pour la Pâque et l'institution d'une date pascale fixe prise dans le calendrier solaire. Le nouveau comput juif a pu causer quelque trouble en Égypte, mais semble bien n'avoir pu s'y implanter. Au temps du concile de Nicée toute trace en a disparu. Il en est autrement pour la Syrie. Dans les documents du concile de Nicée, c'est l'Orient qui est désigné comme la partie de la chrétienté où les Pâques se faisaient « avec les Juifs » (24). L'Orient, c'est principalement la Syrie et ensuite les pays environnants, Palestine, Mésopotamie, Cilicie. Saint Athanase nomme expressément la Cilicie avec la Mésopotamie et la Syrie. La lettre de Constantin la place parmi les provinces à observance commune. Sans nul doute, les deux pratiques se partageaient ce pays. Quoi qu'il en soit de ce dernier point, les Églises en question, dans une mesure que l'on ne peut déterminer, mais certainement en majorité, avaient continué de célébrer leurs Pâques d'après les dates pascales des Juifs, même après que ceux-ci eurent modifié leur comput. Cette

(22) Voir même liste, aux années 329, 353, 363, 373.

(23) On voit une nette opposition chez le Ps.-Cyprien au nouveau comput des Juifs contemporains, qu'il traite de *caecos et hebetes* et auxquels il oppose les anciens Juifs, *spiritu Dei edocti* (De pascha computus, CSEL, III, 249, l. 2 et 252, l. 13). Il identifie avec une candide assurance le comput de ces derniers avec le cycle de 16 ans (le sien), mais ne dit rien qui puisse nous éclairer sur celui des Juifs, ses contemporains.

(24) Lettre du concile : SOCRATE, I, 9 : P. G., LXVII, 81-84; Lettre de Constantin, *loc. cit.*, 1077; SAINT ATHANASE, *De synodis*, 5; *Epist. ad Afros*, 2.

pratique leur paraissait normale et elles y tenaient comme on tient à une habitude ou une tradition.

Telle était la situation en Syrie quand Anatole y vint exercer son activité, d'abord comme associé avec Théoteunos de Jérusalem, puis comme évêque de Laodicée. Venant d'Alexandrie où Denys le Grand avait établi la règle de l'équinoxe, il a dû ressentir vivement la dissemblance et, à son avis, l'anomalie de la pratique syrienne qui n'en tenait aucun compte. Peut-être a-t-il essayé d'abord de la combattre par des raisons et des témoignages historiques, sans succès. Il aura ensuite pensé que la communauté de cycle, l'octaétéride, dont usaient alors Juifs et chrétiens, était un obstacle au résultat qu'il cherchait. Les Pâques prééquinoxales, arrivant les premières, entraînaient pour ainsi dire naturellement les chrétiens de Syrie à célébrer aussitôt leurs Pâques sans attendre la lunaison suivante. Sans nul doute on les détournerait plus facilement et plus sûrement de l'influence juive si on pouvait leur faire admettre un autre cycle de dates pascales. Il fallait évidemment pour cela leur en proposer un qui l'emportât incontestablement par son exactitude sur celui qui était en usage. Anatole, versé dans l'astronomie, ne pouvait pas ignorer que l'octaétéride procédait de mesures imparfaites touchant la durée des cours solaire et lunaire et, par les anciens auteurs, connaissait sûrement le cycle beaucoup plus exact de dix-neuf ans qu'ils avaient employé. Il eut, le premier, l'idée de l'utiliser pour le comput pascal. Il prit le cycle de Méton, axa le déroulement des années sur l'équinoxe établi comme limite et y disposa la suite des dates pascales de telle sorte qu'aucune ne lui fût antérieure, la plus haute étant celle de l'équinoxe lui-même. En observant ce cycle ainsi construit, les chrétiens, détachés de l'octaétéride, échapperaient comme naturellement à l'influence judaïque. Tel fut, peut-on croire, le plan d'Anatole et telle est l'origine du premier cycle pascal de dix-neuf ans dont tous les autres procèdent par suite de la correction de l'équinoxe.

Quel fut le résultat de l'initiative d'Anatole? Certes, le calcul était bon, et l'évêque dut réussir à persuader un certain nombre de ses collègues. Mais il arriva ce qu'il n'avait probablement pas prévu et que probablement il n'eut pas le temps de voir. C'est que les Juifs eux-mêmes prirent intérêt à ce nouveau système de comput dont la supériorité leur apparut bien vite. Ils l'adoptèrent, non assurément tel quel, mais en l'adaptant à leur manière propre de marquer les dates pascales dans le mois solaire sans tenir aucunement compte, comme pour l'octaétéride, de la limite de l'équinoxe, et de la sorte,

les chrétiens qui étaient par tradition attachés à leur comput purent continuer et continuèrent à avoir des Pâques prééquinoxiales.

Nous ne savons pas au juste quand les Juifs opérèrent ce remplacement de leur cycle. Peut-être dans le cours ou à la fin de la première ennéadecaétérisme d'Anatole ou, encore plus probablement, à la suite des Alexandrins qui commencèrent la leur en 304. En tout cas, on la voit pratiquée dès après le concile de Nicée, comme nous l'apprend un précieux document découvert dans les premières années du siècle par E. Schwartz (25). Ce document, transmis en texte latin parmi les pièces du concile de Sardique, mais émanant en fait du concile dissident de Philippopoli, contient une liste de 16 Pâques juives, dont les dates correspondent justement à un cycle de dix-neuf ans (il en manque trois, qu'on peut et qu'on doit suppléer pour pouvoir fermer et recommencer le cycle). Ces dates supposent la correction de l'équinoxe vernal, transporté au 21 mars, et ont été constituées en fonction de cette correction qui entraînait le 1^{er} Tišri de la première année du cycle au 24 septembre (26).

Cette liste des Pâques juives va de 328 à 343. Le cycle qui y est employé commence en 326. Il y a ceci de frappant que toutes les dates pascales de cette liste sont enfermées dans le mois de mars. Le mois de mars est ici compréhensible, plutôt que celui de Phamenoth, car nous ne sommes plus en Égypte, et partout ailleurs qu'en Égypte, où le calendrier national continue à être employé officiellement, c'est le calendrier romain qui, seul parmi les calendriers solaires, peut faire l'unité dans la célébration du culte entre les communautés juives, séparées qu'elles étaient sur le plan civil par des calendriers divers selon villes et contrées. Son emploi est encore plus naturel et plus facile, s'il s'agit de la Syrie, où le calendrier d'Antioche, le principal et le plus connu (Antioche étant la plus grande ville et le centre du diocèse d'Orient), est exactement calqué, quant au début et à la durée des mois, sur le calendrier romain. Pour ce qui concerne notre sujet, le mois de Dystros se superpose sur celui de mars. Et de fait, que le comput pascal inscrit dans la liste susdite fût général, au moins pour les Juifs d'Orient (à l'exception peut-être de ceux d'Égypte), nous en avons un indice en ceci que le document qui contient cette liste la donne tout uniment comme celle des Juifs et que le concile d'où il provient est formé d'évêques de toutes les pro-

(25) E. SCHWARTZ, *op. cit.*, 122-123.

(26) Cf. V. GRUMEL, *Chronologie*, p. 41 (Traité d'Études Byzantines, t. I).

Les Pâques juives
dans le dossier du concile de Sardique (343)

| ANNÉES DU CHRIST | DATES JUIVES | DATES CHRÉTIENNES | CYCLE D'ANATOLE |
|------------------|----------------|-----------------------|-----------------|
| 328 | 11 mars | 10 avril | XIV |
| 329 | 30 mars | 30 mars | XV |
| 330 | 19 mars | 18 avril | XVI |
| 331 | 8 mars | 7 avril | XVII |
| 332 | 27 mars | 27 mars | XVIII |
| 333 | 16 mars | 15 avril | XIX |
| 334 | 5 mars | 4 avril | I |
| 335 | 24 mars | 24 mars | II |
| 336 | 13 mars | 12 avril | III |
| 337 | 2 mars | 1 ^{er} avril | IV |
| 338 | 21 mars | 21 mars | V |
| 339 | 10 mars | 9 avril | VI |
| 340 | 29 mars | 29 mars | VII |
| 341 | 18 mars | 17 avril | VIII |
| 342 | 7 mars | 6 avril | IX |
| 343 | 26 mars | 26 mars | X |
| 344 | <i>15 mars</i> | 14 avril | XI |
| 345 | <i>3 mars</i> | 2 avril | XII |
| 346 | <i>22 mars</i> | 22 mars | XIII |

Nota. Les trois dernières Pâques juives, 344, 345, 346, marquées en italique, ne pouvaient figurer dans le document, daté de 343; elles sont déduites du cycle observé, le *saltus lunae* étant placé à la XII^e année du cycle d'Anatole, comme dans le cycle de Constantinople, année I Κατὰ φύσιν (voir V. GRUMEL, *La Chronologie*, p. 41-48).

vinces de Thrace, d'Asie Mineure, de Syrie, plus la Thébàide (la seule d'Égypte qui fût représentée) (27).

L'inclusion dans le seul mois de mars de toutes les dates pascales constituait un système prééquinoxialiste beaucoup plus radical que

(27) CSEL, vol. LXV. *S. Hilarii Pictaviensis opera*, pars IV, 48-49.

celui que nous avons dégagé plus haut. Au lieu que dans ce dernier il restait trois dates sur huit en Pharmouthi, il n'y en a plus ici que trois sur dix-neuf (27, 29, 30 mars = 1^{er}, 3, 4, Pharmouthi); quant à l'équinoxe, au lieu que dans le précédent il y avait trois dates sur huit qui lui étaient antérieures, il y en a ici douze sur dix-neuf (voir tableau p. 175).

Nous ne savons pas si ce système était déjà employé avant le concile de Nicée. La chose est bien possible, car la première année de l'ennéadecaétéride alexandrine ayant commencé en 304 avec correction de l'équinoxe, les Juifs ont pu commencer la leur en 307 (on sait qu'il y a une différence de trois ans entre les deux cycles). S'il en était ainsi, la division entre les chrétiens sur la date de la Pâque se serait considérablement aggravée. On s'expliquerait ainsi beaucoup mieux tant la nécessité et l'urgence d'une décision au concile œcuménique projeté que la forte coloration antijuive du règlement qui y fut porté.

Le concile de Nicée ne réussit pas complètement à éliminer la coutume des Pâques célébrées en dépendance du comput juif. Nous voyons en effet que, seize ans plus tard, le concile d'Antioche (341), en son premier canon, menace de peines ecclésiastiques tous ceux, soit fidèles, soit évêques, prêtres ou diacres, qui osent enfreindre le décret du concile de Nicée sur la Pâque et la célèbrent avec les Juifs (28). Parmi ceux qui étaient visés il devait y avoir les Audiens qui, au témoignage de saint Épiphane, ajoutaient à leurs erreurs de blâmer le décret du concile de Nicée sur la Pâque, comme ayant été porté pour complaire à Constantin, et se réglaient sur le comput pascal des Juifs. Les Audiens étaient en Mésopotamie, qui faisait partie du diocèse d'Antioche (29).

La dissidence pascale se dissipa peu à peu. Y aidèrent sans nul doute l'accord conclu entre Rome et Alexandrie, qui fixait la date de Pâques pour chaque année d'une période de cinquante ans (343-392) (30), l'autorité croissante du concile de Nicée et du prestige de Constantin avec le recul du temps, peut-être aussi le cycle de dix-neuf ans de Constantinople établi par l'empereur Constance en 353 (31), et enfin la table pascale de Théophile d'Alexandrie sanctionnée par l'empe-

(28) FR. LAUCHERT, *Die Canones der wichtigsten altkirchlichen Concilien*, Freiburg, 1896, 43.

(29) S. ÉPIPHANE, *Adversus Haereses*, LXX : P. G., XLII, 348, 353, 372; éd. Holl, III, 233, 241, 248.

(30) P. G., XXVI, 1354.

(31) Cf. V. GRUMEL, *Chronologie*, p. 44-45.

reur Théodose (32). Entre temps, s'est tenu le concile de Constantinople en 381. Le fait qu'il n'y ait été aucunement question de divergence pascale permet de mesurer le progrès accompli. La préférence pour le comput juif reparait à Antioche en 387. L'occasion en est la date extrêmement tardive en cette année du comput postéquinoxial, savoir, le 25 avril (*XIV lunae* : 18 avril). Cela ne s'était pas encore rencontré après le concile de Nicée. Déroutés par une date aussi éloignée de l'équinoxe (la distance était de plus d'un mois, exactement trente-cinq jours), les chrétiens d'Antioche trouvèrent tout naturel de célébrer Pâques à la lunaison précédente, lunaison pascale des Juifs, où le *XIV lunae* se trouvait un ou deux jours avant l'équinoxe, et le dimanche suivant, à l'équinoxe même (21 mars). C'est pour réagir contre cet entraînement que saint Jean Chrysostome prononça ses discours *Adversus Judaeos* (33).

C'est principalement parmi les hérétiques que se remarque la pratique du comput précoce des Juifs. Elle se continue chez les Audiens, dont l'existence est encore attestée dans une loi de Théodose II datée de 428 (*Cod. Theod.*, xvi, 5, 65). Elle gagne les Novatiens de Phrygie et de Galatie où l'établit un concile d'évêques de la secte tenu à Pazos sous l'empereur Valens (34). Un Novatien, nommé Sabbatios, ancien juif converti, essaie de l'introduire à Constantinople; il y est soutenu par des partisans originaires de ces mêmes provinces. Pour éviter une scission, Marcianus, évêque novatien de la capitale, réunit un concile d'évêques ses collègues à Sangaros en Bithynie (vers 390). On y porte un décret dit « l'indifférent », τὸν ὅρον ἀδιάφορον, qui permet de célébrer la Pâque selon la coutume, à son choix, une divergence à ce sujet n'étant pas d'une importance telle qu'elle doive entraîner une division dans l'Église (35). Selon Sozomène, ces Novatiens postpaschalisants célébraient la Pâque au *XIV lunae* sans la remettre au dimanche suivant quand le *XIV lunae* tombait lui-même un dimanche (36).

Signalons enfin dans le Code Théodosien une loi qui frappe de peines sévères « les Manichéens et les Péryzites et ceux aussi parmi les chré-

(32) *Ibid.*, p. 37-38.

(33) *P. G.*, XLII, 843-942. Le sermon du Ps.-Chrysostome (*P. G.*, LIX, 745-756), prononcé en Asie pour cette même Pâque tardive de 387, montre qu'en cette province on n'était pas tenté de suivre les Juifs, mais qu'on se demandait s'il ne valait pas mieux mettre Pâques à une date fixe, tout comme Noël et l'Épiphanie et les fêtes des saints martyrs.

(34) SOCRATE, IV, 28 : *P. G.*, LXVII, 540.

(35) SOCRATE, V, 21 : *P. G.*, LXVII, 612-624; SOZOMÈNE, VII, 18; *P. G.*, LXVII, 1469-1471.

(36) SOZOMÈNE, *ibid.*, *P. G.*, LXVII, 1472 B.

tiens qui, pires en cela que les hérétiques, sont en dissension avec tous sur la célébration de la Pâque (37). On n'indique pas ici la nature de cette dissension; il n'est donc pas sûr qu'il s'agisse du comput précoce des Juifs. Le fait que ces chrétiens sont nommés à la suite des Pépyzites pourrait bien signifier qu'ils pratiquaient leur méthode de célébrer la Pâque. Les Pépyzites (ou Pépouzites selon Sozomène), autre nom qu'on donnait aux Montanistes, au moins ceux de Phrygie, observaient pour la Pâque le *xiv^e* jour, non de la lune, mais du premier mois solaire de l'année qu'ils faisaient commencer avec l'équinoxe de printemps, pour eux le 24 mars, ce qui portait le *xiv^e* jour au 6 avril. Ils célébraient la fête à ce jour, quand il tombait un dimanche, mais la reportaient au dimanche suivant dans les cas contraires (38). Cette loi de Théodose II est datée du 8 juin 423, par où l'on voit que l'unification de la fête de Pâques chez les orthodoxes eux-mêmes n'était pas encore, un siècle après Nicée, complètement achevée.

Nous terminons ici cette enquête de la question pascale au *iii^e* siècle avec ses suites au *iv^e*. Nous espérons avoir mis en meilleure lumière la nature des divergences qui divisaient les chrétiens à ce sujet, et par suite les circonstances dans lesquelles Anatole de Laodicée composa et proposa son célèbre canon pascal.

V. GRUMEL.

(37) *Cod. Theod.*, xvi, 10, 24.

(38) SOZOMÈNE, vii, 18 : *P. G.*, lxxvii, 1472 C-1473 A. Le Ps.-Chrysostome (*P. G.*, lxx, 747) fournit les mêmes renseignements, sauf en ce qui concerne le dimanche, mais les dates sont données dans le calendrier asiatique et sans mention de l'équinoxe.

NOTES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

I. Nicétas d'Héraclée ὁ τοῦ Σερρῶν.

Le personnage ainsi désigné et dont le nom exact a parfois dérouté les savants est actuellement assez bien connu. Avant de devenir métropolite d'Héraclée, il a été diacre et didascale, et son signalement était précisé par la mention ὁ τοῦ Σερρῶν, *neveu du métropolite de Serrès*, qui resta accolée à son nom, même après qu'il devint métropolite d'Héraclée. Cependant il se produit encore des confusions à propos de ce Nicétas et l'on ne peut passer sous silence celle que l'on trouve dans la récente édition des opuscules de Nicétas Stéthatos par P. Chrestou (1). Les opuscules du Studite sont en effet accompagnés de lettres d'envoi connues depuis longtemps, utilisées en particulier par Sickenberger (2) et adressées à Stéthatos par Nicétas, diacre et didascale de la Grande Église, et par Nicétas, syncelle et chartophylax τῆς Κορωνίδος. Or, d'après P. Chrestou, cet autre Nicétas (diacre didascale) doit être identifié avec le chartophylax, celui qui par la suite devint métropolite d'Héraclée. Puis vient une curieuse déclaration, à propos du titre τοῦ Σερρῶν : il serait impensable qu'un écrivain réputé soit typiquement désigné par son titre de parenté avec un métropolite anonyme. La question se complique du fait que le chartophylax est appelé τῆς Κορωνίδος. D'où les explications hasardeuses de l'éditeur : « Ou bien les termes τῆς Κορωνίδος sont une corruption du nom de famille (Κορωνίτης, Κορωνίτης...) et dans ce cas les termes τῶν Σερρῶν devraient être considérés comme une autre forme de corruption, ou bien τῶν Σερρῶν au contraire doit être conservé et considéré comme une corruption de τῆς Κορωνίδος, auquel cas nous sommes contraints d'admettre que Nicétas était syncelle de la métropole de Serrès et qu'on le prit plus tard par erreur pour l'évêque de cette ville. (2^{bis}) »

(1) P. CHRESTOU, *Νικήτα Στεθάτου μυστικά συγγράμματα*, Thessalonique, 1957, p. 56-57.

(2) Joseph SICKENBERGER, *Die Lukaskatene des Nikitas von Herakleia* (Texte und Unters. N. F., VII Band, 4 Heft); Leipzig 1902.

(2^{bis}) Voir la note en fin d'article, p. 194.

Je ne sais ce que pensera un paléographe de ces hypothèses; mais il faudrait bien de l'imagination à un copiste ou une extraordinaire distraction pour passer d'une forme à l'autre, dans quelque sens que ce soit. L'hypothèse de P. Chrestou pêche par la base et dans son principe et dans son application. Qu'un écrivain ou tout autre personnage soit désigné par son titre de parenté, c'est un fait courant chez les Byzantins dont Sickenberger donne des exemples pour justifier l'appellation de Nicéas. Je ne citerai que l'exemple du patriarche Michel ὁ τοῦ Ἀρχιζέλου, qui était encore désigné *neveu du métropolite* d'Anchialos après son élévation au patriarcat, alors que ce métropolite est un inconnu, mais *pour nous seulement*. Cette coutume ne concernait pas seulement les ecclésiastiques; les formules comme ὁ τοῦ οἰκονόμου, ὁ τῆς Ἀλεξινῆς : le *fils* de l'économe, le *fils* d'Alexina sont courantes. Je donne ce deuxième exemple à dessein pour indiquer le sens probable, et le seul possible à mon avis, de τῆς Κορωνίδος : la mère du chartophylax Nicéas s'appelait Coronis et il était dit lui-même *fils de Coronis*. Il est assez rare de rencontrer le nom de la mère au lieu de celui du père, mais cela n'a rien d'inouï.

La difficulté, dans le cas de Nicéas d'Héraclée, ce n'est d'ailleurs pas son titre de neveu du métropolite de Serrès, c'est le fait que, à la même époque, apparaissent plusieurs Nicéas aussi peu datables que lui-même. Cependant une édition récente nous apporte une date importante. Le professeur P. Joannou, après plusieurs articles consacrés à Eustrate de Nicée, vient d'éditer un discours synodal de notre métropolite contre Eustrate. Le texte, extrait du *Paris. Suppl. gr.* 1179, est présenté aussi bon que possible étant donné l'état du manuscrit. Malheureusement je ne sais pour quelle raison l'éditeur n'a pas tenu compte d'un autre témoin connu et en parfait état, le *Vatopedinus* 229, qui n'aurait pas dû échapper à ses recherches. Je ne m'attarderai pas ici à corriger le texte édité en collationnant ce nouveau témoin qui permet de rétablir toutes les lacunes du *Parisinus*. Cependant je relèverai au moins l'erreur commise dans le titre même, car le manuscrit de Paris porte bien τοῦ τοῦ Σεργῶν et non τοῦ Σεργῶν (4). Même sans l'aide du *Vatopedinus*, on aurait pu éviter des erreurs de ce genre et d'autres comme les confusions suivantes : ἱερουργίαν pour ἱερωσύνην

(3) P. Joannou, *Le sort des évêques hérétiques réconciliés. Un discours de Nicéas de Serrès contre Eustrate de Nicée*, dans *Byzantion*, 28, 1958 (paru en 1959), p. 1-130.

(4) Par une curieuse coïncidence, Boissonnade, plus excusable peut-être qu'un éditeur moderne et de plus grec, se permet de corriger aussi un titre semblable. Il écrit τοῦ Σεργῶν et ajoute en note : « Lemna codicis, τοῦ τοῦ Σεργῶν in melius immutare placuit. » Voir *Anecdota graeca*, III, 323.

ἀπόλυσιν pour ἀπολογία, ἄγιος pour μέγας, κἂν pour μή, ἐννοεῖν pour ἄγνοεῖν, ἵνα pour ἔοικεν. A vrai dire, je suis étonné même qu'il n'y ait pas davantage d'erreurs et j'ai pu constater en parcourant le *Parisinus* que l'éditeur s'est imposé un travail considérable pour rétablir le texte. Le résultat est même admirable en un sens, mais que faire contre un nouveau témoin en bon état? Le *Vatopedinus* peut d'ailleurs être consulté très commodément à l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, dans une très bonne photographie de M. l'abbé Richard.

Revenons à l'avantage de ce discours, capital, sinon pour la doctrine, du moins pour l'histoire de son auteur. Il est daté du 27 avril 1117. Exactement à la même époque, au cours des années 1116-1117, le *Vaticanus* 1661 (décrit déjà par Sickenberger et depuis dans le catalogue du regretté C. Gianelli) était copié à l'école Saint-Pierre de Constantinople: il contient une des principales œuvres de Nicétas d'Héraclée, *Catena in Lucam*. Or le copiste désigne toujours l'auteur *diacre et didascale de la Grande Église* τοῦ Σεργῶν; aucune allusion au titre d'Héraclée, alors que le copiste aurait dû se conformer à la coutume qui faisait modifier la titulature de l'auteur en fonction des titres acquis par la suite; on s'attendrait à lire quelque part γεγονότος μητροπολίτου. Le copiste s'en est tenu strictement au titre de l'ouvrage, tel qu'il le lisait dans son exemplaire. Mais cette réserve ou cette omission étonne de la part d'un copiste si peu avare de colophons. La fin du manuscrit manque et peut-être aussi une note de ce genre; mais déjà la partie copiée nous mène au mois de mai 1117, donc après le discours synodal du didascale devenu métropolitain d'Héraclée.

Quant aux autres témoignages concernant Nicétas d'Héraclée, il en est un que l'on perd souvent de vue et qui n'a pas même encore été entièrement exploité. Ducange, dans l'*Appendix* de son Glossaire, col. 160, au mot πρῶξιμος cite la finale d'un poème de Nicétas; la citation d'après le *Regius* 3251 (= *Paris.* 2599) n'est pas tout à fait exacte, car le texte appartient en réalité non à l'opuscule sur les épithètes des dieux, mais à un canon grammatical peu connu (5). Il se rencontre dans quatre mss. de Paris au moins: 2408, 2558, 2559, 2617. D'après le *Paris.* 2408, qui me paraît donner le texte le plus ancien, voici le signalement de cette œuvre. Le titre est: Τοῦ τοῦ Σεργῶν Νικήτα πόνημα τὸδε. Un premier canon se termine par ce théotokion

(5) Voir P. Egenolf, *Die orthographischen Stücke der byzantinischen Literatur* (Programm des gr. Gymnasiums Heidelberg 1887-1888), Teubner, Leipzig, 1888, p. 28-29. Les canons au nombre de deux sont distincts des poèmes édités par Boissonnade et n'ont pas encore été publiés.

(invocation à la Vierge dans l'ode 9), au folio 203^v : Δόξα σοί, Χριστέ, δι' οὗ καὶ διήγυσα τὸ φιλοτέχνημα πολυωφελέστατον ὁ σὸς ἱκέτης νίκης ἐπώνυμος, Χαλκοπρατείων πρῶξιμος, ἀνεψιὸς τῶν Σερρῶν τοῦ ποιμένος, ὅσπερ τὸν ἐπώνυμον διὰ οἶκτον ἐδέξατο στέφανον. Suivent une deuxième strophe qui fait l'éloge du livre et une troisième, invocation du copiste qui s'appelle aussi Stéphanos. Un second canon se termine, au folio 207, par cet autre théotokion composé par Etienne le copiste : Πάτερ... φώτισον καὶ με τὸν σὸν δοῦλον, ὡς τὸν ποιμένα τὸν Ἡρακλείας στύλον... Il est suivi, lui aussi, de deux autres strophes ajoutées par le même copiste Étienne. Les autres copies reproduisent ces colophons avec des variantes curieuses où revient le nom d'Étienne, le copiste du *Paris*. 2408 (ou de son archétype), mais où apparaissent aussi les noms des copistes postérieurs, Hyacinthe, Sisoès, Jean. Arrêtons-nous seulement aux colophons du *Paris*. 2408. Il est évident que le premier est l'œuvre de Nicétas, le suppliant, dont l'éponyme est Niké, qui est proximos de Chalcopratia, neveu du pasteur de Serrès, éponyme lui-même de couronne (Stephanos). Quelle que soit l'allusion contenue dans les derniers mots, il est certain du moins que l'oncle de Nicétas s'appelait Stephanos. Par une coïncidence curieuse, le copiste qui a transcrit ce texte s'appelait du même nom et il a ajouté une autre strophe pour rappeler à la postérité qu'il a fait cette copie. Mais le colophon qui termine le second canon est son œuvre personnelle, car tous les manuscrits, par exemple le *Paris*. 2558, ne le reproduisent pas, et l'auteur, Nicétas, est cité à la troisième personne : « Père..., éclaire ton serviteur (moi le copiste) de même que le pasteur qui est la colonne d'Héraclée (Nicétas, l'auteur). » La différence entre le premier et le second colophon est frappante, car elle signifie qu'au moment où Étienne faisait l'édition des opuscules grammaticaux de Nicétas, l'ex-proximos de Chalcopratia était devenu métropolitain d'Héraclée. Dans le premier canon, le copiste ajoute son colophon à celui de l'auteur ; dans le second, il mentionne l'auteur par le titre épiscopal qu'il portait au moment de la copie.

Ces canons, en tout cas, datent des débuts de Nicétas dans la carrière de l'enseignement. En bon maître d'école, pour faire entrer les éléments dans la cervelle de ses élèves, il avait trouvé ce moyen de mettre les règles sous forme d'hymne que les élèves chantaient sur l'air connu, appris à l'église et à l'office.

Pouvons-nous avancer une date pour la composition de ces canons grammaticaux ? Elle ne peut être précisée que grâce à la date

d'Étienne de Serrès. Celui-ci a signé un acte de l'année 1071 (6). Or le colophon du neveu semble vouloir dire que l'oncle, évêque de Serrès, « a reçu la couronne » signifiée par son nom. Si cela veut dire qu'il est mort, on peut supposer que Nicétas était proximos de Chalcopratia vers cette date et probablement quelques années après. Mais nous n'avons aucun jalon intermédiaire entre cette mention et celle qui, dans la correspondance de Théophylacte de Bulgarie, le déclare didascale de l'évangile, c'est-à-dire en possession du degré suprême dans la hiérarchie de l'enseignement ecclésiastique. Tant que la correspondance de l'archevêque de Bulgarie n'aura pas fait l'objet d'une étude critique serrée, son témoignage n'est pas de très grand poids, mais elle s'étend certainement jusqu'aux premières années du ^{xiii}^e siècle. De cette manière, Nicétas, proximos à la mort de son oncle après 1071, a le temps de gravir la série des postes qui l'ont conduit de l'école élémentaire de Chalcopratia jusqu'au sommet de l'Université patriarcale.

Une chose du moins est certaine. C'est que Nicétas d'Héraclée ne peut être confondu avec un Nicétas syncelle, chartophylax, τῆς Κορωνίδος. Car il est impossible que le même Nicétas, à une date assez rapprochée, soit didascale, puis chartophylax, ou inversement; les deux charges ne sont nullement dans la même ligne, et Nicétas *Serrius* n'aurait guère eu le loisir, après avoir parcouru une carrière d'enseignement, de devenir chartophylax avant de monter sur le siège d'Héraclée. J'estime d'autre part que le Nicétas didascale, que Stéthatos a connu au plus tard vers 1075, est différent de celui qui allait devenir métropolite d'Héraclée, tout d'abord parce qu'il ne porte pas dans la tradition des opuscules de Stéthatos son inséparable ὁ τοῦ Σεργῶν, ensuite parce que la doctrine du compilateur de la *Catena in Lucam* est opposée à celle du Studite sur le point bien précis de la parabole de Lazare et de la théorie du paradis sensible. Or les deux Nicétas, tant le didascale que le chartophylax, qui écrivent à Stéthatos, louent sa doctrine sans réserve, tandis que Théophylacte, dans son Commentaire sur saint Luc se range aux côtés de Nicétas d'Héraclée pour soutenir une doctrine opposée.

Donc, tant que l'on n'aura pas de nouveaux éléments pour classer les Nicétas qui encombrant cette période, il restera des doutes, et des confusions peuvent se produire; mais du moins que l'on évite les solutions simplistes et que l'on essaie de tenir compte de toutes les données. Une fois pour toutes, que l'on admette que Nicétas d'Héraclée n'a

(6) Voir 'Ελληνικά 2, 1929, p. 473.

rien à voir avec la métropole de Serrès, sinon que dans sa jeunesse il s'est présenté dans la carrière ecclésiastique sous le patronage de son oncle, grâce à quoi il est resté pour la vie et pour la postérité ὁ τοῦ Σεργῶν.

II. Constantin Stilbès et Cyrille métropolitaine de Cyzique.

Cette note concerne l'édition de R. Browning, *An anonymous βασιλικὸς λόγος addressed to Alexis I Comnenos*, dans *Byzantion*, 28, 1958 (paru en 1959), p. 31-50. L'article comprend l'édition d'un discours extrait du *Baroccianus* 25, folio 279-280. Il est suivi d'un long commentaire fort ingénieux et d'un bref post-scriptum qui prouve que l'auteur aurait pu se dispenser du commentaire précédent. En effet, tout le commentaire est axé sur l'hypothèse que le discours est anonyme et qu'il s'adresse à Alexis, tandis que le post-scriptum indique les raisons qui, au premier abord, invitaient l'éditeur à considérer le discours comme appartenant à la fin du xiii^e siècle. Pourquoi dire anonyme une pièce signée τοῦ αὐτοῦ, donc Constantin Stilbès, d'après le contexte? Pourquoi ces hésitations à propos du personnage? Je ne comprends pas les raisons de l'auteur, car il avait dans son manuscrit et deux ou trois autres connus la solution de ses doutes. Comme il annonce de nouvelles études, il aura sans doute l'occasion de revenir sur ce sujet. En tout cas, il faut rayer ce discours de la liste des œuvres anonymes et le garder au nom de Constantin Stilbès, diacre didascale, puis métropolitaine de Cyzique.

Voyons tout d'abord le témoignage du *Baroccianus* 25 (d'après Coxe et microfilm). Il paraît évident que la copie des œuvres de Constantin Stilbès est postérieure à sa mort. Le premier titre se traduit : *Didascalie du bienheureux (= défunt) moine Cyrille qui a été titulaire de Cyzique* (prononcée), *lorsque, étant diacre, il était didascale au Chalkitès*. La rédaction de ce titre est le fait d'un scribe qui a recueilli et transcrit l'œuvre; mais le sens n'est pas tellement clair; on peut comprendre que le discours fut prononcé au Chalkitès ou que Cyrille était diacre didascale au Chalkitès. Le second discours est intitulé : *Du même, à savoir Stilbès, didascalie des épîtres divines prononcée en premier lieu dans le même didascaleion*. Suit une longue description du discours qui pourrait être de l'auteur lui-même. Il ressort de là que le discours est la leçon inaugurale prononcée par Stilbès lorsqu'il fut nommé *didascale de l'Apôtre*. Il prétend faire l'histoire de son accession à ce poste, mais le style est tellement allégorique que, même

après de longues méditations, on voit à peine ce qu'il veut dire. Malgré cela, il prétend que son discours fuit « l'expression dure et pesante pour chercher avec bonheur ce qui convient mieux au panégyrique »! Le passage important se trouve au début du folio 276^r, où l'orateur s'applique à lui-même le texte : « *Ego plantavi, Apollo rigavit, Deus autem incrementum dedit.* » Paul est Luc Chrysobergès, dit l'égal aux apôtres et quasi évangélique; Apollon, c'est le hiérarque éponyme de *georgia*, Georges Xiphilin; Dieu, c'est le patriarche qui vient d'élever le diacre à la fonction de didascale de l'Apôtre, le *charitonyme* (Jean) doté des trésors de l'Esprit (f. 275^v). Il ressort de la suite que Constantin fit ses débuts à l'église Saint-Paul (de l'hospice), qu'il passa ensuite au Chalkitès (église du Christ de la Chalcé) et enfin à Sainte-Sophie sous Jean X Camateros (1198-1206).

Le troisième discours est celui qu'édite R. Browning : *Du même, lorsqu'il était encore en nombre des diacres dans quelque église, rhétoricos* (logos) adressé à l'empereur au jour de l'Épiphanie. Je crains que l'éditeur ne fasse un contresens en comprenant « by a young man » : νεός me paraît devoir être lu νεώ, forme attique de νεός et non l'adjectif νέος dont le datif n'offre aucun sens : le copiste ignorait dans quelle église fut prononcé le discours.

Le quatrième discours, après les œuvres intercalées de Jean Géomètre, est intitulé : *Du très bienheureux* (défunt) *moine Cyrille, qui fut* (métropolitite) *de Cyzique, lorsqu'il était encore diacre dans quelque église, rhétoricos* (logos) *adressé au patriarche Georges Xiphilin le samedi de Lazare.* Ce titre fait pendant au premier et au troisième par l'emploi de formules identiques et suggère immédiatement l'identité d'auteur. En effet, le soin de prononcer les discours d'apparat, le jour de l'Épiphanie, était confié au rhéteur en titre et à son défaut à un didascale ou à un personnage désigné. Ainsi N. Choniates prend la place du rhéteur absent pour prononcer le rhétoricos à Isaac l'Ange (cf. *Marc.* XI, 22, f. 113^v). Le copiste ignorait encore dans quelle église fut prononcé le discours; ce fut peut-être à Saint-Paul.

Mais voyons aussi les titres des deux autres didascalies connues du même Stilbès. L'*Escorialensis* Y II 10, folio 277 : *Du très lettré didascale kyr Constantin Stilbès, didascale prononcée à Saint-Paul de l'hospice des vieillards, dans laquelle il fait l'encomion du patriarche kyr Georges.* Je corrige le titre donné par Miller, car le manuscrit donne ἐν τῷ εἰς τὸ γηροκομεῖον ἐκρίβη Παύλῳ. Le *Vaticanus* 305 enfin nous a conservé le morceau suivant au folio 137^v : *Didascale troisième du très savant didascale kyros Constantin Stilbès enseignant encore dans*

l'église renommée des grands saints Apôtres à l'orphelinat. Suit l'annonce du discours, comme dans le deuxième morceau du Baroc. 25.

A ne considérer que les titres, nous voyons que Stilbès a été diacre didascale, qu'il a enseigné en divers sanctuaires, au Chalkitès (Christ de la Chalcé) et surtout à Saint-Paul (le même que les Saints-Apôtres du *Vaticanus*) de l'hospice-orphelinat. Nul doute *a priori* que le discours intercalé dans le *Baroccianus* n'appartienne au même auteur et qu'il ait été prononcé à une date voisine. La seule mention datée concernant ce personnage se trouve dans le *Marcianus* 524, f. 10^v (cf. Νέος Ἑλλην., 8, 1911, p. 12; 14, 1917, p. 111-112), où le didascale Constantin Stilbès est doté du titre de *ροιαῖστωρ*, probablement erroné et substitué à *μαῖστωρ*; en tout cas les vers signés du personnage ont été composés à l'occasion de l'incendie du 25 juillet 1197. Nous savons du moins ainsi qu'à cette date le diacre n'avait pas encore quitté sa chaire pour monter sur le siège de Cyzique.

Il est en effet certain que le même Stilbès devint métropolite. Les titres du *Baroccianus* le prouvent, et leur témoignage est corroboré par d'autres mentions. Ce titre lui est donné dans deux manuscrits, a) *Laurentianus* VII 19, folio 71^v : extrait de l'enseignement du personnage sur le prophète Habacuc; b) *Vatopedinus* 472, folio 360^v : *Cyrille moine, Stilbès, qui a occupé le siège de Cyzique, résumé de la foi orthodoxe chrétienne*. De quoi s'agit-il dans ce texte? Il semble que ce soit la profession de foi épiscopale au moment de l'ordination. Mais cela pourrait être encore un texte de controverse contre les Latins. En effet l'*Alexandrinus* 34, 160 (1055) (décrit par G. Charitakis dans *EEBΣ*, 4, 1927, p. 152) mentionne une œuvre du même auteur intitulée : *Les chefs d'accusation contre l'Église latine, concernant les dogmes, les Écritures et beaucoup d'autres points, (œuvre) écrite par Cyrille, ex-métropolite de Cyzique, Constantin Stilbès*. Cet opuscule édité anonymement par Cotelier et dont je prépare une réédition d'après de nouveaux témoins épars, a été composé, semble-t-il, après 1112.

Nous voilà assez loin de l'édition de R. Browning et je n'ai abordé que par l'extérieur le discours de l'*Anonymous addressed to Alerios I Comnenos*. C'est en effet ce point de vue, négligé par l'éditeur, qui aurait dû le mettre sur la bonne voie et lui éviter une interprétation erronée de cette pièce. Il m'avait semblé à première vue que le commentaire de l'éditeur aurait pu se soutenir; il ne restait qu'un doute concernant la phrase : *καὶ τοὺς τὰ ἐν Κριμαίᾳ συλῆσαντας καὶ τὸν πορφυρογενῆ πλασαμένους Ἀλέξιον ἐξηφάντωσας* (l. 127-128). Or, en regardant le manuscrit je vois que tout l'échafaudage s'écroule, car

τὰ ἐν Κριμαίᾳ est écrit en réalité τὰ νεκριμαίᾳ ! Il est déjà suspect qu'à cette date un Byzantin parle de *Crimée* et non de *Cherson* ; mais le texte veut dire tout simplement qu'Isaac l'Ange « a anéanti ceux qui ont violé les cadavres et créé le faux Alexis porphyrogénète ». Étant donné qu'Alexis, fils de Manuel était mort, c'était en effet une quasi-violation du secret des tombes que de susciter un faux Alexis. Dès lors le Πέρσης στρατηγός n'est autre que l'allié Turc qui soutient la candidature de ce faux prétendant, car nous ne sommes pas en 1092-1097, mais en 1192-1193, comme l'a supposé R. Browning lui-même dans son post-scriptum, p. 49. D'ailleurs, M. Bachmann avait déjà relevé la même expression (τὴν νεκριμαίαν κληῖσιν), à propos du même Pseudo-Alexis, dans un discours contemporain : voir *Die Rede des Ioh. Syropoulos*, p. 62, n. 5.

Le texte de l'édition présente encore de légères différences avec l'original. Voici celles qui méritent d'être relevées. Je mets la leçon à adopter après les deux points. Titre, νέφ lege νεφί; ῥητορικόν : — κός; l. 3, προῦπαντῶσα : προσυπαντῶσα; l. 49, ὑπὲρ τοῖς ψαλμικοῖς ποταμοῖς : ὑπὲρ τοὺς — οὐς — οὐς; l. 50, post διατρανοῖ adde καὶ τοῦ πελάγους αὐτῆς ἐπιρρέει μοι ῥητορευμάτων δαψύλεια καὶ ὕδωρ μοι τοῦτο οὐ; l. 60, πάντων : πασῶν; l. 70, εἰς τοῦτο : εἰτομῶς (?) = ἐτοίμῶς vel ἔτοιμος; l. 86, post ἕσον adde τὸ; l. 89, ἐκεῖνο : ἐκεῖνου; l. 95, καινῶν : καινῶς; l. 105, πραῦ : πρᾶον; l. 108, ἐ... τὴν : ἐς τὰ; l. 114, λύσιν : διάλισιν (= διάλυσιν); l. 116, ἀναζώσεσθαι : — σασθαι; l. 117, ἐπῆρεν : ἐπῆρεν; l. 120, Ἀσίας : Ἀσίαν (cf. l. 145).

L'éditeur annonce de nouvelles études sur Constantin Stilbès. Je souhaite qu'il tire profit de ces quelques notes et qu'il se fie davantage au premier mouvement qui est souvent le bon.

III. Fragments de traductions grecques de lettres papales.

Le *Vaticanus gr.* 1455 est un manuscrit assez déconcertant et même décourageant. Formé de fragments d'origine diverse et de contenu assez varié, il est bien difficile à définir et même à décrire. Le fonds premier me paraît constitué par la copie que Jean Hiérakis a faite des actes du concile de Latran (Mansi, x, 863 sq.) auxquels s'ajoutent peut-être divers textes du même copiste : un dossier sur les *métathèses* (transferts d'évêques) et un dossier arménien. C'est aussi la partie la plus connue à la suite de diverses éditions ou études. Le cardinal Mai a parcouru attentivement le volume et il en a extrait un fragment que l'on trouve dans *P. G.*, 111, 408-412 : Φόρμοςος πάπας..... Schwartz

l'a aussi utilisé dans les *Acta Conciliorum* (II, vol. I, pars I et II) pour les lettres de la collection B du concile de Chalcédoine et pour d'autres lettres diverses. R. Devreesse y a trouvé la matière de son étude : *Négociations ecclésiastiques arméno-byzantines au XIII^e siècle*, dans *Studi byz. e neoell.*, v, p. 146-151. L'édition récente de la *Narratio de Rebus Armenia*, par R. Garitte, s'appuie sur le même manuscrit et j'en ai extrait moi-même un discours de Nicétas d'Amasée dans *Archeion Pontou*, 21, 1957.

D'autres textes édités pourraient profiter du témoignage du *Vaticanus*. Par exemple, les folios 165-176, à la suite des actes connus du concile de Latran, offrent un florilège de citations patristiques qui n'est pas dans Mansi. Les folios 251-260 contiennent la messe latine en grec éditée par Baumstark, d'après le *Vatic.* 1093 : *Liturgia S. Gregorii Magni*, Oriens Christianus, 4, 1904, p. 9 sq. Certains inédits sont absolument inconnus : f. 337-338, lettre synodique d'Arsène d'Antioche, qui se présente comme ancien higoumène de Saint-Syméon du Mont-Admirable.

Je voudrais seulement attirer ici l'attention sur quelques fragments de lettres papales qui ont un certain intérêt pour l'histoire du manuscrit et pour l'histoire tout court.

Au folio 14^v se trouvent deux fragments de décrets du pape Calliste et du pape Anterus. Nous les retrouvons dans Nicéphore Calliste, *Hist. Eccl.*, xv, 30 : *P. G.*, 146, 1197 D — 1200 A, et le texte latin se lit dans *P. G.*, 10, 126 et 168-169. La présence de ces deux textes dans le *Vaticanus* est assez instructive. En effet, ils se trouvent dans un autre contexte offert par le *Baroccianus* 142, dossier compilé par Nicéphore Calliste. En réalité, l'opuscule des métathèses dans notre manuscrit se trouve beaucoup plus loin, f. 313^v-316^v, mais il est certainement lié de quelque façon aux textes qui se trouvent dans le cahier formé par les folios 9-16^v. Les décrets sont précédés de la lettre 22, mutilée, de S. Basile et du tome synodique de l'élection de Germain III (1265-1266) édité par Sycoutris d'après le *Barocc.* 142. Or il est notoire que le *Baroccianus* est un manuel qui fut à l'usage de Nicéphore Calliste et que le matériel qui s'y trouve provient de ses recherches et de sa documentation. Sans avoir la même unité, le *Vaticanus* doit être en rapport avec les mêmes sources, comme l'indique la présence de ces mêmes textes rares et caractéristiques.

Dans la seconde partie du *Vaticanus* (il est relié en deux volumes), au f. 354, après des œuvres connues de Jean Beccos, se trouvent deux nouveaux extraits qui se rapportent encore aux métathèses. Tout

d'abord un fragment commençant par Ἴδού ἐν τῷ προοιμίῳ, de Grégoire pape: c'est le texte que l'on trouve dans *P. L.*, 77, 933 BC : *Ecce in praefatione*. Puis le pseudo-Pélage : *P. L.*, 72, 740 A : *Nullus enim patriarcharum* : Μὴδὲς τῶν πατριάρχων. De ces deux traductions je n'ai trouvé aucune autre trace, mais il se peut qu'elles soient connues dans quelque collection conciliaire.

Enfin, au dernier folio du manuscrit se rencontre un autre fragment d'une lettre de Léon I^{er} dont le titre dit qu'elle est adressée à Athanase, évêque de Thessalonique: en réalité il faut lire Anastase. Le paragraphe grec Εἰ τις ἐπίσκοπος, τῆς εὐταλείας τῆς οὐλείας πόλεως correspond au paragraphe 8 de la lettre 14 de Léon : *P. L.*, 54, 674. La traduction grecque est suivie d'une note canonique adressée à Léon par son auteur et qui établit une distinction entre changer de siège par volonté propre et être déplacé pour raison utile. Ici encore le texte latin de Léon est le seul connu.

Ces extraits divers de documents pontificaux ont ceci de commun qu'ils concernent les transferts épiscopaux et il est probable que le dossier a été constitué à l'occasion des controverses soulevées à la fin du xiii^e siècle en particulier par l'affaire arsénite. Mais la traduction est certainement plus ancienne et doit être empruntée à quelque florilège canonique ou conciliaire; on en trouvera sans doute d'autres témoins.

Je signalerai enfin un autre texte de saint Léon déjà connu et édité, mais dont un opuscule du xi^e siècle présente un état différent de celui que Ed. Schwartz a donné dans les *Acta*. Il s'agit de la lettre 24 de Léon au concile de Chalcédoine : *P. L.*, 54, 1028-1032, citée par Démétrius de Cyzique dans son discours contre le patriarche de Constantinople qui prétendait ordonner les évêques suffragants des métropoles: il se trouve dans *Vatic.* 782, f. 172 et (moins complet) dans *Ambros.* 682, f. 272v. L'intérêt de la citation par Démétrius provient de ce que son texte diffère notablement de celui des *Acta*. Il me semble utile de donner ici les deux versions, car celle de Démétrius risque d'être longtemps encore inconnue. Quel est l'auteur de cette seconde version? Ce n'est certainement pas celui qui la cite. Il faut donc admettre qu'au xi^e siècle on pouvait lire au moins cette lettre de Léon dans une recension qui ne nous est pas parvenue. Schwartz l'a éditée d'après la Collection B et il ne mentionne aucune variante qui rappelle le texte lu par Démétrius (voir tableau).

Comme on le voit, il s'agit d'une version différente et non d'un texte simplement remanié par l'orateur à partir de la traduction

Conc. Chalced., vol. I, p. 258.

... ἀδελφοὶ τιμιώτατοι. Περὶ τοῦ
φύλαχθῆναι ὁμοίως τῶν ἀγίων πατέρων
τοὺς κανόνας οἵτινες ἐν τῇ τῆς Νικαέων
συνόδῳ ἀπρέπτοις δόγμασι συντέθενται,
τὴν παρατήρησιν τῆς ὑμετέρας
ἀγιωσύνης ὑπομνήσκω ὅπως τὰ δίκαια
τῶν ἐκκλησιῶν, καθὼς παρ' ἐκείνων
τῶν τριακοσίων δέκα καὶ ὀκτὼ πατέρων
θεόθεν ἐμπνευσθέντων τετύπεται, δια-
μένουν. Μηδὲν δὲ ἡ ἀναιδὴς ἀμβλιότης
ἐπιθυμήσει μήτε δι' ἐλαττώσεως ἐτέρου
αὐξήσιν τις ἑαυτῷ περιποιῆσαι ἐθη-
λῆσαι. Ἐφ' ὅσον γὰρ δήποτε ἀπο-
στασιῶν συναινέσεων ἑαυτὴν τῆς
ματαιότητος ὑπεροψία ὠχρόωσε καὶ τὰς
ἰδίας ἐγχειρήσεις τῷ τῶν συνεδρίων
ὀνόματι οἷστα βεβαιώτας, ἀνίσχυρον
καὶ ἀδέδαιον ἔσται πᾶν ὅτιον ἀπάδει
τῶν κανόνων τῶν προλεχθέντων** ὁ
ἀποστολικὸς θρόνος σεπτῶς κέχρηται,
τῶν ἐμὼν γραμμάτων δι' ὧν τῷ Κων-
σταντινουπόλεως ἐπισκόπῳ τὰς ἐπι-
χειρήσεις παρωσάμην, δυνήσεται ἡ ὑμε-
τέρα ἀγιωσύνη διὰ τῆς ἀναγνώσεως
μαθεῖν ἐμὲ βοηθεῖα τοῦ Θεοῦ ἡμῶν
καὶ τῆς πατρικῆς πίστεως καὶ τῶν
καθολικῶν κανόνων εἶναι φύλακα.

Leonis ep. 114 (PL, 54, 1029)
Conc. Chalced., vol. IV, p. 71.

... fratres charissimi. De custo-
diendis quoque sanctorum statu-
tis, quae in synodo Nicaena
inviolabilibus sunt fixa decretis,
observantiam vestrae sancti-
tatis admoneo ut jura ecclasia-
rum, sicut ab illis trecentis decem
et octo patribus divinitus inspi-
ratis sunt ordinata, permanent.
Nihil alienum improbus ambitus
concupiscat, nec per alterius
imminutionem suum aliquis
quaerat augmentum. Quantum-
libet enim extortis assentatio-
nibus se instruat vanitatis elatio
et appetitus suos conciliorum
aestimetur nomine roborandos,
infirmum atque irritum erit quid-
quid a praedictorum patrum
canonibus discreparit, quorum
regulis apostolica sedes quam
reverenter utatur, scriptorum
meorum quibus Constantino-
politani antistitis conatus reppuli
poterit sanctitas vestra lectione
cognoscere me auxiliante Deo et
catholicae fidei et patrum
traditionum esse custodem.

Vaticanus gr. 782, f. 177 r-v.

Ἀδελφοὶ τιμιώτατοι, καὶ περὶ τοῦ
φύλαττειν δὲ τὰ τῶν ἀγίων πατέρων
ὀρίσματα, ἅπερ τύποις ἀπαραβάτοις ἐν
τῇ κατὰ Νικαίαν ἐπάργη συνόδῳ, τὴν τῆς
ὑμετέρας θεοφιλείας ἀκριβείαν ὑπομι-
νήσκω ὥστε τὰ δίκαια τῶν ἐκκλησιῶν
καθὼς ὑπὸ τῶν τριακοσίων δεκαοκτὼ
πατέρων ἐκείνων τῶν (θεόθεν ἐμπνευσθέν-
των) τετύπεται διαμένειν. Καὶ μηδὲν τῶν
ἄλλοις ἐφείσθαι περιδρομῇ· εἰ δέ τις
ἐπὶ μειώσει τῶν ἐτέρων ἑαυτοῦ περιποιεῖ-
ται προσθήκην, εἰ καὶ τὰ μάλιστα γὰρ
ἀναγκαίαις συναινέσεσιν ἑαυτῷ προσω-
χύρωσε τὸ τῆς κοφότητος ἔπαρμα καὶ
τὰς οἰκίας ἐπιχειρήσεις ὡθήθῃ διὰ τῆς
συνοδικῆς βεβαιῶν προσηγορίας, ὅμως
ἀσθενὲς καὶ ἀνίσχυρον ἔσται τὸ παρὰ τοὺς
τῶν μνημονευθέντων κανόνας διαφωνοῦν.
ὅπως δὲ κέχρηται σεβασμῶς ὁ θρόνος
τῶν ἀγίων ἀποστόλων, τὰ τοὺς ἐμοὺς
ἴσα γράμματα, δι' ὧν ἀπώσαμεν τὴν
ἐγχειρήσιν τοῦ Κωνσταντινουπόλεως
ἐπισκόπου, δηλώσει, ἅπερ διὰ τοῦτο δεῖν
ὡθήθην τοῖσδε μου συναΐσαι γράμματα,
ὥστε πᾶσι γενέσθαι σαφές, τοῦ Θεοῦ
ἡμῖν ἐπαμύνοτος, ἐμὲ καὶ τῆς καθολικῆς
εἶναι πίστεως καὶ τῶν πατρικῶν
ὀρισμάτων φύλακα.

ancienne. Le métropolite Démétrius cite certainement un texte contrôlable par ses auditeurs, car il traite précisément devant le synode des empiétements du patriarche de Constantinople, dans une intention certainement différente de celle du pape; si le discours est officiel, la citation présente aussi un caractère officiel. Or la tradition, du moins d'après l'édition de Schwartz, n'a gardé aucune trace de ces variantes. Il est curieux de constater qu'une autre compilation tardive, due à Macaire d'Ancyre, a conservé aussi des fragments grecs uniques, par exemple de la lettre d'Anatole à Léon (V. GRUMEL, *Regestes*, n° 111). Schwartz (*Conc. Chalc.*, vol. IV, *præfatio*, xxxiv-xxxv) a fait remarquer l'importance de ce texte édité par Cotelier d'après *Parisinus* 1379 et admet la possibilité que des traités de même genre que celui de Macaire aient conservé des restes intéressants. Le discours de Démétrius de Cyzique contient d'autres extraits, mais des actes du concile, et donnera peut-être des indications utiles pour la connaissance de cette tradition indirecte et peu connue.

IV. De faux actes byzantins.

Les *Souvenirs de la Marquise de Créquy* ont connu au xix^e siècle un certain succès de librairie, bien que dès leur parution le caractère apocryphe de l'ouvrage ait été dévoilé. L'auteur en est un certain Maurice Cousin, dit Comte de Courchamps, qui se distingua par d'autres supercheries de même genre (1). Je ne chercherai pas ici l'origine de l'érudition de ce personnage qui, pour donner plus de poids à ses anecdotes curieuses sur le xviii^e siècle, entremêle son récit de souvenirs moyenâgeux que personne sans doute ne se mettait en peine de vérifier. On remarque surtout chez l'auteur un penchant à défendre la vieille noblesse, et l'on rencontre fréquemment des remarques assez désobligeantes pour de grandes familles dont il met en doute l'origine et dont il attaque les prétentions. Il s'en prend volontiers à la famille d'Orléans et il est probable que, sous le couvert de mémoires historiques, l'auteur a visé la maison régnante en France à l'époque de la parution de son ouvrage, 1835-1836. Quoi qu'il en soit de l'auteur et de ses sources, il n'est pas sans intérêt de relever quelques allusions curieuses à des actes byzantins.

Dans le premier volume (2) sont relatés quelques faits concernant

(1) Voir J.-M. QUÉRARD, *Les supercheries littéraires dévoilées*, 2^e éd., Paris, 1869, aux articles Courchamps, Créquy.

(2) Je cite la dernière édition en 10 volumes, Paris, Garnier frères.

la famille des Courtenay. Le vieux prince de Courtenay continuait à entretenir ses droits à l'héritage de l'empire d'Orient et dans les grandes circonstances de sa vie il se couchait sous la tente de l'empereur Baudoin de Courtenay que l'on faisait toujours déployer pour les épousailles et pour l'extrême-onction. Au château de Cézý la tente impériale se trouvait tendue au milieu d'une salle immense; « on entrevoyait un vieux labarum ou je ne sais quelle bannière de Byzance au chevet de la couche » (p. 149). Une tante de ce personnage, Lucrèce-Angélique de Courtenay, décédée en 1699, aurait hérité des biens d'un prince Démétrius Cantacuzène qui n'aurait trouvé que ce moyen de soustraire sa fortune au fisc ottoman. Pour elle, un juif arménien (!) aurait poursuivi une dispendieuse négociation visant à obtenir du sultan la cession de la basilique de Sainte-Sophie de Constantinople en faveur de ladite Princesse! (p. 154).

Au tome VII, p. 29, se lisent quelques anecdotes concernant la prétendue descendance des Comnène usurpée par la famille maniote ou corse des Stéphanopoli. Ici nous sommes en terrain moins douteux, car l'histoire de ce Démétrius Comnène est assez bien connue (1). Mais, à propos de cette famille, l'auteur des *Souvenirs* glisse cette note qui évoque un dialogue entre Chérin et M^{me} de Créquy : « Madame! est-ce que vous connaissiez les armes des anciens Comnènes? — Eh! vraiment oui, mon fils les a dans ses archives, appliquées sur une bulle d'or, et c'est précisément cette bulle qui confère à tous les Créquy la Philocratie de l'empire d'Orient. — Rien n'est devenu si rare que les chartes du Bas-Empire... Cette charte est de l'empereur Jean II en l'année 1140, et les armes des Comnènes y sont formées d'un aigle éployé, mi-parti d'une croix, laquelle est cantonnée des quatre initiales basiliques. Les armes du comte Comnène diffèrent essentiellement de celle-ci et je m'étonnerais que des *Porphyrogénètes* [c'est-à-dire les Stéphanopoli] n'en eussent pas conservé la tradition » (p. 31-32). Le procédé du faussaire est ici un peu gros; il profite de cette affaire des Comnène-Stéphanopoli pour insinuer l'existence d'une charte des vrais Comnènes dans les archives des Créquy. Inutile de dire que la description en est fantaisiste; ce titre de Philocratie n'abusera personne.

Le faussaire est allé encore plus loin, car dans le vol. VI il produit tout simplement une copie d'acte qui aurait été faite par l'abbé Delille en personne et qui l'aurait déchiffré à Constantinople, au cours du

(1) Gabriel VAUTHIER, Démétrius Comnène (1749-1821), dans *L'Acropole*, II, 1927, p. 13-23.

voyage et de l'ambassade de Choiseul-Gouffier. Voici le document en question.

P. 107-109 : « Nos LEGIER DE PREYSSACQ, Deens de l'yeclise
 « archimasjore de Sainte Sophye et Chancelliers de lempyre de
 « Constantinoples, et ESTIENNE de Cousey, tresaurriers di celle meisme
 « yeclyse, et Gaulcher Hurault, Deens de lyeclyse Nostre Dame de
 « Panecrantez, foisonz sapoer a tous ceulx quy les presantes lectres
 « voyront o oyront que li tree noble Bers, Messyre Bauldouin de
 « Crequy, Connestables de lempyre de Constantinoples, nos pryat
 « humblamant et devotemant, que por Deus et por almosnes a li,
 « donnessionz alcuns saintuaires por anvoyer en son payx; et nos
 « regardant la devotion, de son cuer et la bone intention, por ce
 « que nos creons que li saintuaires esteront honorez souficialment
 « la o il les anvoyera, li doname et donons partye du chief de Madame
 « sainte Hellenes, imperatrix, liquel estoit de tot temp en lyeclyse
 « Nostre Dame de Panecrantez avironnez dune bende dor tout entors,
 « en laquelle sez nom estoit escrip de lectres gregeoise, Et por ce que
 « nos creons et debvons a creoyre que ce soyt vraye le tesmoignage
 « des Latins quy en lyeclyse dicte ont estez et sont, et ossy des Grex
 « antiains, Nos li donons ces lectres scellées du scel de lempyre, et
 « prionts tots cels as quels ces devant dictes saintes relictas saront
 « espousez, que il por Deus et por miserricorde que attande, recoyve
 « liquelles saintuaire Madame sainte Hellenes en toute reverence
 « et lor orayson. Ces lectres doneez fusre a Sainte Sophye, en lan de
 « lincarnacion Ihu xpist mil et CC et LXV el mois de Geinvyer. »

Ce document serait relatif à un reliquaie conservé religieusement dans la famille de Créquy. « La charte qui *l'authentique* est encore scellée de quatre bulles : une d'argent qui porte les armes de l'empereur d'Orient, c'est-à-dire une croix d'or en champ de gueules cantonnée de quatre B d'or, initiales des quatre mots grecs Basiléus Basiléon Basiléouôn Basiléousi (*Roi des Rois régnant sur les Rois*), et les trois autres bulles en plomb sont armoriées des mêmes blasons que portent encore aujourd'hui les trois anciennes familles de Preissac, de Coucy et de Hurault de Vibraye. »

Le reliquaie du *chief de Madame Sainte Hellenes* est encore une pure invention, et le prétendu document illisible déchiffré par l'abbé Delille n'est qu'une copie démarquée d'un acte édité d'abord par Ducange, puis par le comte Riant (1). Les différences les plus impor-

(1) DUCANGE, *Constantinopolis Christiana*, II, 93; Riant, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, II, 131-132.

tantes consistent en ceci que l'acte authentique concerne le chef de saint Philippe l'apôtre, que les noms de Preyssaq, Coucy et Hurault sont absents de l'original et surtout que le connétable est non Baulduin de Créquy, mais Geoffroy de Méri.

Ces quelques exemples suffiront pour dévoiler la fantaisie du faussaire. L'époque où l'on pouvait abuser la crédulité des lecteurs sur ce point paraît maintenant révolue, mais il n'y a pas tellement longtemps qu'Émile Legrand vidait le curieux dossier Rhodocanachi. Les inventions du comte de Courchamps montrent du moins l'intérêt que le *xvii*^e siècle finissant portait encore à cet Orient dont le souvenir ressuscité par l'érudition pouvait séduire les imaginations et même soutenir des ambitions nobiliaires.

J. DARROUZÈS.

Addition à la page 179 (note 2 bis).

J'hésitais à identifier Nicétas syncelle et chartophylax, correspondant de Stéthatos, avec le dignitaire de Sainte-Sophie connu dès 1051-1052 d'après les actes : V. GRUMEL, *Regestes*, n. 858. Il y a plusieurs Nicétas dans la seconde moitié du même siècle. Or la suscription de l'acte, dans le *Parisinus* 1319, f. 543, donne précisément à ce Nicétas le nom de *Coronitsas* (ou *Coronitras*?). Quelle que soit la valeur de ce nom propre avec le seul article féminin — toponyme monastique, ou, plus sûrement, nom de la mère, qui prend la forme *Coronidès* dans la tradition des opuscules de Stéthatos — nous sommes du moins certains que ce Nicétas n'a rien à voir avec Nicétas d'Héraclée et qu'il diffère de son homonyme didascale.

J. D.

LE CURSUS HONORUM DE THÉODORE MÉTOCHITE

La carrière du grand logothète Théodore Métochite qui, après Nicéphore Choumnos, fut le principal conseiller d'Andronic II Paléologue (1282-1328), est assez bien connue (1).

Mais, en combinant les données fournies par les chroniques de Pachymère et de Grégoras avec celles qu'a laissées Métochite lui-même dans sa poésie autobiographique (2), les étapes du *cursus honorum* de ce haut dignitaire peuvent être fixées avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'ici (3).

A l'âge de vingt ans, soit en 1290, Métochite vient à Constantinople prendre du service à la cour impériale (4). Vite remarqué, il reçut, moins d'un an après, une dignité aulique (5) et compta au nombre des *συγγλητικοί* (6). A vingt-cinq ans, le voici membre de l'ambas-

(1) Voir en particulier C. N. SATHAS : *Μεσ. Βιβλ.*, I, Venise-Paris, 1872, p. 16'-17'; Ch. DIEHL in *Études byzantines*, Paris, 1905, p. 396-406; R. GUILLAND : *Correspondance de Nicéphore Grégoras*, Paris, 1927, p. 358-369; H. G. BECK : *Theodoros Metochites, Die Krise des byzantinischen Weltbildes in 14 Jahrh.*, Munich, 1952, p. 1-17, qui doit être rectifié et complété par R. J. Loenertz : *Théodore Métochite et son père*, in *Archiv. Fratrum Praed.*, XXIII (1953), p. 184-194; I. ŠEVČENKO : *Observations sur les recueils des discours et des poèmes de Théodore Métochite et sur la bibliothèque de Chora à Constantinople* in *Scriptorium*, V (1951), p. 279-288.

(2) M. TREU, *Dichtungen des Gross-Logotheten Theodoros Metochites*, Progr. Postdam, 1895, p. 1-37; l'enchaînement chronologique de cette poésie a été clairement démontré par R. J. Loenertz : *Théodore Métochite et son père*, *art. cit.*, p. 185-186, qui donne en même temps un résumé analytique du texte.

(3) Sur ces étapes, les documents d'archives publiés jusqu'ici n'apportent pas d'éléments.

(4) M. TREU, *Dichtungen...*, *op. cit.*, p. 12, vv. 421-436.

(5) M. TREU, *Dichtungen...*, p. 12-13, vv. 451-454 :

... ἀτὰρ ἀναξ πρόωρον ἀλικίας αὐτῆς,
ἦς τ' ἔα ἐξ ἄρ' οὐ γενόμεν βιότοιό τε λάχον,
ἦς τ' ἔχον οὔκαδ' ἀρίθμιος ἐς νύ θ' ἑωυτοῦ μήπω
ἀνύσας ἐν γ' ἔτος οὐνόματι δὴ με κληίξει.

(οὐνόμα (= ὀνόμα) signifie ici, comme dans d'autres passages (vv. 517 et 765), nom d'une dignité, c'est-à-dire titre). I. Ševčenko in *Observations...*, *art. cit.*, p. 282, a déjà relevé ce passage.

(6) *Id.*, p. 13, vv. 462-464 :

ἀτὰρ, ἔθ', ὡς φάμαν, εἶνι νέον γ' ἐμὲ τῶν κληίξει
κρείων αὐτομέδων μετουσία συγγλήτου τε
γίγχευεν...

Ce passage a également été noté par I. Ševčenko : *Observations...*, *art. cit.*, p. 282.

sade envoyée auprès du roi d'Arménie pour chercher une fiancée au jeune empereur Michel IX (1). Il était à ce moment logothète des troupeaux (λογοθέτης τῶν ἀγελῶν) selon Pachymère (2), logothète du trésor privé (λογοθέτης τῶν οἰκειακῶν) selon Grégoras (3).

Entre ces deux témoignages, il faut choisir, et retenir selon nous, celui de Pachymère. D'abord, parce qu'à la différence de Grégoras, Pachymère rapporte des faits dont il a été directement témoin; ensuite, parce que le logothète des troupeaux occupe dans la hiérarchie un rang inférieur à celui du logothète du trésor privé (4), ce qui est plus vraisemblable pour un poste confié à un fonctionnaire débutant; enfin, parce que la poésie autobiographique du futur grand logothète semble bien faire état, en des vers qui, certes, ne valent pas par leur clarté ni leur simplicité, d'une promotion (5) — sans doute la nomination à ce titre de logothète du trésor privé mentionné par Grégoras — entre l'époque de l'ambassade en Arménie et les années 1298-1299 pendant lesquelles Théodore Métochite accomplit cinq missions à la cour serbe pour négocier le mariage de Simonide, fille d'Andronic II, avec Uroš Milutin (6).

Après avoir séjourné deux ans au plus avec l'impératrice Irène à Thessalonique, Théodore Métochite revint à Constantinople (7) et

(1) *Id.*, p. 13-14, vv. 474-513.

(2) PACHYMÈRE, *De Andr. Pal.*, III, 5, Bonn, II, p. 205.

(3) NIC. GRÉGORAS, VI, 8, Bonn, I, p. 193-194.

(4) Cf. in PSEUDO-CODINOS: *De Officiis*, Bonn, p. 6-13, 211-219, différentes listes hiérarchiques; le traité du Pseudo-Codinos date du milieu du XIV^e siècle (cf. R. GUILLAND : *Le proto-vestiarie Georges Phrantzès* in R.E.B., VI (1948), p. 56) et les trois autres listes vraisemblablement de la première partie de ce siècle. Nous espérons pouvoir préciser la chronologie de ces listes dans l'édition du traité du Pseudo-Codinos que nous avons en préparation.

(5) M. TREU, *Dichtungen...*, *op. cit.*, p. 14, vv. 514-521.

τὴν μὲν ἐγὼν οὕτως ἄνωσ' ἀρίτιμον προσθεῖν'
αὐτὰρ ἔπειτα διὰ πάντεσσιν αἰεὶ προυχώρευν
δόξῃ τ' ἐργασίῃσι πολυτιμάτοις ἔλθω τε
οὐνόμασί τ' ἐκ βασιλέως ἀπ' ἐκ τῶν εἰς τὰ
μεῖζον' αἰεὶ πικλήδην νοῦμιμα βασιλῆα,
ὥς πρότερον φάμαν, εἰν συγκλήτου βαθμιδεσσι
παγγέρεα τιμένῳ, ἃ τετάχεται βασιλῆες
πάνθ' Ἰαδὼν σουφοὶ μέτρω τε λόγῳ θ' ἑκάστα.

Ainsi se trouve confirmée l'hypothèse émise par H. G. Beck in *Theodoros Metochites...*, *op. cit.*, p. 5, n. 1, et reprise par nous-même in R.E.B., XVII (1959), p. 173, n. 1, d'une nomination venue récompenser le succès de l'ambassade en Arménie.

L'adoption du témoignage de Pachymère, de préférence à celui de Nicéphore Grégoras, conduit à n'attribuer à Jean Glykys, compagnon d'ambassade de Métochite, que le titre d'ἐπί τῶν δεήσεων et à admettre qu'il fut nommé λογοθέτης τοῦ δρόμου ultérieurement.

(6) *Id.*, p. 14-15, cf. not¹ v. 578 sur le nombre des missions, et le *Compte rendu d'ambassade* (Προσβετυτικός) de Métochite in C. N. Sathas : *Μεσ. Βιβλ.*, *op. cit.*, I, p. 159-193.

(7) M. TREU, *Dichtungen...*, *op. cit.*, p. 21, v. 743 sur la durée du séjour et vv. 757-758; le départ d'Irène pour Thessalonique suivit de peu le mariage du despote Jean Παῖεολογος avec Irène Choumnos célébré vers Pâques 1303 : cf. Pachymère : *De Andr. Pal.*, V, 5, Bonn, II,

reçut un nouveau titre, titre plus élevé, dit-il lui-même (1), qui n'est autre que celui de logothète du trésor public (λογοθέτης τοῦ γαινικοῦ), par lequel désormais les sources le désignent.

La poésie autobiographique plaçant à la même époque le retour à Constantinople, la promotion hiérarchique et le mariage de la fille de Métochite avec le neveu de l'empereur, Jean, fils de Constantin Porphyrogénète, et personnage aulique de haut rang (2), nous sommes conduits à placer cet ensemble d'événements autour de l'année 1305 (3), qui est celle, précisément, où nous voyons, pour la première fois, Métochite désigné du titre de logothète du trésor public (4).

p. 378-379 et Nic. Grég. VII, 5, Bonn, I, p. 235 et 240-241 qui indique également la liaison des deux événements; sur la date du mariage de Jean Paléologue, cf. aussi I. Ševčenko : *Le sens et la date du traité Anepigraphos de Nicéphore Choumnos* in Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques, 5^e série, t. XXXV (1949), p. 473-488, voir p. 485-486; au cours de l'année 1305, Pachymère indique du reste qu'Irène séjourne depuis déjà un certain temps à Thessalonique (VI, 34, Bonn, II, p. 557; sur la chronologie de la fin du récit de Pachymère, voir G. Caro : *Zur Chronologie der drei letzten Bücher des Pachymeres* in B.Z., VI (1897), p. 114-125).

(1) M. TREU, *Dichtungen...*, op. cit., p. 21, vv. 764-765.

(2) M. TREU, *Dichtungen...*, op. cit., p. 21, vv. 757-775.

(3) Le passage de Grégoras VII, 11, Bonn, I, p. 271, ne doit pas induire en erreur sur la date du mariage et sur celle de l'élévation de Jean au rang de panhypersébaste. Il fait, en effet, partie du « portrait » de Théodore Métochite vers 1315, au moment où ce personnage est devenu le premier ministre d'Andronic II (cf. notre *Contribution à l'étude de l'administration byzantine : ὁ μεσάζων* in Byzantinoslavica XVI (1955), p. 270-296, cf. p. 276-277), et, conformément à la technique littéraire du portrait, Grégoras rapproche des événements séparés dans le temps. Campant le personnage, Grégoras rappelle que la fille de Métochite avait épousé Jean le Porphyrogénète, neveu de l'empereur qui, traité par l'indifférence tant que son père Constantin le Porphyrogénète avait vécu, fut ensuite l'objet de la faveur du souverain et nommé, encore adolescent, panhypersébaste. Grégoras indique bien d'ailleurs dans ce passage du « portrait » que le mariage est un événement antérieur : ἡδη δὲ καὶ γαμβρόν ἐπὶ θυγατρὶ τὸν ἀδελφιδόου τούτω παρέσχετο.

Or, d'après Pachymère (V, 22, Bonn, II, p. 424), nous savons que le décès de Constantin est à placer le 5 mai 1304 (cf. Pia Schmid : *Zur Chronologie von Pachymeres Andronikos L. II-VII* in B.Z., LI (1958), p. 82-86, cf. p. 85; c'est à tort que E. de MURALT, *Essai de Chronographie byzantine 1057-1453*, St-Petersbourg, 1871, p. 489, et Th. A. PAPADOPOULOS, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen (1261-1453)*, Munich, 1938, p. 23, n° 37, indiquent la date du 5 mai 1306, à la suite sans doute de Poussines, en appendice à Pachymère, Bonn, II, p. 860; précisons encore que le texte de Pachymère ne mentionnant pas la durée d'emprisonnement de Constantin Porphyrogénète, les indications que l'on trouve à ce sujet chez les auteurs modernes découlent simplement d'un calcul de leur part) et que (VI, 20, Bonn, II, p. 517) Jean fut nommé panhypersébaste à l'âge de 17 ans (τελέως τοῦ ἐπτακαιδέκατου ἐπιδάκτα ἔτους), en 1305 (cf. G. CARO, *Zur Chronologie...*, art. cit., p. 124-125 qui rectifie Poussines et rétablit la chronologie des événements).

Cette note nous donne l'occasion de confirmer les réserves que nous avons formulées sur le sens du terme *éphèbe* (18 ans accomplis) chez les chroniqueurs byzantins du xiv^e siècle (cf. R.E.B., XVII (1959), p. 172, n. 1). Grégoras (VII, 11, Bonn, I, p. 271) dit en effet de Jean qu'il venait de dépasser l'âge d'éphèbe (ἔρτι τὸν ἔφηβον παραλλάτοντα) quand Pachymère parle de l'âge de 17 ans; la valeur arithmétique du terme n'est donc pas absolument rigoureuse.

(4) I. ŠEVČENKO : *Imprisonment of Manuel Moschopoulos in the year 1305 or 1306* in Speculum, XXVII (1952), p. 135, 147 et suiv.

Ce titre élevé, puisque, selon les listes, il occupe dans la hiérarchie une place allant du dix-huitième au vingt-troisième rang (1), Métochite le garda pendant quinze ans environ, jusqu'à mars-avril 1321 où il fut nommé grand logothète (μέγας λογοθέτης), titre qu'il conserva jusqu'à la fin du règne d'Andronic II (24 mai 1328), l'éviction du monarque ayant entraîné sa destitution.

Dans le récit des événements de 1320, Grégoras mentionne, en effet, Métochite en le désignant du titre de logothète du trésor public; la dernière mention en cette qualité date du milieu de mars 1321 (2). Par contre, fin avril 1321, Grégoras précise que Métochite est grand logothète (3). De son côté, Cantacuzène, dans le récit des événements du printemps 1321, mentionne toujours Métochite comme porteur du titre de grand logothète, notamment lors de la séance du 5 avril 1321 du tribunal composé de hauts dignitaires laïcs et ecclésiastiques devant lequel a comparu Andronic III (4).

Pour Métochite, Andronic II modifia même la hiérarchie des dignités, et, selon le Traité du Pseudo-Codinos, fit passer le titre de grand logothète du douzième au neuvième rang, avant celui de grand stratopédarque (μέγας στρατοπεδάρχης) (5).

Ainsi, le *cursus honorum* de Théodore Métochite peut-il être reconstitué de la façon suivante :

- logothète des troupes
de 1290 env. à 1298 au plus tard;
- logothète du trésor privé
de 1298 au plus tard à 1305;
- logothète du trésor public
de 1305 à mars-avril 1321;
- grand logothète
de mars-avril 1321 à fin mai 1328.

J. VERPEAUX.

(1) PSEUDO-CODINOS : *De Officiis*, Bonn, p. 9, 241, 244, 246.

(2) NIC. GRÉGORAS, VIII, 5, Bonn, I, p. 303; dans ce passage, mention est faite du samedi de la première semaine de Carême qui, en 1321, tomba le 14 mars.

(3) NIC. GRÉGORAS, VIII, 7, Bonn, I, p. 322; la date du 20 avril est donnée p. 315.

(4) CANTACUZÈNE, I, 14, Bonn, I, p. 67-68.

(5) PSEUDO-CODINOS : *De Officiis*, Bonn, p. 9; cf. R. Guiland : *Le protovestiarite...*, art. cit., p. 56; les autres listes figurant dans l'édition de Bonn du Pseudo-Codinos assignent également le neuvième rang au grand logothète (voir p. 241, 243, 246).

NOTES SUR CALLISTE II XANTHOPOULOS

I

Y eut-il un monastère des Xanthopoules au Mont Athos?

La *Grande Encyclopédie hellénique* de Pysros, à l'article Κάλλιστος ὁ Β' (t. XIII, 1930, p. 582), déclare que ce patriarche reçut son surnom du monastère athonite des Xanthopoules (ἐκ τῆς ἐν Ἀγίῳ Ὄρει τῶν Ξανθοπούλων. L'existence d'un monastère de ce nom sur la Sainte Montagne n'a pour tout garant à l'origine que l'affirmation tranquille, sans preuve ni référence aucune, de Mélèce d'Athènes dans son Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία, t. III, Vienne, 1783, p. 203. A coup sûr le témoignage d'un tel auteur, à qui ne coûtent guère les affirmations ou suppositions gratuites (par ex., pour ne pas sortir du sujet, c'est Calliste I^{er} et non Calliste II qui reçoit de lui l'appellation de Xanthopoulos), ne peut aucunement entrer en ligne de compte. Nicodème l'Hagiorite, mieux placé, donne certes le même renseignement, mais en s'abritant derrière Mélèce, κατὰ τὸν Μελέτιον. Et voici que son explication vient ruiner son affirmation. Il ne connaît en effet, lui, l'Hagiorite par excellence, aucun monastère de ce nom sur la Sainte Montagne et il en est réduit, tant il a de respect pour son informateur, à lui chercher une identification avec un autre monastère bien connu, et il conjecture que ce devait être le couvent du Pantocrator : φαίνεται νὰ εἶναι τὸ τοῦ Παντοκράτορος (1). Nous sommes assez bien renseignés sur ce monastère-ci. S'il s'était appelé du nom des Xanthopoules d'une manière assez notoire pour servir à désigner des personnages qui y ont vécu ou séjourné, il devrait en subsister quelque chose dans les archives du monastère. Ces archives ont conservé un certain nombre d'actes du xiv^e siècle (une bonne dizaine) qui s'échelonnent de 1357 à 1396 (2), c'est-à-dire dans la période antépatriarcale de la vie de Calliste II. Or, aucune trace

(1) NICODÈME L'HAGIORITE, Συναξαριστής, au 22 novembre, t. I, Venise, 1819, p. 291.

(2) L. PETIT, *Actes du Pantocrator*, n^{os} II-XII (*Viz. Vrem.*, t. X (1903), supplément n^o 2, p. 3-40.

n'y apparaît de la dénomination en question. Sur quels indices donc se fondait Nicodème l'Hagiorite pour identifier le Pantocrator avec le couvent des Xanthopoules? Voici. Il a lu, dit-il, une lettre de Calliste où celui-ci déclare vivre tranquille dans l'hésychastérion de Saint-Onuphre situé en dehors du monastère du Pantocrator. Nicodème ajoute que ce Calliste fut ensuite patriarche (1). Mais comment peut-il voir dans le Calliste patriarche l'auteur de cette lettre? C'est là une pure supposition de sa part, le propos allégué n'offrant aucun élément d'identification. Au reste, n'est-ce pas un cercle vicieux que d'identifier le monastère τῶν Ξανθοπούλων avec le Pantocrator de l'Athos parce que Calliste Xanthopoulos aurait appartenu à ce dernier, et ensuite d'expliquer le surnom du personnage par cette même appartenance? En réalité, le Calliste dont Nicodème a lu la lettre, ou bien est un autre Calliste indûment identifié sur l'indice susdit avec Calliste Xanthopoulos, ou bien, si c'est Calliste Xanthopoulos lui-même, il n'a pu appartenir au Pantocrator athonite qu'après son abdication du patriarcat, et donc déjà en possession du surnom qu'il avait avant d'être patriarche. C'est bien là, du reste, ce que pense aussi Smyrnakis, mais cet auteur ajoute que, comme Calliste était précédemment du monastère des Xanthopoules de Constantinople, le fait de son séjour subséquent à la retraite de Saint-Onuphre, dépendance du Pantocrator, fit donner à celui-ci également le nom de monastère des Xanthopoules (2). La mention d'un tel transfert de nom est aussi gratuite qu'est étrange et invraisemblable la raison qui en est donnée. Notons au surplus que pour Smyrnakis ce Calliste Xanthopoulos est, comme pour Méléce d'Athènes, Calliste I^{er} et non Calliste II. Là-dessus Nicodème a vu plus juste. Ce n'est pas la seule erreur de Smyrnakis. Il est absolument fantaisiste de placer, comme il fait, un séjour de Calliste I^{er} dans la susdite retraite de Saint-Onuphre (donnée empruntée à Nicodème) après son patriarcat. Les sources, en effet, excluent tout retour du personnage à l'Athos avant son rappel à la tête de l'Église, et par ailleurs son second patriarcat ne prit fin qu'avec sa mort.

On le voit, rien, absolument rien, n'autorise à appliquer à un monastère quelconque de l'Athos, que ce soit le Pantocrator ou un autre (3),

(1) NICODÈME L'HAGIORITE, *loc. cit.*

(2) G. SMYRNAKIS, Τὸ ἅγιον Ὄρος, Athènes, 1903, p. 529.

(3) On a pensé aussi au monastère des Ibères, auquel avait appartenu Calliste I^{er} (cf. Ἀγιοριτικὴ βιβλιοθήκη, année 18 (1953), p. 204). On aurait pu penser également à d'autres où se trouvent un couvent ou hésychastérion de Saint-Onuphre, savoir Kareai, Pantocrator, Xéropotamou, Dionysiou; cf. même périodique, année 19 (1954), p. 17-24, 83-90.

le surnom de τῶν Ξανθοπούλων. Quant à l'existence d'un monastère des Xanthopoulos à Constantinople ou dans les environs proches (1), nous n'avons pas à la démontrer. D'autres l'ont déjà fait (2). C'est à lui et à lui seul qu'il faut reporter toutes les mentions d'un monastère de ce nom, et donc, évidemment, celui qui concerne l'appartenance monastique du patriarche Calliste II, surnommé pour cette raison, Xanthopoulos.

II

Des écrits de Calliste II Xanthopoulos.

De Calliste II Xanthopoulos est bien connue la Centurie intitulée Μέθοδος καὶ κανὼν σὺν Θεῷ ἀκριβῆς... περὶ τῶν αἵρουμένων ἡσυχῶς βιῶναι καὶ μοναστικῶς, dont il est l'auteur avec son ami Ignace. Publiée dans la Φιλοκαλία, Venise (1789), p. 1017-1199 (2^e édition, Athènes, t. II (1893), p. 348-440; *P. G.*, cXLVII, 636-812), elle est le seul écrit ascétique qui lui appartienne avec une entière certitude, étant le seul où dans la suscription figure le nom de Xanthopoulos. Celui qui lui fait suite dans la *Philocalie*, à savoir les Kephalaia Περὶ προσευχῆς (p. 1100-1102; 2^e édition, p. 411-412; *P. G.* 813-817), on comme suscription simplement : Τοῦ μακαρίου Καλλίστου τοῦ πατριάρχου κεφάλαια περὶ προσευχῆς. On s'accorde généralement à les lui attribuer, mais on ne peut le faire que par probabilité, celle-ci étant fondée sur le fait qu'on ne connaît point d'activité littéraire ascétique de Calliste I^{er} (3).

Sur la même probabilité, on attribuera à Calliste II quelques pièces non recensées jusqu'ici. En premier lieu est à citer un morceau intitulé : Περὶ τικτομένων ἐκ τῆς νοεῤῥᾶς καὶ καρδιακῆς προσευχῆς (Des effets de la prière de l'esprit et du cœur) édité dans l'ouvrage de Nicodème, Κῆπος χαρίτων, Venise (1819), p. 221-222; *incipit* : Πρῶτον πάντων. En second lieu nous trouvons dans l'édition slave

(1) On n'a aucun renseignement sur la localisation du monastère. Les mentions n'exigent aucunement qu'il fût dans les murs même de Constantinople. La manière dont Syméon de Thessalonique s'exprime sur le renoncement au monde de Calliste et d'Ignace : « Tous deux natifs de cette ville impériale, ils quittèrent tout » (*P. G.*, clv, 544 AB) pourrait suggérer qu'ils quittèrent aussi leur ville. Smyrnakis, *loc. cit.*, dit sans référence que le couvent des Xanthopoulos était à Galata.

(2) R.-J. LOENERTZ, *Correspondance de Manuel Calecas* (Studi e Testi 152), Città del Vaticano (1940), p. 84-85; R. Janin, *Églises et monastères* (de Constantinople), p. 393.

(3) On n'a de lui, en dehors des actes patriarchaux, que la Vie de Grégoire le Sinaïte et des homélies, dont le contenu, à en juger par celles qui sont éditées, ne concernent aucune-ment la vie ascétique et les questions hésychastes.

de la *Philocalie*, le *Dobrotoljubie* (Moscou, 1840), sous le nom du patriarche Calliste, au lieu de la Centurie et des « chapitres de la prière » qui en sont absents, deux pièces qui ne sont pas dans le recueil grec. L'une est, sous un autre titre : *Obraz onimania molitvy* (Forme de l'attention de la prière), la traduction de celle qui est dans le Κῆπος χαριτῶν (*Dobrotoljubie*, 4^e partie, fol. 165^r-166^v). L'autre, intitulée : *O molitvé okrace* (De la prière en abrégé), *ibid.*, 166^r-166^v; *incipit* : *Molitva perestanna est...*, ne semble pas connue dans son original grec.

Il nous faut maintenant signaler un autre écrit qui a été attribué à un patriarche Calliste, mais qui ne peut être ni du premier ni du second. La deuxième édition de la *Philocalie* (Athènes, 1893) contient à la suite des 14 chapitres περὶ προσευχῆς, et continuant leur numérotation, une longue suite d'autres chapitres (n^{os} 15-82) sur divers sujets avec ce titre commun de l'éditeur : τοῦ ἁγιοτάτου καὶ ἀοιδίμου πατριάρχου τὰ ἐλλείποντα κεφάλαια. Ils sont donc présentés comme faisant partie, avec les précédents et à leur suite, du même ouvrage Περὶ προσευχῆς, et par conséquent comme appartenant au même patriarche Calliste. En réalité, cette seconde partie est l'œuvre de Calliste Angélikoudès Mélénikéotès, nommé aussi par fausse transmission manuscrite Télíkoudès ou même Likoudès (2). Elle est une partie d'un plus grand ouvrage de cet auteur, ouvrage conservé, comme cela ressort de leur description, dans le *Vaticanus 736* (3) et le manuscrit *Arundel 520* (4). On voit par là que la pièce éditée dans la *Philocalie*, Περὶ τῆς ἡσυχαστικῆς τριβῆς sous le nom de Calliste Télíkoudès (= Angelikoudès (*P. G.*, cXLVII, 817-825) n'est pas tout ce qui est publié de cet auteur, mais qu'il y en a encore une partie dix fois plus considérable, quoique mise sous un autre nom.

De la littérature patriarcale de Calliste II Xanthopoulos il ne nous reste rien, hormis sa profession de foi, de caractère palamite, émise avant son ordination (5). Les deux actes patriarcaux (6) que lui attribuent les notices les plus récentes, y compris celle de Beck, ne sauraient lui appartenir, du fait que, devenu patriarche en mai

(1) *Philocalie*, 2^e éd. d'Athènes, p. 412.

(2) G. MERCATI, Callisto Angelicudes, dans *Bessarione*, xxxi (1915), p. 79-86. Reproduit dans les *Opere minori*, t. III, p. 415-422.

(3) R. DEVRESSE *Codices Vaticani*, t. III, p. 246-248.

(4) J. FORSHALL, *Catalogue of Mss in the British Museum*. I, 1 : *The Arundel Mss*, p. 153-154.

(5) MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, II, p. 393-395.

(6) *Ibid.*, II, p. 347-352.

1397, il ne siégea que trois mois, et que les actes en question sont d'octobre et de novembre. On devra les rapporter à son successeur.

III

La prétendue « mémoire liturgique » de Calliste II.

Dans les Ménées grecs au 22 novembre est la mention suivante : τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὁ Ὅσιος Κάλλιστος ἐν εἰρήνῃ τελειοῦται. Le distique qui l'accompagne ne sort pas des généralités que peut suggérer le nom du saint.

Κάλλιστος ἐχθρὸν τὸν κάκιστον πτερνίσας
Φίλος Θεῶ πρόσεισιν ἐκλελεγμένος

Ces textes se lisent aussi dans le Synaxaristès de Nicodème l'Hagiorite, mais celui-ci, voulant identifier le personnage, ne voit pas d'autre Calliste à mériter cet honneur que celui dont il a publié dans la *Philocalie* la Μέθοδος de vie hésychaste. « Il semble, dit-il, que ce saint Calliste soit Xanthopoulos qui a pratiqué la vie ascétique au monastère des Xanthopoules... et devint patriarche (1). » Φαίνεται νὰ εἶναι... Pure supposition! Doukakès dans son Μέγας Συναξαριστής répète mot pour mot Nicodème, sans même le nommer (2). L'un et l'autre, cependant, sont assez prudents pour ne pas reproduire cette identification dans leur index général respectif. Mais, avant Doukakès, M. Gédéon a déjà, dans un ouvrage très consulté, inséré cette indication : Κατὰ τὸν Νικόδημον ἡ ὁρθόδοξος καθολικὴ Ἐκκλησία γεραίρει τὴν μνήμην τοῦ Καλλίστου Β' τῇ 22 νοεμβρίου (3). Ceux qui ont recueilli ce renseignement n'ont sans doute pas remarqué que le fait pour M. Gédéon de se référer à Nicodème signifie que cette mémoire lui était inconnue par ailleurs. Ils en ont seulement retenu que la chose était garantie (Nicodème n'allait pourtant pas jusque-là) par l'autorité du grand Hagiorite. On comprend donc que le renseignement touchant le culte de Calliste Xanthopoulos soit passé tout uniment, sans nuances, dans des notices consacrées à ce personnage. Ainsi, dans la *Pravoslavnaja bogoslovskaja enciklopedija*, VIII (1907), p. 78-79, dans la Μεγάλη ἐλληνικὴ ἐγκυκλοπαιδεία de Pysros, t. XIII (1930),

(1) NICODÈME L'HAGIORITE, *op. et loc. cit.*

(2) K. CH. DOUKAKÈS, Μέγας Συναξαριστής. Ἰάκινθος (novembre), Athènes, (1895), p. 482.

(3) M. GÉDÉON, Πατριαρχικοὶ πίνακες, Constantinople (1890), p. 457.

p. 582, mais on voit aussi qu'il ne repose à l'origine que sur une pure supposition. On pourrait s'arrêter-là, mais il n'est pas inutile d'ajouter que cette supposition a contre elle : premièrement, l'absence de la qualité de patriarche de Constantinople pour le Calliste du 22 novembre dans les *Ménées*, alors que cette indication est pour ainsi dire de règle pour tous les saints de l'Église orthodoxe qui ont eu cette dignité, et qu'elle apparaît en particulier pour le Calliste du 20 juillet (Calliste I^{er}). Deuxièmement et surtout, le fait péremptoire que le saint Calliste du 22 novembre se trouve déjà dans le manuscrit M du *Synaxaire* de Constantinople, manuscrit du xiv^e siècle, donc écrit du vivant même de Calliste II, qui, par suite, n'a pu y figurer.

S'il fallait proposer un autre Calliste pour recevoir l'hommage liturgique du 22 novembre, on pourrait peut-être penser — c'est une simple possibilité que je présente sans plus — à Calliste Cataphygiotès. Il faut dire que Nicodème l'Hagiorite a pensé lui aussi à ce nom, mais c'est pour lui l'un des noms de l'auteur de la *Μέθοδος* de vie hésychaste, qui se serait appelé Xanthopoulos et Cataphygiote, et encore Tèlikoudès (1). Ces trois noms désignent en fait trois personnages différents. Pour ce qui est de Calliste Cataphygiotès, auteur ascétique lui aussi, le contenu de son œuvre le fait apparaître antérieur aux querelles palamites et, de ce fait, il n'y a pas d'obstacle à ce qu'il soit identifié avec le Calliste du 22 novembre attesté par le manuscrit M (xiv^e s.). Par ailleurs, Nicodème l'Hagiorite atteste l'existence d'un monastère de la Théotocos, surnommé *Καταφυγή*, situé dans l'éparchie de Naupacte et Arta, où la tradition locale rapporte que saint Calliste menait la vie ascétique : *ὅπου καὶ ἄδεταί λόγος ἐκ παραδόσεως ὅτι ἡσκήτευσεν ἐκεῖ ὁ Ἅγιος Κάλλιστος* (2). Il se pourrait donc bien que le Calliste du 22 novembre fût ce Calliste Cataphygiotès. Je ne sais pas si l'avenir permettra d'éprouver cette identification que nous ne présentons, répétons-le, que comme possible, mais qui, pourtant, ne rencontre pas de possibilité concurrente (3).

V. GRUMEL.

(1) NICODÈME L'HAGIORITE, *op. et loc. cit.*

(2) *Ibid.*

(3) Ce n'est pas qu'il n'y ait d'autres églises ou localités appelées *καταφυγή*. On cite, à l'Athos, un *hesychasterion* de ce nom dans les confins de la Laure du côté de Probata, une *καταφυγή* près de Constantinople, un *χωρίον* de même nom à l'Olympe, une église de la Panaghia *καταφυώτισσα* dans l'île d'Andros (cf. *Ἀγιορειτικὴ βιβλιοθήκη*, année 18 (1953), p. 206), mais on n'en voit point qui soit en liaison directe avec un saint Calliste, comme est le monastère de la Théotocos *Καταφυγή* de l'éparchie d'Arta et Naupacte.

MÉLANGES

I

LES DATES DU SECOND PATRIARCAT DE JOSEPH I^{er} (31 XII 1282-av. 26 IV 1283).

La chronologie des patriarches de Constantinople présente toujours, bien qu'elle ait fait, ces dernières années, l'objet de sérieuses recherches (1), beaucoup d'imprécisions et quelques lacunes. L'année d'accession à la charge ou de départ par mort, déposition ou démission est généralement bien connue; ce qui l'est moins c'est le mois et le quantième du mois. A noter d'autre part que les érudits ont souvent divergé dans l'interprétation des textes où sont exprimés la fin et le début de plus d'un pontificat.

C'est précisément ce qui s'est produit dans le cas de Joseph I^{er} amené par les circonstances à remonter sur le trône œcuménique qu'il avait dû céder à Jean XI Beccos en 1275. Les auteurs communément cités donnent à ce second pontificat les dimensions suivantes :

30 décembre 1282-début de mars 1283 (2).

31 décembre 1282-début de mars 1283 (3).

31 décembre 1282-mars 1283 (4).

Ce relevé marque entre les savants consultés d'une part un léger désaccord en ce qui concerne le jour de la prise de pouvoir, d'autre part l'unanimité dans l'ignorance du jour précis où Joseph I^{er} abandonna celui-ci.

Or il existe une note manuscrite contemporaine du double événement qui y est mentionné avec une précision inattendue. Cette note, imprimée (5) depuis longtemps, est restée inaperçue des chercheurs modernes. Je la reproduis ici dans sa totalité, bien que la finale aille seule à mon propos. Dans le cod. Vatic. gr. 305, sous la table des matières au f. VIII, se trouve consignée la brève Chronique qui suit :

1. Ὁ βασιλεὺς κύρ Μιχαήλ ὁ Παλαιολόγος ἀπέθανε περὶ τὴν Τζουρουλῆν, ἡμέραν

(1) Liste critique et bibliographie la plus récente dans V. GRUMEL, *La Chronologie* (Traité d'études byzantines, I), Paris 1958, p. 434-440.

(2) S. VAILHÉ, art. *Constantinople (Église de)*, dans Dictionnaire de Théologie Catholique III, 1908, col. 1308-1313.

(3) Cuiperus, dans AASS aug. I, p. 168.

(4) M. GÉDÉON, *Πατριαρχικοὶ Πίνακες*, Constantinople 1890, p. 399, 400.

(5) Cf. LA PORTE DU THEIL.

ς' τῆς ἑβδομάδος κατὰ μῆνα δεκέθριον τῆς ια' ἰνδικτιῶνος τοῦ ς[ψ] 42' ἔτους, εἰς τὰς ια' τοῦ αὐτοῦ μηνὸς τοῦ ὁσίου Δανιὴλ τοῦ Στυλῖτου·

2. Εἰς τὴν κς' τοῦ αὐτοῦ μηνός, ἤγουν εἰς τὰ ἐπιλόχεια τῆς Θεοτόκου, ἡμέρᾳ τῆς ἑβδομάδος σαββάτῳ, κατεβιβάσθη τοῦ πατριαρχείου ὁ Βέκκος·

3. Καὶ κατὰ λα' τοῦ αὐτοῦ μηνός, ἡμέραν πέμπτην τῆς ἑβδομάδος, ἀνῆλθεν ὁ κύρ Ἰωσήφ, καὶ ἐπαύριον ἦν τοῦ ἁγίου Βασιλείου. καὶ εἰς κγ' τοῦ μαρτίου μηνός τῆς ἰνδικτιῶνος τῆς αὐτῆς ἐτελεύτησεν·

4. Καὶ κατὰ τὴν [κ]η' τοῦ αὐτοῦ μηνός τῇ αὐτῇ ἰνδικτιῶνος γέγονε πατριάρχης ὁ κύρ Γρηγόριος ὁ Κύπριος·

La mort de Michel VIII Paléologue et la retraite de Jean Beccos sont datées avec une précision qui concorde pleinement avec ce que nous apprend de son côté l'historien Georges Pachymère dont la chronologie est dans ce double cas précise à souhait (6). La présente notice diffère seulement du récit du chroniqueur en ceci qu'elle place le lieu du décès du monarque à Tzouroulè (auj. Çorlu), tandis que ce dernier le fait mourir au lieu-dit Pachôme du village d'Agapè. Cette double localité se trouvait sans doute à proximité de l'évêché thrace. L'accord entre les deux sources est ainsi sauf et d'autant plus impressionnant qu'il affecte les éléments d'un synchronisme complexe, étendu au mois, au jour de la semaine et au quantième de l'indiction. L'exactitude des données consignées dans les deux dernières notices s'en trouve de quelque manière garantie.

Le patriarche Joseph I^{er} aurait donc réoccupé son siège le jeudi 31 décembre, veille de la saint Basile. A première vue Pachymère semble ici contredire cette donnée. Selon lui la réinstallation du patriarche sur son trône eut lieu au mois de décembre μετὰ τὴν τριηκοστήν τὸ πρὸς ἐσπέραν (7). Faut-il, comme on l'a fait, traduire : *le 30 au soir*? Je ne le crois pas. L'écrivain alambiqué qu'est Pachymère veut dire : *le jour qui suivit le 30*, c'est-à-dire le 31. Cela est si vrai qu'il nous montre au soir du même jour et le lendemain matin le clergé de Sainte-Sophie tentant, malgré l'exclusive dont il était frappé, de remplir son office διὰ τὸ τῆς ἑορτῆς περιφανές, c'est-à-dire en raison de la solennité de la fête de saint Basile à laquelle se réfère expressément notre colophon. La journée du 30 avait été occupée à une autre besogne, à la déposition du patriarche Jean Beccos. Au reste un autre témoin des faits, Georges le Métochite (8), signale comme ayant eu lieu le 31, à Sainte-Sophie, une réunion monstre de moines, celle-là évidemment qui avait réinstallé Joseph I^{er} sur son trône. Le 31 décembre doit donc marquer en définitive le jour où ce patriarche fut remis en charge.

(6) L'historien s'étend avec une insistance particulière sur l'énoncé de la mort de Michel VIII qui termine au reste le récit de son règne. Tous les éléments de la date sont donnés : jour, mois, année et indiction; il ne manque que l'heure. Éd. Bonn, I, p. 532.

(7) Éd. Bonn, II, p. 19¹³.

(8) G. MÉTOCH., *Historia dogmatica*, éd. MAI, *Nova Patrum Bibliotheca*, VIII², Rome 1871, p. 91.

La fixation du jour où le pontife mourut présente quelque difficulté. Notre source, catégorique, place l'événement au 23 mars. Pachymère s'exprime ainsi : *μηνὸς ἐνισταμένου Κρονίου* (9), où l'on a unanimement désigné le *début de mars*. Le désaccord, ici, est sensible. Faut-il traduire : *ἐνισταμένου μηνὸς* par *au courant du mois* (de mars), ou plutôt ne doit-on pas admettre une défaillance de mémoire chez le chroniqueur qui aura confondu le moment de l'année où Joseph I^{er} donna, une nouvelle fois, sa démission (10) avec celle de son décès? Joseph I^{er} qui, dès son retour au patriarcat, n'était déjà plus qu'une ruine, un cadavre vivant suivant l'expression du Métochite (11), se démit par écrit de ses fonctions quelque temps avant sa fin et cette seconde retraite peut normalement se placer au commencement de mars. Il y aura vécu une dizaine ou une quinzaine de jours avant de rendre l'âme le 23. Cette dernière date doit, ce me semble, être retenue. Voici pourquoi.

Certes on ne peut rien tirer, pour l'étayer, du quantième du mois assigné à la célébration de la fête du patriarche admis aux honneurs du calendrier (12), bien que celle-ci se place en une fin de mois, le 29 et le 30 (octobre). Cela peut en effet être une date de transfert des reliques au moment de sa canonisation (13). En revanche la situation extrêmement confuse où l'action violemment contraire des partisans des patriarches Arsène, Beccos et Joseph avait plongé l'Église ne pouvait permettre que le trône patriarcal restât vacant après la mort du pontife démissionnaire. Certes les Joséphites n'eussent pas toléré que l'on remplaçât leur idole encore vivante. L'agonie de Joseph I^{er}, prolongée au-delà de toute attente, ne put que rendre plus urgent le règlement de sa succession. Et l'on comprend mieux que, le patriarche mort le 23, l'empereur ait désigné dès le 28, pour le remplacer, Grégoire de Chypre qui ne sera ordonné et intronisé que le 11 avril (14), le jour des Rameaux. Par son choix rapide qui se portait sur un simple lec-

(9) G. Pachym., éd. Bonn, II, p. 38¹⁶.

(10) Le fait de sa démission pour raison d'impuissance (*ibid.*, p. 37¹³ : καὶ ἡδὴ ἐξ ἄπαν ἐκλελυμένος ἦν) nous est certifié par Pachymère en des termes qui laissent penser que la mort suivit de très peu, en sorte que la retraite du patriarche pourrait être malgré tout postérieure au début de mars, l'état, des esprits étant surexcité à ce point qu'une vacance du siège, même de courte durée, l'eût exaspéré.

(11) G. Μετοχίτ., *op. et loc. cit.*, p. 89, 90; voir aussi N. Grégoras, éd. Bonn, I, p. 160, qui n'est pas moins expressif : εἰς τὸν τᾶρον ὅλος συνελαυνόμενος.

(12) Cf. Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae, éd. H. Delehaye, Bruxelles 1902, col. 175^a, 180³⁶.

(13) La canonisation du patriarche défunt fut faite peu après sa mort comme en témoigne un chrysobulle d'Andronic II; éd. V. LAURENT, *Les grandes crises religieuses à Byzance. La fin du schisme arsénite*, dans Académie Roumaine. Bulletin Historique XXVI, 1945, p. 300⁹¹⁻⁹⁵ (voir aussi pp. 240, 257).

(14) G. Pachym., éd. Bonn, II, p. 45¹³. Le chroniqueur, ici moins explicite, se contente de dire que l'ordination épiscopale eut lieu le jour des Rameaux, qui, en 1283, tomba le 11 avril. Il y eut donc, entre la nomination et le sacre, un écart de temps dont les dimensions pourraient étonner si l'on ne savait par le même Pachymère qu'il fut causé par les difficiles tractations qui permirent de trouver un lieu, un temps et des prélats consécrateurs qui fussent aux yeux des joséphites comme des arsénites au-dessus de tout soupçon.

teur, Andronic II voulut de toute évidence couper court aux calculs et aux intrigues des partis rivaux occupés à se disputer les plus hautes charges de l'Église. Pachymère témoigne de cette hâte et de cette préoccupation en notant que le nouvel élu fut publié le jour même où il reçut les ordres, dont il n'avait que le plus bas (le lectorat), jusqu'au sacerdoce inclus.

Le second patriarcat de Joseph II se sera ainsi étendu sur deux mois entiers et un nombre indéterminé de jours; d'autre part, il se sera écoulé, depuis sa réinstallation sur son trône (31, XII, 1282) jusqu'à sa mort (23, IV, 1283) deux mois et vingt-quatre jours. État de choses qu'interprète correctement un catalogue patriarcal (15) dont les données, exceptionnellement précises, m'ont permis naguère de fixer la chronologie des patriarches du xiv^e siècle en sa première moitié. Ce catalogue, arrondissant la durée totale du second pontificat de Joseph I^{er}, le porte en effet à trois mois, ce qui, selon la manière de supputer de ces documents, veut dire : deux mois et une portion notable de jours.

Nous proposons donc la suite chronologique suivante :

26 décembre 1282, retraite; 30 décembre, déposition de Jean XI Beccos;

31 décembre 1282, réinstallation de Joseph I^{er} au patriarcat;

mars (début?) 1283, démission; 23 mars, mort de Joseph I^{er};

28 mars 1283, nomination; 11 avril, ordination épiscopale et intronisation de Grégoire II de Chypre.

V. LAURENT.

II

LE SÉBASTOCRATOR CONSTANTIN ANGE ET LE PÉPLUM DU MUSÉE DE SAINT-MARC A VENISE

Le Musée de Saint-Marc à Venise possède, entre autres pièces insignes, une grande étoffe brodée, dite πέπλος (1), que le catalogue de A. Pasini (2) avait déjà fait connaître, mais qui vient d'être réétudiée, à l'appui d'excel-

(15) Contenu, entre autres dans le Paris. gr. 1356 (cf. f. 282 v) et le cod. Meteor. Barlaam 204, f. 283 v. En revanche, le catalogue de Nicéphore Calliste Xanthopoulos (éd. A. BANDURI, *Imperium Orientale*, I, Venise 1729, p. 171) porte la durée de ce second patriarcat à quatre mois; à tort assurément.

(16) Cf. *REB*, VII, 1950, p. 145-155.

(1) C'est par ce nom même que l'étoffe est désignée dans l'inscription qu'elle porte et dont il va être question. Il existe un autre exemplaire, beaucoup plus somptueux, envoyé par Michel VIII Paléologue à la République de Gênes. Étude par X. Sidéridès, 'Ο ἐν Γενούῃ βυζαντινὸς πέπλος, dans *EEBS*, V, 1928, p. 376-378 (description) et III, 1926, p. 187 (photo).

(2) A. PASINI, *Il tesoro di San Marco in Venezia*, Venise 1886, p. 77 (texte) et Pl. XXIX, fig. 42 a. La pièce y est présentée comme *Frontale d'autare in drappo di seta pavonazza* mesurant 2,60 m de longueur.

lentes photographies, par M^{lle} Maria Théocharis (3). L'imagerie figurée, tissée au fil d'or, représente les deux archanges Michel et Gabriel de face, debout, les ailes éployées et portant le labarum en main droite. Sous leurs pieds court une longue inscription de douze dodécasyllabes. Le dédicant exprime la confiance qu'il a mise dans les deux chefs des cohortes angéliques, l'aide qu'il en attend dans les luttes de son âme contre le démon et se prosternant devant eux, signe :

Κομνηνοφύης δεσπότης Κωνσταντῖνος,
σεβαστοκράτωρ ἀγγελωνόμου γένους
ξύναμιος αὐτάνακτος Αὐσόνων γένους (4).

Mon seul dessein est de rechercher l'identité du personnage qui se désigne de la sorte avec un luxe de précisions propres apparemment à le faire aisément reconnaître parmi ses nombreux homonymes.

A. Pasini a été mal inspiré de voir dans le dernier vers une allusion à l'empereur d'Allemagne Conrad III (1138-1152) certainement exclu de la perspective du poétastre byzantin. Il ajoute aussi que Constantin Ange, cousin (*sic!*) de Manuel I^{er} Comnène, aurait vécu au milieu du XII^e siècle et semble ainsi vouloir l'identifier avec le fondateur de la Maison des Anges, cet aventurier assez chanceux pour obtenir la main d'une fille de l'empereur Alexis I^{er} (5).

M^{lle} Théocharis n'a pas de peine à écarter ce parvenu d'obscur naissance qui ne pouvait d'aucune manière se dire issu de Comnène (Κομνηνοφύης). Puis l'auteur met en ligne, avec des chances diverses de pouvoir s'identifier au prince que nous recherchons :

1. Constantin Ange Comnène, frère de Michel I^{er} fondateur (6) du despotat d'Épire et lui-même dynaste macédonien (1241-1254).

2. Constantin Ange, fils de Michel I^{er}. L'existence de ce prince est attestée d'abord par l'historien Georges Acropolite (7), mais surtout par la fameuse charte ou *Promissio* de 1210, où Michel I^{er} le désigne comme son

(3) MARIA S. THÉOCHARIS, 'Η ἐνδοτιὰ τοῦ Ἁγίου Μάρκου, dans *FEBS*, XXIX, 1959, p. 193-202 (avec 4 fig.). L'auteur reconnaît dans cette étoffe un voile liturgique. A Saint-Marc, elle dut être essentiellement, comme le marque Pasini, un devant d'autel.

(4) Le texte tissé a de nombreuses incorrections orthographiques. Je redonne ici le texte amendé par les éditeurs et laisse de côté le problème de la réfection ou restauration postérieure de la broderie soulevée par M^{lle} Théocharis.

(5) C'est de loin le mieux connu de nos Constantin. Son histoire, quelque peu romanesque, a été retracée par G. OSTROGORSKY, *L'accession de la Famille des Anges* (en russe), dans le *Volume jubilaire de la Société Archéologique russe du Royaume de Yougoslavie* (en russe), Belgrade 1936, p. 1-18, avec un arbre généalogique (voir p. 2-9).

(6) J'emploie ici le langage de l'auteur qui n'a pu connaître l'article du P. L. Stiernon (voir le tome précédent de cette revue même, p. 90-126), selon lequel Michel I^{er} Ange n'aurait jamais porté le titre de despote, voire ne serait même pas le fondateur du despotat d'Épire. Cela étant, le titre de αὐτάναξ Ῥωμαίων, qui désigne proprement un empereur et un empereur des Romains (Cf. THÉOCHARIS, *loc. cit.*, p. 194, n. 15), ne saurait aucunement lui convenir. Sur ce Constantin Ange, voir R. GUILLAND, dans *REB*, XVII, 1959, p. 75

(7) Éd. Heisenberg, p. 24⁴ (voir aussi pp. 25⁸ et 64³-65³).

filis et successeur: *Et post decessum meum filius meus Constantinus de singulis capitulis observandis debet simile per omnia facere sacramentum* (8).

3. Constantin Ange, duc de Néopatras (9) à la fin du siècle (1295-1303), petit-fils de Michel d'Épire.

Ce qu'elle sait de la carrière et du *cursus honorum* de ces trois homonymes conduit M^{lle} Théocharis à fixer son choix sur le fils de Michel I^{er} (notre n. 2). La charte précitée contient en effet une clause curieuse par laquelle Michel I^{er} s'obligea à offrir chaque année à l'église de Saint-Marc ainsi qu'au doge et *unum pannum honorabile ad ornatum altaris sancti Marci et aliud unum vobis et successoribus vestris* (10). La broderie qui nous occupe fut donc, observe l'auteur, portée en Italie en exécution de l'engagement ainsi contracté. La confection de l'étoffe et le don à Venise se placent dès lors après 1210, et, puisque l'objet porte le nom de Constantin Ange, il est naturel de penser que celui-ci désigne l'héritier auquel le document étend précisément l'obligation consentie par son père. Mais ici une difficulté surgit! Ce n'est en effet pas le fils Constantin, mais le frère Théodore qui succéda à Michel I^{er}. A quel titre le premier signe-t-il une étoffe que l'on s'attendrait à voir offrir par le second? Voici! D'après un passage (11) de la Vie de sainte Théodora (la femme de Michel II), Théodore Ange ayant manifesté l'intention de supprimer son neveu (12), héritier naturel des états qu'il gouvernait (13), la mère, prévenant son beau-frère, se serait exilée avec l'enfant au Péloponnèse et ce serait de là que, désirant affirmer et réserver les droits de Constantin, la princesse aurait expédié l'étoffe à Venise. L'envoi aurait ainsi eu lieu avant la bataille de Klokotinitsa qui, en 1230, vit la défaite et l'emprisonnement de Théodore I^{er}.

A mon avis, le vrai signataire de l'étoffe, un cinquième Constantin Ange, a échappé à l'attention. Avant de le présenter, il me faut démontrer qu'aucun des homonymes précités ne remplit strictement les conditions de parenté ou de carrière exigées par l'inscription. Examinons-les successivement :

1. Le frère de Michel I^{er}! les noms de Constantin Comnène Ange lui conviennent bien. En revanche aucun texte ne lui donne le titre de sébastro-

(8) FR. TAFEL UND G. THOMAS, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, II, 1856, p. 122. Sur la *Promissio* dans l'état où elle nous est transmise en latin et les deux documents qui la composent, voir P. LEMERLE, *Trois Actes du despote d'Épire Michel II concernant Corfou*, dans Προσφορά εις Στίλπωνα Π. Κυριακίδη, Thessalonique 1953, p. 407, n. 10.

(9) Cf. W. MILLER ET SP. P. LAMPROS *Ιστορία της Φραγκοκρατίας εν 'Ελλάδι* (1204-1566), I, Athènes 1909-1910, p. 283 suiv.

(10) Cf. TAFEL-THOMAS, *loc. cit.*, p. 122.

(11) N. MUSTOXIDIS, *Ἑλληνομνημῶν ἢ Σύμμικτα ἑλληνικά*, I, Athènes 1843, p. 44; cf. aussi PG., CXXVII, col. 905-906 A.

(12) D'après cette source, tardive et peu sûre, c'est le futur Michel II, encore petit enfant (βρεφύλλιον), qui possédait alors les droits à la succession de Michel I^{er}. Il n'est pas question de Constantin.

(13) Cf. D. NICOL, *The Despotate of Epiros*, Oxford 1957, p. 47-75.

crator (14); d'autre part il ne pouvait s'appeler « frère (15) de l'empereur des Ausones (Romains) », puisque, loin de l'être, Michel I^{er}, seigneur vassal de la Sérénissime, ne porta même pas le titre de despote (16).

2. Le fils de ce même Michel I^{er}! Des deux choses l'une : ou il est distinct de Michel II, despote d'Épire (1236-1270), ou il s'identifie avec lui. Dans le premier cas, il dut mourir (17) avant son père, entre 1210 et 1215 environ, et ne saurait venir ici en question, car il se fut dit, non le frère mais le fils du monarque régnant, à supposer que Michel I^{er} put être pris pour tel. Dans le second cas, le titre d'αὐτάναξ Αὑσόνων conviendrait certes à Théodore, au moins entre 1224 et 1230 après son couronnement à Thessalonique, mais Constantin-Michel n'eût pu s'en dire le frère, puisqu'il en était proprement le neveu. D'autre part, dans l'hypothèse de M^{lle} Théocharis, puisque le geste de Constantin-Michel offrant la broderie à Venise avait pour but de revendiquer ses droits seigneuriaux, pourquoi se serait-il réclamé de l'usurpateur son oncle Théodore au lieu d'évoquer la mémoire de son père Michel I^{er}?

3. Le petit-fils de Michel II, duc de Néopatras (1295-1303!) Mêmes difficultés : ce Constantin Ange n'a jamais été sébastocrator et n'a pu se dire « frère de l'empereur des Romains » alors un Paléologue. D'autre part, il est beaucoup trop tardif, l'envoi de la broderie à Venise étant en relation évidente avec l'accord de 1210 ou le sac de 1204.

Quel pourrait donc être le vrai signataire de la précieuse étoffe?

Je crois l'avoir rencontré naguère en classant les sceaux des plus hauts dignitaires de l'empire byzantin. Sur l'un d'entre eux (18), malheureusement très mal conservé, j'ai relevé cette légende dont les éléments ici transcrits sont absolument garantis :

† Γραφῶν σφράγισμα Κωνσταντίνου δεσπότης,
 αὐταδέλφου
 σεβαστοκρατοροῦντος ἐκ τῆς ἀξίας,
 ἐκ τοῦ γένους δ' ἐπ[ί]κλη|ν Ἀγγελωνόμου.

(14) M^{lle} Théocharis semble croire que ce titre était comme l'apanage de la famille (voir *loc. cit.*, p. 197). En fait l'état indépendant que l'on appelle assez improprement le sébastocratorat de Thessalie ne prit corps qu'après la mort de Michel II d'Épire († 1271). Cf. G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'État byzantin*, Paris 1956, pp. 481, 499, 510.

(15) Le terme : ξύναιμος ne doit pas avoir ici du moins d'autre sens. La légende sigillographique donnée ci-après interdit à cet égard tout doute.

(16) Ce point a été solidement établi par le P. L. STIERNON, *loc. cit.*, p. 124-126.

(17) La démarche de Michel I^{er} auprès de l'empereur de Nicée Théodore I^{er} Lascaris, démarche dont fait état Georges Acropolite (éd. Heisenberg, p. 24, 25), ne se comprendrait pas autrement, car si le prince avait eu un fils légitime, encore en vie, il devait savoir à quoi il exposait ses droits en appelant un autre, fût-ce un frère, à les partager. Le recours à ce parent n'a de sens que dans l'hypothèse où Constantin, dont l'existence est attestée par la *Promissio*, était décédé au moment où il eut lieu. Le futur Michel II, probablement au berceau ou encore à naître avait, comme bâtard, peu de chance d'être agréé; il ne pouvait surtout pas garantir au jeune état, encore mal affermi, un gouvernement assez fort.

(18) Conservé au Fogg Art Museum (Harvard University), sous le n. 1736 de la Collection Th. Whittemore.

La parenté de ce texte avec celui de la broderie saute aux yeux. De part et d'autre il est question du sébastocrator Constantin Ange, frère de l'empereur régnant (19). Seule la référence aux Comnènes semble omise sur le métal. Ce dignitaire est-il repérable?

Écartons d'abord une appellation qui pourrait créer une difficulté et dont il a été fait indûment état. Sur l'étoffe comme sur le plomb, Constantin se dit en effet *δεσπότης*. On a vu là le fameux titre (20) qui assurait au bénéficiaire, généralement fils, frère ou beau-fils d'empereur, la seconde place dans la hiérarchie nobiliaire. Si tel était le sens du terme dans nos deux textes, il s'ensuivrait que Constantin se trouvait à la fois être despote et sébastocrator. Accouplement paradoxal et impensable avant l'institution, bien plus tardive, du sébastocratorat de Thessalie. En réalité, ici comme ailleurs (21), l'épithète : *δεσπότης*, veut simplement signifier : *propriétaire* (du sceau, de la broderie). Sur le plomb, l'incise : *ἐκ τῆς ἀξίας*, usitée ailleurs (22) avec des variantes, souligne, à ne pouvoir s'y tromper, la dignité réelle portée par le prince, celle de sébastocrator. C'est donc un Constantin Comnène Ange sébastocrator et frère de l'empereur régnant qu'il nous faut découvrir.

L'épigraphie du sceau nous fournit un point de repère décisif; à en juger d'après ses caractères, le petit monument dut en effet être gravé peu avant ou peu après l'an 1200. Or, vers cette période, les sources mentionnent, parmi les six fils d'Andronic Ange, un Constantin (23) qui fit carrière militaire et commanda avant 1182 des troupes byzantines contre les Seldjucides en Asie Mineure. A l'avènement d'Andronic I^{er} Comnène (1183-1185), il se sauva avec les siens à Saint-Jean-d'Acre, mais, fatigué d'attendre, crut devoir se rallier au nouveau maître et revint à Constantinople. Mal lui en prit, car le tyran soupçonneux lui fit crever les yeux. C'est dans cet état de mutilation que le trouva l'accession au trône de l'empereur Isaac II (1185-1195), l'un de ses frères qui, nous apprend un rhéteur du temps (24),

(19) Le second vers est d'une restitution délicate, mais la référence à une parenté directe avec l'empereur ne saurait faire de doute, vu la dignité (sébastocrator) possédée par le signataire. La pièce est inédite et la légende en sera étudiée ailleurs.

(20) Consulter maintenant l'ample étude de R. GUILLAND, *Études sur l'histoire administrative de l'empire byzantin. Le despote*, dans *REB*, XVII, 1959, p. 52-89. On y relève un Constantin Ange despote (p. 75), mais c'est le frère de Michel I^{er} et de Théodore, cité plus haut sous le n. 1.

(21) La méconnaissance de ce sens particulier a conduit maints auteurs à des conclusions erronées, y compris la découverte d'un despote d'Épire Nicéas, inconnu d'autre part! Voir la mise au point de T. BERTELÉ, *Un sigillo bizantino*, dans *Numismatica* (Perugia 1947). Tiré à part de 4 p. Un autre emploi du terme identique à celui-ci dans V. LAURENT, *Les sceaux du Médailleur Vatican*, Città del Vaticano 1960 (sous presse).

(22) Cf. V. LAURENT, *Les bulles métriques dans la Sigillographie byzantine*, Athènes 1932, nn. 213, 240, 682; Byzantion, VIII, 1933, p. 126. Même formulaire sur diverses pièces inédites.

(23) Il était fils d'Andronic Ange et d'Euphrosyne Kastamonitissa et eut cinq frères et deux sœurs. Voir G. OSTROGORSKY, *loc. cit.*, p. 11 suiv. et le stemma final.

(24) Cf. M. BACHMANN ET F. DÖLGER, *Des Μέγας Δρουγγάριος Gregorios Antiochos auf*

l'éleva à la dignité de sébastocrator. Sa cécité l'empêchant de reprendre les armes, il se résigna à ne plus s'occuper que d'œuvres de piété et de bienfaisance, utilisant à cette fin, sans compter, les deniers publics. C'est durant cette période de sa vie tranquille, soit entre 1185 et 1195 ou, tout au plus entre 1185 et 1203 (25), que le plomb dut être gravé et la broderie tissée.

La présence, sur l'étoffe, de cette longue épigramme où le sébastocrator Constantin étale sa dévotion envers les saints archanges paraîtra ainsi moins paradoxale. Le prince épirote qui, en exécution de l'accord passé avec Venise, eût commandé de frais la broderie à offrir eut sans doute pensé à y faire figurer de préférence les effigies de saint Marc ou de saint Georges; il ne se fut pas en tout cas risqué à y détailler des sentiments trop personnels. De toute évidence, l'étoffe a été confectionnée sur ordre du sébastocrator, frère d'Isaac II, lequel dut l'offrir à une église ou à un couvent de la capitale, car le prince n'oubliait pas les sanctuaires dans ses libéralités. Dès lors, ou elle aura compté parmi les nombreuses dépouilles opimes emportées à Venise après le sac de 1204 ou, plutôt, elle y aura été envoyée par Michel I^{er} d'Épire en exécution de l'engagement pris en 1210. Rien n'obligeait en effet le prince à livrer des broderies neuves.

Constantin Ange sébastocrator, Comnène par sa grand-mère (26), Ange par son père, frère des empereurs Isaac II et Alexis III, remplit trop exactement les conditions posées par nos textes pour qu'on ne doive pas l'y reconnaître. C'est donc à lui en définitive qu'il faudra restituer de préférence le péplum du Musée de Saint-Marc et le sceau de la collection Whittemore.

V. LAURENT.

den sebastokrator Konstantinos Angelos, dans *Byz. Zeitschr.*, XL, 1940, p. 353-405 (voir p. 3-1, 362).

(25) En admettant que Constantin continua sa bienfaisante activité sous le règne de son autre frère Alexis III (1195-1203).

(26) Celle-ci ne fut en effet autre, du côté du père, que la propre fille d'Alexis I^{er}, Théodora, épousée par l'aventurier Constantin Ange, le fondateur de la Maison princière.

UNE NOUVELLE ÉDITION DE LA BIBLIOTHÈQUE DE PHOTIUS (1)

Historiens et philologues, philosophes et théologiens savent le prix de ce monument d'érudition connu sous le nom de « Bibliothèque de Photius », où nous pouvons voir comme un large tableau de la littérature grecque telle qu'on pouvait la lire au ix^e siècle, selon le témoignage du plus grand de ses lettrés. Bien que la plupart des ouvrages indiqués ou résumés dans ce recueil appartiennent au monde antique, néanmoins l'esprit du siècle où il parut, la personnalité de l'auteur, la qualité de ses jugements font que l'ensemble doit être rattaché à la littérature byzantine et, par suite, puisque les éditions Budé consacrent à celle-ci une section spéciale, il était convenable, et au plus haut point désirable, et le plus tôt était le mieux, la qualité du travail étant sauve, que cette grande œuvre y figurât.

C'est un philologue belge, René Henry, formé à la discipline et introduit dans le sujet par le professeur de Liège Severyns, qui a assumé cette difficile tâche et ce périlleux honneur. Il s'agit en effet de remplacer la belle édition critique de Bekker. La chose, au départ, se trouve heureusement possible du fait que, comme R. H. nous le dit, Bekker est passé à côté d'un manuscrit de la Marcienne sans l'apercevoir, et, de plus, est rendue relativement facile grâce au très remarquable ouvrage de Martini, *Textgeschichte der Bibliothek des Patriarchen Photios von Konstantinopel* (Leipzig, 1911), où sont traités exactement et minutieusement les divers problèmes critiques préalables à la recherche et au classement des manuscrits et à l'établissement du texte. R. H., lui rendant un juste hommage, adopte ses positions d'ensemble, sans cependant le suivre dans toutes ses conclusions.

Ce n'est pas sur ces divergences, qui ont pu cependant influencer le choix des variantes, que s'est porté notre examen, mais sur la traduction elle-même des deux premiers volumes parus, avec les explications et les commentaires qui l'accompagnent. La traduction paraît claire; elle est variée dans ses tournures, et présente d'heureuses équivalences pour divers cas où le passage dans notre langue serait autrement malaisé ou mal venu. On la voudrait cependant plus serrée ou moins lâche, et surtout indemne de tout contresens. J'avoue avoir à cet égard éprouvé plus d'une surprise.

(1) PHOTIUS, *Bibliothèque*, t. I (« codices » 1-84). Texte établi et traduit par René Henry; Paris, Les Belles Lettres, 1959, LIII + 202 pages. T. II (« codices » 84-185), par le même. *Ibid.*, 1960, 225 pages.

Certaines fautes et certaines réflexions dénotent, du reste, une insuffisante connaissance de l'histoire et des institutions byzantines. C'est ainsi qu'Eusèbe de Pamphile devient « fils de Pamphile » (I, p. 3, 23; II, p. 99), qu'Eusèbe de Dorylée devient « fils de Dorylée » (I, p. 12), ce qui est proprement prendre le Pirée pour un homme; que l'on parle d'une lettre de Photius au pape sur les huit conciles écrite au début de son patriarcat (I, p. 195), alors qu'il n'y avait encore que sept conciles, et que l'on apporte pour cela la référence *P. G.*, CII, 632 : où le consultant aura la surprise de trouver non une lettre à un pape, mais la célèbre lettre de Photius à Michel de Bulgarie, qui traite en effet longuement des conciles, au nombre de sept. R. H. ajoute que les actes des conciles œcuméniques ont été conservés, sauf ceux du cinquième que nous ne pouvons lire qu'en latin. D'où peuvent provenir de telles affirmations, alors que tout le monde sait que les actes des deux premiers conciles ne nous sont point parvenus, et que du V^e nous n'avons en latin que des fragments? R. H. dit aussi que l'empereur Anastase est le dernier représentant de la dynastie théodosienne (I, p. 26); or celle-ci s'est éteinte avec Valentinien III. Il parle d'un ouvrage de saint Cyrille *De l'adoration du Saint-Esprit* (I, p. 35), traduisant ainsi le titre *Περὶ τῆς ἐν πνεύματι λατρείας*, expression bien connue pour désigner « l'adoration en esprit », cf. *Jo.*, IV, 23. Il fait d'Acace de Beroa (*sic*, pourquoi transcrire ainsi Béroix ?) un patriarche (I, p. 52), alors que cette ville était un simple évêché. Il traduit *ἀρχιερεύς* par archiprêtre (II, p. 48), et fait d'un chorévêque un évêque suffragant (I, p. 187), alors que c'est un auxiliaire sans siège et sans autorité propre.

Ce peu de familiarité avec les questions byzantines n'est pas la seule cause des déficiences que nous constatons dans le travail de R. H. D'autres se dégageront de la nature même des fautes que nous allons relever.

Dans la préface (p. IX-X), R. H. explique pourquoi un personnage aussi important que Photius n'a tenté aucun biographe de son temps. « Mort en exil, tenu pour responsable du schisme entre l'Orient et l'Occident, il devait être une sorte de réprouvé dont il ne fallait rien dire sinon pour le maudire. Seuls, ses ennemis ont parlé de lui, et sans ménagement. » Voilà des exagérations faciles qui dénotent bien peu de connaissance de la littérature de ce temps où l'on rencontre des chroniqueurs purement objectifs, et surtout des Vies de saints, où paraît une évidente sympathie pour le personnage. Pourquoi chercher des explications? On n'écrivait pas alors des biographies de grands savants ou de grands généraux, mais des chroniques ou des histoires des règnes d'empereurs. Les seules biographies étaient des Vies de saints, écrites par des moines : elles abondent à l'époque. Il faut simplement conclure que Photius, bien que, même après son abdication, il eût tout l'épiscopat pour lui, à l'exception d'une poignée d'opposants, n'apparaissait pas avec l'auréole de la sainteté, quelque mérite qu'il ait eu par ailleurs. Parmi les sources antiphotiennes, l'auteur cite la *Vie de saint Michel de Syn-*

nada, par le Pseudo-Syméon Magister, ed. Bekker, Bonn, 1838. Comme cette Vie n'est pas indiquée dans la *BGH*³, je m'inquiète et me demande s'il ne s'agit pas en réalité d'un homonyme qui n'avait rien d'un saint, l'empereur Michel III, dont le règne est retracé dans le Corpus de Bonn à la suite de Theophanes Continuatus, volume paru effectivement en 1838. Cette Vie de Michel III par le Ps.-Syméon Magister est justement l'écrit le plus violent contre Photius.

P. xiv. La question ne devrait pas se poser si Photius enseignait ou non à l'Université durant son patriarcat. Il est évident que cette haute situation excluait tout emploi de professorat. Le cardinal Mercier enseignait-il à l'Université de Louvain?

P. 1 [1 a, 1-2] (1) : βασιλείῳ ψήφῳ serait mieux traduit : « par l'approbation du Souverain » que : par « suffrage ».

P. 1 [1 a, 7-8] : τῆς σῆς οὐ τυχόντα παρουσίας ἀναγνωσθῆναι συνέπεσεν. Trad. (les livres qu')il m'est arrivé de lire alors que j'étais privé de ta présence ». Οὐ τυχόντα se rapporte aux livres (βιβλία), non à Photius, et cela signifie simplement que Taraise avait dû cesser ou interrompre son assistance aux cours pour quelque raison que nous ignorons.

P. 3, note 1 : « Le saint Denys dont il s'agit ici est l'Aréopagite, converti, dit-on, par saint Paul. » Pourquoi ce « dit-on »? le texte des Actes est assez explicite.

P. 4 [2 a, 18] : Χρήσιμος τοῖς εἰσαγομένοις ἡ βίβλος. A traduire : « Utile pour les commençants, ceux qu'on initie à l'étude de l'Écriture. » Il ne s'agit pas des catéchumènes.

P. 12-13 [5 a, 3-4] : après τὰ λεγόμενα τρία κεφάλαια ἐτραχηταῖσθῃ, il faut un signe de ponctuation avant l'indication de ces trois points.

P. 14 [5 a, 39] : στηλιτευόντων : « ils mettent au pinacle son vain travail sur la résurrection et ils se livrent... à une violente charge contre lui ». Voilà qui est contradictoire. En réalité : « ils accablent son vain travail... (στηλιτεύω, dresser une stèle de victoire remportée sur quelqu'un).

P. 17 [6 a, 29-30] : Μαυρικίου, ἔτος δωδέκατον ἐν τῇ βασιλείᾳ διανύοντος. Non pas « Maurice était dans la douzième année de son règne », mais : achevait la douzième année.

P. 21 [7 b, 10-12] : « Il entame une discussion pour défendre certains dogmes de l'Église à l'aide, semble-t-il, de témoignages empruntés à l'Écriture. » Le grec a l'imparfait ὡς ἐδόκει, donc : à ce qu'il lui semblait, comme il le croyait.

P. 23 [8 a, 31] : « Lu de l'Arien Philostorge l'ouvrage appelé *Histoire de l'Église*. » Le grec a : ὡς δῆθεν ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία, c'est-à-dire la soi-disant Histoire ecclésiastique. Et cette qualification est justifiée par la suite du texte.

(1) Ce renvoi et les suivants de même sorte concerne la pagination de l'édition de Bekker, reproduite exactement, ligne pour ligne, dans la présente édition.

P. 30 [10 *b*, 2-13] : « Le sixième (livre) traite de l'unité en Notre-Seigneur Jésus-Christ. » C'est bien peu pour traduire *ὅτι εἷς ἐστὶν υἱὸς ὁ Κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς ὁ Χριστός*.

P. 31 [10 *b*, 36-38] : « Ὁ κῆ' πρὸς τοὺς ζημιοῦντας ἡμῶν τὸ γένος τῷ μὴ λέγειν ἐκ τῆς φύσεως ἡμῶν εἰληφθαι τὴν ἀπαρχήν. Trad. : « le vingt-deuxième (s'en prend) à ceux qui font injure à notre espèce en niant que le principe ait été emprunté à notre nature ». Traduction vague et obscure. Pour la clarté, il faut traduire : « à ceux qui proclament le dam de notre espèce en niant que les prémices (de notre salut = la chair du Christ) soient prises de notre nature ».

P. 31 [10 *b*, 42-11 *a*, 2] : « Le vingt-sixième traite de la composition ou plutôt de la consubstantiation. » Ce dernier terme traduit mal *συνουσιώσεως*, car le « consubstantiel », du latin *consubstantialis*, est l'équivalent de *ὁμοούσιος*. Il s'agit ici de *συνουσία*, d'existence en commun. Le mot à mot serait « coexistentiation ». On doit traduire : « le vingt-sixième traite de la composition, en d'autres termes (ou : autrement dit, mieux que : plutôt) de l'union dans (ou : selon) l'existence. »

P. 38 [13 *a*, 14-18] : « tout le saint synode réuni... dans la grande ville de Constantinople pour l'élection du saint évêque très aimé de Dieu Sisinnius, par la volonté du très pieux empereur Théodosius ». On lit, à la note 6 concernant ce Sisinnius : « Ce n'est pas le même personnage cité plus haut (celui-ci était désigné [13 *a*, 8] ainsi : Sisinnius de Constantinople), mais un évêque novatien qui s'était glissé dans le clergé de Constantinople ». Comment peut-on imaginer de pareilles choses ? Il y a bien une référence, à savoir Buchberger, t. IX, p. 601 ; il y est question, certes, d'un Sisinnius, évêque novatien à Constantinople, mais il n'y est pas dit qu'il est devenu patriarche de Constantinople. Dans le texte, il est manifestement question du patriarche Sisinnius, orthodoxe, élu par le synode orthodoxe.

P. 42 [14 *a*, 28-29] : « Le prêtre Jérôme écrit de son côté à Ctésiphon contre ceux qui proclament l'impassibilité, c'est-à-dire contre Pélage. » En note : « Je n'ai pas pu identifier Ctésiphon. Son correspondant est peut-être bien saint Jérôme, qui a été mêlé à cette controverse. » Il n'y a pas à hésiter : cette lettre se trouve tout au long dans la correspondance de saint Jérôme : lettre 133 ; *P. L.*, 22, 1147-1161.

P. 44 [15 *a*, 6-7] : « Quelques clercs commencèrent à dire du mal de saint Augustin et à le railler pour avoir enseigné la négation du libre arbitre » ; les mots soulignés par nous traduisent : *διασύρειν ὡς ἀνείρεσιν τοῦ αὐτεξουσίου εἰσηγασήμενον*. On voit qu'il n'est pas tenu compte exactement de *ὡς*, qui modifie le sens comme suit : « à le railler comme s'il avait enseigné la négation du libre arbitre ».

P. 44 [15 *a*, 21] : « un certain Prosper... publier contre eux [= les Pélagiens] des pamphlets... ». « Pamphelets », qui traduit ici *λιβέλλους*, est un terme dépréciatif et ne convient donc pas ici, car on ne peut croire que Photius,

qui qualifie le personnage d' « homme de Dieu », ait pu avoir une telle intention.

P. 45 [15 b, 7], note 3 : au sujet de ἀπὸ Σίμωνος. Pourquoi traduire ce nom par *Syméon* pour dire ensuite que ce *Syméon* n'est autre que *Simon*, le mage de Samarie?

P. 53 [18 a, 19] : ἐχειροτόνησεν. Il s'agit d' « ordination », non d' « élection »; tout comme plus bas (l. 23 et 24).

P. 63 [21 a, 32-34] : κἀκεῖθεν ἐν ἰκέτου πρὸς βασιλέα καταφυγόντα σχήματι κατέλιπεν ἡ βασιλεία. Trad. : « de là, il partit se réfugier auprès de l'empereur qu'il supplia de le décharger de son autorité souveraine ». Voilà qui n'est pas de situation et ne répond pas au texte. En réalité, « c'est en se réfugiant de là auprès de l'empereur dans une posture de suppliant qu'il perdit le pouvoir impérial ».

P. 75 [25 b, 12] : Κωνσταντιαίους : « la population de Constantinople ». C'est Constantia qu'il faut.

P. 91 [31 a, 16-20], au sujet de Jean le Jeûneur : καὶ περὶ τῶν ἐκδανισθέντων αὐτῷ χρημάτων ὑπὸ Μαυρικίου καὶ περὶ τοῦ ἐν ὁμολογίᾳ χειρογραφήματος, καὶ ὅπως διὰ τιμῆς ἦγεν ὁ φιλευσεδῆς ὡς ἀληθῶς αὐτοκράτωρ τὰ εὐρεθέντα τῷ ἀρχιερεῖ μετὰ θάνατον βακίαι. Trad. : « L'auteur parle des sommes que Maurice lui avait empruntées et de la reconnaissance; il raconte comment cet empereur profondément pieux honora les haillons trouvés au patriarche après sa mort. » Le traducteur semble dissocier ici deux données intimement liées dans le récit de l'historien. Au sujet de la première il renverse absolument les rôles : l'empereur n'emprunte pas, il prête. Et l'anecdote est savoureuse. Jean le Jeûneur emprunte à l'empereur en lui signant une hypothèque sur ses biens propres; après sa mort, l'empereur vient réaliser l'hypothèque, et ne trouve chez lui que des haillons : édifié, il déchire l'hypothèque. On voit la méprise du traducteur : elle est grave, car on pourrait en déduire la pénurie de l'empereur réduit à emprunter au patriarche, et la fortune personnelle de celui-ci assez grande pour prêter à l'empereur.

P. 96 [39 b, 30-33 a, 1] : Καὶ ἀποστολὴ τοῦ Θεοδοσίου τοῦ παιδὸς πρὸς Χοσρόην καὶ ὑποστροφὴ πάλιν ἀπὸ Νικαίας τῇ ἐπιδείξει τοῦ δακτυλίου, ὃ ἦν εἰς σύνθημα τῷ παιδί παρὰ τοῦ πατρὸς ποιηθέν. Il s'agit de Théodose envoyé par l'empereur Maurice son père à Chosroès pour demander son aide contre l'usurpateur. Traduction : « Il revint de Nicée quand il eut montré l'anneau que le père avait fait faire pour son fils en signe de reconnaissance. » Les mots soulignés traduisent τῇ ἐπιδείξει τοῦ δακτυλίου. Or, c'est juste l'inverse. Maurice, en envoyant son fils à Chosroès, lui montra un anneau et lui prescrivit de ne pas revenir avant de revoir cet anneau. Maurice, au fort de l'émeute qui devait l'emporter, envoya l'anneau à Théodose qui se trouvait alors en étape à Nicée, avec l'ordre de revenir. Théodose ne portait donc pas sur lui l'anneau, qui était resté à Constantinople. Il fallait donc traduire : « quand on lui eut montré... ».

P. 153 [52 a, 27-30]. Au sujet de Jean le Scholastique, archevêque de Constantinople, et du discours prononcé par lui durant la première indiction sous le règne de Justin, on lit en note 3 : « Confusion de Photius, car ce personnage a vécu vers 565. » Aucune confusion chez Photius, mais chez l'annotateur, car il s'agit de Justin II, non de Justin I^{er}, sous lequel il n'y a pas place pour une première indiction. L'année indique 568.

P. 158 [54 a, 4] : « Cet Eunape est d'origine sarde, Σαρδιανὸς μὲν γένος..., car il eut pour patrie Sardes en Lydie. » En français, « sarde » veut dire habitant ou originaire de la Sardaigne : c'est « sardien » qu'il faut ici.

P. 168 [58 a, 23-25] : « Après la mort de Stilicon, on fit périr, en l'étouffant, Séréna, sa veuve... On fit périr entre sa mort à elle et l'assassinat de Stilicon, leur fils à tous deux, Euchérius. » Cette dernière phrase veut traduire : ἀναίρεται δὲ πρότερον μετὰ τὴν ἀναίρεσιν Στελίκωνος ὁ ταύτης κακείνου παῖς Εὐχέριος. La traduction : « entre sa mort à elle et celle de Stilicon... » signifie que mourut d'abord Séréna, puis Euchérius, puis Stilicon, ce qui contredit le récit antérieur. Il faut simplement : « On fit périr auparavant (c'est-à-dire avant la mort de Séréna), après la mort de Stilicon, leur fils à tous deux, Euchérius. Je ne pense pas que R. H. ait mal compris, mais il s'est mal exprimé.

P. 173 [59 a, 17] : Κωνστανίνου, faute certaine, sans doute d'impression ; l'éditeur semble avoir voulu mettre Κωνσταντίνου, qui est la leçon de AM ; mais c'est assurément Κωνσταντίου qui s'impose ici (Κωσαντίου attribué à A² est sans doute aussi une faute d'impression, car un tel nom n'a pu venir à l'esprit d'un copiste). Constance est en effet le nom du personnage historique en question ; il revient plusieurs fois à la page suivante.

P. 174 : Il n'est pas explicable que Κωνστάντιος qui est bien le vrai nom du personnage soit traduit quatre fois dans cette page par « Constantin ».

P. 180 [61 b, 10-12] : « mirent Constantin en colère. » Que vient faire ici Constantin, alors que dans le texte il y a Κωνστάντιος, comme aux lignes 9 et 14, où il est traduit justement par Constance.

Nous passons maintenant au tome II.

P. 48 [78 b, 9] : « C'est un archiprêtre nommé Julien qui avait jugé qu'il fallait composer cet écrit. » Non pas archiprêtre, car il y a ἀρχιερεύς, mais évêque. Dans le commentaire : « l'expression ἀρχιερεύς τις fait penser qu'il ne s'agit pas d'un personnage fort connu et qu'il ne convient pas de donner au mot ἀρχιερεύς le sens de *patriarche* qu'il a souvent ». Souvent ? Où a-t-on vu cela ? Si le mot ἀρχιερεύς est donné à des patriarches, c'est tout simplement parce que ce mot a une acception générale comprenant tous les degrés de la hiérarchie épiscopale, mais ce n'est pas le sens du mot. Pour l'identification de cet évêque Julien, la note écarte avec raison Julien, patriarche d'Antioche, mais celui-ci a occupé le siège, non à partir de 476, date à laquelle il était déjà remplacé. S'il fallait proposer un nom, le seul possible dans l'état actuel de notre information serait Julien de Bostra, qui refusa d'assister à

l'ordination de Sévère d'Antioche (cf. Honigmann, *Évêques et évêchés monophysites*, p. 76).

P. 54 [80 b, 13-14], au sujet de saint Jean Chrysostome, qui mangeait seul pour plusieurs raisons, dont celle-ci, la troisième : *ὅτι πολλάκις σχολάζων ἄσιτος δι' ἡμέρας ἔμηνεν*. Trad. : « parce que souvent, quand il n'avait pas faim, il restait tout le jour sans manger ». Mais *σχολάζων*, que l'on traduit ici par je ne sais quel détour, « n'ayant pas faim », veut simplement dire : occupé à l'étude. Il l'était au point d'en oublier de manger tout le jour.

P. 55 [81 a, 4] : *τὸν θεοφόρον*, qui est le surnom propre d'Ignace, n'est pas traduit.

P. 61 [83 a, 26-29] : « La fête de la Nativité du Christ était proche et il (saint Jean Chrysostome) resta jusqu'à la Pentecôte et même cinq jours plus tard inactif, et n'exerçant (ajouter « absolument » pour traduire *ὅλως* : oublié) aucune fonction ecclésiastique. » Au sujet de la Nativité du Christ, on lit dans le commentaire, p. 210, cette réflexion surprenante : « *Nativité*, comme souvent en grec chrétien, signifie ici la mort considérée comme une vraie naissance (je dois ce renseignement à Dom Thomas Delforge). » Je ne sais quelle est cette autorité, mais il est absolument exclu que la fête liturgique *Τὰ Γενέθλια Χριστοῦ* puisse signifier autre chose que la fête de Noël. De telles affirmations font sursauter.

P. 62 [83 b, 16]. Au sujet du patriarche qui rétablit saint Jean Chrysostome dans les diptyques, le texte porte *Νεκτάριος*. C'est bien là la leçon de A. Des variantes ont *Ἀρσάκιος*, *Ταράσιος*, et finalement *Ἀττικός*. C'est cette dernière qui est la bonne leçon. Nectaire, prédécesseur de Jean Chrysostome, ne put évidemment le remettre dans les dyptiques.

P. 68 [85 b, 1] : *οὐδεμίαν ὑπερβολὴν αἰσχροτήτος καὶ ἀκαρσίας ἀπέλιπεν*. Trad. : « il ne laissa plus de donner dans aucun excès de vice et d'intempérance ». On attendrait, la négation étant déjà traduite avec « il ne laissa plus », *tout excès* au lieu d'*aucun excès*. En tout cas la tournure est peu claire. Je propose cette équivalence : « Il se livra à tout excès de vice et d'intempérance. »

P. 73 [86 b, 35-36] : *ἀποφάνει* signifie affirmer, non démontrer.

P. 73 [86 b, 37-38] : *ὁμοίως ἐκείνῳ δυσσεδείᾳ ἐχλωκώς*. « Pris par la même hérésie que lui », plutôt que « entraîné, comme lui, dans l'hérésie ».

P. 77 [88 a, 11-12] : *χεῖρες ἡμῶν* est traduit par distraction « vos mains ».

P. 77 [88 a, 26-28] : *Ἐν δὲ τῷ ἰγ' περὶ τοῦ οὐ δύο υἱοί· καίτοι ἐξ ὧν δοκεῖ ἀπολογεῖσθαι, ἀνάγκη λέγειν δύο υἱούς*. Trad. : « Il discute « Comment n'y a-t-il pas deux Fils ? » bien que, d'après la thèse qu'il a l'air de défendre, on doive nécessairement parler de deux Fils ». Le « bien que » n'a ici aucun sens, car la question, comme elle est posée, est justement une affirmation qu'il y a deux Fils. Il faut traduire : « Il explique comment il n'y a pas deux Fils, bien que d'après les arguments par lesquels il pense répondre, il soit nécessaire de dire qu'il y a deux Fils. »

P. 78 [88 b, 11] : παρεισάγει, « introduit » plutôt que « met en question ».

P. 80 [89 a, 21-23]. « On surprend chez lui d'étranges propos sur deux Verbes du Père : le moins parfait des deux se serait montré aux hommes *et non pas l'autre*. » Les mots soulignés traduisent mal μάλλον δὲ οὐδὲ ἐκείνον qui veut dire : *je dirai plus, même pas lui* (c'est-à-dire ce dernier). Ce sens est imposé par la citation immédiatement avancée : « Il dit en effet : On dit que le Fils est appelé Verbe du même nom que le Verbe du Père, mais ce n'est pas lui qui est devenu chair, non plus que le Verbe du Père, mais c'est une puissance divine, une sorte d'émanation de son Verbe lui-même qui est devenue esprit et a visité le cœur des hommes ».

P. 86 [91 a, 13-14] : τῷ πρώτῳ καθ' Ἑβραίους μηνί signifie simplement le premier mois des Hébreux, c'est-à-dire Nisan.

P. 86 [91 a, 16] : τῇ ἀγίᾳ πέμπτῃ, doit se traduire pour la clarté le Jeudi Saint et non pas « le cinquième jour consacré ».

P. 86 [91 a, 22] : ἀλλ' ἴδιον μυστικόν φησι δεῖπνον, « son propre repas mystique », plutôt que « un repas mystique d'une espèce particulière ».

P. 86 [91 a, 29-34]. Sur Métrodore. Trad. : « il est parti du règne de Dioclétien et il a rassemblé, pour une période de 533 années, d'après la méthode réputée exacte du quatorzième jour, tous les jours qui peuvent passer pour fériés, car ni l'Église actuelle ni l'ancienne tradition ne semblent les avoir observés ». Il n'est pas question dans le texte d'une *période* de 533 ans, ni de la *méthode réputée exacte* du quatorzième jour. Tout cela est bien confus et semble l'être dans l'esprit du traducteur, manifestement peu familiarisé avec le sujet. Il faut comprendre : Métrodore a établi, pour 533 ans, d'après l'exact calcul susdit du quatorzième jour de la lune (cet exact calcul susdit est celui de 28 ennéadecaéterides dont il est parlé juste avant ce texte et qui forme la période de 532 ans), une liste des jours de fête, à son sens, car ni l'Église actuelle, etc. — Dans le commentaire de ce passage, p. 215, R. H. trouve bizarre le nombre de 533. Ce serait bizarre si ce nombre était censé désigner un cycle ou une période, mais c'est un nombre, une liste de fêtes de Pâques faite sur un cycle d'années; il n'est pas du tout étrange qu'une liste de Pâques ainsi établie marque une année en plus des années du cycle pour avertir l'usager que le cycle recommence.

P. 87 [91 b, 7-8] : Περὶ τε γὰρ βισέξτου καὶ ἐμβολίου μηνός; il s'agit non pas « des mois bissextile et intercalaire », mais du bissextile et du mois intercalaire.

P. 87 [91 b, 13-15] : « Il examine les périodes de vingt-huit ans du soleil, celles de dix-neuf et de *quatorze ans de la lune*. » Les mots soulignés sont pour traduire τῆς τεσσαρεσκαίδεκάτης αὐτῆς : mais ces mots signifient le quatorzième jour de la lune.

P. 88 [91 b, 19-21] : Φησὶ δὲ οὗτος ὅτι κατὰ μὲν τοὺς ἄλλους τῆς παρουσίας αὐτοῦ ἐνιαυτοὺς ὁ Κύριος καὶ Θεὸς ἡμῶν ὁ Χριστὸς τὸ νομικὸν ἐπετέλει Πάσχα, καθ' ὃν δὲ παρεδόθη ὡκέτι. Trad. : « Il dit que d'après les années de sa venue, le Christ... a célébré la Pâque selon la loi, mais non le jour où il fut livré. » On voit

que ἄλλους n'est pas traduit, et qu'il n'est pas non plus question de jours dans le texte. Il faut traduire : « Les autres années de sa présence sur la terre, le Christ a célébré la Pâque légale, mais point l'année où il a été livré. »

P. 91 [92 b, 41] : ὁ τῆς Ὀριγένους ἀποτοργὸς χειροτονίας « qui avait ordonné Origène de sa propre main », mais l'ordination se fait par l'imposition *des mains*.

P. 95, note 3 sur Hippolyte : « On trouvera tout ce qui nous reste de cet écrivain dans Migne. Il s'en faut de beaucoup; voir l'édition, non encore complète, du Corpus de Berlin. R. H. a pourtant pu se renseigner dans Quasten, qu'il cite en cette place.

P. 97 [94 b, 16] : ὁ Ἀγχώρωτος : « la foi bien ancrée »; non, mais « le fidèle bien ancré ».

P. 101 [96 a, 7] : il faut une virgule après ταῦτα.

P. 129-130 [105 a, 40-41] : « ils n'admettaient pas qu'on dise qu'il y a dans le Christ deux natures ou deux essences, deux personnes ni deux opérations ». « Personnes » est mis ici pour traduire ιδιότηας. C'est un énorme contresens en langage théologique byzantin. Ce mot veut dire « propriétés ». Le dogme orthodoxe n'admet dans le Christ qu'une personne, mais deux natures ou essences, deux propriétés et deux énergies, chaque nature ayant les siennes.

P. 169 [119 a, 14] : « Pendant la troisième année de son ministère »; il faut préciser, comme dans le texte (ἀρχιερατεύων) : la troisième année de son épiscopat.

P. 181 [123 a, 22] : μὴδὲν τερατεύσασθαι τοιοῦτον : « ne pas tant crier au prodige ». Cette traduction n'a pas de rapport avec ce qui précède, et ne correspond pas au texte; le sens est : « ne pas avancer une telle monstruosité ».

P. 185 [124 b, 16] : la lecture αὐτῷ de M, comme complément de οὐκ ἔστι φῶς, est à préférer à αὐτό, de A, qui ne répond à rien.

Je m'arrête, en omettant bon nombre d'observations notées en cours de lecture, concernant des points de moindre importance (mots non traduits, impropriétés, obscurités), que le lecteur moyen pourra assez facilement redresser de lui-même.

Une dernière remarque pourtant : lorsque l'indication de la ville d'un auteur est donnée sous forme adjectivale, il vaut mieux, s'il s'agit d'un auteur chrétien, garder cette forme et ne point mettre le substantif. Θεόδωρος ὁ Ἀντιοχεύς ne doit pas devenir Théodore d'Antioche, ce qui fait croire qu'il en est évêque, alors qu'il s'agit de Théodore évêque de Mopsueste.

Après cet examen, limité délibérément aux ouvrages de littérature chrétienne et byzantine, disons un mot de la correction typographique. Elle est tout à fait remarquable : l'éditeur connaît bien les règles et apporte une extrême conscience à les appliquer.

J'ai pourtant rencontré au passage quelques fautes : θέον [5 b, 16], ἀξιώ-

γολον [6 a, 23], Ἔσι pour Ἔστι [9 a, 7], guerre de Trois (p. 48), ὡς αὐτός φησιν [21 b, 10], Οἱ δὲ μαργαρίται [22 a, 16], ἄλλοι τε [22 b, 7-8], Aspeuvède, pour Aspeuédès ou Aspénède (p. 66), Κωνστανίνου [59 a, 17], ἐπιγραφήν [78 b 25-26], ἀπαρτίζεσθαι [99 a, 8], εἴ τι ἄλλο [99 b, 29] καταφθρά pour καταφθορά (p. 131).

Ces accidents ne sont pas dans Bekker ni dans Migne qui peuvent en avoir d'autres. A propos de ce dernier, je trouve exagéré, ou mieux injuste, le jugement porté sur son édition : « Loin de remédier aux faiblesses de l'édition de Bekker... (elle) n'a fait qu'y ajouter de nombreuses fautes d'impression. » On doit bien comprendre que le dessein de Migne était de publier un recueil le plus complet possible des meilleures éditions antérieures des Pères, en améliorant la présentation, en utilisant les diverses *Notae* ou *Adnotationes* pour l'éclaircissement du texte et l'information du lecteur. Y a-t-il place dans ce gigantesque labeur pour les recherches critiques préalables en vue d'une nouvelle édition *sui juris*? Et que seraient devenues, s'il avait changé de propos, les études patristiques depuis un siècle sans cet instrument incomparable, qui n'a pas encore été remplacé et ne le sera jamais complètement? Quant aux nombreuses fautes, je ne vois pas. On peut lire des pages entières au hasard sans en rencontrer, et pour en trouver tant, je me demande si R. H. a eu entre les mains un vrai Migne, le Migne original, non la réimpression manuelle de Garnier, qui, elle, en fourmille, et s'il connaît la mésaventure d'une éditrice éventuelle de Théopylacte de Bulgarie, alignant dans une savante revue une série considérable de fautes trouvées dans Garnier, pour prouver la nécessité absolue d'une édition destinée à remplacer celle de Migne?

Pour terminer, j'indique deux points, sur lesquels j'aurais aimé trouver une indication. Le premier est : d'où proviennent dans l'édition de Migne les titres en grec mis en tête des *codices*? Sont-ils de Hoeschel ou de Migne? Le deuxième, plus important, concerne les titres en grec de l'ouvrage, Βιβλιοθήκη et Μυριοβιβλιον. L'édition de Migne porte les deux : Βιβλιοθήκη ἢ Μυριοβιβλιον. Ni l'un ni l'autre ne figurent dans les manuscrits, et c'est pourquoi l'édition de Bekker ne les comporte pas non plus, et ne présente que le titre latin sous lequel l'ouvrage était connu avant lui. Dans la présente édition de R. H. le texte commence par le titre Ἀπογραφὴ καὶ συναριθμησις... sans Βιβλιοθήκη et cependant ce dernier mot, en grec, forme le titre courant en haut des pages. Cela dans le tome I, comme dans le tome II. Mais, de plus, dans ce dernier, il est mis au commencement du texte comme le titre même de l'ouvrage (voir p. 8), ce qui ne paraît aucunement justifié. De toute façon, il fallait donner une explication de l'origine du titre en question et de son emploi.

Le nouvel éditeur de la Bibliothèque de Photius a d'excellentes qualités de traducteur, et semble avoir une bonne préparation philologique. Il est regrettable que pour la tâche assumée, où il s'agit d'un auteur éminemment

byzantin, et où beaucoup de codices recensés sont d'époque byzantine et certains de contenu théologique, l'éditeur n'ait pas eu l'initiation qui s'imposait. Il est regrettable également que par endroits il n'ait pas apporté l'application nécessaire pour bien comprendre le texte, en recourant au besoin au texte même de l'auteur recensé par Photius, quand celui-ci est trop concis.

R. H. a encore une longue carrière à parcourir pour terminer son édition : le quart seulement est atteint. Les défauts signalés peuvent se corriger. Nous avons confiance que les observations faites ci-dessus seront un avertissement utile et que les volumes suivants donneront pleine satisfaction.

V. GRUMEL.

BIBLIOGRAPHIE

OSTROGORSKY (G.), *Histoire de l'État byzantin*. Préface de Paul LEMERLE. Traduction française de J. GOUILLARD, Payot, Paris, 1956. In-8°, 651 pages, 8 cartes comprises.

History of the Byzantine State, translated from the German by Joan HUSSEY with a Foreword by Peter Charanis, Rutgers University Press, New Brunswick — New Jersey, 1957. In-8°, xxv + 548 pages, 11 cartes en couleurs hors texte, 41 illustrations

L'Histoire de l'État byzantin de Georges Ostrogorsky connaît un succès mérité; elle est en passe de devenir l'ouvrage classique en la matière. Moins de douze ans après sa première apparition en 1940, et malgré les difficultés des communications internationales apportées par la guerre et l'après-guerre, l'auteur a dû, et heureusement, pu en donner une nouvelle édition considérablement améliorée. En 1956 parurent coup sur coup à Oxford une traduction anglaise due au professeur J. Hussey et, à Paris, une traduction française, provoquée par le professeur Paul Lemerle qui, dans une courte préface, relève le grand mérite de l'historien, et réalisée par le byzantinologue Jean Gouillard. Nous la présentons en premier lieu.

1. Notre Revue ayant rendu compte précédemment de l'édition allemande de 1952, nous n'avons pas à répéter ce qui a déjà été dit concernant le plan, le contenu, l'ordre observé et le point de vue, qui est le politique, où l'auteur s'est principalement tenu. Ce que l'on peut et qu'il y a lieu de relever en outre ici, c'est le soin avec lequel l'abondante bibliographie de l'ouvrage, soit générale, soit spéciale à chaque section, a été revue et complétée; c'est aussi que chacun des huit chapitres de ce livre, correspondant à autant de divisions de l'histoire byzantine, est pourvue d'une introduction où sont indiquées les sources de toutes sortes pour chaque période respective, avec un jugement critique sur elles et sur les éditions où les trouver : bien que non exhaustifs, ces renseignements seront particulièrement appréciés des spécialistes. Ce qu'il fait indiquer encore et souligner, c'est que cette édition française, comme en avertit l'auteur lui-même, a tenu compte des nombreux travaux parus entre temps sur les problèmes les plus divers de l'histoire byzantine et, de ce fait, offre dans le texte, et plus encore dans les notes, « un nombre imposant d'additions et de rectifications ». Il est bien évident que ces améliorations seront reportées dans une future édition allemande. En attendant, c'est l'édition française qui doit faire foi pour exprimer les positions actuelles du savant professeur de Belgrade.

Qu'on me permette quelques remarques :

P. 50. L'Histoire ecclésiastique de Jean d'Éphèse, III^e partie, qui est la partie utile, est connue, depuis la traduction allemande de Schönfelder (1852), par l'édition du texte original et d'une traduction latine dans le CSCO. Avec cet auteur, il convient de signaler aussi l'*Historia ecclesiastica* dite de Zacharias Rhetor, parue en syriaque et en version latine dans la même collection.

P. 81. La division de l'empire à la mort de Théodose manque de précision, les limites de l'Orient et de l'Occident n'étant pas indiquées.

P. 117. Le comput de l'ère alexandrine met entre la création et la naissance du Christ non pas 5492 ans, mais 5500 ans, la naissance du Christ étant dans cette ère le 25 mars 5501 (début de l'année). Le nombre d'années 5492 indique le nombre d'années de l'ère alexandrine avant la naissance du Christ calculée *selon l'ère chrétienne dionysienne*.

P. 118. Pour ce qui est du commencement de l'année du monde dans la Chronographie de Théophane, je persiste dans la pensée que c'était le 25 mars : cela seul permet d'expliquer le changement d'écart de l'année du monde avec l'indication que l'on remarque chez lui en de larges portions de l'histoire. Vouloir l'expliquer par l'erreur de Théophane sur l'année du monde est impensable, car si indication et année du monde commencent ensemble, cela crée entre les deux termes un rapport constant invariable, de sorte que l'erreur sur l'un est impossible sans une erreur sur l'autre. On n'a jamais répondu à cet argument fondamental. Sur d'autres aspects de cette question, voir dans *Traité des études byzantines*. 1. *Chronologie*, p. 95-96.

P. 155. Sur le feu grégeois, on a maintenant le livre de Maurice Mercier, *Le feu grégeois*, Paris-Avignon, 1952.

P. 213. « La vénération des images dont le concile de Nicée... avait fait un devoir pour tout pieux chrétien fut condamné en 794 au concile de Francfort. » Ce qui fut condamné là, c'est de donner aux images le culte de latrie, dû à la Trinité. On le reproche aux Grecs, mais le reproche tombe à faux, car c'est là une chose que repousse absolument le concile de Nicée; le concile franc a été trompé par une fausse traduction des Actes grecs. On peut donc parler d'hostilité contre le concile grec, mais non point contre sa vraie doctrine sur la vénération des images.

P. 215. C'est trop dire que d'affirmer que l'empereur Nicéphore fit approuver par un concile le mariage adultère de Constantin VI avec Théodote. La mesure ne portait que sur le rétablissement, « par économie », de Joseph dans sa charge d'économe et l'exercice du sacerdoce. Ce n'est pas non plus simplement pour montrer qu'il n'était pas lié par les canons que l'empereur ressortit l'affaire moechienne: c'est une supposition gratuite et peu vraisemblable. La vraie raison, c'est qu'il voulut marquer sa reconnaissance envers Joseph, qui lui avait rendu un service signalé : il ne pouvait le laisser dans une situation de discrédit. Tout le reste fut une conséquence.

P. 253. Il n'y a pas de parité entre le cas de Photius et ceux de Taraise et Nicéphore, élevés comme lui, du laïcat à l'épiscopat. Ces deux derniers avaient la voie absolument libre devant eux. Devant Photius, il y avait le cas d'Ignace, encore vivant, et par suite le problème de la vacance du siège, d'autant que contre Ignace un appel en règle avait été adressé à Rome par le parti de Grégoire de Syracuse. Il faut tenir compte de tout pour éviter des jugements aux arêtes trop tranchées.

P. 269. Sur l'âge d'Étienne, frère de Léon VI, à son élévation au patriarcat, voir dans les *Mélanges Kyriakidès* (Προσφορά...), Thessalonique, 1953, p. 383-388, un article de G. Kolias, qui, fondé sur le texte de Choïrosphactès, lui donne alors dix-huit ans.

P. 359. « La doctrine occidentale de la *double procession* du Saint-Esprit » (nous soulignons). C'est ainsi qu'elle est caractérisée par les théologiens grecs, mais non par l'Église catholique. Celle-ci professe l'*unique procession* du Saint-Esprit d'un seul principe qui est le Père et le Fils. Il vaut donc mieux employer une façon de parler commune, qui ne préjuge rien, comme « la doctrine occidentale du *Filioque* sur la procession du Saint-Esprit ».

P. 374. Sur « Akominatos », voir en plus *Epetiris Het. Byz. Spoudôn*, 23 (1953), p. 165-167.

Généralement, on aimerait que les références aux articles comportassent toujours l'indication de la page commençante et de la dernière page.

La traduction a surmonté avec bonheur les difficultés toujours inhérentes à ce genre de travail, mais qui s'accroissent ici de toute la différence du génie des deux langues. Elle est claire, coulante et de lecture agréable.

II. Il m'est moins facile d'apprécier sous ce rapport la version anglaise parue à Rutgers University Press. L'éditeur n'a pas cru qu'il pouvait mieux faire que de reproduire le texte déjà paru à Oxford une année plus tôt et qui est dû à la plume avertie du professeur J. Hussey. Pourquoi en effet refaire ce qui est excellemment fait? Il faut noter ici que cette traduction ne transpose pas purement et simplement l'édition allemande de 1952, mais qu'elle a bénéficié, elle aussi, avant de paraître, de la révision de l'auteur, antérieure toutefois à celle de l'édition française.

La « Rutgers » édition offre d'appréciables améliorations sur toutes les précédentes. On a tenu à faire de ce qui était un bon livre un beau livre sur tous les rapports. Papier de choix, sur lequel des caractères bien lisibles ressortent avantageusement, belle justification, reliure de luxe. Pour en augmenter à la fois l'agrément et la valeur documentaire, l'éditeur l'a muni d'un grand nombre d'illustrations (plus de quarante), fort bien venues, qui lui donnent valeur d'album. La grande majorité d'entre elles sont ou très rares ou inédites, monnaies, monuments (palais, églises, monastères), vues de villes ou de paysages, mosaïques, etc. En même temps que l'esprit étudie événements, personnages, institutions, l'imagination, par les illustrations, revoit le cadre où tout cela vit et évolue. Ajoutez les cartes, plus nombreuses que dans l'édition originale et données en couleurs, commodément groupées, à la fin du volume. Une autre amélioration gît dans la plus grande variété des titres courants, qu'on a fréquemment modifiés pour les adapter aux sections des chapitres et aux divers développements.

Ce second volume des *Rutgers Byzantine Series* fait vraiment honneur à la collection entreprise, et nous ne pouvons que lui souhaiter le plus grand succès.

V. GRUMEL.

Inscriptions grecques et latines de la Syrie par Louis JALABERT, S. J. (†) et René MOUTERDE, S. J., avec la collaboration de Claude MONDÉSERT, S. J. Tome V : *Émèse*, Nos 1998-2710 (Institut Français d'Archéologie de Beyrouth. Bibliothèque archéologique et historique. T. LXVI), Paris, Geuthner, 12, rue Vavin (vi^e). In-4°, 342 pages.

On est heureux de voir se poursuivre à un rythme relativement rapide, étant donné la difficile impression de ce genre de travaux, la publication entreprise, il y a trente ans, par les PP. Jalabert et Mouterde et, après la mort du premier pionnier, continuée vaillamment par le survivant avec l'aide du compétent autant que dynamique P. Mondésert.

Le présent tome comprend l'« Émèse » et enregistre plus de 700 inscriptions. Parmi elles, 200 sont des textes inédits, et le plus grand nombre des autres, absentes du recueil de Waddington, ont été rassemblées de diverses publications et revérifiées toutes les fois qu'il a été possible. On y rencontre peu de grandes inscriptions — à signaler spécialement les deux par où débute le volume — mais une foule de petits textes, dont l'ensemble contribue à faire connaître les saints, les monastères, les églises de Syrie, renseigne aussi sur le paganisme local et, de toute façon, enrichit considérablement l'onomastique gréco-sémitique.

Il serait assurément difficile et décourageant d'utiliser cet abondant matériel sans les index très détaillés qui couronnent l'ouvrage. Ils ont été distribués en divers registres qui ne laissent rien échapper de ce qui offre quelque intérêt à des

titres divers. Qu'on en juge par cette énumération : I. Index des noms grecs de personnes. II. Vocabulaire grec. III. Index des noms latins de personnes. IV. Vocabulaire latin. V. Index ethnique et géographique (grec et latin). VI. Formulaire chrétien. VII. Index scripturaire. VIII. Formulaire païen et magique. IX. Index rerum notabilium. C'est en parcourant ces listes qu'on peut se rendre compte de la richesse de documentation qu'apporte, comme les précédents, ce volume de la publication.

Il faut reconnaître que la chronologie qui avait un peu souffert dans les volumes précédents, a été, cette fois, surveillée avec un soin attentif. La tâche, du reste, était moins ardue du fait que la contrée prospectée usait communément de l'ère des Séleucides. A ce propos, il serait à désirer qu'outre la traduction de cette ère en la nôtre fût donnée aussi la traduction des noms de mois anciens dans les nôtres. Il est en effet trop généreux et, par suite, dommageable, de supposer que tous ceux qui auront à consulter l'ouvrage connaissent ou retrouvent aussitôt dans leur souvenir la concordance des calendriers. Outre les noms de mois macédoniens et romains en usage dans la région, l'auteur relève aussi deux autres noms de mois, Dalios (Rhodes) et Badromios (non localisé); pour ceux-ci tout au moins une traduction était attendue. Dans l'index IX des noms de mois, je lis après cette liste l'indication *Mois macédoniens*, avec référence à trois numéros seulement. Surpris, je m'y reporte et je constate, aux explications données, qu'il s'agit de *noms macédoniens*, d'aristocratie macédonienne. Manifestement, il y a faute typographique : au lieu de *mois*, il faut *Noms macéd...* et l'indication doit être reportée à son ordre alphabétique après : *Monastères*.

Au sujet de monastères, je dois avouer que je suis loin de trouver assurée l'interprétation du n° 2226, ni quant à la qualification du monastère, premier monastère séparé, comme si c'était là quelque chose d'absolument inusité, ni quant au nom même de monastère à qui il manque précisément les lettres caractéristiques, la terminaison *τηρίου*, seule subsistante, pouvant s'appliquer à [*εὐχ*] *τηρίου*, ni quant aux deux patriarches le [*καί*] pouvant aussi bien être [*ἐπί*] et *πατ* pouvant aussi bien être *πατ[ριχίου]*; ni quant à *προτου*, qui pourrait être un nom propre. Si l'on veut qu'il s'agisse des deux patriarches Épiphanes et Anthime, il n'y a qu'un moyen d'expliquer leur mention dans cette contrée (étrangère à leur domaine), ce serait de penser à un « diacre » (en ce cas lire *διακ[όνου]*) qui aurait été l'apocrisiaire de l'un, puis de l'autre, dans le patriarcat d'Antioche.

Quoi qu'il en soit de ce problème, voici, pour terminer, deux remarques d'une portée plus générale. L'une concerne le changement du calendrier d'Antioche par le report au 1^{er} septembre du commencement de l'année, précédemment au 1^{er} octobre. Les auteurs continuent à se baser, pour en fixer la date, sur les conclusions de Downey (acceptées par Honigmann) sans connaître mon étude *Indiction byzantine et néon étos* (1), qui en démontre le non fondé. La seule base valable est l'indication de l'exemple certain le plus ancien où se constate le nouveau style.

L'autre remarque m'a été suggérée par la présence de Hama = Épiphanéia dans ce volume consacré à l'Émésène. Notons auparavant que la notice sur cette ville est insuffisante. On ne dit rien d'elle depuis Antiochus IV Épiphanes (II^e siècle av. J.-C.) jusqu'à sa conquête par les Arabes (VII^e siècle ap. J.-C.). On peut désirer savoir quand elle est devenue romaine, à quelle province elle appartenait, quand elle paraît comme évêché pour la première fois et de quelle métropole elle relevait. La connaissance de tels éléments n'est pas indifférente quand on étudie l'épigraphie d'une ville et de son ressort. En cherchant à m'en rendre compte pour le cas présent, je constate qu'Épiphanéia, évêché, dépendait d'Apamée comme métropole.

(1) Parue dans REB, 1954, et reprise dans le *Traité d'études byzantines*, t. I, Chronologie, 1958, p. 193-202.

pole, qu'elle a continué à en dépendre quand Émèse devint à son tour métropole avec suffragants, qu'Émèse n'eut jamais Épiphanéia sous sa dépendance, de sorte que je cherche en vain à quel titre Épiphanéia est rattachée dans ce volume à l'Émésène, et non point à l'Apamène, ayant toujours dépendu de la métropole d'Apamée. J'estime donc que, s'il y a un fondement à l'insertion de Hama = Épiphanéia dans l'Émésène, on devrait bien nous l'indiquer.

Quant à la notice sur Homs = Émèse, elle est heureusement plus complète. Il n'eût pas été toutefois superflu d'indiquer quels évêchés lui furent attribués pour constituer sa province ecclésiastique.

Il est bien évident que les desiderata ici exprimés n'enlèvent rien à la valeur propre de l'ouvrage dont tout le monde s'accordera à louer l'immense érudition et l'extrême précision des lectures, des restitutions, des commentaires.

L'« avertissement » qui ouvre le volume nous annonce que la rédaction du tome VI, qui comprendra les inscriptions d'Arados, de Damas, d'Héliopolis et de l'Hermon (nos 2711-3405) est achevée. C'est une nouvelle dont ne manqueront pas de se réjouir tous ceux qui s'intéressent à l'histoire religieuse et profane de la Syrie grecque, romaine, byzantine.

V. GRUMEL.

HANSENS (Jean-Michel), *La liturgie d'Hippolyte : Ses documents — son titulaire — ses origines et son caractère* (Orientalia christiana analecta 155). Pont. Institutum Orientalium Studiorum, Roma, 1959. In-8°, XII-547 pages.

C'est un sujet depuis longtemps débattu que l'œuvre et la personnalité de celui qu'on nomme Hippolyte de Rome. Son importance vient de ce qu'il est intimement lié avec les recherches concernant l'origine de la liturgie et des institutions canoniques primitives. Le P. Hanssens, penché sur ce problème depuis trente ans, comme il nous le confie, livre au public dans ce volume le fruit de ses études et de ses réflexions. Professeur d'histoire de la liturgie à l'Université grégorienne, c'est sous l'aspect « liturgie » qu'il a conduit et développé ses recherches, et c'est sous ce dénominateur commun qu'il en groupe les résultats. C'est ce qu'indique le titre, en même temps que les sous-titres indiquent les parties de l'ouvrage.

La première tâche de l'auteur, celle qui commande tout le reste, était d'inventorier, d'analyser, de comparer les documents multiples — collections canoniques et ordonnances — qui se présentent sous le nom d'Hippolyte ou dont le contenu ne peut s'expliquer que comme une dérivation, soit de ceux-ci, soit d'une source commune. Cette recherche s'accomplit en quatre chapitres, dont le premier présente les collections au nombre de trois : le recueil anonyme, conservé en diverses recensions (latine, grecque, arabe, éthiopienne), les Constitutions apostolique (recensions latine et grecque) l'Octateuque de Clément (recensions syriaque, arabe, boharique, grecque). Le deuxième analyse les quatre ordonnances contenues dans ces collections, plus une cinquième qui leur est apparentée. Le troisième fait apparaître en forme parallèle leur composition respective sous les divers chefs : formule d'introduction, instruction sur les charismes, ordinations épiscopale, presbytérale, inférieures, admission au catéchuménat, cérémonial, observances rituelles de la vie de la communauté (agape, jeûnes, offrandes, prières, communion, etc.). Le quatrième chapitre dégage la généalogie des diverses recensions. Un cinquième, terminant cette première partie, a pour objet la statue du Latran (1) et ses inscriptions. Il n'a de rapport avec le sujet que la présence, parmi

(1) Elle a été transportée, sous le nouveau pontificat, au bas de l'escalier qui conduit à la bibliothèque Vaticane.

les titres d'ouvrages de la liste, de l'« apostolikhè paradosis », précisément l'ouvrage qui contient la liturgie de notre auteur. Quant à la table pascalle inscrite sur le monument, le seul intérêt qu'elle ait au point de vue liturgico-canonique, c'est de nous apprendre quel était pour Hippolyte la manière de fixer le dimanche pascal, à savoir, jamais avant le XVI^e lunae, jour de la résurrection du Christ. Le calcul de récurrence des lunes et les dates chronologiques sont choses bien indifférentes à la liturgie, et paraissent un hors-d'œuvre. Mieux eût valu leur consacrer un travail distinct, ou du moins rejeter en appendice tout ce qui concerne ce sujet.

Dans la deuxième partie : le titulaire, le P. H., tend à démontrer (ch. vi) qu'Hippolyte est l'auteur des quatre ordonnances, leur source étant la « Tradition apostolique concernant les charismes » ; ainsi comprend-il comme un seul titre le texte, sur deux lignes, de l'inscription : 1. *περὶ χαρισμάτων*. 2. *ἀποστολικὴ παράδοσις*. Il le présente (ch. vii) comme auteur d'un cycle sédécennal d'où dérive la table pascalle de 112 ans inscrite sur la statue. Il étudie ensuite (ch. viii) la personnalité d'Hippolyte qui se donne comme le gardien et le conseiller de toutes les Églises, conteste sa qualité de romain qui ne repose sur aucun fondement, mais rencontre des indices contraires (animosité contre Rome-Babylone, manière de désigner les Romains), dépeint son activité à Rome contre le pape Calixte, le fait vivre jusqu'en 251-252, toujours à Rome, où il adhère au schisme de Novatien, le fait retourner à Alexandrie d'où il revient à Rome porteur d'une lettre *diakonikè* de l'évêque d'Alexandrie à celui de Rome ; c'est ainsi qu'est interprété le *δὲ Ἰππολύτου* de Denys d'Alexandrie ; il meurt peu de temps après. Le P. H. explique l'appellation d'Hippolyte de Rome ou d'évêque de Rome qui lui donnent les anciens auteurs par le fait qu'il était, quoique étranger, du clergé romain, et avait charge d'une sorte de paroisse où il exerçait certains droits qui paraissent dans ses écrits. Il repousse la qualité d'antipape qu'on lui attribue communément depuis Dollinger, le premier responsable. Quant à la qualité de martyr comme aussi à celle de saint, il ne peut que rester dans l'incertitude, du fait qu'elles ne lui ont été appliquées que par identification du personnage avec d'autres Hippolytes (celui de la Tiburtine, celui du Porto Romano et l'égyptien Nonus-Hippolytus).

La troisième partie porte sur « les origines et le caractère » de la liturgie d'Hippolyte. Les conclusions de l'auteur sont que ni les unes ni l'autre ne permettent d'y voir une liturgie romaine, mais la rattachent plutôt à la liturgie alexandrine. Le P. H. appuie cela par l'examen comparatif très poussé des doxologies (ch. ix), du cérémonial des ordinations (ch. x), de la Messe dans les ordinations (ch. xi), de l'initiation chrétienne (ch. xii), des observances rituelles de la vie de communauté (ch. xiii). Il y ajoute, ce qui était aussi inutile qu'inopérant, et même insuffisamment fondé, la comparaison de la chronologie pascalle d'Hippolyte avec celle d'Alexandrie (ch. xiv).

En conclusion, le P. H. pense que la liturgie d'Hippolyte a un caractère « idéal », c'est-à-dire que cet auteur « a certainement voulu constituer une liturgie qui fût apostolique par ses origines et (qu') en Alexandrin qu'il était, il ne pouvait guère en chercher les éléments en dehors des traditions de l'Église d'Alexandrie ». Et pourquoi pas dans l'Église romaine dont il fut prêtre pendant longtemps et qui n'a pas moins de titres qu'Alexandrie à une origine apostolique ?

Il appartiendra aux historiens spécialisés dans l'histoire de l'ancienne liturgie et des institutions ecclésiastiques primitives de porter un jugement autorisé sur la qualité de l'œuvre et la solidité des résultats de détail et d'ensemble. Je ne pourrais me prononcer, quant à moi, que sur un élément qui me paraît en marge du sujet et ne saurait en intéresser les conclusions, à savoir la chronologie pascalle. Je me propose de présenter ailleurs mes observations en cette matière.

Fruit de longues et patientes recherches, cet ouvrage, qui témoigne d'un commerce intime avec l'œuvre d'Hippolyte et les documents primitifs, en multiples

recensions, de caractère liturgique et canonique, ainsi que d'une lecture attentive de l'immense littérature érudite relative à cette matière, marquera, par la nouveauté et la hardiesse de ses résultats, une date importante dans l'histoire des études hippolytiennes.

V. GRUMEL.

COURTOIS (Christian), *Victor de Vita et son œuvre. Étude critique*. Imprimerie officielle du Gouvernement Général de l'Algérie. Alger, 1954. In-8°, 118 pages.

Rarement écrivain aura été étudié d'une manière aussi exhaustive et présenté de façon aussi claire que Victor de Vita par Christian Courtois. Trois chapitres : I, l'auteur et son livre; II, les sources et l'information; III, Victor de Vita historien?

I. Sur l'auteur nous savions déjà, par la dissertation de dom Liron, qu'en écrivant son Histoire de la persécution vandale, Victor de Vita n'était pas évêque, mais prêtre du clergé de Carthage, et qu'un autre Victor, connu par la *Notitia africana*, était évêque de Vita. Ch. Courtois le démontre à son tour, mais, à la différence de son devancier, il n'admet pas que l'historien ait jamais été évêque de Vita. Pour lui, la qualification de Vitensis ne désigne Vita que comme ville natale de l'écrivain. Que celui-ci soit originaire de Vita, il faut l'admettre assurément, mais est-il impossible qu'il en ait été le pasteur? Ch. Courtois admet bien qu'il ait été évêque après la persécution, mais déclare voir des difficultés historiques inextricables qu'il l'ait été de Vita. Ces difficultés, il ne les montre pas, et elles n'apparaissent pas dans son étude. Il est pourtant assez vraisemblable que les fidèles de Vita, après la mort du Victor Vitensis de la *Notitia*, aient désiré avoir pour évêque un concitoyen aussi marquant. Le mieux à faire, c'est de laisser les choses dans l'incertitude sans marquer d'exclusion.

L'ouvrage de Victor de Vita est analysé dans les plus grands détails, paragraphe par paragraphe. Il en ressort que la division actuelle en trois livres est inorganique, non moins que sa division antérieure en cinq livres. La date de composition est à placer entre le 25 février 484 (édit d'Hunnéric) et le 22 décembre 487 (mort du même) et très probablement vers la fin de l'année 484. Les quelques textes qui, autrefois, ont fait reporter la composition au-delà de 487 doivent être tenus pour des retouches faites par l'auteur lui-même après la mort du persécuteur, en 488 ou 489. Quant au destinataire de la préface, qualifié de disciple de Diadochos, c'est-à-dire comme l'a suggéré H. Marrou, de Diadoque de Photicé, C. Courtois pense qu'il n'est autre que l'évêque de Carthage Eugène; et celui-ci serait un Grec venu de Constantinople avec le délégué impérial Alexander, lorsque Hunnéric, à la demande de Zénon, autorisa le peuple de Carthage à se donner un évêque.

II. C. Courtois fait le bilan des sources de Victor de Vita (documentation personnelle, documentation orale, documents consultés, documents insérés) et examine quelle est son information, tant au point de vue géographique qu'au point de vue historique. Les indications géographiques sont abondantes dans l'Histoire de la persécution vandale. C. Courtois les énumère toutes et les contrôle par d'autres sources autant qu'il lui est possible de le faire. La même enquête se poursuit pour les événements et les personnages. De ceux-ci la liste est dressée par catégorie : laïcs, clercs (non évêques), évêques. De tout l'ensemble il résulte que Victor est un écrivain consciencieux, diligent, bien informé.

III. Victor de Vita historien? C. Courtois reconnaît qu'il en a des qualités : observation, diligence, honnêteté; elles ne suffisent pas à ses yeux pour faire de lui un véritable historien. Sa personnalité y fait obstacle. Sa personnalité, c'est-à-dire

son caractère de rhéteur, sa situation de croyant. Rhéteur nourri de la lecture des auteurs anciens (il n'a lu que les latins ou en latin), ainsi que de la Bible et des auteurs ecclésiastiques, il apporte dans son récit nombre de réminiscences littéraires ou bibliques : il utilise aussi comme Tite-Live des *contiones*. Tout cela inquiète son critique, un peu trop, nous semble-t-il, comme si, par exemple, le rapprochement d'un trait biblique avec un fait rapporté modifiait la valeur du témoignage. Comme croyant, Victor voit l'intervention de la Providence dans le déroulement d'événements ordinaires, et cela aussi inquiète C. Courtois, comme si cette manière de les apprécier pouvait être une raison de repousser la substance des faits. Quant aux miracles proprement dits, une certaine philosophie les écarte a priori comme irrationnels : mais le vrai problème est celui de la valeur des témoignages et là il faut reconnaître sans peine, devant l'accumulation des prodiges, que Victor, qui ne croyait rien d'impossible à Dieu et qui n'était pas un Bollandiste, a cédé à la crédulité publique, toujours vive en des temps d'exaltation religieuse.

L'ouvrage a deux appendices. I. Orientation bibliographique (ouvrages généraux pour la littérature latine chrétienne, éditions de Victor de Vita (ne sont indiqués nommément que la première et les deux dernières), traductions, travaux d'ensemble sur l'auteur et questions particulières. La vraie place de cet appendice était en tête du volume. Le deuxième, beaucoup plus précieux, concerne la *Notitia africana*. Il en examine le caractère et la valeur. Elle souffre de fautes, de lacunes, de discordances, qui empêchent qu'on puisse lui accorder une confiance absolue.

Le livre se termine par des *Indices* : I. Index personarum; II, Index locorum; III, Index scriptoris (passages cités), et la table des matières.

V. GRUMEL.

PETERSON (Erik), *Frühkirche, Judentum und Gnosis. Studien und Untersuchungen*. Herder, Rom, Freiburg, Wien. In-8°, VIII + 372 pages.

C'est assurément une heureuse pensée que celle qui porte certains auteurs à rééditer, en les groupant dans un même volume, pour l'utilité du public intéressé, diverses études se rapportant à un même sujet ou à des sujets connexes, parues précédemment dans différents recueils, revues, mélanges, et par suite difficilement accessibles aux travailleurs isolés. On ne peut que se réjouir de voir qu'E. Peterson l'ait fait à son tour. On connaît la valeur et l'originalité des recherches de cet érudit, actuellement professeur, depuis 1934, d'ancienne littérature chrétienne et d'histoire générale des religions à l'Institut pontifical d'archéologie chrétienne à Rome. La gerbe d'articles qu'il nous offre ici est particulièrement dense et riche. Ils ont rapport à trois domaines qui sont, certes, bien distincts entre eux, mais dont les interférences sont telles qu'il n'est pas possible de les séparer dans l'étude.

Ces articles proviennent de dix-sept revues ou recueils différents. La liste en est dressée avec leur indication d'origine; seule est marquée la page initiale (1). Plusieurs avaient paru en français ou en italien. Ils sont repris dans ce volume en allemand, ceci sans nul doute dans un but d'uniformisation. L'auteur nous avertit que tous ont été retravaillés, parfois même dans tout leur ensemble, non seulement du fait du « Belegmaterial » qui s'est augmenté, mais aussi pour un plus grand élargissement de la question. L'auteur indique lui-même comme ayant reçu le plus de nouveauté le n° 16 : *Die Behandlung der Tollwut bei den Elchsaiten nach Hippolyt*.

(1) Nous signalons deux fautes de références (p. VIII) : Au n. 2, lire LIX Roma 1945, S. 52 ff.; au n. 22, au lieu de 49, lire 95.

C'est donc, pour ainsi dire, une seconde édition de travaux anciens que nous trouverons dans ce volume, où nous saisirons sur les sujets traités la pensée et le point de vue de l'auteur, mûris par plusieurs années de réflexions et de recherches.

Des vingt-trois titres du recueil relevons les suivants : 2. *Das Kreuz und das Gebet nach Osten* (signification eschatologique); 5. *Das Problem des Nationalismus in alten Christentum*; 6. *Christianus* (origine et signification première attachée à cette appellation); 8. *Das Schiff als Symbol der Kirche in der Eschatologie*; 9. ΜΕΠΙΣ, *Hostienpartikel und Opferanteil*; 12. *Ps. Cyprian Adversus Judaeos, und Melito von Sardes*; 13. *Ueber einige Problem der Didache-Ueberlieferung*; 15. *Einige Beobachtungen zu der Anfängen der christlichen Askese*; 17. *Die Spiritualität des griechischen Physiologos*; 22. *Die geheimen Praktiken eines syrischen Bischof* (il s'agit de Sophrone de Tella, accusé de pratiques magiques au synode d'Ephèse en 449 (Actes syriaques; ed. Flammang, trad. Hoffmann, p. 81).

Un index détaillé des noms de personnes et des choses, de trente colonnes, et un autre des mots grecs expliqués dans le volume, permettent d'utiliser au mieux ce précieux recueil.

V. GRUMEL.

ATTWATER (Donald), *Saint John Chrysostom, Pastor and Preacher*, Harwil Press, London, 1959. In-8°, x + 192 pages.

Saint Jean Chrysostome est certainement l'une des figures les plus glorieuses et les plus attachantes de l'ancien Orient chrétien qui en offre tant. Cela tient à tout un ensemble de qualités d'esprit et de cœur, surélevées par un sens profondément chrétien et servies par une éloquence incomparable. On a déjà beaucoup écrit sur lui; on a souvent traduit ses ouvrages, certains surtout, qui sont des chefs-d'œuvre, et l'on ne cessera jamais de faire l'un et l'autre, car toujours on trouvera en lui un exemple de sainteté, un modèle de zèle pastoral, une source inépuisable d'enseignements pratiques. De tout cela, le présent ouvrage, dont une première édition avait déjà paru à Milwaukee (U. S. A.), offre un excellent tableau, bien au point, bien à jour, bien équilibré dans ses jugements; l'auteur sait en effet reconnaître les exagérations où le zèle de l'évêque l'a parfois emporté. Notre biographe apparaît parfaitement informé de tout ce qui concerne son héros, ainsi que de l'époque et des lieux où il a vécu et où s'est exercée son activité. La matière est divisée en onze chapitres : 1. les premières années; 2. moine au désert; 3. prêtre et prédicateur (à Antioche); 4. paroles dites (ici sont données des extraits sur les sujets les plus divers, où le saint apparaît avec des qualités d'exégète et de moraliste); 5. évêque de Constantinople (action pastorale); 6. paroles et actes (son rôle à la chute d'Eutrope, à la révolte de Gainas, son intervention dans l'Eglise d'Ephèse, démêlés avec Eudoxie); 7. le conflit (Théophile d'Alexandrie et les Longs-Frères, saint Épiphane, le synode du Chêne et condamnation de Jean, son exil, son rappel); 8. la défaite (statue d'Eudoxie, conspiration contre Jean, nouveau concile qui le condamne, bannissement, lettre de Jean au pape); 9. exil (voyage à Cucuse, correspondance avec Olympiade, intérêt pour son troupeau et pour les missions de Syrie et du pays des Goths); 10. derniers jours (transfert à Pithyonte, épuisement du voyage, mort à Comane en 407). Sur les instances de Rome réhabilitation (414); transfert des reliques à Constantinople (438); 11. docteur de l'Eglise (exégèse de l'Ecriture sans recherche d'allégorie, enseignement dégagé de toute spéculation théologique, mais témoin précieux de la foi et du culte chrétien).

L'auteur termine en indiquant les grandes éditions des œuvres de saint Jean Chrysostome et les principaux travaux parus sur lui, en oubliant les considérables études de Tillemont et de dom Ceillier, mais non sans rappeler le récent apport d'Antoine Wenger, *Huit catéchèses baptismales inédites*.

Un point à relever, c'est qu'assez souvent les citations faites ou ne sont pas accompagnées de références ou que les références ne sont pas assez précises.

V. GRUMEL

Rivista di cultura classica e medievale. Direttori : Ettore PARATORE, Ciro GIANNELLI, Gustavo VINAY. Edizioni de l'Ateneo, via Caio Mario 13, Roma. Paraît trois fois par an. Chaque fascicule (environ 96-120 pages), 800 lire (étranger 1 100 lire, 2 dollars). Abonnement annuel : 2 000 lire (étranger 3 000, 5 doll.). 1^{re} année 1959, 428 pages.

Voici une nouvelle revue qui s'ajoute à beaucoup d'autres de même nature nées après la seconde guerre mondiale. Le titre qu'elle arbore a un accent qui en indique bien le but. Celui-ci, du reste, est explicitement énoncé dans le manifeste qui ouvre le premier fascicule : c'est de réagir contre une certaine tendance qui, devant la civilisation atomique, proclame l'inutilité de la culture classique et, en conséquence, d'orienter les études vers la recherche des intimes rapports qui relient la civilisation antique aux courants spirituels et aux conditions historiques les plus constants du monde moderne. Comme celui-ci est principalement conditionné dans ses fondements spirituels et ses forces historiques par la glorieuse période du Moyen Age, le programme de la revue sera d'accroître toutes les données propres à fixer les rapports entre la civilisation antique et la civilisation médiévale et d'étudier la contribution que l'histoire et la culture de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Rome ont apportée à la création du monde nouveau dans les siècles du Moyen Age et au seuil de l'âge moderne. Telle est la raison du vaste champ d'exploration que se propose la Revue : on a voulu marquer la continuité des valeurs spirituelles reliant l'antiquité au monde moderne par le Moyen Age.

Les fascicules que nous avons sous les yeux comprennent principalement des études relatives à l'antiquité et au moyen âge latin, et cela se comprend, la direction de la Revue et les rédacteurs appartenant directement à l'héritage latin. Quelques articles touchent de plus près à nos études. Nous relevons tout d'abord une étude de C. Giannelli intitulée : *Alcuni formulari relativi alla « Manumissio in ecclesia », tratti da eucologi italo-greci e slavi*. L'auteur fait connaître quatre formulaires byzantins inconnus des juristes qui ont étudié cette procédure. Deux de ces formulaires, l'un en grec (n. 1), l'autre en slave (n. 3), mais évidemment dérivé d'un original grec, avaient déjà été publiés par Almazov. L'édition faite par celui-ci du texte grec (n. 1) contenant des erreurs de transcription et d'interprétation, C. G. le republie directement d'après le manuscrit (Vat. gr. 1554). Il republie également le texte slave (n. 3), en l'accompagnant d'une rétroversion grecque. Les deux autres documents (nos 2 et 4), tirés du Vat. gr. 1833, sont édités ici pour la première fois. Un commentaire critique éclaircit les difficultés et met en relief les diverses particularités de la cérémonie de la « manumissio » contenues dans toutes ces pièces.

Avec l'article de C. Giannelli est à signaler aussi celui de Luciana Brusa, *Gli atti del martirio di S. Agata*. L'auteur examine et compare les différents documents qui rapportent le martyre de cette sainte, en s'appliquant à marquer leur valeur respective et leurs procédés de style. Elle estime que la légende primitive d'où tous dérivent, quant à l'essentiel, remonte au vi^e siècle. Il est à regretter, vu la

qualité du travail, que le récit du ménologe du ^xe siècle publié par Latysev ait été oublié dans la comparaison.

Des trois directeurs associés nous avons à regretter la disparition de celui qui représentait spécialement le domaine gréco-byzantin. Nous déplorons en lui la perte de l'érudit le plus consciencieux et de l'ami le plus obligeant.

Nous souhaitons à la Revue, malgré ce coup qui la frappe en plein essor, longue et féconde activité.

V. GRUMEL.

THIRIET (Freddy), *La Romanie vénitienne au Moyen Age. Le développement et l'exploitation du domaine colonial vénitien (XII^e-XV^e siècle)*, in-8°, 471 pages. Paris, De Boccard, 1959. Sans indication de prix.

Voici un livre qui sera le bienvenu. On connaissait assez bien l'extraordinaire expansion de la république de Venise en Orient, mais on ne possédait pas encore d'ouvrage d'ensemble montrant l'étendue de cette entreprise et les modalités du gouvernement des colonies fondées par la « Sérénissime ». Certaines, comme celle de Constantinople, avaient fait l'objet d'études particulières et plusieurs auteurs s'étaient intéressés à la Crète qui occupait une place à part; il y avait bien d'autres possessions, acquises à des époques diverses et dont les régimes n'étaient pas identiques. C'est patiemment que Venise, d'abord soumise à l'empire byzantin, sut habilement profiter de cette situation en dirigeant l'activité de ses marins et de ses marchands vers les pays d'Orient. De sujette de Byzance, Venise devint son alliée, une alliée parfois exigeante et qui savait profiter des faiblesses du partenaire pour tirer de lui tous les avantages possibles. C'est l'histoire de ce patient effort que Fr. Thiriet présente sous le titre de *La Romanie vénitienne au Moyen Age*. Ce terme de Romanie désignait alors l'empire d'Orient, successeur de l'empire romain. Les conquérants occidentaux de 1204 le firent naturellement passer dans leurs actes. Pour les Vénitiens, le terme désigna surtout leurs possessions de la mer Ionienne et de la mer Égée. La conquête de 1204 en accrut singulièrement l'importance. Mais, tandis que les principautés franques disparaissaient les unes après les autres sous les coups des Byzantins, puis des Turcs, Venise maintint la plupart de ses possessions. On peut dire qu'elle créa le seul empire colonial qu'ait connu le Moyen Age.

Pour les étudier avec fruit, Fr. Thiriet a pris soin de consulter attentivement les Archives de Venise, c'est-à-dire principalement les actes du Sénat, du Grand Conseil, du Collège et du Conseil des Dix, sans négliger d'autres sources d'information, comme les documents concernant l'île de Crète et les traités avec les souverains du Levant, enfin les Chroniques au nombre de six et l'*Historia di Candia* écrite vers 1630-1635 par Andrea Corner. La documentation n'est malheureusement pas complète; il y manque les actes de chacune des colonies en dehors de la Crète; ils ont disparu dans la tourmente qui a emporté l'autorité de Venise.

Après une préface dans laquelle il explique ce qu'il faut entendre par Romanie, l'auteur divise son enquête en trois parties : Formation et développement de l'empire vénitien de Romanie; Problèmes de colonisation au ^{xiv}e siècle; Nouvelles conditions en Romanie. La conquête turque et ses effets au ^{xv}e siècle. C'est donc l'histoire de cinq siècles avec ses multiples péripéties et la diversité des situations locales. Ce que Venise cherchait en Orient, ce n'était pas des conquêtes territoriales, mais les moyens les plus sûrs de protéger la liberté du commerce qu'elle voulait faire dans le Levant. Aussi ses possessions se rencontrent-elles presque uniquement dans les îles Ioniennes et dans celles de la mer Égée avec quelques

rare points d'appui en terre ferme. Elle a donné moins d'importance à la forte colonie de Constantinople, surtout après la perte de la ville qui rétablissait l'autorité byzantine (1261). Si elle a dû faire tant d'efforts pour s'installer solidement en Crète, ce n'est pas que la richesse du pays l'attirât, car il était pauvre et sa population facilement rebelle, mais l'île était le centre de toutes les possessions de l'Égée et le point d'appui essentiel pour l'activité commerciale. De là surtout partaient les galères qui donnaient la chasse aux pirates et assuraient la sécurité des convois maritimes. Ce n'est pas seulement l'histoire de ces colonies que retrace l'auteur; il montre quels en étaient l'organisation et le mode de gouvernement, l'un et l'autre variant avec les lieux. Il est certain que la Sérénissime République voulait être obéie et qu'elle prenait parfois des moyens énergiques pour imposer sa volonté. Il n'en reste pas moins que son administration fut souvent bénéfique, principalement en Crète où l'on rencontre encore si souvent les travaux qu'elle a exécutés pour amener l'eau dans les villes, pour améliorer les terrains de culture et assurer la vie des habitants contre les entreprises des pirates. Des lois diverses réglaient le sort de la population, suivant qu'elle était vénitienne (car il y eut de petites colonies venues de la mère-patrie pour occuper certains points importants, surtout en Crète), étrangère d'origine européenne, indigène orthodoxe ou juive. Signalons en passant un terme employé à plusieurs reprises dans le présent ouvrage et que nous rencontrons pour la première fois, malgré près de 50 ans passés en Orient, celui de *pappates* pour désigner les pappas ou prêtres grecs (παππάδες).

Nous ne pouvons que féliciter l'auteur du résultat de ses recherches; elles lui ont permis de nous donner un ensemble cohérent et clair de renseignements historiques et sociaux qui font comprendre l'action que la « Sérénissime » mena pendant cinq siècles dans ses possessions du Levant. L'ouvrage est illustré de cartes, de plans et de vues dont la table est fort incomplète. Pour ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à l'histoire de Venise, signalons que Fr. Thiriet publie actuellement les *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Roumanie*, source indispensable pour ceux qui veulent se rendre compte de l'ampleur et de la diversité des problèmes que devait résoudre le Sénat. La revue a rendu compte l'an dernier du t. I (p. 276-277); on trouvera, ci-après, ce qui concerne le t. II; le t. III et dernier viendra ensuite.

R. JANIN.

THIRIET (F.), *Régestes des délibérations du sénat de Venise concernant la Roumanie*, II (= Documents et recherches II). Paris-La Haye, Mouton et Co 1959, in-8°, 299 pages. Prix : 28 francs.

La collection, créée par P. Lemerle à la VI^e Section de l'École des Hautes Études pour étudier l'économie des pays byzantins, islamiques et slaves, vient de s'enrichir d'un nouveau volume. F. Thiriet, qui a entrepris la publication des *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Roumanie*, a résumé dans un premier tome tous ceux qui s'échelonnent de 1329 à 1399 (cf. compte rendu de la revue, XVII, 1959, p. 276-277). Il pensait qu'un second tome suffirait pour ceux de 1400 à 1463, mais l'abondance de la matière l'oblige à les répartir en deux tomes. Le présent va de 1400 à 1430. Le nombre plus grand des documents vient de l'activité intense que dut déployer le Sénat pour endiguer l'avance des Ottomans en Orient. Si, de 1329 à 1399 inclus, on ne trouve que 972 décisions, soit environ 11 par an, de 1400 à 1430 il n'y en a pas moins de 1249, soit une moyenne annuelle de 40.

Les délibérations portent sur les sujets les plus divers et visent des points fort

distants les uns des autres. Il s'agit de défendre le mieux possible les possessions du bassin oriental de la Méditerranée contre des ennemis divers, royaume de Naples, république de Gènes, qu'il faut traiter avec ménagements et ne pas heurter de front pour éviter les conflits armés, pirates qui ravagent les îles, Turcs enfin dont les progrès constants sont un danger perpétuel et qu'il faut parer en s'alliant aux émirs dissidents, en envoyant des galères aux points menacés et en renforçant les garnisons. C'est un véritable travail de Pénélope qu'il faut sans cesse recommencer. Il y a aussi des difficultés intérieures, des fonctionnaires prévaricateurs à punir, des conflits qu'il faut apaiser entre autorités locales, des économies à faire par la diminution du train des principaux représentants de la République, etc. Et puis le commerce est le grand souci. Le gouvernement doit le protéger en formant des convois escortés de galères, veiller aux prix des marchandises, assurer leur acheminement vers les lointains comptoirs de Tana et de Trébizonde, fixer la nature et la quantité des produits à importer, etc. La famille impériale byzantine est parfois un sujet de préoccupation. Sur la demande qui lui en est faite par le despote de Mistra, le Sénat accepte, le 27 février 1400, d'en recevoir les membres qui seraient chassés par les Turcs, mais seulement avec une suite très réduite. Le séjour prolongé que Manuel II projette un peu plus tard de faire en Morée suscite également des mesures de précaution à prendre. Ajoutons encore les réclamations adressées à diverses autorités pour faire rendre justice à des marchands vénitiens spoliés, des décisions mettant fin à des conflits entre simples citoyens, des mesures envisagées pour réparer les torts faits à des ecclésiastiques, etc. Parfois aussi des questions de moindre importance retiennent l'attention du Sénat qui veille aux plus petits détails de l'administration. C'est en somme l'activité de la République dans le Proche Orient qui se manifeste dans les décisions du Sénat.

F. Thiriet ne pouvait naturellement publier le texte des délibérations sénatoriales; il se contente d'en donner le résumé avec l'indication claire de l'affaire traitée et de la décision prise; pour les questions controversées il donne même le résultat du vote ou des votes, car il y en a parfois plusieurs. Les historiens doivent tenir le plus grand compte de ces décisions qui ont influé directement sur le comportement de la « Sérénissime République ».

R. JANIN.

VERPEAUX (J.), *Nicéphore Choumnos, homme d'État et humaniste byzantin* (ca 1250/1255-1327), in-8°, 216 pages, Paris, Picard, 1959. Prix : 2 500 fr.

Nicéphore Choumnos est l'un des personnages les plus représentatifs de la haute société byzantine sous le règne d'Andronic II Paléologue. Il appartenait à une famille qui, depuis un siècle au moins, avait donné à l'État et à l'Église des serviteurs remarquables. Lui-même fonctionnaire aulique dès sa jeunesse, il réussit à s'élever finalement jusqu'à la dignité de préfet de l'écritoire qui faisait de lui le conseiller de l'empereur dans la direction des affaires de l'État, collaboration qui dura plus de vingt ans (1294-1315/16). Il remplit plusieurs missions de confiance, fut gouverneur de Thessalonique, s'allia à la famille impériale par le mariage de sa fille Irène avec le despote Jean, fils d'Andronic II et de sa seconde femme, Irène de Monteferrat. Tous ces titres lui donnèrent une place de premier rang dans la capitale. Sa grande richesse en faisait à elle seule un personnage important. Ce n'est pas qu'il fût d'un caractère exceptionnel, car on le voit changer de conviction et d'attitude au gré des événements, se montrer partisan de l'union avec Rome sous Michel VIII Paléologue et la combattre sous Andronic II. Il ne faisait que suivre l'exemple de son maître Georges de Chypre, dont la volte-face fut bien autre-

ment spectaculaire. Au point de vue politique, il ne montra pas d'envergure au service d'un souverain médiocre, se contentant de solutions de circonstance et sans plan déterminé; il fit du moins preuve d'habileté et de finesse dans les affaires dont il eut à s'occuper. Ce fut en somme un bon fonctionnaire, dévoué au basileus et à l'État, mais également soucieux d'assurer sa fortune et celle des siens.

Sa formation intellectuelle lui permit de jouer un certain rôle dans la vie littéraire de l'époque. Sous la direction de Georges de Chypre, il avait parcouru le cycle complet des études alors en vogue et s'était exercé dans les différents genres avant de se lancer dans la littérature proprement dite. Il s'est occupé d'études physiques, mathématiques et astronomiques, de philosophie et de science religieuse. Comme tous les lettrés de son époque il se rattache à l'antiquité classique tout en essayant de la concilier avec le christianisme. Cette culture grecque, ou plutôt byzantine, est avant tout littéraire et oratoire. Cela apparaît nettement dans la correspondance de Nicéphore Choumnos comme dans celle de ses contemporains : mêmes procédés de rhétorique, mêmes figures de style, même ampleur des périodes. Les 172 lettres que nous avons de lui sont adressées à l'empereur, aux membres de sa propre famille, à de hauts fonctionnaires, à des savants et à des lettrés. Elles reflètent bien la société de l'époque, mais elles ne donnent malheureusement que peu de détails intéressants pour l'histoire. Depuis plusieurs siècles déjà l'épistolographie était devenue un genre littéraire spécial, où l'auteur faisait étalage de son habileté à revêtir de phrases élégantes et souvent pompeuses imitées de l'antiquité les idées générales parfois les plus simples. La correspondance de Nicéphore Choumnos est donc bien le reflet du goût et l'expression du genre littéraire de l'époque.

Ses œuvres oratoires, au nombre de huit, sont un éloge d'Andronic II, l'oraison funèbre de Théolepte, métropolite de Philadelphie, le réquisitoire qu'il composa contre Nippon pour le procès de ce patriarche (1314), un discours aux Thessaliens, son testament et trois discours de consolation. Il s'y montre fidèle à la rhétorique traditionnelle d'inspiration chrétienne. Choumnos a laissé neuf ouvrages philosophiques qui eurent une diffusion assez étendue de son temps. Ils ne constituent pas l'exposé d'un système achevé de philosophie, mais plutôt des essais sur des questions et des problèmes débattus à cette époque. Sept sont consacrés à des sujets cosmologiques et physiques : nature du monde, corps premiers et corps simples, place de la terre dans le monde, rapports de la matière et des idées, problème des eaux supérieures. Les deux autres sont consacrés à l'âme : *Réfutation de Plotin sur l'âme* et *Sur l'âme végétative et sensible*, dans lesquels il s'appuie davantage sur Aristote que sur Platon. Trois de ses écrits sont proprement religieux, dont le dernier, *Sur la Sainte Transfiguration*, encore inédit, eut son heure de notoriété. Notons enfin que Nicéphore Choumnos fut en conflit aigu avec Théodore Métochite sur bien des points, en particulier sur l'éloquence; il publia quatre pamphlets dans lesquels il attaquait vivement son contradicteur et exposait ses propres idées.

J. Verpeaux s'est préoccupé de replacer Choumnos dans son milieu et c'est pourquoi il étudie la société byzantine du ^{xiii}e siècle finissant et du ^{xiv}e commençant. Certains lui reprocheront de s'être trop étendu sur ce point, mais n'était-ce pas nécessaire pour expliquer le sens de son activité politique et littéraire? C'est ce que l'on conclut naturellement en lisant son étude. L'histoire de la société byzantine de cette époque reste encore à faire, car on n'en possède que des éléments épars et bien des ouvrages qui attendent d'être publiés apporteront sans doute des renseignements nouveaux qui seront les bienvenus. M. R. Guillard, qui connaît bien cette époque pour l'avoir étudiée à fond dans ses deux thèses sur Nicéphore Grégoras, relève dans la préface le mérite de M. Verpeaux.

R. JANIN.

SHERRARD (Philipp), *The Greek East and Latin West. A Study in the Christian Tradition*, in-8°, VIII-202 pages, Londres, Oxford University Press, 1959. Prix : 25/s.

La reconnaissance officielle du christianisme par Constantin et son adoption comme religion d'État ont eu une répercussion profonde sur les idées qui ont gouverné le monde depuis lors. L'adaptation des principes chrétiens aux conceptions reçues jusqu'alors dans la société gréco-romaine fut nécessairement un travail de longue haleine à cause de leurs divergences profondes. Aussi les péripéties varièrent-elles suivant les temps et les courants d'idées. C'est ce que l'auteur de cette étude s'applique à décrire en montrant cette évolution parallèle dans l'Orient grec et dans l'Occident latin. La Tradition doit naturellement lui servir de guide pour faire saisir les développements et aussi les changements d'ordre intellectuel qui se sont produits pendant cette longue période. La civilisation païenne sur laquelle venaient réagir les conceptions chrétiennes s'inspirait des idées grecques reçues par Rome et répandues par elle dans tout l'empire. Cependant il se produisit assez vite une différence sensible entre l'Orient et l'Occident. Cette différence s'accrut avec la disparition de l'empire d'Occident et l'installation des envahisseurs barbares, deux raisons qui rarifièrent les relations du monde latin avec le monde grec. Chacun d'eux évolua plus ou moins en vase clos.

L'auteur insiste naturellement sur les points qui ont marqué la différence entre les conceptions de l'Orient grec et de l'Occident latin, c'est-à-dire en fait entre l'Église byzantine et l'Église romaine. En réalité cette différence fut moins profonde qu'il semble le croire. Sur la doctrine l'accord resta essentiel, et les controverses à propos du *Filioque* ou des azymes ne résistèrent pas à un examen attentif, comme les Grecs finirent par l'admettre au concile de Florence. Sans doute Platon triompha en Orient et Aristote en Occident; encore ce dernier ne fut-il connu qu'à une époque relativement tardive. Les latins s'appuyèrent davantage sur la philosophie dans l'exposé de la foi et dans l'élaboration d'un système cohérent de la doctrine chrétienne. Les Byzantins ne le firent pas. Quant aux Grecs modernes qui ont cherché à donner à leur patrie une âme collective originale après l'insurrection de 1821, ils ont puisé leurs inspirations à deux écoles différentes: celle de la Grèce antique et celle des philosophes occidentaux qui ont travaillé à répandre les idées soi-disant libérales, mais souvent matérialistes, d'où un amalgame parfois étrange et la rupture avec le passé byzantin qui était essentiellement chrétien.

On ne force pas la note en disant que l'empire d'Orient modela l'Église selon ses propres principes qui tenaient à la subordonner à son autorité. Par là s'accrut la différence avec l'Occident. L'Église romaine en effet entra souvent en conflit avec les différents États afin d'obtenir la liberté qui lui est nécessaire pour accomplir sa mission. Cette lutte continue d'ailleurs plus ou moins vive suivant les pays.

Il semble que l'auteur n'a pas assez considéré le côté surnaturel dans l'évolution de l'Église et qu'il l'ait étudiée comme s'il s'agissait d'une institution purement humaine. C'est fatalement minimiser l'action du Saint-Esprit que le Christ a promis à ses apôtres et à ses disciples pour les diriger jusqu'à la fin du monde. Le fait que malgré un schisme de neuf siècles l'Église romaine et l'Église byzantine ont conservé la même doctrine n'est-il pas la preuve de cette action invisible de Dieu?

R. JANIN.

PANAGHIOTAKOS (Dr. Pan. I.), 'Εγχειρίδιον περὶ τῶν κωλυμάτων τοῦ γάμου κατὰ τὸ ἔσχον ἐν Ἑλλάδι δίκαιον, in-12, 179 pages, Athènes, 1959. Sans indication de prix.

L'auteur adresse ce manuel aux métropolitains, aux curés et autres ecclésiastiques orthodoxes, ainsi qu'aux avocats et aux juges de son pays. Tous en effet doivent connaître à fond les lois qui régissent les empêchements de mariage d'après le droit ecclésiastique et le droit civil. En Grèce, où l'Église est liée à l'État en tant que nationale, on doit tenir compte des dispositions de l'un et de l'autre de ces droits. Notons quelques particularités que ne connaît pas le droit canon latin ou qui s'écartent de ses prescriptions. C'est l'évêque qui autorise les mariages après enquêtes faite par ses organes; les quatrièmes noces sont interdites; après la mort d'un conjoint, le survivant ne peut contracter un nouveau mariage qu'au bout d'un deuil de dix mois; tout mariage est interdit entre un chrétien et un non-chrétien, à moins que celui-ci ne se convertisse; tout mariage doit être conclu par une cérémonie religieuse et uniquement devant le prêtre orthodoxe. Si l'un des futurs est lui-même orthodoxe (avec obligation écrite de faire baptiser et d'élever les enfants dans la religion orthodoxe); la non-inscription de l'acte de mariage dans les registres paroissiaux entraîne pour le prêtre négligent une peine pouvant aller jusqu'à trois ans de suspension. L'Église orthodoxe admet le divorce. La partie non coupable peut donc contracter un nouveau mariage. Si les deux conjoints veulent reprendre la vie commune après le divorce, il n'y a pas lieu à une nouvelle cérémonie religieuse, mais la revalidation d'un mariage le requiert naturellement. L'auteur n'a pas épargné les notes pour appuyer le rappel de la législation en vigueur. Un index des matières traitées facilite la consultation du manuel.

R. JANIN.

TAIBBI (Rossi) et CARACASI (Girolamo), *Testi neogreci di Calabria*, in-8°, LXXXVIII-492 pages, Palerme, 1959. Prix : 8 000 livres.

En 1821, Karl Witte signalait au monde savant la survivance en Calabre d'une population de langue grecque, spécialement dans les vallées méridionales de l'Aspromonte de la province de Reggio Calabria, particulièrement difficiles d'accès. Douze localités la parlaient encore; actuellement il n'y en a plus que six. Le recul s'est produit en faveur du dialecte italien de la région et de l'italien officiel lui-même. Il est à craindre que le mouvement ne cesse de s'amplifier et ne se termine par l'éviction totale du dialecte grec, comme cela s'est produit en maints endroits pour de petites minorités jusqu'alors protégées par leur isolement.

Il importait donc d'en conserver le plus d'exemples possibles en une sorte de musée linguistique. L'« Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neogreci », bien connu par son activité dans l'étude des traditions byzantines, a entrepris la publication d'un certain nombre de textes recueillis dans cinq localités différentes : Roccaforte, Condofuri, Rochudi, Bova et Cardeto. Ces textes comprennent des chants, des proverbes et des nouvelles. Ils sont publiés avec la traduction italienne en regard. L'ensemble est précédé d'une étude sur les particularités du dialecte.

R. JANIN.

CAVARNOS (Constantin), *Anchored in God (Life, Art and Thought on the Holy Mountain of Athos)*, in-12, 230 pages, 1 carte et 74 illustrations, Athènes, 1959. Sans indication de prix.

Depuis quelques années, la curieuse république monastique du Mont Athos suscite toute une littérature de forme et de valeur très inégales, allant du simple folklore à l'étude plus sérieuse de la vie des moines, en passant par les œuvres d'art et les bibliothèques. La plupart des auteurs se bornent à des impressions de voyage et à des descriptions hâtives. M. Constantin Cavnos, né aux États-Unis, de parents grecs, a voulu fournir au public de langue anglaise un aperçu descriptif qui condense les données historiques et artistiques de la Sainte Montagne. En trente-quatre chapitres assez courts il note ses visites aux monastères, skites et ermitages, signalant au passage une partie des trésors artistiques et littéraires accumulés depuis des siècles par les moines. Il cherche nettement à montrer comment la vie de ces derniers replace le visiteur dans une ambiance spécifiquement byzantine. De nombreuses illustrations : dessins, photos de paysages, d'édifices et de fresques, guident le voyageur dans un monde très particulier qui vit totalement en dehors des conditions de la vie moderne. Pour permettre au lecteur une meilleure connaissance de la matière qu'il traite, il a établi un petit glossaire des mots particuliers à la vie monastique; un index de dix pages permet une consultation facile de l'ouvrage. Disons que si l'auteur s'était contenté des notes prises au cours des trois journées qu'il passa à l'Athos en 1952, 1954 et 1958, il lui eût été difficile de donner tant de détails historiques.

R. JANIN.

STAVRIANOS (L. S.), *The Balkans since 1453*, in-8°, xxii-970 pages, 17 cartes, 43 illustrations, New York, Rinehart and Company, 1959.

C'est une excellente idée que d'écrire l'histoire de la péninsule balkanique depuis le commencement de la domination turque. Jusqu'ici on ne l'avait fait que partiellement dans les Histoires Générales ou pour quelques périodes. Il est certain cependant que les Balkans ont formé un tout pendant plusieurs siècles, malgré la diversité des races qui l'occupent. Le lien qui les maintenait en un seul faisceau était l'autorité des sultans. Cela n'allait d'ailleurs pas sans heurts avec les populations asservies ou avec les peuples voisins soucieux de se prémunir contre le danger d'invasion qui les menaçait sans cesse.

L. S. Stavrianos, professeur à la Northwestern University des États-Unis, a entrepris la tâche de retracer cette histoire mouvementée. Ce n'était pas là besogne facile, tant les faits se compénètrent, exposés d'ailleurs de façon différente et parfois opposée par les auteurs qu'il devait nécessairement consulter. Il a réussi à écrire un volume de près de mille pages qui conduit de la conquête turque jusqu'au milieu du xx^e siècle. Son ouvrage se divise en six parties. Dans la première, qui sert d'introduction, il présente le pays, avec sa configuration, ses cours d'eau, ses routes, son climat, ses ressources et les peuples qui l'habitent, puis il résume brièvement son histoire aux époques anciennes (grecque, macédonienne, romaine et byzantine), avec l'invasion des barbares et surtout des Slaves qui formèrent finalement la majeure partie de la population. La seconde partie raconte l'arrivée des Turcs et leur lente prise de possession. A la chute de Constantinople en 1453 ils étaient depuis un siècle les maîtres d'une partie de la Thrace et ils avaient fini par occuper presque toute la presqu'île. Seules résistaient encore, au sud quelques

possessions franques de la Grèce continentale et des îles de la mer Égée, à l'ouest l'Épire et l'Albanie, au nord la Bosnie, l'Herzégovine et la Valachie. La poussée continue victorieuse vers le nord par la conquête de la Serbie, de la Hongrie et des régions habitées par les Roumains. En 1566, Suleyman le Magnifique a terminé la chevauchée qui a porté la puissance turque jusqu'au centre de l'Europe. C'est l'apogée. L'auteur en profite pour broser le tableau de l'organisation turque, avec ses institutions, son armée, son administration, la situation faite aux non-musulmans, principalement aux chrétiens qui restent l'immense majorité. La population subit un certain brassage. Les Turcs, soucieux de s'implanter sérieusement, établissent en diverses régions des colonies musulmanes destinées à maintenir les chrétiens dans l'obéissance. Par contre, des chrétiens persécutés cherchent refuge dans les pays occidentaux et plus tard en Russie. Par une singulière fortune, le patriarcat grec de Constantinople acquiert une juridiction plus étendue que sous les empereurs byzantins, puisqu'il est seul à gouverner les chrétiens orthodoxes en dehors de la Syrie et de l'Égypte. L'Église groupe naturellement autour d'elle ses fidèles et les aide à conserver leurs traditions. Cependant la culture générale diminue, surtout à cause des obstacles que les Turcs mettent aux contacts avec l'Occident; elle devient principalement ecclésiastique. La troisième partie montre que le déclin commence alors. Les Turcs vivent en pays conquis et l'exploitent de leur mieux, au détriment des populations asservies, l'administration se corrompt, l'armée perd de sa valeur dans la paix, le commerce périclité du fait des entraves qui lui sont imposées. Par ailleurs l'Occident, toujours hostile et méfiant, se transforme et se fait de plus en plus agressif. Il cherche à faire reculer la vague turque et il y arrive par ses attaques répétées avec des périodes de succès et de revers. L'empire des Habsbourg progresse en direction du Danube et la Russie descend vers la mer Noire. Le traité de Carlovitz (1699) marque le premier recul important qui sera suivi de bien d'autres. Les Turcs seront d'abord rejetés au sud du Danube au centre et à l'ouest, puis chassés de leurs possessions en territoire roumain et en Crimée. Le réveil des nationalités, qui forme la quatrième partie, accélère le recul. Successivement la Serbie et la Grèce secouent le joug, aidées par les puissances occidentales, et s'organisent en États indépendants; les provinces roumaines, d'abord vassales, s'unissent (1856) et la Bulgarie conquiert à son tour la liberté (1878). A la veille des guerres balkaniques (1912), il ne reste plus à la Turquie que la Macédoine et la Thrace qui vont lui échapper, sauf un lambeau de celle-ci. La cinquième partie, intitulée assez curieusement : Impérialisme et capitalisme, retrace l'évolution de la presqu'île balkanique depuis le traité de Berlin (1878) jusqu'à la guerre de 1914-18. Si les jeunes États issus de l'insurrection contre les Turcs s'organisent péniblement, les ambitions de certaines grandes puissances grandissent et cherchent à profiter du désarroi de ces États et de la faiblesse turque pour augmenter leur influence. L'auteur semble avoir quelque peu négligé la rivalité austro-russe dans cette lutte à laquelle Grecs, Serbes et Bulgares participent pour leur compte et pour le plus grand dommage de la Macédoine. La sixième partie, la plus longue, puisqu'elle s'étend sur près de trois cents pages, décrit la guerre de 1914-18 et les événements qui se sont produits depuis lors. Les États balkaniques se remettent péniblement des secousses produites par le conflit armé qui a désorganisé leur économie. La seconde guerre mondiale surtout a été catastrophique pour les Balkans. Grâce à la défaite des Allemands et aux complaisances de Churchill pour les Soviétiques, le communisme a réussi à s'implanter partout, sauf en Grèce, où il a fallu combattre pendant deux ans pour en venir à bout. Il ne faut pas s'étonner de voir les États balkaniques si agités depuis qu'ils ont conquis leur indépendance. Courbés sous le joug pendant des siècles, les peuples se sont transformés lentement pour s'adapter aux idées et aux méthodes de l'Occident qui ne leur convenaient pas toujours. Il y eut des coups d'État, des révolutions, des dictatures, signes

manifestes du mécontentement des masses dont la situation économique était souvent précaire. L'auteur s'est attaché à décrire cette lente transformation dans chacun des États. Il note également les antagonismes latents qui ont finalement éclaté en guerres fratricides et augmenté l'animosité des peuples les uns pour les autres. On ne s'étonnera pas de trouver sa conclusion quelque peu pessimiste. On peut se demander en effet ce que sera l'avenir de la presqu'île, presque tout entière livrée au marxisme, fût-il de l'obédience de Tito.

L. S. Stavrianos s'est acquitté avec conscience de la lourde tâche qu'il s'était imposée. Il l'a fait dans un juste esprit critique, comme en témoignent les tableaux montrant aux diverses époques la répartition des races si souvent défigurée par les partis pris nationaux. Si le texte lui-même occupe 845 pages, 25 autres sont consacrées aux notes et 74 à la bibliographie. Celle-ci est particulièrement abondante et cela se conçoit facilement, car la « Question d'Orient » a fait couler beaucoup d'encre à toutes les époques. On est toutefois surpris que l'auteur ait si peu fait appel aux ouvrages russes pour les événements antérieurs à la révolution de 1917. Les cartes qui accompagnent le texte marquent clairement l'évolution de la conquête turque et de son reflux. Quant aux illustrations, elles concernent surtout des paysages, des monuments, des personnages historiques ou des scènes paysannes. Se rapportant aux diverses régions de la péninsule, elles donnent un nouveau relief aux événements.

R. JANIN.

GUILLAND (Rodolphe), *Études byzantines* (Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Paris). In-8° carré, VIII-324 pages. Paris, Presses Universitaires de France, 1959. Prix : 12 NF.

Dans ce volume, R. Guiland, qui fut de longues années professeur à la Sorbonne, a réuni douze études qu'il a fait paraître en diverses revues et publications. Les sujets en sont variés. La première retrace la destinée des empereurs de Byzance. Nommés par l'armée, selon la coutume ancienne, ils devenaient parfois victimes de ceux qui les avaient portés au pouvoir. Considérés comme sacrés, ils n'en restaient pas moins exposés aux vicissitudes communes. Près d'un tiers périrent dans une révolution et treize durent, de gré ou de force, chercher un refuge dans un monastère pour échapper à la mort, mais non toujours sans mutilation. C'est pour l'auteur l'occasion de faire le rapide récit de ces fins tragiques de règne et de présenter sous le froc les basileis déchus, pour la plupart contents de leur nouvelle situation. L'attrait général pour la vie monastique n'était pas étranger aux princes, dont un certain nombre voulurent recevoir l'habit « angélique » sur leur lit de mort. Une autre étude présente l'idée que les Byzantins se faisaient du droit divin des empereurs. Choisis par Dieu, ils pouvaient tout aussi bien être rejetés par lui pour des fautes graves, et ainsi s'expliquaient pour les contemporains les révolutions qui mettaient fin aux règnes des indignes. Aucune loi organique ne réglant la transmission du pouvoir impérial, des dynasties en apparence les mieux établies pouvaient disparaître du jour au lendemain. A certaines époques, il y eut un véritable foisonnement de prétendants au trône. Les souverains menacés de déchéance reconnaissaient assez facilement un rival plus heureux. Il n'était pas rare non plus de voir des souverains choisir un successeur dans une autre famille que la leur. Investis du pouvoir par Dieu lui-même, ils gouvernent sous son inspiration, mais ils recourent volontiers aux prophéties des devins et des astrologues pour régler leur attitude. Malgré le droit divin qu'ils invoquent en leur faveur, les basileis ne sont pas dispensés des obligations des autres chrétiens. On le vit bien lors des incidents qui marquèrent le quatrième mariage de Léon VI le Sage (886-912). L'Église

grecque n'admettait qu'avec répugnance les deuxièmes et troisièmes noces. L'impératrice Irène (797-802) interdit les troisièmes et les quatrièmes. Basile I^{er} (867-886) soumit à des peines canoniques les troisièmes noces et décida qu'un quatrième mariage serait considéré comme nul et les conjoints séparés. Léon VI se montra tout d'abord aussi rigoureux que ses prédécesseurs, mais le désir d'avoir un héritier mâle le conduisit à conclure un quatrième mariage qui souleva une véritable tempête dans l'Église et dont les conséquences se firent sentir pendant une bonne partie du règne de Constantin VII Porphyrogénète issu de ce quatrième mariage.

Deux articles racontent les démarches pressantes que fit en Occident (Gènes, Hongrie, Aragon, Allemagne) et surtout à Rome et à Venise le dernier basileus, Constantin XII, pour sauver l'empire de sa destruction complète. Malheureusement ni ces pays, ni le reste de l'Europe, occupés à leurs propres affaires, n'étaient disposés à un effort commun pour défendre le dernier bastion de la chrétienté en Orient. D'ailleurs les terribles défaites de Nicopolis (1396) et de Varna (1444), avaient refroidi l'enthousiasme.

Le recueil s'occupe aussi de questions littéraires et sociales. Un article est consacré à la correspondance du patriarche Athanase I^{er}, fougueux réformateur assez mal accueilli dans les milieux ecclésiastiques, mais qui réussit à gouverner l'Église à deux reprises (1289-1293; 1303-1309). Cette correspondance, qui mérite une publication complète, est fort instructive pour faire comprendre la situation de l'empire au point de vue social comme au point de vue religieux. Un autre article rend compte du traité inédit *Sur l'usure* de Nicolas Cabasilas qui donne une idée saisissante des difficultés financières au xiv^e siècle, mais qui se montre très prudent dans la répression du mal qu'il dénonce. Un autre s'intéresse aux poésies inédites de Théodore Métochite. La littérature du xiv^e siècle n'est connue qu'en partie et promet des découvertes intéressantes sur la Renaissance byzantine.

Une étude sur la disparition des courses et une autre sur la chaîne de la Corne d'Or permettent à l'auteur de préciser maints détails topographiques. Disons enfin qu'un article retrace la campagne entreprise par Maslama ibn Abd al-Malik, frère du calife Sulayman Abd al-Malik, qui se flattait de réaliser la conquête de Constantinople, but patiemment poursuivi par ses prédécesseurs. Cette expédition, qui mit en danger l'existence de l'empire, se termina par le siège d'un an que subit la capitale (717-718) et qui amena finalement la déconfiture de l'armée et de la flotte arabes. Ces événements donnèrent naissance à de nombreuses légendes, tant du côté chrétien que du côté musulman.

Des sujets aussi variés prouvent la maîtrise de l'auteur dont l'esprit critique sait ramener à leur véritable valeur les témoignages qui s'offrent à lui. Les notes dont sont munis les divers articles montrent le sérieux de ces études, qu'un index de 25 pages permet de consulter facilement et avec profit.

R. JANIN.

STEIN (Ernest), *Histoire du Bas-Empire*. T. I. *De l'État Romain à l'État Byzantin* (284-476). Édition française par Jean-Rémy Palanque. Paris, Desclée-De Brouwer, 1959. Un volume de texte (xvi-406 p.); un volume de notes et cartes (pp. 407-472; 4 cartes).

L'édition allemande du tome I de cet ouvrage capital, *Geschichte des spätrömischen Reiches I : Von römischen zum byzantinischen Staate* (284-476), paru en 1928, a été saluée avec admiration et reconnaissance tant par les romanistes que par les byzantinologues, intéressés les uns et les autres par cette période qui leur est

mitoyenne. Nous avons nous-même dans les *Échos d'Orient*, tome XXVIII (1929), indiqué l'objet et marqué les mérites de cette œuvre. Diverses circonstances qu'il est superflu de rappeler ici ont retardé la publication du second volume. Celui-ci, rédigé en français par l'auteur, n'a pu paraître qu'après sa mort (survenue en 1945), par les soins dévoués et sous la surveillance d'un autre grand spécialiste de la même période, professeur de l'Université d'Aix-en-Provence, M. Jean-Rémy Palanque, en 1949. De ce volume aussi nous avons donné un compte rendu qu'on trouvera dans cette revue, tome VIII (1950), p. 292-296.

En rédigeant ce tome II de son *Histoire du Bas-Empire*, E. Stein préparait aussi une nouvelle édition en français du tome I, presque épuisé. Ce ne devait pas être une simple traduction, mais une édition entièrement refondue, tenant compte des moyens d'information accrus (nouveaux textes, nouvelles éditions, nouveaux répertoires) et de tout le progrès de la science historique, et apportant çà et là des rectifications à mainte conclusion ou à maint jugement autrefois exprimés. Ce projet, de par la mort prématurée du savant, ne put aboutir, au grand regret de tous les intéressés. Le volume qui vient de paraître y supplée pour le mieux. Il se présente comme la traduction du volume allemand de 1928, non toutefois pure et simple, mais modifiée sur certains points d'après les publications ultérieures de l'auteur lui-même, ou encore d'après ses notes manuscrites, ou enfin, en tenant compte de déclarations verbales, garanties par les souvenirs soit de M^{me} Stein, soit de M. Palanque. C'est ainsi que sur la recommandation de M. Stein lui-même, la nouvelle rédaction du passage concernant saint Augustin a été confiée à M. Marrou.

La juxtaposition des notes anciennes de l'édition de 1928 avec les nouvelles de l'édition française posait un problème difficile. M. Palanque l'a résolu de la façon la plus heureuse en même temps que la plus élégante, en réservant un volume spécial au texte seul, et en rangeant toutes les notes dans un volume à part. Le volume de texte reproduit entre crochets et en caractères gras bien apparents la pagination de l'édition originale, en conservant les mêmes appels aux notes. Celles de ces notes qui doivent faire l'objet d'un complément ou d'une rectification ont leur appel pourvu d'un astérisque. Dans le volume qui leur est consacré, les notes sont rangées sous la pagination de l'édition allemande, reproduite avec le relief susdit, d'une manière continue. Quant aux notes additionnelles de la nouvelle édition, il est établi pour elles un registre spécial, disposé en cadre inférieur, reproduisant la numération des notes anciennes dont elles sont le complément. On a conservé ainsi le caractère de l'œuvre primitive sans nuire le moins du monde à la clarté et à la facilité de la consultation.

Il est bien évident qu'un livre tel que celui-ci se prête mal à une analyse. Le nombre, l'importance, la complexité, l'enchevêtrement des faits qui tous ensemble conditionnent et constituent la plus étonnante transformation qu'ait connue l'histoire de l'humanité, celle du grand empire romain politiquement païen en un empire politiquement chrétien, sont trop considérables pour qu'il soit possible d'en fournir un résumé. Du moins peut-on relever la concision de l'auteur, l'heureux agencement de son développement, la clarté des divisions adoptées et des groupements en chapitres des divers points traités. On appréciera également le caractère spécial de cette histoire, qui est la marque propre de l'auteur, à savoir l'attention et le soin donné à l'étude des institutions. Une longue introduction détaille ce qu'elles étaient au commencement de la période étudiée, et leur évolution est marquée au cours des divers chapitres. On appréciera particulièrement la contribution personnelle de M. Palanque à la présente édition. Elle est considérable et donne sur le plan documentaire sa pleine valeur à l'ouvrage. Elle ne consiste pas seulement dans la transposition de l'œuvre dans une autre langue d'un génie tout différent, œuvre particulièrement difficile, mais surtout dans la richesse des nou-

velles notes qui égale presque celles de l'auteur lui-même. Sans cet apport, qui représente l'étude et la critique d'une production d'une quinzaine d'années (Stein est mort en 1945), l'œuvre du savant allemand, quel que soit son mérite, serait, sur nombre de points, une œuvre déjà vieillie. Grâce à cet apport, elle se présente comme un monument rajeuni d'analyse à la fois et de synthèse, et constitue un instrument de consultation de premier ordre, nécessaire dans toute bibliothèque historique, indispensable à tous ceux qu'intéressent les temps communs de Rome et de Byzance et les premières phases et vicissitudes du christianisme dans sa nouvelle période de religion d'État.

Au cours de ses notes, M. Palanque n'omet point d'indiquer les nouveaux travaux parus depuis Stein, avec, s'il y a lieu, les conclusions nouvelles qu'ils contiennent, en marquant parfois sa réserve ou son opposition. Ces jugements, où je suis deux ou trois fois personnellement en cause, sont formulés sobrement, sans appui sur une discussion qui eût entraîné trop loin. Il sera toujours loisible au lecteur de se reporter à la référence marquée pour se faire un jugement personnel. On me permettra, sur un point seulement, la situation de l'Illyricum à la mort de Théodose (395), de faire observer qu'on aurait dû, tout au moins, puisque cela fait partie de la documentation historique, mentionner le témoignage capital et absolument péremptoire de Claudien, écrivant aussitôt après le retour de Stilicon de sa première campagne en Orient, c'est-à-dire un an à peine après la mort de Théodose, témoignage que n'ont utilisé ni Stein ni tous ceux que Palanque nomme avec lui.

Le volume de notes se termine par une liste des ouvrages et collections utilisés (il ne s'agit ici que de ceux qui sont cités en abrégé), une autre des sources : 1° latines; 2° grecques; 3° orientales. Suit un copieux index alphabétique de plus de 80 colonnes contenant en caractères différents les noms propres de personnes, les noms géographiques, y compris les noms de peuples, les noms d'institutions. Ces *subsidia*, qui faisaient terriblement défaut à l'édition allemande de 1928 (sans doute parce que l'auteur les réservait pour la fin de l'ouvrage) faciliteront à l'extrême l'utilisation du présent volume. Enfin, pour couronner le tout, on trouvera à la fin les quatre cartes que donnait l'édition allemande, toutefois redessinées et simplifiées, et en outre retouchées sur quelques points indiqués par Stein lui-même.

Ainsi menée à terme au prix de longs efforts et grâce à une compétence de premier ordre, la présente édition du tome I de l'*Histoire du Bas-Empire*,¹ en même temps qu'elle est un hommage au grand historien disparu, restera comme un titre d'honneur pour l'ami savant et dévoué qui en a assumé la difficile tâche.

V. GRUMEL.

KRAUTHEIMER (Richard), FRANKL (Wolfgang), CORBETT (Spencer), *Corpus Basilicarum Christianarum Romae. The early Christian Basilicon of Rome (IV-IX Cent.)*. Vol. II — Number 1, in-4°, xx + xii + 144 pages, 8 planches. Città del Vaticano 1959. Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana, Roma 1959. — Institute of Fine Arts, New York University, New York.

On connaît le but de cette publication. Nous le rappelons en quelques mots. Elle concerne l'histoire architecturale des anciens monuments chrétiens de Rome. Cette histoire est rendue maintenant possible, grâce à une méthode technique qui permet d'analyser exactement les différentes structures d'un édifice, de découvrir des édifices anciens dans des reconstructions plus modernes, de séparer les couches

différentes superposées dans une même construction et de reconstituer leur aspect originel et leur histoire architectonique. Utilisée déjà avec succès dans des travaux consacrés à telle ou telle basilique, il a paru utile d'en étendre le bienfait à l'ensemble des anciens lieux de culte chrétiens de Rome. Le but de ce Corpus est par là clairement défini. Il consiste en un recueil des églises paléochrétiennes de Rome pour autant qu'il est possible de le réaliser actuellement et pour autant que ces églises sont encore conservées ou entièrement ou par des restes et, dans ce cas, peuvent être reconstituées avec quelque certitude, soit au moyen de ces restes, soit au moyen de dessins anciens reproduisant indubitablement l'original. Dans tous les cas, l'accent est mis sur l'analyse structurelle de l'édifice et sur l'histoire architectonique des monuments qui en résulte. C'est seulement sur la base d'un tel recueil qu'il sera possible d'écrire une histoire de l'architecture paléochrétienne à Rome (cf. vol. I, p. XII-XIII).

La publication comporte obligatoirement de nombreux plans. Tous ont été relevés à la même échelle 1 : 50 par les divers collaborateurs et réduits pour l'impression à la même échelle 1 : 200, de manière à rendre visible au premier coup d'œil la variété des édifices et la relation de mesure entre eux. Les reconstitutions sont établies au moyen de symboles typographiques distinctifs.

Le premier volume du Corpus, publié par les soins de l'Institut Pontifical d'Archéologie sacrée, a paru en quatre fascicules de 1937 à 1956. Cette lenteur n'a pas besoin d'être expliquée. Le second volume paraît sous les auspices communs de cet Institut et de l'Institut des Beaux-Arts de New York. En outre, le nom de l'auteur est maintenant accompagné de deux autres, ceux d'éminents architectes archéologues, associés spécialement pour la partie technique et dont la contribution est indiquée à chaque fois, l'auteur revendiquant sa responsabilité pour l'ensemble.

L'ordre adopté dans le Corpus est l'ordre alphabétique des basiliques sous leur désignation actuelle italienne. Le premier volume s'achevait sur *S. Gregorio Magno*. Le volume II s'ouvre avec *S. Lorenzo fuori le mura*. On s'attendait à *S. Ippolito*. Mais l'auteur avertit que décision a été prise d'omettre dans la série les petites chapelles de Catacombes et de les grouper dans un volume de supplément.

L'étude consacrée à *S. Lorenzo f. l. m.* comprend tout le premier fascicule, constitué de 143 pages de VIII planches. Cette étendue, qui paraît démesurée par rapport aux basiliques présentées dans le premier volume, se justifie à la fois par l'importance de l'ensemble monumental élevé près de la tombe du saint martyr et par la nécessité d'inclure dans l'exposé deux rapports sur des fouilles récentes.

Le schéma de l'étude de *S. Lorenzo f. l. m.* est le même que pour les basiliques précédentes. D'abord trois sections de documentation :

- A. la bibliographie, par ordre chronologique des ouvrages (p. 1-2);
- B. les anciennes descriptions et illustrations en séries distinctes et respectivement dans leur ordre chronologique (p. 3-6);
- C. les dates, c'est-à-dire les indications datées fournies par les diverses sources (inscriptions, lettres, chroniques, etc.). Cette partie est particulièrement riche, comme l'indique le nombre de pages qu'elle compte : 6-17;
- D. la description générale (p. 18-23);
- E. l'analyse :

a) topographie : terrain, routes, fondements, constructions adjacentes, catacombes; b) les églises, basilique Ouest, basilique Est (transformations et additions, la nef originelle, l'abside, les bas-côtés, les galeries, la maçonnerie, la tombe de saint Laurent); c) le campanile et les constructions adjacentes; d) les fouilles récentes de l'intérieur de la basilique Ouest (1947-1949) : elles ont permis de dégager et de reconnaître l'area souterraine, d'en délimiter les contours et les parties en y

constatant une double abside, l'une de la basilique *Est*, l'autre formant le *retro sanctos*, ainsi que la présence de deux chapelles annexes respectivement au nord et au sud de la première abside; e) la basilique du Verano que des fouilles récentes (1950 et 1957) ont fait reconnaître et même permis de décrire quant à ses principaux traits (plan général, plans et niveaux, ambulatoire, façade, hauteur, murs extérieurs des bas-côtés, etc.). L'apport des fouilles exécutées et examinées au moyen des méthodes techniques ont conduit aux conclusions d'ensemble qui terminent l'ouvrage.

F. « Reconstruction », c'est-à-dire reconstitution des développements architecturaux, à partir des phases les plus anciennes (l'area du Verano et la catacombe), de la basilique du Verano et de ses diverses parties, puis de la basilique *Est* sur la tombe de saint Laurent et des divers changements qui l'ont affectée.

G. « Chronologie », c'est-à-dire confrontation des résultats de la reconstruction avec les mentions datées fournies dans la section C. — Les plus anciens textes commencent avec le IV^e siècle : la *Depositio martyrum* qui prouve l'existence d'un culte sur la tombe de saint Laurent et la *Vita S. Sylvestri* (rédaction du VI^e siècle sur des traditions du IV^e) qui, marquant le lieu du culte « in agro Verano », y distingue trois éléments : la tombe et son enceinte avec abside, les escaliers d'accès à la tombe, et la basilique. Ces constructions sont attribuées à Constantin, mais rien n'empêche de les reporter à ses fils ou à d'autres membres de la famille impériale. Faute d'indications, on plaçait précédemment la basilique susdite sur une partie du lieu de la basilique actuelle. Les fouilles récentes, en mettant au jour les restes d'une basilique indépendante dont la maçonnerie suggère la date du IV^e siècle, conduisent à identifier cette basilique avec la constantinienne : c'est elle que l'on trouve aussi nommée dans les textes *basilica major*. Cette identification est un des grands résultats du présent travail archéologique.

Aux V^e et VI^e siècles, la catacombe gagna en importance; plusieurs papes choisirent d'y être ensevelis auprès du martyr; des agrandissements y furent faits. L'affluence croissante des pèlerins amena le pape Pélage (579-590) à un vaste programme d'aménagements, qu'il réalisa et dont les grands traits sont marqués dans deux inscriptions dédicatoires : colline taillée, terrain aplani, enceinte agrandie, ouvertures lumineuses pratiquées. Il ne fait pas de doute que la basilique *Est*, dont la technique de construction correspond justement à cette époque, ne soit celle même de Pélage. Cependant, certains éléments, comme des chapiteaux de la galerie *est* du narthex et deux colonnes à l'extrême *ouest* de la nef donnent à penser que des travaux avaient déjà été commencés à la fin du V^e et dans le cours du VI^e siècle.

Pélage n'avait pas touché à l'area souterraine derrière l'abside sous la colline. Cette area fut dans la suite transformée en un *retro sanctos*, où se concentra le culte des saints Abundius et Irenaeus, dont les corps avaient été transportés auprès de saint Laurent, culte dont témoignent des itinéraires des VII^e et VIII^e siècles. Les fouilles ont en outre révélé l'existence aux entrées nord et sud de cette crypte, de deux oratoires sur lesquels les sources n'apportent rien, mais l'oratoire nord possède une décoration dont le style paraît se rattacher au temps de Grégoire III (731-741).

Quant à la basilique majeure, elle avait perdu pour les pèlerins de son importance après la construction de la basilique de Pélage du fait que cette dernière pouvait, elle aussi, servir à de grandes réunions. C'est à elle qu'il faut rapporter les réparations du toit et de l'adduction d'eau effectuées, d'après le *Liber Pontificalis*, par Grégoire II (715-731) à « l'église de Saint-Laurent ». On a trouvé en effet *in situ* des tuyaux de cette canalisation. Adrien I^{er} (772-795) refit de nouveau le toit et les murs extérieurs, dota la basilique de rideaux pour les entre-colonnes et la dédia à la « Sainte Mère de Dieu ». C'est sous cette dénomination qu'elle est

connue jusque sous le pontificat de Léon IV (847-855), après quoi on n'en rencontre plus aucune mention. Une base de colonne endommagée par le feu, seule demeurée *in situ*, fait qu'on se demande si l'édifice n'a pas été ravagé par un incendie.

Par contre, la basilique Est, et spécialement son abside avec le *retro sanctos*, attirent de plus en plus l'attention. C'est sans doute vers cette époque (fin du VIII^e siècle — vers 1100) que le pavement de cette abside fut surélevé jusqu'aux appuis des fenêtres et que, par suite, furent construits des escaliers pour descendre à l'area souterraine. Divers autres travaux furent effectués, dont la construction d'un retrochœur terminé en abside. Dans le premier tiers du XIII^e siècle, on procéda à la réalisation d'un plan ambitieux qui modifiait radicalement le caractère de l'édifice, à savoir la construction de la basilique *ouest*, qui doublait l'étendue de l'église et, par l'entrée à l'ouest, lui donnait une nouvelle orientation. Le gros du travail fut exécuté sous Honorius III (1216-1227), et c'est à ce pape, qui est représenté dans la frise du narthex, que l'œuvre est attribuée. La basilique majeure étant depuis longtemps hors d'usage, plusieurs de ses éléments, architraves et colonnes, purent être employés dans la nouvelle construction.

H. Position historique. — Dans cette partie, l'auteur indique les similitudes qu'ont les constructions successives de l'ensemble monumental de Saint-Laurent hors-les-murs avec les édifices religieux de même époque, ainsi que les particularités qui les distinguent.

Nous n'avons pu, dans notre analyse, qu'indiquer les lignes générales de cette importante étude. La compétence nous manque pour apprécier, autant qu'il le mérite, le travail de l'auteur et de ses collaborateurs. Encore moins pourrions-nous le discuter. Sur un point cependant, qui est secondaire et qui n'est qu'un détail facile à redresser, un doute m'est survenu, que je soumets ici. Il s'agit de la décoration de la chapelle H. 9, mur nord, comportant un groupe de quatre saints avec leur nom : Laurent, André, Jean l'Évangéliste, *Caterina*. L'auteur dit, pour donner aux murs un *terminus ante* ou *ad quem*, que ces figures offrent stylistiquement les plus étroits parallèles avec celles de la crypte de Saint-Chrysogone, contemporaines de Grégoire III. Cela est indiscutable pour les trois premières, mais plus que douteux pour la dernière. Outre que la reproduction qui en est donnée (fig. 82) présente une teinte différente des trois autres (fig. 80 et 81), c'est chose bien connue que le culte de sainte Catherine n'apparaît nulle part, même au Sinai, avant le IX^e siècle. On peut donc tenir pour certain que cette partie a été repeinte, et le problème est dès lors de chercher quel personnage pouvait bien figurer précédemment à cette même place.

Cette modeste remarque, on le voit, ne touche en rien aux conclusions de l'auteur sur l'objet propre de l'ouvrage.

V. GRUMEL.

COLONNA (Maria Elisabetta), *Enea di Gaza: Teofrasto*, a cura di... In-8°, XLII + 161 pages. Salvatore Iodice editore, Napoli, 1958.

D'Énée de Gaza, philosophe chrétien de la seconde moitié du V^e siècle, on ne sait que ce qu'on peut tirer de ses écrits. Ceux-ci se réduisent à peu de volume : quelques lettres et une apologie à l'adresse des philosophes païens sur les grands problèmes de l'immortalité de l'âme, de l'origine de l'homme, de la Providence divine. Rédigée sous forme de dialogue, elle est désignée dans la tradition manuscrite sous le nom de *Théophraste*, l'un des interlocuteurs. C'est par cette œuvre qu'Énée de Gaza mérite de passer à la postérité à l'égal d'autres apologistes plus célèbres.

Cet écrit, connu pour la première fois par une traduction latine de Traversari (edd. Venise, 1513, 1516), n'a eu jusqu'à présent que deux éditions grecques (je ne compte pas les réimpressions) dues, l'une à Wolfius, en 1559, sur un seul ms., actuellement à Munich, l'autre à Boissonade, en 1836, d'après ceux de Paris. Il manquait donc une édition critique, avec utilisation de tous les manuscrits que l'on pût atteindre. M^{lle} Colonna a voulu combler cette lacune. Après avoir exposé l'objet et développé la trame du dialogue, l'éditrice reprend et complète l'inventaire, déjà élaboré par plusieurs devanciers, des manuscrits de *Théophraste*, et, les comparant avec une méthode rigoureuse, en établit les rapports et la généalogie et pose ainsi de sûres assises pour l'édition.

Celle-ci (p. 1-68), conduite avec grand soin, et d'une correction de texte exemplaire, est pourvue d'un appareil critique à double registre, l'un pour marquer les réminiscences de l'auteur du dialogue (leur abondance révèle chez l'éditrice une connaissance approfondie de la littérature classique), l'autre pour noter les variantes des codd. Il faut y rapporter un dense commentaire (pp. 115-138) consacré à justifier, pour nombre de cas, les leçons adoptées dans le texte. Entre l'édition de celui-ci et ce commentaire vient s'insérer la traduction italienne. La tâche était loin d'être aisée, car il s'agit d'un auteur à la pensée dense et nuancée, à la phrase concise, exigeant pour être compris une vive pénétration d'esprit et une attention soutenue. C'est un grand mérite de l'avoir remplie avec une telle aisance et une telle clarté, quoique, en certains passages, on eût souhaité une traduction plus accordée à l'original. Il est regrettable que l'utilité d'un tel travail soit diminuée par la difficulté, faute de paragraphes numérotés, de se reporter du texte à la traduction ou vice versa.

De précieux index terminent le volume : 1. *Index scriptorum*, c'est-à-dire les auteurs cités, avec références précises ; 2. *Index nominum* : noms de personnes et de lieux ; 3. *Index verborum notabilium*, comprenant 16 colonnes. Il est à souhaiter que l'éditrice, qui fait preuve de tant de conscience et de compétence, puisse nous donner dans la suite d'autres travaux de semblable valeur.

V. GRUMEL.

MEYENDORFF (Jean), *Grégoire Palamas : Défense des saints hésychastes. Introduction, texte critique et notes*, 2 volumes in-8°, L + 767 pages, Louvain, 1959.

L'année 1959 ramenait le sixième centenaire de la mort de Grégoire Palamas, l'un des écrivains spirituels les plus importants de l'Église byzantine pendant les derniers siècles de l'empire. Plusieurs travaux ont paru pour honorer cette circonstance. Parmi eux, celui que M. Jean Meyendorff a présenté pour sa thèse de doctorat en Sorbonne, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, est de beaucoup le plus considérable, le plus utile, et sera certainement le plus remarqué. La thèse d'accompagnement en est inséparable et doit être mise sur le même rang. Elle consiste dans l'édition d'un des plus importants ouvrages de Palamas, conservé dans quelques manuscrits et jusqu'ici inédit, *Λόγος ὑπὲρ τῶν ἱερῶς ἡσυχάζόντων*, titre que l'auteur rend par « Défense des saints hésychastes », traduction commode qu'il n'y a pas lieu de critiquer ou de modifier, mais qui aurait dû être expliquée et justifiée dans une note indiquant le sens plus précis qui est : Discours en faveur de ceux qui s'adonnent saintement à l'hésychia (= tranquillité spirituelle).

L'introduction expose clairement et pleinement tout ce qu'il est nécessaire de connaître pour situer l'œuvre dans son temps, son milieu, ses antécédents, ses

circonstances. D'abord 1. Le cadre historique : vie de Palamas, occasion et chronologie de ses ouvrages. — 2. Les écrits antipalamites de Barlaam, le grand adversaire. Ces écrits ont été détruits, mais J. M. les examine à travers les allégations de Palamas, dont il déclare la véracité en les comparant avec des lettres conservées de Barlaam. Des quatre exemples donnés, le second n'est pas pertinent. Dans le passage cité, Barlaam ne dit pas que la sagesse du dehors est nécessaire aux moines pour être délivrés de l'ignorance et des fausses croyances, ce qui est allégué dans le texte de Palamas, mais simplement que Dieu s'approche des hommes après qu'ils ont été délivrés des passions et des fausses croyances : ce qui appartient tout aussi bien à la doctrine de Palamas lui-même. Tous les autres exemples sont cités au cours de l'édition. — 3. Nicéphore l'hésychaste et son traité « De la garde du cœur », où se trouvent exposés pour la première fois les procédés bizarres qui ont provoqué l'étonnement et les attaques de Barlaam. — 4. Les sources de Palamas qui apparaissent dans son ouvrage. Ce sont, d'abord les grands docteurs : Jean Chrysostome, Cyrille d'Alexandrie, et surtout les trois Cappadociens; puis les auteurs ascétiques et mystiques, tant anciens (tels que le pseudo-Denys, Maxime le Confesseur, Jean Climaque, Evagre (à travers Nil), Isaac le Ninivite, Macaire par l'intermédiaire de Syméon Métaphraste, Syméon le Nouveau Théologien, Nicéphore), que proches et contemporains, surtout Théophte de Philadelphie, puis Athanase, patriarche de Constantinople et quelques autres, inconnus par ailleurs). — 5. Plan et style des Triades (les trois séries de discours dont se compose l'ouvrage). Les deux premières suivent un développement parallèle sur la connaissance par rapport au salut, sur la prière et la participation qu'y a le corps, sur la lumière. La troisième consiste dans une réfutation de Barlaam, que l'auteur met en opposition avec les Pères de l'Église. Au sujet de l'expression « triades » employée pour désigner les séries de trois discours, il est à noter qu'elle n'apparaît aucunement dans les manuscrits. On ne doit donc s'en servir que comme d'un terme commun et non la présenter comme un titre originel, ce que fait J. M. en l'écrivant constamment avec une majuscule et en italiques, la majuscule affectant même le quantième de chaque triade : *Première...*, *Deuxième...*, *Troisième Triade*. On ne saurait tromper plus complètement le lecteur. Quant au style, J. M. parle de l'incontestable maîtrise, ce qui est beaucoup dire, de style naturel, parfois familier et brutal. Il pourrait ajouter qu'il est embarrassé, touffu, parfois incohérent et laisse généralement à désirer sous le rapport de l'aisance et de la clarté. — 6. Le texte. Sont indiqués et décrits les manuscrits où il est conservé, dont le principal est le *Coislin* 100 qui a servi de base à l'édition.

Quant à celle-ci, on peut dire que, s'il s'agit de l'établissement du texte, J. M. s'en est acquitté avec le plus grand soin. Sans doute, la lecture elle-même des manuscrits n'offrait pas de difficulté spéciale; il n'en est pas moins vrai que la mise en état du texte pour l'impression suppose une connaissance exacte des règles concernant les rapports grammaticaux qui commandent la ponctuation, ainsi que celles qui regardent les esprits et les accents, et requiert une attention soutenue pour les appliquer. De ce point de vue on ne peut que louer le travail accompli, avec toutefois des exceptions pour la ponctuation.

S'il s'agit de la traduction, je suis bien obligé de constater qu'elle ne donne pas pleine satisfaction. Outre qu'en général elle ne serre pas suffisamment le texte, elle néglige parfois ou brouille les rapports grammaticaux, ou encore disloque les membres d'une phrase complexe et les redistribue en tranches autonomes où se perd leur fonction dans la cohérence et le mouvement de la pensée. Il en résulte une certaine infidélité qui ne touche pas au fond général de la pensée elle-même, mais à son mode de présentation, à ses nuances, à ses aspects et peut même engendrer des contresens de détail. Telle est l'impression que m'ont laissée divers sondages; d'autres m'ont donné une meilleure idée de la pénétration d'esprit et des

possibilités du traducteur. De cette inégalité de valeur naît une insécurité qui empêche d'utiliser la traduction de J. M. sans l'avoir auparavant contrôlée — mais combien pourront le faire?

Pour justifier cette réserve, il n'est pas nécessaire de choisir des exemples ici ou là; ils s'offrent à moi dès les premières pages de la traduction.

Voici en effet les remarques qu'elle appelle :

P. 5, l. 5-8 : Ἐπειδὴ τινων ἡκουσα λεγόντων δεῖν μεταδιώκειν τὴν ἐξω σοφίαν καὶ τοὺς μονάζοντας, ὡς ἄνευ ταύτης οὐκ ἐνὸν ἀγνοίας καὶ ψευδῶν ἀπαλλαγῆναι δοξασμάτων, κἀν εἰς ἀπάθειαν ἀφίκεται τις ἄκραν...

a) Traduction : *J'ai entendu dire par certains qu'il fallait rechercher la sagesse profane et que les moines...* Il n'est pas question dans le texte d'obligation générale de rechercher la sagesse profane, mais il y est dit simplement que les moines aussi sont rangés parmi ceux qui doivent la rechercher; le sujet de δεῖν μεταδιώκειν, qui en manquerait autrement, est τοὺς μονάζοντας. Il faut donc traduire : « J'ai entendu dire par certains que les moines aussi devaient rechercher la sagesse profane »... b) *et que les moines, puisqu'ils ne la possèdent pas, ne peuvent éviter...* La conjonction ὥς qui introduit la raison avancée pour marquer ce devoir aux moines n'est pas rendue dans cette nuance; c) *ne peuvent éviter l'ignorance et les fausses croyances...* « Éviter l'ignorance » rend très mal ἀπαλλαγῆναι, qui veut dire être délivré. « Éviter » se dit d'un mal que l'on n'a pas et dont on veut se préserver, tandis que « être délivré » se dit d'un mal qu'on a d'abord et qui est ensuite ôté ou supprimé; d) *... et les fausses croyances; même en parvenant à l'impassibilité la plus grande, on ne peut...* Cette partie de phrase : *même en parvenant... la plus grande*, est séparée indûment par un point et virgule de ce qui précède pour être rattaché à la proposition suivante : *on ne peut...*

l. 11 : τῶν προφῆταις καὶ ἀποστόλοις δι' ἀποκαλύψεως δεδομένων.

Traduction : *Les dons qu'une révélation a accordés aux apôtres et aux prophètes...* Pourquoi une révélation? « une » restreint le terme, qui, dans le texte, a une acception générale. Il valait beaucoup mieux garder la tournure de l'original en mettant : « les dons accordés par révélation... »

b) *... qu'une révélation a accordés aux prophètes...* Une révélation n'accorde pas; ce verbe est de ceux qui requièrent comme sujet un nom de personne.

l. 12-15 : καὶ γνώσις δι' αὐτῆς (scil. παιδείας) τῶν ὄντων τῇ ψυχῇ προσγίνεται καὶ τὸ γνωστικόν... κοσμεῖ πᾶσάν τε ἄλλην κακίαν ἐξορίζει τῆς ψυχῆς, καὶ γὰρ πᾶν πάθος ἐξ ἀγνοίας φέρεται τε καὶ κρατύνεται, ἀλλὰ καὶ εἰς τὴν τοῦ Θεοῦ γνώσιν ποδηγεῖ τὸν ἄνθρωπον.

Traduction : *Cette éducation [profane] (παιδεία) confère à l'âme la connaissance des êtres et enrichit la faculté de connaissance...; non seulement elle chasse de l'âme toutes les autres choses mauvaises, car toutes les passions ont l'ignorance pour origine et pour fondement, mais elle amène l'homme à la connaissance de Dieu.*

a) Si la phrase s'arrêtait à προσγίνεται, le traducteur pourrait se permettre la tournure active de la proposition où le complément δ' αὐτῆς (παιδεία) est transformé en sujet, mais les propositions suivantes sont également actives et leur sujet ne peut être que γνώσις. C'est à γνώσις seulement que peuvent se rapporter κοσμεῖ, ἐξορίζει, ποδηγεῖ. Il faut donc écarter l'inversion susdite et garder aussi le rôle de sujet à γνώσις pour προσγίνεται.

b) *... ont l'ignorance pour origine et fondement.* Κρατύνεται ne se rattache pas à l'idée de construction, mais à celle de vigueur, de force. La traduction brise la continuité de l'image, qui est celle-ci : « les passions naissent de l'ignorance et par elles se fortifient ». L'idée de fondement est sans rapport avec celle de φέρεται.

l. 18-20 : ἐπειδὴ ταῦτ' ἡκουσα λεγόντων, ἡκιστα μὲν ἐπείσθη... Ἀπολογίσασθαι δὲ πρὸς αὐτοὺς οὐκ ἠδυνήθην. Je relève ici une faute de ponctuation : ἀπολο-

γῆσασθαι δὲ ne devait pas commencer une nouvelle phrase, mais être inclus dans la phrase précédente, comme pendant à *ἤμιστα μὲν οὐκ ἐπέισθην*.

Je m'interromps ici pour proposer ma traduction de tout le passage examiné : « J'ai entendu dire à plusieurs que les moines, eux aussi, devaient rechercher la sagesse profane pour cette raison que sans elle il n'est pas possible d'être délivrés de l'ignorance et des fausses croyances, même si l'on est parvenu à la suprême impassibilité, et qu'on ne peut atteindre à la perfection et à la sainteté qu'en recueillant le savoir de toutes parts, et principalement de la culture hellénique, car elle aussi est un don de Dieu, tout comme ce qui a été donné par révélation aux prophètes et aux apôtres, et c'est par son moyen que la connaissance vient à l'âme, orne l'entendement, qui est la plus noble de ses facultés, et chasse de l'âme tout autre mal — étant de fait que toute passion naît de l'ignorance et se fortifie par elle — et même conduit l'homme jusqu'à la connaissance de Dieu, puisqu'on ne peut connaître Dieu que par ses créatures. En les entendant proférer ces discours, je n'ai pas été le moins du monde convaincu, ma petite expérience dans la vie monastique me montrant tout le contraire; je ne pus pourtant leur répondre. »

P. 7, l. 4-5 : *καὶ οὕτω καθ' ὁμοίωσιν, ζῶντές τε καὶ μετὰ θάνατον, εἶναι τοῦ ποιήσαντος*.

Traduction : [*nous voulons ainsi*], *en restant vivants même après la mort, acquérir la ressemblance du Créateur*.

a) *ζῶντές τε καὶ μετὰ θάνατον* veut simplement dire : « durant la vie et après la mort »; b) *acquérir*, terme dynamique, ne doit pas remplacer *εἶναι*, terme statique.

P. 9, l. 11-12 : *τοῖς τὰ πάντα οἰομένοις εἰδέναι περιουσίᾳ σοφίας*.

Traduction : *eux qui pensent tout savoir dans la profusion de leur sagesse*. Le mot « profusion » est certainement impropre : c'est « abondance » qu'il fallait.

l. 17-18 : *Οἱ δὲ λογικαῖς ἀποδείξεσι ἐπεριδόμενοι περιτραπήσονται πάντως, κἂν μὴ νῦν ὑπὸ σοῦ*.

Traduction : *Quant à ceux qui s'appuient sur des démonstrations logiques, ils changeront certainement d'avis, même si aujourd'hui tu n'es pour rien à ce changement*.

Remarque : *περιτραπήσονται* est le futur passif de *περιτρέπω*, renverser, abattre. Si les dictionnaires admettent le sens moyen pour *τραπήσονται* — encore faut-il que le verbe n'ait pas de complément d'agent avec *ὑπὸ* ou *παρὰ* ou le datif équivalent —, ils ne l'indiquent pas pour le composé *περιτραπήσονται*. On ne pourrait l'admettre que si le sens de la phrase l'exigeait. Or, cela n'apparaît aucunement, et ce sens est au contraire exclu par le complément *ὑπὸ σοῦ*. Il faut donc traduire : « ils seront complètement renversés (ou abattus), même si ce n'est pas par toi maintenant ».

l. 18-22 : *καὶ γὰρ λόγῳ παλαίει πᾶς λόγος, δηλαδὴ καὶ ἀντιπαλαίεται, καὶ τὸν νικῶντα λόγον διὰ τέλους εὐρεῖν ἀμήχανον, ὥς εἶναι τῆς οικείας ἥττης ἀνέλπιδα*.

Traduction : *Car « toute parole conteste une autre parole »; elle est évidemment elle-même un objet de contestation*.

a) *λόγῳ παλαίει πᾶς λόγος*. J. M. suggère que Palamas emploie ici un proverbe, je le crois aussi; on trouve en effet une locution apparentée chez un auteur anonyme, qui la qualifie de proverbe : « *λόγον λόγῳ παλαιστέον* » *κατὰ τὴν παροιμίαν* (1), mais il s'agit ici de raisonnement. Il doit en être de même dans le passage que nous examinons, d'autant qu'il est en rapport avec *λογικαῖς ἀποδείξεσιν* deux lignes plus haut. }

(1) BOISSONADE, *Anecdota graeca*, t. III, p. 216, l. 15. Le proverbe est allégué aussi par S. Grégoire de Nazianze, et *λόγος* y a le sens de raisonnement : *Οἱ μὲν λογισμοὶ μικρόν εἰς γνώσιν Θεοῦ. Λόγῳ γὰρ ἐστὶ πᾶς λόγος ἀντίστατος*. Poem. mor. X, v. 976-977, P.G. 37, 750-751.

b) *un objet de contestation*. « Un » est de trop et ἀντι... de ἀντιπαλαίεται n'est pas traduit.

c) ce n'est pas la parole — disons le raisonnement — qui est objet de contestation, c'est l'idée, ou la doctrine, ou le droit, ou tout ce sur quoi l'on n'est pas d'accord; à un raisonnement *pour* vient s'opposer un raisonnement *contre*.

d) ... *contestation*; et il est finalement impossible de découvrir la parole qui l'emporte et aucune parole ne peut espérer que sa propre défaite. Voilà un à-peu-près assez peu intelligible où, le rôle de ὡς ayant été négligé, on a abouti, je ne sais comment, à un aphorisme que l'écrivain assurément ne reconnaîtrait pas. Il faut comprendre : « Il n'est pas possible de découvrir le raisonnement qui l'emporte finalement (διὰ τέλους se relie à νικῶντα) comme étant assuré de n'être jamais renversé. »

l. 21-24 : καὶ τοῦτ' ἔδειξαν Ἑλλήνων παῖδες καὶ οἱ κατ' ἐκείνους σόφοι, κρείττονι τῷ δοκεῖν λόγῳ δεῖξει διηγετικῶς ἀλλήλους ἀνατρέποντες καὶ ὑπ' ἀλλήλων ἀνατρεπόμενοι.

Traduction : *Et les Hellènes l'ont bien montré, ainsi que les sages qui suivent leur enseignement, en se réfutant perpétuellement l'un l'autre, et se laissant mutuellement réfuter par l'apparence d'une supériorité de démonstration verbale.*

a) Pourquoi « l'un l'autre »? Les philosophes grecs sont nombreux.

b) « se laissant mutuellement réfuter » déborde à coup sûr le texte et est un contresens de situation, car il s'agit justement pour les adversaires de ne pas se laisser réfuter, mais plutôt de l'emporter.

c) « réfuter » est trop faible pour rendre ἀνατρέποντες : c'est « renverser » qu'il faut.

d) *réfuter par l'apparence d'une démonstration verbale*, traduction diluée quant à l'idée et un peu lourde quant à l'expression. Pourquoi ne pas garder l'ordre de l'original : « C'est ce qu'ont montré les fils des Hellènes et les sages formés à leur école (ou bien : « les sages de leur nation », κατὰ avec l'accusatif pouvant avoir les deux sens; personnellement je préfère le premier) : en présentant une argumentation apparemment (ou : à leur sens) meilleure, ils n'ont cessé de se renverser les uns les autres, et d'être renversés les uns par les autres ».

J'arrête ici ces remarques; j'en pourrais ajouter beaucoup d'autres, d'après mes sondages. J'en ai dit assez pour justifier le jugement ci-dessus, et pour conclure que la traduction de J. M., si elle n'est pas inutile, ne peut rendre les services qu'on était en droit d'en attendre. Le traducteur ne semble pas avoir eu une claire conscience des exigences d'une vraie traduction, ni, pour l'œuvre difficile et complexe qui s'offrait à lui, une préparation de tout point suffisante. Les responsables de la collection où l'ouvrage paraît l'ont accueilli avec une confiance surprenante qu'ils ne pourront que regretter.

V. GRUMEL.

GOLEGA (Joseph), *Der homerische Psalter*, in-8°, xvi + 200 pages (= *Studia patristica et byzantina*, 6 Heft), Buchkunstverlag Ettal, 1960.

Ce titre, de prime abord quelque peu énigmatique, désigne la traduction du Psautier biblique en vers homériques, transmise dans divers manuscrits et dans les éditions sous le nom d'Apollinaire de Laodicée. Bien que certains doutes se soient quelquefois exprimés sur cette appartenance, l'opinion prédominante et pour ainsi dire traditionnelle en faisait honneur à ce personnage qui l'aurait composé avant d'être l'hérésiarche que l'on sait. J. G. est le premier qui ait abordé ce problème de front et y ait concentré son application. Déjà en 1939, il publiait dans la *Byzantinische Zeitschrift*, xxxix, 1-22, un article sous le titre significatif :

Verfasser und Zeit der Psalterparaphrase des Apollinarios, où il soulevait de sérieuses objections contre l'attribution de l'œuvre à cet évêque. Cette étude retint l'attention de la critique. Des contradictions surgirent toutefois qui obligèrent à un approfondissement du sujet et donnèrent lieu à de nouveaux éclaircissements. Tout cela est repris et développé dans le présent ouvrage, qui apparaît ainsi le couronnement de toutes les recherches et donne la somme des conclusions de l'auteur.

Pour mener à bien son étude, celui-ci devait non seulement connaître à fond les poètes de l'antiquité grecque qui se sont exprimés en hexamètres, principalement Homère, le plus grand d'entre eux, mais aussi explorer et examiner dans le détail toute la poésie grecque chrétienne des iv^e ou v^e siècles, spécialement les œuvres de saint Grégoire de Nazianze et de Nonnos de Panopolis, qui ont choisi l'hexamètre comme moyen d'expression. C'est en effet d'une comparaison très poussée entre ces différents poètes que pouvaient se dégager les rapports d'influence et de dépendance, condition indispensable pour aboutir à une conclusion valable. Une bonne partie de l'ouvrage est consacrée à cette tâche. Il ne peut être question pour nous de l'analyser ici, ni non plus de reprendre dans leurs cheminements les divers points de toute la démonstration de l'auteur. Il suffira de résumer brièvement ses conclusions.

En premier lieu, l'attribution de la paraphrase du Psautier à Apollinaire de Laodicée n'a pas de garantie externe suffisante. Il n'y en a point de témoignage avant celui de Zonaras (au xi^e siècle), qui consiste en un « on-dit », λέγεται, et qui s'accompagne d'une fausse indication concernant saint Grégoire de Nazianze.

La tradition manuscrite n'est guère plus favorable. Plusieurs manuscrits, dont le plus ancien, l'Oxoniensis (xiv^e siècle), présentent l'œuvre comme anonyme. On conçoit que les autres aient pu être influencés par l'indication de Zonaras.

Si l'on passe à l'examen interne, on ne trouve aucun trait qui puisse désigner Apollinaire, soit que l'on examine le contenu dogmatique où rien n'apparaît qui montre l'hérésiarque ou le fasse présager, soit que l'on considère l'exégèse scripturaire, qui utilise principalement les explications de Théodoret, soit que l'on observe les dépendances sous le rapport poétique, où c'est principalement saint Grégoire de Nazianze, et, à un degré moindre, Nonnos de Panopolis, qui ont servi de modèle à l'auteur. Enfin, la « Protheoria » ou préface marque un temps où le christianisme domine toute la terre, à l'exception « d'une ou deux cités » qui servent encore les divinités païennes. Ainsi donc, autant l'époque que les caractéristiques de l'ouvrage ruinent l'attribution qui en est faite à Apollinaire. Il appartient à un auteur inconnu.

L'anonymat de l'auteur est compensé par les renseignements que fournit la « Protheoria » déjà signalée. Ce texte, de première importance pour notre problème, n'a pas été connu des anciens éditeurs et par suite ne figure pas dans la *P. G.* de Migne : il a paru dans l'édition critique de Ludwig (Leipzig, 1912). J. G. en donne ici une nouvelle édition, copieusement commentée. Ce document, on peut bien l'appeler ainsi, nous apprend que l'œuvre est dédiée à un important personnage nommé Marcien, que c'est lui qui, amoureux de beau chant et de belle poésie comme étaient ceux des anciens Grecs, a donné l'ordre de composer cette paraphrase, voulant transposer dans la pure langue d'Homère la douceur des chants davidiques. Il nous apprend aussi que ce Marcien, ayant gardé la virginité, a choisi « l'harmonieuse cantilène pour compagne inséparable de sa vieillesse ». Il ne peut faire de doute que ces divers traits désignent saint Marcien, économe de la Grande Église sous Gennade I^{er}. Ce personnage faisait partie, avant d'être élevé à cette haute fonction, du groupe des « Spoudaioi » de Constantinople, qui s'occupaient de relever la beauté du chant ecclésiastique et des hymnodies; il avait aussi une grande admiration pour saint Grégoire de Nazianze, le principal

modèle du paraphraste, au point qu'il fit construire une basilique pour enchâsser l'« Anastasis » qui avait retenti de ses plus beaux discours. Tout cela explique bien l'origine du « Psautier homérique » et le situe au temps où saint Marcién, étant grand économiste, se trouvait en situation de pouvoir susciter des activités et de recevoir des dédicaces.

Il n'est pas croyable, J. G. le reconnaît, que la Paraphrase métrique du Psautier ait jamais pénétré dans la liturgie officielle ni dans l'usage populaire, mais il n'est pas vain de penser que dans un groupe restreint, celui des Spoudaioi, à l'encontre du courant rigoriste qui, par fidélité au texte sacré, condamnait toute composition littéraire, on ait tenté un premier essai de créer une poésie et des mélodies chrétiennes sur le modèle des anciens Grecs. L'essai ne pouvait réussir, mais l'œuvre resta dans le goût du public lettré, et c'est ainsi qu'elle put traverser les siècles. C'est sous d'autres formes, en d'autres cadres, que devait s'épanouir la poésie liturgique de l'Église grecque.

Nous n'avons indiqué ci-dessus que les grandes lignes de cette remarquable étude. Mais qui voudra l'explorer à fond y trouvera un nombre considérable d'indications et de renseignements instructifs, pour lesquels, du reste, le « Sachre-gister » sera un guide fort utile.

Ajoutons que tout au long de ses démonstrations et commentaires, l'auteur a proposé quantité de corrections et d'améliorations à l'édition critique de Ludwig. Dans un dernier chapitre, il en égrène une nouvelle série (une centaine). Parmi ces dernières, un certain nombre sont un retour, sans que ce soit noté, aux leçons de l'édition princeps. Il apparaît ainsi qu'une nouvelle édition de la Paraphrase devrait être entreprise, et personne, certes, par le commerce intime avec cette œuvre et avec tous les auteurs païens ou chrétiens dont l'examen lui a été nécessaire, n'y est mieux préparé que l'auteur du présent ouvrage. C'est, en tout cas, notre souhait et notre attente.

V. GRUMEL.

ERCOLE (Giuseppe d'), *Gesù legislatore et l'ordinamento giuridico della sua Chiesa nei vangeli* (= *Communio* 1), 20 × 13 cm, xiv + 138 pages, Rome, 1957.

L'*Institutum utriusque juris* de l'Université Pontificale du Latran a entrepris de publier une collection de travaux sur la discipline canonique primitive. Le but est de coordonner les recherches (d'où sans doute le titre de « *Communio* ») des travailleurs isolés en les dirigeant vers un plan organique pour l'étude de l'histoire juridique des origines chrétiennes. Cette collection accueille principalement les contributions ayant pour objet les matières juridiques, mais elle s'ouvre aussi à celles qui, sans avoir ce caractère spécial, peuvent apporter sur elles des éclaircissements. Par suite, elle est susceptible d'intéresser non seulement les juristes, mais aussi tous ceux que préoccupe l'histoire des origines du christianisme.

Il est tout naturel, et il s'imposait que le premier volume de la collection fût consacré au fondateur lui-même de la religion chrétienne, Jésus-Christ, qui est l'auteur, le fondement, la source de tous les éléments et de tous les développements juridiques de la société parfaite qu'il a voulu que soit son Église.

L'ouvrage comprend deux parties d'étendue inégale.

I. *Itinerarium mentis in Christum legislatorem; preparatio evangelica* (p. 1-30). Dans cette partie est étudiée l'ambiance politique, juridique et sociale, où Jésus-Christ a vécu et où il a exercé son action. C'est la description, sous ces divers points de vue, de l'ordre judaïque, à la fois État et religion, loi et police, théocratie

et nomocratie, ordre fondé sur révélation divine, mais, en ce moment de l'histoire, entravé par la domination étrangère. Jésus-Christ a eu en face de lui des chefs religieux responsables de l'indépendance, de la constitution, du culte, de la prospérité de la nation; il a vécu dans une ambiance de citoyens convaincus du droit divin de la nation à l'indépendance, et pénétrés de l'intime conviction de la prochaine délivrance et du rétablissement définitif du royaume d'Israël par le Messie.

II. *Gesù legislatore*. Dans cette partie, l'auteur étudie successivement : 1^o l'activité législative de Jésus-Christ; 2^o son système législatif; 3^o l'Église, son essence, sa constitution, ses moyens, ses ministres, son autorité, son chef suprême, son caractère de société juridiquement parfaite, suprême en son ordre, nécessaire, universelle, indestructible, son droit et son pouvoir de sanction, for interne et for externe; 4^o la promulgation de la législation : temps et mode, adhésions, oppositions : scribes, pharisiens, sadducéens, foule; procès (juif, romain) et condamnation : responsabilité du Sanhédrin, située dans son refus coupable de croire au Christ; du procureur romain, qui cède devant la menace d'une dénonciation à César.

Cette analyse est bien imparfaite et ne rend pas compte de la densité de l'ouvrage. L'auteur a le mérite de ne pas se perdre en de longs développements et en de faciles généralités. Ce qu'il veut dire, il le dit brièvement, clairement, pleinement. Le sujet est traité à fond. Au terme de l'ouvrage, Jésus-Christ apparaît bien législateur dans le sens le plus haut et le plus fort du terme, en toute plénitude. La loi ancienne et l'ordre ancien étaient une attente qu'il comble; s'il les fait disparaître, c'est comme l'imparfait dans le parfait, la figure dans la réalité, les subliment dans la loi nouvelle et l'ordre nouveau qu'il vient établir, à savoir l'Église, à laquelle, avec la fin surnaturelle qui lui est propre, il a donné les moyens proportionnés (autorité, pouvoirs, organes) et les fondements juridiques qui en font une société parfaite.

V. GRUMEL.

DENIS-BOULET (Noële-M.), *Le calendrier chrétien* (Collection *Je sais — je crois* 112), in-16, 128 pages. Paris, Arthème Fayard, 1959. Prix : 350 anc. fr.

On trouvera dans ce volume une esquisse de ce qu'il convient de connaître touchant le calendrier chrétien, qui est à la base, dans ses grandes lignes, du calendrier international actuel. Après un aperçu sur l'origine du calendrier (I) et les calendriers préchrétiens (II), l'auteur passe en revue le Dimanche chrétien (III), la fête de Pâques, sa date, le plus ancien Temporal (IV), les premières fêtes fixes : Noël et les fêtes des martyrs (V), les martyrologes et leurs sources et l'évolution du martyrologe jusqu'à sa forme actuelle (VI), le développement de l'année chrétienne aux IV^e-VIII^e siècles : Carême, Stations, Quatre-Temps, Avent, fêtes mariales, Semaine Sainte à Jérusalem (VII), puis aux VIII^e-XVII^e siècles : Temporal et Sanctoral : messes votives, nouvelles fêtes, la canonisation (VIII), la réforme du calendrier de Grégoire XIII à nos jours (IX) et enfin un aperçu sur certains projets de réforme relatifs à la fixation de la fête de Pâques et à la stabilisation des semaines. L'ouvrage s'adresse évidemment au lecteur occidental et c'est pourquoi on n'y trouve pas traité le développement du calendrier liturgique en Orient. Pour l'Occident même, l'évolution n'est pas suffisamment marquée : il n'est rien dit du *Kalendarium romanum* du premier tiers du VIII^e siècle (entre 714 et 731), édité par Fronto (en 1652), si digne d'attention à divers égards, en particulier par la manière dont sont indiqués en séries diverses les dimanches entre la Pentecôte et l'Avent.

Quelques remarques : p. 24, il est dit que les Nones tombaient le 7 dans les mois de 31 jours et le 5 dans les autres. C'est inexact : c'est pour 4 seulement parmi ceux de 31 jours que les Nones tombaient le 7. — P. 46 : la réforme alexandrine du cycle d'Anatole n'a pas consisté à la faire partir du règne de Dioclétien ; ce n'est là qu'une coïncidence, mais à lui donner pour point de départ la néoménie du 1^{er} thôth, qui marquait chez les Égyptiens le commencement de l'année civile. En outre, on ne peut pas dire que la table utilisée par Denys le Petit était basée sur le nombre d'or, car celui-ci désigne un cycle de 19 ans d'une autre échelle, issu d'une autre réforme du cycle d'Anatole. — P. 46 également, à propos de l'ère chrétienne commençant en 753 de Rome (c'est-à-dire la nôtre), l'auteur la montre dans le calendrier filocalien. Or, cette indication est suspecte, du fait qu'elle est absente de la copie de Peiresc ; en outre, la concordance qu'elle marque du 25 décembre avec le vendredi n'existe pas en l'an 1 de notre ère ; elle est avec le samedi. Il est à croire qu'on se trouve en présence d'une addition ultérieure, due au désir de mettre, par cette date du vendredi, le jour de la naissance du Christ en parallèle mystique avec celui de la Passion, le vendredi étant aussi le jour génésiaque de la création de l'homme, que le Verbe, se faisant homme, est venu sauver.

V. GRUMEL.

LIESEL (Nicolas). *Les Liturgies catholiques orientales par l'image*, 1 vol. de 160 pages, 18,5 × 26 cm sous jaquette illustrée, Paris, Letouzey et Ané, 1959. Prix : 18 N. F.

L'intérêt pour les Églises orientales prend chaque jour plus d'ampleur dans tous les milieux. C'est surtout pour ceux qui ne peuvent assister aux cérémonies des divers rites que l'abbé N. Liesel publie un album d'illustrations photographiques accompagnées d'un commentaire afin de présenter la Liturgie Eucharistique telle qu'on la pratique dans les diverses communautés chrétiennes de l'Orient.

Voici en quels termes, Son Ém. le cardinal Tisserant, particulièrement compétent en la matière, présente ce travail original :

« Le présent ouvrage, « les Liturgies Catholiques Orientales », offre une vue d'ensemble des formes selon lesquelles les Catholiques des divers rites orientaux célèbrent le Saint Sacrifice de l'autel, qu'ils appellent : Divine Liturgie. Ce livre illustre bien la nature et les caractéristiques du Mystère Eucharistique, qui apparaissent dans les prières et les cérémonies liturgiques conformes aux traditions variées des différents rites. Les photographies jointes au texte ont été si judicieusement choisies qu'elles permettent au lecteur de saisir étroitement l'ensemble de la liturgie de chacun des rites orientaux.

« Les prières de ces diverses liturgies, qui remontent aux tout premiers siècles de l'Église, sont imprégnées de la plus ardente piété. La profondeur de leur symbolisme et la richesse de leur enseignement théologique les feront apprécier par les chrétiens de toutes les traditions, dont ils accroîtront la dévotion et la culture spirituelle. »

R. J.

Sœur KEETJE ROZEMOND, *La Christologie de saint Jean Damascène*. Studia patristica et byzantina. 8. Heft. Ettal 1959, 117 pages.

Le rôle de saint Jean Damascène ne se limite pas à celui d'un simple compilateur. Excellent théologien, il a su assimiler et repenser de façon personnelle la

doctrine élaborée par les principaux Pères de l'Église grecque; cet effort remarquable, sans viser à la systématisation, a procuré à l'Orient une petite somme théologique qui résumait la position orthodoxe sur les grands chapitres du Symbole. Le saint Docteur ne prétendait pas à l'originalité et l'étude de Keetje Rozemond montre bien que sur un point précis — celui de la Christologie — il n'est que l'écho fidèle de la doctrine professée au cours des siècles antérieurs. Cette recherche sur la Christologie damascénienne a été divisée en quatre chapitres : Christologie sotériologique, Christologie asymétrique, Christologie de la Tradition et enfin la Contemplation du Christ, long chapitre composé de textes, en partie inédits, illustrant les principaux mystères de la vie du Christ.

Basé sur une étude attentive de l'œuvre du saint Docteur et sur un dépouillement assez large d'articles ou d'ouvrages récents, ce travail consciencieux inspire confiance. Le second chapitre recèle cependant certaines faiblesses que nous nous contenterons de relever. Touchant l'objection « Comment une nature humaine peut-elle être complète, sans être en même temps une hypostase ou une personne? » l'auteur écrit (p. 22) : « La réponse à cette question... est très simple. » Une telle affirmation surprend; le développement qui suit ne satisfait nullement le lecteur et ne saurait le faire. L'auteur oublierait-elle que, sans le cas exceptionnel du Christ, nous ignorerions très probablement qu'il y eût une différence entre une nature humaine complète et une personne? Dans la partie consacrée aux deux volontés (p. 34-37), l'examen de la pensée du Damascène ne nous paraît pas suffisamment approfondi.

L'auteur parle de « théologiens modernes », de « christologues » modernes qui repoussent la doctrine traditionnelle sur tel ou tel point; il faudrait préciser que ce ne sont sans doute pas des auteurs catholiques. Dernier détail : il fallait choisir entre l'appellation « Christ » et « le Christ » et s'en tenir à l'une ou à l'autre.

En dépit de quelques faiblesses, cette recherche contribuera pour sa part à une meilleure connaissance de la doctrine de saint Jean Damascène, dont on attend la grande édition entreprise par l'Institut byzantin de Scheyern.

P. G.

L. OUSPENSKY, *Essai sur la Théologie de l'icône dans l'Église orthodoxe*. Éditions de l'Exarchat patriarcal russe en Europe occidentale, Paris 1960. T. I, 230 pages.

L'auteur présente son livre comme « un abrégé d'un cours d'iconologie donné aux cours pastoraux de Théologie de l'Exarchat de Moscou à Paris ». A l'exception du dernier chapitre, « sens et contenu de l'icône », qui nous paraît sans conteste le meilleur, tous les autres traitent de la genèse et du développement de l'icône depuis les premiers siècles chrétiens jusqu'à la période iconoclaste. L'ouvrage est fort décevant du point de vue scientifique. Deux défauts contribuent à dévaloriser cette enquête historique : une tendance apologétique trop prononcée et une indigence presque totale d'esprit critique. Le lecteur le moins averti en matière d'art religieux ne peut manquer d'être choqué par des affirmations comme celles-ci :

« L'Église déclare nettement et avec autorité : la première icône du Christ fut la Sainte Face (= le voile de Véronique); les premières icônes de la Vierge furent faites par saint Luc » (p. 107-108). L'auteur en fait une question de foi.

« ... nos icônes actuelles reproduisent fidèlement les traits historiques des saints de cette époque (= les premiers temps chrétiens) » (p. 46).

« Saint Luc était peintre et il ne s'est certainement pas borné à une seule icône de la Vierge » (p. 76).

L'auteur n'émet pas le moindre doute sur l'authenticité de certains récits d'Eusèbe : l'échange de correspondance entre le Christ et le roi Abgar d'Édesse (H. E. I, 13; *P. G.*, 20, 120-128) p. 59-62; la statue du Christ érigée par l'hémorroïsse à Panéas (H. E. VII, 18; *P. G.*, 20, 180) p. 46-47. Il attribue sans la moindre hésitation toute une série d'icônes à saint Luc. On pourrait relever beaucoup d'autres étrangetés de ce genre.

L'auteur fait à plusieurs reprises le procès de l'art catholique et romain (p. 11-14, 120, 168, 177, 212). Nous ne contesterons pas le bien-fondé de certaines critiques, surtout en ce qui concerne l'art naturaliste de la Renaissance. Il n'en reste pas moins que certaines accusations sont outrancières et injustifiées. Nous reconnaissons la beauté et l'émouvante richesse spirituelle de l'iconographie orthodoxe, mais sans éprouver le besoin pour la rehausser de refuser toute valeur à l'art de l'Église catholique.

Les maladresses de style et les fautes d'orthographe ne sont pas rares; « prêcher, jeûner, icône, épître » exigent un accent circonflexe; on dit « byzantinologue » et non « byzantologue ». Un certain nombre de références sont fausses et la transcription des mots grecs laisse beaucoup à désirer. Enfin les connaissances de l'auteur sur la doctrine catholique du péché originel (p. 213-215) ne sont pas au point.

Paul GAUTIER.

COSTANZA (Salvatore), *Un « martyrion » inedito di S. Lucia di Siracusa*, estratto da *Archivio Storico Siracusano*, III, 1957, 53 pages, Syracuse.

Ce texte, tiré du ms. 37 de l'Université de Messine, provenant du fonds du Saint-Sauveur, est édité avec une traduction italienne. L'éditeur a voulu tirer de l'oubli ce monument *di storia patria* et l'intention est fort louable, car le morceau paraît être une production de l'hagiographie locale. La valeur historique est faible, l'auteur du récit ne dépassant guère les lieux communs habituels. La présentation du grec attire une première remarque. Il aurait été préférable d'admettre un appareil en bas de chaque page plutôt que d'inscrire en tête, dans la préface, quelques variantes orthographiques, car l'on ne sait plus si les quelques erreurs qui subsistent sont du manuscrit ou de l'éditeur : l. 68, *μεστεύεται*; l. 178, *συνέξων*; l. 374, *ήγασαμένη*; l. 393, *σωτηρίας*. Quelques lectures ou corrections sont à réviser : l. 84, <έν> ajouté après *εσχόλασεν* est inutile, car le verbe se contente du datif; l. 86, lire *θεανθρώπου* : *L'Homme-Dieu* et non *θε <λου> ανθρώπου* : *Uomo Divino*; l. 115, lire *ήντιμόλουν*; *elles suppliaient*, et non *ήντιμόλουν* : *si facevano avanti*; l. 166, *οὐκ αὐτὰ <ρ> πολὺ* ne signifie pas grand'chose, tandis qu'on peut lire sans doute *οὐ κατὰ πολὺ*; l. 336, *σπρωθέντα*, *abbattuto*, doit se lire en réalité *στ(αυ)-ρωθέντα*, *crucifié*; l. 535, *πνεῦμα* mérite une majuscule autant que Pénélope ou Zeus, car il s'agit de la personne de l'Esprit; l. 603, <καὶ> est inutile, car les mots qui suivent sont mis simplement en apposition et non coordonnés; l. 550, *ἀνέδην* traduit *liberamente* doit se lire *ἀναίδην* (cf. p. 8); l. 618 *ὥσι* traduit *come* doit se lire *ὥσει*.

La traduction me paraît fidèle et élégante, mais laisse apparaître quelques erreurs ou des interprétations fautives; l. 49 : *ὥς ὁ λόγος φθάσας* est traduit *come il racconto che segue*, alors que cela signifie *le discours qui précède*; l. 125, *προσδεξαί-νου τὴν δέησιν ἐξομένη* (corr. *ἐζομένη*, p. 53) *τὸ φίλτρον accogliendo la preghiera, fa coagulare il flusso*; il semble qu'il faille lire *πρόσδεξαί μου* et *φίλτρον* ne signifie nullement le flux du sang, mais l'amour maternel, comme à la l. 127, car le flot du sang se dit *ρύσις* (cf. l. 162); le terme *ἐξομένη* me paraît encore douteux; l. 170, *τῶν ὑπὸ χεῖρα* traduit *cio che portavano* doit se comprendre *les serveurs*; l. 243, *μεγάλω σὺν ἐμοί*, *celebra con me* doit se lire sans doute *μεγαλύνε*;

l. 579, ἐμπάθεια ne signifie pas seulement *mentalité*, mais *passion*, *sentiment passionné*. Il y a certainement un contresens dans les l. 184-186, où les termes τῆς τοῦ νομικοῦ... διαλέξεως sont compris la *predica del sacerdote su Colui...* Le traducteur n'a pas vu que l'auteur lui-même a commis une légère confusion dans la citation évangélique; il a pris l'entrevue citée dans *Luc* 18, 18, pour celle du *nomikos* citée dans *Luc* 10, 25; il ne s'agit donc pas dans le passage d'une prédication entendue par Lucie, mais du riche de l'Évangile qui *s'adresse au Sauveur* pour lui demander ce qu'il doit faire pour être sauvé. Sinon l'équivalence *nomikos* = *sacerdote* demanderait à être expliquée. Une autre citation aurait exigé aussi une petite note, à la l. 625, où se trouve une allusion peu compréhensible à première lecture et qui s'explique par *Dan.*, III, 91.

Il est curieux de constater que des allusions aux classiques chrétiens ou bibliques soient parfois moins accessibles à un éditeur que les allusions mythologiques : cela est assez regrettable, au moins dans une édition de vie de saint.

J. DARROUZÈS.

GILL (Joseph), S. J. *The Council of Florence*, in-8°, XVIII-453 pages, 2 illustrations, University Press, Cambridge, 1959. Prix : 47 sh. 7 d.

Au moment où le problème de l'Union est de nouveau agité dans les diverses confessions chrétiennes, il est utile de revenir au dernier concile œcuménique où la question a été discutée et provisoirement résolue. On y trouvera bien des enseignements qui peuvent servir à une nouvelle confrontation. L'Institut Pontifical Oriental a entrepris, sous la direction du P. G. Hofmann, S. J., la publication de tous les textes, documents officiels et autres qui ont trait à ce grave événement. Notre revue a fait en 1958 le compte rendu de plusieurs des volumes déjà parus : dans la Série « Documenta et Scriptores »; G. HOFMANN — Th. O'SHAUGNESSY — I. SIMON, *Orientalium documenta minora* (*REB*, XVI, p. 275-276); G. HOFMANN, *Andreas de Santacroce, advocatus consistorialis, Acta Latina Concilii Florentini* (*ibid.*, p. 276-277); EM. CANDAL, *Joannes de Torquemada, O. P., Oratio Synodalis de Primatu* (*ibid.*, p. 277). Le P. Joseph Gill, qui fait partie de la même équipe, outre divers articles dans les *Orientalia Christiana Periodica*, a publié un volume : *Quae supersunt actorum graecorum Concilii Florentini*, Rome, 1953. On ne s'étonnera donc pas de le voir écrire une Histoire du Concile.

Il faut avouer que l'on est insuffisamment renseigné sur tout ce qui s'est passé dans cette assemblée qui avait de graves problèmes à résoudre, non seulement les divergences de doctrine avec les Orientaux dissidents en vue de rétablir l'union, mais aussi l'apaisement des conflits surgis en Occident à la suite du Grand Schisme, de manière à faire disparaître tous les mauvais résultats qu'il avait produits. Sans doute on connaît l'essentiel, surtout en ce qui concerne les Grecs, mais on sait peu de chose sur les travaux du concile après le départ de ces derniers. Cela vient surtout du manque de pièces officielles, les protocoles ou actes de l'assemblée ayant disparu. Du côté latin on possède les lettres d'Eugène IV, le rapport qu'André de Santacroce, avocat consistorial et témoin des événements, adressa dès l'automne de 1439 à l'empereur d'Allemagne Albert V sous le titre de *Dialogus*, la *Summa Concilii Florentini* d'Antonio Patrecio, écrite vers 1480, et le recueil d'Actes de Justiniani publié en 1638, soit deux siècles après le concile. Du côté grec on possède un recueil, malheureusement incomplet, connu sous le nom de *Practica*, récit des événements, attribué à Bessarion, puis à Dorothee de Mitylène. Ce document, sans être officiel, a une grande valeur par la probité que

l'on y constate. Un autre texte, dont il faut tenir compte tout en regrettant son parti pris anti-latin, ses erreurs concernant les dates et les noms des personnages, est le récit qu'a laissé de son voyage en Italie et des événements auxquels il a assisté le diacre Sylvestre Syropoulos, grand ecclésiarque et dikaiophylax, récit que l'évêque anglican Robert Creyghton a édité avec une traduction latine sous le titre tendancieux de *Historia vera unionis non verae inter Graecos et Latinos sive Concilii Florentini exactissima narratio*. Il existe d'autres sources d'information, mais fragmentaires, tirées des archives de Venise et d'autres villes d'Italie ou des Frères Prêcheurs, etc.

C'est en utilisant ces textes, ainsi que les œuvres de ces prédécesseurs que le P. J. Gill a écrit le présent volume pour les lecteurs de langue anglaise. Après une assez brève introduction pour indiquer les sources et en préciser la valeur, il divise son travail en dix chapitres d'inégale longueur. Leur énoncé montre clairement qu'il s'est préoccupé surtout de l'Union avec les Grecs qui est en effet la principale question débattue à Ferrare et à Florence. C'est d'ailleurs une nécessité. Faute de documents, nous savons peu de chose sur ce qui s'est passé au concile après le départ des Grecs. Le premier chapitre expose la situation de l'Église au moment où se nouaient des rapports plus directs entre l'Orient et l'Occident, les controverses qui avaient donné naissance au Grand Schisme et les divisions qui en étaient résultées parmi les peuples latins, toutes choses qui n'étaient pas de nature à encourager les Grecs à faire l'Union. Malgré les obstacles, les tractations de Martin V (1414-1431) avaient préparé le terrain, mais le concile de Bâle avait de nouveau suscité de nouvelles divergences. Ce fut le rôle d'Eugène IV de clarifier la situation et de provoquer une confrontation des deux Églises en vue de les unir. Les questions discutées au concile (Purgatoire, addition au Symbole, Procession du Saint-Esprit, Eucharistie, Primauté du Pape) occupent la moitié du volume. Après le départ des Grecs, le concile traita de l'union avec les Arméniens, puis avec les Coptes et les Éthiopiens. Entre temps il fallait rétablir la véritable conception de l'Église chez les divers États de l'Occident, dont les gouvernements tenaient plus ou moins pour le concile de Bâle et ses prétentions à subordonner le pape au concile oecuménique, ce qui demanda du reste des années. Le dernier chapitre rappelle le sort de l'Union dans les pays de rite byzantin. On sait qu'elle fut reniée par la plupart de ceux qui l'avaient signée à Florence et qu'elle déclencha de vives réactions populaires activées par certains prélats et surtout par des moines influents, sous prétexte de fidélité à l'Église nationale. On a dit que si la bataille de Varna (1444), au lieu d'être un désastre pour les armées chrétiennes unies contre les Turcs, avait infligé une sanglante défaite à ceux-ci, l'Union aurait eu plus de chances de s'établir solidement et de durer. Il est permis d'en douter en raison de l'état des esprits à Constantinople et ailleurs. Dans la capitale byzantine l'opposition se manifesta violente dès le retour des personnages qui avaient pris part au concile. Les prélats qui reniaient leur signature ne montraient guère qu'ils étaient foncièrement convaincus de la nécessité de l'Union. L'espoir d'une défaite turque ne semble pas avoir calmé l'excitation des esprits.

Ces événements de si grande importance pour la vie de l'Église se sont produits à une époque singulièrement troublée tant au point de vue politique qu'au point de vue doctrinal. Les raconter avec leurs incidences dans les différents milieux imposait une tâche difficile à l'auteur qui désirait apporter toute la lumière possible dans une question aussi complexe. Il y a réussi, bien qu'on puisse regretter qu'il n'ait pas précisé suffisamment l'attitude des gouvernements pendant le concile, faute sans doute d'avoir pu utiliser les rapports des agents diplomatiques. Il eût été prudent aussi de ne pas accepter sans un sérieux contrôle les idées de Mgr Dibb sur le comportement des Maronites à cette époque.

En appendice on trouvera le texte du décret d'Union, *Laetentur caeli*, du

6 juillet 1449 (p. 412-415). Il est suivi d'une abondante bibliographie (16 pages) et d'un index de 20 pages qui permet de s'orienter dans la complexité des événements et des personnages.

R. JANIN.

Bulletin codicologique. Bibliographie courante des études relatives aux manuscrits, publiée avec le concours du Centre belge d'Archéologie et d'Histoire du livre, Bruxelles, 5, rue du Musée; 1959, fasc. 1-2.

Cette publication, nouvelle forme d'un bulletin inclus dans la revue *Scriptorium*, sera accueillie avec faveur par tous ceux qui ont besoin d'être informés des études relatives aux manuscrits. Ce bulletin rend compte non seulement des recherches strictement codicologiques, mais aussi des descriptions, des mentions contenues dans les éditions. On voit que le programme est vaste, et la première impression que l'on éprouve en parcourant les deux présents fascicules, c'est que le domaine des manuscrits est quasi illimité ou mal délimité. D'après l'intention des auteurs du projet et les premières réalisations, il semble que l'on veuille embrasser tous les domaines où intervient une étude de manuscrit. Jusqu'ici les informations se rapportent en majorité aux manuscrits latins, mais on y trouve aussi des notes relatives à des manuscrits grecs, français, italiens, espagnols, etc. Mais abordera-t-on aussi le domaine des autres langues où intervient la recherche codicologique, comme le slave et l'arabe? Je pense que certaines précisions devraient être données sur ce point, car il ne semble pas que les bibliographies *nationales* annoncées comprennent des intentions plus précises; elles ne visent pas en effet à établir une distinction par langues, mais un groupement par pays des études parues.

D'autre part, la rédaction a adopté une formule de classement fort commode tant que le nombre des notices ne sera pas trop élevé, mais je crains qu'en se développant le bulletin ne perde du fait de cette méthode de classement une part de sa commodité pour ceux qui l'utiliseront. Il me semble que certains index devraient se joindre au bulletin et tout d'abord l'index des manuscrits cités, indispensable à première vue. On fait remarquer très justement que la plupart de ceux qui auront à consulter le bulletin retrouveront, grâce à l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, les notes qui les intéressent. Mais, comme l'objet du bulletin est le *manuscrit*, un classement secondaire comprenant une liste des manuscrits cités avec renvoi à la notice serait fort utile. Quel que soit l'ordre adopté pour ce classement, soit par langues, soit par ordre alphabétique des bibliothèques selon l'usage, il simplifierait de beaucoup la consultation sans surcharger la publication outre mesure.

L'entreprise n'est qu'à ses débuts et nous lui souhaitons bon succès, tout en félicitant l'équipe qui se dévoue à sa réalisation.

J. DARROUZÈS.

WIRTH (Peter), *Untersuchungen zur byzantinischen Rhetorik des zwölften Jahrhunderts mit besonderer Berücksichtigung der Schriften des Erzbischofs Eustathios von Thessalonike*. Inaugural Dissertation, München (Mikrokopie-Gesellschaft für angewandte Mikrographie) 1960, ix + 160 p.

Cette thèse se compose de deux parties distinctes. La première concerne certaines œuvres de rhéteurs du XII^e siècle, l'autre étudie plus spécialement la langue d'Eustathe de Thessalonique. Le petit résumé des pages 57-58 expose le résultat

de la recherche concernant les rhéteurs. A Grégoire Antiochos sont attribués les quatre discours initiaux de ms. *Escorialensis* U II 10, dont deux sont édités par Regel : n. XI (daté du 25 avr. 1180) et XII de son édition. A Nicéphore Basilakès sont attribués le discours XXI de Regel, le discours à Muzalon édité par Maria Corbeti, et un discours inédit à Adrien, fils du sébastocrator Isaac. Puis l'auteur signale la présence de deux discours d'Antiochos dans le *Marc.* XI 22 (= 1235). Toutes ces conclusions sont justes, mais j'estime cependant que dans le cours de la démonstration il ne fait pas suffisamment appel au *contexte* du manuscrit, du moins pour le *Marcianus* qui contient des lettres du même Antiochos. Le reste de la première partie contient diverses remarques de chronologie : la date de naissance d'Eustathe (entre 1106 et 1114), la date du tome de Manuel I Comnène contre les musulmans (en 1178).

Sur un point la curiosité de l'auteur reste assez timide : il semble avoir examiné le contenu des ff. 489^v-493 de l'*Escorialensis*. L'indication des dimanches aurait dû lui suggérer le rapprochement avec un homiliaire, car le 14^e dimanche de Mathieu précède en effet le dimanche avant l'*Exaltation* : voir A. Ehrhard, *Überlieferung und Bestand*, III, p. 527. Cependant le titre qui se trouve au f. 489^v ne convient en réalité qu'au texte qui commence au f. 491^v; car aux folios 485^v, 487, 489^v nous avons trois discours différents concernant l'Assomption de la Vierge, tandis que les deux suivants sont vraiment des discours dominicaux. Cet exemple montre, me semble-t-il, les limites des travaux de ce genre. Certes ils sont très utiles, mais il ne serait pas non plus mauvais d'élargir le sujet; nombreux sont ceux qui ont puisé des renseignements dans le ms. de l'Escorial, mais personne ne s'est encore décidé à l'examiner dans son ensemble.

La seconde partie du travail de P. Wirth étudie certains aspects de la langue d'Eustathe : l'emploi des cas, surtout du datif, et des prépositions, des clausules, des figures de rhétorique. Cet inventaire minutieux portant sur les discours édités par Regel sera d'une grande utilité pour la connaissance des œuvres d'Eustathe, pour l'édition des opuscules inédits et même pour la réédition de Regel dont l'auteur a démontré amplement les insuffisances. Cette thèse, malgré le caractère un peu décousu de la première partie, est un travail de patience fort méritoire et rendra de grands services à ceux qui étudient ces auteurs si peu accessibles du XII^e siècle.

J. DARROUZÈS.

MANOUSSACAS (M. J.), 'Η ἐν Κρήτῃ συνωμοσία τοῦ Σήφη Βλαστοῦ (1453-1454) καὶ ἡ νέα συνωμοτικὴ κίνησις τοῦ 1460-1462. In-8°, 166 + 6 pages, Athènes, 1960.

Cette monographie concerne un événement qui n'est pas capital pour l'histoire de la Grèce, mais qui cependant montre à une époque troublée un aspect fort intéressant de l'esprit national et la persistance du courage et de la foi qui ont résisté à tant d'épreuves. Ces mouvements qui ont agité la Crète en 1453, et plus tard, sont en relation directe avec la chute de Constantinople, car l'afflux des réfugiés de la capitale ne fit que réveiller et exciter l'esprit à la fois national et religieux de l'opposition aux Vénitiens. Mais l'intérêt historique de cette étude est surtout de mettre un peu d'ordre dans une série d'événements que la connaissance imparfaite des documents avait fort brouillée. C'est grâce à une enquête fructueuse dans les Archives de Venise que M. Manoussacas est parvenu à élucider des points restés obscurs, à situer et identifier des personnages et des comparses. Les documents édités, au nombre de 51, dont 40 entièrement inédits, ont permis à l'histo-

rien de renouveler entièrement la question et d'établir une succession des faits que personne n'avait encore bien vue. Il y eut une première conspiration en 1453-1454 contre la domination vénitienne sous la direction de Siphis Vlastos à Réthymno. L'auteur en étudie la préparation et les principaux artisans, puis la trahison de Jean Limas et d'Andrea Nigro et enfin la répression. Les complots et essais de soulèvement qui suivirent en 1458, 1460-1461, sont tout à fait distincts de ce premier mouvement insurrectionnel dirigé par Vlastos; ils eurent aussi moins d'ampleur.

Il n'est pas utile ici d'entrer dans les détails de ces événements ni dans l'abondance de faits et de personnes qui entrent en jeu. Je tiens seulement à souligner l'étendue et la sûreté de l'érudition de M. Manoussacas : rien de hasardeux ni dans les hypothèses ni dans les jugements, rien qui ne soit avancé sans la preuve des documents; et combien d'erreurs et de confusions redressées! Nous souhaitons à l'auteur, qui a obtenu par cette publication le doctorat de l'Université d'Athènes, de poursuivre ses travaux dans la même ligne et avec la même maîtrise.

J. DARROUZÈS.

SALOUSTIOS, *Des Dieux et du Monde*, texte établi et traduit par Gabriel ROCHFORT, in-12, L + 60 pages (1-25 doubles). Paris, Les Belles-Lettres, 1960.

L'opuscule que nous présente M. G. Rochfort avec une véritable ferveur humaniste fut le « catéchisme officiel de la religion nouvelle » que l'empereur Julien a essayé de susciter; on y reconnaît l'effort d'épuration et de synthèse dont les milieux cultivés païens reconnurent la nécessité au contact du christianisme. La présentation de l'opuscule ne laisse rien dans l'ombre, car l'éditeur nous dit au début tout ce que l'on doit savoir de l'auteur, de son œuvre politique et littéraire, de l'histoire et de la tradition du texte. Grâce à son enquête, qui établit la valeur et l'importance de l'Ambrosianus B 99 sup., il peut fournir un texte à l'apparat très sobre.

J'avoue que trois corrections admises par d'anciens éditeurs auraient pu être éliminées : p. 12, *γενήσοι* corrigé *γενήσαι* par Mullach; p. 17, *ἀρεταί* corrigé *μελεταί*, sans besoin réel, par Muccio; p. 21, *κόσμου* corrigé *κόμης* par Nock; dans ce dernier cas, *κόσμου* me semble juste parce qu'il s'agit d'un sacrifice affectant le corps par suppression des ornements et de la parure et pas seulement la tête par coupe de cheveux. L'éditeur propose pour son compte une correction, p. 15, de *μικρόν* en *μακρόν*, que le contexte me paraît exclure. Saloustios donne la division des vertus et attribue à la justice l'âme entière comme domaine et pas seulement une partie de l'âme; après avoir indiqué les conditions qui rendront notre vie juste, il ajoute cette incise : « car la justice qui concerne les richesses (*χρήματα*) n'est qu'une petite partie de la vertu », ce qui devient dans la traduction donnée : « car la pratique de la justice dans les affaires est une grande partie de la vertu ».

Puisque nous sommes en présence d'un manuel, dont le vocabulaire répond à des intentions dogmatiques, la traduction doit adopter une certaine rigueur pour rendre avec équivalence les termes significatifs et répétés. *Noûs* traduit plusieurs fois par *entendement* et par *intelligence* aurait gagné à ne garder que le second terme qui s'adapte mieux à la traduction des dérivés, *νοητός*, *νόησις* intellectuel, intellection, etc. *Γίγνομαι* est traduit : *naître* (xii, 1, 5), *exister* (xv, 3, 2) et *γενῆναι* : *créer* (viii, 3, 9); il n'est pas tenu compte de l'opposition être-devenir qui est souvent sensible et capitale dans une métaphysique.

ἐνεργεῖαι : opérations des Dieux (III, 3, 9), pratiques des hommes (XII, 4, 2); cf. τὰ δρώμενα, les pratiques (XIV, 3, 3).

εἶδος : forme (XIII, 3, 3) et mode (XVIII, 4, 2), tandis qu'à cette même place, σχῆμα (figure) est traduit forme.

ἁμάρτημα : péché (XIV, 3, 1) et faute (XIX, 1, 7) meilleur à mon avis.

μιμεῖσθαι, terme important chez Saloustios; représenter (III, 3, 2), imiter (XV, 2, 4).

τιμαί : dévotions offertes (XV, 1, 3), honneurs, ligne précédente.

Indestructibilité du monde (p. 50) devrait être harmonisé avec le titre *De l'incorruptibilité du monde* (p. 36).

En dehors de ces légères atteintes au vocabulaire technique ou à la logique de la traduction je relèverai quelques inexactitudes.

Au chapitre II, 1, je lis : « les essences des Dieux n'ont pas été créées, car ce qui existe toujours n'est jamais créé, mais ce qui possède la puissance première et l'impassibilité existe toujours ». Je traduirais plutôt : « l'essence des Dieux n'a pas été créée, car les êtres éternels ne sont jamais en devenir, mais existent éternellement, eux qui ont la puissance première et sont impassibles par nature ». Dans ce cas ὅσα aurait mérité peut-être une note grammaticale, en plus du renvoi à Christ-Schmid (p. xxxi), car on pourrait traduire aussi, me semble-t-il : *en tant que*.

III, 4, la phrase finale ne me paraît pas satisfaisante, surtout ce début : « Ou bien même, ne vaut-il pas la peine que l'on s'étonne de ce qui fait que... » Je verrais volontiers ἢ corrigé ἥ et ἔνα rester final : « Est-ce que cela aussi ne provoque pas un juste étonnement, afin que l'âme, dépassant l'inconvenance apparente, estime extravagamment les récits comme des voiles. » ἀτοπία signifie en effet plus qu'une extravagance et comporte un jugement de valeur morale.

Je relève deux cas où l'attribut est singulièrement affaibli : III, 1, « la possession d'une pensée non inactive » pour « ne pas garder inactive la pensée »; XII, 2 : « on parle d'une intelligence inintelligente » au lieu de « on déclare l'intelligence inintelligente ». Le remplacement du verbe par le substantif ne s'impose pas dans XII, 3 « l'attribution de la puissance aux Dieux » pour « s'ils tiennent leur puissance des Dieux ». Le terme concret n'a pas la valeur de l'abstrait : XVI, 2, « il est besoin d'un médiateur » pour « il est besoin d'une médiation (μεσότητος) ». Certaines oppositions ou nuances s'estompent dans le texte français; par exemple en XV, 3, les Dieux opposé à un Dieu; XVII, 6, l'interrogation semble porter aussi sur le second membre de la phrase après ἐπειτα; XIV, 1, 10, ὡσαύτως dit plus que ainsi : de la même façon, également. Enfin l'abondance des majuscules, soit en grec, soit en français, ne me semble pas toujours justifiée.

Quant à l'annotation du texte, elle est particulièrement soignée et abondante. Cependant il me semble que l'éditeur, porté à l'enthousiasme à l'égard de son cher Saloustios, attribue parfois à sa pensée une portée fictive. Ainsi la note 12, p. 45, paraît dire que saint Augustin a repris d'après Saloustios les divisions ternaires associées au mystère de la Trinité. La note 13, p. 48-49, paraît attribuer à Saloustios une conception du sacrifice qui est loin d'être originale; c'est un lieu commun dans toute religion élevée que le sacrifice est avant tout adoration et louange de la transcendance divine; la Bible même et le Christianisme ne me semblent pas étrangers à la divulgation de ces pensées parmi les milieux païens. Dans la note 11, p. 38, on trouve un renvoi à saint Paul, à Cicéron et à Lin-Yutang; un rappel des âges de la vie d'Aristote me semblerait plus opportun. Un passage de Saloustios me laisse perplexe et les notes jointes n'éclairent pas le point qui reste obscur : XV, 2 : « les sanctuaires imitent le ciel, les autels la terre, les statues la vie ». Ce passage sous-entend une théorie esthétique qui semble contredire toute l'architecture classique, car le temple n'imité pas le ciel, mais au contraire constitue

l'habitation terrestre, et sans élan vers le ciel, des habitants d'en haut. Or la note 6, p. 48, dit que c'est l'autel qui imitait le ciel. Il reste donc quelque chose à dire sur le sujet.

Ces remarques montrent au moins que j'ai lu avec attention le volume de mon ami G. Rochefort. Je pense qu'il s'est quelque peu laissé prendre au syncrétisme de son cher Saloustios et qu'il a tendance à rehausser l'originalité d'un auteur qui avait, semble-t-il, pour principe de ne pas se montrer original, mais de formuler l'enseignement d'une *koinè* : je ne pense pas que cet effort ait dépassé les cercles cultivés et atteint la masse des dévots païens qu'il visait. En tout cas, je souhaite que G. Rochefort, ainsi initié au mystère *Des Dieux et du Monde*, poursuive son effort méthodique en achevant la traduction des discours de Julien qu'il a entreprise.

Jean DARROUZÈS.

L. H. GRONDIJS, *L'âme, le nous et les hénades dans la théologie de Proclus*, Amsterdam, 1960, in-8° de 16 pages.

En quelques pages d'une extrême densité, assez convaincantes grâce aux citations intégrales (en grec) et en dépit de leur provenance dispersée, l'A. ramasse l'essentiel de ce qu'on pourrait appeler la mystique de Proclus : une mystique plus purement philosophique que celle de Jamblique, si tendue vers le transcendant qu'on la dirait soucieuse de rendre inaccessible l'Objet que Platon s'efforçait au contraire de rationaliser. Cette abstraction, qui paraît peu mystique, le dispute à la complication et à la rigueur géométrique des schèmes, qui sentent l'artifice.

Nous retrouvons les grandes lignes du néoplatonisme : les quatre grands ordres de l'Un, de l'Intelligence, de l'Âme, de la Nature, — la remontée divinissante vers l'Un, qui ferme le cycle amorcé par la procession, et qui en émane puisque c'est une irradiation transformante qui ramène l'âme vers l'Un en la simplifiant en elle-même, — cette idée directrice enfin que, la connaissance supposant la similitude, la contemplation de l'Un exige l'unification (comme celle-ci est conséquente à la tension vers l'Un).

Mais voici l'originalité : outre le rappel de chaque âme vers l'Âme et par celle-ci vers l'Intelligence et l'Un, il y a des participations d'ordre à ordre entre éléments de même rang, d'où une communication « transversale » de l'âme avec les hénades de son rang dans l'ordre de l'Intelligence et même de l'Un, voie ouverte à une divinisation immédiate. Surtout, la parenté avec l'Un, principe universel, réalise son effet attractif, non seulement par la vertu de l'irradiation, non seulement dans l'éveil d'une sorte de potentialité par les hénades, mais par une virtualité subjective directement tendue vers l'au-delà de l'être ; propriété « hypernoétique » en deux sens : elle dépasse l'ordre de l'Intelligence en direction de l'Un, et en ce point la *noêsis* n'est plus une intellection (mais une certaine expérience?). Par elle l'âme est un microcosme complet, embrassant le noétique et aspirant positivement à l'Un. On s'arrête d'ailleurs, l'Un étant lui seul et absolument imparticipable, à une certaine jonction, une intégration dans la sphère de lumière divine rayonnant de l'Un, et qui laisse l'âme à son rang et à sa nature, divinisée sans être substantiellement déifiée...

Intéressant prélude à la mystique dionysienne, nécessaire propédeutique à l'analyse des mystiques dérivées, base de comparaison avec les mysticismes antérieurs, celui d'Origène et des Cappadociens qui est plotinisant, et celui de Justin, Irénée et Clément, dont les cadres philosophiques sont plus lâches, d'un platonisme plus élémentaire, plus originel et plus mêlé.

A. BECKAERT.

H.-G. BECK, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*. München 1959. In-8°, de xvi + 835 pages.

Les progrès inespérés réalisés depuis la dernière guerre par le mouvement des études byzantines ont accusé l'urgence d'une refonte complète du Manuel dont, en 1897, le génial Krumbacher les avait dotées. Certes le projet formé au début du siècle connut un commencement de réalisation du vivant même du premier éditeur et fut repris par A. Heisenberg. Il n'est cependant venu partiellement à terme que grâce à l'énergique impulsion de l'actuel directeur de l'Institut byzantin de Munich, le prof. Fr. Dölger.

Le premier domaine à profiter de cet effort de révision fut l'histoire politique à laquelle G. Ostrogorsky a consacré un volume arrivé à sa deuxième édition (1940 et 1956), amélioré dans sa version française (1956) et promis à une prochaine traduction italienne. La partie correspondant au programme du présent volume, à savoir la Théologie et son histoire littéraire comprises dans le sens le plus large, y avait été traitée, on se le rappelle, par A. Ehrhard avec une maîtrise à laquelle il est rendu ici un juste hommage. La réussite que constitua ce premier travail, réussite qui étonna Krumbacher lui-même, reste, après plus de soixante ans, d'autant plus impressionnante que l'intrépide savant avait dû défricher un terrain quasi vierge où l'on n'avait pour s'orienter que la vieille quoique utile *Bibliotheca Graeca* de Fabricius. Mais l'énorme production que l'ouvrage suscita bientôt de partout posa vite la question de sa mise à jour. L'auteur sentit, bien avant sa mort (1940), la nécessité d'une seconde édition; il y songea toujours, mais l'élaboration de sa monumentale enquête hagiographique et homilétique l'occupa jusqu'au dernier moment, à ce point que, lui disparu, le projet dut être repris à la base. L'éditeur du *Handbuch der Altertumswissenschaft*, dont le Manuel Byzantin n'est qu'une portion, le prof. W. Otto, reconduisit le projet et décida, sur proposition du prof. Dölger, que la partie consacrée à la Théologie byzantine paraîtrait à part et comprendrait non seulement l'histoire de la littérature théologique des byzantins, mais « alle in der Kirche wirkenden Faktoren und religiösen Ideen ».

Cet élargissement du plan initial commande l'économie de ce gros ouvrage dont la rédaction fut confiée en 1951 au prof. Beck; il lui a fait donner quatre parties.

La première partie traite de l'Église d'empire et de son organisation. Étendue sur 232 pages, elle constitue à elle seule un traité succinct mais complet d'ecclésiologie byzantine à partir de cette idée, historiquement fondée, que selon l'optique constantinopolitaine et malgré les réclamations sporadiques de maints patriarches, l'Église et l'État ne forment qu'une entité dont la vraie tête est le basileus, lieutenant de Dieu sur terre aussi bien pour sauvegarder l'ordre public que pour mener le monde entier au salut. C'est en fonction de cette idée cardinale que sont étudiés successivement la structure de la communauté chrétienne, ses organismes directeurs (patriarcat et conciles œcuméniques); les cadres géographiques (les patriarchats de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem avec un traitement spécial pour le premier, de loin le principal; les cadres subalternes ou évêchés); l'institution monastique qui en Orient joua un rôle si décisif. Une très grande place y est faite à la Géographie ecclésiastique si bien fouillée par H. Gelzer et E. Honigmann, mais encore si pleine d'inconnues. Le soussigné sait d'expérience ce qu'il a fallu à l'auteur d'érudite attention, pour présenter un tableau exact et détaillé dans un domaine qui n'a pas encore livré tous ses secrets et dont la chronologie surtout flotte toujours un peu.

La seconde partie, consacrée à la liturgie et à l'hagiographie (p. 233-278), est

ramassée à l'excès. L'auteur l'a voulu ainsi et l'on ne saurait trop lui en vouloir, car, d'une part, l'hagiographie, quoique à peine effleurée, est toute concentrée de frais dans la BHG³ du P. Halkin et il ne pouvait être question d'en détailler ici le contenu. D'autre part, si les liturgies, trop peu étudiées, eussent à vrai dire mérité plus ample traitement, l'essentiel nous est conté à leur sujet.

Les troisième et quatrième parties nous introduisent dans le cœur même de l'ouvrage. Vient d'abord une large esquisse de l'histoire des dogmes à Byzance vue surtout à travers les grandes controverses qui n'ont jamais cessé et dont l'esprit grec eut toujours comme un besoin congénital : monoenergisme et monothélisme, iconoclisme, Filioque et autres points débattus entre Orient et Occident, palamisme et maints courants secondaires. Par manière d'appendice, le chapitre de la mystique et de l'ascétisme est, ce me semble, trop hâtivement compilé. Vient enfin la pièce maîtresse de ce gros livre : l'histoire de la littérature théologique (p. 371-798). Toute la matière est répartie ici par époques dont les étiquettes auraient gagné à être uniformisées. Voici en effet les titres de sections dans l'ordre où ils se présentent : monophysisme, monoenergisme et monothélisme, iconoclisme, de Photius à Cérulaire, les Comnènes et les Anges, de la prise de Constantinople en 1204 à l'éclosion du Palamisme, le Palamisme et les dernières tentatives d'Union. Ces divisions, qui parfois se compénètrent, ont forcément quelque chose de conventionnel. Elles fournissent du moins un cadre, sinon toujours logique du moins commode, à l'inventaire. Chacune de ces sept grandes divisions est subdivisée suivant un schéma identique en un nombre variable de chapitres où la matière littéraire est distribuée en genres dans la mesure où ceux-ci ont été cultivés aux diverses époques : Dogmatique et polémique, ascétique et mystique, homilétique, hagiographie, exégèse, droit canon, poésie liturgique. Il s'en est suivi un écartèlement des dossiers littéraires de maints écrivains dont l'activité débordant souvent sur l'époque suivante s'étend de surcroît aux genres les plus divers. Mais il faut le reconnaître, l'ordre systématique adopté qui, par ses découpages, cache les proportions exactes d'une œuvre et expose de-ci de-là à d'inévitables redites, a l'avantage de procurer une vue d'ensemble sur un courant littéraire à une époque donnée. Il reste néanmoins que le groupement à part, en un tout continu, de certains dossiers dont les pièces sont étalées sur des siècles, en eût donné une image encore plus saisissante. Je songe en particulier à la littérature touffue et mal inventoriée où s'est complue jusqu'au xve siècle et au-delà la controverse gréco-latine née du schisme de Cérulaire. Le registre final, beaucoup trop sommaire, ne permet pas de s'y orienter assez rapidement. Il faudrait, ce me semble, à des Manuels d'un contenu si divers d'amples tables analytiques.

Par ses dimensions, l'abondance quasi exhaustive de ses dossiers et la maîtrise incontestable avec laquelle l'auteur a su en ordonner et en condenser l'énorme matière, cet ouvrage se présente comme la Somme, telle qu'on pouvait la désirer, de tout ce qui jusqu'à présent s'est écrit ou se sait touchant la théologie byzantine et les sciences annexes. La pensée ne saurait venir au critique de ménager ses applaudissements pour une aussi imposante réussite. Mais toute œuvre humaine est perfectible et ce Manuel, fait d'infinis détails et bourré de références portant sur mille ans de pensée religieuse, ne saurait faire exception à la règle. Les quelques notes consignées à la suite ne voudraient donc nullement en diminuer les mérites; leur seul but est de contribuer à rendre plus exacte et plus complète, donc plus utile, l'édition qui certainement suivra bientôt. Dans un dessein pratique, les observations, allant de la simple coquille (à l'exception des fautes d'orthographe), à l'erreur la plus grave, seront données à la suite dans l'ordre même des pages où elles ont été relevées. On retiendra cependant qu'il ne s'agit ici que de notes prises au courant de la plume, non d'un examen systématique; que la bibliographie

postérieure à la publication du livre (1959) n'a pas été notée, sauf rarissimes exceptions; enfin qu'il est tenu compte du relevé de M. G. Garitte (Revue d'hist. Ecclés. LIV, 1959, p. 923-928) dont les éléments ne sont pas reproduits.

P. 44, le titre : il eût fallu écrire : Synodes œcuméniques et *généraux*, car le Concile In Trullo (n. 7) et le synode photien (n. 10) ne peuvent être inconditionnellement tenus pour œcuméniques, même du point de vue byzantin, le premier n'ayant qu'une œcuménicité participée des 5^e et 6^e Conciles, l'autre tenant cette note moins des canonistes que d'un groupe tardif de théologiens polémistes. Le silence (p. 48) sur le Concile de Lyon (1274) me paraît surprenant du moment que mention est faite de celui de Florence. Historiquement en effet le dit Concile a été reconnu et ses Actes acceptés par l'Église grecque du moment. Le fait de son rejet par l'Orthodoxie restaurée n'en saurait effacer le caractère comme elle ne réussit pas à en enrayer l'influence. — P. 49-60. On discerne mal le critère qui a servi à constituer ce dossier de synodes locaux. A ne m'en tenir qu'au règne de Michel Paléologue, je ne m'explique pas l'absence des lettres patriarcale et synodale envoyées en mars 1274 (Cf. Dölger, *Kaiserregesten*, nn. 2006, 2007) au pape Grégoire X; du synode antilatin de 1273, dont le volumineux tome dû principalement à Job Iasités existe encore et qui polarisa la résistance contre la politique religieuse de l'empereur; de la réponse synodale du 12 août 1278 qui résout un nombre élevé de difficultés canoniques soulevées par l'évêque de Sarai. Les assemblées et les actes synodaux qui liquidèrent la dangereuse crise arsénite en septembre 1310 eussent également mérité large et bonne mention. Ils marquent, comme maints autres indûment tus, un moment solennel ou un tournant de la vie ecclésiastique de Byzance. En regard, plusieurs des synodes recensés n'ont qu'une importance secondaire. — P. 58, n. 58 : La Diataxis en question du chis. gr. 54 (elle y est illisible) est d'après une autre copie un acte antérieur non daté, mais datable de fin 1275 - début 1276. — P. 60, n. 70 : le synode qui a rejeté le Concile de Florence a-t-il vraiment existé? L'auteur en admet l'éventualité. Mais l'assemblée qui en résulta, que représentait-elle? Peut-on lui attribuer un caractère officiel, alors qu'elle ne devait réunir qu'une minorité, une dizaine à peine d'évêques protestataires, ceux-là même qui traitèrent avec les Hussites (Cf. *REB*, XVII, 1959, p. 282)? La mention ne m'en semble pas justifiée. — P. 63. A noter, dans l'évolution de la signature patriarcale, qu'au moins sur les sceaux, l'élément ἐλὲς Θεοῦ ne paraît pas avant Cosmas I^{er} (1075-1081). On aurait pu noter que dans leur correspondance avec le Saint-Siège des patriarches unionistes comme Jean Beccos évitent d'utiliser dans leur signature autographe la clause : *patriarche œcuménique*. — P. 68, n. 1 : le renvoi à M. Gédéon pour l'étude de l'hypertimat est trompeuse, car, en dépit du titre, l'auteur ne traite que des exarques et ne souffle mot des hypertimes. — P. 148-200. Cette partie, dédiée à la Géographie ecclésiastique, débute par une revue générale des *Notitiae episcopatum*. J'aurais ici beaucoup trop de remarques à faire; elles trouveront un meilleur emploi dans ma future édition, car l'auteur, qui donne un précieux inventaire, sobre et clair, de l'état des textes ne pouvait faire mieux. Son exposé ne saurait toutefois pas faire oublier celui que le P. de Jerphanion mit naguère en tête de sa monumentale édition des églises rupestres de Cappadoce (t. I, 1925, p. li-lxii) et où la filiation et le caractère officiel ou non des listes paraissent mieux. — P. 152 (bas de page) pour les éditions de la Taxis de Nil Doxapatris (Parthey 265 [non 266]-308), un renvoi à Echos d'Orient (EO dans la suite), XXXVI, 1937, p. 24, 25 où je note les huit éditions existantes n'eût pas été superflu. Quant à la Taxis d'Isaac II Ange elle est certainement, dans l'état où H. Gelzer l'a fait connaître, due à une recension postérieure à 1189 comme je le montrerai en étudiant le cas de la métropole byzantine de Niš en Serbie. — P. 155. La *Notitia* que Pococke a fait connaître ne doit être qu'un faux du xviii^e s., comme un

mémoire à paraître de feu E. Honigmann le prouvera sans doute un jour. — P. 156-200. Revue détaillée des grands sièges de l'empire byzantin. La bibliographie de l'auteur est de première main et dépasse largement en qualité celle de maintes encyclopédies. Cependant certaines études dignes d'attention, en un domaine où si peu a encore été fait, manquent dans ses relevés. Je ne puis songer à les signaler ici et me contente de renvoyer aux courtes notices dont je fais précéder, dans le tome V du Corpus des sceaux byzantins, les dossiers sigillographiques d'un très grand nombre d'évêchés ici traités. Quelques coquilles : P. 163, lire 787, au lieu de 797 dans le texte, et, à la note 3, lire DHGE II (non I) pour l'article du P. Vailhé; p. 185, n. 2, dans l'intitulé de mon article paru dans *Balkanica* (non *Balcanica*), rétablir la date : 1375 (non 1275). Une erreur plus difficile à déceler, p. 164, où tout ce qui est de l'évêché de Proconnèse doit s'appliquer à Niš, comme il sera prouvé dans l'étude annoncée ci-dessus. — P. 209, n. 2 : Le monastère d'(lire *des*) Agaures; *ibid.*, n. 3 : La Vie miraculeuse (l. *merveilleuse*) de saint Pierre d'Atroa, à laquelle on ajoutera la *Vita retractata* du même parue en 1958, sans doute trop tard pour que l'auteur en ait eu connaissance. — P. 242-243. Ajouter, en un sujet rarement traité, mon article de la *REB*, XVI, 1958, p. 116-142, sur le rite de la proscomidie, article auquel un mémoire entier fera suite sous peu. — P. 245 (fin de la note), écrire Théocharis! — P. 274, n. 1. L'étude de Popescu-Prahova a paru, non en russe mais en roumain (cf. *REB*, VI, 1948, p. 261, n. 206). — P. 280. Les conférences données par moi en 1933 à l'Université de Poznań n'ont pas paru en polonais — un résumé a seulement été distribué aux auditeurs en cette langue — mais en français dans *L'Unité de l'Église*, XII, 1934, pp. 231-237, 273-280. — P. 315, le moine destinataire d'un traité du dominicain Simon de Constantinople s'appelait Sophonias, non Sophianos. C'était, soit dit en passant, un grec catholique qui eut à souffrir pour sa foi, mais sut garder auprès d'Andronic II assez de crédit pour se voir confier des missions officielles en Occident, en raison certainement de la connaissance qu'il avait des langues latine et grecque. Notons aussi la lettre en grec de cet autre dominicain contemporain de Simon, Jacques, au susdit empereur sur la Procession du Saint-Esprit (éd. R. J. LOENERTZ, dans *Archivum Fratrum Praedicatorum*, XXIX, 1959, p. 73-88). — P. 534, n. 1 : non, la démonstration du regretté A. Michel en faveur de l'authenticité de la Panoplie attribuée par lui à Cérulaire ne m'a pas convaincu et j'espère bien pouvoir un jour en donner mes raisons. — P. 545 : Arsène de Pergame, ici non daté mais placé, p. 797, um Wende des XV. Jahrh., appartient en fait à la fin du XIII^e et au début du XIV^e s. (c. 1295-1316), comme je l'ai montré ici même en regroupant l'œuvre littéraire du personnage connu d'ailleurs. Cf. *REB*, XV, 1957, p. 123-130. — P. 545, n. 3 : la monographie de M. Konstotanès sur Arsène de Corfou (Athènes, 1923) eût mérité une mention, ainsi que la brève étude consacrée dans *Ἑκκλησιαστικὸς Φάρος*, IV, 1884, p. 611-613 à l'hagiographe. — P. 549-50. L'opuscule mis par Dvornik sous le nom du patriarche Euthyme Ier est-il bien de lui? J'ai, pour ma part, plusieurs raisons de croire qu'il doit passer dans le dossier de son homonyme et successeur du XV^e s.! — P. 554, n. 1 : au dossier de Jean le Géomètre manque absolument l'importante étude du P. A. WENGER, *L'Assomption de la T. S. Vierge dans la tradition byzantine du VI^e au X^e siècle*. Paris, 1955, p. 185-205 (doctrine mariale), 363-415 (discours sur l'Assomption). — P. 558 : la Vie d'Hilarion de Dalmatos (vatic. gr. 984) est totalement illisible; du moins n'ai-je pu en déchiffrer que quelques éléments sans signification dans la source indiquée. A noter que ce moine Sabas a bien l'air de ne faire qu'un avec le biographe de saint Pierre d'Atroa et de saint Joannice. — P. 559, Georges (au bas), dont la Vie, donnée comme inédite, a été publiée depuis (cf. *Byz. Zeitschr.* LIII, 1960, p. 200) était évêque, non archevêque de Mytilène. — P. 561 : Le métropolite de Césarée Théophane, auteur d'un éloge de saint Ménas, serait-il

différent de ce Théophane Chourinos qui sacra patriarche le frère de Léon VI Étienne (en 886)? Si oui, il serait sensiblement plus ancien qu'on ne le pense! — P. 565 : il est parlé d'un métropolite de Nicée, Théodore. Le personnage vient d'être identifié par le P. Darrouzès avec l'auteur d'une curieuse correspondance dont les pièces se situent avant et après l'an 950. Voir ci-dessus où un mot est dit p. 134 sur l'auteur; voir surtout le texte des lettres dans l'ouvrage que notre Institut vient d'éditer (Archives de l'Orient Chrétien, VI, Paris, 1960, pp. 49-57 (notice biographique) et 261-316 (texte)). — P. 570 : simple question! L'hagiographe Nicéphore magistros, l'auteur de la Passion de saint Théodore Tiron, serait-il différent de Nicéphore Ouranos magistros, lui aussi avantageusement représenté dans la collection de lettres dont il vient d'être question (cf. *Ibid.*, pp. 44-48 et 217-248)? — P. 588 : l'article du P. Grumel sur Élie l'ecdicos est dans Catholicisme IV (non III); ajouter ce que j'en ai dit dans cette revue même (*REB*, XVI, 1958, pp. 121-123). — P. 600-601 : le chartophylax Nicéphore ne fit que passer dans la charge qu'il n'avait pas en 1076 (titulaire Nicétas; cf. GRUMEL, *Regestres*, n. 907) et qu'il avait dû quitter en 1081 (*Ibid.*, n. 934, critique) ou peu après. L'identité, supposée p. 601, du fonctionnaire patriarcal avec le correspondant de Théophylacte de Bulgarie est certaine, pour cette raison que la correspondance de ce prélat lui donne le titre d'ex-chartophylax qu'il porte également dans la liste de présence d'un acte patriarcal où il a la préséance sur le chartophylax en exercice Pierre (cf. GRUMEL, *Regestes*, n. 967). — P. 606 : Le métropolite de Corinthe Grégoire Pardos dont j'ai retrouvé le sceau doit être assigné au début du XII^e s., tandis que Georges, également nouveau venu en sigillographie, dut lui être antérieur de deux générations environ. Ces deux personnages ne sauraient en aucun cas être confondus, mais on devrait éventuellement tenir compte de ce fait que le nom de baptême du premier put être Georges et celui du second Grégoire. Les œuvres signées par l'un et l'autre avant leur accession à l'épiscopat peuvent très bien refléter cet état de choses. A. Komines, qui date bien Grégoire Pardos (cf. *Akten des XI. Internationale Byzantinistenkongresses*, München 1958, München 1960, pp. 248-253) ne semble pas avoir envisagé un dédoublement possible. — P. 619. Nicétas, le chartophylax, était de Nicée (ὁ Νικαῖος!), mais ne succéda pas, que je sache, à Eustrate. A-t-il seulement été élevé à l'épiscopat? Voir à son sujet Ὁρθόδοξια, XXVII, 1951, pp. 466. — P. 621 : Nicétas de Maronée est dit contemporain de Nil Dioxopatres. Et de remarquer que c'est lui *probablement* qui gouvernait déjà en 1132 l'Église salonicienne. Cette réserve me semble injustifiée, car, d'une part, rien ne prouve que le personnage ait vécu, comme on l'admet avec le P. Jugie, jusque vers 1145; d'autre part, en 1121, la charge de chartophylax, détenue par Michel Choumnos, ne lui avait pas encore été confiée; en outre le Synodicon ne connaît sur le siège métropolitain, pour le XII^e s., qu'un seul Nicétas. Tout porte à croire qu'il eut un court pontificat. — P. 622, n. 1 : le titre de l'article du P. Jugie doit être ainsi complété : *Nicétas de Maronée et Nicétas de Mitylène*. — P. 636 : contrairement à ce que j'ai écrit moi-même (cf. *Mélanges Louis Petit*, Paris 1948, pp. 287-288), le métropolite Georges Bourtzès d'Athènes ne mourut pas en 1180, mais environ un quart de siècle plus tôt, comme l'établira bientôt le P. Darrouzès. — P. 641 : le métropolite de Rhodes Jean, auteur d'une Vie de saint Christodule de Patmos, ne peut être, si le Synodicon de son Église est complet pour l'époque représentée (cf. EO, XXXIII, 1934, p. 215), que le successeur de Jacques attesté en 1173. Il aura donc écrit peu après le patriarche d'Antioche Athanase. Dernière mention de l'opuscule dans *Analecta Bollandiana*, LXXVII, 1959, p. 65, n. 9. — P. 643 : Syméon, métropolite d'Euchaïtes, assigné à la première moitié du XII^e s., ne serait-il pas ce correspondant de Nicéphore Ouranos dont l'épiscopat se situe dans les toutes dernières années du X^e s.? Voir ci-dessus la notice du P. Darrouzès, p. 128; voir aussi, du même,

Epistoliers byzantins du X^e siècle, Paris 1960, p. 239. — P. 645, n. 2. La forme Andida, la seule originale quoique les Notitiae l'ignorent effectivement, est aussi celle des Actes du septième concile œcuménique (787). Cf. MANST, XIII, col. 372 D). L'évêque Théodore ayant été en relations avec Basile de Phyteia (métropole de Synades) et ce dernier ayant vécu dans la seconde moitié du XI^e s. (je l'affirme sur base de son sceau et d'un autre document inédits), il s'ensuit que le petit traité liturgique attribué à Théodore fut composé peu avant l'an 1200. Nicolas, dont le nom remplace le sien dans une série de manuscrits et auquel semble appartenir un traité sur les azymes non mentionné ici (inédit dans le cod. Métoch. S. Sepulchr. 404, fol. 14^v), dut vivre un siècle plus tôt, avant l'an 1100, si j'en juge d'après son sceau également retrouvé. La question se pose dès lors de savoir si son successeur Théodore n'aurait pas démarqué ou simplement passé sous son nom l'une de ses œuvres! — P. 651 : on sait maintenant de qui le métropolite d'Héraclée Nicétas était neveu, à savoir du métropolite (non de l'évêque) de Serrès Étienne (voir ci-dessus, p. 182). — P. 658 : Le métropolite de Chalcédoine Jean, le contemporain de Balsamon et auteur présumé de la seconde recension des *Réponses canoniques* à Marc d'Alexandrie, serait-il distinct de Jean Kastamonitès déjà cité (p. 636) comme secrétaire du patriarche Basile Kama-téros (1183-1186) et orateur sacré? Le personnage est donné (cf. 'Αθηνῶν, XV, 1903, p. 470) pour avoir prononcé un discours sur saint Jean le Théologien, discours qui fit du remous en mécontentant le maître des rhéteurs Georges Tornikès et le bon peuple que ce morceau d'éloquence avait privé de ses pieuses lectures. Un autre Jean métropolite de Chalcédoine, de même époque mais surnommé Kostomyrès, successeur du précédent ou identique à lui — je trancherai le problème dans un prochain mémoire sur la proscomidie — est donné en deux manuscrits (v. g. le cod. Sinait. gr. 1609, fol. 426v-430r) comme l'auteur d'un traité liturgique : *De tribus oblationibus mysticis*. Cet opuscule, fort curieux, dont je donnerai l'édition dans le travail précité, méritait d'être mentionné. — P. 667 (vers le milieu) lire 1222 au lieu de 1022. — P. 677. Après avoir lu attentivement l'acoulouthie de sainte Théodora d'Arta, je ne puis plus admettre que Job le Iasite en soit l'auteur; les erreurs historiques qu'on y rencontre seraient, sous la plume d'un quasi-contemporain, proprement inexplicables. — P. 680 : contrairement à ce que j'ai cru autrefois, Théodore Mouzalon a bien dû mourir en 1294, comme vient de l'établir ici même (*REB*, XVII, 1959, pp. 169-170) J. Verpeaux. — P. 681 : au dossier de la formation du futur patriarche catholique Jean XI Beccos devrait figurer l'importante lettre que Georges Baboucomitès, son maître, lui adressa et que j'ai naguère éditée. Cf. *Εἰς μνήμην Σπ. Λαμπροῦ*, Athènes 1935, p. 93. — P. 683 (vers le milieu) : lire Nikolaus III (non II); ajouter, dans le dossier du patriarche, la lettre à Jean XXI dont j'ai publié (cf. *Unité de l'Église*, XII, 1934, pp. 266-270) la traduction française intégrale; d'autres documents attendent toujours de voir le jour! — P. 684 : la réfutation du tome de Grégoire de Chypre par Georges le Métochite n'est pas inédite; il n'est en effet pas autre que le livre II de l'*Historia Dogmatica* éditée par Mai et insérée dans le t. VIII² de sa *Nova Patrum Bibliotheca*! — P. 685, n. 1 : lire Andrinople, non Adranople. — P. 687 : le moine Méthode, l'auteur du *De vitando schismate*, fut, à ses débuts, l'intime et le compagnon d'aventures de Georges de Chypre, le futur patriarche Grégoire II; il correspondit avec lui (cf. *Εκκλησιαστικὸς Φάρος*, I, 1908, pp. 84-85) et dut lui adresser plusieurs lettres dont une au moins nous est conservée; la suscription de ce document inédit nous apprend que Méthode fut, après la chute de son ancien ami, donc après 1289, promu à la métropole de Cyzique. — P. 688 : le jugement sur le comportement pro- ou antilatin d'Athanase II d'Alexandrie est à nuancer sur base de deux importants documents, dont le premier semble avoir été connu de Lequien et est daté (début 1276), dont l'autre peut l'être

(de 1281). Ils font partie d'un dossier dont l'édition est projetée. — P. 689 : Jean Stavrakios est mieux connu qu'on ne le laisse entendre, comme correspondant de Georges de Chypre, chartophylax et hagiographe. Ajouter à la note 3 ces références : Byz. Zeitschr. XII, pp. 620-623 et *Dumbarton Oaks Papers*, V, 1950, p. 9-15. — P. 699 (en bas) corriger 1232 en 1332 (année de la mort d'Andronic II). — P. 703 : Démétrius Beascos n'a pas été métropolite de Thessalonique; M^{gr} L. Petit, qui l'avait d'abord affirmé, s'est à bon droit rétracté depuis (cf. EO, XVIII, 1916-1919, p. 247). — P. 707 : l'auteur de l'acoulouthie des Trépassés est-il bien du xiv^e s.? Ne serait-ce pas le prélat homonyme de la seconde moitié du xiii^e s. (cf. *Mémorial Louis Petit*, pp. 286-287)? — P. 711 : le métropolite de Naupacte Nicéas dont il est question doit être identifié de préférence avec Nicéas Choniates qui succéda à Jean Apocaque vers 1232, moins sûrement avec l'homonyme qui, je l'ai supposé, a gouverné la même Église sous Manuel I^{er} Comnène (sur toute cette question voir *REB*, XII, 1954, pp. 102-103 avec l'importante note 2). — P. 744 : les fantômes ont la vie dure! Anthime Métochitès réapparaît ici, il est vrai, la face discrètement voilée. Je croyais avoir détruit son invraisemblable dossier dans une étude passée sous silence. Cf. *REB*, XV, 1957, pp. 207-211. — P. 754 : Matthieu, archevêque d'Ochrida, est attesté en 1408 (cf. BZ, XIII, 1904, p. 300). C'est sans doute lui qu'a en vue Joseph Plousiadénos quelque peu postérieur. — P. 760. Le titre donné par Syropoulos à son ouvrage est bien *Mémoires*, sans conteste possible. D'autre part, la date de composition n'est pas 1450-1453, qui est plutôt la date de la principale copie existante, mais 1444-1446. — P. 763. Le futur Grégoire III était *grand protosyncelle*; on en fait commencer le patriarcat ici en 1443, là (p. 763) en 1445! — P. 764. Pour Arsène de Pergame, placé ici vers 1400, voir ci-dessus sous la page 545. — P. 790, n. 1, au lieu de *Jugie* lire *L. Petit*. — P. 800 : à signaler de 1072 à 1082 (voir ci-dessus p. 65) un Michel métropolite de Synades qui pourrait bien être l'auteur du récit des miracles de saint Pantaléon!

V. LAURENT.

Akten des XI. Internationalen Byzantinistenkongresses, München 1958.
München, Verlag Beck 1960. Pp. XLIX + 682. Avec 91 pl. h. t.

Le Congrès byzantin de Munich, le onzième en date, a donné un style nouveau aux travaux de nos assises internationales en réservant aux séances plénières, tenues en matinée, les sujets d'intérêt général et en consacrant les soirées à la présentation et à l'examen, en sections multiples, des communications individuelles. La publication des Actes s'est ressentie de cette innovation. Tandis que chacun put emporter avec soi les premiers textes imprimés à l'avance et redonnés depuis en volume (cf. *REB*, XVII, 1959, pp. 304-306), la masse des seconds n'est livrée qu'aujourd'hui à notre curiosité. L'éditeur nous dit les raisons de ce retard et il n'est personne qui ne le comprenne. On aurait d'ailleurs mauvaise grâce à s'en étonner en songeant à l'industrielle patience dont le secrétaire général aura dû certainement s'armer pour réunir, ordonner et faire imprimer les éléments disparates de ce gros volume, si riche et si divers qu'il ne saurait être question de le détailler ici. A signaler cependant pour leur utilité ou leur intérêt les pièces liminaires : la liste, avec adresse exacte, des 370 membres inscrits au Congrès; celle des 138 Institutions scientifiques qui y adhèrent et s'y firent représenter; le texte intégral des discours d'ouverture et de clôture. Si tout n'est pas nouveau dans les 106 communications, illustrées de 91 très belles planches, tout mérite lecture et réflexion, là du moins où le sujet est traité in extenso, car plus d'un congressiste a préféré porter sa prose ailleurs pour n'en consigner ici qu'un résumé.

D'aucuns regretteront sans doute que le classement de travaux embrassant tout l'éventail des spécialités byzantines n'ait pas suivi l'ordre systématique des sections au sein desquelles ils furent lus et discutés. L'ordre alphabétique des auteurs, certainement plus commode au regard de l'éditeur, n'est pas non plus sans avantage pour l'usager qui saura aisément y trouver son bien en s'aidant, le cas échéant, des dossiers bibliographiques de la BZ où tout le contenu est signalé. C'est avec des « Miettes » d'histoire de cette sorte, des *Minuzie* dont ce recueil est plein que la grande Histoire s'écrit. Celle de Byzance trouvera ici à s'étoffer et à s'embellir. Aux membres du Comité bavarois du XI^e Congrès, mais avant tous autres aux professeurs Fr. Dölger et H.-G. Beck, va la gratitude de tous les chercheurs dont l'attente sera au reste bientôt comblée par la publication d'un autre volume d'Actes, le troisième, réservé aux échanges de vues et aux discussions, parfois vives, auxquelles donnèrent presque toujours lieu les rapports généraux du matin. Il ne nous reste plus qu'à en attendre la parution.

V. LAURENT.

ST. M. PÉLÉKANIDÈS, Βυζαντινά και μεταβυζαντινά μνημεία της Πρέσπας, Thessalonique. Société des Études Macédoniennes 1960. Pp. xvi + 150. Avec 53 pl. h. t. et de nombreuses figures dans le texte.

Situé actuellement aux confins de trois pays, Grèce, Yougoslavie et Albanie, dans le nord de la Macédoine, Prespa fut, au début de son histoire, le premier centre du puissant empire fondé au x^e s. par le tsar bulgare Samuel. En raison de sa position stratégique, la cité connut au cours du moyen âge de nombreux maîtres (bulgares, serbes, albanais, normands). Mais, avant que l'empire turc en pleine expansion n'y eut, au xiv^e s., affermi sa domination, la présence byzantine, prolongée pendant des siècles, conféra à ce nœud routier, annexé par Basile II en 1018, un caractère grec prédominant. La nature particulière de la région et son isolement relatif auprès d'un lac en firent un centre religieux important en croissance continue avec un nombre élevé de couvents et d'églises. La Société d'Études macédoniennes a eu l'heureuse idée de charger M. Pélékanidès, qui a mené à bien une tâche semblable à Kastoria, de dresser l'inventaire des monuments byzantins de Prespa et de ses environs immédiats. Ce livre, qui est le fruit de cette initiative, est ainsi essentiellement, si l'on excepte une courte dissertation sur la position, le nom et l'histoire de la localité, un catalogue abondamment illustré des églises diversement conservées qu'on y voit encore ou dont les ruines laissent deviner le plan. Tous les édifices médiévaux y sont présentés depuis l'église de saint Germain, la pièce maîtresse de tout l'ensemble, jusqu'aux roches historiées porteuses de madones. L'auteur scrute avec minutie en chaque cas le nom du lieu et du monument qu'il porte ou a porté, présente ou reconstitue à l'aide de plans et de coupes l'aspect architectonique des édifices, en décrit avec tout le détail désirable l'illustration, en définit le caractère et risque enfin courageusement une date quand elle n'est pas immédiatement discernable. L'ensemble est donné comme ayant été construit dans la première moitié du xi^e s. Mais cet ensemble s'est amplifié, a évolué et s'est chargé au cours des âges, jusqu'aux abords du xix^e s., de retouches et d'annexes. Chaque époque y a posé sa marque déjà voyante sous les Paléologues, mais plus accusée depuis 1453, comme l'attestent les très nombreuses inscriptions de la période ottomane. Néanmoins, qu'il s'agisse de peinture, de sculpture ou d'architecture, on retrouve partout les tendances fondamentales de l'art byzantin sous des réalisations propres au génie de cette région périphérique de l'empire aux divers âges. L'analyse des formes,

des plans ou des styles nous reporte à Constantinople, à Thessalonique, à Chypre, mais surtout, dans le voisinage, à Ochrida et à Kastoria. L'étude des textes et des images fait, quant à elle, revivre sous nos yeux le passé d'une population restée grecque; elle nous laisse aussi deviner ses habitudes de vie, ses réflexes religieux, son degré de culture et les particularités de son langage. Il n'est que de comprendre et de savoir interpréter ces monuments encore debout ou ces vestiges chargés d'histoire. Ce à quoi M. Pélékanidès s'est employé ici avec succès.

V. LAURENT.

ÉLISABETH A. ZACHARIADOU, Τὸ Χρονικὸ τῶν Τούρκων Σουλτάνων (τοῦ Βαρβερινοῦ ἑλλην κώδικα III) καὶ τὸ ἰταλικό του πρότυπο Thessalonique, Société d'études macédoniennes 1960. Pp. 95.

L'historiographie turque connaissait depuis 1907 une *Chronique des Sultans* qui, durant ces trente dernières années, a attiré l'attention des chercheurs, mais qui surtout trouva en 1958 un intrépide éditeur dans la personne du professeur G. Zoras. L'enquête poussée de ce savant avait montré l'intérêt certain de cette œuvre composite sans pouvoir élucider un point essentiel, celui des origines de l'œuvre conservée en un manuscrit unique, le Vatic. Barber. gr. 111. On s'était arrêté à désigner les sources où l'anonyme grec avait, pensait-on, puisé : Chalcocandyle, Léonard de Chio et Paolo Giovio. Or voici qu'une élève de P. Wittek, l'éminent turcologue, vient de renverser par une heureuse découverte les données du problème. M^{lle} Zachariadou nous démontre en effet : 1^o que la Chronique en question n'a pas été rédigée, en sa plus grande partie, originairement en grec; 2^o qu'elle n'est, à quelques éléments près, qu'une traduction paraphrasée d'un ouvrage italien, les *Annali Turcheschi* de Francesco Sansovino parus en 1571 et 1573 à Venise. Il s'ensuit que sa rédaction ne peut plus être assignée, comme on le croyait jusqu'ici, au premier tiers du xvi^e s. et qu'elle est nécessairement postérieure à l'an 1573. Quant au codex unique qui nous la conserve, il aurait été transcrit au début du xvii^e s. L'original a donc disparu et l'on ne saurait dire de ce fait avec quelle fidélité la copie reproduit le modèle. Le seul point certain est que le texte du Vatican est mutilé d'un quart environ. L'examen des sources utilisées en dehors de Sansovino met au premier rang l'Histoire du Pseudo-Dorothee que l'anonyme grec démarque mais dont il ne reproduit aucune des nombreuses informations concernant l'Église. Les affaires ecclésiastiques, alors le seul support de l'hellénisme, ne l'intéresse visiblement pas, bien qu'il soit orthodoxe, puisqu'il évite soigneusement de traduire les passages où Sansovino attaque les positions dogmatiques des Grecs. Ce compilateur a d'autre part assez approché les Turcs, il se montre même assez informé de leur histoire pour corriger ou enrichir à l'occasion son modèle. Cependant on ne saurait dire qui il était, où il vécut et à quelle fin il entreprit son travail? Tout au plus peut-on désigner les Îles Ioniennes comme lieu probable de sa résidence. Somme toute, l'ouvrage vaut surtout pour les additions faites au texte italien, pour la grande diversité de ses formes grammaticales qui ne ressortissent à aucune règle absolue, pour l'image aussi qu'il nous laisse deviner d'un écrivain qui, sans être à proprement parler un lettré, était frotté de géographie, avait quelque connaissance de son époque et en fait état avec un certain sens de l'histoire. Par ces conclusions, M^{lle} Zachariadou qu'il faut féliciter pour sa brillante découverte aura prouvé que la *Chronique des Sultans* n'a pas perdu tout droit à notre diligente attention. — Une petite inexactitude p. 12, n. 2 : le R. P. Albareda est plus que conservateur des manuscrits grecs de la Bibliothèque Vaticane; il en est le Préfet.

V. LAURENT.

O. DEMUS, *The Church of san Marco in Venice. History, Architecture, Sculpture* Dumbarton Oaks Papers Studies, VI. In-4° de XII + 256 pages. Avec 118 fig. h. t.

De tous les édifices religieux qui s'élèvent sur le bord de la Méditerranée, la basilique de Saint-Marc est sans conteste, après Sainte-Sophie d'Istanbul, le plus chargé d'histoire et d'enseignements. Le propos qui en veut faire comme le résumé du passé de Venise n'évite d'être banal que parce qu'il évoque le millénaire durant lequel la puissante cité maritime pesa sur le destin du Proche-Orient et fut diversement influencée par lui.

Pour nous rendre ce fait plus sensible, M. Demus nous offre d'abord un rappel d'histoire où sont dégagées les circonstances sociales et politiques qui firent naître le monument et conditionnèrent sa triple fonction de chasse (pour les reliques de saint Marc apportées d'Alexandrie en 829), d'église ducale, puis d'église patriarcale. L'édifice lui-même, bâti en sa première forme dès 830-832, brûlé et reconstruit en 976 et remanié de fond en comble de 1070 à 1094, au moment où il devient pour deux siècles le principal centre de la vie religieuse et politique de Venise, nous est présenté dans ses vicissitudes, tandis que la ville croît et que la domination byzantine d'abord souveraine, puis nominale, s'estompe et s'efface pour faire place à la redoutable Sérénissime, dont les basileis ne tardent pas à rechercher l'appui ou à cultiver l'amitié. Les Grecs offrirent de flatteuses alliances matrimoniales et des titres ambitieux; ils expédièrent aussi à la cité dont l'âge d'or approchait leurs ingénieurs et leurs artistes. Mais, en réalité, le facteur qui contribua à maintenir d'âge en âge l'influence byzantine vint d'un mouvement contraire, de l'expansion militaire de Venise à l'est de la Méditerranée. Les conquêtes de la grande cité n'ont pas seulement développé son commerce et gavé d'or ses marchands; elles l'ont amenée à accumuler chez elle des chefs-d'œuvre dont ses sculpteurs et ses peintres se sont inspirés et qui ont servi à l'ornementation ou à l'enrichissement du Trésor de Saint-Marc. La prise et le sac de Constantinople en 1204 marquent sous ce rapport un sommet. Les dépouilles du vaincu servirent ainsi longtemps à l'agrément et à l'imitation du vainqueur. La basilique en eut sa large part et son Trésor est loin d'avoir gardé toutes les merveilles déposées au cours des âges. L'incendie de 1330-31 leur fut particulièrement dommageable, mais, en 1438, le nombre et la qualité des trophées en provenance du Bosphore étaient encore tels que les Grecs en route pour le concile de Ferrare-Florence se trouvèrent, à leur vue, balancer entre l'enthousiasme à la pensée que ces merveilles fussent l'œuvre de leurs ancêtres et la consternation qu'elles aient pu leur être enlevées.

Mais plus encore que l'Histoire, l'architecture rattache Saint-Marc à Byzance. L'édifice cruciforme aux cinq coupoles d'inégales proportions reproduit en effet essentiellement la basilique justinienne des Saints-Apôtres telle qu'elle se voyait au ^x^e s. Elle en serait même, suivant notre auteur, malgré ses traits propres, la copie la plus ressemblante, après celle de la basilique Saint-Jean à Ephèse. Il ne s'agit cependant pas dans le cas d'imitation servile, car l'architecte, que l'on devine avoir été grec, dut faire subir au plan original des altérations commandées par la topographie et des adaptations nécessitées par les exigences cultuelles du rite latin. D'autre part les collaborateurs du maître d'œuvre ainsi que ses successeurs, tous indigènes, accentuèrent dans les arrangements et les détails le caractère italien. Il n'en reste pas moins que de toutes les églises (v. g. les cathédrales d'Arezzo et de Pise) qui, vers la même époque, s'inspirèrent de modèles grecs, Saint-Marc est celle qui les rappelle le plus. Et cette influence se retrouve aussi, quoique à un degré inférieur, dans la sculpture, qu'il s'agisse des pièces qui déco-

rent la façade ou d'autres qui servent d'ornements à l'intérieur. Le riche album qui clôt le volume illustre à souhait cette synthèse de la glyptique vénitienne où les influences orientales sont ainsi plus facilement décelables. Pris dans son ensemble, l'art et l'architecture de Venise connaissent ainsi, au ^{xiii}^e siècle au contact de l'Orient, dont les dépouilles l'enrichissent à mesure que son empire s'y étend, un essor remarquable, à ce point que l'auteur peut parler avec raison de protorennaissance d'inspiration spécifiquement chrétienne, dont Saint-Marc porte la touche dans sa décoration. Certes l'aspect actuel du monument cache quelque peu ses lignes primitives. De nombreuses et très profondes restaurations, dont un Appendice dû au professeur F. Forlati dresse un rapide tableau, en ont altéré le visage. Le mérite de ce nouveau livre de M. Demus sera certes de faire mieux connaître dans son ensemble la célèbre basilique; il aura surtout fait ressortir mieux que personne ce que cette merveille d'architecture doit à Byzance, en attendant que l'édition et l'étude des mosaïques données comme prochaines permettent d'en définir l'exacte mesure. — Deux petites remarques : 1^o p. 27, n. 90. Ce n'est pas le patriarche Joseph, mais S. Syropoulos (l'archonte patriarcal qui nous a laissé le récit de la visite du susdit pontife à Saint-Marc) l'auteur du propos selon lequel certains émaux de la Pala d'Oro proviendraient non de Sainte-Sophie, mais du couvent du Pantocrator. D'autre part la manière dont cet auteur s'exprime semble bien indiquer qu'il avait en vue d'autres objets qui ne figuraient pas sur le fameux rétable : « On nous dit bien que *ces icônes* provenaient de l'iconostase de la Grande Église; cependant par les *inscriptions* et les *portraits* des Commènes nous reconnûmes avec certitude qu'elles étaient du monastère du Pantocrator ». On sait en effet que le seul portrait des Commènes qu'on y voit présentement est celui de la femme d'Alexis I^{er}, Irène Doukaina, à laquelle le doge fait curieusement pendant. L'hypothèse selon laquelle l'image de ce dernier serait à sa place originale est acceptable, si l'on admet que le portrait d'Irène est détaché d'un ensemble où elle était figurée avec son mari et son fils Jean. C'est sans doute dans l'épigraphie accompagnant là l'effigie du basileus que Syropoulos aura lu la mention du célèbre couvent. Ou celle-ci se voyait-elle sur d'autres pièces similaires aujourd'hui perdues? De toutes façons, le ton décidé avec lequel s'exprime l'archonte patriarcal interdit, ce me semble, de conclure à une méprise de sa part. Ceux qui entreprendront de donner une édition scientifique du Trésor — l'auteur observe (n. 91) justement qu'elle fait absolument défaut — devront tenir compte de ce fait indéniable. 2^o L'inscription qui se lit sur la belle icône de la fig. 35 est métrique et forme un quatrain de dodécasyllabes réguliers. C'est pourquoi, au troisième vers, il faut substituer : Μωσέως, à Μωϋσέως, conformément au marbre qui ne porte au reste pas autre chose. Quant au dédicant Michel, il est à peine pensable, que, s'il s'agissait dans le cas d'un empereur, d'un despote d'Épire ou d'un simple prince impérial, aucune allusion n'eût dû être faite dans ce long texte à son éminente condition. Michel et sa femme Irène doivent appartenir à la foule des archontes qui eurent dans un lieu ou une région donnée assez de fortune ou de puissance pour l'approvisionner en eau. Le vocable, inédit que je sache, assigné ici à la Vierge, celui d'*Invincible*, me fait penser au gouverneur militaire d'un kastron ou bourg fortifié auquel son industrieuse initiative aura donné la possibilité soit de résister, soit de soutenir un long siège avec succès. Au ^{xiii}^e s., la péninsule des Balkans, vrai champ clos où les armées grecques, latines et bulgares se disputaient le terrain, connu de nombreux cas où les forteresses byzantines isolées par l'assaillant eurent plus à craindre de la soif causée par le blocus que de la puissance des armes. Mais ceci n'est qu'une hypothèse. Le plus piquant est que cette plaque de marbre ait pu être vénérée par les Vénitiens comme étant un fragment de la roche dont Moïse fit jaillir miraculeusement l'eau dans le désert!

V. LAURENT.

G. T. DENNIS, *The reign of Manuel II Palaeologus in Thessalonica* (1382-1387). (= *Orientalia Christiana Analecta*, 150). Rome 1960. In-8° de x + 179 pages.

Thessalonique dut à sa position géographique et à la prospérité continue de son marché de rester jusqu'à la fin l'un des principaux centres économiques de l'empire byzantin. Les convulsions politiques qui, à partir de 1204, bouleversèrent, puis démembrement celui-ci en grandirent encore le destin. Capitale éphémère d'un royaume latin, puis d'un empire dissident (1204-1246), la cité, remise à son rang dans la communauté par la reconquête de Jean III Batatzès et y maintenue par la main de fer de Michel VIII Paléologue, connu à nouveau la grande relaxe sous le faible et imprévoyant Andronic II (1282-1328), qui la donna pratiquement en apanage à l'un de ses fils, le despote Jean († 1308), et laissa sa femme, Irène de Montferrat, s'y isoler dans le château où avait régné ses ancêtres latins. Dans la suite plusieurs princes impériaux vinrent y faire l'apprentissage d'un pouvoir dont Constantinople, attentive à en régler l'exercice, n'y parvenait pas toujours. Puis, de 1350 à 1354, Thessalonique redevint autonome avec la présence de Jean V Paléologue, chassé de son trône par Jean VI Cantacuzène, et son régime changea à peine sous Anne de Savoie qui en eut l'usufruit jusqu'à sa mort, puis sous ceux de ses fils qui la gouvernèrent.

La grande cité, où les membres de la dynastie se relayaient ainsi continuellement, avait depuis longtemps acquis une mentalité de capitale, lorsqu'à l'automne 1382, cédant à un subit coup de tête, Manuel II se présenta inopinément à ses portes. Il monta au château et, très illégalement mais non moins efficacement, prit en main la direction des affaires assez compromises. Un royaume naquit ainsi par enchantement au sud du Balkan qui, dans les intentions de son créateur, devait servir de base pour de futures campagnes destinées à chasser les Turcs d'Europe, mais qui, en réalité, tourna court, au printemps 1387 sous la pression de ceux-là mêmes dont on méditait la perte. Ce sont ces années de règne personnel que le R. P. Dennis s'est proposé de nous retracer dans un double but : combler un vide dans notre connaissance de l'histoire byzantine; mettre en lumière une série de faits inconnus et les placer sur leur trame chronologique. Le choix d'un tel sujet, tiré d'une époque sur laquelle les sources insuffisamment éditées ne projettent qu'une lumière diffuse, eût été téméraire chez un débutant, si celui-ci n'avait eu, pour le guider et étoffer son livre, le meilleur connaisseur de ce déroutant xiv^e s., le R. P. Loenertz, auquel l'auteur rend au reste en termes d'une franchise toute britannique un hommage mérité.

Quel motif put pousser Manuel II à cette extrémité qui lui faisait faire aux yeux de Jean V, son père, et de ses ministres figure de révolté? Nous l'avons marqué ci-dessus : une volonté tenace de libérer l'empire des Turcs. Dans les circonstances où il fut posé, son geste prit la signification d'une protestation contre le traité passé avec Gênes en novembre 1382, aux termes duquel le pouvoir central envisageait de pratiquer à l'égard de l'ennemi mortel du nom chrétien la coexistence pacifique. Il dira plus tard à ses confidents sa désillusion qu'un si noble et si urgent projet eût échoué. Avec raison, l'auteur se demande si ce dessein avoué après l'événement était bien le vrai, le seul qui ait inspiré la téméraire aventure. Car la question est de savoir si Manuel lui-même ne devait pas être persuadé de l'inanité de l'entreprise. L'impatient cadet, à qui un aîné, Andronic IV, barrait l'accès du trône ne cherchait-il pas plutôt, sous un noble prétexte, à tenter, au dépens de ce qui restait de l'empire, une expérience qui avait si bien réussi aux Comnènes d'Épire et de Trébizonde? Le R. P. se refuse à trancher et nous laisse songeurs! Le mérite de son mémoire est de reconstituer dans une série de cha-

pitres clairement ordonnés et rédigés, après une revue critique des sources disponibles, la trame des événements — le départ me semble avoir été pris trop bas — qui, à travers les intrigues de famille et les fluctuations de la conjoncture internationale, aboutirent à la paix de 1381 et au traité de 1382. L'histoire de l'éphémère « nouvel empire » de Thessalonique nous est contée ensuite en sept chapitres, le premier plein des grandes perspectives ouvertes aux Grecs par d'éclatants succès militaires; le second où, la situation étant renversée, la ville subit le pire, un siège de quatre longues années au bout desquelles les habitants, qui avaient reçu Manuel en héros, font de son départ la condition de leur salut! Deux autres chapitres montre l'infortuné souverain en quête d'aide extérieure auprès de l'Épire, de Trébizonde, voire même de Constantinople. L'exposé suivant (ch. vi) conte l'immanquable recours au Saint-Siège. Rien n'y fit. Thessalonique succomba, une première fois, en avril 1387 et ne devra de recouvrer une liberté précaire (en 1404) qu'aux conditions créées par la défaite et la mort de Bajazet (juillet 1402-1403).

Au cours de l'exposé minutieux qu'il nous donne de ces cinq années d'histoire recomposées à partir de données souvent lacuneuses et sporadiques, l'auteur est appelé à avancer des dates ou à prononcer des jugements qui nécessiteront un attentif examen. D'autres s'y emploieront. Je me borne à noter ici, comme indice du sérieux avec lequel l'enquête est menée, ce fait qu'en dépit de la sympathie manifeste que le R. P. éprouve pour son héros, ses conclusions ne versent jamais dans une excessive apologie. Tout au plus se risque-t-il à nous cacher sa gêne dans les passes les plus scabreuses en se retranchant derrière le témoignage de Cydonès dont la correspondance, utilisée avec les notes et les conseils de son savant éditeur, donne au fond de ce livre de la consistance et comme l'attrait de l'inédit. Ce témoin, ministre et confident du prince comme il le sera de l'empereur, avait été contre l'aventure; mais il n'en déplora l'échec que pour mieux louer les nobles intentions, voire le désintéressement de Manuel II en toute l'affaire. L'auteur, qui clôt son exposé par une citation où ce sentiment est exposé (p. 162), s'y rallie sans façon. En l'assortissant des réserves exprimées un peu plus haut (p. 161) sur les visées premières du fugitif, le lecteur le trouverait, je crois, acceptable dans l'état actuel de notre documentation. — Quelques courtes remarques : 1) De trop longs extraits coupent à mon sens trop souvent l'exposé; certains, étalés sur plusieurs pages, aveuglent même la perspective; les textes essentiels — ils ne le sont pas tous! — auraient gagné à être groupés en appendice. 2) Des noms sont déformés : Caballares pour Caballarios (p. 50) qui, au surplus, est, ce semble, assez bien connu. Cf. *Mélanges Ch. Diehl*, I, Paris 1930, p. 32, 33; Astros (deux fois) pour Astras, p. 53, n. 4 et 173! Carentenus (pour Karantenos), p. 92, 174, etc. 2) une date à préciser : v. g. Manuel II rentra d'Occident dans sa bonne capitale, non en 1404 (p. 156), mais très exactement le 9 juin 1403, 2) à rectifier un élément (p. 98, n. 53) de l'Éloge du métropolite Gabriel : *Χεῖρὶ περὶ οὐκείῃ* au lieu de *Χεῖρὶ περὶ οὐκείῃ*! A noter que l'encomion a été édité (cf. *Makedonika*, IV, 1957, p. 352-370), mais n'a encore sans doute pu circuler qu'en tiré-à-part! Des riens qui, par leur insignifiance même, soulignent la qualité d'une monographie, appelée comme on l'augure justement (p. 160), à stimuler la recherche sur une période où elle aura projeté les premières clartés.

V. LAURENT.

R. Ratto, *Monnaies byzantines et d'autres pays contemporains à l'époque byzantine*. Lugano 1930. Réimpression J. Schullman, Amsterdam 1959. Grand in-8° de 151 pages. Avec 68 pl. h. t.

Les catalogues de vente publique sont souvent de précieux recueils composés par des spécialistes avec la même acribie, sinon avec la même science, que ceux

des Musées. Il s'est en effet trouvé aux mains de riches particuliers des collections qui par leur ampleur et leur variété l'emportaient sur les séries officielles. La publication en Suisse, entre les deux guerres, du présent ouvrage donna de cette constatation une brillante confirmation. Les 2331 pièces byzantines qui y sont décrites, suivies de plusieurs centaines d'autres appartenant à des clients ou à des rivaux de l'empire de Constantinople, composent un tout unique dont d'excellentes planches — elles sont à vrai dire moins bonnes ici — offraient une image très fidèle. Aujourd'hui que l'ensemble est dispersé, le volume où il fut présenté est devenu un très précieux instrument de travail.

A proprement parler, l'intérêt de cette collection ne vient pas tant du nombre et de la qualité, pourtant imposants, de ses solidi; il tient surtout à ce qu'il y a apparemment de moins prisables dans le numéraire, le bronze. La Collection de Photiadès Pacha (Paris 1890), de proportions bien moindres, avait déjà fait penser que les émissions du troisième métal avaient dû être à Byzance plus fréquentes et plus diverses que ne laissait entendre la *Description Générale* de Sabatier. Les découvertes de ces trois dernières décennies ont brillamment confirmé cette légitime supposition. Des Cabinets particuliers fourmillent de types nouveaux extrêmement suggestifs dont l'étude aidera à mieux connaître d'une part, pour la haute époque, l'organisation et les activités des ateliers monétaires, d'autre part, pour les ^{xiii}^e-^{xv}^e siècles surtout, certains aspects de la mentalité byzantine avec les principaux thèmes de la propagande officielle. Mais en attendant que les trésors auxquels il vient d'être fait allusion aient tous vu le jour, le catalogue Ratto offre aux numismates certes qui déjà le connaissent bien, mais aussi aux historiens de l'art et des idées une riche et indispensable matière à réflexion. S'il n'a pas trouvé dans certains milieux de chercheurs l'attention qu'on lui doit, c'est que depuis longtemps le tirage en est épuisé. Aussi doit-on remercier M. Schullman d'Amsterdam qui a pris le risque de le faire reproduire. Son initiative, qui vient à son heure, répond à un besoin réel de la recherche.

V. LAURENT.

N. G. SVORONOS, *Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XI^e et XII^e siècles; le cadastre de Thèbes*. Paris 1960. Pp. 166. Avec 8 pl. h. t.

Le manuscrit coté *Vatic. gr.* 215 — un bombycin du ^{xiv}^e s. — se termine par quatre feuillets sur parchemin plus anciens (^{xi}^e s. ex.) provenant d'un autre volume et ajoutés là sans doute au moment de la reliure sous le pontificat de Paul V (1605-1621). Le texte qu'on y lit (fol. 193r-196v) s'avère à première vue être un fragment mutilé du début et de la fin d'un ensemble plus considérable. Il avait déjà attiré dans le passé l'attention réfléchie de plus d'un savant (Sp. Lambros, N. Bées, Papadopoulos-Kérameus, Benesovic). Tous avaient souligné l'importance exceptionnelle de ce texte, mais, soit que son état fragmentaire lui enlevât à leurs yeux la plus grande partie de son intérêt, soit plutôt que la paléographie hérissée d'abréviations portant sur des termes rares ou de longues suites de noms propres les ait déroutés, aucun ne s'attarda à le transcrire en entier et à en doter l'édition du commentaire indispensable. C'est le mérite de M. N. Svoronos d'avoir pris sur lui la tâche ingrate de nous déchiffrer — le mot n'est pas trop fort — et de nous expliquer ces pages apparemment sans contexte ni répondant dans la tradition manuscrite. La virtuosité dont il a fait preuve dans la transcription d'un texte semé d'écueils, la maîtrise avec laquelle il a su recomposer les grandes lignes du registre dont nous n'avons ici que des pages volantes, les conclusions enfin auxquelles l'étude avvertie de ces dernières l'ont conduit donnent à sa dissertation une portée exceptionnelle.

Que représente donc cette longue pièce mutilée reproduite en excellentes photographies (sur les huit planches finales) et éditée diplomatiquement (p. 11-19)? Une copie officielle faite dans le Bureau des Finances, donc une pièce de chancellerie, à laquelle manquent dans son état actuel, au début, le protocole et, à la fin, la signature des autorités émettrices. En comparant ce diplôme à trois autres documents apparentés, l'auteur nous livre d'abord une image précise de ce que fut un codex cadastral byzantin, puis il en étudie la forme, la composition et les éléments constitutifs, les stichoi. Et de conclure que « c'était un grand registre qui, partant de la terre, donnait l'état parcellaire d'une unité fiscale, de la plus petite à la plus grande, autrement dit, un livre analogue aux « états de sections » du cadastre contemporain » (p. 57). Ces codices cadastraux détaillés servaient de base à l'établissement de toute une série d'autres documents cadastraux nécessaires aux besoins de l'administration. Parmi ceux-ci figurent les copies et les extraits dits « isokódika », afférents à de simples villages ou à des régions entières. C'est à cette dernière catégorie que semble appartenir notre document, lequel correspondait peut-être à quelques sections (au moins deux, sinon trois) de l'enclava de Thèbes en Hellade (p. 59). Il ne comporte dans la partie conservée aucune date, mais les caractères paléographiques désignent comme dernier terme la fin du XI^e s., plus nettement le début du XII^e. Ce diagnostic est nettement confirmé par le fréquent emploi de titres nobiliaires (spathaire, spatharocandidat, protospathaire) disparus ou en voie de disparition après l'an 1100. La prosopographie est du reste extrêmement parlante et témoigne d'une émigration qui fit passer de Sicile et de Calabre en Grèce l'aristocratie locale et les fonctionnaires byzantins chassés par la conquête normande dont les dates extrêmes furent 1042 et le dernier quart du XI^e s. avec une nette intensification après 1071. Cet exode valut à la Grèce des apports successifs de nouveaux contribuables, qui, installés dans la région de Thèbes, prirent aussitôt place sur les rôles du fisc. Or l'étude de ce phénomène démographique permet de déceler dans le document étudié quatre états successifs correspondant à quatre recensements ou *anagraphai*, donc à quatre codices. Le plus ancien de ceux-ci résulterait du grand recensement général ordonné par Basile II et achevé en 995, selon Codinos, plus probablement vers l'an mille ou même en 1018 selon l'auteur. Le tout premier codex, dont il ne subsiste que le signalement de noms de quelques lointains ancêtres se place ainsi dans le dernier quart du X^e siècle; un second aurait été établi dans le premier quart du XI^e par le spathaire Constantin, un troisième serait l'œuvre du candidat Mercourios de la génération suivante (1025-1050); le quatrième enfin prendrait place au cours du dernier quart de siècle.

Le document reflète ainsi l'état du codex cadastral établi vraisemblablement peu après le milieu du XI^e s., mais révisé avant 1200. Son étude permet diverses constatations. Elle nous livre d'abord l'image concrète de tout un groupe de communes rurales d'une région de l'empire; elle souligne ensuite la continuité des techniques fiscales malgré certaines différences, du X^e s. à la fin du XI^e; elle marque de plus la permanence des mêmes structures juridiques, économiques et sociales.

Le tableau ainsi obtenu de la commune libre comprenant une bonne proportion de paysans indépendants n'évoque en rien le fantôme de la féodalisation si chère au chercheur marxiste, cela au reste tout bonnement parce que le document, attentif seulement au rendement fiscal de la commune, ne s'intéresse pas à ses composantes sociales. Certes les grands propriétaires détiennent la majeure partie de la terre, mais la proportion de paysans libres y étant notable, la commune reste bien vivante. Sur le plan technique notre document rejoint le *Traité Fiscal*, cet autre texte capital pour l'étude de la commune rurale au X^e s. Les deux documents que plus de cent ans séparent coïncident en effet pour l'essentiel, au

point que le rédacteur du second — le Codex — paraît n'avoir appliqué que les instructions du premier malgré certaines différences d'expression.

A ces données générales, Svoronos joint deux catégories d'importantes recherches, la première portant sur l'analyse même des procédés de la fiscalité (technique des transferts de l'impôt d'un ressort fiscal à un autre ressort ou d'un possesseur-contribuable à son successeur, soit le cas du transfert personnel), puis sur les dispositions des éléments dans le registre cadastral, disposition obéissant à un schéma-type mais pouvant varier dans le détail suivant les usages régionaux ou même les habitudes personnelles des notaires. On trouve de la sorte ici tantôt la disposition et les formules du *Traité Fiscal*, tantôt une autre qui est propre. La seconde, disséminée à travers tout l'exposé, définit et précise nombre de termes difficiles pour qui n'est pas familiarisé avec le langage de ces documents. On eût aimé qu'un appendice particulier regroupât et expliquât clairement chacun d'entre eux, d'autant que l'exposé courant vous parle de stichos, de stase, de téléstéstès, de klasma comme si tous ces mots-là vous étaient familiers. Quoi qu'il en soit de ce point, on appréciera particulièrement le chapitre (p. 77 suiv.) où est examinée la comptabilité afférente aux divers groupes fixés et où sont étudiés l'établissement et la nature de l'impôt. L'auteur est amené là à confronter les observations faites par lui sur le texte avec le *Traité pratique de comptabilité fiscale*, la *Παλαιά και Νέα Λογιστική* rédigée, nous dit-il, vers 1135. Ce dernier document met en parallèle deux systèmes fiscaux, l'*Ancien* pratiqué durant la période où la monnaie réelle d'or conservait tout son poids et où le rapport indiqué entre le nomisma et les monnaies divisionnaires (millaresion et follis) correspondait au change réel des pièces en circulation; le *Nouveau* par lequel Alexis I^{er} Comnène établit, pour éviter de faciles abus rendus possibles par la dévaluation du sou d'or, un autre système de comptabilité pour l'établissement de l'impôt foncier. La comparaison des textes amène M. Svoronos à examiner l'ensemble de la circulation monétaire excessivement complexe du fait de la dévaluation tombée au plus bas sous l'empereur Nicéphore III Botaniatès. Ce qui nous est dit là du charagma, du nomisma servant à l'établissement des comptes, des diverses espèces désignées dans les textes sous les noms insolites de trachy, palaion trachy et trachy aspron mérite considération. Les vues émises là sont basées sur les examens faits par Ph. Grierson et concordent dans leur ensemble avec les conclusions auxquelles je suis arrivé moi-même d'autre part. Certains détails me paraissent cependant contestables et j'en discuterai ailleurs. Je dois signaler ici la belle cohérence de la thèse présentée dont maints développements heurtent certes des idées reçues. La recherche n'aura qu'à gagner à la controverse qui naîtra sans doute de cet exposé assez révolutionnaire.

Quelques observations! On eût aimé que la transcription du texte fût irréprochable. En fait, il en va autrement. Il y a d'abord des erreurs de lecture par fausse interprétation des signes tachygraphiques. La plus voyante est celle qui fait lire (A 28, 39 et B 60) : *πρ(οέ)δρ(ου)* là où il faut absolument transcrire *πρε(σβυ)τέρ(ου)*. Correction qui a son importance, car l'argument tiré (pp. 67, 68 et 71, n. 7) du titre de proèdre pour étayer la date proposée tombe du coup! La leçon : *σχολλ(α)ρίου* est impossible, car la finale de ce qui doit être un nom propre est sans conteste *-ου*. En B 54 je lirai plutôt : *Πέτρου στρ(ατηγοῦ)* en dépit de l'explication de la page 42; Cyriaque est ainsi le curateur du stratège Pierre, ce qui est absolument normal. En II 59 et 78, ne faut-il pas lire : *Γρ(ηγορίου)* au lieu de *Γ(έ)ρ(οντα)* et en II, 61 : *σπαθαρίου γέροντ(ος)* et non *σπαθαρίου Γέροντ(α)*? Un autre genre de fautes affecte l'orthographe du document et substitue dans la transcription des noms propres une voyelle à une autre (type : A 29, *Τακίνου* pour *Τακήνου* codex ou B 65 : *Βετελάκη* pour *Βατελάκη* codex). J'en ai compté onze cas! Une troisième catégorie de fautes consiste à changer l'accentuation de la chartre repro-

duite (type : A 15, ἔρους pour ἔρους; II 80 : ἀββᾶ pour ἀββὰ = quatre cas). Enfin les règles de la transcription diplomatique ne sont pas en tout lieu rigoureusement appliquées (type : A 14 : ἀπάρχετ(αι) au lieu de ἀπάρχ(ε)τ(αι) — P. 70, 71, le protospathaire Pothos ne fut pas grand économiste comme le donnerait à croire l'état — fautif — de l'édition de l'acte patriarcal (Grumel, n° 933), mais grand chartulaire du Génikon! De même, p. 71, il est peu probable que ce Pothos soit identifiable au Katépanô d'Italie Pothos Argyros, car son collègue du tribunal patriarcal, l'éparque Pierre, doit être ce Pierre Libellios, ex-duc d'Antioche et éparque de la Ville dans la seconde moitié du XI^e s. — P. 72, n. 2, Thessalonique n'est pas le seul port dont il nous est parvenu un sceau d'Abydos. Amisos, en Mer Noire, a également le sien! — P. 99, la fameuse phrase où Grégoire Pacourianos énumère les espèces dont était composé son trésor, confié à la gérance de son frère, me semble mal ponctuée, le trachy devant être isolé comme espèce particulière et non comme qualifiant d'autres espèces ayant circulé au cours du XI^e s. Le trachy se présente ainsi comme une monnaie d'or à part apparue entre celle de Romain III Argyre (1028-1031), ou *Romanaton* et celle de Constantin Monomaque ou *Monomachaton*. Dans cette série strictement chronologique, la dernière espèce, le *Michaèlaton*, ne peut être, quoi qu'on en ait dit, qu'une monnaie de Michel VII Ducas (1071-1078), ainsi que le laisse au reste clairement entendre le passage cité (p. 104, n. 1) d'Anne Comnène. — P. 109, n. 2, le fait même que le texte de Rhabdas varie les données du problème en question n'infirme en rien ce que j'ai écrit touchant le cours véritable, vers 1304, du trachy d'or pâle, car il est normal que l'auteur, pour mieux frapper l'esprit de ses élèves ou de ses lecteurs, ait d'abord fait état du cours réel, quitte à se servir ensuite de données imaginaires. — P. 144, n. 1 : Peut-on encore appeler Akominatos le métropolite d'Athènes Michel Choniates et renvoyer dans la même phrase à G. Stadtmüller qui en a démontré la fausseté?

Je reviendrai ailleurs, sur les nombreuses questions de numismatique touchées dans ce Mémoire dont je dois, pour finir, souligner à nouveau l'excellence si profitable à l'histoire des institutions byzantines en passe de faire de beaux progrès grâce au centre d'études qu'anime à Paris M. P. Lemerle.

V. LAURENT.

BRLEK (P. Caecilianus), O. F. M., *De Custode Terrae Sanctae in legislatione Ordinis Fratrum Minorum*, in-8°, 39 pages, Jérusalem, 1958.

On connaît le rôle important que la Custodie de Terre Sainte a joué pendant de longs siècles pour la conservation des Lieux Saints. S. François d'Assise avait pour eux une profonde vénération. C'est pourquoi il érigea dès 1217 en province de Terre Sainte les maisons des religieux qu'il avait envoyés dans le Proche-Orient. Cette province fut réduite à peu de chose par les événements qui chassèrent les croisés de la Palestine. En 1342, le Saint-Siège lui confia la garde des Lieux Saints, d'où son nom de Custodie de Terre Sainte. Le supérieur s'appela Custode, avec les titres de Supérieur régulier, de représentant du Saint-Siège, de Commissaire apostolique et de Supérieur ecclésiastique des Missions. Ce dernier titre ne disparut qu'en 1847 par le rétablissement du patriarcat latin de Jérusalem. Les fonctions variées du Custode lui firent naturellement une situation à part dans l'organisation de l'Ordre. C'est ce que le P. C. Brlek étudie : juridiction, droits de visiteur apostolique, droits de son Conseil des discrets, droit d'appeler des Frères Mineurs en Terre Sainte et de les renvoyer, privilèges durant son mandat et à son expiration. Droits et devoirs ont naturellement évolué suivant les circonstances, mais ils se maintiennent encore à peu près intacts depuis six siècles.

R. JANIN.

GORDILLO (Mauritius), *Theologia Orientalium cum Latinorum comparata. Commentatio historica*. T. I. *Ab ortu Nestorianismi usque ad expugnationem Constantinopoleos* (431-1453). Pont. Institutum Orientalium Studiorum, Piazza S. Maria Maggiore, Romae 1960. In-8°, xxiv-428 pages (= *Orientalia christiana Analecta* 158).

À côté du grand ouvrage du P. Jugie en cinq volumes : *Theologia dogmatica christianorum orientalium*, qui sera toujours fondamental en cette matière, il y a certes place pour d'autres de même nature, et déjà le P. Gordillo, en 1937, avait publié un *Compendium theologiae orientalis*, qui atteignit en 1950 sa troisième édition. Le diligent professeur a conçu ensuite un dessein plus vaste, qu'il est en train de réaliser. Comme l'indique le titre adopté, il entend donner un exposé de la théologie orientale en suivant son développement historique et en indiquant en même temps les parallèles ou les réactions et réponses provoquées chez les théologiens ou controversistes catholiques contemporains. Le P. Jugie suivait l'ordre systématique des livres de théologie, le P. Gordillo suit l'ordre chronologique. Chacun des deux ordres a ses avantages et ses inconvénients, sur lesquels il est inutile d'épiloguer.

L'auteur expose en premier lieu la nature et les caractères (*natura et indoles*) de la théologie orientale par comparaison avec celle de l'Occident. En fait, c'est uniquement de la théologie orthodoxe qu'il traite. Et il la décrit telle qu'elle se présente dans les traités et manuels modernes, où leurs auteurs s'appliquent à relever et à accentuer les différences avec la théologie catholique et même à en imaginer. Ce tableau ne reflète que très imparfaitement la théologie orientale, disons byzantine, dans son développement historique. J'ai publié autrefois (*EO*, xxx (1931), pp. 385-396), concernant la période de l'empire byzantin, un aperçu sur « les aspects généraux de la théologie byzantine », que le P. Gordillo ne semble pas connaître.

La matière de l'ouvrage est divisée, comme dans tout ouvrage historique, d'après les événements importants. Ici sont pris en considération, soit ceux qui provoquèrent la naissance de grandes communautés dissidentes, soit ceux qui amenèrent de nouvelles positions ou de nouvelles conditions de développement théologique.

Ainsi donc, après le premier chapitre indiqué ci-dessus, l'auteur étudie d'abord, au ch. II, le nestorianisme et le monophysisme nés à la suite des conciles d'Ephèse et de Chalcédoine et les luttes dogmatiques avec les orthodoxes (V^e-VI^e siècles), puis, au ch. III, la théologie orientale depuis le commencement de l'Islam jusqu'à Photius (VII^e-IX^e siècles) : cette période comprend le monothélisme et l'iconoclasme ; le ch. IV tout entier est consacré à Photius et à la controverse théologique provoquée en Occident par ses attaques antilatines, sans négliger la question slave et les tractations avec les Arméniens ; le ch. V conduit de Photius à Michel Cérulaire (1054) ; de là, le ch. VI mène jusqu'à la conquête latine (1204) ; le ch. VII embrasse tout le XIII^e siècle et a pour objet principal le Concile et l'Union de Lyon avec les tractations et discussions qui le précédèrent, et le sort qu'eut l'Union après une courte vie ; le VIII^e conduit jusqu'au concile de Florence : c'est l'époque des contacts plus fréquents avec l'Occident à cause du péril turc, et de la controverse palamite qui marque d'un nouveau cachet la théologie byzantine ; le IX^e traite du concile de Florence, sa préparation, son déroulement et ses discussions, son résultat jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. Ce dernier événement marque une grande coupure dans l'histoire de l'Eglise et, par suite, de la théologie byzantine, qui doivent évoluer et se développer dans des conditions entièrement nouvelles. Aussi marque-t-il la fin de cette première partie.

Le volume est muni de trois index : 1° *index rerum*; 2° *onomasticus*; 3° *auctorum et operum*. Ce dernier, par ses renvois aux pages où sont les titres complets, peut tenir lieu de bibliographie, mais cette manière n'apparaît pas heureuse : elle cause une gêne et fait perdre du temps. Relevons qu'elle est très riche et rendra de grands services. On ne peut exiger qu'elle soit complète, mais elle a quelques lacunes assez surprenantes que nous allons signaler, et c'est par là que nous commencerons les quelques remarques que nous nous permettons de présenter.

Ainsi, parmi les ouvrages de caractère général, on ne voit pas figurer G. EVERY, *The Byzantine Patriarchate* (451-1204), London, 1947. Cf. *REB*, VI (1948), 276-277. — M^{re} Gennadios d'Héliopolis : *Ἱστορία τοῦ οἰκουμενικοῦ πατριαρχείου*. Athènes, 1953. Cf. *REB*, XII (1954), 244-245. Sur la christologie d'Eutychès, on omet de signaler R. DRAGUET, *La christologie d'Eutychès d'après les Actes du concile de Flavien* (448) dans *Byzantion*, VI (1931), 441-447. — Sur Léonce de Byzance, R. DEVRESSEE, *Le florilège de Léonce de Byzance* dans la *Revue des Sciences Religieuses*, 1930; sur les Trois Chapitres, du même, *Pélage I^{er} : In defensione trium capitulorum*, Rome, 1932, et sur les questions christologiques en général, il y avait à mentionner le document patristique *Doctrina Patrum de Incarnatione Verbi*, publié par Diekamp (Münster, i. W., 1907). Sur saint Jean Damascène fait défaut la mention des travaux parus sur sa « mariologie », dont l'un constitue un volume des *Orientalia Christiana Analecta* (CHEVALIER, *La mariologie de saint Jean Damascène* (1936). Touchant saint Nicéphore de Constantinople, sont à signaler R. P. BLAKE, *Note sur l'activité littéraire de Nicéphore I^{er}, patriarche de Constantinople*, dans *Byzantion*, XIV (1939), 1-15; J. A. VISSER, *Nikephoros und der Bildersreit*, Haag, 1952; P. J. ALEXANDER, *The Patriarch Nikephoros of Constantinople. Ecclesiastical Policy and Image Worship in the Byzantine Empire*, Oxford, 1958.

En parlant du bogomilisme en Bulgarie et de Cosmas le Prêtre, on a omis de mentionner l'ouvrage de H. CH. PUECH et A. VAILLANT, *Le traité contre les Bogomiles de Cosmas le Prêtre. Traduction et étude*, Paris, 1945; cf. *REB*, X (1952), 288-290. Pourquoi ne parler du bogomilisme qu'à propos de la Bulgarie? L'Euchologe sinaïtique slave n'est mentionné que par l'édition de Geitler; une nouvelle édition critique avec traduction française a paru dans *PO*, t. XXIV et XXV.

Touchant le débat introduit par Sotérichos Panteugénos sur la question si le sacrifice eucharistique est offert au Père seul ou à toute la Trinité, on aurait dû assurément signaler deux *logoi* de Nicolas de Méthone à ce sujet, publiés par A. Demetracopoulos, Leipzig, 1865; et aussi, pour les documents synodaux, renvoyer à l'édition meilleure de Sakkellion; cf. *Regestes des Actes des patriarches de Constantinople*, n° 1043.

Au sujet de la querelle concernant le texte *Pater major me est*, on a oublié l'étude, de première importance, de P. KLASSEN, *Das Konzil von Konstantinopel 1166 und die Lateiner*, dans *Byz. Zeitschr.* (1955), dont l'indication s'imposait dans un exposé de théologie orientale comparée avec la latine. Il n'est rien dit, du reste, du célèbre Geroch de Reischesberg, tenant latin de l'opinion condamnée. Sur cette même question devait être mentionné également l'article de A. DONDAINE, *Hugues Éthérien et le concile de Constantinople de 1166* dans *Histor. Jahrb.* 77 (1958).

L'auteur du présent volume ne semble pas connaître ou n'avoir pas ouvert les *Regestes des Actes des patriarches de Constantinople*, dont bon nombre de numéros concernent la théologie. S'il les avait consultés, et cela était facile grâce aux tables du troisième fascicule, il n'eût pas omis de parler d'une querelle théologique qui troubla la fin du XI^e siècle et se prolongea dans le XIII^e, concernant l'incorruptibilité du Corps du Christ dans l'Eucharistie (*Regestes*, n° 1195); cela eût attiré en outre l'attention sur Michel Glycas, totalement oublié, qui, dans ses *Kephalaia*

édités par S. Eustratiadès (2 vol. 1906, 1912), traite un bon nombre de questions théologiques. Il n'eût pas omis également la réponse de Michel II l'Oxite (n° 1022) sur l'Eucharistie, remarquable sur le point de la consécration eucharistique; ni non plus la Conférence synodale sur l'union des Églises (= Dialogue de Michel d'Anchialos, n° 1121), document important du xii^e siècle, quelle que puisse être sa valeur quant à son caractère officiel.

Autres remarques :

Pourquoi continuer à parler de Nicéas « Akominatos », alors que ce surnom est communément délaissé à la suite de l'étude de Stadtmüller, parue dans les *Orientalia Christiana*?

P. 311 : la date de la mort d'André Chrysobergès en 1456 est appuyée par une référence qui la situe en réalité en 1452.

P. 235 : Les dialogues de Basile d'Achrida publiés par J. Schmidt sont à dater de 1054, non de 1055, et la discussion eut lieu, non à Constantinople, mais à Thessalonique : cf. *EO*, xxix (1930), 356.

Parmi les rencontres et discussions entre Latins et Grecs, l'auteur a oublié de mentionner le concile de Bari (1098), où le pape lui-même présidait.

P. 137 : Tout en signalant mon article sur « Jean de Niké », l'envoyé de Photius aux Arméniens, l'auteur continue à y voir un métropolite de Nicée. En outre, d'où vient l'information que ce messager de Photius est un *Arménien passé aux Byzantins*? Je ne vois pour cela que l'affirmation, non appuyée, de J. Laurent.

P. 206 : L'auteur souscrit à l'authenticité de la Panoplie qui est sous le nom de Michel Cérulaire. Nous estimons que la preuve est loin d'être faite et que *adhuc sub iudice lis est*.

P. 189 : Au sujet du « Napisanie o pravej vere », le P. Gordillo m'attribue une opinion identique à celle de Voronov. M'a-t-il seulement lu? Voronov pense que l'écrit n'est pas de Constantin le Philosophe (= saint Cyrille), mais a été composé au xii^e siècle en relation avec la querelle théologique du « Pater major me est ». Jusque-là, oui, je suis d'accord avec le savant russe. Mais pour la suite ma position est diamétralement opposée à la sienne. Il pense que l'écrit a été composé pour combattre l'erreur du Constantin condamné au concile de 1166, et mis intentionnellement sous le nom de Constantin le Philosophe pour faire pièce à Constantin l'hérétique, qu'il appelle Constantin de Bulgarie ou le Bulgare (*Constantinum Bulgaricum*, comme dit le P. Gordillo). Je pense au contraire que l'écrit en question a été composé pour soutenir et défendre la doctrine condamnée par le concile : en outre, à cause de l'homonymie entre Constantin le Philosophe et Constantin de Corfou (que je n'appelle aucunement *Bulgaricum*, comme me l'attribue le P. G.), j'estime probable que c'est ce dernier qui en est l'auteur. Ce que je ne comprends pas bien, c'est qu'après avoir critiqué mon travail, il ajoute : cette opinion, c'est-à-dire pour lui celle de Voronov et la mienne, a été critiquée par Milas, Malinski et surtout Ilinski et Trifonov par des arguments *qui rem totam denovo crisi subjecerunt*? Or les trois premiers ont précédé mon article, lequel a été écrit à l'occasion de celui d'Ilinski. Quant à Trifonov, le dernier nommé, son travail consiste en une critique du mien avec une étude philologique tendant à démontrer que la langue du « Napisanie » est bien du ix^e siècle, et donc que la paternité du document doit être maintenue en faveur de Constantin le Philosophe (= Cyrille). Ce n'est pas le lieu d'en disserter ici. Je me contente de renvoyer au jugement d'un grand slavisant, M. Weingart, qui estime que le travail de Trifonov n'a pas de valeur probante (*Byzantinoslavica*, vi, 1936, 338-339). Le P. Gordillo allègue aussi contre mes conclusions l'ouvrage de S. Kos, *De auctore expositionis verae fidei S. Constantino-Cyrillo adscriptae*, thèse de l'Université Pontificale

Grégorienne imprimée à Ljubiana en 1942. Ce travail m'est demeuré inaccessible; je ne puis donc en discuter.

P. 266-270 : J'en viens maintenant à Nicéphore Blemmyde, à qui le P. G. accorde plusieurs pages et dont je me suis occupé moi-même voici plus de trente ans. L'interprétation que j'ai donnée alors de la pensée de ce théologien sur la procession du Saint-Esprit est présentée ici d'une manière trop sommaire pour que je puisse l'y reconnaître pleinement. Retenons-en du moins l'essentiel, savoir, que la procession du Saint-Esprit *per Filium* ne signifie point pour Blemmyde une production active. Le P. G. estime au contraire que pour Blemmyde, le Fils est vraiment principe actif du Saint-Esprit; il avance pour cela diverses raisons, dont la dernière seule signifie vraiment quelque chose de décisif. En effet, il y est question de rien moins que l'attribution du *προβλητικόν* au Fils de la part de Blemmyde (P. G., cхлп, 557 B-D). Fort étonné qu'un propos aussi catégorique ait pu m'échapper, je n'ai pas manqué de me reporter aussitôt au texte allégué. Celui-ci certes, est fort clair, mais c'est pour signifier exactement le contraire de ce qu'y a vu le P. G., c'est-à-dire il signifie que Blemmyde marque nettement la négation du *προβλητικόν* dans le Fils par rapport au Saint-Esprit. En effet, dans le passage en question, Nicéphore Blemmyde explique la parole de saint Jean Damascène, qui, après avoir dit que l'Esprit procède du Père par le Fils, ajoute : « Cependant, nous ne disons pas que l'Esprit est du Fils : Ἐκ τοῦ Υἱοῦ τὸ Πνεῦμα οὐ λέγομεν ». Et pourquoi donc ne le dirait-on pas si le *προβλητικόν* appartient au Fils? Si on se refuse à le dire, c'est précisément pour éviter d'attribuer au Fils le *προβλητικόν*. Citons Blemmyde : « Celui qui dit que l'Esprit est du Fils, ἐκ τοῦ Υἱοῦ, fait naître le soupçon qu'il met en dogme (δογματίζειν) que le Fils a le *προβλητικόν*, comme le Père a le *γεννητικόν*. Et c'est pourquoi cet homme divin (= s. Jean Damascène) dit : Nous ne disons pas que l'Esprit est du Fils, ἐκ τοῦ Υἱοῦ τὸ Πνεῦμα. Je ne comprends pas comment d'un texte aussi clair, que j'avais du reste cité et traduit dans mon article, on a pu tirer un témoignage en un sens tout contraire.

L'ouvrage du P. Gordillo sera certainement très utile à quiconque est déjà bien au courant de la théologie orientale, spécialement aux professeurs et chercheurs qui y trouveront le dernier *status questionis* et une foule de renseignements d'ordre bibliographique qu'ils ne recueilleraient pas ou auraient de la difficulté à recueillir ailleurs. Il le sera moins à ceux qui lui demanderaient une initiation ou une information synthétique sur les diverses questions de son domaine. Non pas que les éléments y fassent défaut, mais, dispersés dans l'ouvrage, ils requièrent l'effort d'être rassemblés dans l'esprit. L'*index rerum* est heureusement là pour y aider. A ce point de vue de l'initiation, ce nouveau traité ne saurait remplacer la *TDOC* du P. Jugie, mais fournira un complément extrêmement riche et appréciable d'informations, de mises au point, et généralement de mise au courant, sauf lacunes éventuelles, de la recherche scientifique concernant la théologie orientale.

Il est à regretter qu'un grand nombre de fautes d'impressions déparent l'ouvrage.

V. GRUMEL.

NASRALLAH (Joseph), *Catalogue des manuscrits du Liban. I. Bibliothèque des Missionnaires de St-Paul (Harissa). Bibliothèque du Séminaire de l'Annonciation (Aïn-Traz)*. In-8°, 242 pages. Imprimerie St-Paul (Harissa), Liban, 1958.

Bien qu'allégé dans le passé d'importants lots de manuscrits en faveur de grandes bibliothèques d'Occident, l'Orient chrétien garde encore de nombreuses richesses, qui sont loin d'être toutes connues. Une grande tâche d'exploration se présente à quiconque en a le goût, en y joignant la compétence et le dévouement. Ils

n'ont pas manqué et ne manquent pas à Mgr Nasrallah, qui, pour une part considérable, a bien voulu entreprendre ce délicat et difficile travail. Chargé de mission de 1943 à 1949 par l'Institut Français de Damas, en vue d'étudier et de cataloguer les manuscrits conservés dans les bibliothèques monastiques et épiscopales du Liban et de la Syrie, il a parcouru le pays de couvent en couvent et a pu ainsi examiner à loisir des centaines de manuscrits et en dresser un catalogue détaillé. Exhaustive pour certains fonds, son étude, faute de temps, a été fragmentaire pour d'autres. En outre, quelques-uns n'ont pu être inventoriés, le travail pour ceux-ci étant déjà réservé. Une catégorie pour laquelle il a tenu à être le plus complet possible est celle des manuscrits contenant les œuvres des écrivains melchites, en vue de la préparation d'une vaste étude de la littérature melchite de langue arabe du IX^e au XIX^e siècle.

Ce premier volume, qui sera suivi de plusieurs autres de même série, est consacré aux catalogues de manuscrits du Liban (on ne nous dit pas s'il y aura aussi une série spéciale pour la Syrie). L'auteur commence par nous donner la liste des bibliothèques de manuscrits du Liban. Elle est en deux parties. La première concerne les collections dont un catalogue ou une étude ont recensé ou analysé les manuscrits : elle énumère 15 couvents, 2 résidences patriarcales, 5 écoles ou séminaires, 2 Universités, toutes deux à Beyrouth, celle fort riche de Saint-Joseph, l'autre, l'Université américaine, dont un lot seulement a été décrit. Pour tous ces inventaires ou descriptions est fournie la référence respective de la publication où ils ont paru. La seconde partie de la liste comprend tous les établissements pour lesquels il n'existe point de notice concernant leurs manuscrits, et que l'auteur a lui-même visités, à savoir : 33 couvents (dont plusieurs n'ont pas de manuscrits), 3 résidences patriarcales, 7 résidences épiscopales, 1 école, 2 bibliothèques privées, et la Bibliothèque nationale libanaise, de fondation récente.

Le présent volume contient le catalogue de deux bibliothèques importantes de manuscrits, celui de la Bibliothèque des Missionnaires de Saint-Paul à Harissa : 209 manuscrits, et celui de la Bibliothèque du Séminaire patriarcal de Notre-Dame de l'Annonciation à Ain-Traz : 135 manuscrits. La description de chaque manuscrit comprend tous les éléments nécessaires : le matériel : papier, reliure, dimensions, nombre de lignes par page, écriture, miniatures quand il y en a ; le contenu : l'ouvrage, l'auteur, le copiste, la date des éditions, s'il y a lieu. Les titres de chaque écrit sont donnés en arabe non toujours traduits, mais toutefois expliqués en français. Le catalogue de chacun de ces fonds est ordonné par sections, sans doute d'après les fonds eux-mêmes. Celui de Harissa en comprend treize : Histoire ; patrologie et écrivains ecclésiastiques ; Hagiologie (très peu fournie) ; Sainte Écriture ; Liturgie ; Droit canon ; Doctrine chrétienne ; Ascèse et dévotion ; Controverse ; Littérature, grammaire, éloquence ; Philosophie ; Médecine ; Divers. Celui de Ain-Traz en comprend dix : Sainte Écriture et Patristique ; Théologie ; Conciles ; Liturgie ; Histoire ; Controverses ; Philosophie ; Dévotion ; Littérature ; Divers. Cette énumération indique assez quel est le caractère général de ces fonds et l'utilité qu'ils peuvent fournir ; les parties les plus intéressantes sont à coup sûr la Littérature ecclésiastique dans tous les endroits où sont représentés des auteurs ou des traductions melchites, le Droit Canon, la Liturgie ¹.

L'ouvrage se termine par deux index, l'un pour la Bibliothèque de Saint-Paul,

1. Je signale, pour que l'auteur en tienne compte dans les volumes suivants, des travaux récents parus sur la chronologie des patriarches d'Antioche : *Echos d'Orient* (1934), *Analecta Bollandiana* (1950) et tout dernièrement la liste publiée dans le *Traité d'Etudes Byzantines*, t. 1^{er} Chronologie (1958). L'auteur trouvera en outre dans les *Echos d'Orient* xxxiii (1934), p. 138, une note concernant le surnom de Lascaris donné sans fondement suffisant à Théodore II d'Antioche.

l'autre pour celle de Aïn Traz, contenant ici et là : I. Les auteurs et traducteurs. II. Les ouvrages. III. Les copistes. Je comprends bien que tout cela soit en arabe, mais point que cela ne soit qu'en arabe. Si l'auteur a estimé que son catalogue devait avoir pour langue véhiculaire le français, c'est sans doute qu'il pensait être ainsi utile à des lecteurs qui ne savent pas l'arabe. Pourquoi alors priver ces derniers du moyen facile et rapide de trouver ou de retrouver dans l'ouvrage les sujets ou les particularités qui peuvent les intéresser?

V. GRUMEL.

ALEXANDER (Paul J.), *The Patriarch Nicephorus of Constantinople. Ecclesiastical Policy and Image Worship in the Byzantine Empire*. Oxford, Clarendon Press, 1958. In-8°, XIII + 287 pp.

La longue période — un siècle et demi — où s'est déroulé le conflit concernant le culte des images est à coup sûr l'un des thèmes préférés de la byzantinologie du xx^e siècle. Outre les études d'ensemble, nombre de textes hagiographiques de l'époque en question ont vu le jour, nombre de monographies sur les antagonistes ont paru, dont certaines considérables, telle celle de Dobroklonskij, restée inachevée, sur Théodore Studite, l'une des personnalités les plus fortes de cette époque si tourmentée. Moins considérable comme volume, mais plus riche de contenu critique, est l'ouvrage consacré à cet autre défenseur des images qu'est le patriarche Nicéphore, par J. P. Alexander. Venant peu d'années après celui de A. J. Visser sur le même sujet, il met en œuvre un matériel plus important, en partie nouveau, et utilise une bibliographie beaucoup plus abondante. Par là même, il est en mesure de nous offrir un tableau aussi complet que possible de l'activité politique et littéraire du personnage et des aspects de sa théologie des images.

L'ouvrage commence par deux chapitres qui constituent comme une toile de fond pour la figure à présenter, l'un qui traite de l'usage ou emploi des images religieuses, l'autre de l'aspect théorique et doctrinal qu'elles revêtent ou peuvent revêtir, ainsi que des positions diverses qui s'affrontent à ce sujet. Le chapitre III retrace la vie et la carrière de Nicéphore avant son patriarcat. Le chapitre IV concerne le patriarcat de Nicéphore jusqu'à la seconde persécution iconoclaste. Il relate les circonstances de sa nomination, trace les lignes de son activité politique et religieuse, où domine le souci de ne point heurter le pouvoir tant que les questions de foi ne sont pas en péril, attitude qui le met en conflit avec un groupe important de moines attentifs au maintien des lois ecclésiastiques, et finalement indique son attitude vis-à-vis de l'Occident, alignée sur les contours de la politique impériale.

Les chapitres suivants, V-VIII, concernent la seconde phase de l'iconoclasme. On y voit d'abord la composition sociale du parti iconoclaste sur lequel s'appuyait l'empereur; l'auteur utilise pour cela les renseignements fournis par Nicéphore. Il ne faudrait cependant pas oublier ici l'intention évidente de l'écrivain, qui est de montrer que le mouvement iconoclaste ne représente que les éléments les plus bas et les moins éclairés de la ville et de l'État. Viennent ensuite les préliminaires du conflit, le concile iconoclaste de Sainte-Sophie (815), pour lequel sont utilisés les travaux antérieurs d'Ostrogorskij et d'Anastos, l'abdication et l'exil de Nicéphore. Dans cette dernière phase de sa vie, le patriarche s'est abstenu de toute opposition active, et pour cela, a joui d'une certaine tranquillité; elle lui a permis de composer de longs traités de réfutation contre les iconoclastes. Dans le chapitre VII, J. P. Alexander nous donne, fruit d'une diligente recherche, le bilan de l'activité littéraire de Nicéphore, savoir, œuvres historiques et œuvres

théologiques, laissant de côté l'*Oneirokritikon* et les canons ecclésiastiques, d'authenticité douteuse. Un opuscule, anti-iconoclaste pourtant, lui a échappé, les *Douze Chapitres contre les Iconomaques*¹. Le chapitre VIII expose la place de Nicéphore dans l'iconologie et le chapitre IX ramasse les conclusions de l'ouvrage.

Suivent plusieurs notes, placées là soit à cause de leur longueur, soit parce qu'elles sont venues trop tard pour prendre place dans le corps de l'ouvrage.

Enfin est à signaler l'appendice, qui concerne un écrit important de Nicéphore, connu depuis Sirmond qui l'a signalé et donné les titres des chapitres (reproduction dans Migne, *P. G.*, t. c), mais resté inédit. P. J. A. en prépare l'édition, mais a tenu dès maintenant, dans un ouvrage qui se veut complet sur l'activité théologique de Nicéphore, à en fournir la substance par une analyse, des citations et des commentaires.

L'ouvrage est pourvu d'utiles instruments de consultation : 1. une table chronologique des faits et écrits concernant les images, et des autres événements importants de la période iconoclaste ; 2. une bibliographie abondante judicieusement classée ; 3. une table alphabétique des noms de personnes, de lieux et de matières.

Outre les précisions apportées sur bon nombre de points de détail, comme par exemple l'identification du service rendu par Joseph de Cathara à l'empereur Nicéphore qui, à cause de cela, le fit relever de sa suspense et raviva ainsi la querelle moechienne, on retiendra volontiers, du moins dans leur substance, les conclusions générales de l'auteur, en particulier sur ce qui concerne le développement de la controverse iconoclaste où il distingue trois phases : l'une, concernant l'accusation d'idolâtrie ; la seconde, christologique, portant sur l'impossibilité alléguée de la représentation du Christ dans l'image ; la troisième, philosophique, portant sur les notions de relations entre l'image et l'objet — évolution qu'il faut entendre non dans un sens de remplacement, mais de superposition.

On me permettra quelques remarques. C'est d'abord de trouver forcées ou même injustifiées certaines appréciations sur saint Théodore Studite. On le traite d'étranger aux considérations « humanitaires » dans l'affaire des Bulgares sous Michel I^{er}, alors que précisément il a le souci de soustraire à la vindicte du khan les réfugiés, probablement des chrétiens (c'est l'avis de notre auteur), qui se sont mis sous la protection de l'autorité byzantine, alors aussi que c'est lui, à propos des Pauliciens et Athingiens, qui a protesté contre le décret impérial ordonnant leur extermination, réclamée par le patriarche Nicéphore lui-même et son synode. Autre accusation : on prétend expliquer les « Roman proclivities » de Théodore Studite par sa méfiance vis-à-vis de Nicéphore, sans autre preuve que ces « proclivities » elles-mêmes, qui, pourtant, n'expriment rien d'autre que la nécessité, proclamée par Nicéphore lui aussi, de l'autorité du Saint-Siège dans les questions dogmatiques (cf. mon article *saint Nicéphore de Constantinople et la primauté romaine*, dans *l'Unité de l'Église*, t. IV, nov.-déc. 1905, p. 545-549).

P. 128. L'auteur m'attribue d'avoir nié, au n° 391 des *Regestes*, qu'il y ait eu deux pannychides, l'une avant, l'autre après la réunion des évêques au patriarcat en 814. C'est bien gratuit, car mon texte ne vise qu'à expliquer la mention qui est dans la *Vita Nicetae Medicensis*, en disant que la pannychide dont il parle « semble avoir suivi aussitôt la réunion du patriarcat ». Dire une chose n'est pas en nier une autre.

P. 187. On suggère que la date du I^{er} concile de Nicée a été mise par Nicéphore en 318 sous l'influence du nombre des Pères. Aucunement, car 318 est la date chrétienne marquée par Théophane dans la chronologie alexandrine qui est aussi celle que suit Nicéphore.

1. Voir dans cette Revue, t. XVII (1959), l'article concernant cet écrit, p. 127-135.

Quelques textes grecs ne me semblent pas avoir été exactement compris. Ainsi, p. 94, dans le passage traduit de Théodore Studite (*P. G.*, 99, 1001 A), συγχώρησον est une incise et signifie : pardonnez-moi, excusez-moi (à savoir, d'employer cette expression ou d'énoncer ce jugement). — P. 67, n. 3. Le passage auquel se fait la référence ne signifie point que Théodore demande que le candidat ait monté par degrés dans la hiérarchie, mais qu'il demande que l'empereur consulte pour l'élection les évêques, les hégoumènes, etc. — P. 155. Le texte avancé pour marquer la date de la mort du patriarche Nicéphore au jour de Pâques signifie simplement que celui-ci est passé à la vie « où l'assemblée des premiers-nés inscrits dans les cieux célèbre en chœurs harmonieux la fête qui est éternelle » (cf. *Hebr.*, XII, 12), c'est-à-dire qu'il est entré dans la vie bienheureuse du ciel. De date, point.

Quant à la date de la mort de Platon, que J. P. A. (p. 196) place en 814 sur les données du copiste Nicolas, cf. G. Cereteli, dans *B.Z.* IX (1900) p. 649-650, c'est bien en effet celle que j'ai admise, mais c'est simplement en me fiant à la BHG², sans examen personnel. Mais, puisque l'auteur appuie cette date sur la note du dit copiste, il faut bien rappeler que cette note ne suffit pas à trancher le problème, car la concordance indiquée du mercredi avec le 4 avril n'existe pas en 814, VII^e indiction, mais en 815, dans la VIII^e. Cette question, au reste, a été minutieusement traitée dans un article de J. Pargoire, auquel il eût fallu renvoyer : « Date de la mort de saint Platon », dans les *Echos d'Orient*, t. IV, 1901, p. 164-170.

Ces observations, à part la lacune relevée dans le bilan de l'activité littéraire de Nicéphore, sont d'importance secondaire et ne doivent pas masquer le grand mérite de l'auteur comme l'extrême utilité de son ouvrage.

V. GRUMEL.

CHRONIQUE

REMARQUES SUR LE CARTULAIRE DU COUVENT DE SAINT-JEAN PRODROME SUR LE MONT MÉNÉCÉE

Le codex A et la copie dite de Chrysanthé Notaras.

En rendant compte naguère (1) d'un mémoire du professeur Fr. Dölger et plus récemment (2) de l'ouvrage de A. Guillou étudiant ou publiant les Actes du monastère du Prodrome construit en Macédoine sur le mont Ménécée, j'exprimais l'avis que les archives et les cartulaires portés disparus à la suite de la première guerre mondiale réapparaîtraient un jour. Cet espoir raisonné a reçu une confirmation partielle par la découverte à Prague du codex A et la rencontre, dans les papiers de Mgr L. Petit, de la copie mentionnée comme faisant encore partie au début du siècle de la Bibliothèque du Metochion du Saint-Sépulcre à Constantinople (3).

Le professeur Iv. Dujčev, après avoir plusieurs fois (4) annoncé sa trouvaille, vient d'étudier (5) le codex A dont il a collationné toutes les variantes sur l'édition de M. Guillou (6). Il m'a été possible, pour ma part, d'examiner à loisir la copie du Metochion et de comparer mes observations avec celles du savant bulgare. C'est le résultat de cette confrontation que je voudrais consigner ici. Je dirai d'abord un mot de la date du codex A qui ne me semble pas aussi ancien qu'on l'admet généralement ; je m'étendrai ensuite sur la composition et la présentation de la copie dite de Notaras.

Pour la commodité de l'exposé, les sigles suivants seront adoptés :

A = Codex A (cartulaire découvert par M. Dujčev).

B = cod. athen. 2857 (copie de A, de la fin du XVIII^e s.).

N = copie dite de Notaras (du début du XVIII^e s.).

S = édition partielle de N par Sathas (7).

1. Le codex A : sa datation.

C'est aujourd'hui le cod. XXV, c. 9 (605) de la Bibliothèque universitaire de Prague, un codex de petites dimensions puisqu'il ne contient, en

(1) Échos d'Orient, XXXV, 1936, p. 241-245.

(2) Ici même, XV, 1957, p. 266-269. Cette recension a échappé à la sagacité du prof. I. Dujčev.

(3) Le premier savant qui ait rapproché la copie en question du nom de Chrysanthé Notaras, doit être C. Sathas dont l'édition (voir *infra*, n. 7) est de 1872.

(4) Particulièrement dans cette revue, XVI, 1958, p. 169-171. Voir aussi *Wiener Archiv III. Studien zur älteren Geschichte Osteuropas* II, 1959, p. 116-121.

(5) Iv. DUJČEV, *L'ancien cartulaire du monastère de Saint-Jean Prodrome sur le Mont Ménécée*, dans *Zbornik Radova. Vizantoloski Institut*, VI, Beograd 1960, p. 171-185.

(6) A. GUILLOU, *Les Archives de Saint-Jean Prodrome sur le Mont Ménécée* (Bibliothèque Byzantine, Documents, 3). Paris 1955.

(7) C. SATHAS, *Bibliotheca graeca medii aevi*, I, Venise 1872, p. 201-242.

dehors du typicon du couvent, que 14 chartes (12 documents impériaux, un chrysobulle d'Étienne Dusan et un acte patriarcal). La claire disposition des textes et sa belle calligraphie nous mettent à coup sûr en présence d'un recueil officiel destiné à faire foi. Le fac-similé intégral de l'acte de Dušan dont I. Dujčev a eu l'heureuse idée d'illustrer sa description ne peut laisser de doute à cet égard.

Le volume est-il pour autant aussi ancien qu'on puisse le croire écrit en 1344 avec l'higoumène Christophore (8) approuvé par Fr. Dölger (9), ou bien entre 1345 et 1352 comme le veut A. Guillou (10) suivi par I. Dujčev (11)? J'éprouve pour mon compte à ce sujet un doute sérieux pour les raisons que voici :

1. La première des deux dates proposées ne pouvant plus être admise (12), le codex aurait été dès lors composé et transcrit sous la domination serbe (à partir de 1345). Comment expliquer que la collection, faite pour l'usage administratif, ne contient qu'une seule charte des kral's, les maîtres du jour, contre onze des basileis dépossédés? Cette constatation laisserait croire que le codex, tel qu'il nous est parvenu, n'est pas complet (13) et que le volume original comportait, en continuation, d'autres cahiers égarés ou en tout cas disparus avant le début du XVIII^e s. Un examen technique de ce qui en subsiste aiderait à éclaircir ce doute.

2. Si le recueil avait cette ancienneté, les chartes qui le composent auraient dû selon toute apparence avoir été copiées sur les originaux eux-mêmes. Cette éventualité devrait se vérifier tout particulièrement du susdit acte de Dušan. Or, dans ce cas, il est impensable qu'un recueil destiné à faire foi ne porte aucun signe d'authentification, soit la signature du kral, soit, pour copie conforme, celles de plusieurs évêques de Serbie, ou, à tout le moins, celle du métropolite de Serrès.

3. Copiés peu après la date de leur émission et peut-être sur les originaux eux-mêmes, les documents composant le codex A eussent dû être d'une grande correction. Or ce n'est pas le cas, les textes présentant dans l'état où le Codex A nous les a conservés des anomalies et des imperfections telles qu'une tradition manuscrite déjà bien amorcée peut seule les expliquer. Prenons, par exemple, le typicon dont la compilation remonte à l'année 1345 au plus tôt. On y relève d'abord un grave désaccord entre le sommaire placé en tête et le texte, celui-ci omettant un chapitre entier, particulièrement important, que celui-là annonce sous le numéro 21 par un long titre (14). A cette omission s'ajoutent 1) des altérations de textes

(8) Hig. Christophore, Προσκυνητάριον τῆς ἐν Μακεδονίᾳ παρὰ τῇ πόλει Σερρῶν σταυροπηγιακῆς ἱερᾶς μονῆς τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Προδρόμου, Leipzig 1904, p. 4. En réalité c'est la compilation du recueil qui peut être non de cette année-là (voir ci-après n. 12), mais de 1345 au plus tôt.

(9) Fr. DÖLGER, *Die Urkunden des Johannes-Prodromos Klosters bei Serres*, dans *Sitzungsber. der Bayer. Akad. der Wiss. Jahrg. 1935, H. 9. München 1935*.

(10) *Op. cit.*, p. 18.

(11) *Loc. cit.*, p. 172.

(12) Le chrysobulle du Dušan transcrit dans ce volume est en effet d'octobre 1345. Cf. GUILLOU, *op. cit.*, p. 124-131.

(13) Supposition purement théorique que d'autres indices semblent combattre.

(14) Voir à ce sujet GUILLOU, *op. cit.*, p. 161 (le tableau), 162. Le copiste du cod. Athen.

qui en faussent la syntaxe (v. g. 174¹⁰ : ὁ εὐγενὴς κλάδος et 164²¹ : ὁ (l. οἱ), ou le sens (v. g. 169⁸ : ἀπὸ l. (ἐπὶ) τῶν μεγάλων ἀγίων; 175³¹ : καιριώτατα (l. κυριώτατα) τῶν πραγμάτων; des cacographies (164²⁸ : καθῆραι pour καθῆραι; 172⁵⁰ : ἐναργῶν pour ἐνεργῶν; 163⁴⁰ : οὖσως pour ὅπως, surtout εὐφορ (τέω-ἄω) trois fois mal orthographié (174²⁰, 175⁵³, 176¹) pour ἐφοράω, faute d'autant plus surprenante que l'expression employée est scripturaire (2 Macch. 35). Diverses observations de même genre faites sur les documents suivants de la collection renforcent l'impression qu'entre celle-ci et le recueil original se placent une ou deux copies intermédiaires.

4. Enfin, et ceci me paraît décisif, l'écriture du codex A est une écriture du xve s. ou, mais moins sûrement, de la fin du xiv^e.

En tout état de cause, l'ancienneté du codex A me semble avoir été surfaite et il y aura lieu d'en reconsidérer la date.

2. La copie dite de Notaras.

Le Metochion du Saint-Sépulchre à Istanbul possédait encore en 1904 une copie intégrale du codex A faite au début du xviii^e s. Portée perdue (15), elle a été récemment retrouvée dans les papiers de Mgr L. Petit qui l'a certainement acquise sur le marché d'Athènes, mais l'avait si bien cachée dans ses vastes dossiers que le P. Jugie lui-même, alors qu'il préparait l'édition du typicon, ne sut l'y découvrir (16). Le P. D. Stiernon a été plus heureux et c'est à son industrielle obligeance que je dois d'avoir pu l'examiner à loisir.

C'est actuellement une brochure de dimensions moyennes (154 mm de large sur 214 de haut), comprenant, en plus d'une feuille de garde restée blanche (17) à chaque extrémité, dix quaternions et un onzième cahier de cinq feuillets, soit 47 feuillets numérotés au crayon de la main de Mgr Petit. Les pages, pleines et compactes, portent environ 25 lignes d'une écriture régulière, bien d'époque, mais peu calligraphique. Une croix marginale (18) et une lettrine agrandie et stylisée signalent le début des documents qui se suivent sans autre marque distinctive. Rien ne semble manquer à ce petit manuscrit, sauf peut-être une forte enveloppe sur laquelle devait se trouver la notice descriptive lue par l'archimandrite Antonin (19), mais

2587 s'est rendu compte que le chapitre en question, mentionné dans le titre de son modèle, ne se trouvait pas dans le corps même du typicon et il a en conséquence omis de le transcrire changeant dès lors la numérotation des deux derniers chapitres. Le scribe de N n'a pas pris cette liberté et a donné le texte même de A. Guillou pense que la refonte du typicon en 1332 ne devait pas laisser subsister le chapitre ici manquant. Ce n'est nullement sûr, car on ne voit pas pourquoi le titre en aurait été maintenu dans la table initiale. L'hypothèse de l'oubli banal chez le copiste de A est plus acceptable.

(15) GUILLOU, *op. cit.*, p. 33, 162.

(16) Cependant sur un inventaire inédit de l'héritage littéraire de Mgr Petit, dont il eut la garde, le P. Jugie a écrit de sa main, sous le numéro mentionnant le Typicon du Mont Méné-cée : copie et manuscrit !

(17) Cette feuille initiale et finale protège le premier et le dernier cahier; elle est en effet repliée à l'intérieur sur 10 mm de largeur.

(18) Une fois ou l'autre, elle est disposée en plein texte, le scribe négligeant de revenir à la ligne.

(19) Cf. Fr. DÖLGER, *Nachrichten über den « alten Codex A » des Johannes-Prodhomos Klosters bei Serrai*, dans B. Z., XXXVI, 1936, p. 278. Voir aussi GUILLOU, *op. cit.*, p. 19.

aujourd'hui disparue et, sans doute le cachet ou l'ex-libris du Metochion du Saint-Sépulcre. Une trop mauvaise et trop fréquente habitude a toujours incité les antiquaires du Proche-Orient à supprimer toute marque de provenance des objets qu'ils offrent à leur clientèle dans des conditions parfois suspectes. Il faut toutefois noter que le petit volume ne semble pas avoir été considéré comme faisant partie de la susdite bibliothèque proprement dite, car ceux qui en ont décrit ou signalé le fonds manuscrit (20) n'en font nulle mention.

La présence dans ce fonds hiérosolymitain, non moins que la date certaine (début du XVIII^e s.) de son écriture, fait penser au grand collecteur de documents que fut à l'époque susdite le patriarche Chrysanthé Notaras († 1731). Sathas (21) dit expressément que cette copie fut faite ἐπιμελείᾳ Χρυσάνθου Νοταρᾶ! Mais d'où le savant grec tirait-il ce renseignement? Du rapprochement que nous avons fait ou d'une notice inscrite sur l'enveloppe — on n'ose dire la reliure — aujourd'hui disparue? On ne saurait l'affirmer. Néanmoins l'information paraît fondée. Ce qui l'est moins, c'est la déclaration que le fameux patriarche a lui-même transcrit les textes, comme on l'a écrit tout récemment (22). Ce que j'ai pu voir de l'écriture du prélat marque une trop nette différence dans la manière de tracer et de lier certaines lettres pour que la copie soit de sa main. Au reste, il n'est que de feuilleter le livret pour s'apercevoir que le scribe était d'une culture médiocre. Son texte ne fourmille pas seulement de fautes d'itacisme — péché véniel! — mais on y rencontre une profusion de cacographies allant jusqu'au non-sens et une orthographe fantaisiste (23) versant dans le quiproquo! Une distraction assez continue lui fait en outre omettre une série excessive (24) de mots ou d'expressions. Somme toute, cette copie est dans l'ensemble inférieure nettement à celle du cod. Athen. 2587.

Est-ce à dire que, depuis surtout la réapparition de son modèle, le codex A, notre manuscrit soit dénué de tout intérêt pour la constitution du texte? M. Dujčev paraît l'admettre (25). Il m'est difficile de partager cet avis.

La question s'est en effet déjà posée de savoir si le copiste, reproduisant dans l'ensemble le codex A, n'avait pas eu, à l'occasion, recours aux origi-

(20) M. RICHARD, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs*, Paris 1958, nn. 438 et 444. Voir aussi GUILLOU, *op. cit.*, p. 33, n. 2.

(21) K. N. SATHAS, *op. cit.*, I, Venise 1872, p. 201.

(22) Cf. GUILLOU, *op. cit.*, pp. 33, 161, 162; Dujčev, *loc. cit.*, p. 171, 172.

(23) Un échantillon ci-dessous dans le titre même mis par le scribe et donc créé par lui à plusieurs chartes. Comment Notaras, qu'on le veuille distrait ou sommeillant, aurait-il pu écrire : σιγγελιον ? Comment se serait-il laissé aller à transcrire ce : Τετρα του 'Ρασίου qui ne nous dit rien à nous-même! Le voit-on orthographier : ούκην ἔσχετο (164³⁸) pour ούκ ἤνέσχετο, μέν ἐρχομένῳ (164¹⁵) pour μετερχομένῳ, etc., etc.?

(24) Je compte une vingtaine de cas nettement caractérisés, au point que certaines phrases en deviennent inintelligibles.

(25) DUJČEV, *loc. cit.*, p. 172. Je ne crois pas que l'on doive écarter a priori de l'étude du texte une copie du genre de celle-ci. Il peut en effet s'être produit que le modèle transcrit souffre, du fait d'une tradition manuscrite plus ou moins fidèle, de certaines incorrections. Un scribe averti, vivant dans le milieu pour lequel ces documents ont été émis, a pu à l'occasion amender un terme ou une expression corrompue, surtout rétablir la forme exacte d'un toponyme toujours en usage.

naux. Ainsi A. Sigalas (26) a prétendu que le chrysobulle d'Andronic II, de mars 1313, avait été transcrit d'après la charte elle-même conservée au monastère. La raison invoquée par le savant grec peut être sujette à caution pour ce cas particulier. Des annotations mises à la fin du chrysobulle d'Andronic III de juin 1321 (27) permettent d'affirmer qu'il y eut pour le moins après coup confrontation et collation partielle de la copie avec le document original. Après avoir souligné d'un trait les mots : λόγος, Ιούνιον et τετάρτης un lecteur de N a écrit en effet dans la marge inférieure : τὸ Ιούνιον καὶ τὸ τέταρτον, δι' ἐρυθρῶν μεγάλων et dans la marge latérale : λόγου· ὁμοίως, δι' ἐρυθρῶν μεγάλων. Bien plus, à la page suivante dans la marge supérieure, en caractères sensiblement plus petits, cette notice : Τὸ εἰκοστοῦ ἑνάτου ἔτους, δι' ἐρυθρῶν μεγάλων, puis cette remarque : Ἡ ἰδιόχειρος ὑπογραφή τοῦ βασιλέως ἦτοι τοῦ Ἀνδρον. Θ' (sic!) δι' ἐρυθρῶν, καθαρῶν, μετρίων καὶ ὀρθογεγραμμ(ένων) γραμμάτων. Ces annotations sont d'une seconde main (28), qui a, partiellement du moins, collationné le texte, ajoutant, l. 52, après : συντηρηθήσεται, dans l'interligne, cette incise : ἀπὸ τούτων, absente de A. Au même endroit, le groupe : καὶ τοῦ ἐνομίου, est, on ne sait pourquoi, biffé d'un trait et surmonté de : αὐτοῦ! Enfin, en un passage au moins, à savoir, l. 19, le codex A a difficilement pu servir de modèle. Le nom du village est ainsi indiqué par les divers témoins : χωρίον Τακρασμούντου en A (fautif), χωρίον Τὰ Κραβασμούντου (correct à l'accentuation près en N); pour la forme authentique du lieu-dit, voir l'édition de A. Guillou, p. 200 s. v. Κραβασμούντου. Cependant pour le reste du texte la concordance est si frappante que la dépendance de N par rapport à A semble difficile à écarter. Il s'ensuit, si la collation présentée par Dujčev (29) est strictement fidèle, que N a pu, le cas échéant, amender son modèle. Un seul exemple. Soit p. 164, ligne 48 de l'édit. Guillou! Le texte établi porte : ἡδυνήθη, leçon que le Codex A devrait avoir, puisque Dujčev ne signale aucune variante. Or N nous en livre ici une plus satisfaisante : ἡδυνήθην. En effet, l'auteur, racontant ses débuts dans la vie monastique, nous apprend que son oncle, l'évêque d'Éziba, lui fit endosser le froc. Sur quoi, s'il fallait accepter la leçon de l'éditeur et du codex A, il ferait cette singulière remarque : *Bien qu'il* (l'oncle évêque) *fut incapable lui-même d'embrasser la vie et la conduite qu'à l'égal des anges il* (qui?) *menait!* Le narrateur parle évidemment de son propre cas; en déclarant son impuissance à imiter son parent évêque et moine. La variante : ἡδυνήθην de N s'impose donc.

Il est une autre particularité qui recommande cette copie à l'attention. Je veux parler de quelques titres qui, ajoutés vraisemblablement (30) par le scribe, appartiennent à l'histoire du texte. Les voici :

(26) Ἑλληνικά, XI, Athènes 1938, p. 518. Voir à ce sujet GUILLOU, *op. cit.*, p. 48, n. 4.

(27) Fol. 31-32. Texte dans GUILLOU, *ibid.*, p. 55, 56.

(28) L'écriture, quoique relâchée et de fort petit module, n'est pas sans ressembler à celle de Chrysanthè Notaras. Lui serait-elle attribuable?

(29) Dans le cas qui vient d'être signalé il est à penser que le relevé de Dujčev comporte une coquille et que le toponyme, complètement reproduit par B et N a été estropié par le typographe. En serait-il de même de l'exemple que je vais donner?

(30) Cette réserve m'est inspirée par le curieux nom donné à Dusan dans le titre de son

Σιγίλλεον (sic) πατριαρχικόν. Sigillion du patriarche Isaïe (Guillou, n. 14).
 Πρόσταγμα τοῦ πατριαρχικοῦ σιγγελλίου (sic). Prostagma d'Andronic II ratifiant l'acte patriarcal d'Isaïe. Guillou, 15.

Πρόσταγμα τῆς ἡγουμενείας. Prostagma d'Andronic III ratifiant une élection d'higoumène. Guillou, n. 32.

Χρυσόβουλλον Τεφρά τοῦ Πασίου. Chrysobulle d'Étienne Dusan. Guillou, n. 39. Ce singulier libellé où τεφρά semble être pour Στεφάνου inviterait à croire que le scribe a mal déchiffré un modèle différent de A. De fait la confrontation de N avec la photocopie donnée par Dujčev (*loc. cit.*, après la page 186) révèle dans la copie un nombre élevé de variantes, toutes fautives, que l'on s'étonne de voir occasionnées par un modèle aussi net que A. (31).

Χρυσόβουλλον τοῦ Τρουληνοῦ. Chrysobulle d'Andronic II. Guillou, n. 8.

Toutes ces suscriptions ont été omises par Sathas et n'ont pas, que je sache, été signalées d'autre part. Bien qu'elles n'ajoutent rien à la connaissance du texte original de la collection, elles sont une particularité de N, donc un élément de la tradition manuscrite à signaler. Quant au texte même de N, la valeur en est médiocre, mais non absolument nulle. Un examen détaillé, à entreprendre quand les témoins encore cachés seront eux aussi accessibles, permettra de porter sur lui un jugement définitif.

3. *L'édition du typicon.*

J'ai dit ailleurs (32) que la dernière édition de cette pièce capitale qui occupe plus de la moitié de nos manuscrits (33) marquait une nette régression sur celle du P. Jugie. La raison en est que l'on a tenu cette dernière comme faite de seconde main. En réalité notre savant confrère a utilisé fidèlement, ainsi qu'il le déclare au reste (34), un texte mis au point par Mgr Petit, celui-là même dont j'ai sous les yeux l'exemplaire original. Son examen me permet de donner des précisions inédites.

Le P. Jugie écrivait : « Mgr L. Petit nous a laissé dans ses papiers une copie de ce typicon, faite sur un manuscrit dont il a oublié d'indiquer l'âge et la provenance et qui porte le numéro 257 (35). Ce manuscrit devait être de fort petites dimensions, puisque le texte que nous publions y occupait les folios 1-40 recto et verso, ce qui donne une moyenne de 12 à 15 lignes par page...

« En dehors de ce manuscrit 257, l'archevêque d'Athènes en a connu un autre, d'une mauvaise écriture du XVIII^e siècle, qui n'est sûrement pas une copie du premier, qui est peut-être celui de la Bibliothèque du Saint-Sépulchre à Constantinople que Sathas eut entre les mains et dont il utilisa

chrysobulle. On se demande seulement ce qui a pu le lui inspirer, le texte de la charte ne comportant aucun élément qui s'en rapproche.

(31) Aucune cependant qui ne puisse être passée au compte d'un scribe particulièrement inattentif, en sorte que le titre seul fait vraiment difficulté.

(32) *REB*, XV, 1957, p. 268.

(33) Ainsi les fol. 2-25 de la copie dite de Notaras, les chartes proprement dites tenant dans les fol. 26-43.

(34) Cf. Byzantion, XII, 1937, p. 26.

(35) Je lis, à la page 30 et dernière de la copie dactylographiée revue et corrigée par le savant prélat, ces notes écrites au crayon de sa main : *Suivent 4 p. blanches ; 2 f. blancs au*

quelques pièces. Nous disons *peut-être* et non sûrement parce que la confrontation attentive des trois morceaux du typicon publiés par Sathas avec le texte de ce second manuscrit révèle des divergences suffisantes pour mettre en doute l'identité (36).

« C'est donc d'après deux manuscrits dont il nous est impossible de dire la provenance et de déterminer l'âge que nous publions le texte du typicon. Des recherches ultérieures permettront peut-être d'éclaircir le mystère qui les entoure. »

Ce mystère, A. Guillou l'a en partie percé, en identifiant les sources qui ont servi à l'établissement de la copie Petit. Pour lui, dont Dujčev (37) reproduit les conclusions, l'actuel codex athénien 2587, manuscrit de petit format, aurait fourni la copie de base, sur laquelle le savant prélat aurait reporté les variantes de la copie dite de Notaras. La réalité est légèrement différente comme me permet de l'affirmer l'examen attentif de la copie en question.

En effet la copie-base de Mgr Petit transcrit d'un bout du texte à l'autre l'ancien codex du Metochion. Elle en reproduit de manière brute toutes les particularités, toutes les lacunes, voire nombre de formes orthographiques particulièrement aberrantes.

Ce premier texte dactylographié a été ensuite collationné sur celui du cod. athen. 2587, ancien Supplément 257. Variantes et additions ont été consignées à la plume, ou plus souvent, au crayon dans les marges ou dans l'interligne. Des corrections ont enfin été faites à l'encre à même le texte et c'est celui-ci que le P. Jugie a édité en le dégageant de ses surcharges. L'impossibilité où il s'est trouvé d'utiliser le codex A n'a pas permis à notre confrère de résoudre les nombreux problèmes posés par l'état déficient du texte. Mais son édition n'en est pas moins critique et M. Dujčev en a souligné avec raison la qualité (37). Celle-ci, non moins que celle de M. Guillou, ne saurait pour autant être tenue comme définitive, les très nombreuses variantes relevées sur l'archétype commun aux sources utilisées (38) rendant nécessaire une large révision. Ce sera la tâche de celui qui reprendra le projet ou continuera l'œuvre du P. de Meester concernant le Corpus des Typica monastiques de l'Église byzantine. Pour la Règle du couvent Saint-Jean-Baptiste du Mont Ménécée les matériaux sont à pied d'œuvre.

V. LAURENT.

début. N° 257. Entre ces remarques et le texte, figure, également au crayon, cette formule Τέλος καὶ τῷ Θεῷ δόξα, qui peut se trouver à la fin de la copie athénienne ou avoir été ajoutée par Mgr Petit arrivé au bout de son travail de collation.

(36) En réalité ces divergences sont dues à des erreurs de lecture ou à la simple distraction de l'éditeur Sathas.

(37) *Loc. cit.*, p. 176.

(38) DUJČEV, *loc. cit.*, p. 173-175. On trouvera également à la suite (p. 176-181) les variantes présentées par les chartes proprement dites.

TABLE DES MATIÈRES

I. — ARTICLES.

| | |
|---|-----|
| I. <i>In memoriam</i> : Le P. Siméon Vailhé, par V. LAURENT. — Bibliographie du P. Siméon Vailhé..... | 5 |
| II. V. GRUMEL, Les relations politico-religieuses entre Byzance et Rome sous le règne de Léon l'Arménien..... | 19 |
| III. V. LAURENT, Les crises religieuses à Byzance : Le schisme antiarsénite du métropolite Théolepte de Philadelphie († 1324) | 45 |
| IV. N. A. OIKONOMIDÈS, Un décret synodal inédit du patriarche Jean VIII Xiphilin concernant l'élection et l'ordination des évêques..... | 55 |
| V. R. GUILLAND, Études sur l'histoire administrative de l'empire byzantin : les commandants de la garde impériale, l'ἐπί τοῦ στρατοῦ et le juge de l'armée..... | 79 |
| VI. R. JANIN, Rôle des commissaires impériaux byzantins dans les conciles..... | 97 |
| VII. J. DARROUZÈS, Inventaire des épistoliers byzantins du x ^e siècle.. | 109 |
| VIII. V. LAURENT, Les ambassadeurs du roi de Castille au concile de Bâle et le patriarche Joseph II (février 1438)..... | 136 |
| IX. V. LAURENT, L'assaut avorté de la Horde d'Or contre l'empire byzantin | 145 |
| X. V. GRUMEL, Le problème de la date pascalle aux III ^e et IV ^e siècles. L'origine du conflit : le nouveau cadre du comput juif..... | 163 |
| XI. J. DARROUZÈS, Notes de littérature et de critique..... | 179 |
| XII. J. VERPEAUX, Le <i>cursus honorum</i> de Théodore Métochite..... | 195 |
| XIII. V. GRUMEL, Notes sur Calliste II Xanthopoulos..... | 199 |
| XIV. Mélanges : 1. Les dates du second patriarcat de Joseph I ^{er} (31 XII 1282-av. 26 IV 1283), par V. LAURENT. 2. Le sébastocrator Constantin Ange et le peplum du musée de Saint-Marc à Venise, par V. LAURENT..... | 205 |
| XV. V. GRUMEL : Une nouvelle édition de la bibliothèque de Photius.. | 214 |
| XVI. Bibliographie..... | 225 |
| XVII. Chronique : Remarques sur le cartulaire du couvent de Saint-Jean Prodrome sur le mont Ménécée, par V. LAURENT..... | 293 |
| XVIII. Table des matières | 300 |

II. — BIBLIOGRAPHIE.

| | |
|---|-----|
| <i>Akten des XI. Internationalen Byzantinistenkongress</i> | 274 |
| ALEXANDER (P. J.), <i>The Patriarch Nicephorus of Constantinople. Ecclesiastical Policy and Image Worship in the Byzantine Empire</i> | 288 |
| ATTWATER (D.), <i>Saint John Chrysostom, Pastor and Preacher</i> | 233 |
| BRLEK (P. C.) <i>De Custode Terrae Sanctae in legislatione Ordinis Fratrum Minorum</i> | 284 |
| BECK (H.-G.), <i>Kirche und theologische Literatur</i> | 268 |
| <i>Bulletin codicologique</i> | 263 |
| CARACAUSI (Gir.), voir TAIBBI | |
| CAVARNOS (C.), <i>Anchored in God (Life, Art and Thought on the Holy Mount Athos)</i> | 241 |
| COLONNA (M. E.), <i>Enea di Gaza : Teofrasto</i> | 250 |
| CORBETT (Sp.), voir KRAUTHEIMER (R.) | |
| COSTANZA (S.), <i>Un « martyriorion » inedito di S. Lucia di Siracusa</i> | 260 |
| COURTOIS (Chr.), <i>Victor de Vita et son œuvre. Etude critique</i> | 231 |
| DEMUS (O.), <i>The Church of San Marco in Venice. History, Architecture, Sculpture</i> | 280 |
| DENIS-BOULET (N. M.), <i>Le calendrier chrétien</i> | 257 |
| DENNIS (G. T.), <i>The reign of Manuel II Palaeologus in Thessalonica 1332-1387</i> | 279 |
| ERCOLE (G. d'), <i>Gesù legislatore e l'ordinamento giuridico della sua Chiesa nei vangeli</i> | 256 |
| FRANCKL (W.), voir KRAUTHEIMER (R.) | |
| GILL (J.), <i>The Council of Florence</i> | 261 |
| GOLEGA (J.), <i>Der homerische Psalter</i> | 253 |
| GORDILLO (M.), <i>Theologia Orientalium cum Latinorum comparata. Commentatio historica, T. I (430-1453)</i> | 285 |
| GRONDIJS (L. H.), <i>L'âme, le nous et les hénades dans la théologie de Proclus</i> | 267 |
| GUILLAND (R.), <i>Etudes byzantines</i> | 243 |
| HANSSENS (J.-M.), <i>La liturgie d'Hippolyte : Ses documents, son titulaire, ses origines et son caractère</i> | 229 |
| HENRY (R.), <i>Photius : Bibliothèque, t. I et II</i> | 214 |
| JALABERT (L.), MOUTERDE (R.), MONDÉSERT. (Cl.), <i>Inscriptions grecques et latines de Syrie. Tome V : Emésène</i> | 227 |
| KEETYE (Raymond), <i>La christologie de saint Jean Damascène</i> | 259 |
| KRAUTHEIMER (R.), FRANCKL (W.), CORBETT (Sp.), <i>Corpus Basilicarum Christianarum Romae (vol. II, 1)</i> | 247 |
| LIESEL (N.), <i>Les liturgies catholiques orientales par l'image</i> | 258 |
| MANOUSSACAS (M. J.), <i>Ἡ ἐν Κρήτῃ συνομοσία τοῦ Σήφου Βλαστοῦ</i> | 264 |
| MEYENDORFF (J.), <i>Grégoire Palamas : Défense des saints hésychastes</i> | 250 |
| MONDÉSERT (Cl.), voir JALABERT (L.) | |
| MOUTERDE (R.), voir JALABERT (L.) | |
| NASRALLAH (J.), <i>Catalogue des manuscrits du Liban. Tome I</i> | 289 |
| OSTROGORSKY (G.), <i>Histoire de l'État byzantin</i> | 225 |
| — <i>History of the Byzantine State</i> | 225 |
| OUSPENSKY (L.), <i>Essai sur la Théologie de l'icône dans l'Eglise orthodoxe</i> .. | 259 |
| PALANQUE (J. R.), voir STEIN | |
| PANAGHIOTAKOS (P. I.), <i>Ἐγχειρίδιον περὶ τῶν Κωλυμάτων τοῦ γάμου</i> | 240 |
| PÉLÉKANIDÉS (St. M.), <i>Βυζαντινὰ καὶ μεταβυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Πρέσπας</i> ... | 275 |

| | |
|--|-----|
| PETERSON (Erik), <i>Frühkirche, Judentum und Gnosis. Studien und Untersuchungen</i> | 232 |
| RATTO (R.), <i>Monnaies byzantines et d'autres pays contemporains à l'époque byzantine</i> | 280 |
| <i>Rivista di cultura classica e medievale</i> | 234 |
| ROCHEFORT (G.), <i>Saloustios: Des Dieux et du monde</i> | 265 |
| SHERARD (Ph.), <i>The Greek East and Latin West, A Study in the Christian Tradition</i> | 239 |
| STAVRIANOS (L. S.), <i>The Balkans since 1453</i> | 243 |
| STEIN (E.), <i>Histoire du Bas-Empire. I. De l'Etat Romain à l'Etat byzantin.</i> Edition française par J. R. Palanque | 245 |
| SVORONOS (N. G.), <i>Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XI^e et XII^e siècles</i> | 281 |
| TAIBBI (ROSSI) et CARACASI (Gir.), <i>Testi neogreci di Calabria</i> | 240 |
| THIRIET (Fr.), <i>La Romanie vénitienne au Moyen Age. Le développement et l'exploitation du domaine colonial vénitien</i> | 235 |
| THIRIET (Fr.), <i>Régestes des délibérations du sénat de Venise concernant la Romanie, II</i> | 236 |
| VERPEAUX (J.), <i>Nicéphore Choumnos, homme d'Etat et humaniste byzantin</i> | 237 |
| ZACHARIADOU (E. A.), <i>Τὸ χρονικὸ τῶν Τούρκων Σουλτάνων</i> | 276 |

**LE CENTRE DE DOCUMENTATION
DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE**

15, quai Anatole-France - Paris-VII^e SOLférino 93-39

publie mensuellement un « BULLETIN SIGNALÉTIQUE » dans lequel figurent sous forme de courts extraits classés par matière tous les travaux scientifiques, techniques et philosophiques publiés dans le monde entier.

Cette revue bibliographique mensuelle, l'une des plus importantes du monde puisqu'elle signale, chaque année, plus de 200.000 articles et mémoires, est scindée en trois parties :

— la première, consacrée aux sciences physico-chimiques et aux techniques connexes;

— la seconde, aux sciences biologiques, à l'agriculture et aux industries alimentaires;

— la troisième, à la philosophie et aux sciences humaines.

(Cette dernière partie paraît trimestriellement.)

Des TIRAGES A PART sont mis, en outre, à la disposition des spécialistes.

Le CENTRE DE DOCUMENTATION DU C. N. R. S. fournit également la reproduction photographique sur MICROFILMS ou sur PAPIER des articles analysés dans le « BULLETIN SIGNALÉTIQUE » ou des articles dont la référence bibliographique précise lui est fournie.

Ainsi, expérimentateurs, ingénieurs et techniciens bénéficient, sans quitter leur laboratoire ou leur bureau, d'une documentation abondante et rapide.

ABONNEMENT ANNUEL

(Y compris table générale des auteurs)

| | 1 ^{re} Partie | |
|---|------------------------|----------|
| | France | Étranger |
| (Mathématiques, Physique, Chimie, Sciences de l'ingénieur)..... | 120 NF. | 150 NF. |
| | 2 ^e Partie | |
| (Biologie, Physiologie, Zoologie, Agriculture)..... | 120 NF. | 150 NF. |
| | 3 ^e Partie | |
| (Philosophie, Sciences Humaines)..... | 50 NF. | 60 NF. |

TIRAGES A PART

1^{re} PARTIE

| | | |
|---|--------|--------|
| SECTION I. — Mathématiques pures et appliquées. — | | |
| Mécanique. — Physique mathématique..... | 19 NF. | 24 NF. |
| SECTION II. — Astronomie et Astrophysique. — | | |
| Physique du globe..... | 25 NF. | 30 NF. |

| | | |
|--|--------|--------|
| SECTION III. — Physique (généralités). — Acoustique. — Thermodynamique. Chaleur. — Optique. — Électricité et Magnétisme..... | 34 NF. | 38 NF. |
| SECTION IV. — Physique corpusculaire. — Structure de la matière..... | 17 NF. | 22 NF. |
| SECTION V. — Chimie générale et Chimie physique.. | 17 NF. | 22 NF. |
| SECTION VI. — Chimie minérale. — Chimie organique. — Chimie appliquée. — Métallurgie..... | 61 NF. | 66 NF. |
| SECTION VII. — Sciences de l'ingénieur..... | 42 NF. | 47 NF. |
| SECTION VIII. — Sciences de la terre..... | 19 NF. | 24 NF. |

2^e PARTIE

| | | |
|---|--------|--------|
| SECTION IX. — Biochimie. — Biophysique. — Sciences pharmacologiques. — Toxicologie..... | 34 NF. | 38 NF. |
| SECTION X. — Microbiologie. — Virus et Bactériophages. — Immunologie..... | 22 NF. | 26 NF. |
| SECTION XI. — Biologie animale. — Génétique. — Biologie végétale..... | 61 NF. | 66 NF. |
| SECTION XII. — Agriculture. — Aliments et Industries alimentaires..... | 19 NF. | 24 NF. |

3^e PARTIE

| | | |
|---|--------|--------|
| — Sociologie..... | 18 NF. | 23 NF. |
| — Histoire des Sciences et des Techniques.... | 12 NF. | 16 NF. |
| — Psychologie..... | 22 NF. | 25 NF. |

N.-B. — Les abonnés aux TIRAGES A PART de la première ou deuxième partie du Bulletin Signalétique peuvent recevoir la TABLE GÉNÉRALE DES AUTEURS, aux conditions suivantes :

| | France | Étranger |
|----------------------|--------|----------|
| Première Partie..... | 12 NF. | 16 NF. |
| Deuxième Partie..... | 12 NF. | 16 NF. |

TARIFS au 1^{er} Janvier 1960.

